APN
.G25
3Je.1778 -
2Je.1779

No. 30640

Library of McGill University

MONTREAL

Received ?

Property of the
Montreal Gazette

"That the Board accepts with pleasure Mr. Richard White's kind offer to place in the University Library the early volumes of the Montreal Gazette and agrees to hold the same at the risk of Mr. White and his heirs, upon the understanding that they shall be returned at his or their request."

[See letter in University Librarian's Correspondence File from Principal's Office, April 5, 1935, containing excerpt from Governors' Minute Book, Oct.30,1897.]

TO THE CITIZENS

OF THE TOWN AND DISTRICT OF MONTREAL.

GENTLEMEN,

THE ESTABLISHEMENT of a PERIODICAL PAPER, appears to me as to many others a project of such nature as to deserve your attention in every respects, by which means trade and Commerce will be carried on with a greater facility, correspondance with a greater ease, and a noble emulation will naturaly ensue to the great advantage of the publick, the Citizen will with more speed and in a concifer manner communicate his ideas : hence the progres of Arts and Sciences in general, and the necessary introduction to concord, and union amongst individuals, from which flows several advantages to Society, which you are more sensible of than I can expres, and to long to be here enumerated.

These advantages are not les with respect to private interest, the facility of giving notice to the publick at any time of the sale of Goods or Merchandises, Mouvables, Houses, Lands, besides the conveniency of advertising for lost estects, Slaves deserted from their Masters, the want of Clarks, or of Servants, and many other things that the opportunity of this paper will offer.

I propose to fill a Sheet with Publick Advertisements and other affairs, immediately concerning trade and Commerce ; to which will be added, some diversified Pieces of Litterature. I dare flater myself, as I hope, Gentlemen, you will encourage this, my feeble Beginning, that you will in a short time see with satisfaction not only a great variety of Notices, and Advertisements, but also a Collection of facts both entertaining and instructive. I will endeavour to procure a choice Collection of the Newest Pieces ; and I dont doubt but this will stir up the genius of many who have remain'd in a state of inaction, or could not communicate their Productions without the help of the Pres.

I will insert in the above Paper or Gazette every thing that one or more Gentlemen will be pleased to communicate to me, provided always no mention be made of Religion, Governement or News concerning the present affairs, unles I was authoris'd from Governement for so Doing ; my intention being only to confine myself in what concerns Advertisements, Commercial and Litterary affairs.

If the Title of Board of Intelligence or Commercial and Litterary Gazette, which I propose to give this Periodical Paper, be not found convenient, I will be glad to receive any Gentlemen's advice on the subject, as also any objections which might be made againit the following Conditions.

CONDITIONS.

THE Subscription money will be two and a half Spanish Dollars per Annum.

THE Subscribers will pay one Spanish Dollar for every Advertisement inserted in the said Papers, during three Weeks successively.

THOSE that are not Subscribers will pay one and a half Spanish Dollar for every Advertisement printed thrice as above.

Every one that is not a Subscriber may have the Paper at 10 Coppers.

THE said Paper will be printed in a *quarto* Sheet of Paper, and will be delivered every Wednesday, to begin in Jun 3th. 1778.

All Persons who chuses to Subscribe are desired to let me know their Name, and their place of abode.

I have the honour to be, with a sincere desire, to contribute as much as is in my power to the advantage, and publick satisfaction.

GENTLEMEN,

Your most Obedient
and Humble Servant.
F. MESPLET, Printer.

AUX CITOYENS
DE LA VILLE ET DISTRICT DE MONTREAL.

MESSIEURS,

L'ETABLISSEMENT d'un *PAPIER PERIODIQUE* m'a paru, ainſi qu'à pluſieurs, un projet qui mérite votre attention à tous égards. Par ce moyen, on facilitera le Commerce, on multipliera les Correſpondances, on excitera ou on entretiendra une émulation toujours avantageuſe. Le Citoyen communiquera plus promptement & plus clairement ſes idées : De là le progrès des Arts en général, & un acheminement à l'union entre les individus. Il reſulte pluſieurs autres avantages pour la Société, leſquels vous ſentez mieux que je ne les pourrois exprimer, & dont l'énumération ſeroit hors de place.

Les avantages ne ſont pas moindres eu égard aux intérêts particuliers : La facilité d'avertir en tout temps le Public des ventes de Marchandiſes, Meubles, ou biens-fonds, de retrouver des effets qu'on croit perdus, & ratraper les Negres fuyards ; d'annoncer le beſoin que l'on peut avoir, d'un Commis ou d'un Domeſtique, & pluſieurs autres, que la commodité qu'offre ce projet développera.

Je me propoſe de remplir la Feuille, *des Avertiſſemens publics*, *des affaires qui pourront intéreſſer le Commerce* ; à quoi on ajoutera quelques morceaux variés de Littérature. J'oſe me flatter que, ſi comme je l'eſpére, vous encouragez ce foible commencement, vous verrez, Meſſieurs, avec plaiſir & dans peu, non-ſeulement une Collection d'Avis & Annonces, mais encore un Recueil amuſant & inſtructif. Je ferai tout mon poſſible pour me procurer des Piéces nouvelles, & je ne doute pas que ceci ne reveille le génie de pluſieurs, qui, ou ſont reſtés oiſifs, ou n'ont pas communiqué leurs Productions, n'ayant pu le faire ſans le ſecours de la Preſſe.

J'inſererai dans le ſuſdit Papier ou Gazette, tout ce qu'il plaira à un ou pluſieurs me communiquer, pourvu qu'il ne ſoit fait mention de la Religion, du Gouvernement ou de nouvelles touchant les affaires préſentes, à moins que je ne fûs autoriſé du Gouvernement ; mon intention étant de me reſtraindre dans ce qui regarde les Avertiſſemens, affaires de Commerce & de Littérature.

Suppoſé que le Titre de BUREAU D'AVIS, ou GAZETTE DU COMMERCE ET LITTERAIRE, que je me propoſe de donner à ce *Papier Périodique*, ſoit trouvé par quelqu'un ne pas convenir, je recevrai le conſeil que l'on me donnera à ce ſujet : De même s'il y avoit quelque objection à faire ſur les Conditions ſuivantes, on pourra les propoſer.

CONDITIONS.

La Souſcription ſera de deux Piaſtres & demie, d'Eſpagne, par Année.

Les Souſcripteurs ne payeront qu'une Piaſtre d'Eſpagne par chaque Avertiſſement, pour trois ſemaines de ſuite.

Ceux qui n'auront pas ſouſcrit payeront une demi Piaſtre de plus par chaque Avertiſſement.

Il ſera libre à un chacun, qui n'aura pas ſouſcrit, de ſe procurer ledit Papier, en payant Dix Copies au détail.

Ledit Papier ſera imprimé ſur le format *in-quarto*, & paroîtra tous les Mercredis, à commencer le 3 Juin 1778.

Les Perſonnes qui voudront ſouſcrire, ſont priées d'envoyer leur Nom & leur Adreſſe.

J'ai l'honneur d'être, avec un déſir ſincere de conrribuer autant qu'il eſt en mon pouvoir, à l'avantage & à la ſatisfaction publique ;

MESSIEURS,

Votre très-humble
& très-Obéiſſant Serviteur,
FLEURY MESPLET, Imprimeur.

Nº. I. (1) (1778.)

GAZETTE DU COMMERCE ET LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 3 Juin 1778.

AUX CITOYENS.

MESSIEURS,

JE me félicite de vous avoir propoſé l'établiſſement d'un Papier Périodique, non pas tant par rapport à moi-même, que par les avantages que vous en retirerez. Je vois que pluſieurs d'entre vous, Meſſieurs, m'encouragent par leurs Souſcriptions, & que malgré la diſette préſente de ce qui peut intéreſſer le Commerce ou d'autres objets qui flatteroit votre curioſité, vous recevez avec empreſſement les offres ſinceres que je vous ai faites, de travailler autant qu'il ſeroit à mon pouvoir pour la ſatisfaction de tous & d'un chacun en particulier.

Je m'étois propoſé de remplir la Feuille des Avertiſſements publics & des affaires qui pourroient intéreſſer le Commerce. L'un & l'autre manquent pour le préſent. Peu d'Avertiſſement, vu que le Papier n'eſt pas encore connu : vous ſavez, Meſſieurs, auſſi bien que moi, la ſituation préſente quant au Commerce, en conſéquence je crois n'avoir aucun reproche à recevoir pour ces deux articles.

Quant aux morceaux variés de Littérature, j'eſpére me mettre à l'abri par le ſoin que je prendrai pour vous procurer ceux que je croirai les plus amuſants & les plus inſtructifs. Je n'ignore point la difficulté de plaire à tous à la fois ; mais qu'arrivera-t-il ? La Feuille qui contiendra une plus grande quantité de matieres ſérieuſes ne plaira pas à quelques perſonnes, mais bien à d'autres. La Semaine ſuivante, celui qui n'eût pas daigné jetter un coup d'œil ſur le Papier précédent, ſaiſira avec avidité le ſuivant, parce qu'il flattera ſon caractere, ou ſera plus à la portée de ſes connoiſſances, les ſujets lui ſeront plus familiers, les objets peints de maniere qu'il n'ait pas beſoin de microſcope pour les appercevoir : chacun tour à tour y trouvera ſon amuſement ou ſon inſtruction. Le pere de famille trouvera des reſſources pour procurer de l'éducation à ſes enfans. Les enfans y liront des préceptes dont la pratique ſera avantageuſe. Les différentes matieres qui ſeront traitées plairont aux uns, déplairont aux autres, mais chacun aura ſon tour.

Il eſt peu de Province qui aient beſoin d'encouragement autant que celle que nous habitons ; on peut dire en général, que ſes ports ne furent ouverts qu'au commerce des choſes qui tendent à la ſatisfaction des ſens. Vit-on jamais, & exiſte-t-il encore une Bibliothéque ou même le débris d'une Bibliothéque qui puiſſe être regardé comme un monument, non d'une Science profonde, mais de l'envie & du déſir de ſavoir. Vous conviendrez, Meſſieurs, que juſqu'à préſent la plus grande partie ſe ſont renfermés dans une ſphère bien étroite ; ce n'eſt pas faute de diſpoſition ou de bonne volonté d'acquérir des connoiſſances, mais faute d'occaſion. Sous le règne précédent vous n'étiez en partie occupés que des troubles qui agitoient votre Province, vous ne receviez de l'Europe que ce qui pouvoit ſatisfaire vos intérêts ou

30640

votre ambition, vous ignoriez qu'il étoit poſſible d'être Grand ſans richeſſes, & que la Science tenoit lieu de biens & d'honneurs; ſous le règne préſent vous n'avez point changé d'objet, il ne vous en a point été offert d'autre. Je n'entends pas vous dire qu'il faut abandonner ſes intérêts & même ſacrifier la moindre partie de ſon bien-être pour ſe donner tout entier à la Science; outre que je ne fairois aucun proſélite, je trouverois & j'aurois moi-même de la peine à ſuivre une Morale auſſi ſevere; mais que le Commerçant ſe délaſſe quelquefois par la lecture de quelque Piéce inſtructive, qu'il cherche le mot d'une Enigme, qu'il ſoit un inſtant Phyſicien & toujours bon Citoyen, qu'il ſoit un moment Laboureur & Artiſan, ce ne ſera plus une occupation qui le diſtraira de ſes travaux, mais un amuſement ſatisfaiſant pour lui & avantageux à ſes Compatriotes par la part qu'il leur faira de ſes réflexions: l'Artiſan s'accoutumant à lire y prendra inſenſiblement goût, il s'efforcera de connoître, il en ſentira l'utilité & même la néceſſité, & ſi (ce qui n'arrive que trop dans ce pays) juſqu'à préſent il a négligé de faire inſtruire ſes enfans, il travaillera avec plus d'activité pour ſe procurer les moyens de les élever & de leur faire acquérir des connoiſſances. Le Laboureur rougira de ſon ignorance, & s'attachera à empêcher qu'elle ne ſoit héréditaire dans ſa famille.

Il eſt quantité de jeunes Gens qui avancent dans la Carriere du Sçavoir; ils trouvent aujourd'hui la facilité d'eſſayer leur génie, ils peuvent communiquer leurs Productions ſans être connus; ils ſeront ſans doute critiqués par leurs Condiſciples mêmes ſans les ſoupçonner. Ces diſputes excitent l'émulation, (qui a toujours manqué dans ce pays) & qui eſt abſolument néceſſaire.

Il ne me reſte plus, Meſſieurs, qu'à vous prier de réfléchir ſur les motifs qui me dirigent, & vous connoîtrez que je n'ai principalement pour but que l'utilité publique, & que tous les ſoins que je me donnerai ne tendent qu'à votre ſatisfaction particuliere. Je deſire mériter par la maniere de remplir mon Projet, votre Approbation.

L'IMPRIMEUR.

De la Découverte des Lettres de l'Alphabet.

La cauſe de l'ignorance où nous ſommes touchant ce qui s'eſt paſſé avant le Déluge, eſt que dans les premiers temps on ne connoiſſoit pas encore les Lettres. Tout ce que Noé & ſes enfans sûrent des affaires du premier âge du monde n'a pu être tranſmis à la poſtérité que par tradition de pere en fils. L'Alphabet ne fut découvert qu'après le Déluge. M. Leon Fiorar, dit Neſtor, fut le premier qui inventa à Troye, les XVIII premieres Lettres, & que Dioméde inventa les trois dernieres. A ce propos un bel eſprit fit les vers ſuivants.

C'eſt de là que nous vient cet Art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

Strabon dit qu'au commencement on écrivoit avec le doigt dans la cendre, enſuite avec un couteau ſur l'écorce des arbres. Puis ſur des feuilles de lauriers avec le pinceau; ſur le Parchemin avec le plomb, & qu'enfin ont ſuccédé le papier & la plume. La premiere encre dont on s'eſt ſervi, fut tirée d'un poiſſon nommé *Xibius*. Le ſuc des mures ſauvages prit ſa place. A celui-ci ſuccéda la ſuie: le cinabre & le verd de gris furent enſuite employés à cet uſage; & enfin, on inventa l'encre dont nous nous ſervons aujourd'hui.

Certainement de tout ce que les hommes ont trouvé pour leur utilité, rien n'eſt comparable à l'invention des Caracteres. C'eſt par leur moyen que nous pouvons voir dans les ſiécles les plus reculés, comme par une eſpéce de lunette d'approche; & ils peuvent nous ſervir de porte-voix pour parler à la poſtérité juſqu'à la fin des ſiécles. Quand on réfléchit juſqu'où peut aller l'eſprit humain par ſa pénétration, on ne peut s'empêcher de convenir avec St. Auguſtin, que, *après Dieu, rien n'eſt plus grand dans l'eſprit de l'homme que la pénétration.* Un Poete François a bien exprimé cette penſée dans le Sonnet ſuivant:

Empriſonner le temps dans ſa courſe volante,
Graver ſur le papier l'uſage de la voix,
Tirer d'un ver l'éclat, & l'ornement des Rois;
Rendre par les couleurs une voix très parlante.
Donner aux corps de bronze une ame foudroyante,
Sur les cordes d'un luth faire parler les doigts,
Brûler avec un verre une Ville flottante.
Frabriquer l'Univers d'atomes aſſemblés
Lire du firmament les chiffres étoilés,
Faire un nouveau Soleil dans le monde comique;
Dompter l'orgueil des flots, & pénétrer par-tout,
Aſſujettir l'Enfer dans un cercle magique,
C'eſt ce qu'entreprend l'homme & dont il vient *à* bout.

Voilà des belles choſes, *dira-t-on*; mais celles que nous ne connoiſſons pas ſont encore plus merveilleuſes. Admirons comment le temps découvre peu à peu aux hommes les ſecrets de la Nature. Seize cent cinquante-ſix ans ſe ſont paſſés, depuis la création du monde juſqu'au Déluge, ſans que les hommes ayent connu les Caracteres. Nos deſcendants connoîtront encore des ſecrets que nous ignorons.

REFLEXIONS Sur le Sçavoir vivre.

Sçavoir vivre, c'eſt ſçavoir conformer ſes manieres, ſes façons d'agir, & même ſes ſentimens aux coutumes, aux uſages & aux préjugés établis chez le peuple avec qui l'on vit : c'eſt l'art de ſçavoir ſe contraindre pour rendre le commerce aiſé, agréable & utile en lui donnant pour fondement une eſtime mutuelle.

Le ſçavoir vivre quoique biſarre dans ſon origine, a cependant des principes qu'on ne ſçauroit détruire, qu'en briſant les nœuds les plus doux & les plus ſolides de la ſociété humaine.

Sçavoir vivre & avoir une bonne éducation, c'eſt une même choſe; or comme la bonne éducation conſiſte dans la beauté des ſentimens du cœur, on peut dire que le ſçavoir vivre conſiſte dans la nobleſſe & dans la grandeur de ces mêmes ſentimens. L'honnête homme & l'homme qui ſçait vivre ſont inſéparables : l'honnête homme a dans lui les beaux ſentimens, & l'homme qui ſçait vivre les fait paroître au-dehors ; celui-ci fait part *à* autrui d'un tréſor dont il ne ſeroit pas juſte qu'il profitât ſeul.

La conduite d'un homme qui ſçait vivre doit avoir une certaine harmonie, une certaine conſonance qui en fait toute la beauté ; ainſi l'on peut dire que le corps a quelque part à cette ſcience, concourt en quelque façon *à* le perfectionner ; le port d'un homme qui ſçait vivre fait juger de la droiture de ſes ſentimens, la ſérenité de ſont front montre la candeur de ſon ame, & toutes les vertus viennent ſe peindre comme d'elles-mêmes ſur ſon viſage : s'il fait plaiſir à un ami, ou a un étranger, ſa joye & ſon empreſſement ſe font lire dans ſes yeux. Le corps a cependant bien moins de part que l'eſprit au talent de ſçavoir vivre. La diverſité des eſprits fait la différence des caracteres, qui ſouvent ſont incompatibles. Or ſçavoir vivre, c'eſt l'art de plaire à tout le monde, & c'eſt le ſecret de ſe faire eſtimer de ceux avec qui l'on vit, en leur donnant des marques d'eſtime. Quelle complaiſance ne faut-il pas pour cela, &c.

ANECDOTES

Morales & Amuſantes.

CHARLES XII, Roi de Suéde, après avoir forcé les Polonois à exclure le Roi Auguſte du trône où ils l'avoient placé, ſe promenoit un jour *à* cheval près de Léipſik. Un payſan Saxon vint ſe jetter à ſes pieds, pour lui demander juſtice d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit deſtiné pour le dîner de ſa famille. Le Roi fit venir le ſoldat. Eſt-il vrai, lui dit-il, d'un viſage ſévere, que vous avez volé le dîner de cet homme ? „ Sire, dit le ſoldat, je ne lui ai pas fait „ tant de mal que votre Majeſté en a fait à ſon maître ; „ vous lui avez ôté un royaume, & je n'ai pris à ce „ manan qu'un dindon." Le Roi donna de ſa propre main dix ducats au payſan, & pardonna au ſoldat en faveur de la hardieſſe du bon mot, en lui diſant : „ *Souviens toi, mon ami, que ſi j'ai ôté un Royaume* „ *au Roi Auguſte, je n'en ai rien pris pour moi.*" Hiſtoire de Charles XII.

La conduite du Roi Charles, dans cette occaſion, prouve qu'il réuniſſoit *à* l'eſprit de juſtice, cette clémence qui doit être un attribut inſéparable de l'homme, dont le pouvoir diſpoſe du ſort des autres hommes.

Pluſieurs traits ſemblables & du même Prince, ont prouvé que l'inflexibilité de ſon caractere n'influoit en rien ſur ſa bonté naturelle : en voici un exemple.

Ce Prince occupé d'une affaire importante, alla de grand matin chez ſon miniſtre pour conférer avec lui. Comme il étoit encore au lit, le Roi attendit quelques momens : il y avoit auſſi un ſoldat qui attendoit dans l'antichambre ; Charles lui fit pluſieurs queſtions auxquelles il répondit indifféremment. Enfin, on ouvre, le miniſtre fait mille excuſes *à* ſon maître. Le ſoldat confus de lui avoir parlé avec tant de liberté, ſe jette *à* ſes pieds & lui dit : „ Sire, pardonnez-moi, je vous „ ai pris pour un homme." *Il n'y a pas de mal*, répondit Charles, *rien ne reſſemble plus à un homme qu'un Roi.*

Quelle bonté dans un ſouverain ; combien éloigne-t-elle Charles de plus en plus des foibleſſes dont il a toujours ſu ſe garantir.

Une troiſieme Anecdote tirée de l'Hiſtorien Nordberg, fera ſentir que les horreurs de la guerre n'affoibliſſoient aucune de ſes vertus. Au centre des triſtes tableaux qu'elle préſente, il conſervoit une conſidération pour les dames dont voici la preuve.

La Princeſſe Lubomirſki étoit dans les intérêts & dans les bonnes graces du Roi Auguſte, ennemi de la Suéde. Elle avoit pris la route d'Allemagne pour fuir les horreurs de la guerre cruelle qui déſoloit la Pologne en 1705. Hagen, Lieutenant Colonel Suédois, averti de ce voyage, ſe mit en embuſcade & ſe rendit maître de la Princeſſe, de ſes équipages, de ſes pierreries, de ſa vaiſſelle, de ſon argent comptant, objet très-conſidérables. Charles inſtruit de cette aventure, écrivit de ſa propre main *à* M. Hagen ; „ Comme je ne fais pas la „ guerre aux Dames, le Lieutenant Colonel remettra, „ auſſi-tôt ma préſente reçue, ſa priſonniere en liberté, „ & lui rendra tout ce qui lui appartient ; & ſi pour le „ reſte du chemin elle ne ſe croit pas aſſez en ſureté, „ le Lieutenant Colonel l'eſcortera juſques ſur la fron„ tiere de Saxe."

Tant de juſtice, de clémence & de bonté dans un Monarque indépendant, ſont des leçons pour des hommes ſubordonnés dont le bonheur dépend du règne de ces vertus.

AU BEAU SEXE.

DANS le nombre de Gazettes que l'Imprimeur de Quebec a fourni au Public ; j'ai lu celles du 8 Janvier & 21 Mai de la préſente année, dans leſquelles ſont inſérés deux Articles qui m'ont frappé, dont le titre (*Sur les Modes préſentes*). L'Auteur du premier coup d'œil paroît n'en vouloir qu'au goût du temps ; mais à l'examiner de près, c'eſt un Cenſeur acariatre, en apparence ſeulement, ennemi des modes ; & au fonds ennemi du vrai. Il ne s'eſt attaché qu'à l'écorce, il ne paroît pas digne d'attaquer le cœur. Craignant une réponſe de votre part, qu'a-t-il fait Meſdames, il vous a conduit dans des routes obſcures, & je peux dire en général impénétrables au Beau Sexe, qui ne marche librement que dans un ſentier ſemé de roſes ; il vous parle *des Atomes d'Epicure*, comme s'il exigeoit de vous que vous connoiſſiez parfaitement la Philoſophie, qui plus eſt la Philoſophie ancienne. Il ajoute impertinemment *que les Lecteurs comprendront ce qu'il veut dire.* Bien-tôt au lieu du Mi-

roir, de Pomade, de Poudres différentes, de Rouge & Blanc, de Mouches, &c. il vous obligera de n'avoir à votre Toilette que le détail des syſtêmes ennuyeux des Philoſophes, vos appartemens ſeront ornés des Tableaux de ces anciens rêveurs & vos garderobes de leurs Livres. Vous ne ſortirez plus ſans une Robe où l'on lira une Inſcription au dos, *le Globe Terreſtre*, ſur le devant du tablier *de la Philoſophie*, & ſur un bandeau appliqué ſur le front, *le mépris des ornemens.*

Croyant vous flatter il vous parle des Hottenlots; quelle eſt celle d'entre vous Meſdames, qui connoît ou même deſire connoître une Nation auſſi éloignée? Vous aimez ſans doute mieux habiter vos foyers que de faire une auſſi longue promenade; il s'épuiſe en mots, pour vous ſéduire, il dit que *les ongles longs & les petits pieds ſont les Caracteriſtiques de l'Elégance Chinoiſe*: vous ne trouvâtes jamais dans le Dictionnaire galant un mot auſſi barbare que celui compoſé de ſix ſyllabes, vous auriez même de la peine à le prononcer: *le Feſtin des Cannibes*, *l'Elégance Chinoiſe*, *l'ancien uſage des Dames Romaines*, *les Proportions*, *la Simétrie*, *la Ligne de la Beauté*, *les Figures des Mathématiques*, *le Cercle*. Oh le beau langage pour des Dames! A quoi aboutit cette confuſion de mots? à dire ſans fondement, que la Coeffure des Dames eſt meſſéante.

L'Auteur avoue qu'il eſt avancé dans ſa carriere, il ſemble qu'il a fait cet aveu pour obtenir ſa grace, il en eſt de même que s'il diſoit, il eſt vrai que la coeffure des Dames de ce temps me paroît ridicule parce que je ſuis dans un âge décrepi, par conſéquent ſans goût & ſujet à la mauvaiſe humeur: je ne ſais ſi cette excuſe ſuffira pour lui pardonner l'inſulte qu'il vous fait. Il dit qu'il croiroit vous faire *un mauvais compliment s'il vous ſuppoſoit capable de reflexion*: ô Sexe qu'on appelle Beau par Excellence, vous le ſeul mobile des actions de l'homme, vous que je regarde comme la grande roue qui fait ſeule mouvoir l'énorme machine de l'Univers, vous ſerez mépriſé par un Auteur qui n'oſe plus aſpirer au bonheur de vous plaire; & je me tairai! Non, il faut l'attaquer & le battre.

Il y a bien peu de temps que les hommes portoient un grand & rond chapeau, ils ſe croyoient très-bien coeffés. Par je ne ſais quelle idée cette même coeffure que chacun trouvoit alors bienſéante & commode eſt devenue ridicule. Nous avons diminué l'étoffe des trois quarts, nos chapeaux ne péſent pas une once & ſont conſtruits très-ſingulierement. Dans le même temps les hommes ſe contentoient de ſe peigner ou tout au plus ſe faiſoient friſer ſans affectation; aujourd'hui leurs têtes reſtent le moins deux heures par jour entre les mains d'un Perruquier, nouvelle mode, grand toupet, bouclés *à la Macaroni*, fauſſe queue ou cheveux poſtiches; leurs toilettes ſont auſſi complettes que les vôtres, leurs habits étoient très-unis & accommodés à leurs tailles, aujourd'hui l'habit fait la taille, & tel qui paſſe pour être ſenſé rougiroit de ſe voir coeffé, friſé & habillé comme ſon pere.

Cependant malgré le ridicule du goût, aucune de vous, Meſdames, ne nous a critiqués: que vous importoient de quelle façon votre mari ou votre amant fût coeffé & habillé? Leur goût décidoit du vôtre. Les complaiſances de l'un, ſes attentions & les ſoins qu'il prenoit pour vous rendre heureuſe, la douce tranquillité dont il vous faiſoit jouir dans votre ménage vous tenoit lieu de tout. La ſincérité, la conſtance de l'autre rempliſſoient tous les vuides de l'eſprit & du cœur; & tous les deux étoient chéris en robe de chambre & en bonet de nuit, autant qu'ils le ſont aprèſent friſés coeffés & habillés à la nouvelle mode. Pourquoi ne ſerions-nous pas auſſi complaiſans pour vous? Vos coeffures, dit cet Auteur ſuranné, ſont quelque choſe de monſtrueux, parce qu'elles ne ſont pas naturelles: Que n'avez-vous pas droit de dire de nos petits chapeaux qui couvrent *à* peine la ſuperficie de nos têtes. Il vous conſeille d'arranger vos cheveux en forme de clochers; mais nos friſures en aîles de pigeon, & ce toupet d'une hauteur démeſurée ne ſont-ils pas pour le moins auſſi ridicules?

Je ne veux pas pour cette fois-ci l'accabler, il fera réflexion & ſe taira peut-être: Conſervez toujours les qualités du cœur, ſoyez toujours aimables, coeffées en piramides ou en cornettes vous ſerez toujours aimées, & je vous jure, Meſdames, que s'il lui arrive de manquer dorénavant aux égards que mérite votre Sexe, je m'armerai de toutes piéces pour défendre vos intérêts, & je ne quitterai mes armes que lorſque vous ſerez ſuffiſamment vengées? Je n'entends cependant pas lui pardonner le Conte barroque d'*Heartfree*; il ne perdra rien pour attendre. *L'AMI DU VRAI.*

AVERTISSEMENT.

FRANÇOIS THIBAULT, Habitant de la Paroiſſe de St. Ours, Légataire univerſel de Feu Meſſire François Youville, Curé dudit St. Ours, prie tous ceux ou celles qui ont des droits par hypothéques ou autrement, ſur les biens dudit Sieur Défunt, de ſe préſenter ſous le délai de trois Semaines des préſentes, en l'Office de Mr. Foucher, Ecuyer Avocat à Montréal, ſur la Place d'Armes, pour connoître de leurs droits & les ſatisfaire, paſſé lequel temps ils n'y ſeront plus reçus. FRANÇOIS THIBAULT.

A Montréal, le 3 Juin 1778.

ENIGME.

JE ſuis des grands deſſeins premier depoſitaire;
M'aſſocier quelqu'un pour hâter un projet,
C'eſt ſouvent hazarder de n'en point voir l'effet;
Ou du moins reculer le ſuccès d'une affaire.
Chez les hommes je trouve aſſez de partiſans,
Il en eſt de zélés, & très-peu d'inconſtans.
Mais du ſexe pour moi quelle eſt l'ingratitude!
A me trahir ſans ceſſe, il met tout ſon bonheur,
De pluſieurs cependant j'ai ſçû couvrir l'honneur;
Qu'y puis-je faire enfin? c'eſt péché d'habitude:
Mais admire, Lecteur, mon capricieux ſort.
Tu vois le jour ſitôt que tu commence d'être.
Moi je finis dès lors que l'on me fait paroître,
Et paye le tribut que tout doit à la mort.

MONTREAL, Chez F. MESPLET & C. BERGER, Imprimeurs & Libraires.

GAZETTE
DU COMMERCE
ET LITTERAIRE,
Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 10 Juin 1778.

A L'IMPRIMEUR.

MONSIEUR,

LEs réflexions que j'ai faites ſur votre Gazette, m'engagent *à* vous prier, ſi vous le jugez *à* propos, d'inſérer la copie ci-jointe dans votre premiere Gazette. Vous obligerez celui qui eſt avec toute la conſidération & l'eſtime poſſible.

VOTRE SERVITEUR,
L'AMI DES SCIENCES.

J'AI lu avec un vrai plaiſir votre premiere Gazette, elle m'a plu du premier coup d'œil, car l'utile joint à l'agréable y eſt comme empreint d'une ligne à l'autre; le zèle ſur-tout que vous y faites paroître pour l'établiſſement de la Littérature négligée juſqu'alors dans notre Ville, mérite tout l'éloge. C'eſt le moyen infaillible de former le Citoyen, de piquer l'émulation du Maître & d'encourager le Diſciple, de voir enfin l'ignorance anéantie, & la groſſiéreté diſparoître.

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci, lectorem delectando, pariterque monendo.
HORACE.

A L'IMPRIMEUR.

MONSIEUR,

L'AVERTISSEMENT que vous avez donné au Public au ſujet d'un Papier Périodique & la premiere feuille, m'ayant été communiquée; je crois devoir en mon particulier, vous remercier des ſoins que vous voulez prendre pour procurer *à* vos Compatriotes, les avantages & la ſatisfaction qu'il eſt en votre pouvoir. Vous conviendrez avec moi, Monſieur, que vous vous êtes bien borné; mais il vous reſte encore un champ très-vaſte à parcourir.

Un point eſſentiel, que je crois vous pouvez toucher avec fruit, c'eſt celui de l'Education des Enfans. Qu'il ſeroit heureux pour la Province ſi vous pouviez engager les Peres & Meres à les aimer moins! La propoſition paroît ridicule, le projet dénaturé; mais, Monſieur, écoutez.

On appelle ici aimer un enfant, lui laiſſer une liberté entiere, ne point gêner ſes inclinations, tolerer ſes défauts, & même les approuver. La jeuneſſe ne peut être ici vertueuſe, on ne lui parle jamais de Vertu, ce mot & celui de Science l'effaroucheroit. Cet enfant eſt trop jeune (dit-on, *à* l'âge de dix ans) pour aller à l'école; il aura bien aſſez le temps d'apprendre, cette jeune fille aura peut-être bien aſſez de peine à l'avenir dans ſon ménage, laiſſons-la jouir du temps préſent; envoie-t-on le jeune-homme à l'école: il eſt défendu au Maître de le corriger. Il en eſt de même de la jeune fille; les Peres & Meres ne prévoient pas qu'ils font une ſemence d'ignorance & de corruption: C'eſt cependant ce qu'on appelle aimer. Quant à moi, je crois que c'eſt réellement haïr ſes enfans. Je ne vous tracerai pas, Monſieur, les routes différentes que vous devez ſuivre pour parvenir à corriger cet abus; un coup d'œil ſur la totalité de la Nation vous inſtruira ſuffiſamment.

L'Agriculture vous fournira bien des réflexions. On ne cultive, dans ce pays, la terre, que par la néceſſité urgente. Il eſt heureux pour les Habitants de cette Province que le ſol ſoit auſſi fécond..... Parcourez ſon étendue, vous n'y trouverez aucun Laboureur qui travaille *à* améliorer ſon fonds; tous en général ne s'occupent qu'*à* le détériorer. Je n'ai connoiſſance que d'un ſeul homme qui ait fait une épreuve ſur ſon bien, Jean Frazer, Ecuyer; il fit préparer un quarré de terre, ſur lequel il répandit un minot de bled froment, qui lui en produiſit trente-deux il y a très-peu d'années.

Ils croyent tous que le pâcage des animaux, pendant une année, ſuffit pour rendre *à* la terre la ſubſtance qu'elle a fourni au bled qu'elle a produit l'année précédente: auſſi les fumiers ſe perdent, ou s'ils en employent quelque partie, c'eſt pour engraiſſer un jardin qui leur fournit à peine leurs proviſions. S'il arrive que quelqu'uns ſoient forcés par la ſtérilité de leur ſol d'y en apporter, ils en retirent très-peu d'avantage: car outre la petite quantité qu'ils y employent, leur négligence *à* l'étendre ſur la terre dès l'inſtant qu'il y eſt rendu, fait qu'un arpent de terrain reſte toujours ſtérile en plus grande partie; ils le laiſſent deux ou

trois mois en tas, il dépose sa substance dans cette partie seulement, & ne répandent par conséquent sur le surplus qu'un marc sec, & qui ne peut donner aucune fertilité à la terre.

La disette des bois est un objet qui doit attirer l'attention publique, cependant il paroît être indifférent; le présent seul occupe chaque individu. Laissons la Forêt de Montréal à part (quoiqu'on coupe indistinctement tous les bois sans y ménager des taillis ou peu). On ne trouvera pas dix Habitants qui aient cette précaution, ils désertent leur terre, ils consomment le bois sur le lieu, les racines sont perdues, & dans cinquante ans tel Habitant fournissant beaucoup de bled aujourd'hui, sera obligé d'abandonner sa terre faute de bois pour la clorre & pour se chauffer. Un des avantages que vous pouvez procurer à la Province, est celui de les engager à planter des hayes vives, beaucoup plus solides que les clotures de perche, & moins dispendieuses; elles subsistent autant que le sol, trois ou quatre ans suffisent pour les rendre *à* l'épreuve des animaux; mais il faut leur en indiquer la maniere. Si vous pouvez réussir *à* persuader l'Habitant, vous conserverez le plus nécessaire, vous l'enrichirez même; car tous les bois qu'on emploie pour les clotures, dans dix ans seulement, seroient d'un grand prix.

Il est bien d'autres objets que je tairai pour le présent. Je n'ignore point que ceux que je vous ai proposé demandent bien du travail, que cet ouvrage ne peut être celui d'un seul homme, qu'il faut nécessairement que différentes mains s'y prêtent un mutuel secours, soit pour exciter l'émulation, soit pour rassembler sur chaque matiere les principes & les exemples, dont la collection fait la plus grande utilité; travail qui surchargeroit, s'il n'étoit point partagé: mais ne vous épouvantez pas, j'ai lieu de croire que plusieurs bons Citoyens vous feront part de leurs réflexions, & qu'ils concourront d'un grand cœur à l'utilité de leurs Compatriotes. Il m'a semblé, dans l'Adresse au Beau Sexe, que la lice étoit ouverte, un Critique paroit c'en est assez pour en reveiller plusieurs autres; il est vrai qu'au fond ce n'est qu'un badinage, mais il en sera de même du sérieux & du raisonnable. Un corps poussé avec violence en fait mouvoir plusieurs. Un homme sensé communiquera ses idées, cela suffit pour faire penser tous les autres, & peu à peu (car ce n'est pas l'ouvrage d'un moment) tous raisonneront en s'amusant.

Je crois qu'il est *à* propos de plaire, & encore plus d'instruire; il est aisé de faire l'un & l'autre, afin, comme vous dites, que chacun ait son tour.

Je suis avec un vrai desir de voir le fruit de vos travaux, & d'y contribuer en vous communiquant mes réflexions.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-ob. Serv.
Le Spectateur tranquille.

L'IMPRIMEUR.

Je remets copie d'une Lettre *à* moi adressée, sous les Signatures sous-inscrites; de même je vous fais part d'une Critique de la Critique des Modes, qui m'a été remise *à* peu près dans le même temps. Je donnerai exactement & sans altération, au Public, tout ce qui me sera offert.

Le 3 Juin 1778.

Salut au Bon Défendeur de la Critique, de la part de ses Bonnes Amies.

NOus ne sçaurions exprimer notre joye, de voir paroître dans un jour si terne, un Défendeur contre la Critique, homme qui a droit & par *à* notre protection. Nous prenons un sensible plaisir, non pas *à* vous apprendre, mais à vous réiterer ce que vous sçavez mieux que nous; que la plus-part des hommes Critiques veulent anéantir les Modes qu'ils voudroient eux-mêmes prendre. Leurs Toupets craipé, connu sous le nom *Macaroni* ne forment-ils point une pyramide qui pouroit avoir le même jeu Critique; leurs discours corvilé ne sont-ils point pour eux-mêmes ce qu'on appelle.... lettre de Bellorophonte, ou porter des verges pour se fouetter. L'épitaphe que l'on pouroit mettre sur leurs tombes après leurs trèpas, seroit..... *Vanitas Vanitatum*.... &c....

Nous vous supplions de ne point mettre bas les armes, que de l'Auteur vous soyez le vainqueur absolu. Ce que de tous leurs cœurs, vos plus sinceres amies désirent.

J. P... G. V... C. F.. F. D.
F. C.. A. L.. M. H.. L. P..

Au se disant Ami du Vrai.

J'Ai lu votre Critique de la Critique des Modes présentes, vous vomissez votre bile avec trop peu de précaution, Auteur suranné (pour me servir de vos propres termes); vous croyez vous attirer le suffrage du Beau Sexe par votre vile flatterie, vous l'insultez plus grossiérement que celui que vous voulez faire croire être son ennemi; vous épiloguez sur tous les mots, vous l'intimidez par des comparaisons ridicules, vous le ménacez d'un habillement grotesque & insolent; vous lui annoncez qu'il va être assujetti, par cette Morale, à des ornements ridicules; vous lui représentez le mot *Philosophie* comme un mot barbare: il falloit du moins lui en donner la vraie signification, qui est l'Amour de la Sageſſe. Vous accusez cet Auteur de le conduire dans des sentiers obscurs & impenétrables au Beau Sexe; quelle idée en avez-vous vous-même? quoi, vous admettez qu'il ne sçauroit marcher librement dans le sentier de la vertu, qu'il lui faut tracer un chemin de roses, pour le conduire plus sûrement dans l'abîme du vice sans doute; ils paroît que c'est votre dessein, mais vous n'y réussirez pas.

Sexe, *Beau par excellence*, j'y consens: méfiez-vous du piége que l'on vous dresse, il eit ici un serpent caché sous les fleurs. Je suis réellement votre ami, je vous connois susceptible des bonnes impressions & capable de refléchir; raisonnons ensemble, & vous verrez que tout ira bien.... Je ne veux pas vous faire faire un seul pas en arriere vers l'antiquité, je ne veux pas que vous vous prevaliez des nombres infinis de modes qui vous ont précédées, ni que vous adoptiez inconsidérément celles présentes, laissons les exemples à part, & rapprochons-nous de nous-mêmes.

Vous êtes jeune, jolie, croyez-vous ajouter *à* votre beauté, en ajustant sur votre tête un fatras de cheveux étrangers, de dentelles & de rubans, dont la quantité épuise, ou du moins altere votre bien être par le prix exorbitant qu'elle vous coute, dans un pays aussi peu

fortuné ? Quoi : la nature auroit-elle été assez peu favorable, & vous auroit-elle privé de ce qui est essentiel pour être belle ? non, vos cheveux suffisent pour parer votre tête, & le surplus ne sont que des ornements superflus.

Mais me répondrez-vous, c'est la mode ; si je n'ajoute *à* ma chevelure naturelle quelques boucles étrangeres, si je ne bâtis au-dessus un édifice deux fois autant élevé que la hauteur de mon visage, je ne serai plus regardée : je serai autant & encore plus belle, ce jeune homme qui a des qualités qui me flattent, qui paroît vouloir s'attacher à moi, se contentera de dire en passant, elle est jolie, mais il en restera là ; il rougira même de se trouver en ma compagnie si je ne suis coeffée à la mode ; tous les égards seront pour mon amie, *à* la vérité moins jolie, mais ajustée au goût présent.... Il y a plus, direz-vous, je ne suis point fortunée, un tel dans un âge avancé, mais riche, est très-assidu auprès de moi, je serois bien aise de me procurer un honnête établissement, & certainement je n'en viendrai pas about si je manque *à* lui plaire par mes ajustements auxquels même il contribue ; il en est de lui comme de ces estomacs usés qui ne peuvent supporter la viande la plus legere, si elle n'est chargée d'épice ; & je sçais que la coeffure, les ajustements parmi lesquels on ne doit point obmettre la grande quantité de rubans, sont les ingrédiens avec lesquels notre Sexe ne manque pas d'amorcer, & même d'attraper les vieux & les jeunes. Pourquoi ne pas profiter du foible des hommes, puisque nous les connoissons, & qu'il nous est d'un si grand avantage. J'ai oui dire, ajouterez-vous, qu'autrefois (mais il y a long-temps) un habillement & un maintien modeste, l'attachement au travail, une économie honnête, la régularité de la conduite, un enjouement sans étourderie, une liberté sans licence, de la Religion sans hypocrisie étoient des vertus chéries & recherchées par les hommes ; mais aujourd'hui il seroit du dernier ridicule de voir une fille comme moi, jeune & jolie, habillée uniment ; modeste, ce seroit impertinent, attachée au travail cela fatigueroit ma santé, économe, oh ! je ne suis pas assez folle de me priver de ce qui me fait plaisir ; mon pere, mon mari, mon amant travaillent pour fournir *à* ma dépense ; tenir une conduite réguliere cela ne convient qu'à des Artisans ; être enjouée sans étourderie je ne connois pas ce genre d'enjouement, je la suis à la folie ; libre sans licence, je ne suis pas assez duppe pour me gener ; pour être hypocrite je ne veux pas l'être. Mais aussi, m'obliger d'aller dans le temple du Seigneur pour y prier, m'empêcher de porter dans ce lieu un cœur rempli de plusieurs objets étrangers, un corps orné de tout ce qui peut flatter la vanité, un esprit qui ne seroit occupé que de Dieu seul, m'y tenir seulement avec autant de décence que je me tiendrois en la présence d'un Amant que je verrai pour la premiere fois, fi : que diroit-on de moi ? oh ! pour le coup je crois que je n'oserois jamais aller dans aucune compagnie : c'est bien assez qu'au lieu d'une *Journée du Chrétien* que je tiens pour me servir de contenance, je ne m'amuse pas à lire quelque *Roman*. Je ne trouverai pas le temps si long ; l'ennui dérange la beauté, & je n'en serai que plus recherchée & aimée ; je me Passe fort aisement d'estime, c'est un vieux mot..... attention *à* cet aveu, critique déraisonnable, il est ingenu, encore un moment je suis à vous.

Etes-vous laide, & croyez-vous de bonne foi diminuer de votre laideur par une coeffure & des ajustements aussi ridicules ? Changent-ils vos traits ? Donnent-ils *à* vos yeux quelque éclat ? Embélissent-ils ou unissent-ils seulement votre tein ? Et croyez-vous éblouir par ce rouge artistement posé sur votre visage ? Cette mouche remplira-t-elle les gravures de votre peau ? Oh ! les plaisantes questions, me direz-vous ? Ou vous êtes né d'aujourd'hui, ou vous êtes trop ancien pour avoir du goût. Il est vrai que je ne suis pas du nombre de celles qu'on appelle jolies ; mais je peux passer, & grace *à* ma Coeffure l'on me trouve assez-drôle, il est vrai que je l'achete cher. Voilà le moins sept ou huit Boucles de cheveux d'un grand prix : nos Dames les font tant valoir que j'ai été obligée de faire une *Tawinette*. (Vous entendez-bien, Monsieur, ce mot là, c'est le terme vulgaire) de laine de mouton noir ; mais cela ne paroit pas, & j'en suis quitte pour observer de n'admettre *à* ma Toilette du soir & du matin aucun de ceux qui aspirent *à* me faire leur conquête. Une fois coeffée & ajustée, mouchetée, fardée, je parois, & l'on me trouveroit quasi jolie : je le crois quelquefois, mais mon miroir que je salis souvent de mes regards, que souvent je briserois de colere, me dissuade ; cependant par une heureuse fatalité mes amants me trouvent belle. Hier encore un d'eux m'assura, me jura même que j'étois bien plus belle qu'Aminte ; mais j'observois qu'il n'envisageoit que ma Coeffure & quelqu'autres ajustements : il est vrai que je m'étois étudiée à l'élever, elle étoit au moins huit pouces-mesure Française plus haute qu'aujourd'hui. Je vis pour lors que je lui plaisois par cet endroit là seulement, aussi me propose-je de continuer quoi qu'on en dise, & je rencherirai s'il est possible. Il faut paroître belle coûte qui coûte. J'oubliois de vous dire qu'il paroît aimer que je travaille, aussi mon ouvrage est-il toujours auprès de moi ; il est un peu Dévot, j'ai pris le parti de le paroître, & jespere que je le captiverai. Avouez que nous prenons bien de la peine pour plaire aux hommes ; mais nous aurons notre tour. Je vous prie de ne pas abuser de ma confiance...

Eh bien Critique mal avisé, j'ai flatté ce Sexe dont vous prenez les intérêts avec tant de chaleur, j'en ai arraché les aveux que vous venez de lire ; vous avez fait vos efforts pour rendre les hommes ridicules, vous les avez proposé pour l'exemple de leur mauvais goût & pour les engager *à* le suivre..... Quoi ! vous ne dites rien : .... j'ai pitié de vous, je vous fais grace pourvu que vous prononciez avec moi ces mots.

Sexe foible & fourbe par excellence, je découvre aujourd'hui par vous même que votre Coeffure est un filet tendu pour nous prendre, autour duquel vous accommodez Boucles, Ponpons, Rubans, &c. comme des appas pour nous attirer. Je vous déclare que dorénavant je serai sur mes gardes, & j'userai de ma raison comme du seul préservatif contre vos piéges. Si votre Coeffure n'est rabaissée le moins de huit pouces bonne mesure, votre tête déchargée de Ruban ; si vous n'êtes libre de tous les ornements frivoles qui vous décorent, si vous ne leur substituez la simplicité, si d'autres couleurs, hors celle que la pudeur excite, embellit votre front ; si renonçant *à* toutes ces ruses, vous n'employez pour m'attacher, un bon Caractere, l'amour du Travail, une Economie convenable, une Liberté honnête, sans affectation & sans pruderie, une conduite Chrétienne ; je vous déclare, dis-je, que je me retracte de la pro-

meſſe que j'ai fait, de vous défendre envers tous & contre tous.

Je vous fais grace à cette condition, en outre vous ne prendrez plus le nom d'Ami du Vrai, retractez-vous, ſinon je me déclare votre ennemi, & pour lors plus de grace. LE VRAI AMI DU VRAI.

QUESTION *Propoſée.*

IL s'eſt élevé, il y a peu de jours, une Diſpute raiſonnable entre deux perſonnes qui croyoient l'une & l'autre avoir raiſon ; il s'agiſſoit du Silence, quand & comment il devoit être gardé, les opinions furent partagées, & voici à peu-près ce qu'un chacun dit pour appuyer la ſienne. Un des Contendants dit que le Silence étoit une des vertus eſſentielles *à* la Société civile puiſque, diſoit-il, rien n'eſt plus propre *à* troubler la tranquillité publique & particuliere que l'indiſcrétion : il eſt arrivé ſouvent que les plus grands Etats & les Familles ſe ſont ruinées par ce vice. Le Silence, ajouta-t-il, eſt avantageux ; un ſot qui ſçait ſe taire *à* propos paſſe non-ſeulement pour un homme ſçavant, mais même pour un homme grave & digne d'être conſidéré ; celui qui parle beaucoup, a d'ordinaire un eſprit très-leger, & pour étayer ſon ſentiment il cita l'exemple des *Lacédemoniens* qui inſtruiſoient leurs enfans au Silence, du *Philoſophe Pithagore* qui obligeoit ſes Diſciples de le garder pendant cinq ans, du *Poete Simonide* qui dit s'être toujours répenti d'avoir parlé, & jamais de s'être tû ; & après pluſieurs autres exemples que la mémoire ne me fournit pas, il ſoutint opiniâtrement que le Silence devoit aſſaiſonner toutes nos actions.

L'autre de ces Meſſieurs fut d'avis contraire, & dit que ſi le Silence étoit un auſſi grande vertu, les poiſſons qui ſont la plûpart muets l'emporteroient ſur tous les animaux, par conſéquent ſur l'homme : Il n'eſt, a-t-il dit, de meilleur moyen pour paroître que de parler, puiſque l'ame ne ſe rend viſible que par la parole ; ſans ce ſecours l'innocent périroit faute de défenſeurs de ſa cauſe ; la Religion ne ſeroit rien puiſque nous ne la connoiſſons que par la tradition, & que nous ne nous perfectionnons que par les Diſcours ou Sermons de nos Théologiens. Oui, ajouta-t-il, s'il falloit, choiſir j'aimerois mieux un ami parlant trop que ne diſant rien, une Femme babillarde qu'une muette, puiſque le Silence n'eſt qu'une honnête couverture de l'ignorance.

La queſtion ne fut pas décidée, pluſieurs témoins de la diſpute ſe retirerent. Je la propoſe au Public. Les Dames ſont diſpenſées de donner leur déciſion, elles pourroient être ſuſpectes.

A MES AMIS.

Vils Impoſteurs, je vois ce qui vous flatte.
Quoi : croyez-vous irriter ma raiſon
Par vos diſcours ? & nouveaux Eroſtrate
A mes dépens vous faire un nouveau nom,
Dans ce deſſein vous ſemez, me dit-on,
De faux récits la maligne impoſture.
Dans mes écrits, malgré vos conjectures
Jamais vos noms ne ſeront proférés,
Et j'aime mieux endurer vos injures
Que d'honorer des Faquins mépriſés.

ADJURAT.

AVERTISSEMENT.

FRANÇOIS THIBAULT, Habitant de la Paroiſſe de St. Ours, Légataire univerſel de Feu Meſſire François Youville, Curé dudit St. Ours, prie tous ceux ou celles qui ont des droits par hypothéques ou autrement, ſur les biens dudit Sieur Défunt, de ſe préſenter ſous le délai de trois Semaines des préſentes, en l'Office de Mr. Foucher, Ecuyer Avocat à Montréal, ſur la Place d'Armes, pour connoître de leurs droits & les ſatisfaire, paſſé lequel temps ils n'y ſeront plus reçus. FRANÇOIS THIBAULT.

A Montréal, le 3 Juin 1778.

AVIS AU PUBLIC.

IL faut tirer parti de tout, & c'eſt une économie qui n'eſt pas connue, les Cendres en apparence ſont un très-petit objet ; cependant elles ſont d'une grande néceſſité : au lieu de la jetter comme on fait communément, pourquoi n'en pas tirer quelqu'avantage. JEAN BERNARD, Négociant de cette Ville, Place du Marché, offre de payer la Cendre valable, par chaque minot DIX COPRES ; il eſpére que les Citoyens voudront bien enjoindre *à* leurs Domeſtiques de les conſerver, & de le faire avertir quand ils en auront une certaine quantité.

ENIGME.

Silence, écoute une merveille,
Lecteur, ſans bouche, ſans oreille
Je t'entens, je te parle avec attention.
Sans eſprit, choſe à croire difficile,
Je n'agis cependant que par réflexion.
A te répondre fort docile,
Je ſçais même imiter ta voix ;
J'aime la ſolitude, une colline, un bois,
Et déteſtai toujours le ſéjour de la ville.
Charmé de ma fidelité,
Lecteur, tu tenteras peut-être
En t'approchant de me connoître,
Mais par un ſilence affecté
Je ſaurai bien punir ta curioſité.

Il paroîtra, toutes les Semaines une nouvelle Enigme, & on donnera les Mots tous les Mois.

FAUTES à corriger dans la premiere Gazette.

Dans le morceau de Poéſie qui commence : Empriſonner le temps, &c.

Au ſecond Vers, au lieu de l'uſage de la voix, *liſez* l'image de la voix.

Au quatreme Vers, au lieu d'une voix parlante, *liſez* une toile parlante.

Au dixieme Vers, au lieu de monde comique, *liſez* monde critique.

MONTREAL, Chez F. MESPLET & C. BERGER, Imprimeurs & Libraires.

N°. III. (9) (1778.)

GAZETTE
DU COMMERCE
ET LITTERAIRE,
Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 17 Juin 1778.

Quebec, le 8 Juin 1778.

A L'IMPRIMEUR.

MONSIEUR,

LE Commerce Littéraire que vous venez d'établir *à* Montréal, eſt trop utile au Public pour ne pas vous en faire le remerciement le plus ſincere : Une ſi louable entrepriſe prouve combien vous vous intéreſſez *à* mettre les Canadiens dans le goût d'écrire, qu'ils n'ont pu poſſéder qu'imparfaitement juſqu'à cet heur. En effet, quel encouragement avoient-ils étant deſtitué de cette douce facilité de pouvoir ſe communiquer ſes écrits & ſes penſées ? communication qui excite l'émulation, pique la curioſité, entretient & amuſe l'eſprit : il ne falloit pas moins que vous, Monſieur, pour établir ce Papier Périodique qui deviendra certainement, ſous peu, d'une grande utilité. On ſçait dans quel engourdiſſement les Sciences ont toujours été & ſont encore dans cette Province, à l'exception de quelques individus venus d'Europe, & d'un petit nombre de Jeunes Gens que l'on a pouſſé aux Etudes ; le reſte des Canadiens vit dans l'ignorance des Belles Lettres, encore de ce peu que je viens d'excepter, combien y en a-t-il qui en connoiſſent la délicateſſe ? Ce n'eſt point aux Ecoles que l'on acquiert le bon goût, c'eſt dans un commerce libre de Sentiments. C'eſt là que les Jeunes Perſonnes qui veulent eſſayer leur genie, peuvent le faire ſans être connus ; s'ils ſe voyent approuvé, l'émulation les engage *à* continuer ; s'ils ſont critiqués, la même émulation les fait recommencer à travailler avec plus d'ardeur pour mériter enfin l'approbation du publique : Moi-même, Monſieur, quoique je connoiſſe mon peu de capacité, pour montrer l'exemple aux Jeunes Gens de mon âge, je n'éſiterai pas de vous envoyer de temps en temps quelqu'eſſais ſur différents ſujets ; j'eſpére que vous ne refuſerez pas de les inſérer dans votre Gazette : ſi cependant vous les en trouvez pas dignes, vous pourrez les condamner, & vous me ferez plaiſir. Je finis, Monſieur, en vous remerciant de nouveau du zèle que vous montrez pour l'avancement de notre Nation dans les Sciences, & ſoyez perſuadé que je ſuis & ſerai toujours votre Admirateur.

LE JEUNE CANADIEN, *Patriote.*

Au vrai Ami du Vrai.

QUE pour prix de ta Critique, miſérable Auteur tu ſerves de marche-pied aux plus laides Femmes, que leurs faveurs, à ton égard, ſoient bornées *à* un coup d'œil mépriſant, que tu faſſes mille déclarations ſans ſuccès, que tu paſſes tes plus beaux jours, ſerré d'un lien le plus honteux & le plus fatiguant, ſans pouvoir le rompre ; que la toilette te ſoit pour toujours interdite, que te croyant aimé tu ſois conſtamment hai ; que le moindre regard d'une Dame *à* la Mode te rende inſenſible, qu'une autre lui ſuccédant te rende inutilement ſenſible ; que tu aimes avec ardeur un cœur de glace, que ton Ouvrage *impie* ſerve aux plus ſales uſages : Enfin, que tu ſacrifie toutes tes veilles pour reparer ta faute, & pour paroître le plus zèlé Défenſeur des Modes préſentes, ſans que le Beau Sexe uſe envers toi d'aucune reconnoiſſance ; c'eſt ce que te ſouhaite du plus profond de ſon cœur, juſqu'à une réponſe plus ample.

L'AMI DU VRAI.

A Quelqu'un.

AYant appris que quelques Citoyens, au Billard, avoit trouvé à redire ſur la premiere phraſe de la premiere Feuille donnée au Public, qui commence : *Je me félicite de vous avoir propoſé l'établiſſement d'un Papier Périodique, non pas tant par rapport à moi-même que par les avantages que vous en retirerez.* Je prie ces Meſſieurs de vouloir bien me donner par écrit, ſur quel mot de la phraſe ils critiquent, & dans quel ſens ils la prennent. Alors je pourrai répondre. — Ainſi que l'Avertiſſement pour M. Bernard qui a été trouvé trop raiſonné. Il a été dit *à* ce ſujet, il nous met un tas de raiſons, dans cet Avertiſſement, qui ſont inutiles.

Mes Ouvrages ſont ſoumis *à* la Critique du Public : mais du moins que chacun me faſſe part, par écrit, de ſes réflexions, cela me fera plaiſir.

L'IMPRIMEUR.

A L'IMPRIMEUR.

NE vous laiſſez pas tromper à l'avenir auſſi groſſiérement que vous avez fait. Nous ignorons avoir donné commiſſion à qui que ce ſoit de remercier pour nous, le Défenſeur de nos Modes. Nous ſommes très-reconnoiſſantes, & nous propoſons de lui témoigner notre gratitude ; mais nous ſerons nous-mêmes nos Sécrétaires. Quoi : avez-vous connu dans cette Adreſſe, le ſtyle & les expreſſions de notre Sexe ? Cet Inſolent oſe nous faire parler Latin, & ne ſçait pas nous faire parler Français. Sans épiloguer tous les mots, il en eſt trois qui auroient dû vous frapper : *Nous vous ſupplions.* Avons-nous jamais ſuppliè ? Non : Nous avouons qu'il peut être des moments où nous prions ; mais ce n'eſt pas en public, un ſeul eſt témoin de nos foibleſſes ; auſſi vous reconnoîtrez nos écrits à l'avenir, par le ſtyle leger & inſinuant, des expreſſions vives & tendres : Vous ferez attention à la pureté de la Langue & *à* l'exactitude de l'Orthographe ; quand le tout ſera réuni, alors vous pourrez hardiment mettre ſous la Preſſe. Auſſi nous vous pardonnons cet écart, parce que nous l'attribuons à votre complaiſance qui ne vous a pas permis de refuſer ce qui paroiſſoit être envoyé en notre nom. Vous voyez que nous vous excuſons nous-mêmes ; nous ſerions mortifiées de trouver nos Amis coupables. Paſſe pour cette fois, que cela n'arrive plus.

Le BEAU SEXE.

Au Spectateur tranquille.

MONSIEUR,

LE défaut d'Education eſt un objet bien intéreſſant ; mais tracer un moyen qui plaiſe pour corriger les abus, c'eſt un peu difficile. Il faudroit, pour y parvenir, convaincre les Peres & Meres, que l'attachement qu'ils ont pour leurs enfans, eſt la cauſe de leur ignorance, & de leur mauvaiſe éducation : comment faire ? Les repréſenter eux-mêmes, le portrait ne flatteroit pas ; prenons une autre route, & tâchons par une comparaiſon bien ſimple de les engager à devenir les premiers inſtrumens de leur bonheur.

En Europe, dès l'âge de trois ans, on montre aux enfans à connoître les Lettres, à peine peuvent-ils les prononcer. Ici *à* l'âge de huit ans, ils ne connoiſſent aucun Caractere. *Là* à ſept ans, ils vont dans les Ecoles publiques ; ici à dix ans on craint de leur préſenter un A. B. C. de peur de fatiguer leur ſanté, ou de les mettre de mauvaiſe humeur. *Là* dès l'âge de douze ans, un jeune homme étudie les principes de ſa Langue, & travaille pour l'appreudre. Ici à trente & quarante ans on ne parle pas Français, par conſéquent on ne peut l'écrire ; il y a plus, on ne ſçait pas lire ; car je n'appelle pas lire aſſembler les ſyllabes & en former des mots : on leur apprend *à* lire tant en Langue Latine qu'en Langue Françaiſe.—Ici la Langue Latine eſt, pour ainſi dire, la ſeule qu'ils liſent, & formés ſur ces principes, ils ſont obligés de faire une nouvelle étude pour lire leur Langue naturelle ; auſſi arrive-t-il qu'*à* l'âge de dix-huit ans, tel qui lit le Latin ſans héſiter, a de la peine *à* aſſembler les ſyllabes dans la Langue Françaiſe. Que fait-on dès qu'un enfant ſçait ſeulement aſſembler les mots dans les deux Langues, & en tracer imparfaitement les Caracteres, on l'envoye au Collége, non pas pour apprendre ſa Langue naturelle, mais une Langue étrangere, & preſque inutile dans ce pays, juſqu'*à* ce qu'il prenne envie à quelqu'un de devenir Sçavant. (Je déſire que cette envie vienne bien vite.) Auſſi, celui qui ſçait que le mot Latin *Dominus* ſignifie en Français *Seigneur*, ne ſçait ni le prononcer ni l'écrire, & encore moins ſes différentes ſignifications.

Mes occupations ne me permettent pas, Monſieur, d'entrer dans un plus long détail pour le préſent, & de vous préſenter les moyens que je crois les plus propres pour corriger ces abus. Je vous ferai part de mes réflexions : je crois connoître la cauſe de l'ignorance qui rend partie de nos Colons inutiles à la Société.

Je ſuis, Monſieur,

Votre très-humble Serviteur.

LUI SEUL.

A L'IMPRIMEUR.

MONSIEUR,

LA ſatisfaction que je reſſens à lire votre Papier Périodique, eſt pour moi ſi flatteuſe & ſi engageante, qu'elle réveille (je le dis à ma honte) ce deſir d'apprendre, ſi naturel *à* l'homme en général. Quoique cultivé par une aſſez bonne Education, j'en avois négligé les fruits : mais je peux dire que c'eſt *à* vous *à* qui j'ai la premiere obligation du reméde qui m'a réveillé de mon aſſoupiſſement. Continuez, Monſieur, vos ſuccès ne ſe borneront pas *là*, & c'eſt *à* vous qu'en reviendra de juſte droit le premier honneur.

J'ai l'honneur d'être parfaitement,

Votre obéiſſant Serviteur.

L'EMULE des Sciences, *reformé.*

Si vous croyez que ce qui ſuit vaille la peine d'être mis au jour, vous lui ferez place dans votre prochaine Gazette. Je m'en rapporte *à* vos lumieres.

Contre l'Auteur de la Critique des Modes.

EPIGRAMME.

A voir Zoile dans l'accès de ſa fureur
Inſulter le Sexe, le traiter d'Impoſteur,
Cenſurer tout enſemble, Coeffure, Mode & Dame
On diroit qu'il ſort de tout autre qu'une Femme.

Si cela agrée, je pourrai ſouvent vous donner quelques petits morceaux.

LES défenſes faites dans le Diſtrict de Quebec, de chaſſer les Perdrix, depuis le 15 de Mars juſqu'au 15 de Juillet, auroit dû engager les Seigneurs de cette Iſle & autres Seigneurs du Diſtrict, *à* qui appartient ce droit, & *à* leur défaut les Gens tenant la Police, de faire les mêmes inhibitions ; leur ſilence ſur un objet (qui n'eſt pas, comme bien des perſonnes ſe l'imaginent, d'une petite conſéquence) démontre le peu d'attention pour l'intérêt public & particulier. C'eſt le ſeul pays policé où l'on mange des Perdrix dans cette ſaiſon.

LE FRIAND.

AU BEAU SEXE.

MESDAMES,

JE n'ai rien compris *à* l'Adreſſe que vous avez fait mettre dans le dernier Papier, *à* peine ai-je deviné que ce fût pour moi ; ce n'eſt aſſurément pas votre ſtyle, écrivez vous-même ou choiſiſſez un autre Sécrétaire. L'AMI DU VRAI.

UN certain Critique, dit-on, a trouvé que le titre du Papier Périodique qui eſt ; *Gazette du Commerce & Littéraire*, ne convenoit pas ; il auroit dû & devroit donner les raiſons de ſon opinion par écrit. Je ſerois curieux de ſçavoir ſeulement s'il a du bon Sens. Tant qu'il ne ſera que parler, ce n'eſt rien ; qu'il écrive. Il me reſte encore une plume, de l'encre & un quart de feuille de papier, c'eſt plus qu'il en faut, & je ſuis *à* lui. J'approuve le titre, Moi

Mauvaiſe-Humeur.

L'avis donné par Jean Bernard, Négociant *à* Montréal, touchant l'utilité des Cendres & le prix qu'il en offre, eſt très-bien accommodé *à* ſon intérêt particulier, mais point du tout *à* l'intérêt public. Dans le temps que le bois ne valoit que ſept & huit Schellings la corde, la Cendre valoit dix & douze Sols le Minot ; aujourd'hui il vaut vingt & vingt-quatre Schellings, il a valu l'hiver dernier juſqu'*à* cinquante, & il offre dix Sols du Minot de Cendres, la propoſition eſt ridicule. Qu'il mette une juſte proportion. Cette économie qu'il voudroit introduire tourneroit toute *à* ſon avantage. Si les Cendres lui ſont ſi utiles, qu'il les mette *à* un prix raiſonnable & au prorata de la valeur du bois ; car un Pere de famille gagnera plus en employant les Cendres de ſes foyers, *à* faire du ſavon, que de les vendre au prix offert. LE CITOYEN.

A L'Ami des Sciences.

MOnſieur l'Ami des Sciences, apprenez *à* parler Français.—La Gazette, dites-vous, vous a plu *au premier coup d'œil*, mais vous ne dites pas l'impreſſion qu'elle a fait ſur vous au *ſecond*.—*La Littérature négligée juſqu'alors*.—Si vous euſſiez écrit *juſqu'àpréſent*, on vous auroit entendu.—*Mérite tout l'Eloge*, je ne comprends pas bien ce que cela veut dire.—*Piquer l'Emulation* ; on pique un cheval en lui donnant de l'éperon dans le flanc ; mais piquer l'Emulation n'eſt pas Français ; on vous eut paſſé d'avoir écrit, d'encourager le Maître, & donner de l'émulation aux Diſciples... *L'Ignorance anéantie, & la Groſſiéreté diſparoître*. Vous faites deux miracles d'un ſeul coup de plume.

J'oubliois de vous dire que vous avez répeté le mot *Gazette* trois fois dans cinq lignes. Adieu l'Ami des Sciences, méfiez-vous de moi.

Oh ! le vilain jour.

Au Spectateur Tranquille.

LE projet de perſuader l'Habitant eſt très-bien imaginé, mais difficile *à* exécuter ; il eſt plus aiſé de réuſſir par l'appas d'une gratification, ou du moins par l'exemple. Il eſt des riches Citoyens qui poſſédent des Terres ou Vergers ; ils n'ont qu'*à* travailler *à* planter des hayes vives, ils auront des imitateurs ; les paroles font bien moins d'effet que les exemples ; mais tant que l'Habitant ne ſera pas entraîné par quelque motif puiſſant, tout eſt inutile. Que le Corps de la Nation promette une récompenſe *à* celui, ou *à* tel nombre de ceux qui feront la premiere épreuve ; c'eſt le moyen le plus ſûr de faire valoir ce ſyſtême. L'Habitant n'a jamais été encouragé, on ne lui a jamais prouvé l'utilité qui pouvoit en réſulter, ni démontré la maniere de ſe la procurer. Je donne mon avis, le ſoumettant aux réflexions de mes Compatriotes.

Le pays abonde en Senelliers, Aubépine & autres bois dur, Muriers, Framboiſiers & Vigne : que deux Habitants *à* travaux communs ſement, le long de la cloture de ligne qui les ſépare, de la graine de Senelliers, qu'ils tranſplantent quelqu'autre bois dur, que la graine de Senelliers ſoit ſemée l'Automne, dans une rigole de cinq ou ſix pouces de profondeur, plus avant s'ils craignent que les animaux là fouillent, qu'ils y entremêlent des Muriers ou Framboiſiers, que de dix ou douze pieds de diſtance ils plantent de la Vigne ſauvage. La cloture de perche ſubſiſtera juſqu'*à* ce que la haye ſoit *à* une hauteur ſuffiſante pour empêcher les animaux de pénétrer. Arrivée ſeulement à quatre pieds de hauteur, c'eſt plus qu'il en faut ; la ſeule précaution c'eſt de tailler légérement la haye, afin d'empêcher qu'elle ne s'étende & n'occupe trop de terrain.

L'Europe nous fournit un exemple qu'il eſt ſurprenant que les Français qui ont habité cette partie n'aient pas ſuivi, & je crains qu'il n'y ait que la dure néceſſité & la diſette des bois qui procure l'exécution de ce Projet. Qu'il eſt malheureux pour les hommes de regarder l'avenir auſſi indifféremment.

LE BON PATRIOTE.

Réflexions ſur le pouvoir de la Raiſon & des Paſſions.

LA raiſon ſeule, privée du ſecours des paſſions, a-t-elle beaucoup de pouvoir ſur la conduite de l'homme ? ou même en a-t-elle aucun ? Queſtion difficile à réſoudre, ſur laquelle néanmoins je vais dire mon avis, après m'être expliqué ſur les termes de la Queſtion qui ont beſoin de quelque éclairciſſemnt. J'appelle paſſion tout ſentiment naturel de l'ame qui peut ſe réduire *à* l'amour propre, c'eſt-*à*-dire à l'amour que l'homme a pour lui-même. J'entends avec tout le monde par raiſon, cette faculté de l'ame qui nous éclaire ſur nos véritables intérêts. Enfin je conſidére la conduite de l'homme dans l'ordre naturel, nullement par rapport *à* la grace. Cela poſé,

Je dis que la raiſon ſeule dénuée du ſecours des paſſions n'a aucun pouvoir ſur les hommes ; ou que ſi elle en a, du moins il eſt très-borné, & ne s'étend qu'aux choſes très-faciles.

L'amour que l'homme a naturellement pour lui-même, le portant vers les objets qui lui paroiſſent agréables, & le détournant de ceux qui lui paroiſſent fâcheux ; cet amour, dis-je, qui eſt véritablement l'amour propre, eſt le principe de toutes les paſſions, puiſqu'elles ne ſont que des ſentimens naturels de l'ame qui lui font pourſuivre les choſes qui lui plaiſent, ou éviter celles qui la rebutent. On voit par là qu'elles ſe réduiſent *à* l'amour propre, ayant les mêmes objets que lui. Il eſt donc clair que la raiſon ſans les paſſions, n'a aucun pouvoir ſur les hommes, ſi elle n'en a pas ſans l'amour propre ; or je vais le prouver, en montrant

que cet amour eſt le ſeul mobile de la conduite de l'homme.

Il eſt de la nature de l'homme de s'aimer conſtamment ; cet amour l'oblige continuellement à pourvoir à ſa félicité : tous ſes déſirs, toutes ſes actions, toutes ſes démarches, tendent donc à cette fin ; & par conſéquent l'amour propre eſt la ſeule cauſe qui influe dans ſa conduite. Pourquoi le Héros s'expoſe-t-il aux dangers ? Pourquoi le Miniſtre ſe conſume-t-il par la méditation & par les veilles ? Pourquoi le Magiſtrat fait-il toute ſon occupation des affaires publiques ? Pourquoi le Savant étudie-t-il ſans ceſſe ? qu'on examine ; & l'on découvrira que le reſſort qui les fait agir, n'eſt autre que l'amour propre. Ce n'eſt j'y conſens, ni la gloire qui les anime, ni l'intérêt qui les excite, ni l'ambition qui les aiguillonne : je veux qu'ils n'ayent d'autre but que celui de ſervir leur Patrie. Ah ! qu'il y a de nobleſſe & de perfection dans un tel motif ! & dès-là qu'il eſt capable de picquer l'amour propre ! Oui, les occaſions où l'homme paroît s'oublier entiérement lui-même, ſont peut-être celles où il ſe trouve davantage. L'amour que Codrus ſe portoit, eut plus de part *à* ſon ſacrifice que le ſalut de ſon Peuple : c'étoit ou les éloges d'une longue poſtérité, ou la récompenſe qu'il attendoit des Dieux ; peut-être même l'héroïſme d'une action ſi difficile & ſi rare, qui l'engagérent à ſe dévouer *à* la mort pour procurer la victoire *à* ſon Peuple. Le pouvoir de la raiſon ſur l'homme, dépend donc de l'amour propre ; n'agiſſant que pour lui, elle ne peut le mettre en action, qu'autant qu'elle l'intéreſſe. Trop ſouvent impuiſſante avec le ſecours de l'amour propre, que pourroit elle en étant dénuée ? Si elle fait aimer la vertu & haïr le vice, ſi elle porte les hommes *à* ſe prévenir les uns envers les autres par une bonté mutuelle, ſi elle adoucit la cruauté des barbares, ſi elle corrige l'orgueil des Grands, la molleſſe des riches, l'inſolence du Peuple, & ſi elle reléve les courages abbatus.

Comme l'amour que l'homme a pour lui-même, lui donne de l'avidité pour ce qui paroît le conduire *à* ſon bonheur, & de l'averſion pour ce qui ſemble l'en éloigner ; il le remplit auſſi d'indifférence pour ce qui ne l'intéreſſe par aucun de ces deux endroits ; & ce qui lui eſt indifférent, eſt par ſoi-même incapable de l'émouvoir & de le faire agir. Réflexion bien propre à faire ſentir la dépendance dont je parle.

Mais enfin la raiſon ne peut-elle donc rien ſur nous par elle-même ? N'arrive t-il jamais qu'elle en obtienne quelque choſe, ſans mettre de paſſion en uſage ? & du moins la grande facilité d'une action, n'eſt-elle pas un moyen qu'elle employe quelquefois avec ſuccès ? Cela peut être : auſſi ai-je ajouté, que ſi la raiſon ſeule a du pouvoir ſur les hommes, ce n'eſt qu'*à* l'égard des choſes très-faciles. Je dis que cela peut être ; car il y a lieu de douter, ſi, lorſqu'une action qui n'intéreſſe nullement l'homme, eſt très-facile ; ſi, dis-je, la liberté n'en eſt pas l'unique cauſe.

Qui l'eût dit, que l'amour propre ſi décrié, pût être le principe du bien comme du mal, de la vertu comme du vice ? Il n'eſt blâmable, qu'autant qu'il pourſuit des objets illicites ; il eſt une ſuite néceſſaire de notre eſſence. Et quand l'homme auroit conſervé cette juſtice qui le ſanctifia dès ſon origine, ſes actions naturelles ſeroient parties de la même ſource ; avec cette différence néanmoins, que connoiſſant mieux ſes avantages, il ne ſe ſeroit attaché qu'*à* des plaiſirs ſolides, au lieu que maintenant il ne pourſuit que des agrémens frivoles. Dieu lui-même tout jaloux qu'il eſt de ſa gloire, lorſqu'il nous commande de la regarder en tout comme notre derniere fin, ne nous ordonne pas de nous oublier ; & s'il veut que nous allions à lui, c'eſt pour y trouver une félicité complette.

AVERTISSEMENT.

FRançois Thibault, Habitant de la Paroiſſe de St. Ours, Légataire univerſel de Feu Meſſire François Youville, Curé dudit St. Ours, prie tous ceux ou celles qui ont des droits par hypothéques ou autrement, ſur les biens dudit Sieur Défunt, de ſe préſenter ſous le délai de trois Semaines des préſentes, en l'Office de Mr. Foucher, Ecuyer Avocat à Montréal, ſur la Place d'Armes, pour connoître de leurs droits & les ſatisfaire, paſſé lequel temps ils n'y ſeront plus reçus. François Thibault.

A Montréal, le 3 Juin 1778.

AVIS AU PUBLIC.

IL faut tirer parti de tout, & c'eſt une économie qui n'eſt pas connue, les Cendres en apparence ſont un très-petit objet ; cependant elles ſont d'une grande néceſſité : au lieu de la jetter comme on fait communément, pourquoi n'en pas tirer quelqu'avantage. JEAN BERNARD, Négociant de cette Ville, Place du Marché, offre de payer la Cendre valable, par chaque minot DIX COPRES ; il eſpére que les Citoyens voudront bien enjoindre *à* leurs Domeſtiques de les conſerver, & de le faire avertir quand ils en auront une certaine quantité.

A vendre chez l'Imprimeur ; les Conférences d'Angers en 25 volumes in-12, bien reliés en veau, & très-bien conditionnés ; on pourra l'avoir *à* un juſte prix.

ENIGME.

Fille du plus beau des Dieux,
Et d'une mere éclatante,
Dans certaine ſaiſon je parois ſi charmante,
Que maint amant me cherche, & me ſuit en tous lieux.
J'efface les beautés de toute la nature,
Sans avoir rien de beau.
Sans voix, main, ni pinceau,
J'inſtruis, je peins, je change de figure,
Tantôt près d'un logis, tantôt ſous un ormeau.
Au rapport de l'Ecriture
Un grand Saint ma fait faire un miracle nouveau.
Auſſi vieille que mon pere,
J'en reçois la naiſſance & la mort tour à tour ;
Mais pour me donner l'être, il faut m'ôter le jour.
Suis je un corps, un eſprit ? non : voila le myſtere.

MONTREAL, Chez F. Mesplet & C. Berger, Imprimeurs & Libraires.

GAZETTE DU COMMERCE ET LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 24 Juin 1778.

A Montréal ce 17 Juin 1778.

A L'IMPRIMEUR.

MONSIEUR,

LE zèle affectueux que vous montrez pour le Public, & le déſir que vous paroiſſez avoir de lui procurer des Ouvrages qui puiſſent lui être agréables, me déterminent de vous propoſer le ſuivant ; ſi vous le trouvez digne de la Preſſe, je vous prie de l'inſérer dans votre prochaine Gazette, vous obligerez votre ſerviteur. LE jeune MONTREALISTE, *Canadien.*

A mes Chers Contemporains.

Je ſuis, Meſſieurs, dans la ſurpriſe & l'étonnement le plus grand, de voir que dans une Ville où il y a, je ne dirai pas beaucoup, mais aſſez de Jeunes Gens pour pouvoir donner de temps en temps quelques petites piéces au Public qui leur ſeroit auſſi indulgent que j'eſpére qu'il le ſera pour moi : il n'y en ait pas encore un qui ait voulu s'aſſujettir *à* ce travail, tandis qu'un Jeune Homme, nonobſtant l'éloignement & la diſtance qu'il y a de Quebec *à* cette Ville, nous en montre l'exemple : *à* nous dis-je, qui avons eu les prémices de ce Papier Périodique ſi utile & ſi avantageux aux Citoyens, de quelqu'âge, de quelqu'état & de quelque condition qu'ils ſoient. Je ne doute pas, Meſſieurs, que le Public ſoit auſſi ſurpris que moi de notre indolence ; c'eſt pourquoi, voulant ſurmonter un vice auſſi ignoble, & encourager par le noble zèle de ce Jeune Canadien Patriote, je me joins *à* lui pour féliciter l'Auteur de ce Commerce Littéraire, & le prier de me permettre, ainſi qu'*à* mon Emule, d'inſérer dans ſon Papier Périodique, les Eſſais différents que je pourrai lui envoyer, me ſoumettant cependant à ſon examen & *à* ſon jugement qui ne peut être que ſain & équitable, vu l'érudition & le principe ſur leſquels il eſt fondé. J'eſpére, Meſſieurs, que l'exhortation d'un Jeune Homme de votre âge vous faira autant d'impreſſion, que lui en a fait l'exemple de ce jeune Quebecois qu'il ſe propoſe de ſuivre autant que la tranquillité de ſon état préſent le lui permettra. Tels ſont les ſentiments d'un de vos plus fideles amis.

Le jeune MONTREALISTE, *Canadien.*

Au jeune Canadien, Patriote.

MONSIEUR,

VOtre Lettre du 8. du courant inſérée dans la Gazette, me fournit l'occaſion de vous faire refléchir. Vous êtes *à* moitié Sçavant, puiſque vous déſirez d'acquérir de la Science.... Votre ſtyle eſt léger, c'eſt le ſtyle épiſtolaire vous penſez très-bien ; mais avant de vous faire connoître ce *à* quoi vous manquez, je vous prie de ne pas me regarder comme un Critique, mais comme un ami de la Jeuneſſe, qui travaille & deſire d'être inſtruite. J'eſpére que vous recevrez mes avis avec autant de docilité, que j'ai lu votre Lettre avec complaiſance.

Je ſuis certain que ſi vous la traduiſiez en Langue Latine, vous ne feriez, ni Barbariſmes, ni Soléciſmes, & que vous ne manqueriez pas *à* l'Orthographe ; donnez-vous la peine de lire & relire, vous trouverez que vous ne parlez ni écrivez Français ; Cependant je crois que vous parlez & écrivez Latin.... util, mettre les Canadiens dans le goût, put, heur ; après avoient-ils, *ſes écrits & ſes penſées, pique la curioſité, entretient l'eſprit, l'engourdiſſement des Sciences, pouſſé aux études, l'émulation engage, & l'émulation fait recommencer, du publique, je n'éſiterai pas de*, &c. Je ne mets devant vos yeux que cette petite partie de vos fautes, & ſeulement pour vous les faire connoître. Soyez vous-même votre Critique, je vous abandonne ce ſoin. L'aveu que vous faites de votre peu de capacité me donne de vous une idée très-avantageuſe. Si les jeunes gens de votre âge ſe dépouilloient comme vous d'une grande partie de l'amour propre (car il en faut un peu) qui eſt l'écueil où ſe briſent, l'abîme où s'engloutiſſent, s'anéantiſſent même, toutes les facultés d'eſprit du Canadien ; vous verriez ſous peu le Commerce Littéraire plus inſtructif pour la Jeuneſſe que les Ecoles du pays.... Ecrivez, Monſieur, engagez vos amis *à* écrire, eſſayez votre génie, je lirai avec plaiſir vos productions ; je ne les critiquerai pas, mais je vous ferai obſerver les fautes contre la langue & l'Orthographe, peut-être toucherai-je les Matieres dont vous traiterez. Je déſire apprendre, quoique je touche *à* mon douziéme luſtre ; en vous corrigeant je m'inſtruirai. Je vous prie de ne pas perdre de vue le précepte d'Horace de *Caſtigare ad unguem.* Il faut

s'observer dans la Prose ainsi que dans la Poesie ; ajoutez-y le *limæ labor*, ne vous négligez pas, c'est le défaut des jeunes gens.

Je remercie l'Imprimeur d'avoir donné au Public votre Lettre, & le prie de n'omettre aucune de celles qui lui seront adressée par des jeunes Eléves, ils n'auront peut-être pas tous les mêmes dispositions ; mais, *fit fabricando faber*, & à tous sans exception, je ferai part avec plaisir de mes lumieres, je vous permets même de me critiquer : je me mettrai à la portée d'un chacun, & je serai toujours le sincere ami de la Jeunesse qui cherche à s'instruire. Si vous voulez répondre, mon adresse est,

LE SPECTATEUR *tranquille*.

A l'Emule des Sciences, reformé.

MONSIEUR,

JE m'attendois à une Critique, mais je n'eus jamais cru que vous eussiez eu le front assez haut pour entrer en lice aussi mal équipé. Sans préambule, entrons dans le détail ; que signifie une *satisfaction flatteuse & engageante*, rien du tout, le mot *satisfaction* suffisoit :.. *Reveille le désir d'apprendre*, je n'y comprends rien : *l'homme en général*, pourquoi ce mot *en général*, il est inutile. *Cultivé par une assez bonne éducation, négligé les fruits, remède à l'assoupissement* ; j'avoue que vous avez dit des mots & point de choses. Vous ajoutez à votre signature *reformé*, ceci ne vous fait point honneur, vous donnez de vous une mauvaise idée. Vous me critiquez, comment ? Vous vous croyez Poete, vous composez une Epigramme ou du moins vous décorez votre Ouvrage de ce titre. C'est de très-mauvais Vers & de très-mauvaise Prose, ou pour mieux dire, ce n'est ni l'un ni l'autre. Je vous ferai obligé de me prouver qu'aucun Auteur ait composé des Vers de onze & treize syllabes, je dirai pour lors que ce sont des Vers. Si vous me montrez que quelqu'un ait jamais rimé en Prose, alors j'avouerai que c'est de la Prose ; mais dans l'un & l'autre cas il n'y a pas l'ombre du bon sens. Que signifie ce dernier endroit de la phrase, *On diroit qu'il sort de tout autre qu'une Femme*. Je voudrois que vous m'eussiez dit d'où je pouvois sortir.... Pour finir avec vous, car je n'aime pas le détail ; je vous défends d'écrire en Prose, ou écrivez mieux. Je ne crains pas qu'il vous arrive d'avantage d'écrire en Vers : car j'ai présenté votre Chef-d'Œuvre à Apollon, & il m'a assuré ne vous avoir jamais vu ni connu ; irrité de votre hardiesse, il a déclaré que vous ne seriez jamais reçu à sa Cour : A défendu aux neuf Sœurs de vous inspirer, a commandé à Pegase de vous présenter sa croupe, a posé sentinelle au bord de l'Hypocrene, Horace & Boileau, a mis le Mont Parnasse sous la garde de Corneille, Racine, Rousseau, Crebillon ; & Voltaire. Grecourt, Gresset, ont été apointés pour construire les fortifications nécessaires pour empêcher aucun profane d'approcher le Mont sacré. Ainsi, ne vous y fiez pas. *L'Auteur de la Critique des Modes*,

ou LE VRAI AMI DU VRAI.

A l'Ami du Vrai, ou le Défenseur du Beau Sexe.

EST-CE ainsi, vil écrivain, que tu réponds à ma juste Critique ; j'ai démasqué le Sexe dont tu t'es déclaré l'esclave, j'ai fouillé dans le plus profond de son cœur ; j'ai dévoilé tous ses artifices, j'ai dit vrai. Tu ne peux te défendre par aucune raison plausible. Tu te vanges par des injures, tes souhaits sont inutiles, tu frappe l'air seulement. Tu désire que je serve de marche-pied aux plus laides femmes, je m'y soumets pourvu que ce ne soit pas des femmes à la Mode. Je m'embarrasse très-peu de leur mépris ou de leur faveur ; malgré toi mes jours s'écouleront dans le vrai bonheur, l'estime & l'amitié ont formé le lien qui m'unit, & l'amour en ferre les nœuds. Ne t'attends pas que leur regard tel qu'il soit fasse aucune impression sur moi. Je suis pour elles un être passif. Je m'attends qu'elles ne feront aucun usage de mon écrit ; que m'importe, elles y perdront plus que moi. Si je sçavois employer un seul moment à écrire en faveur de la Mode, si même j'en concevois l'idée, je brûlerois, plume & papier. Laisse-toi enchaîner par des Boucles & de Rubans & de Cheveux ; que les têtes en Piramides soient ton Idole, je ne t'en ferai aucun reproche, je me contenterai de te plaindre, mais je serai toujours l'ennemi des ornements frivoles, & l'admirateur d'une simplicité honnête, ornée des qualités de l'esprit & du cœur. Adieu jusqu'au revoir.

J'oubliois de te dire que tu n'as pas fait grand cas du salut de tes bonnes Amies, tu n'es pas encore mon vainqueur, & tu mets bas les armes ; crois moi, que tu périsses d'une façon ou de l'autre n'importe, mais du moins que ce soit les armes à la main. Ecris, quand tu ne réussirois pas, tu te feras toujours un mérite auprès des Dames à la Mode, & cela pourra te valoir un quart-d'heure de toilette ; c'est autant de pris.

Le VRAI AMI DU VRAI.

A Vous, qui que vous soyez, qui m'avez adressé un Ecrit, datté du 19 du courant, signé le Jaloux.

JE vous avertis, & je previens tous ceux à qui il prendra envie d'écrire, que je me ferai un vrai plaisir de rendre au Public ce qui me sera adressé d'instructif & amusant ; mais aussi je rejetterai les Critiques indiscrets qui attaqueront les Citoyens ou quelqu'uns d'eux, & se serviront d'expressions qui les désignent de maniere à ne pouvoir les méconnoître. Censurez les vices épidémiques de la Nation. Ecrivez contre tous en général, mais jettez un voile assez épais pour qu'on ne puisse pas distinguer les vicieux. Votre Ouvrage n'est plus, je crois que vous serez surpris de ne pas le lire dans la feuille ; mais aussi que vous serez assez prudent pour ne pas vous plaindre, vous auriez mauvaise grace....Je ne veux point me faire d'ennemis, & je tâcherai de conserver mes amis.

L'IMPRIMEUR.

Dans tes yeux aimable Nanette
Je vois certain je ne sçais quoi,
Qui si je ne veillois sur moi
Me donneroit martel en tête :
Sans le secours de ma raison,
Mon embarras seroit extrême ;
Car t'aimer avec passion
Ce seroit me hair moi-même.

LE PRUDENT.

A UN CRITIQUE.

MOnſieur le Critique apprenez *à* critiquer : je ne parle pas Français, l'entendez-vous vous-même ? Cette expreſſion vous choque au *premier coup d'œil*, n'ayant point dit l'impreſſion qu'elle m'avoit fait au ſecond. Le beau ſe fait ſaiſir ſur-le-champ.... La *Littérature négligée juſqu'alors* ; juſqu'à préſent auroit mieux valu, j'ai oublié juſqu'aujourd'hui, juſqu'*à* cette heure, &c. Vous n'entendez pas non plus ce mot *mérite tout l'éloge*. Heureuſe intelligence.... *Piquer l'émulation*, n'eſt pas Français ; voilà écrire avant que de penſer. Vous avez de la Réthorique, vous connoiſſez la Métaphore ou le ſens figuré ! *L'ignorance anéantie*, *& la groſſiereté diſparoître* : voilà deux miracles d'un ſeul coup de plume ſelon vous ; que vous ſoyez exempt du premier, je veux bien le croire ; mais que la groſſiereté ne vous caracteriſe, j'en voudrois d'autres preuves que vos expreſſions. *O le vilain jour.* O Critique déplacé. L'AMI DES SCIENCES.

Méfiez-vous de moi, ajoutez-vous, en effet votre Critique commence par une invective, & vous la finiſſez par une fanfaronnade. Fameux épilogueur de ſyllabes, à quelle heure ouvrez-vous votre Académie ?

A LUI SEUL.

CE que vous avez dit touchant l'éducation de la Jeuneſſe eſt très à propos. Mais je crois que vous devez vous diſpenſer de mettre au jour le vrai principe de l'ignorance de nos Colons. Inſtruiſez-les à l'avenir, mais ne leur repréſentez pas le paſſé. Les Jeunes Gens ne liſent ni n'écrivent, on ne leur a jamais montré, ce n'eſt pas de leur faute, & ſi vous voulez faire une épreuve, propoſez un prix *à* ceux qui écriront & liront correctement, en Français, je m'explique (car ils liſent tous & écrivent en Latin) ; c'eſt un moyen de mettre au jour leurs talens. J'ai imaginé (peut-être mal-à-propos, car on ne ſçait trop comment agir pour plaire) un projet pour engager la Jeuneſſe à étudier ſa Langue : établiſſant dans le Collége de Montréal une claſſe, où deux fois la ſemaine il ſera donné des inſtructions ſur la Langue Françaiſe & l'Orthographe, qu'il ſoit libre *à* un chacun d'y aſſiſter & de donner ſon avis, (raiſonné) & le plus ſouvent par écrit. *Gradatim* on parviendra au point que vous vous propoſez, nous parlerons & écrirons Français. N'eſt-il pas diſgracieux de voir le peu de ſoin que les Jeunes Gens prennent de ſe perfectionner dans leur Langue, les adreſſes que j'ai lû dans la feuille derniere, ſignées *le jeune Canadien Patriote*, *& l'Emule des Sciences réformé* eſt une preuve du peu de connoiſſance qu'ils en ont : combiende cauſes cette ignorance, me dit, il y a peu de jours, un jeune Ecolier qui a du bon ſens. „ Nous ſommes reſtraints à lire nos Rudimens & nos „ Dictionnaires qui ne nous montrent que le Latin, on „ ne corrige jamais nos fautes en Français, nous ne „ ſommes occupés que des Auteurs Latins & de leur „ Orthographe ; aucun de nous ne connoît *Reſtaut*, „ *Danet pour la Langue Françaiſe*, *le Roi*, *Voltaire*, „ *les deciſions de l'Académie*, on nous montre à compoſer „ des Vers en Latin, mais nous ne connoiſſons point „ les principes de la Poeſie Françaiſe.

Travaillez de votre côté & je travaillerai avec zéle, je deſire ardemment que la Jeuneſſe acquier des connoiſſances. LE SPECTATEUR *tranquille*

LA Queſtion propoſée dans la feuille du 10. du mois, paroît décidée par le ſilence que tous ont tenu à ce ſujet ; cependant ne trouvant pas cette maniere d'approuver bien ſenſible, je donne mon opinion quoiqu'on aie diſpenſé notre ſexe de le faire, le trouvant ſuſpect.

Les deux déciſions ſont extrêmes, & je crois qu'il eſt un milieu raiſonnable que l'on peut obſerver ſans peine ; garder un ſilence auſſi conſtant que l'exige le premier ſeroit inſupportable & nuiſible *à* la ſociété, les exemples cités peuvent-être vrais : comme je n'ai jamais lu dans l'antiquité, je m'en rapporte *à* ce qui a été dit ; mais cela prouve tout au plus que dans tous les temps il y a eu des hommes ridicules. Quel moyen aurions-nous ſans la parole, de nous communiquer nos penſées, plus de liens qui nous uniſſent, comment les former ? plus de ſociété, comment l'entretenir ? Enfin plus de plaiſir. Nos yeux à la vérité nous ſervent d'interprête, un coup d'œil à propos eſt bien expreſſif ; mais un épanchement du cœur qui ne peut ſe communiquer que par la parole n'eſt-il pas plus flatteur.

L'Autre appuie ſon opinion plus ſolidement, mais auſſi il ſuppoſe qu'une femme doit être ou babillarde ou muette, qu'un ami doit parler trop ou ne dire rien, & il avance fauſſement que le ſilence eſt un honnête couverture de l'ignorance.

Je ne décide pas abſolument, mais je crois qu'on peut très-bien ne pas tomber dans aucune des extrêmités, que l'on peut ſe taire & parler à propos, la ſeule difficulté eſt de ſçavoir diſtinguer les temps où l'on doit ſe taire & celles où l'on doit parler, c'eſt un autre étude d'autant plus fatiguante que l'amour propre ou l'interêt, ſont l'ame de nos diſcours ; la prudence exige que nous nous taiſions, le ſilence donc n'eſt pas toujours la couverture de l'ignorance, ainſi je ſerai toujours diſcrette, mais je n'obſerverai jamais un grand ſilence, quand je le voudrai le pourrai-je ? Il eſt de l'eſſence de mon Sexe de parler beaucoup. AMINTE *raiſonnable.*

JE n'entends parler que de Critique de toutes parts, & des différentes perſonnes qui trouvent dans le Papier Périodique, quantité de fautes, les uns en veulent *à* l'Orthographe, les autres au ſtyle & aux expreſſions : les Dames même ſe ſont offenſées des imprécations que l'Ami du Vrai leur défenſeur, a vomi contre leur Critique ; mais tout cela ne ſe fait que de vive voix aucun ne ſe plaint par écrit — ne vous amuſez pas *à* parler, écrivez. Oh ! que je ſuis de voir vos productions

Impatient.

SENTENCE

Qui condamne le ſoi-diſant Vrai Ami du Vrai.

L'IMPARTIAL, par l'Ordre de la Raiſon & du Bon Goût, Examinateur & Juge du différent, mu entre l'*Ami du Vrai* & Admirateur du Beau Sexe, & Protecteur des Modes préſentes ; d'une part, & le ſoi-diſant *Vrai Ami du Vrai*, Cenſeur deſdites Modes d'autre part : Vu par Nous l'Adreſſe au Beau Sexe, du 3. du courant, par laquelle apert du juſte penchant de l'Auteur pour la Mode. La Comparaiſon des Coeffures & ajuſtements des Dames, aux Coeffures & ajuſtements des Hommes. La Critique du ſoi-diſant *Ami du Vrai*, en datte du 10. portant en ſubſtance, l'interdiction des Rubans, Boucles, Pompons, &c. Les

repliques de l'Ami du Vrai, irrité avec raison des moyens employés par son Adversaire, en datte du 17. Parties ouies *à* huis clos, & tout considéré : Nous déclarons l'*Ami du Vrai* digne de notre éloge & admiration ; Déclarons le soi-disant *Vrai Ami du Vrai* digne de mépris, Ordonnons aux Dames *à* la Mode de ne l'admettre en aucun temps *à* leur Toilette, de lui refuser le moindre coup d'œil ; & à tous ceux ou celles qui le connoîtront, de le bannir de leur compagnie, & de favoriser l'*Ami du Vrai* sous peine par les contrevenants, de perdre notre estime : Ordonnons que les Ecrits dudit soi-disant *Vrai Ami du Vrai*, seront biffés, & serviront de papillotes : Lui défendons, sous les peines qui nous plaira lui infliger, d'écrire ou faire écrire sur les *Modes* présentes, & le condamnons aux dépens. Et pour prevenir un pareil désordre *à* l'avenir, avons statué & ordonné, statuons & ordonnons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

Sera libre *à* toutes Dames ou Demoiselles, de porter telle quantité de Ruban qu'elles croiront nécessaire pour leurs ajustements : Et sera permis aux Hommes de porter à leurs chapeaux, un tour d'or ou d'argent sans aucune critique de part ou d'autre.

ART. II.

Lesdites Dames & Demoiselles éleveront leur Coeffure *à* telle hauteur qu'il leur plaira, & si quelque homme critique, il sera obligé de porter un chapeau de deux pieds de diâmetre *à* l'ancienne Mode, & de rabaisser son toupet.

ART. III.

Ajusteront lesdites Dames & Demoiselles, à leur chevelure naturelle, telle quantité de Boucles de cheveux, suivant leur goût : Et abrogeons à l'encontre de ceux qui le trouveront à redire, les cheveux postiches les *Rampono* & Macarroni.

ART. IV.

Permettons auxdites Dames & Demoiselles l'usage des mouches, & leur défendons d'en fournir aux hommes en aussi grande quantité ; car nous nous sommes apperçus qu'ils en font une plus grande consommation qu'elles.

ART. V.

Considerant le Blanc & le Rouge comme utiles aux Dames suivant les circonstances, Nous leur en permettons l'usage, mais modérement.

ART. VI.

Lesdites Dames & Demoiselles useront de moyens qu'elles trouveront convenables pour conserver leur teint, & le préserver des ardeurs du soleil, comme Chapeaux, Caleches, &c. Défendons strictement aux Hommes d'user de Parasol.

ART. VII.

Sans avoir égard au rang, sera libre au Sexe, en général, de porter des habillements suivant leurs moyens. C'est aux Dames Nobles à rechercher la maniere de se distinguer. Pareillement, laissons aux Hommes la liberté de s'habiller ainsi qu'ils voudront ; un chacun connoît ou doit connoître son état, & le tout sans opposition de part ou d'autre, sous les peines dont nous nous reservons la qualité.

Ordonnons à l'Indifférent de faire tout le nécessaire pour l'exécution de la présente ; Donné le Matin, signé le Soir, par Nous L'IMPARTIAL.

& plus bas *Sans Affectation*.

AVIS AU PUBLIC.

IL faut tirer parti de tout, & c'est une économie qui n'est pas connue, les Cendres en apparence font un très-petit objet ; cependant elles sont d'une grande nécessité : au lieu de la jetter comme on fait communément, pourquoi n'en pas tirer quelqu'avantage. JEAN BERNARD, Négociant de cette Ville, Place du Marché, offre de payer la Cendre valable, par chaque minot DIX COPRES ; il espére que les Citoyens voudront bien enjoindre *à* leurs Domestiques de les conserver, & de le faire avertir quand ils en auront une certaine quantité.

COmme des jaloux, mal intentionnés, ont voulu persuader à plusieurs Citoyens de cette Ville que je n'avois aucun Droit d'exercer l'Office de Notaire en cette Province ; pour empêcher l'effet de leur venin répandu contre moi, je prie & previens les personnes qui voudront m'honorer de leur confiance, de s'adresser *à* moi, & que je suis en droit de l'exercer. LE GUAY.

SIX PIASTRES A GAGNER.

IL s'est enfui, le 14 du courant, une Panise appartenante *à* Madame Veuve DUFY DESAUNIER, âgée d'environ trente-cinq ans, habillée d'une indienne rayée, d'une taille ordinaire, d'une corpulence passable. Quiconque la ramenera, aura une récompense de SIX PIASTRES, & sera remboursé des frais qui seront prouvés avoir été faits pour la retrouver.

LOGOGRYPHE.

JE chantois autrefois d'un ton harmonieux
Les exploits des Héros & les bienfaits des Dieux.
J'avois alors un langage céleste.
Mais, ô renversement funeste !
Après de si nobles emplois,
On fit servir mes talens & ma voix
A célébrer les honteuses maximes,
Des passions, des forfaits & des crimes.
Ici pourtant je sçais innocemment,
Offrir au sage encor quelque agrément.
Si de mon tout il défait la structure,
Je lui présente un instrument
Utile dans l'Architecture ;
Un Phrygien laid, mais sçavant,
Un fleuve ; un oiseau noir & blanc ;
Un Roi d'Israel ; une Ville
Où s'est tenu plus d'un Concile ;
Un nom de la mere des Dieux.
De Cérès les dons précieux ;
Un légume, dont en Carême
On se repait, faute de mieux.
Tu peux, Lecteur, sans un effort extrême ;
Me deviner, car je suis sous tes yeux.

MONTREAL, Chez F. MESPLET & C. BERGER, Imprimeurs & Libraires.

GAZETTE
DU COMMERCE
ET LITTERAIRE,
Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 1 Juillet 1778.

A L'IMPRIMEUR.

MONSIEUR,

JE crois avoir trouvé le Mot des Enigmes. Le premier eſt le *Secret*, le ſecond l'*Echo*, le troiſieme l'*Ombre*; & celui du Logogryphe *Poeſie*, où j'ai trouvé *Eſope* le Phrigien, *Po* Fleuve, *Piſe*, ville d'Italie en Toſcane, *Ops* la Mere des Dieux, *Oſée*, Roi d'Iſrael, *Pie*, Oiſeau noir & blanc, *Pois* légume, *Epis*, dons de Cérès; quant *à* l'Inſtrument d'Architecture, ne connoiſſant point cet Art, je trouverois *Sie*, ſi on l'écrivoit ainſi.

FOUCHER, fils.

A L'IMPRIMEUR.

Montréal le 24 Juin 1778.

JE réflechiſſois, Monſieur, ſur les devoirs & les qualités que doit avoir un Officier, & ſi vous jugez *à* propos de faire paroître dans le Public les Reflexions que j'ai fait *à* ce ſujet, vous obligerez un de vos plus ſinceres amis.

J'Entends tous les jours dire à la plupart des Jeunes Gens, que, pour être bon Officier, il ne faut avoir que de la bravoure. Que leur erreur eſt grande! Tiendroient-ils ce langage, s'ils ſçavoient quels ſont les devoirs d'un état qui demande tant de connoiſſances? J'avoue que le courage eſt une qualité eſſentielle à l'Homme de guerre; mais cette qualité, toujours préſuppoſée, doit être la baſe d'une infinité d'autres; & ſi elle eſt unique, celui qui la poſſéde reſtera toute ſa vie confondu dans la foule, & n'aura par deſſus le Soldat que le foible avantage du grade.

De quelle reſſource ſera-t-il *à* la Société? De quelle reſſource ſera-t-il à l'Etat? Parcourons les divers talents, les différentes connoiſſances qui conſtituent l'Officier de mérite.

Une exactitude ſcrupuleuſe *à* remplir ſes devoirs, un caractere doux & liant, des manieres polies & prévenantes, beaucoup de ſoumiſſions, beaucoup de déférences pour ſes Supérieurs, l'art ſi rare de ſçavoir allier à propos la ſévérité à la douceur, une généroſité réglée par l'économie, une valeur ſage & modérée qui n'affronte le danger que lorſqu'il le faut; voilà d'abord ce qui s'offre à ma vue: mais ce n'eſt pas tout. Le Jeune Homme qui a été ſi bien partagé dans la diſtribution des dons naturels, & qui plein d'une noble ambition, ne veut point languir dans les honneurs obſcurs d'une Légion, paſſera-t-il dans un Caffé ou auprès d'une Courtiſanne, la plus grande partie des journées? Non, ſans doute, il travaillera à orner ſon eſprit; il fera une étude particuliere & approfondie des Sciences qui ont du rapport à ſon métier; la Géographie, l'Hiſtoire, la Géométrie, les Fortifications employeront utilement ſon loiſir, & rempliront le temps qu'il ne ſera pas obligé de donner *à* ſes devoirs ou *à* la Société. Par là il évitera une infinité d'écueils, contre leſquels vont ordinairement échouer ceux qui embraſſent le parti des armes; il augmentera la ſphere de ſes idées, & acquerra un tréſor de lumiere dont il pourra faire uſage dans une infinité d'occaſions. N'eſt-il pas honteux à un Officier, dont la profeſſion eſt ſi noble, de ne pas ſçavoir ce que le commun des gens ſeroit faché d'ignorer? Quelle mortification pour cet homme qui ne ſçait parler que Chiens, Fuſils, Chaſſe, Recrue, habillement, lorſqu'il entendra quelqu'un dont l'état eſt très oppoſé au ſien, diſcourir avec juſteſſe ſur la ſçavante manœuvre d'Epaminondas à la Bataille de Leuctrès! Manœuvre qui rendit inutile la ſupériorité des ennemis, & lui donna la victoire. Pourroit-il pénétrer les intérêts des Princes, parler des nouvelles du temps, des Traités, des Alliances, s'il ignore la ſituation des différents Etats de l'Europe? La Géométrie, ſi utile à tous les hommes, n'eſt elle pas eſſentielle *à* l'homme de guerre? L'attaque & la défenſe des places, la Caſtramétation, la Tactique, toutes nos Evolutions ne ſont-elles pas fondées ſur la Géométrie?

Mais, dira un jeune Militaire, *à* qui tout ce qui ſent le travail eſt inſupportable, qui n'a jamais étudié que l'art de donner aux plaiſirs cette vive pointe qui les rend ſi piquants, qui, partagé entre l'amour, la table & le jeu, regrette le peu de temps qu'il eſt obligé de donner à ſon devoir; *à* quoi me ſervira, dira-t-il, d'avoir employé le plus beau de ma vie *à* des études,

séches & stériles, de leur avoir sacrifié les ris, les amours, les plaisirs de toute espèce ? En serois-je moins toute ma vie Capitaine d'Infanterie ? Que j'étudie, que je n'étudie pas, que je sois Sçavant, ou non, j'avancerai à mon tour comme un autre ! Que le raisonnement est frivole ! qu'il est aisé de le détruire ! Peut-on ignorer que tôt ou tard le mérite est récompensé ? Il est impossible qu'il ne perce à la fin. Les Marius, les Agrippa, les Catina, les Vauban, & tant d'autres Grands Hommes qu'on pourroit nommer, auroient-ils acquis l'immortalité, s'ils n'avoient connu d'autre étude que celle de la volupté ? Et quand même la fortune pousseroit l'injustice jusqu'*à* vous refuser ses faveurs, n'est-ce pas toujours beaucoup d'avoir puisé dans la Lecture, & dans l'Etude une foule de Réflexions qui nous mettent au-dessus des coups qu'elle peut nous porter ? N'est-ce pas beauconp d'avoir acquis ce Goût, ce Discernement, cette aimable Erudition qui nous rendent les délices des Sociétés ? N'est-ce pas beaucoup d'avoir toujours une ressource assurée contre l'ennui ? Comptez-vous pour rien d'avoir appris à redresser les écarts de l'esprit, *à* réprimer les saillies du cœur, *à* mettre un frein aux fougues du tempérament.

Monsieur le Colonel du 26me Régiment, qui connoît l'importance de ces Maximes, & qui joint aux talents de l'Homme de Guerre, les agréments & l'érudition de l'Homme de Lettre, a établi dans son Régiment une Bibliothéque, où un jeune Officier trouve de quoi s'occuper utilement : tout y respire le goût fin, le discernement délicat de celui qui a fait le choix des Livres. Persuadé, avec raison, que l'agréable Littérature orne l'esprit en le délassant d'un travail sérieux, il ne s'est pas contenté de la remplir de tout ce qu'on a donné de meilleur sur la Guerre, sur l'Histoire, sur les Mathématiques ; il a voulu encore que Corneille, Racine, Moliere, l'Illustre Archevêque de Cambrai, Voltaire, Regnard, le Spectateur Anglois, l'ingénieux Auteur du Français *à* Londres, l'Homme de Jour, y tinssent leur place. Il seroit à souhaiter que tous les Colonels suivissent cet exemple.

Le Nouvel AMI DES SCIENCES.

A L'IMPRIMEUR

à mettre dans la Feuille.

AVIS que je prie mes Amis de suivre.

Que les Dames & Demoiselles, depuis l'âge de quinze jusqu'à quarante ans employent quelques instants *à* médire, c'est un amusement que je leur passe volontiers, pourvu toute fois que leurs discours ne tendent point à attaquer le Caractère, & *à* ternir la Réputation ; qu'ils traitent seulement du Goût & d'autres bagatelles qui ne portent aucun préjudice notable.... Mais que des Surannées jalouses, irritées d'être nées trop tôt pour plaire aujourd'hui, consomment les veilles, & épuisent le peu de santé qui leur reste, *à* médire & *à* calomnier sans ménagement, c'est ce que je trouve détestable. Et je conseille *à* tout homme qui aime la bonne compagnie, d'éviter soigneusement celles des femmes qu'il connoîtra d'un aussi mauvais caractere, ce sont des monstres indignes de la Société.

Le Jeune Français.

Montréal.

MONSIEUR,

J'Ai reçu votre Lettre sans signature, & je profite du Papier Périodique pour y répondre. Je suis très-sensible *à* votre amitié ; je serois flatté de vous connoître, pourquoi me privez-vous de ce plaisir ? Ne soyez plus tant touché de mes disgraces auxquelles vous paroissez prendre part. Je suis homme par conséquent je suis foible ; mais la raison jointe *à* l'expérience me rend moins sensible aux différents événements de la vie, la prospérité ne m'enfla jamais, l'adversité ne sçauroit m'abattre.

Des mortels j'ai vu les chimeres
Sur leurs fortunes mensongeres,
J'ai vu régner la fausse erreur,
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille lachetés infideles
Sous un coloris de candeur ;
Et j'ai dit au fond de mon cœur
Heureux ! qui dans la paix secrete
D'une libre & sûre retraite,
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de *l'aveugle Déesse, *la Fortune.*
Ou dupe de † l'aveugle Dieu. † *l'Amour.*

Vous exigez que je marque ma situation présente, il n'est pas difficile ; une grande économie m'a toujours mis *à* l'abri de l'indigence. Il est vrai que de la médiocrité dans laquelle j'ai vécu *à* la necessité il n'y avoit qu'un petit pas ; il s'est passé des moments si critiques, que si j'eus reçu une Lettre aussi obligeante que celle que vous m'avez écrit, j'eus profité des moyens que vous m'offrez ; mais ils sont passés, & sans avoir imploré le secours d'autrui, je vis & jouis d'une bonne santé.

Une indifférence suprême
Voilà mon principe & ma loi,
Tout lieu, tout destin, tout système
Par là devient égal pour moi.
Où je vois naître la journée
Là content j'en attends la fin,
Prêt *à* partir le lendemain
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.

Mes Livres, ma Cave, pas trop, mais suffisamment fournie, & un petit nombre d'Amis partagent mon temps ; le sommeil n'en prend qu'une petite partie, mon Docteur aide à la nature, & le tout ensemble me fait passer des jours heureux. Je suivrai toujours les préceptes d'Ovide.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, &c.

Et dans la prospérité & l'adversité, je serai toujours le même, ami de mes amis, & toujours reconnoissant. Je crois vous connoître, mais qui que vous soyez, je vous remercie de vos offres obligeantes, & je vous assure que j'en profiterai si l'occasion présente m'y oblige.

Vous me connoissez, aussi je ne signe pas.

Montréal le 26 Juin 1778.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

POurquoi faire tant d'efforts pour engager la Jeuneſſe à acquérir de la Science ? C'eſt le plus mauvais ſervice que vous puiſſiez lui rendre. Je vous le prouverai très-aiſement.

Juvenes, intenti, ora tenete.

La Science eſt toujours imparfaite, par conſéquent plus capable de former des doutes que de les réſoudre ; auſſi dans tous les états eſt-il plus dignorans que de Sçavans, la Science eſt en nous la ſource de l'orgueuil, l'ignorance au contraire celle de l'humilité. Le Sçavant dédaigne, l'ignorant recherche les conſeils d'autrui. L'ignorance eſt la mere nourrice de la ſimplicité, on trouvera difficilement l'homme ſimple vicieux : combien n'auroient jamais fait le mal s'ils ne l'euſſent connu. Nos premiers peres demeurerent dans l'innocence tant qu'ils n'eurent point la connoiſſance du bien & du mal, leurs deſcendans ne s'adonnerent au luxe que par la connoiſſance qu'ils eurent de faire des habits & conſtruire des maiſons ; ils ne furent enclins à la gourmandiſe que lors qu'ils ceſſerent de vivre d'herbes & de fruits ; Noé ne le fut jamais enyvré s'il n'eut vu ni connu le vin. La Philoſophie du temps préſent ſi vantée, nourrit plus de ſécurité & de preſomption qu'elle n'excite *à* la Vertu, elle eſt plus vaine que ſolide. Parcourez tous les objets qui occupent les prétendus Philoſophes, preſque tous doivent leur commencement au hazard, la Science s'eſt préſentée ſeulement pour en rechercher les cauſes.

Par qui ſe commettent les plus grands crimes ? D'où naiſſent les héréſies, l'impiété, l'athéiſme, & ce nombre infini d'erreurs qui inondent l'Univers ? ſinon des Sçavans, ou de ceux que l'on a cru tels. D'où les chicannes, les vols, les meurtres & en général tous les crimes ? ſinon de ceux qui en ſçavent le plus. Parcourez les Villages & les lieux où regne l'ignorance, c'eſt le temple de la Vertu. Rentrez dans les Villes où réſident le plus grand nombre de Sçavans, vous y trouverez des impies, des luxurieux, des avares, des fourbes, des ſcélerats, enfin un amas confus de vices & de crimes.—O Jeuneſſe ! vous oſeriez travailler pour devenir ſçavans. Je crois qu'il ſuffit pour vous détourner d'un pareil deſſein, de vous mettre devant les yeux la félicité promiſe & même acquiſe aux ignorans. *Bienheureux les pauvres d'eſprit car le Royaume des cieux leur appartient.*

Mais, direz-vous, du moins ne trouvez pas dangereux qu'ils apprennent *à* parler & écrire correctement leur langue naturelle. Quelle néceſſité, ne ſuffit-il pas qu'ils s'entendent mutuellement ; n'importe qu'ils parlent bien ou mal. Un d'eux prononcera un mot choiſi que ſes condiſciples n'entendront pas, il s'énorgueillira ſe croyant plus Sçavant, matiere *à* controverſe, & ſouvent occaſion de rompre l'amitié qui eſt entr'eux, & ce pour un ſeul mot. Il en eſt de même de l'Orthographe, il eſt très-inutile qu'ils connoiſſent les Reſtaut, Danet, Girard, le Roi, Voltaire, pourvu qu'ils écrivent comme ils parlent, & qu'ils liſent ce qu'ils écrivent, cela ne ſuffit-il pas ?

La connoiſſance de la langue françaiſe les engageroit *à* en rechercher les beautés dans les divers Auteurs. Croyez-vous de bonnefoi qu'ils s'arrêtteroient aux Œuvres des Fenelon, Labruyere & pluſieurs autres qu'il ſeroit trop long de citer, dont les productions tendent à former l'eſprit & le cœur, dont les préceptes conduiſent infailliblement dans le ſentier de la Vertu ? non ils liront Boileau & deviendront Satyrique. S'ils goûtent ſon art poetique la fureur de la Poeſie les rendra fous, ils paliront ſur les ouvrages des Corneilles, Racine, Crebillon, & malheur à eux s'ils connoiſſoient Rouſſeau ; la lecture de la Nouvelle Héloiſe, ſes épigrammes & autres pieces les rendroit auſſi mauvais que lui. Bocace, Larioſte, les amours de Petrarque & de Laure, les Contes de la Fontaine & mille autres dans le même genre rempliront tout leur temps ; ils deviendront aſſez curieux pour lire *Voltaire*. Voltaire..... le plus ſçavant de notre ſiécle....mais le plus impie le plus ſcélerat le moins honnête-homme, ſes Œuvres en général ne peuvent que faire naître ou nourrir les paſſions, elles tendent ou à la deſtruction des Etats ou à l'extinction de la Religion : n'eut-il pas mieux valu pour lui & pour bien d'autres qu'il fut ignorant ?.....ne s'aviſeront-ils pas de lire les Œuvres infâmes des Grecourt, Piron & les différens Romans dont les Auteurs même n'ont oſé ſe déclarer l'être ? quel ſera le reméde à un ſi grand mal ? quelle eau pourra éteindre cette incendie ?

Mais encore direz-vous, admettons qu'ils parlent & écrivent ſuffiſamment leur langue, ne pourroient-ils pas ſans danger s'attacher *à* la langue Latine ? elle eſt utile &.....arrêtez ; non, elle eſt très-inutile & très-préjudiciable. S'ils l'apprennent imparfaitement elle leur deviendra inutile ; ſi au contraire, ils en rechercheront la pureté dans les Œuvres de Ciceron, ils acquerront le talent de ſéduire les hommes par leur éloquence. Oh ! le bel avantage pour la Société ? Que puiſeront-ils dans les Poetes ? dans Ovide, la débauche ; dans Horace, l'eſprit ſatyrique où la paſſion de parler en cadence, dans Virgile à faire des fictions, encore ſi ce Poete auroit tu les Amours Dénée & Didon, s'il ſe fut diſpenſé du *novimus & qui te* & autres morceaux licencieux dans ſes Bucoliques..... ſes Georgiques donnent des préceptes comme impraticables..... quant aux Hiſtoriens qui ont écrit en langue Latine, qu'elle néceſſité qu'ils les liſent & connoiſſent l'Hiſtoire de la République Romaine. Les conquêtes d'Alexandre, &c. il ne connoiſſent pas encore l'Hiſtoire de leur nation, & il eſt très inutile qu'ils ſçachent l'un & l'autre.

En admettant qu'ils ſoient, malheureuſement, parvenus à parler & entendre parfaitement cette langue, les Œuvres des Docteurs de l'Egliſe ne ſeroient ils point pour eux un ſujet de curioſité ; elle eſt louable direz vous.....oui s'ils ſe bornoient aux Thomas, Auguſtin, & autres ſemblables.....mais ils déſireront connoître leur oppoſés & bien-tôt Pélagiens, Semipelagiens, Janſeniſtes, Moliniſtes, Priſcillianiſtes, &c. & peut-être avec autant de connoiſſance, ils ne ſeront d'aucune Religion..... ne vaut-il pas mieux qu'ils reſtent ignorans ?

Pour ne pas vous occuper trop long temps, je finis par vous dire que toutes les Sciences en général ſont ou nuiſibles ou inutiles, & j'ai connu par les ſoins que j'ai pris de m'inſtruire, & dont j'ai regret, que les Orateurs ſont des factieux, les Poetes des conteurs de Fables & Bagatelles, les Philoſophes des fantaſques, les Médecins des homicides, les Aſtrologues des Impoſteurs, les Géometres des fanfarons, les Politiques des Viſionnaires, les Naturaliſtes des rêveurs, les Coſmo-

graphes des vagabonds, les Chimiſtes des vendeurs de fumée, les Juriſconſultes des harpies, les Mathématiciens des ſorciers, & les Hiſtoriens des menteurs.

Le paſteur le moins expert conduira un troupeau de moutons & ne pourra conduire un renard.

Faites réflexions, j'oſe me flatter que vous ſerez de mon avis, & que vous ne prêcherez plus la Science.

MOI, UN.

A une Demoiſelle, ſous le nom de ROSETTE.

Dans un verger l'autre jour à l'ombrage
Maintes oiſeaux me charmoient par leur chant,
Tout près de moi dans un ſombre bocage
ROSETTE étoit ſeule avec ſon amant;
Ils s'admiroient
Et ſe taiſoient;
Mais les oiſeaux toujours chantoient.
Unis par la ſimple nature
Ils goûtoient un parfait bonheur,
L'ombrage, les fleurs, la verdure,
Tout favoriſoit leur ardeur.
Pourquoi languir amants fideles?
Hatez-vous de vous rendre heureux,
L'hymen vous uniſſant tous deux
Rendra vos amours éternelles,
Et les oiſeaux ſurpris de ce nouveau ramage
Et de vos doux accens jaloux,
Iront loin de ces lieux dire dans leur langage,
Ce couple heureux chante bien mieux que nous.

Le BON CONSEIL.

Au Soi-diſant Ami des Sciences.

QU'IL eſt triſte d'être obligé d'écrire aujourd'hui, la chaleur eſt exceſſive. Je crains que vous tiriez quelque avantage de mon ſilence; c'eſt pourquoi je me décide à vous répondre, mais je ne veux pas me fatiguer: auſſi je m'arrête aux neuf premiers mots de votre adreſſe.. *A un Critique, Monſieur le Critique apprenez à Critiquer.* Vous avez dit que le beau ſe faiſoit ſaiſir ſur-le-champ; mais le mauvais ne faiſoit-il pas le même effet? je ſerai content ſi vous pouviez me perſuader que c'eſt un beau ſtyle ou du moins une fleur de Réthorique. Monſieur l'Ami des Sciences, vous avez deux grands défauts; vous ſçavez trop peu & vous croyez trop ſçavoir, auſſi mon Académie ouverte à toute heure à ceux qui déſirent s'inſtruire, ſera toujours fermée à un ſçavant comme vous. *Oh qu'il fait chaud.*

Au Jeune Montréaliſte Canadien.

J'Eſpere, Monſieur, que l'Adreſſe à vos Contemporains, produira l'effet que vous en attendez, pourquoi ne ſeroient-ils pas ſenſibles à vos reproches & autant ſuſceptibles que vous de l'impreſſion qu'a dû faire la Lettre du Jeune Canadien Patriote? vous avez l'un & l'autre le même déſir de devenir Sçavants, vous les exhortez d'une maniere trop engageante pour qu'ils ne ſuivent pas vos conſeils & vos exemples.

Permettez-moi de vous dire que votre ſtyle eſt trop diffus; votre lettre eſt ſeulement en trois phraſes, dont deux ſont *à perte de vue*, le Lecteur *à* oublié le premier mot avant d'arriver aux deux points, & au point il ſe trouve en champ perdu; C'eſt un défaut qu'il faut corriger.

Pourquoi ces deux mots *ſurpriſe* & *étonnement*? ils ſont ſinonimes, un ſeul ſuffiſoit. Il n'étoit pas néceſſaire d'ajouter *Canadien* au mot *Montréaliſte*, qui dit Montréaliſte dit Canadien, Montréal faiſant partie du Canada.

J'ai pour vous les mêmes ſentiments que j'ai témoigné au Jeune Canadien Patriote, je vous prie de ſuivre les conſeils que je lui ai donné dans la feuille du 24. je vous trouve bien différent du prétendu Ami des Sciences qui croyant beaucoup ſçavoir ne ſçait rien....eſſayez-vous, j'approuverai ou je blamerai vos ouvrages ſans partialité, & je verrai avec ſatisfaction les efforts que vous ferez pour vous inſtruire. Je ſuis. *Le Spectateur tranquille.*

SONNET.

LE temps ma demandé de ma vie le compte,
Je lui ai répondu le compte veut du temps;
Car qui ſans rendre compte a perdu tant de temps,
Comment, s'il n'a du temps peut rendre un ſi grand compte?
Le temps m'a refuſé de différer le compte,
Me diſant que mon compte a refuſé le temps;
Et que n'ayant pas fait mon compte dans le temps,
Je veux en vain du temps pour rendre un ſi grand compte.
O Dieu! quel compte peut nombrer un ſi grand temps?
Et quel temps peut ſuffire *à* faire un ſi grand compte?
Vivant ſans rendre compte j'ay négligé le temps.
Hélas! preſſé du temps & oppreſſé du compte
Je meurs, & ne ſaurois rendre compte du temps
Puiſque le temps perdu n'entre point dans le compte.

COmme des jaloux, mal intentionnés, ont voulu perſuader à pluſieurs Citoyens de cette Ville que je n'avois aucun Droit d'exercer l'Office de Notaire en cette Province; pour empêcher l'effet de leur venin répandu contre moi, je prie & previens les perſonnes qui voudront m'honorer de leur confiance, de s'adreſſer *à* moi, & que je ſuis en droit de l'exercer. LE GUAY.

IL s'eſt enfui, le 14 du courant, une Paniſe appartenante *à* Madame Veuve DUFY DESAUNIER, âgée d'environ trente-cinq ans, habillée d'une indienne rayée, d'une taille ordinaire, d'une corpulence paſſable. Quiconque la ramenera, aura une récompenſe de SIX PIASTRES, & ſera rembourſé des frais qui ſeront prouvés avoir été faits pour la retrouver.

IL a été volé ces jours paſſés, chez Pierre Foretier, Ecuyer, les Articles ſuivants;

Le premier Volume du Dictionnaire Univerſel.
Le ſecond Volume du Dictionnaire de Moreri.
Quatre Draps de Lit, d'une moyenne grandeur.
Un Couvre-Pied d'indienne bleue.

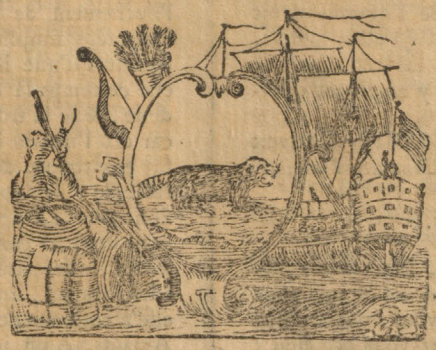
Il prie ceux à qui ces différents Articles ou quelqu'un d'iceux ſeront préſentés, de les arrêter, & de lui en donner avis; & au cas que quelqu'un les ait acheté avant le préſent Avertiſſement, il offre de rembourſer le prix de l'achat.

ENIGME.

Je dois mon être à la tendreſſe,
Et quelquefois à la triſteſſe.
Le moment de ma vie eſt celui de ma mort.
Si je renais, je n'ai pas meilleur ſort.
Il eſt facile de m'entendre,
Mais *à* me voir on ne doit pas s'attendre.

MONTREAL, Chez F. MESPLET & C. BERGER, Imprimeurs & Libraires.

GAZETTE DU COMMERCE ET LITTERAIRE,



Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 8 Juillet 1778.

A Mr. Foucher, fils.

VOUS avez très-bien réuſſi, Monſieur, vous avez trouvez les mots, tant des Enigmes que du Logogriphe. Vous héſitez de mettre *Sie* ; il eſt vrai qu'il eſt plus d'uſage d'écrire Scie ; mais pluſieurs eſtiment qu'on ne doit point ſe ſervir du C, & qu'après une S il eſt inutile ; auſſi écrivent-ils Savants, Siences, & quand cette Orthographe ne ſeroit pas, l'Auteur du Logogriphe pouvoit prendre cette liberté ſans conſéquence. Vous paroiſſez aimer le travail, continuez, cela vous fait honneur, & eſt en même temps avantageux à vos Condiſciples qui profiteront de votre exemple.

L'IMPRIMEUR.

Au nouvel Ami des Sciences.

LES réflexions que vous avez donné au Public touchant les devoirs d'un Officier, ſont l'effet de l'expérience que vous avez dans l'Art Militaire. Ce n'eſt point l'ouvrage d'un jeune-homme ; vous connoiſſez trop bien les défauts de ceux qui embraſſent cette Profeſſion, pour n'en avoir pas fait une étude particuliere, & ces connoiſſances ne ſe perfectionnent que par la pratique. Je me ſuis apperçu que vous connoiſſiez parfaitement votre Etat ; ce n'eſt pas dans vos foyers que vous avez puiſé tant de lumiere, la néceſſité que vous impoſez aux jeunes Militaires de faire une étude particuliere de la Géographie, l'Hiſtoire, la Géométrie, me font préſuppoſer que vous vous y êtes attaché ; les faits & les exemples que vous rapportez me convainquent que vous avez travaillé pour vous inſtruire, & ſçu partager votre temps d'une maniere avantageuſe. Je crains que les Militaires ne profitent pas de vos conſeils, & que l'exemple du Colonel du 26me Régiment ne ſoit pas ſuivi ; mais vous n'aurez rien *à* vous reprocher. Votre deſſein eſt louable, vous le propoſez dans un ſtyle perſuaſif, tant pis pour ceux qui ne profiteront de vos leçons ; quant *à* moi je ſerai toujours votre admirateur.

Le SPECTATEUR tranquille.

Au Spectateur tranquille. Le 29 Juin 1778.

J'AI lu avec plaiſir la Lettre que vous m'adreſſez dans la Gazette de Montréal, du 24 du courant : Votre attention à me faire appercevoir une partie des fautes que j'ai faites, dans ma derniere, m'a charmé. Si vous voulez me rendre ſervice, m'obliger ſenſiblement, continuez d'en agir ainſi envers les différents eſſais que je pourrai faire paroître.

Je dirai ſeulement pour ma juſtification, que lorſque je mis au net mon dernier écrit, j'étois ſi preſſé que je commis pluſieurs fautes groſſieres, que j'aurois certainement évité avec un peu plus de temps & de réflexion.

Vous me permettez de vous critiquer, c'eſt ce que je ne ferai pas. Je ne ſuis pas ſi vain que je ne connoiſſe la témérité qu'il y auroit de vouloir entrer en lice avec vous ; je me contenterai de faire de temps en temps quelques réflexions ſur ce qui me frappera le plus dans vos écrits. Je profite de la préſente pour vous faire part d'une idée que j'ai, qui n'eſt pas, je crois, ſans fondement.

Tout annonce, tout dénote que le grand continent de l'Amérique ainſi que les Iſles qui l'environnent ont été long-temps enſevelis ſous les eaux, & n'en ſont ſortis que peu de ſiécles avant ſa découverte. Les révolutions du Globe terreſtre, le grand nombre de Lacs & de Rivieres qui ſe trouvent dans cette partie, le peu de population, la groſſiereté de ſes habitants, & la langueur où toute la nature ſembloit s'y trouver, annonçoit qu'elle avoit ſouffert terriblement, & qu'elle ſe relevoit avec peine de quelque coup conſidérable. Tout nous dit que l'Océan a franchi ſes bornes, ou plutôt qu'elle n'en a jamais eu d'inſurmontables, que diſpoſant au gré de ſon inconſtance du Globe terreſtre, il l'a tour à tour enlevé ou rendu *à* ſes habitants. Je ſerois tenté de croire que les Antilles qui ſont une chaîne d'iſles dont un bout ſemble toucher au continent près du Golfe de Maracaibo, & l'autre ferme l'ouverture du Golfe du Mexique, ainſi que les Açores & les Iſles du Cap Verd ont été autrefois.

Les ſommets de très-hautes Montagnes qui faiſoient partie de la terre ferme, & qu'une ſubmerſion du plat pays a rendu Iſles, des coquillages de toutes eſpèces, des coraux, des ſables, entaſſez dans les lieux les plus éloignés de la Mer ſur le ſommet des Montagnes, annoncent l'empreinte d'une révolution de l'Océan, qui fait éprouver au continent ſes viciſſitudes : en ſubmer-

geant une partie du Globe, il en découvre une autre. Bien des Voyageurs m'ont dit avoir vu des signes certains d'une inondation dans cette partie de l'Amérique appellée Louisiane ; sous des couches de sables avoir trouvé des arbres sans nombre renversés, dans d'autres des sillons de charrue que la main de l'homme avoit pu seule tracer. Comme ma Lettre est déjà assez longue, je remets à une autre fois *à* m'étendre sur cette matiere qui est assez intéressante pour pouvoir y employer quelque temps de loisir.

LE CANADIEN Curieux
au lieu du Jeune Canadien Patriote.

Au Jeune Français.

NE nous imposez point des Loix, Mr. nous ne suivons que celle de l'honnêteté. A notre âge nous devons sçavoir parler & nous taire ; vous nous accusez de médire, pourquoi nous en donnez-vous occasion ? Vous vous offensez de ce que les Dames de notre âge désaprouvent votre choix, & vous nous dites jalouses : Oui, Monsieur, mais notre jalousie n'a pas notre satisfaction pour objet, mais votre bonheur. Vous nous obligez de faire cet aveu, *nous vous estimons & nous vous aimons pour vous-même & non pour nous.*

Est-il possible que la liberté dont vous jouissez vous nuise ; vous lui préferez l'esclavage le plus dur. Nous vous connoissons ; vous êtes d'un âge *à* réflechir. Faut-il que l'amitié que nous avons pour vous nous cause de la disgrace ? Vous avez plus d'un pied dans l'abime, & les efforts que nous faisons pour vous en retirer vous irritent ; vous nous insultez & vous nous représentez sous des traits les plus difformes : qu'importe, jusqu'au malheureux instant qui doit décider de votre sort, nous serons vos bonnes amies.

Vous nous appellez *Surannées*, vous nous supposez du regret d'avoir *reçu le jour trop tôt* ; croyez que nous sommes trop raisonnables pour désirer de plaire de la façon dont vous l'entendez. Nous nous attachons seulement *à* acquérir l'estime des gens sensés, par un maintien convenable à notre âge. Notre conversation est peut-être sérieuse pour vous ; mais ne ririez-vous pas de nous voir folâtrer ? Nous ne devons plus être sur le ton des minauderies. Vous dites *que nous consommons les veilles & le peu de santé qui nous reste à médire & à calomnier sans ménagement.* Il est vrai que vous êtes souvent le sujet de notre conversation ; mais nous nous contentons de plaindre votre aveuglement. Ah ! Monsieur, que vous rendez bien peu de justice *à*

Vos sinceres AMIES.

A l'Impartial.

HIER au soir je me trouvai en compagnie de plusieurs qui se plaignent de la Sentence que vous avez prononcé dans la cause entre l'Ami du Vrai & le vrai Ami du Vrai. Pourquoi, disoit un, n'avoir pas prolongé cette Procédure ; qu'étoit-il nécessaire de terminer si vite ce différend. Je trouvois déjà un grand avantage ; la coeffure de ma femme étoit bien moins haute, au lieu de huit boucles de cheveux elle ne se servoit que de quatre. Elle trouvoit trois aunes de ruban plus que suffisantes ; avant ce temps elle en employoit six, elle devenoit déjà bien économe ; je m'en appercevois dans mon ménage. Moins occupée *à* plaire elle avoit pour moi beaucoup plus de complaisance ; au lieu de se servir de Caleche, elle avoit de l'indifférence pour l'éventail. Elle ne se faisoit plus friser que deux fois par semaine, ce changement me flattoit. Oui, disoit un pere de famille, ma fille incertaine de l'événement de cette dispute, avoit déjà pris goût *à* l'honnête simplicité ; elle aimoit le travail, elle ne passoit qu'une heure *à* sa toilette, encore regrettoit-elle ce temps là comme perdu. Sa coeffure étoit modeste, & je la trouvois assez bien, je ne fus pas le seul ; car dès l'instant qu'elle parut abandonner la Mode, elle fut environnée de Courtisants ; ils la trouvoient moins ridicule, ils avoient craint la dépense que leur occasionneroit l'attachement d'une femme *à* la parure, & leurs craintes étoient dissipées. Mais dès l'instant, ajouta-t-il, que cette Sentence dictée par la frivolité parut, adieu travail, simplicité, économie, tout fut évanui ; elle a recommencé comme *des plus belles* : adieu les Amants. Aussi je crois que je porterai long-temps ce fardeau. Je vous plains, Messieurs, s'écria un Amant raisonnable ; félicitez moi de mon sort, j'aime Climene, je ne l'ai point trouvée dans un Palais, mais dans une humble chaumiere ; elle ne connoît heureusement point la parure, elle a ignoré les querelles que les Modes ont occasionné, elle ignore même les Modes ; elle ne sçait qu'être belle sans ornements frivoles, aussi goûte-je avec elle le plaisir le plus pur. Oh ! si jamais Climene empruntoit des secours étrangers pour me plaire, je ne l'aimerois plus : tant qu'elle ne sera quelle-même je l'adorerai... Mais ne pourriez-vous pas faire appel de cette Sentence, Messieurs ? Il s'éleva alors un murmure qui marquoit l'impression qu'avoit fait les peu de mots de cet Amant... Je sortis dans l'instant..... & j'ai sçu une heure après qu'ils étoient décidé à former leur appel. Si cela arrive.... Je crains pour vous, en ce que il n'est pas de l'honneur d'un Juge d'avoir mal prononcé, & je ne doute pas que votre Sentence ne soit anéantie, ainsi que votre Ordonnance. Je vous avertis de l'orage qui va fondre sur vous ; tâchez de vous mettre à l'abri.

L'ESPION.

A L'IMPRIMEUR

Quebec, le 2 Juillet 1778.

MONSIEUR,

VOUS voudrez bien me permettre de prendre part sincérement *à* la peine que vous devez ressentir d'être obligé d'inférer dans votre Gazette, pour pouvoir la remplir, tant de productions d'une imagination partiale & satyrique, qui ne tendent pour la plupart qu'à vilipender, non-seulement l'éducation des jeunes Canadiens, mais encore les jeunes Canadiens eux-mêmes.

Si cette pacifique Jeunesse ne s'est point encore donnée la peine d'y répondre, que ces Critiques severes & grossiers ne prennent point son silence pour une suite de l'ignorance où ils la supposent indignement plongée, mais qu'ils le regardent comme un effet du mépris qu'elle fait de ces sortes de personnes, en les envisageant plutôt comme des perturbateurs de l'union Littéraire que comme des Amateurs zélés de la Science ; je ne veux pas m'étendre ici sur le mépris que l'on doit faire de leur plume satyrique ; me conformant aux sentiments de mes jeunes Compatriotes, je veux que

mon silence serve de réponse à leurs invectives atroces. D'ailleurs je vous avoue que mon but, dans cette Lettre, n'est point d'entrer en lice avec eux, pas même de les provoquer; puisque le motif qui me fait écrire aujourd'hui, bien loin d'être celui de la satyre, n'est que celui de l'instruction, non pas tant pour les autres que pour moi-même: c'est un éclaircissement que je vous prie de me donner sur le Titre de votre Gazette. J'ignore les Regles de Grammaire & de l'élégance qui vous la font intituler *Gazette de Cemmerce & Littéraire*, préférablement à *Gazette de Commerce & de Littérature*. Je n'ai aucun doute que vous n'en ayez de bonnes quoique je ne les connoisse pas, & c'est le zèle que vous témoignez avoir pour l'instruction de la Jeunesse, qui me fait espérer avec la plus grande confiance que vous voudrez bien condescendre à ma demande, & obliger par là un de vos plus sinceres Admirateurs.

Le CURIEUX honnête.

Réponse à l'Auteur de la Critique des Modes.

MONSIEUR,

JE me suis toujours imaginé qu'un Critique devoit au moins avoir du goût & du discernement. C'est ce que je n'apperçois pas encore chez vous: votre premiere phrase seule dénote que vous avez suivi ces premiers mouvements qui affectent si fort notre esprit, qu'ils nous ôtent la liberté de réfléchir. C'est probablement dans cet instant que vous avez composé votre Critique... Analysons-là ensemble de sang froid... Je vous demande à vous-même si une chose ne peut pas nous occasionner une simple satisfaction? Mais que cela nous fasse tendre au but qu'on s'est proposé en vous occasionnant ce plaisir; c'est ce me semble quelque chose de plus... Vous voudrez bien m'accorder que négliger les fruits d'une bonne éducation... avoir l'esprit cultivé par une bonne éducation, sont des expressions Françaises; si vous n'y avez rien compris la premiere fois, accordez-vous à vous-même assez d'intelligence pour y comprendre la seconde... Le mot de reformé ne me fait pas d'honneur? Quelle espèce de Critique êtes-vous? Suffit-il de dire qu'une chose est mauvaise?... Vous eussiez été curieux de sçavoir de moi d'où vous pouviez sortir, nous avions la même envie; la chose est assez plaisante de votre côté. Je vous demande si je vous pouvois imaginer sortir d'une femme, après lui avoir prêté tant de bassesse dans ses sentiments, dans ses discours, dans la fin même de ses actions? Dans votre derniere réponse à votre adversaire, je vous vois apostropher moins la Mode que le Sexe sans exception. Aussi j'étois fort éloigné de penser que vous aviez du moins du respect pour celle qui vous a donné le jour. Cette exception une fois faite, j'avoue que mon épigramme devenoit vuide de sens: je vous aurois même épargné la confusion de mal compter les pieds d'un vers.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
A voir Zo—i—le dans l'ac-cès de sa fu-reur
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
In-sul-ter le Se-xe le trai-ter d'im-pos-teur
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Cen-su-rer à la fois, coef-fu-re, Mo-de & Da-me
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
On di-roit qu'il sort de tout au-tre qu'u-ne fem-me.

Apollon soutient l'honneur de sa Cour: pourquoi donc voudriez-vous qu'il vous écoutât, vous qui ne sçavez pas même écrire les noms des Divinités? Pensez-vous qu'Horace & Boileau vous eussent écouté d'un air tranquille les mettre de suite au singulier avec le verbe suivant au même nombre. Ils n'ignorent pas la regle, Pierre & Jean lisent. Ah! Monsieur! pour l'amour de vous soyez plus circonspect, si vous voulez vous épargner cette Epigramme.

Voir les défauts d'autrui, sans jamais voir les nôtres,
C'est être fous pour nous, & sage pour les autres.

Voulez-vous suivre le conseil d'un bon ami, vous signerez, à la place de Critique des Modes, Critique du Beau Sexe; ce sera plus conforme au sujet de vos Chef-d'Œuvres. *l'Emule des Sciences reformé.*

Le Spectateur tranquille y peut trouver son compte.

L. M. des S. R.

A l'Ennemi des Sciences, signé MOI UN.

ME voilà donc, Monsieur, grace à vos raisonnements, content de vivre en bête. *Sicut equus & mulus quibus non est intellectus.* Je suis débarrassé du pénible travail de l'étude. Hélas! que n'avois-je, il y a trente ans, un Précepteur comme vous, j'aurois passé mes jours dans une profonde ignorance; que de peines, que de travaux, que de fatigues vos conseils m'auroient épargné. J'ai consommé ma vie dans une étude continuelle, encore la veille que vous avez donné votre Feuille au Public, je palissais sur le discours prononcé par Ciceron contre Catilina, j'en admirois les Beautés, le Style, les Expressions m'enchantoient; je me proposois de faire tous mes efforts pour l'atteindre. Plus je repassois Virgile plus je le trouvois inimitable. Scarron me le rendoit encore plus familier. Ovide, suivant moi, étoit un honnête voluptueux; Horace l'ennemi du vice, & le Maître de la Poesie. Les Révolutions de l'Empire Romain, l'Histoire de ma Nation, & combien d'autres objets rempliſſoient ce que vous appellez le vuide de l'imagination. Tantôt je parcourois les Docteurs de l'Eglise, l'Histoire du Concile de Trente, par Fra-paolo-Sarpi, son Traité des Bénéfices. Tantôt fatigué des matieres abstraites & sérieuses, J. J. Rousseau m'enchantoit par son Héloise. La Fontaine m'instruisoit par la morale de ses Contes, la constance & la délicatesse de l'amour de Petrarque pour la belle Laure, & plusieurs autres Ouvrages dans ce genre me recréoit quelquefois. Curieux de connoître les Loix de ma Nation, je parcourois le Droit Romain, d'où tirent leur origine la plus grande partie de nos Loix. Je m'attachois aux Coutumes & aux Commentateurs; enfin, je m'étois proposé de former en moi un magasin de sçavoir aux dépens de ma santé, mais je suis revenu de cette folie; car

Une éternité de Science
Vaut-elle une nuit de bonheur?

L'application à la pureté de ma Langue, m'a causé & me cause tous les jours bien des travaux. Il n'a pas été possible de fixer la Prononciation ni l'Orthographe. Je suis dans une grande perplexité; quand j'écris, sur cent personnes, à peine s'en trouve-t-il dix qui sçavent me lire; il en est de même quand je parle.

J'avois ignoré la Béatitude promiſe, auſſi j'avois ſuivi le torrent de mon inclination.... Mais faiſons réflexion ; tous vos Arguments ne ſeroit-ils pas des ſophiſmes ; permettez-moi de lever l'écorce qui les enveloppe. Le principe ſur lequel vous appuyez l'inutilité de la Science, eſt que les grandes connoiſſances rendent les hommes vicieux ; ſuivant ce, tous les Sçavants le ſeroient. Il paroît par votre écrit que vous êtes Sçavant, êtes-vous vicieux ? Vous me répondrez, ſans doute, que non, que vous avez ſçu vous préſerver de la contagion ; que vous avez choiſi le bon & rejetté le mauvais dans chaque Auteur ; que vous avez employé votre éloquence, non *à* ſéduire, mais *à* inſtruire, que vous n'avez conſidéré dans les Ouvrages licencieux, que la Beauté du Style & la Richeſſe des Expreſſions, que vous n'admirez pas l'eſprit ſatyrique de Boileau, mais qu'il vous a plu par la maniere noble & ingénue de le dévélopper ; & ſans une plus longue dénumération vous avez recueilli ſeulement, de chaque Auteur, ce qui pouvoit orner & enrichir l'eſprit & le cœur, & avez rejetté tout ce qui pouvoit le corrompre. Eh ! pourquoi les autres n'en faiſoient-ils pas autant : ſeriez-vous le ſeul qui auroit cet avantage ? Vous propoſez nos premiers peres pour exemple ; mais il faut dire qu'ils ont abuſé de la connoiſſance qu'ils avoient du bien & du mal. Si Noé avoit connu les qualités du vin, il ne ſe fut point enivré ; ſa faute a été occaſionnée par ſon ignorance. La Science n'induit au mal que par accident & par l'abus que l'on en fait. L'Ignorance au contraire eſt la mere nourrice, non de la ſimplicité, mais du vice. L'Ignorant ne fait jamais du bien, parce que ne pouvant connoître les contraires que par leur contraire, & l'Ignorant ne connoiſſant ni l'un ni l'autre ſes actes ſont indifférents. De plus, dans l'Ecriture-Sainte l'Ignorance eſt miſe au nombre des péchés. *Delicta juventutis meæ, & ignorantias meas Deus ne memineris.*

La promeſſe faite aux pauvres d'eſprit n'exclud pas les Sçavants ; les Peres de l'Egliſe poſſédoient pluſieurs Sciences outre la Théologie, cependant l'Egliſe les met au rang des Saints.

Nouvel Agrippa ne croyez pas nous ſéduire par vos détours captieux, nous ne lirons jamais le Livre de *Vanitate Scientiarum*. Vous ne nous montrez que les défauts des Sçavants, vous ne dévéloppez que les vices qu'ils peuvent avoir ; mais vous vous gardez bien de mettre au jour leurs vertus, les avantages que procurent à un état, *à* la ſociété univerſelle, leurs Ouvrages, fruits ineſtimables de leurs travaux & de leurs veilles. Auſſi ſans écouter & dédaignant même vos conſeils, je ſuis réſolu de continuer à m'inſtruire, & j'exhorte les autres à faire de même. Je ſçais bien que quelques efforts que je faſſe je mourrai ignorant. La vie eſt trop courte, mais qu'importe je me ſerai ſatisfait, & j'exhorte les Jeunes Gens à *manger du Beurre & du Miel*, afin qu'ils connoiſſent le bon & rejettent le mauvais. ADIEU.

Au Curieux Honnête.

MONSIEUR,

IL n'eſt pas difficile de croire que vous n'ayez pas trouvé l'intitulé de la Gazette. Suivant les regles de la Grammaire, de la façon dont vous l'écrivez..... Gazette DE Commerce & Littéraire ; je conviens qu'il ſeroit mieux de mettre *& de Littérature* ; mais au contraire il eſt écrit Gazette DU Commerce & Littéraire, qui eſt de même que Gazette du Commerce & Gazette Littéraire. Je penſe que vous n'avez pas fait d'attention au titre ; voilà ma réponſe pour ce qui me concerne. J'ai inſéré votre Lettre dans la Feuille, & je laiſſe, *à* ceux que vous attaquez, *à* vous répondre.

L'IMPRIMEUR.

AVERTISSEMENTS.

IL a été volé ces jours paſſés, chez Pierre Foretier, Ecuyer, les Articles ſuivants :

Le premier Volume du Dictionnaire Univerſel.
Le ſecond Volume du Dictionnaire de Moreri.
Quatre Draps de Lit, d'une moyenne grandeur.
Un Couvre-Pied d'indienne bleue.

Il prie ceux à qui ces différents Articles ou quelqu'un d'iceux ſeront préſentés, de les arrêter, & de lui en donner avis ; & au cas que quelqu'un les ait acheté avant le préſent Avertiſſement, il offre de rembourſer le prix de l'achat.

LE PUBLIC eſt averti, que Joſeph Howard ayant été nommé, par ſon Excellence le Général Carleton, Encanteur Public pour le Diſtrict de Montréal, tous ceux qui feront dans le cas de vendre des Effets de cette maniere, ſoit Maiſons, Terres, Meubles ou Marchandiſes en général, dans ledit Diſtrict, s'adreſſeront à Madame Howard qui faira les Ventes *à* l'abſence de ſon Mari.

THIS is to acquaint the PUBLIC, that Joſeph Howard having been appointed by his Excellency General Carleton, to be VENDUE-MASTER for the Town and Diſtrict of Montreal, all ſuch as may have occaſion to diſpoſe of either Houſes, Lands, Tenements, Houſehold, Furniture, Merchandiſe or Effects, of any kind by Public Auction in the ſaid Diſtrict, will apply to Mrs. Howard who will diſpoſe of the ſame in the abſence of her Huſband.

BOnjour à Mr. l'Imprimeur, Serviteur au Public ; je n'ai pas encore paru, mais me voilà. Liſez ma petite Piéce, & ſi vous en voulez d'autres avertiſſez-moi.

ENIGME PREMIERE.

Je ſuis d'une ronde figure
Quoique fixe, fort ambulant,
Je ſais l'utile & la parure
Du Seigneur comme du Manant,
Chacun me vêtit *à* ſa guiſe
Ou plutôt ſelon ſon pouvoir ;
Tel me voudroit de couleur griſe
Qui par force m'habille en noir.
Lecteur tu peux me reconnoître
Je te ſuis aſſez familier,
Sans moi tu n'oſerois paroître,
Je ſers à te lier & *à* te délier.

II.

Ma mer n'eut jamais d'eau, mes champs ſont infertiles,
Je n'ai point de maiſon, & j'ai de grandes villes,
Je réduis en un point mille Ouvrages divers,
Je ne ſuis preſque rien, & je fais l'Univers.

MONTREAL, Chez F. MESPLET & C. BERGER, Imprimeurs & Libraires.

GAZETTE DU COMMERCE ET LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 15 Juillet 1778.

A L'IMPRIMEUR

MONSIEUR l'Imprimeur, vous avez tout le diſcernement pour juger des piéces qui vous ſont adreſſées, afin de les inſérer dans votre Feuille ; il y en a de bonnes, & d'autres qui ne valent pas grand monnoie, que votre complaiſance empêche de ſuprimer : voilà la maladie épidémique qui fait un progrès conſidérable ſur le *Patriote Canadien*, ainſi que ſur le Montréaliſte du même pays, qui veut ſortir de ſa ſphere ; ſon vol eſt rapide ; il n'obſerve pas la regle de Boileau, qui ne monte au plus haut dégré rampe dans le bourbier. Quoiqu'il en ſoit il faut entreprendre, on réuſſira à la fin, mais point d'apoſtrophes ; c'eſt aſſez pour ralentir les Tenants. Pour moi qui me diſpoſe à trouver des Molieres par-tout, qui ſuis d'un ſexe à qui les hommes ne permettent pas de raiſonner, *à* qui il n'eſt accordé que la ſcience de connoître la différence d'un pourpoint, d'avec un haut-de-chauſſe, je fremis de ce que l'on va dire. De grace, Monſieur, ſi vous prévoyez la tempête prévenez-la en me jettant au feu. En effet, des femmes qui veulent faire les ſçavantes dans ce ſiécle-ci, c'eſt s'arrerier : & en ami, je vous avertis que je ne ſuis pas ſeule, il y en a une quantité qui penſent & écrivent mieux que moi, & qu'elles pourroient bien faire tort à vos Feuilles, ſi elles vouloient employer leurs talents. Le mot de votre derniere Enigme eſt Soupir ; je ſuis de l'Imprimeur, du Spectateur & de l'homme d'eſprit,

PHILOS.

Lettre d'une Dame à une de ſes Amies.

IL me paroît, Madame, que l'Article de la Gazette qui traite des Coeffures, vous a déplu, & que vous déſirez ſçavoir mon ſentiment à ce ſujet ; je peux vous répondre, qu'il eſt aſſez humiliant pour les hommes de s'occuper de pareilles ſadaiſes, ſans nous mettre en frais de répondre à leurs apoſtrophes ; le ſilence nous en venge aſſez. Que de moyens nous fourniſſent les avantages que la plus part de notre Sexe poſſédent pour y réuſſir ? mais je vous dirai, pour votre tranquillité & celle des Dames qui vous reſſemblent, que dans le portrait de la femme forte, on ne dit rien de ſa Coeffure ; de plus, un Sage dit fort bien qu'on doit tribut aux Modes ; n'être pas des premiers *à* la prendre ni des derniers *à* la laiſſer. Voilà la regle ; mais quelle gloire, quel triomphe pour notre Sexe, que les hommes ne trouvent chez nous, digne de blame, que la hauteur de nos Coeffures, ſans faire attention *à* la leur, qui n'eſt pas moins ſuſceptible de chiffons. Continuez, Madame, *à* ſuivre les uſages décents, de quelque façon que vous ſoyez miſe, vous ferez toujours, par vos vertus & vos graces, l'ornement de notre Sexe. Je ſuis parfaitement,

Vorre AMIE.

A L'IMPRIMEUR.

MONSIEUR,

J'AI lu avec un vrai plaiſir & une entiere ſatisfaction votre derniere Gazette en date du premier de ce mois. Il eut été fâcheux que le *Nouvel Ami des Sciences* n'eût pas communiqué, au Public, ſes Réflexions ſur les devoirs & les qualités que doit avoir un Officier : elles ſont de la derniere juſteſſe, & je ne doute pas qu'elles ne ſoient ſuivies de l'heureux ſuccès que l'Auteur en attend. J'oſe lui aſſurer que je connois pluſieurs de mes chers Compatriotes nouvellement entrés dans le Militaire, qui, quoiqu'ennemis jurés dès leurs enfance de l'étude & de la gêne, par conſéquent des Belles-Lettres, ont cependant aſſez de ſens commun pour comprendre & ſentir la ſolidité du raiſonnement qui développe ces Réflexions ; qu'ils feront en conſéquence un juſte retour ſur eux-mêmes & ſur l'ignorance où ils ſont plongés, & qu'ils voudront bien ſe convaincre, pour la premiere fois de leur vie, qu'un Militaire ne doit point être un ignorant.

Le conſeil que le JEUNE FRANÇAIS donne *à* tout homme qui aime la bonne compagnie, d'éviter ſoigneuſement celle dès femmes qui peuvent être connues ſous le mauvais caractere de la Médiſance, ſera reçu avec un applaudiſſement général. Il n'y a rien en effet de ſi dangéreux que la langue de ces vieilles Harpies.

Quelle impreſſion ne doit pas faire ſur le Public, les ſentiments généreux que l'on remarque dans la Lettre anonyme qui vient enſuite ? Que je ſerois heureux d'en pouvoir connoître l'Auteur ! Sans ceſſe *à* ſa compagnie, je puiſerois les principes & les maximes de ce cœur noble & généreux que la proſpérité ne

ſçauroit enfler, & que l'adverſité n'a jamais pu abattre : Il m'enſeigneroit par quels moyens, au milieu de ce ſiécle corrompu, il a pu ſe préſerver de la peſte générale ; il me développeroit les raiſons & les motifs qui l'ont toujours maintenu dans cet heureux équilibre qui lui a fait regarder ſans ceſſe comme au-deſſous de lui, & le faſte de la proſpérité & les revers de la fortune. Qu'il eſt heureux ! mais qu'il eſt rare ! ô vous qui que vous ſoyez, cœur incorruptible, ayez pitié de la Jeuneſſe de ce temps ! Daignez lui communiquer ou plutôt lui inculquer vos ſentiments ; apprenez-lui à ſe ſauver du péril qui l'environne ; c'eſt une perſonne qui ſe noie, que vous pouvez arracher des bras de la mort, qui attend votre ſecours, qui vous appelle *à* haute voix comme devant être ſon libérateur ; auriez-vous la cruauté de vous refuſer à ſes cris ? Non ſans-doute ; un cœur tel que le vôtre ne cherche que l'occaſion de faire goûter le vrai bonheur.

Le Spectateur Tranquille, dans ſon adreſſe au *Jeune Montréaliſte Canadien*, ne peut qu'être loué de l'encouragement qu'il tâche d'inſpirer à la Jeuneſſe : C'eſt dommage qu'il gâte le plan qu'il s'eſt propoſé, en écrivant avec un peu trop d'animoſité & de paſſion, & en corrigeant avec trop d'aigreur.

Au milieu de ce tableau Littéraire que repréſente votre Gazette, il ſe trouve un endroit qui n'a pas aſſurément reçu le dernier coup de pinceau. J'oſe dire avec ma franchiſe ordinaire que c'eſt une tache que quelque gâte-métier y aura fait tomber en voulant prendre d'une main audacieuſe le pinceau pour imiter Apelle. Vous voyez déjà que je veux parler de ce Sonnet qui ſe trouve immédiatement après l'adreſſe du *Spectateur tranquille*. L'Auteur a cru, ſans doute, donner au Public un exemple achevé d'un jeu de mots ; mais il s'eſt trompé ; il n'eſt digne que de porter le nom de ce que l'on appelle dans les Cuiſines des Colléges, *Salmigondis* ; je ne veux point entrer en détail : je le laiſſe *à* d'autres plus verſé dans l'Art Poetique que je ne le ſuis : je dis ſeulement en gros que ce Sonnet me paroît très-mal Sonnant,

Quebec, le 6 Juillet 1778. Le SINCERE.

A l'Enule des Sciences reformé.

Sçavez-vous que vous êtes bien préſomptueux ? Quoi ! vous avez oſé entrer dans la lice avec le Vrai Ami du Vrai ; vous êtes ſur le point d'être accablé par ſa réponſe (ſi toutefois il daigne répondre) & vous ne vous contentez pas d'avoir un antagoniſte, vous m'attaquez ſans me dire la raiſon pourquoi. Croyez-vous ne pas avoir aſſez d'ouvrage *à* vous défendre contre lui. Vous m'agacez & venez troubler ma tranquillité. Ariſtarque moderne, graces au Bon Sens & *à* la Science que vous croyez avoir, vous cenſurez tout ſans donner de raiſons ou du moins des Bonnes Raiſons, pourquoi ? vous ne trouvez rien de bon. Vous voulez qu'on applaudiſſe à vos Ouvrages, ſeulement parce qu'ils ſont vôtres, & prétendez toutes les autres productions mépriſables par la raiſon contraire. Sçachez que vos Ecrits démentent la bonne opinion que vous avez de vous-même, je les ai lu avec beaucoup d'attention, ainſi que ceux du Vrai Ami du Vrai. Oh ! quelle diſtance de l'un *à* l'autre, que de chemin vous avez à parcourir, que d'étude à faire avant de parvenir à la ſolidité du raiſonnement, à la légéreté, & enſemble au brillant du ſtyle, à la pureté de la Langue. Avez-vous bien lu ce dernier morceau qui commence, *Eſt-ce ainſi vil Ecrivain* ; il renchérit ſur ſon aîné. Si vous ne connoiſſez pas les beautés de l'un & de l'autre, c'eſt une preuve que vous n'avez gueres *d'intelligence* (pour me ſervir de vos termes.) Défendez-vous contre lui juſqu'à extinction ; mais je vous conſeille de vous battre en retraite, car vous n'êtes pas muni d'armes égales. Je m'en tiens *à* ceci, juſqu'à ce que vous m'ayez déſigné la part que je dois prendre.

Le SPECTATEUR tranquille.

Au Curieux honnête.

MONSIEUR,

Le ſtyle de votre Lettre, adreſſée à l'Imprimeur, eſt bien oppoſée au titre que vous avez pris. Où eſt l'honnêteté ? Votre imagination vuide vous repréſente les objets bien différents de ce qu'ils ſont, vous trouvez de la partialité & de la ſatyre dans des conſeils dictés par l'eſtime & la bienveillance. Les vérités que le *Spectateur tranquille* & *Lui Seul* ont mis au jour doivent nous frapper, & bien loin de leur en marquer notre reconnoiſſance, vous tâchez d'éteindre ce noble feu qui les anime, & dont la chaleur nous peut être ſi avantageuſe. Vous oſez même avancer que le ſilence des Jeunes Gens eſt l'effet du mépris qu'elle fait de ces ſortes de perſonnes ; vous n'attaquez pas les écrits, *non tibi licet adſire Corinthum* ; mais pour vous vanger de votre impuiſſance vous ſaliſſez le papier par des expreſſions, qui prouvent l'amour-propre que le Spectateur tranquille reproche, avec raiſon, aux jeunes Canadiens, & dont il les conſeille de ſe dépouiller. Vous avancez que vous vous conformez aux ſentiments de vos Jeunes Compatriotes ; il paroît que vous en impoſez, & que pluſieurs ſont d'un avis contraire. Liſez les Lettres du Jeune Canadien Patriote & Curieux, celle du Jeune Montréaliſte Canadien : leur façon de penſer eſt bien différente de la vôtre. Je ſuis un de vos Compatriotes, je vous refuſe mon ſuffrage, & ſi j'écris aujourd'hui, c'eſt pour diſſuader ces deux amateurs de la Science, & les prier de ne rien diminuer de leur zèle pour notre inſtruction. Je ne doute pas qu'ils ne mépriſent votre écrit, ils ne s'en offenſeront pas, ils ſe tairont ; vous ne voulez pas, dites-vous, *entrer en lice avec eux*, vous prenez le parti le plus prudent ; je vous conſeille de ne pas en démordre, ne vous battez pas vous ferez bien. Oh ! que vous avez bien débuté. Vous cherchez *à* vous inſtruire, liſez donc attentivement avant de faire une queſtion ; une erreur auſſi groſſiere doit vous faire rougir. Ce ſeroit ici le lieu de vous dire *des invectives atroces*, l'Imprimeur vous a répondu trop poliment ; vous ne voulez pas convenir que la Nation eſt ignorante. Je ſuis un des individus de cette même Nation, & j'avoue que depuis dix ans que je travaille pour acquérir de la Science, j'ai honte de ſçavoir auſſi peu, non pas que j'ai manqué *à* faire des efforts pour y parvenir ; & que ſans vanité, car (*non nobis gloria*) je n'ai les diſpoſitions néceſſaires ; mais mon génie a toujours été reſſerré dans une ſphere trop étroite.

Avant de finir, je voudrois bien que vous aſſemblieſ quarante de ceux qui penſent comme vous, & que vous leur demandiez ce que ſignifie le mot *vilipender*, dont vous vous ſervez ; j'oſerai aſſurer qu'il n'en ſera pas quatre qui en donnent la vrai ſignification ſans avoir recours au Dictionnaire... & peut-être vous-mêmes.

ADIEU, *la Cloche ſonne.*

A l'Emule des Sciences reformé.

J'AI héſité long-temps *à* vous répondre, je m'y ſuis reſolus par complaiſance pour un ami qui m'a fait entrevoir que vous pourriez tirer quelqu'avantage de mon ſilence....J'abandonne votre préambule.... Voyons de quelle maniere vous analyſez mon écrit....Vous me faites une queſtion, vous en donnez la ſolution par un *ce me ſemble* : eſt-ce ainſi que vous prétendez me prouver que les Adjectifs, flatteuſe & engageante ſont des épithetes propres au Subſtantif ſatisfaction, cela vous ſemble..., Que peut-il y avoir au-delà d'aſſez ou *ſatis* rien, que le trop. Pouvez-vous en diſconvenir raiſonnablement, non.... Sans doute que vous avez cru devoir paſſer ſous ſilence, le deſir d'apprendre, reveillé & l'homme en général.... Je penſe qu'on s'eſt efforcé de vous donner une bonne éducation, qu'il n'a tenu qu'à vous de la cultiver, mais je me ſuis apperçu dès votre premiere Adreſſe, que vous n'en avez recueilli aucun fruit; parconſéquent que vous n'aviez pu les négliger. Comment vous défendez-vous ſur le mot *Reformé?* Vous me demandez *quel Critique je ſuis?* Je vais vous le dire. Un Souverain eſt obligé de lever une plus grande quantité de troupes en temps de guerre, au bout de dix, douze ans n'importe quel terme, il traite avec ſon ennemi, il fait la paix; alors l'entretien & la ſolde de cette multitude lui devenant onéreux, il eſt obligé, pour le ſoulagement de ſon Peuple, de reformer une partie de ſes troupes, dans le nombre deſquelles ſe trouve des braves Soldats & des Officiers de mérite de tout rang; la reforme ne ſçauroit leur faire tort, & ne diminue rien de leur talent; mais on ne reforme dans les Sciences que ceux, ou qui n'ont aucune diſpoſition pour les acquérir, ou qui ayant toutes celles requiſes en font un uſage contraire au but où elles devroient tendre. Je crois que ſi vous avez de *l'intelligence* vous conviendrez que, ſi je ſuis Critique, j'ai raiſon de l'être. *La choſe eſt aſſez plaiſante de votre côté.* Je ſuis aſſuré que vous vous félicitez d'avoir eu une telle idée; ce petit morceau vous a fait rire, je n'en ſuis point ſurpris, il eſt riſible. Je n'entends point me ſervir de l'axiome, qu'il n'eſt point de regle générale qui ne ſouffre des exceptions; mais vous euſſiez voulu que j'eus formellement excepté celle qui m'a donné le jour. Vous vous êtes trompé groſſiérement; car ſi elle eut aimé les Modes, je l'eus priée de prendre ſa part à ma Critique, elle l'eut fait & ne s'en fut point offenſée: je ne l'eus pas citée, mais elle ſe ſeroit reconnue dans la foule. Croyez-vous que je ne connois pas quantité de Dames & Demoiſelles qui ſont exemptes de ce que vous appellez baſſeſſes. Pluſieurs ſont, *à* tous égards, eſtimables & reſpectables; mais vous exigeriez que je les nomme, non; il en eſt qui ne ſe reconnoîtront pas au portrait que j'ai fait du Beau Sexe, tant pis pour celles qui y reconnoîtront quelqu'uns de leurs traits.

Nous voilà enfin rendu *à* cette fameuſe Epigramme; vous devriez rougir de votre ſupercherie: vous m'avez cru aſſez borné pour ne pas m'en appercevoir; dans votre premiere Production il eſt écrit, *Cenſurer tout enſemble*, dans la ſeconde, *Cenſurer à la fois*: la confuſion ſera pour vous. Ce n'eſt pas tout, votre premier & dernier Vers ſont très diſcordants, & oppoſés aux regles de la Poeſie Françaiſe. Où eſt la céſure dans ces deux Vers; A voir Zoile dans
On diroit qu'il ſort de

mais je crois que je vous parle Hébreu. Sçavez-vous ce que c'eſt une céſure? j'ai lieu de penſer que non. La céſure eſt un repos qui coupe le Vers en deux parties, dont chacune s'appelle hémiſtiche, c'eſt-*à*-dire, (car il faut tout vous expliquer) demi Vers. Ce repos doit être bien menagé, parce que de lui dépend la cadence & l'harmonie des Vers. J'ai pour garant de ce que je vous dis, le Maître de l'Art Poetique.

Ayez pour la cadence, une oreille ſevere,
Que toujours dans vos Vers, le ſens coupant les mots
Suſpende l'hémiſtiche, en marque le repos.
Art Poet. BOILEAU.

Avez-vous obſervé cette regle de l'Art? non.

Vous avez beaucoup travaillé pour trouver la quantité des deux autres Vers. In-ſul-ter-le-Se-xe....Voulez-vous convenir contre toutes les regles de la Poeſie que *xe* vous forme un pied n'étant point élidé avec une voyelle ſuivante? j'accorde avec vous pour un inſtant; mais auſſi, Cen-ſu-rer-tout-en-ſem ble..... *ble*, ſuivant votre ſyſtême doit en former un également, & alors vous en trouverez ſept; qui joint *à* l'autre hémiſtiche font treize ſyllabes; à la rigueur on en trouveroit quatorze, puiſque non-ſeulement vous avez écrit *Coeffure*, mais que vous avez poſé deux points ſur l'e qui ſemble former une nouvelle ſyllabe.... C'en eſt aſſez, il fait extrêmement chaud: le Public décidera, mais je vous conſeille d'étudier l'Art Poetique avant de donner aucune production dans ce genre.

Allons plus avant.... Pauvre écolier, hélas! vous ne ſçavez pas lire, je ne ſuis plus ſurpris que vous ayez été reformé. Je veux bien encore vous macher ce morceau pour vous le faire avaler plus aiſément. Apollon m'a aſſuré ne vous avoir jamais vu ni connu. Apollon irrité de votre hardieſſe a déclaré que vous ne ſeriez jamais reçu *à* ſa Cour. Apollon a défendu aux neuf Sœurs de vous inſpirer. Apollon a commandé à Pégaſe de vous préſenter ſa croupe. Apollon a poſé ſentinelle au bord de l'Hipocrene Horace & Boileau. Apollon a mis le Mont Parnaſſe ſous la garde de Corneille, &c. Apprenez du moins *à* lire avant de critiquer les ouvrages des autres. Il auroit fallu, pour ſoulager votre ignorance, que j'eus écrit le mot Apollon ſix fois où une ſeule ſuffiſoit.

Je ne ſçais lequel de nous deux doit s'appliquer les deux Vers que vous avez cité; Vers que votre verve n'engendra jamais.

Non venit ex ſaeco tanta farina tuo.

Vous êtes aſſez vain pour vouloir nous induire *à* croire que vous en êtes l'Auteur; j'avertis le Public que non... & dorénavant quand vous citerez quelque piéce en Vers ou en Proſe, ſi vous voulez vous épargner une plus grande confuſion, nommez l'Auteur.

Vous me donnez un conſeil *en bon ami*; peut-être dans la Société méritez-vous d'être mon ami; je n'entends point douter même des qualités du cœur & de l'eſprit ſocial; mais en fait de Science vous êtes trop jeune pour me donner des bons conſeils, ou ſi vous êtes vieux vous me paroiſſez auſſi peu capable d'en donner que diſpoſé *à* en recevoir. Auſſi vous pouvez croaſſer ſur le ſommet des cyprès du Parnaſſe (car ne vous imaginez pas qu'il n'y ait que des lauriers.) Vous pouvez, dis-je, coaſſer dans les égouts de l'Hypocrene, & n'eſpérez jamais boire *à* la ſource. Tout cela me ſera indifférent; je ſerai pour vous ſourd & muet.

Le Vrai AMI du Vrai.

A Mr. R. D.

MONSIEUR,

QU'exigez-vous de moi ? avez-vous bien réfléchi avant de me demander de travailler sur ce sujet. Avez-vous prévu les dangers auxquels vous m'expoſez. Je riſquerai tout pour vous obliger, mais voudriez-vous me perdre ; n'ai-je pas éprouvé, n'éprouve-je pas encore trop de diſgrace ? Seriez-vous flatté que j'y mis le comble en déférant à vos ſentiments ? Non, Monſieur, je vous rends trop de juſtice, & ſuis trop convaincu de l'eſtime que vous avez pour moi. Vous avez cru que je pouvois le faire ſans danger ; il pourroit arriver que cela fut comme vous le penſez.

Mais que ſçait-on ? un ſimple badinage
Mal entendu d'une prude ou d'un ſot
Peut me jetter ſur un pire rivage ;
Pour perdre un ſage il ne faut qu'un Bigot.

Auſſi, Monſieur, j'eſpére que vous ne me blamerez pas de m'être tû, & que goûtant les raiſons de mon refus vous me conſerverez toujours votre eſtime, ainſi que je ne diminuerai rien du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Votre très-humble Serviteur.

Le SPECTATEUR tranquille.

P. S. Vous avez déſiré que ma réponſe fut inſérée dans la Feuille, auſſi le fais-je pour vous plaire.

AU PUBLIC.

J'ai reçu la Lettre ſuivante par la poſte, arrivée ici le neuf du courant. Quebec le 4 de Juillet.

MONSIEUR,

JE profite de l'invitation que vous avez faite *à* tous les „ Canadiens pour vous prier d'inſcrire dans votre „ Papier Périodique cette Critique, & ſi vous condeſ- „ cendez à ma demande vous obligerez votre très-hum- „ ble & très-obéiſſant ſerviteur „ *Signé* Le jeune Canadien *Critiqueur*, avec une grande ample & large paraphe.

Etoit incluſe dans cette Lettre un chiffon de papier écrit, contenant une Critique auſſi ingénieuſe que la Lettre, il a même fallu en deviner une partie ; car ſans doute l'ouvrier avoit eu honte lui-même de ſon ouvrage, & en avoit d'échiré la moitié auſſi ne le mets-je pas dans la Feuille.

Si j'étois obligé de recevoir toutes les adreſſes de cette nature, & de payer pour chacune vingt ſols ainſi que j'ai été obligé de faire pour celle-ci, il eſt aſſuré que mon déboursé excédroit mon bénéfice, & que le Papier Périodique me deviendroit onéreux.—Je ne me plains pas juſqu'à ce moment. Les Meſſieurs qui ont voulu m'envoyer leurs productions ont affranchi le port des Lettres—ainſi pour éviter que le même ou autre indiſcret (pour ne pas me ſervir d'un autre terme) n'uſe de la même licence, je préviens que je ne recevrai aucune Lettre à moi adreſſée ſi le port n'en eſt point affranchi,.... & qu'en cas que ce ſoit pour des affaires qui me concerneront particuliérement, je prie ceux qui m'écriront de payer le port, & je leur en tiendrai compte

L'IMPRIMEUR.

AVERTISSEMENTS.

IL a été volé ces jours paſſés, chez Pierre Foretier, Ecuyer, les Articles ſuivants ;

Le premier Volume du Dictionnaire Univerſel.
Le ſecond Volume du Dictionnaire de Moreri.
Quatre Draps de Lit, d'une moyenne grandeur.
Un Couvre-Pied d'indienne bleue.

Il prie ceux à qui ces différents Articles ou quelqu'un d'iceux ſeront préſentés, de les arrêter, & de lui en donner avis ; & au cas que quelqu'un les ait acheté avant le préſent Avertiſſement, il offre de rembourſer le prix de l'achat.

LE PUBLIC eſt averti, que Joſeph Howard ayant été nommé, par ſon Excellence le Général Carleton, Encanteur Public pour le Diſtrict de Montréal, tous ceux qui ſeront dans le cas de vendre des Effets de cette maniere, ſoit Maiſons, Terres, Meubles ou Marchandiſes en général, dans ledit Diſtrict, s'adreſſeront à Madame Howard qui faira les Ventes *à* l'abſence de ſon Mari.

THIS is to acquaint the PUBLIC, that Joſeph Howard having been appointed by his Excellency General Carleton, to be VENDUE-MASTER for the Town and Diſtrict of Montreal, all ſuch as may have occaſion to diſpoſe of either Houſes, Lands, Tenements, Houſehold, Furniture, Merchandiſe or Effects, of any kind by Public Auction in the ſaid Diſtrict, will apply to Mrs. Howard who will diſpoſe of the ſame in the abſence of her Huſband.

A VENDRE par Encan public, Samedi prochain, 18 du courant, à neuf heures du matin, en la Maiſon du Sieur Foucher, Avocat, un aſſortiment de Marchandiſes Séches, des Livres de toutes eſpéces, pour Eccléſiaſtiques, Médecins & Livres de Droit, avec des Couvertures très belles pour des Fauteuils.

Montréal, 14 *Juillet* 1778. FOUCHER.

ENIGME PREMIERE.

Je ſuis ſans fard, de couleur naturelle,
Brillante, claire, vive & belle ;
Je fais quelquefois peine, & quelquefois plaiſir,
Mais qui me prend ne ſçauroit me tenir.

II.

FILLES du luxe, & de la vanité,
Tantôt grandes, tantôt petites
Comme il plaît à la nouveauté ;
J'ai dans le monde, un grand mérite
A la ville, à la cour, je brille avec éclat,
Chacun, juſqu'au moindre pied plat
Se fait de mes atours, une aimable parure ;
Au village pourtant, je fais pauvre figure,
Mais je m'en conſole aiſément,
Cher Lecteur *à* ces traits, tu peux me reconnoître ;
Regarde bien, tu me verra paroître,
Je ſuis préſente, en ce moment.

Par L'EXILE.

MONTREAL, Chez F. MESPLET & C. BERGER, Imprimeurs & Libraires.

N°. VIII. (29) (1778.)

GAZETTE DU COMMERCE ET LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 22 Juillet 1778.

A PHILOS.

MADAME,

IL me ſemble que vous abuſez de la déférence que nous avons pour votre Sexe. Vous commencez par accuſer le Patriote & le Montréaliſte d'une maladie épidémique, & vous leur défendez de répondre en diſant, *point d'apoſtrophe*. Je n'ignore point les complaiſances & les égards qui vous ſont dûs dans certaines occaſions ; mais dans celle-ci, permettez-moi de vous dire, que je ne trouverois pas mauvais quand ces jeunes Auteurs y répondroient ; ils pourroient trouver des défauts dans votre écrit, & ne trouveroient peut-être que des agréments dans votre Société. Pourquoi dites-vous que les hommes ne permettent pas à votre Sexe de raiſonner, & que ſes lumieres doivent être bornées à la connoiſſance des minuties ? Je ne ſçais s'il eſt quelqu'un aſſez ſtupide pour avoir une telle idée ; mais les Deſhouliere, Scudery, du Bocage, Madame de Beaumont, & pluſieurs autres qu'il ſeroit trop long de nommer, détruiſent tout ce que l'on pourroit penſer & dire de déſavantageux. Les différents ouvrages de pluſieurs de ces Individus m'ont donné une façon de penſer bien différente. Je crois que votre humilité eſt affectée, & que c'eſt un voile dont vous voulez couvrir votre amour-propre. Ecrivez, Philos, mais évitez l'apoſtrophe de peur (comme vous dites) de ralentir les Tenants.

SOPHOS.

AU SINCERE.

MONSIEUR,

SI la Gazette du premier du courant vous a cauſé de la ſatisfaction, comme il paroît par votre Lettre du 6, je n'ai pas moins été touché de la maniere dont vous en faites l'éloge ; vos ſentiments, votre ſtyle, vos expreſſions, tout annonce la délicateſſe du goût, la ſolidité du raiſonnement & la connoiſſance de la Langue. Le Nouvel Ami des Sciences a touché au but qu'il ſe propoſoit ; il encourage par ſon éloquence, il entraîne par ſes exemples, mais combien y reſiſteront ? Vos jeunes Compatriotes auront lu avec plaiſir ces Réflexions ; dans l'inſtant ils les auront goûté, peut-être même quelques-uns auront-ils pris la réſolution de les mettre en pratique ; mais quand il faudra employer le temps à l'étude des Sciences, ſe dérober aux plaiſirs & au ſommeil, ils trouveront trop de difficulté, & abandonneront l'exécution de leur projet, avec d'autant plus de facilité, que cette noble émulation, qui fait les Sçavants, eſt très-peu connue dans cette partie.

Le Conſeil du Jeune Français eſt très-prudent ; mais il eſt très-aiſé de ſe méprendre, il faut beaucoup d'expérience pour bien diſtinguer les caracteres qu'il proſcrit. Il paroît dans ſes expreſſions une envie de médire, & j'oſerois croire que le préjugé ou la partialité ont dicté cet avis.

Les ſentiments de l'Auteur Anonime ont fait ſur moi autant d'impreſſion que ſur vous. C'eſt un vrai Philoſophe ami de la ſageſſe. J'eus autant d'envie de le connoître dès que j'ai lu ſa Lettre, que je me ſuis attaché à découvrir quel étoit celui en qui je diſtinguerai d'auſſi grandes vertus. Je crois l'avoir trouvé, & voici à peu-près ſon portrait, ſuivant les connoiſſances que l'on m'a donné. Il eſt d'un âge mur ; ſa médiocrité, comme il dit, approche de l'indigence ; il paſſe les trois quarts du temps à l'étude, fréquente très-peu de monde ; cependant d'un caractere ſociable. J'attribue ſa ſolitude au peu de moyens qu'il a pour paroître, aimant naturellement les plaiſirs ; mais il paroît s'en priver, ſoit que l'âge ait émouſſé le goût, ou que la raiſon l'emporte ſur la paſſion. La ſérénité de ſon viſage prouve que l'adverſité ne l'abbat point. On m'a dit l'avoir connu dans la proſpérité toujours le même ; il eſt inutile d'ajouter que l'on me l'a donné pour un Sçavant, cela ne m'étonne pas ; un quelqu'un auſſi appliqué à acquérir de la Science retire toujours beaucoup de fruit de ſes travaux. Je ferai des nouvelles démarches pour m'aſſurer dans mon opinion, & je vous ferai part de ma découverte. Je déſirerois qu'il voulût ſe rendre à vos inſtances, & nous faire part de la ſageſſe qui le caracteriſe. Je profiterois, ainſi que vous, de ſes conſeils & de ſon exemple. Quelques efforts que j'ai fait je n'ai pu encore parvenir à ce période du vrai bonheur.

J'ai été ſenſible au reproche que vous me faites d'avoir écrit avec un peu trop d'animoſité & de paſſion au

Jeune Montréaliſte Canadien. J'ai lu & relu mon adreſſe, je n'y ai cependant point trouvé d'aigreur, peut-être m'aveugle-je moi-même ; quoiqu'il en ſoit j'avoue avec ſincérité que je n'eus jamais l'intention de le mortifier en lui faiſant reconnoître ſes fautes. A la vérité il eſt des moments, où je ſuis ſi pénétré d'indignation, quand je conſidere l'ignorance de la Jeuneſſe Canadienne occaſionnée par ſa propre faute, que la peine que je reſſents influe ſur mon ſtyle & le rend plus dur.

Quoique je ſois d'une opinion différente au ſujet du Sonnet que vous dites *mal ſonnant*, je n'entends pas décider contre vous ; mais la difficulté d'accorder le ſens avec les mêmes rimes, m'a paru ſi grande, que j'ai regardé ce petit Ouvrage d'un œil favorable. L'auteur a obſervé exactement les regles de la Poeſie Françaiſe, & malgré la gêne où la rime devoit néceſſairement le mettre, il a rendu ſon idée d'une maniere très-intelligible. J'eſpere, Monſieur, que ſi vous le liſez avec attention vous en reconnoîtrez les beautés. J'aurai toujours un vrai plaiſir quand je trouverai quelqu'une de vos productions dans la Feuille, j'y répondrai avec empreſſement ſuivant mes lumieres.

Le SPECTATEUR tranquille.

AU PUBLIC.

L'Approbation dont il a plu au Spectateur tranquille ſe montrer ſi libéral envers mon Diſcours touchant les qualités eſſentielles que doit avoir un Militaire, m'eſt trop glorieuſe pour ne pas faire éclater ma reconnoiſſance, & les remerciments que je lui dois. A ſon exemple, j'oſe les rendre publiquement, & je ſatisfais tout enſemble, mon devoir & ma vanité, & je ſouhaiterois pouvoir faire connoître au Public combien je lui ſuis reconnoiſſant & obligé. Cet effet de l'amour-propre ne le ſurprendra pas ; il ſçait trop, qu'il eſt naturel *à* ceux qui ſe mêlent d'écrire, & je ne puis m'empêcher de lui dire que j'ai toujours dans l'eſprit les douces idées de l'heureux ſuccès de mon Ouvrage. Je ſuis flatté de ce qu'il ait plu & fait effet ſur l'eſprit des Compatriotes du Sincere. Je ne puis encore en dire autant des miens ; j'ai pourtant plu à quelques uns, & déplu *à* beaucoup d'autres. Le Sincere a paru goûter mon Ouvrage, & ſon adreſſe *à* l'Imprimeur m'encourage *à* toucher une autre matiere dans la prochaine Feuille. Ce n'eſt point l'amour d'une vaine gloire qui me fera écrire ; je chercherai à mériter l'eſtime de mes concitoyens ; je m'appliquerai *à* leur communiquer les Réflexions que je ferai ſur les divers Arts & Sciences dont j'ai une foible connoiſſance. Je revois à tous moments cette obligeante attention que le Spectateur tranquille & le Sincere ſemblent avoir prêté *à* mes dernieres Réflexions ſur les qualités d'un Officier, & je prends plaiſir ſans ceſſe à me ſouvenir des applaudiſſements dont ils daignent m'honorer dans les Gazettes du 8 & 15 Juillet. Je les ſupplie d'être perſuadé de ma reconnoiſſance, & que je ſuis non-ſeulement leur admirateur, mais auſſi leur zèlé partiſan.

Le Nouvel AMI DES SCIENCES.

Au Canadien Curieux.

QUoi, d'un même trait ſonder l'abîme de l'Océan, lui donner des bornes ou lui faire franchir ſes barrieres, & de là partir avec rapidité, ſe percher ſur le ſommet des montagnes ; cette entrepriſe eſt au-deſſus de vos forces. Vous n'avez pas craint que quelque poiſſon dans le Golfe de Maracaibo ne vous gobe, & qu'en approchant du Soleil il n'ait fondu la cire molle qui cimentoit vos ailes. C'eut été dommage, ſi jeune, d'avoir le ſort d'Icare. Il ne faut pas cependant vous rebuter. Je vous blâme de vous tranſporter dans le Golfe du Mexique, aux Acores, au Cap-Verd, tandis que vous avez, ſans vous donner tant de peine, des objets préſents qui peuvent flatter votre curioſité, & dont la connoiſſance eſt très-avantageuſe. Avant d'eſſayer d'atteindre à la cime d'un Mont, il faut en inſpecter les avenues ; & afin de ne pas ſe fatiguer & reſter en chemin, marcher à pas lent dans les ſentiers tracés, ſouvent allonger la route, & ſe repoſer.

Tout ce qu'on a dit au ſujet des révolutions de l'Océan ne ſont que de ſimples conjectures ; on ne peut alléguer aucune preuve contre laquelle il n'y ait quelque objection. La découverte de pluſieurs Iſles de l'Amérique, dans les ſiécles paſſés, a fait penſer que puiſqu'elles n'avoient pas été connues avant, elles étoient enſevelies ſous les eaux. Les hommes ont été aſſez vains pour croire que ce qui ne s'eſt pas préſenté à eux n'étoit pas. Hercule crut avoir campé au bout du monde, & dreſſa ſes Colonnes, avec l'Inſcription *nec plus ultra*..... Une des raiſons que vous m'avez donné m'arrête. *Le peu de population*, en ſuppoſant que ce continent eut été enſeveli ſous les eaux ainſi que pluſieurs Iſles dans leſquelles on a trouvé des habitants, d'où ſortiroient ces habitants ? La terre n'engendra jamais des hommes. Il faut donc, pour trancher toute difficulté, adopter le ſyſtême de la diviſion de l'Univers entre les fils & petits fils de Noé, leur importation dans pluſieurs parties où ils ont vécu ſucceſſivement, juſqu'au jour qu'ils ont été découverts. Les guerres continuelles entre les Nations qui habitoient ce continent, ont détruit régulièrement autant qu'ils pouvoient produire. Leur incontinence a été un obſtacle à la génération. Je me ſuis informé de la partie qu'arroſe le Miſſiſſipi, & des Nations qui l'habitent ; on m'a aſſuré que la Nation *Chacta*, établie ſur les bords du Lac Pontchartrain, formoit un Corps de neuf *à* dix mille hommes portant les armes. Que les *Natchés*, lors de leur deſtruction, formoient au moins ſix mille hommes. Les *Arkanſa* étoient très nombreux. La Belle Riviere ou *Loyo* fourmille de ſes habitants. Les Illinois furent une Nation formidable par leur nombre. Le *Miſſouri* eſt très bien peuplé. Le haut du Fleuve Miſſiſſipi, toutes les Rivieres qui y déchargent, les prairies qu'il arroſe fourmille d'hommes ; & ſans les guerres qui les détruiſent journellement, le continent ſuffiroit *à* peine pour leur ſubſiſtance. L'Iſle St. Domingo, le Mexique & toutes les parties découvertes par Chriſtophe Colomb étoient très-bien peuplées.

Je croirois volontiers qu'un Fleuve, dont le cours eſt rapide, ſe détourne quelquefois dans certains endroits, comme en coupant une pointe, en tranſportant du ſable mouvant tantôt dans une partie tantôt dans une autre, que dans la rapidité de ſon cours il n'enleve dans un endroit & raporte ailleurs ſans changer de lit ; mais que le Globe terreſtre ſoit le jouet de l'Océan de maniere à le bouleverſer comme vous dites, non : il peut ſe faire quelque révolution, mais peu ſenſible. Les Antilles, les Acores, les Iſles du Cap-Verd ont été

autrefois, mais on n'a cru qu'elles existoient que lorsqu'elles ont été découvertes ; & pour avoir plus de mérite on a imaginé qu'elles avoient resté un nombre de siécles ensevelies sous les eaux. L'amour propre engendra ce systême, la curiosité l'a fait adopter, & le goût pour l'extraordinaire le nourrit.

Je suis un peu fatigué de ma route, cependant il faut escalader les Montagnes, & fouiller dans leurs entrailles pour découvrir si je n'y trouverois pas quelque qualité productrice des Coquillages, Coraux & Sables qui se trouvent, mais rarement, sur leur sommet. J'ai vu sur la cime des Montagnes très-élevées, comme sur le MORNE ROUGE au Cap Français, un Lac dont les bords sont couverts de coquillages, où le poisson abonde : il en est même dans cette partie. Mais que ces coquillages sont bien différends de ceux que l'on trouve sur les bords de l'Océan, ainsi que les poissons, coraux & sables. Aussi, bien loin de croire que ce soit l'effet de la révolution des Mers, j'adopterai plus facilement le systême du Déluge. Les eaux couvrirent la surface des Montagnes, celles qui se trouverent former un bassin sur le sommet y conserverent partie de ces eaux ; les poissons, les coquillages y resterent ; les sources qui sont très-abondantes & les pluyes ont entretenu le liquide, & les poissons, &c. se sont conservés jusqu'*à* ce jour.

J'ai recherché soigneusement ce qui concerne la partie de la Louisianne, rien d'extraordinaire. Le Fleuve qui la baigne roule, pour ainsi dire, continuellement quantité d'arbres, dont partie descendent du Missouri ; plusieurs s'arrêtent sur des pointes ou dans des anses, & forment ce qu'ils appellent des *embarras* ; cinq, six, dix ans après, ces arbres sont couverts de limon & sable que roule ce Fleuve en abondance. Où est le prodige ? il en est peut-être depuis plus de dix siécles qui reçoivent tous les ans, lors du débordement du Fleuve, une nouvelle couche.

Les Sillons de charrue tiennent un peu de la fiction ; on trouve à la vérité, le long du Fleuve, quelques endroits qui paroissent avoir été cultivés, & sont abandonnés. Qu'y a-t-il de surprenant, les Nations qui habitoient ses bords n'ont-ils pas de tout temps travaillé la terre pour leur subsistance ? Ces hommes, maîtres d'un aussi vaste continent, transportoient leur demeure toutes fois & quantes ils le trouvoient nécessaire, tant pour s'éloigner de leurs ennemis, que pour se procurer ou une chasse plus avantageuse, ou un terrain plus fertile. Aussi, voit-on quelques vestiges de leurs anciens établissements.

Le seul lieu où l'on puisse reconnoître les Sillons de charrue est, suivant les connoissances que l'on m'a donné, au lieu appellé le MONT JOLIET, environ *à* cent lieues dans la Riviere des Illinois ; mais il ne faut pas en rechercher la cause si loin. Les Indiens qui habitent cette partie disent sçavoir, par tradition, qu'une Peuplade Espagnole s'étoit établie dans cet endroit, & qu'après quelques années de séjour ils furent obligés de se retirer, tant par les guerres qu'ils avoient à soutenir, que par la difficulté de recevoir les secours nécessaires, vu l'éloignement des lieux.

Le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous, fait que je ne m'apperçois pas de ma prolixité. Bonjour.

LE SPECTATEUR tranquille.

A L'IMPRIMEUR.

MONSIEUR,

JE vous envoie un essai de ma Muse ; quoique j'eusse proposé de n'écrire qu'en Prose, la fureur Poetique en a disposé autrement : je mêlerai l'un & l'autre. Avant que le Public décide sur mon Ouvrage, je lui déclare de bonne foi que je le crois très mauvais. Un instant de mélancolie a enfanté mon Elégie, un moment de réflexion a été sur le point de me la faire supprimer ; une bizarrerie de Jeune homme m'engage en ce moment *à* vous l'envoyer. Je salue Monsieur le Spectateur tranquille ; j'attends de lui son sentiment sur le petit morceau que je lui ai adressé dernierement dans votre Gazette : j'ai peur de m'être trop avancé. *mons parturiet murem.* Je suis, ~~votre adm rateur.~~

LE CANADIEN curieux.

Quebec, le 8 Juillet 1778.

Sur la mort d'une Jeune Demoiselle Angloise, de Québec.

Ecoutez, Bergers, ma musette,
Suspendez vos tendres ardeurs,
De la belle & jeune Lisette
Je vais vous chanter les malheurs.

Elle étoit au printems de l'âge,
L'Amour lui prêtoit ses appas ;
Le Berger lui rendoit homage ;
La rose naissoit sous ses pas.

La Mort sans respect pour ses charmes,
Trancha le fil de ses beaux jours ;
Fit verser au berger des l'armes,
Plongea dans le deuil les Amours.

Pleure, rossignolet sauvage,
Arrête-toi, petit ruisseau,
Cesse, oiseau, ton tendre ramage,
Lisette descend au tombeau.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

MES occupations ne m'ont pas permis de répondre plutôt à votre adresse du 24 du mois passé. Le projet que vous avez imaginé est très-propre à donner de l'émulation & de l'instruction à la Jeunesse ; mais comment l'exécuter ; établir une petite Académie pour la Langue Française & l'Orthographe, proposer des prix aux Emules est un moyen assez sûr pour y parvenir. Mais irez-vous, Monsieur, y donner des leçons ? Le souffrira t-on même ? Ne prendroit-on pas les démarches que vous feriez pour autant de marques de mépris pour la Nation, & ne seroit-ce pas le moyen de vous faire détester ? Si vous êtes Canadien, vos Compatriotes se croiront pour le moins aussi Sçavants que vous, ils n'écouteront pas vos conseils, si même ils n'en rient pas. Abandonnez donc un plan qui ne sçauroit réussir. Vous avez lu, sans doute, le reproche que vous fait le SINCERE au sujet du Montréaliste Canadien : cependant vous lui avez représenté ses défauts avec beaucoup de douceur ; vous n'avez pas troublé la tranquillité qui paroît dans vos écrits. Que feroit ce si vous les repreniez en face, l'amour propre est dans le sang, il faut un reméde violent pour le purifier ; il ne s'agit pas de les engager *à* faire un amusement de l'étude, il faut un motif plus puissant que vous ni moi ne pouvons procurer.

J'oubliois de vous parler de l'Emule des Sciences reformé ; vous devez vous appercevoir du génie de la Jeuneſſe du pays : en vérité je n'ai jamais tant regretté le temps que celui que j'ai employé à lire ſon fatras de puérilité. Il a donné des preuves certaines d'une ignorance craſſe, & en même-temps d'une préſomption intolérable. Je crois être diſpoſé à garder un profond ſilence ſi je ne trouve quelque objet qui ſoit plus avantageux, & qui préſente plus de ſuccès.

LUI SEUL.

A SON EXCELLENCE

MESSIRE FREDERIC HALDIMAND,

Ecuyer, Capitaine-Général, Gouverneur en Chef dans toute la Province de Quebec & Territoires en dépendant en Amérique ; Vice-Amiral d'icelle, Général & Commandant en Chef des Troupes de Sa Majeſté en ladite Province & Frontieres, &c.

LES Citoyens de la Capitale ont l'honneur & l'avantage de poſſéder Votre Excellence ; ceux de Montréal ſont dans les déſirs les plus ardents de vous préſenter, de vive voix, leurs reſpects, & témoigner la ſoumiſſion avec laquelle ils ſeront ſous votre heureux Gouvernement ; offrant les vœux les plus ſinceres pour votre ſanté & proſpérité.

La perte que nous faiſons d'un ſi digne Général ne peut s'effacer de nos cœurs, quoique ſa place ſoit très-dignement remplie ; Nous continuerons *à* vous donner toujours les témoignages de notre zèle pour l'Auguſte Souverain au nom duquel vous regnez ſur toute la Province.

VIVE LE ROI,
& le Général HALDIMAND.

Le 9 Juillet 1778.

Réponſe de Son Excellence.

Quebec, le 13 Juillet 1778.

JE vous prie, Monſieur, de vouloir bien remercier de ma part Meſſieurs les Citoyens de Montréal, de l'Adreſſe qu'ils m'ont préſenté, & de les aſſurer, qu'en imitant la conduite de mon Prédéceſſeur, je mettrai tous mes ſoins *à* remplir, avec exactitude les Ordres du Roi, qui ont tous pour objet, leur ſûreté, leur tranquillité & leur proſpérité ; & que je ſuis bien perſuadé du zèle qu'ils apporteront, pour me mettre à même d'accomplir des vues auſſi bienfaiſantes.

Je demeure, avec une parfaite eſtime,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéiſſant ſerviteur.
FRED. HALDIMAND.

Mr. Neveu-Seveſtre, Colonel des Milices de Montréal.

SONNET C.

De Petrarque,

Traduit par Madame de VAUCLUSE.

LA fortune, l'amour, & mon ame craintive
Me rendent odieux le préſent, le paſſé ;
De ce monde orageux, par le malheur laſſé,
Je déſire aborder *à* la paiſible rive.
Quand d'amour conſumé, la fortune me prive
Des ſecours par leſquels le chagrin eſt chaſſé.
Lorſque de toutes parts je me vois menacé,
Dans les pleurs, les combats ; faut-il donc que je vive ?
Mes jours plus fortunés ne peuvent revenir,
Et mille nouveaux maux la raiſon me préſage ;
J'ai déjà commencé l'automne de mon âge :
Ah ! quand d'un doux eſpoir je veux m'entretenir,
Je trouve en cet eſpoir le fragile du verre
Et dans tous mes deſſeins une éternelle guerre.

ENIGME.

SANS être en Canada, je ſuis à Montréal,
L'on me rencontre à Londres, ainſi qu'en Portugal ;
Je ne ſuis point au monde, & je vais à l'Egliſe,
A la table & au lit, je ſuis toujours de miſe,
Je me trouve au plaiſir, comme à l'affliction,
Sans moi mon cher Lecteur, point de Religion.

Par L'EXILE'.

LOGOGRYPHE.

LECTEUR, je ne ſuis plus de mode chez les grands,
On ne me trouve plus dans les appartements ;
A peine le Bourgeois conſerve mon uſage ;
C'eſt ainſi que de goût l'on change d'âge en âge.
A-t-on tort ou raiſon ? eſt-ce pire ? eſt-ce mieux ?
Mieux, diront les enfans. Non, diroient leurs ayeux.
Quoi qu'il en ſoit, je ſuis un meuble très-utile.
Dans mes ſept pieds l'on voit un Officier de Ville ;
Un pronom perſonnel ; ce que porte un Soldat,
Lorſque plein de courage il s'avance au combat ;
Un inſtrument qui ſert *à* mouvoir la galére ;
Celui qui vous chérit, malgré votre miſére ;
Ce que cherche un Poete ; un agréable mois ;
L'eſpéce de pigeon qu'on trouve dans le bois ;
L'Empire de Thétis ; deux notes de muſique ;
Celui qu'on ne connoît en nulle République ;
Ce qu'eſt un bon ami ; ce qu'on ne fait jamais
Dans l'amére douleur, dans les cuiſans regrets ;
Un amas d'eau boueuſe ; un être indiviſible ;
Un élément ſubtil, élaſtique, inviſible ;
Le nom, l'auguſte nom de la Reine du Ciel ;
Ce qu'on ne peut pas dire & du lait & du miel ;
Une Ville en Auvergne, une autre en Italie,
Ce qu'une femme prend lorſqu'elle ſe marie.

Faute *à* corriger dans la derniere Gazette, à la ſeconde Colonne de la ſeconde page, à ces mots *non tibi licet adſire Corinthum*, il faut lire *adire Corinthum*.

MONTREAL, Chez F. MESPLET & C. BERGER, Imprimeurs & Libraires.

N°. IX. (33) (1778.)

GAZETTE
DU COMMERCE
ET LITTERAIRE,
Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 29 Juillet 1778.

A SON EXCELLENCE
MESSIRE GUY CARLETON,

Chevalier du très-honorable Ordre du Bain, ancien Gouverneur de la Province, &c. &c. &c.

LES jours heureux que nous avons goûté ſous la douceur de votre Gouvernement ſont paſſés ; mais les regrets que cauſe votre départ à tous les honnêtes & fideles Canadiens ne s'effaceront jamais de nos cœurs ; ce qui peut nous conſoler, c'eſt que nous eſpérons que Sa Majeſté vous appelle à occuper des places plus diſtinguées que celles de notre Province ; nous ſupplions Votre Excellence de recevoir nos ſinceres reconnoiſſances, & de vouloir faire connoître notre zèle & attachement à Sa Majeſté. Nous ferons notre poſſible pour le continuer à notre nouveau Gouverneur, ayant l'honneur d'être dans un très-profond reſpect,

De Votre Excellence,

Les très-humbles & très-obéiſſants

Le 9 Juillet 1778. Serviteurs,

Réponſe de Son Excellence.

Quebec, le 15 Juillet 1778.

MESSIEURS,

J'AI bien des remerciements à vous faire de votre obligeante Adreſſe du 9 de ce Mois, je vous ſouhaite toute ſorte de bonheur & de proſpérité ; & ce m'eſt une ſatisfaction toute particuliere que je vous laiſſe ſous le ſoin & la protection d'un Général, dont l'expérience & les vertus peuvent vous donner les plus douces eſpérances d'un Gouvernement ſage & équitable.

Monſieur Seveſtre aura la bonté de communiquer la Réponſe, ci-deſſus, aux Meſſieurs de Montréal qui ont ſigné, avec lui, l'Adreſſe du 9 Juillet ; je ſuis avec la plus parfaite eſtime,

Son très-humble & très-obéiſſant

Serviteur, GUY CARLETON.

Mr. le Colonel Seveſtre, Commandant les Milices à Montréal.

De Montréal, ce 22 Juillet.

A L'IMPRIMEUR.

MONSIEUR,

ME flattant d'avoir trouvé le mot qui faiſoit le ſujet du Logogriphe que vous avez inſéré dans votre derniere Gazette, j'oſe vous prier de préſenter au Public, dans la premiere, ſa ſolution, ſi toutefois vous la trouvez juſte ; je m'appuie entiérement ſur vos lumieres. Je ne doute point que pluſieurs ne l'aient trouvé avant moi qui, peut-être, faute de loiſir ne vous l'ont point préſenté. Je ſuis avec conſidération votre Serviteur. QUINSON DE St. OURS.

Le mot qui faiſoit le ſujet du Logogriphe eſt *Armoire*, dans lequel j'ai trouvé, *Maire*, Officier de Ville ; le pronom perſonnel, *moi* ; l'inſtrument qui ſert à mouvoir la galere, *rame* ; ce qui nous chérit malgré notre miſere, *ami* ; ce que cherche un Poete, *rime* ; un agréable mois, *Mai* ; une eſpece de pigeon qu'on trouve dans les bois, *ramier* ; l'Empire de Thetis, *Mer* ; deux notes de muſique, *re*, *mi* ; celui qu'on ne connoit en nulle République, *Roi* ; ce qu'eſt un bon ami, *rare* ; ce qu'on ne fait jamais dans l'amere douleur, *rire* ; un amas d'eau boueuſe, *mare* ; un être indiviſible, *ame* ; un élément inviſible, *air* ; le nom de la Reine du Ciel, *Marie* ; ce qu'on ne peut pas dire & du lait & du miel, *amer* ; une Ville en Auvergne, *Riom* ; une autre en Italie, *Rome* ; ce qu'une femme prend lorſqu'elle ſe marie, *un mari*.

Pour l'Enigme, je crois que c'eſt la lettre *L*.

A ADIEU.

Réponſe à ſes Réflexions ſur la Science, dans la Gazette du 8 du courant.

A Quoi ſervent toutes vos réflexions, vous voulez que la Science faſſe le bonheur de l'homme ; par elle, ſuivant vous, il connoît ce qui lui convient & le pratique ; examinant les objets qui l'environnent, il en apprend la juſte valeur, & par le mépris qu'il en fait il ſçait jouir des choſes qu'il a, & ſe paſſer de celles qu'il

n'a pas. Mais le tout bien conſidéré ne vaudroit-il pas mieux dire que l'homme apprend ſeulement à chercher dans ſon orgueil de quoi ſe dédommager de ſon impuiſſance ? Combienen eſt-il ? qui croient que chercher à ſe rendre heureux, par le moyen de la Science, c'eſt apprendre à ſentir combien on ne l'eſt pas.

Pluſieurs exemples nous prouvent que la Science & la Vertu ne ſe ſuivent pas toujours. Combien de grands Hommes, avec beaucoup de ſçavoir, n'ont pas laiſſé d'être malheureux & vicieux ; n'ont-ils pas dû connoître d'abord la foibleſſe de la condition humaine, les beſoins & les moyens d'y remédier ? S'ils l'ont connue d'où vient n'y ont-ils pas remédié ? n'ont-ils pu le faire ? Voyons ce que dit Madame Deshoulieres à ce ſujet.

Homme vante moins ta raiſon,
Vois l'inutilité de ce préſent céleſte
Pour qui tu dois, dit-on, mépriſer tout le reſte ;
Auſſi foible que toi dans ſa jeune ſaiſon
Elle eſt chancellante imbécille.
Dans l'âge où tout l'appelle *à* des plaiſirs divers,
Vile eſclave des ſens elle t'eſt inutile ;
Quand le ſort t'a laiſſé compter cinquante hyvers
Elle n'eſt qu'un chagrin fertile,
Et quand tu vieillis tu la perds.

Ajoutons à cela une réflexion de la même perſonne qui étaye mon ſentiment ſur l'inutilité des Sciences.

Que l'eſprit de l'homme eſt borné,
Quelque temps qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il ſoit né
Il ne ſçait rien à fonds, rien avec certitude,
De ténébres pour lui tout eſt environné ;
La lumiere qui vient du ſçavoir le plus rare
N'eſt qu'un fatal éclair, un ardent qui l'égare,
Bien plus que l'ignorance elle eſt à redouter ;
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître
N'eſt ſouvent qu'apprendre à douter.

En effet, les héréſies n'ont-elles pas toutes leur ſource dans les Sciences ? N'eſt-ce pas la Politique des plus habiles qui fut la plus funeſte aux Peuples ? Les rafinements ſur toutes ſortes de matieres n'ont fait que les corrompre au lieu de les améliorer. Plus on approfondit l'Etat de l'homme, plus on connoît qu'il eſt réellement malheureux. Ne vaut-il pas mieux s'étourdir que de vouloir remédier à un mal incurable.

Nous errons *(dit Rouſſeau)* dans des épaiſſes ombres,
Et ſouvent nos lumieres ſombres
Ne ſervent qu'*à* nous éblouir.
Soyons ce que nous devons être,
Et ne perdons point à connoître
Des jours deſtinés à jouir.

Ce parti vaut mieux que de s'appliquer *à* des recherches où l'eſprit s'égare, ſe perd même dans le temps qu'il croit tenir la vérité. Tout eſt incertitude dans la vie ; s'il y a quelque choſe de certain nous avons la vue trop foible pour le démêler.

Le conſeil que vous donnez de *manger le beurre & le miel, afin de connoître le bon & rejetter le mauvais*, ſeroit un ſujet de chagrin à celui qui le pratiqueroit, puiſqu'il ſeroit obligé de dire

——— Video meliora, proboque
Deteriora ſequor.———

Un exemple fâmeux dans l'antiquité appuye mon ſentiment.

Salomon qui reçut
La divine lumiere,
Négligea ſon ſalut
Pour le plaiſir de faire
L'amour
La nuit & le jour.

Je n'en démordrai pas ; la Science eſt un obſtacle preſque inſurmontable à la Vertu, on l'abandonne pour des recherches inutiles & nuiſibles. L'Orateur cherche toute ſa vie l'art de bien dire, & meurt ſans avoir bien fait. Le Philoſophe travaille pour connoître la nature, & jamais pour ſe connoître lui-même. L'Aſtrologue fouille dans l'avenir, & ne s'aſſure pas du préſent. Enfin, toute notre induſtrie ne tend qu'à nous rendre plus habiles, & nous ne faiſons rien pour devenir meilleurs. Nous ne ſommes point obligés de devenir Sçavants, mais ſeulement d'être gens de bien. Ne vaut-il pas mieux mettre fin à nos erreurs que de connoître celles des autres.

Travaillez, Monſieur, à acquérir de la Science, puiſque c'eſt votre goût ; mais, comme vous dites, vous mourrez ignorant ; quant à moi l'ignorance me plait, elle m'aſſure la jouiſſance.

MOI UN.

Au ſoit-diſant Ami des Sciences.

VOus voilà donc hors des rangs grace à votre ſuffiſance & à votre inſuffiſance. Je vous remercie de votre mauvaiſe humeur, car vous commenciez à m'ennuyer. Quoi ? vous oſez vous dire l'Ami des Sciences, & vous faites ſi peu d'effort pour en acquérir ? Vous vous croyez Sçavant cela vous ſuffit, & dès l'inſtant qu'on vous fait appercevoir que vous n'êtes rien moins que ce que vous croyez être, vous boudez. Oh le riche caractere ! oh le beau génie *à* cultiver ! Quoi : vous n'avez pu ou vous n'avez oſé répondre à mon adreſſe du 1 de Juillet ? Quelle ſtérilité ! vous ne voulez donc plus aſſiſter à mon Académie ? eſt-ce parce que j'ai dit qu'elle ne ſeroit jamais ouverte pour vous ? ne prenez pas cela au pied de la lettre. Il eſt vrai que vous me déplaiſez ; mais ne me conſidérez pas ſeul, ce qui m'a fait lever les épaules *à* fait lever la tête à d'autres du même calibre que vous ; ils vous ont applaudi, & vous n'ignorez pas, comme dit BOILEAU,

Qu'un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire.

Le jour que j'écrivis l'adreſſe il faiſoit extrêmement chaud, auſſi ai-je ſigné *oh ! qui fait chaud* ; mais aujourd'hui le temps eſt ſupportable, & je ſigne,

Le SPECTATEUR tranquille.

AU CANADIEN CURIEUX.

NE craignez rien, Monſieur, m'a réponſe du 12 doit vous raſſurer. Je vous ai prié de ne pas me regarder comme votre Critique ; je m'apperçois que vous avez prévu ma façon de penſer par le *mons parturiet murem*, n'importe avancez dans la carriere ; mais n'allez pas ſi vite, *qui trop embraſſe mal*

étreint. Votre mélancolie eſt heureuſe ; car l'Elegie qu'elle a enfanté eſt très-bien, pourquoi l'auriez-vous ſupprimée ? Il paroît que vous craignez la déciſion du Public ; dans ce genre elle n'eſt d'aucun poids. Le Public ignore l'art de faire des vers ; il faut craindre les connoiſſeurs, ils ſont ici très-rares. Je vous conſeille de ne pas vous attacher *à* la Poéſie ; que ce travail ne ſoit pour vous qu'un amuſement, car s'il devient fureur, vous pouvez vous attendre *à* être l'eſclave le plus *à* plaindre ; une rime vous tiendra plus gêné que dix périodes à quatre membres ; ne négligez cependant pas les diſpoſitions que vous ſentez avoir pour ce genre d'écrire. Un Sonnet, un Epigramme & quelques petits morceaux détachés, dont le travail recrée, voilà par où vous devez commencer ; ne vous obſtinez jamais *à* trouver une rime, c'eſt alors qu'elle vous fuira. Les Muſes ſont des vieilles filles, par conſéquent capricieuſes & malignes ; elles vous flattent juſqu'à une certaine partie de l'ouvrage, un petit vertigo les prend elles vous abandonnent, adieu le travail, votre Piéce demeure imparfaite, il faut attendre leur retour & leur bonne-humeur ; qui ſçait quand elle arrivera, on languit dans cette attente. Vous paſſez le temps *à* faire des efforts inutiles. J'ai imploré, il y a environ un mois, ma Muſe familiere pour m'inſpirer une Ode, elle s'eſt préſentée de bonne grace ; mais cela n'a pas duré ; elle vient un moment & court ſe promener je ne ſçais où, encore n'oſe-je pas agir trop bruſquement avec elle ; j'ai fini la cinquieme ſtrophe ſeulement, & j'ai paſſé bien du temps, gâté bien du papier, déchiqueté quantité de plumes, & qui plus eſt j'ai juré, mais tout bas de peur qu'elle n'entende. Tout eſt inutile, il ne faut rien faire en dépit des Muſes ; agitez-vous, tourmentez-vous, fachez-vous, arrachez vos cheveux, rongez vos ongles, mordez votre langue, grincez les dents, déſeſpérez-vous même, ſi les Muſes ne vous inſpirent vous renoncerez cent fois *à* votre deſſein, & vous vous y remettrez cent fois inutilement. Il eſt impoſſible de faire des bons Vers ſans leur ſecours, elles n'ont point d'obligation de ſervir *à* point nommé tous ceux qui les invoquent, auſſi faut-il ménager leur faveur. Je ne m'ennuye point avec vous, mais avant de finir je vous dirai que je crois qu'il eut été beaucoup mieux d'écrire, *De la jeune & belle Rozette* au lieu de, *De la belle & Jeune Lizette*, n'importe quel nom vous lui donniez ; mais l'épithete *jeune* devoit être avant *belle*. Ce n'eſt pas une faute groſſiere ; mais je vous prie d'obſerver que la moindre, dans la Poéſie, eſt plus ſenſible que la plus grande dans la Proſe. Evitez cette façon de parler uſitée dans la converſation : *Je vais* vous chanter ; ce *je vais* me paroît dur & trop vulgaire. Du reſte tout eſt bien ; la chute eſt d'autant plus belle, que le Lecteur ne devoit pas l'attendre ſi vite ; il faut que je vous quitte bruſquement ſans quoi je deviendrois ennuyeux.

Le SPECTATEUR tranquille.

Au nouvel Ami des Sciences.

NE m'ayez point d'obligation, Monſieur, de l'éloge que j'ai fait de vos Réflexions ſur les devoirs d'un Militaire. Je me fus manqué à moi-même ſi je n'eus donné mon approbation, & ſi je ne l'eus rendue publique. Quoi ! vous vous étonnez d'avoir déplu à quelques-uns ? ne deviez-vous pas vous y attendre ? Dans mon Adreſſe au Sincere du 22 vous devez voir ce que je penſe du ſuccès de vos travaux. Non, Monſieur, je ne conſidererai jamais l'amour-propre comme un vice pourvu qu'on lui preſcrive des bornes, je le crois même une vertu néceſſaire ; nous déſirons de plaire, nous écrivons pour inſtruire ; mais par un contre-coup inévitable nous reſſentons une joie ſecrette à laquelle quelques efforts que nous faſſions il n'eſt pas poſſible de nous dérober. Il s'agit ſeulement d'empêcher que l'amour-propre ne ſe change en orgueil, c'eſt l'écueil le plus *à* craindre pour un Auteur, & même le plus difficile *à* éviter. Je ne doute pas que la matiere que vous vous propoſez de traiter dans la premiere Feuille ne ſoit une nouvelle preuve de vos connoiſſances, faites-nous en part le plutôt poſſible, je ſuis impatient ; & ſoyez perſuadé que je conſerverai toujours pour vous une vraie eſtime, & vous prie de vouloir m'honorer de la vôtre, je ferai mes efforts pour la mériter.

Le SPECTATEUR tranquille.

Montréal le 25 *Juillet* 1778.

A L'IMPRIMEUR.

JE réfléchiſſois dernierement ſur le peu de précaution que prennent pluſieurs perſonnes *à* ouvrir leur cœur : j'en voyois avec douleur toutes les ſuites. Je profite maintenant de mon oiſiveté pour faire connoître aux jeunes gens, ceux *à* qui ils ne doivent pas faire confidence ? Si vous jugez *à* propos de communiquer mon ſentiment, vous m'obligerez.

Je trouve ſix ſortes de perſonnes à qui on ne doit pas ſe fier : Premierement, (ne déplaiſe aux Dames) ceux qui ſont épris d'amour, ſi vous ne voulez que notre ſecret paſſe à l'objet aimé. Secondement, les Yvrognes, parce qu'il eſt difficile qu'un homme qui s'enflamme de l'excès du vin, ne décéle votre ſecret, puiſqu'en cet état il décéle le ſien propre. Troiſiémement, les curieux, parce qu'ils ſont ordinairement indiſcrets. Quatriémement les médiſants, parce que la pente maligne qu'ils ont à médire, fait que pour ne pas ſe priver du plaiſir qu'ils y trouvent, tout ſujet leur eſt bon. Cinquiémement les grands parleurs, parce que comme il leur faut une matiere inépuiſable pour remplir leurs diſcours, il eſt difficile qu'ils ne produiſent pas ce qu'ils devroient taire : & enfin ceux qui communiquent aiſément leurs propres ſecrets ; car qui n'eſt pas fidele pour ſoi-même, ne pourra l'être pour un autre.

J'eſpere que Monſieur le Spectateur tranquille, toujours complaiſant à ſon ordinaire, voudra bien me donner ſon ſentiment ſur mon écrit, s'il l'en juge digne, il obligera.

Le CŒUR BIENFAISANT.

A L'IMPRIMEUR.

JE vous envoie, Monſieur, mes dernieres réflexions ; je me ſuis appliqué *à* faire voir au Public, combien la Muſique vocale a dégéneré depuis quelques temps, de ſon ancienne beauté, je vous prie de vouloir bien inſérer la matiere que je traite, dans votre prochaine Gazette, vous obligerez celui qui a l'honneur de ſe dire très-reſpectueuſement,

Votre très-obéiſſant ſerviteur,

Le Nouvel AMI DES SCIENCES.

Montréal le 25 *Juillet* 1778.

SI quelque Faculté ou quelque Art a besoin d'être ramené vers son principe, c'est sur-tout la Musique, tant elle à dégéneré de son ancienne gravité, & je trouve qu'elle est devenue comme on l'a dit autrefois, *effæminata & impudicis modis facta.* La principale cause de ce désordre est que le Compositeur veut travailler pour lui, & plaire comme Musicien : il ne sçauroit se persuader qu'il doit être subordonné, & que la Musique ne peut atteindre à son grand effet qu'en qualité de compagne, & d'auxiliaire de la Poesie. Son office est de disposer l'ame *à* recevoir les impressions des vers, d'exciter des émotions analogues aux idées particulieres & déterminées, produites par le Poete, & d'ajouter enfin une vigueur & une énergie nouvelle au langage des Muses. Si les cadences, & les roulements ne troubloient pas le langage des passions, si la Musique étoit d'accord avec elles, on ne trouveroit pas plus de ridicule, dans un Opéra, à mourir en chantant qu'en déclamant des vers ; & enfin s'il y avoit quelque défaut de vraisemblance *à* reciter en Musique, on en est assez dédommagé par les beautés qui en resultent. On sçait qu'autrefois les Poetes étoient en même-temps Musiciens ; alors la Musique vocale étoit telle, qu'elle devroit être dans sa véritable institution, une expression plus animée de pensées & des affectations de l'ame : aujourd'hui que les deux sœurs, la Poesie, & la Musique, marchent séparément, il arrive souvent que l'une ayant à colorier ce que l'autre *à* dessiné, elle emploie à la vérité des couleurs brillantes, mais au dépends de la régularité des contours. J'observe que les Maitres de Musique s'occupent peu aujourd'hui du récitatif, comme s'il n'étoit point propre à faire plaisir ; cependant on se souvient encore de certains traits de simple recitatif, qui remuoient l'ame, plus que n'a fait aucune Ariette de nos jours.

Ce seroit une variété, & un plaisir nouveau de faire accompagner les airs par divers instruments analogues au caractere des paroles, & qui embrassent *à* propos selon que l'exigeroit l'expression de la passion. De cette maniere l'accompagnement & l'harmonie seroient comme le nombre d'une belle prose, lequel doit être, selon le Pere Segnori, pareil au battement des marteaux sur l'enclume, Musique *à* la fois, & travail.

Les motifs & les modulations des airs devroient être simples, naturels, & non point détournés, embarrassés, & faussement merveilleux, tels qu'on les entend partout, en sorte qu'on crût voir renaître pour la Musique le seizieme siecle. La belle simplicité qui peut seule imiter la nature, à toujours été préférée par les gens de goût à tous les raffinements de l'art : le genre diatique donne en effet plus de plaisir, & est plus propre *à* remuer les passions que le chromatique plus composé & plus lâché. C'est ainsi que dans l'Architecture on considere avec plus de plaisir des corniches, qui composées de parties plus simples, moins travaillées & moins chargées d'ornements, donnent l'idée d'une plus grandes solidité.

Telle est l'opinion des plus grands Maîtres que l'harmonie appellée contrepoint, mêlée, comme elle l'est, d'une grande variété de parties de dessus, de basses ; l'une marchant rapidement, l'autre allant plus lentement, ne sçauroit jamais exciter dans l'ame une passion fixe & déterminée. La nature, pour produire un tel effet, exige absolument un tel mouvement, un tel son de voix, & non point un autre. La joie veut un mouvement rapide, un ton ferme & élevé ; la tristesse au contraire, une mesure lente, un ton bas & foible.

La simple mélodie allant sans cesse à son but d'un même pas & d'un même ton, fera bien ce que n'aura pu faire le contrepoint ; & quoique la mélodie, pour être bien traitée, n'exige pas autant de science, il n'en est pas moins vrai, qu'elle suppose un discernement délicat, & un goût exquis. Par exemple, ce n'est point sans danger pour le bon effet de la mélodie, que le chant parcourt de grands intervalles : on doit employer les sons les plus hauts dans la Musique avec autant de circonspection, que les grands coups de lumiere dans la peinture, de maniere *à* ne pas rompre l'accord du tableau.

Les passages ne devroient être placés que dans les paroles qui expriment une passion vive ou du mouvement ; par-tout ailleurs, ils ne sont propres qu'à interrompre le sens Musical : on ne devroit jamais répéter les paroles, qu'autant que la passion même y conduit, & après que le sens entier de l'air est fini : rarement devroit-on reprendre la premiere partie de l'air ; c'est une invention moderne, contraire à la marche du discours, & de la passion.

Enfin le compositeur doit avoir sans cesse devant les yeux cette vérité, que la Musique vocale, tant dans les airs, que dans les chants & les recitatifs, ne doit jamais être autre chose, que la déclamation même fortifiée. Toute Musique, dit un Sçavant Français *(préface de l'encyclopédie)* qui ne peint rien, n'est que du bruit, & sans l'habitude qui dénature tout, elle ne feroit guere plus de plaisir, qu'une suite de mots harmonieux & sonores, donné d'ordre & de liaison.

Si on vouloit des exemples relevés, de ce qu'il nous reste d'images de la vraie Musique, il faudroit les chercher dans les compositions du *Galparini*, du *Benoncini*, du *Scarlatte*, & sur-tout dans les deux Cantates du Thimotée, & de la Capandre du *Marcello* : c'est là que ce grand génie, ainsi que dans ses Mottets, a véritablement déployé le pouvoir de la Musique : il y a exprimé non-seulement les sentiments intérieurs de l'ame ; mais même il a sçu peindre *à* l'imagination les choses inanimées, il a uni *à* toute la sévérité de l'ancienne Musique, les graces & les agréments de la nouvelle ; mais ce sont des graces décentes.

La bonté de la Musique ne suffit point encore pour produire l'effet qu'on en doit attendre ; il dépend en grande partie de l'exécution, c'est ce qui me reste *à* faire voir ; j'attends auparavant les décisions du Spectateur tranquille, & du Canadien curieux, touchant mes réflexions présentes. Le nouvel AMI des SCIENCES.

ENIGME.

Je suis un composé de fluides exquis,
Que la nature habile ensemble a réunis.
Paré de mes couleurs, agissant, vif & libre,
Heureux qui me posséde en un juste équilibre !
Je coule partagé dans cent canaux divers,
J'humecte & j'entretiens un petit univers.
Mais lorsque, par malheur dans ma course rapide,
Cédant au choc fatal d'un embarras perfide,
Je viens à m'arrêter ; adieu : tout est détruit.
La machine se brise, & s'écoule sans bruit.

MONTREAL, Chez F. MESPLET & C. BERGER, Imprimeurs & Libraires.

GAZETTE
DU COMMERCE
ET LITTERAIRE,
Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 5 Août 1778.

A MOI UN

Ou l'Auteur des Réflexions ſur l'inutilité des Sciences, inſcrit dans la Feuille du 29 Juillet.

VOTRE raiſonnement vous flatte; vous trouvez dans le réſultat de vos Réflexions un certain je ne ſçais quoi qui contente votre ignorance, & favoriſe votre pareſſe. La difficulté de connoître la vérité dont la connoiſſance conduit infailliblement à la vertu, rend, ſuivant votre ſyſtême, tous les efforts que l'on pourroit faire pour y parvenir inutiles. Vous vous faites pluſieurs mauvaiſes raiſons pour vous laiſſer engager dans le courant qui vous entraîne ſans peine & agréablement, & vous ne prévoyez pas l'abîme où il vous conduit. Il n'eſt point difficile de renverſer vos ſophiſmes en les examinant de près, ils ſe détruiſent d'eux-mêmes. Vous attaquez la Science & la Vertu; avez-vous une Science aſſez étendue pour connoître que tant d'hommes avec beaucoup de ſçavoir ont été malheureux, vicieux, & même *Athées*? qu'ils ont été véritablement Sçavants, & réellement vicieux? il faut pour cela ſçavoir quel dégré de Science & de malheur ils ont eu, s'ils étoient malheureux dans des choſes où ils voyoient clair ou dans celles où ils étoient ignorants. Il faut que vous connoiſſiez, *à* tous égards, la conduite de ces prétendus Sçavants malheureux, & pour nous prouver que nous ne pouvons retirer aucune utilité de nos études il faut faire une juſte comparaiſon de nos forces & de nos lumieres avec les leurs, & pour cela il faut les connoître.

Vous avancez que nous avons la vue trop foible pour démêler s'il y a quelque choſe de certain; vous avez donc fait tous les efforts poſſibles pour découvrir la vérité ſans avoir réuſſi; c'eſt tout au plus une preuve de votre impuiſſance, de votre pareſſe, & peut-être de votre inconſtance. Vous devez dire que ces connoiſſances ſont au-deſſus de vos forces, mais non au-deſſus de celles de tous les hommes indiſtinctement.

Vous dites que les héréſies ont leur ſource dans les Sciences; c'eſt préciſément dire que les Sciences ſont la ſource de la vérité & des erreurs; elles ne ſont nuiſibles que par l'abus que l'on en fait. Je ſçais que l'erreur la plus commune des Sçavants eſt de prétendre qu'on ne peut rien ſçavoir, & c'eſt l'erreur la plus dangéreuſe. *Ex ore tuo te judico.*

Madame Deshoulieres, que vous citez, étoit Sçavante, elle n'a jamais abuſé de ſes connoiſſances, liſez ſes ouvrages. Elle étoit Auteur, & aſſez vaine pour le paroître, elle a dit aux autres hommes que la raiſon, préſent céleſte, lui étoit inutile, elle a cru le démontrer dans la ſtrophe que vous avez cité; mais ce n'eſt que des mots, j'en appelle *à* elle-même, & non *à* ſes Vers qui ne ſont qu'un jeu de ſon imagination. Si la raiſon étoit inutile elle ne fut jamais parvenue à acquérir, & ne ſe fut jamais conſervé l'eſtime & les déférences que tout homme ſenſé doit avoir pour ſa mémoire & ſes Ouvrages. C'eſt la Science & la ſaine raiſon qui l'ont conduit à l'immortalité. Je ne ſçaurois jamais convenir que le bonheur de l'homme git dans l'ignorance, je croirai toujours qu'elle eſt un obſtacle à la félicité, que la jouiſſance ne peut être agréable ſi l'on ne connoît parfaitement ſon objet, & le but auquel elle tend. Rouſſeau n'a jamais cru ſçavoir aſſez, il a toujours travaillé pour acquérir, ainſi que les autres Auteurs, ſemblables à ces avares qui connoiſſant la néceſſité & l'utilité des richeſſes, travaillent continuellement pour accumuler.

Le ——— *Video meliora, proboque deteriora ſequor.* ——— que vous citez n'eſt pas une preuve de l'inutilité des Sciences, mais de l'abus que l'on en fait, & du penchant naturel de l'homme pour le mal; il en eſt de même de ce que vous dites de l'Orateur, du Philoſophe, &c. puiſqu'il dépend d'eux de bien uſer de leur connoiſſance.

Que Salomon malgré ſa ſageſſe ſi vantée ſoit tombé dans une idolâtrie deteſtable, cela ne peut prouver que notre extrême miſere, la défiance où nous devons être de nous-mêmes, & la néceſſité de nous attacher à connoître parfaitement les différentes routes qui conduiſent à la vertu. Cela ne peut, dis-je, que nous engager *à* ſuivre opiniâtrément cette route épineuſe, & à nous éloigner promptement du chemin fleuri qui conduit au vice; mais il faut connoître l'un & l'autre.

Conſervez votre ignorance, jouiſſez d'un plaiſir qu'une imagination dépravée vous repréſente comme le ſuprême bien; je ne me reprocherai jamais de mourir ignorant, ſi j'ai employé la plus grande partie de mes

jours à rechercher dans l'étude des Sciences le vrai bonheur.

ADIEU.

Ou pour dire vrai, le SPECTATEUR tranquille.

Quebec, le 27 Juillet 1778.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

VOS railleries, mon cher Spectateur, ne m'empêcheront pas de continuer mes observations; quand un jeune-homme veut se mêler d'écrire il doit s'attendre à des petites mortifications.

Pourquoi ne voulez-vous pas croire que l'Amérique ait été autrefois couverte par l'Océan? la terre a-t-elle jamais eu de stabilité. L'Europe même a peut-être éprouvé le même sort. J'ai lu qu'une ancienne tradition assuroit que l'Angleterre faisoit partie des Gaules, & qu'elle en avoit été séparée par un de ces efforts de la nature qui étonnent l'esprit de l'homme trop foible pour concevoir de telles révolutions: vous n'êtes pas mieux fondé que moi dans votre système, nous ne pouvons former que des conjectures.

En supposant, dites-vous, que l'Amérique eût été ensevelie sous les eaux ainsi que plusieurs Isles dans lesquelles on a trouvé des habitants, d'où sortiroient ses habitants? Il n'est pas difficile de répondre à cela: une si grande étendue de terre n'aura pas certainement été entiérement submergée, il ne se peut que les sommets des hautes montagnes n'aient été exempts de cette inondation; quelques habitants, comme il est à penser qu'il y en avoit beaucoup sur un si grand continent, s'y seront préservés du fléau, & auront suffi à le repeupler après l'écoulement des eaux.

L'on peut penser combien augmentoit la population parmi des Nations qui ne connoissoient, ni la débauche, ni l'intempérance; & je ne suis point de votre sentiment quand vous dites que leur incontinence a été un obstacle *à* la génération. La pauvreté, la tyrannie, l'ambition & l'intérêt qui empêchent les mariages parmi les Nations policées, étoient inconnus *à* ces Peuples; ils suivoient sans contrainte le doux penchant de la nature; ils n'avoient d'autres biens que ce que la terre leur offroit, d'autres toits que des cabanes pour les mettre à couvert des injures de l'air. Les villes qui sont les gouffres où vont se perdre les plus belles espérances de la génération, qui consument la jeunesse des campagnes, n'étoient point d'usage parmi eux, étant plus sobres que nous, plus propres à remplir les devoirs de la nature, on auroit trouvé leur continent beaucoup plus habité que l'Europe & les autres parties du monde, si quelque accident n'eût détruit cette grande population.

Vous parlez des Nations du Mississipi, du Lac Pontchartrain, de la Belle-Riviere, avec l'exagération des Voyageurs qui vous en ont informé; vous pouvez reduire à coup sûr ces nombreux habitants au quart; mesurez maintenant cet immense terrain qu'ils occupent, & vous verrez qu'il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi peuplé que vous vous l'imaginez.

Quant aux Sillons de charrue dont je vous ai parlé, je vous accorde qu'il y a peut-être de la fiction, je le tiens d'un homme qui a parcouru ces pays; mais, comme dit le proverbe, à beau mentir qui vient de loin; ou peut être, comme vous le pensez, sont-ce des peuplades Espagnoles qui ont cultivé ces endroits, & les ont depuis abandonné? je ne recuse pas non plus le système du déluge & de la division des enfans de Noé, c'est assez que l'Ecriture nous le dise pour le croire, je n'y trouve rien d'incompatible avec mes idées. Je finis, il est tard, le sommeil m'accable; peut-être que quelques heureux songes me transporteront dans ces régions que mon imagination vient de parcourir, je pourrai alors en parler sçavamment, & trouver matiere *à* continuer avec vous, Monsieur, un entretien qui m'est si agréable.

LE CANADIEN curieux.

A L'IMPRIMEUR.

MONSIEUR,

J'AI l'honneur de vous envoyer l'explication du Logogriphe que vous avez inséré dans votre Feuille du 22 de ce mois; je crois qu'ARMOIRE est le mot dont il s'agit; c'est un meuble qui n'est plus de mode dans les appartements des Grands, mais qui n'en est pas moins utile. Il est composé de sept lettres; en le décomposant je trouve, *Maire*, Officier de Ville; *Moi*, pronom personnel; *Arme*, que porte un Soldat au combat; *Rame*, instrument de galere; *Ami*, qui chérit malgré la misere; *Rime*, ce que cherche un Poete; *Mai*, l'agréable mois; *Mer*, l'Empire de Thetis: *Re, Mi*, deux notes de musique; *Ramier*, espece de pigeon des bois; *Roi*, qui n'est connu dans aucune République; *Rare*, qui est un bon ami; *Rire*, ce qu'on ne fait jamais dans l'affliction; *Mare*, amas d'eau boueuse; *Ame*, l'être indivisible; *Air*, élément subtil, élastique & invisible; *Marie*, le nom de l'auguste Reine des Cieux; *Amer*, contraire de l'essence du lait & du miel; *Riom*, Ville considérable en Auvergne; *Rome*, Ville d'Italie; *Mari*, ce qu'une femme prend en se mariant.

Je vous avoue franchement que, quoiqu'après avoir trouvé plusieurs mots qui m'indiquoient qu'*Armoire* étoit celui du Logogriphe, je n'aurois pas été en état d'en trouver l'entiere explication, ni par conséquent de vous l'adresser aujourd'hui, sans le CANADIEN CURIEUX *à* qui j'ai fait voir mon embarras, & que j'ai prié de m'aider de ses lumieres; il a acquiescé à ma demande, & par une nouvelle décomposition d'Armoire, il a trouvé les mots qui m'étoient échapé, & qui m'ont mis en état de répondre aux désirs de l'Auteur de ce Logogriphe.

Comme mes occupations journalieres me pressent de terminer celle-ci, & que je ne trouverai pas d'aujourd'hui un autre moment, je me vois obligé de me restreindre à quelques lignes de plus, pour témoigner ma reconnoissance, & faire mes remerciements les plus sinceres au SPECTATEUR TRANQUILLE, de la Lettre gracieuse & obligeante qu'il m'a adressé dans votre Feuille du 22 de ce mois, en réponse à celle que je vous avois écrite le 6. Je lui avoue qu'elle a fait une impression si douce & si séduisante sur mes sens, que j'ai été sur le point de tomber dans le défaut que l'on nous reproche en général, le *trop d'amour-propre*; défaut que n'a pu malheureusement éviter le Nouvel ami des Sciences; un seul & heureux instant de réflexion sur son Adresse au Public, m'a retiré de ce mauvais pas. Je ne prétends pas cependant par là le

blâmer entiérement. Je ſçais le charme ſéduiſant qu'il y a de ſe voir approuver d'un homme auſſi verſé dans l'étude des Belles-Lettres, & auſſi zèlé pour l'éducation de la Jeuneſſe Canadienne, que me le paroît le SPECTATEUR TRANQUILLE. J'aurois bien des choſes *à* lui communiquer, mais le temps paſſe. J'eſpere que ſous peu de jours j'aurai occaſion de lui écrire, & je me flatte de lui prouver, entr'autres, que ſi la Jeuneſſe Canadienne eſt ignorante, elle ne l'eſt pas du moins par ſa propre faute, comme il le fait entendre.

Quebec, le 27 Juillet 1778. LE SINCERE.

Au nouvel Ami des Sciences.

OH! pour le coup vous vous démaſquez vous-même, il n'eſt pas poſſible de ne pas vous connoître, vous deviez vous méfier de ma tranquillité & des éloges que j'avois donné à vos (comme vous dites) Réflexions ſur les devoirs d'un Officier; j'ai affecté de croire que ce fût votre Ouvrage, je vous ai engagé inſenſiblament *à* en produire quelqu'autre pour être plus certain que vous n'êtiez qu'un Plagiaire, & un Copiſte des Ecrits d'un Auteur qui penſoit mieux, & ſçavoit plus que vous. Pour être plus fondé dans mon opinion je vous ai adreſſé, dans la Feuille du 29, un éloge qui a dû vous flatter; mais vous aviez déja donné ce que vous appellez vos *dernieres Réflexions*. Quel ſujet traitez-vous? la Muſique vocale..... Dans l'Adreſſe à l'Imprimeur vous dites que *la Muſique vocale a dégénéré de ſon ancienne beauté*. Quoi! vous qui *à* peine ſçavez-vous que vous êtes né, & né dans un pays où il ne fut que très-peu de Muſiciens, vous diſſertez ſur la Muſique. Vous connoiſſez imparfaitement la game, vons ne l'avez jamais appriſe qu'en Canada, & qui plus eſt vous ne futes jamais l'élève de feu M. Lainier que j'ai toujours conſidéré comme le meilleur Muſicien dans le pays depuis que vous vivez, comment connoiſſez-vous les beautés de la Muſique? Vous vous érigez en Maître de l'Art, & vous croyez parler à des ignorants? vous vous trompez, il en eſt de vos prétendues Réflexions ſur la Muſique vocale, de même que de celles ſur les devoirs d'un Militaire; les unes & les autres ne ſont point de vous. J'ai comparé le ſtyle de vos Lettres avec celui de vos Productions, qu'elle différence! Je ſuis complaiſant, mais je vois clair, & ne ſerai jamais duppe. Ce qui prouve inconteſtablement que vous n'êtes pas l'Auteur de cet écrit; c'eſt qu'il eſt certain que la Muſique ne fut jamais en Canada *à* un période aſſez élevé pour dégénerer, comme vous dites, *de ſa gravité*. L'ouvrage que vous nous donnez fut compoſé en Europe, (vous ne viviez pas encore).

Je ſors des gonds, ma tranquillité m'abandonne. Je ne peux plus ſoutenir *à* une pareille fraude; auſſi je déſaprouve l'éloge que je vous ai donné dans la Feuille du 29, & je dis *à* l'Imprimeur; ne ſoyez plus aſſez indulgent pour remplir votre Feuille des vols & rapines Littéraires, ſi vous ne voulez voir le diſcrédit de votre Papier Périodique. AU PUBLIC;

Je vous préviens que le Nouvel Ami des Sciences n'eſt rien moins qu'un Sçavant, mais un Plagiaire..... Il ne connut jamais les devoirs d'un Militaire & la Muſique; il n'entend peut-être pas le terme de *Caſtramétation*, dont il s'eſt ſervi dans les Réflexions ſur les devoirs d'un Officier. Il ſçait, par un frottement irrégulier, tirer un ſon diſcordant d'un violon, & voilà tout. C'eſt un Copiſte qui croit nous abuſer: il cite *l'Encyclopédie* qu'il n'a jamais lu, ou que la liſant il n'a jamais compris. Je n'entrerai point dans le détail. L'Auteur de cet Ecrit connoiſſoit parfaitement la Muſique, & j'y connois très-peu; perſonne n'eſt obligé de tout ſçavoir; cependant je pourrois parler des compoſitions de Galparini & autres, peut-être mieux & avec plus de goût que le *Nouvel Ami des Sciences*; mais je croirois vous amuſer de choſes inutiles; il eſt des objets plus intéreſſants, & plus profitables *à* traiter. Chaſſez ce prétendu *Nouvel Ami des Sciences*, envoyez le en Italie, qu'il aille donner des Leçons de Muſique, tandis que nous raiſonnerons ici. Le SPECTATEUR tranquille.

A L'IMPRIMEUR.

HONNEUR au Spectateur tranquille, graces au temps ſupportable voilà votre ſignature; ſi je vous eus connu plutôt, *à* l'exemple de quelqu'un, j'eus demandé humblement votre ſuffrage, n'importe,

Je croyois que vous ne penſiez plus *à* moi, & que dans mon inſuffiſance vous vouliez me laiſſer jouir de ma ſuffiſance; mais je vois que vous déſirez reveiller mon amour propre, par l'Adreſſe que vous avez inſéré dans votre derniere ſous le titre de *Soi-diſant Ami des Sciences*. J'aurois préféré celui d'Amateur de la Science; mais lorſque je me ſuis qualifié d'Ami des Sciences, je n'ai pas prétendu pour cela me dire Sçavant; j'ai cru que ce nom pouvoit convenir ainſi que celui *d'Ami de la Fortune* peut ſe dire de la plupart des hommes, quoique tous n'en ſoient pas favoriſés. Au reſte, vous m'aviez critiqué, j'en ſuis content, & je veux ſuivre ce que dit Boileau.

——Aimez qu'on vous cenſure,
Et ſouple *à* la raiſon, corrigez ſans murmure;
Mais ne vous rendez point dès qu'un ſot vous reprend.

Vous trouvez dans moi deux grands défauts, dans votre Adreſſe du premier Juillet, celui de ſçavoir trop peu, & de croire trop ſçavoir; je puis dire de vous que vous ſçavez plus que vous ne penſez: car vous avez cru me faire écrire, & vous avez ſçu me faire ceſſer, n'ayant pas daigné répondre, ni vous fournir occaſion d'en inſulter d'autres que moi. Je ſuis très-ſincérement, l'AMI DES SCIENCES,
& ſelon vous le SOI-DISANT.

Quebec, 30 Juillet 1778.

AU VRAI AMI DU VRAI.

VOTRE Adreſſe du 15 Juillet à l'*Emule des Sciences reformé*, nous prouve que vous n'avez pas paſſé votre temps *à* la Critique des Modes, & que vos talents ne ſont pas bornés au ſimple amuſement; vous avez eu raiſon de tancer cet ignorant pétri d'amour-propre. L'obſtination à défendre ſon Epigramme qui n'eſt, comme vous dites, ni Proſe ni Vers, eſt une marque infaillible de ſon peu de connoiſſance; la hardieſſe avec laquelle il attaque le *Spectateur tranquille*, dénote un fanfaron qui ne ſçut faire que des rodomontades; un lâche qui attaque, avec deſſein prémédité de fuir ſi on lui réſiſte. J'ai goûté les différentes productions inſérées dans les Feuilles de Montréal. J'ai

distingué aisément celles que la Jeunesse Canadienne a fourni ; parmi lesquelles l'Ami des Sciences, le Nouvel Ami des Sciences, le Canadien Curieux, le Sincere, le Curieux honnête, le Jeune Montréaliste, celui qui dans la Feuille du 10 de Juin a remercié le *Défendeur* (comme il dit) de la Critique des Modes. Tout le reste sort de différentes plumes bien taillées, & fournies de bonne encre. L'Ami des Sciences s'empare d'un titre qu'il ne mérite pas. Le Nouvel Ami des Sciences n'est qu'un *Pilleur* & mauvais Copiste, ses deux Adresses le prouvent incontestablement. Le Curieux honnête a fait voir qu'il ne l'étoit pas, & la question qu'il a fait au sujet du Titre de la Gazette ne lui fait point honneur, aussi il s'est tû, il a eu honte. Le Jeune Montréaliste me paroît ou timide ou paresseux ; quoiqu'il en soit, il a tort de quitter la partie si vite. Mais le Sincere & le Canadien curieux me plaisent infininiment. Je félicite le *Spectateur tranquille* de pouvoir entretenir un commerce Littéraire avec ces deux Jeunes Gens ; je serois jaloux de son plaisir, si mes occupations me permettoient de me le procurer ; mais je me propose de leur dérober quelques moments pour me joindre à eux. Je vous préviens que la Critique me flattera, je ne m'en facherai jamais au contraire..... Je suis aussi curieux que le *Sincere* & le *Spectateur tranquille* de connoître l'Auteur anonime de la Lettre dans la Feuille du 1. Juillet ; mais je crains que nous n'ayons pas ce bonheur. Permettez-moi de vous quitter jusqu'à un autre moment. L'OBSERVATEUR.

AU CŒUR BIENFAISANT.

IL faut être bien complaisant (pour user de vos termes) pour vous répondre, le premier & dernier paragraphe de votre Adresse me prouve que le milieu n'est pas de votre production. Je dis plus, vous l'avez défigurée en ajoutant ou en retranchant. Je voudrois bien que vous me donniez la raison de ces mots entre deux parentheses *ne déplaise aux Dames*, cela n'a aucun rapport *à* ce que vous dites. Vous donnez des leçons aux Jeunes Gens, vous êtes jeune vous-même. Je connois trop ce dont la Jeunesse du pays est capable pour me tromper. Donnez des Réflexions de votre crû, je les recevrai, j'y répondrai avec plaisir. Le Canadien curieux, le Sincere me charment, je n'y trouve pas ce que je désirerois, mais ils se montrent tels qu'ils sont, c'est assez. Aucun Ouvrage ne m'a tant flatté que les leurs, pourquoi ? parcequ'ils sont eux-mêmes ; & si vous voulez me prouver que vous êtes celui qui avez fait les Réflexions inférées dans la Feuille, détaillez les raisons sur lesquelles vous appuyez votre façon de penser. Raisonnez, & prenez bien garde, vous ne me tromperez pas, craignez de vous attirer les mêmes reproches que le Nouvel Ami des Sciences. Le SPECTATEUR tranquille.

Explication des Enigmes du mois dernier.

La premiere, du 1 Juillet est *Soupir*.
La seconde, du 8 est un *Moule de Bouton*.
La troisieme, dans la même Feuille est *Mape Monde*.
La quatrieme, du 15 est le *Feu*.
La cinquieme, dans la même Feuille est *Manchettes*.
La sixieme, du 22 est la lettre *L*.
Le Logogriphe, voyez ci-dessus l'Adresse du Sincere.
La derniere Enigme, du 29 est *Sang*.

Dangers du Jeu.

Les plaisirs sont amers, sitôt qu'on en abuse,
Il est bon de jouer un peu ;
Mais il faut seulement, que le jeu nous amuse ;
Un joueur d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense,
D'être fort honnête homme, & de jouer gros jeu :
Le désir de gagner qui nuit & jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon. DESHOULIERES.

AVERTISSEMENT.

A Vendre chez le Sieur LEMOINE DESPINS, un Assortiment de Marchandises pour la Traite avec les Sauvages ; Sçavoir,

De la Poudre *à* tirer, du Plomb en balle & en grain, Fusils, Vermillon, Drap, Molletton, Carisel, Flanelle, Callemandre, Camelot rayé, Toile grise & blanche, Cotton, Miroir, Rassade, Couteaux, Couvertes, Tavelles, Indiennes, Pierres *à* Fusils, &c.

LOGOGRYPHE.

Oh que je vais t'embarrasser
Lecteur ! huit pieds bonne mesure
Forment ensemble ma structure ;
Travaille pour me deviner.
Je suis Peuple ; en moi tu trouvera
Une laide & stupide bête,
Une vieille femme parfaite
Qui dans ses vieux jours engendra ;
L'appui des vieilles gens,
Et dont les jeunes font usage ;
Une Déesse qui souvent
Dans les bois fit bien du ravage,
Et s'amusoit gaillardement ;
Une Ville de Normandie,
Un grand continent de l'Asie ;
Un Village des Pays Bas ;
Une Province en Amérique :
L'ouvrage d'un fameux Tragique.
Eh ! quoi tu ne me trouve pas ?
Cherche. Un oiseau dont le plumage
Est vert, & d'un lointain rivage
Vient amuser par son caquet,
Et parle comme un perroquet ;
Un Juge chez les Infideles ;
Le nom des mâles & femelles
Qui sont comme des avortons
Un peu plus grands que champignons ;
Une Ville en Guienne
Une en Espagne, une en Lorraine
Un suc transparent, un oiseau
Qui se plaît très-souvent dans l'eau ;
Trois particules, une Riviere,
Une Ile & Royaume... quoi plus ?
Une Ville en Anjou, un frere sanguinaire
Une Ville en Savoye, ce qui vaut un refus ;
Pour ne pas te laisser dans une gêne extrême,
Lecteur pese ces mots... peut-être est-ce toi même.

Par le Spectateur tranquille.

A la derniere Gazette, page 36, la septieme ligne du troisieme Paragraphe, au lieu de diatique, *lisez* dianotique.

MONTREAL, Chez F. MESPLET & C. BERGER, Imprimeurs & Libraires.

GAZETTE DU COMMERCE ET LITTERAIRE, Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 12 Août 1778.

LE 8 ducourant, *à* 6 heures du ſoir, ſon Excellence le Général HALDIMAND fit ſon entrée en cette Ville, dès le moment furent faites pluſieurs décharges de canon, tant de la Citadelle que des Navires en rade; la Bourgeoiſie Anglaiſe étoit en avant, ſuivoit la Milice Canadienne & la Troupe reglée, le tout formoit une allée depuis la porte de Quebec juſqu'*à* la Maiſon de la Compagnie, où ſon Excellence réſide actuellement; une Troupe d'environ ſix cents Sauvages ayant à leur tête Mrs. Saint-Luc de la Corne, Campbell, leurs Officiers & Interprétes, ſortirent de la Ville, & l'accueillirent par des cris qui annonçoient la joie qu'ils reſſentoient de ſon arrivée. Les Citoyens des deux Nations prouverent par leur empreſſement & la gayeté répandue ſur leur viſage une entiere ſatisfaction; tous ont concouru, avec zèle, à rendre à ſon Excellence, les devoirs qu'exige ſon rang, & les égards qui ſont dûs à ſes vertus; elle reçut les Compliments des Magiſtrats & de la Bourgeoiſie. Si ſon Excellence a été flattée des ſentiments qui ont paru au déhors, elle la ſeroit bien plus ſi elle en pouvoit connoître la ſincérité, en découvrant ce qui ſe paſſe dans le cœur de tous & de chaque Citoyen en particulier.

On apperçoit déja l'effet qu'a fait l'arrivée de Son Excellence ſur les Sauvages, ils témoignent tous le plaiſir qu'ils ont de voir leur Pere; on peut attribuer en partie, la tranquillité & la façon d'agir ſurprenante de ces hommes ſans mœurs, aux ſages ſoins, à la connoiſſance & à la prudence de M. St. Luc de la Corne.

A SON EXCELLENCE MESSIRE FREDERIC HALDIMAND,

Capitaine-Général, Gouverneur en Chef dans la Province de Quebec & Territoires en dépendant en Amérique; Vice-Amiral d'icelle, Général & Commandant en Chef des Troupes de Sa Majeſté en ladite Province & Frontieres, &c. &c. &c.

EN félicitant VOTRE EXCELLENCE ſur ſon heureuſe arrivée en cette Ville, nous ne pouvons qu'applaudir au choix toujours éclairé qu'en a fait notre Très-Auguſte Souverain, pour gouverner en cette Province.

Le cœur bienfaiſant, la ſage fermeté, l'ardeur martiale qui caracteriſent VOTRE EXCELLENCE, ne peuvent qu'aſſurer notre bonheur; auſſi répétons-nous avec joie l'acclamation que nous dicte le cœur;

VIVE LE ROI, VIVE SON EXCELLENCE.

NEVEU SEVESTRE,
Préſenté à Montréal, le 8 *Août* 1778, *Colonel des Milices.*

VERS *Adreſſés à Son Excellence*, FREDERIC HALDIMAND, *Gouverneur*, *&c.*

Lorſque je vois une Province entiere
Faire éclater un zèle auſſi vif que ſincere,
Sur un événement qui remplit tous ſes vœux,
Moi ſeul je garderois un coupable ſilence?
Duſſe-je être ſifflé, non, *à* mon tour je veux
Signaler ma réjouiſſance.
Apollon, je le ſçais, m'a refuſé ſes dons;
Mais quoi? ſans que ſur le Parnaſſe
J'aille mandier une place
Qu'il n'accorde jamais qu'à ſes chers nourriſſons;
Ne pourrai-je me faire entendre.
Non, je ne peux plus me défendre
Et réſiſter à mon penchant;
Reçois généreux HALDIMAND
Ce témoignage de mon zèle,
Ce n'eſt qu'une foible étincelle
Des doux tranſports dont mon cœur eſt épris.
Que d'autres dans de longs écrits
T'exaltent, & même ſur la lyre,
Exercent à l'envi leur eſprit, leurs talents;
Pour moi je n'ai qu'un cœur, ſi l'on me voit écrire
Peu curieux d'Eloges & d'encens,
Ce n'eſt point pour que l'on m'admire,
Mais pour montrer ce que je ſens.

Le Spectateur tranquille

A L'IMPRIMEUR.

MONSIEUR,

EXcuſez ma témérité, croyant avoir trouvé le Mot du Logogriphe, j'oſe vous en envoyer la ſolution ſelon mes foibles lumieres. J'eſpére que vous voudrez bien lui donner une place dans votre Gazette prochaine, ſi toutefois on ne vous en préſente pas de meilleure; vous obligerez votre obéiſſant ſerviteur.

Montréal, le 7 Août 1778. LANDRIAUX l'aîné.

Le Mot du Logogriphe eſt *Canadien*, dans lequel j'ai trouvé les mots ſuivants.

Ane — Une laide & ſtupide bête,
Anne — Une vieille femme parfaite / Qui dans ſes vieux jours engendra ;
Canne — L'appui des vieilles gens, / Et dont les jeunes font uſage ;
Diane — Une Déeſſe qui ſouvent / Dans les bois fit bien du ravage, / Et s'amuſoit gaillardement ;
Caen — Une Ville de Normandie,
Inde — Un grand continent de l'Aſie ;
Denin — Un Village des Pays Bas ;
Acadie — Une Province en Amérique :
Cid — L'ouvrage d'un fameux Tragique.
Canide — ——— Un oiſeau dont le plumage / Eſt vert, & d'un lointain rivage / Vient amuſer par ſon caquet, / Et parle comme un perroquet ;
Cadi — Un Juge chez les Infideles ;
Nain & Naine — Le nom des mâles & femelles / Qui ſont comme des avortons / Uu peu plus grands que champignons ;
Naiac — Une Ville en Guienne.
Denia — Ville d'Eſpagne, *Nanci* — Ville de Lorraine.
Candi — Un ſuc tranſparent,
Cane — Un oiſeau qui ſe plaît très-ſouvent dans l'eau ;
Ni, ne, de — Trois particules,
Aa — Une Riviere, *Candie* — Une Iſle & Royaume.
Cande — Une Ville en Anjou,
Cain — Un frere ſanguinaire.
Aneci — Une Ville en Savoye,
Deni — Ce qui vaut un refus,

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

JE n'ai pu obtenir votre ſuffrage ; ô ! que je ſuis faché. Je vous l'avois demandé *à* la vérité ; mais je m'en ſuis, je vous jure, bien vite repenti : je croyois m'adreſſer *à* un Spectateur éclairé, & je vois qu'au contraire je me ſuis adreſſé *à* un aveugle. Avouerai-je que c'eſt étourderie qui m'a fait vous demander votre ſentiment ſur mon écrit ? non, trop de crédulité eſt ma faute. Voyant que tout le monde s'empreſſoit de vous mettre de leur parti, j'ai cru devoir marcher ſur leur trace ; mais je ſuis détrompé maintenant, & je vois que les gens qui vous ont approuvé, ont ſuivi plutôt les voies de l'indulgence que celles de la juſtice. Le premier & dernier paragraphe de mon diſcours vous prouvent, dites-vous, que le milieu n'eſt pas de mes productions : dites-moi, je vous prie, où vous avés lu cela. Mais je vois ce qui vous guide ; comme vous êtes peut-être un Plagiaire vous concluez que je dois en être un, vous ſçavez vraiſemblablement que je n'ai point étudié, & vous êtes ſurpris de voir que je puiſſe faire ſortir d'un eſprit éclairé par les ſeules lumieres de la nature, ce que vous ne faites qu'après avoir ſeché dix ou douze ans ſur les livres. Quoi ! dites-vous, cela tient du miracle ! Je vous dis ici ſans éloquence, & avec naiveté mon ſentiment, ne déplaiſe *à* votre perſonne. Je ſuis jeune, vous l'avez trouvé. La raiſon commence *à* ſe faire ſentir chez moi ; mais je vous parle d'une choſe que vous ne connoiſſez pas. La raiſon, dites-vous, qu'eſt-ce que c'eſt ? je n'entreprends point de vous la faire connoître ; l'ouvrage ſeroit trop pénible. Vous me dites de raiſonner : raiſonner ſelon vous ce ſeroit déraiſonner ſelon moi. Les raiſons ſur leſquelles j'appuie ma façon de penſer ſont fondées ſur le bon ſens, par conſéquent je ne vous en parle point. Craignez me dites-vous, les mêmes reproches que le Nouvel Ami des Sciences ; je me regarderai bien heureux de n'avoir pas votre approbation. Je finis ; car je paſſe mon temps à rien. En effet, je compte le temps que je mets *à* vous répondre pour un temps perdu. Ecrivez tant que vous voudrez, je ne ſerai plus diſpoſé *à* vous répondre. Adieu ; je change mon nom de Cœur Bienfaiſant, en celui de *L'HOMME ſans culture*.

AU CANADIEN CURIEUX.

VOUS avez très-bien fait de ne pas vous rebuter, & de prendre le badinage que j'ai fait dans ma derniere ſur le même ton que je l'avois écrit. Ce ne doit point être un ſujet de mortification, au contraire je ne veux point du tout que vous vous fachiez.

Non, je ne croirai jamais que l'Amérique ait été autrefois couverte par l'Océan, l'inſtabilité même de la Terre admiſe, ſon mouvement n'eſt pas aſſez précipité pour que l'Océan puiſſe engloutir une auſſi grande étendue de terre, & la découvrir dans un ſi court intervalle de temps ; que ſucceſſivement quelques parties aient été ſubmergées, & en même-temps d'autres découvertes, j'y conſens. L'Angleterre pouvoit faire partie des Gaules, parce qu'elle n'en étoit ſéparée alors que par une petite Riviere qui depuis s'eſt accrue, & a formé la Tamiſe. Pourquoi depuis quatre ou cinq ſiécles n'a-t-on aucune connoiſſance de telles révolutions ? c'eſt quelles ſe font ſi lentement que l'homme ne peut s'en appercevoir, auſſi tout n'eſt que conjecture.

Vous n'avez pas fait attention que dans l'Adreſſe du 29 Juin vous dites "que tout dénote que le grand „ continent de l'Amérique ainſi que les Iſles qui l'en„ vironnent ont été long-temps *enſévelies* ſous les eaux." Et dans la derniere vous ſuppoſez que le ſommet des plus hautes montagnes a été garanti de la ſubmerſion, & que là ſe ſont conſervés quelques habitants. Le fléau n'a donc pas été ſi général, & nous voilà d'accord. Il y a eu quelques débordements ſucceſſifs dans pluſieurs parties, mais non aſſez forts pour enſevelir la totalité.

Quoi ! Monſieur, vous ne conviendrez pas que l'incontinence eſt un obſtacle à la génération ? Je vous dirai qu'il en eſt tant de preuves devant nos yeux même, que je ne crois pas qu'il ſoit libre d'en douter. Je crois que ces Nations n'ont pas, comme nous, rafiné les plaiſirs, que la délicateſſe de la volupté n'y entre en rien, mais que la brutalité ſeule les faiſant agir ils ont ſuivi ce mouvement de la nature ſans aucune réflexion ; par conſéquent ſans autre but qu'une ſatisfaction paſſagere qu'ils ſe procuroient d'autant plus immodérément, qu'ils n'étoient retenus par aucun ſentiment d'honneur, de pudeur, ni de religion ? Les Mariages n'étoient pas *à* la vérité l'ouvrage de l'ambition ou de l'intérêt ; mais que direz-vous de leur divorce, de la pluralité des femmes chez pluſieurs Nations, fruits de leur incontinence ; ajoutez à cela les guerres continuelles.

Ce que je vous ai dit des différentes Nations du Lac Pontchartrain, Miſſiſſipi, Bellerivière, n'eſt point exagéré, vous pouvez me croire ; auſſi ſerai-je faché d'en rabattre. Je conviens que l'uſage qu'ils font des liqueurs

ſpirituelles en diminue annuellement le nombre, nous le voyons par nos Nations voiſines. Mais, par réflexion, le défaut de population nombreuſe ne proviendroit-il pas de quelque vice en eux, quelque qualité dans le ſang qui y ſeroit contraire, de la nature de leurs aliments, ou de quelqu'autre cauſe inconnue ? je n'en ſçais rien ; mais il eſt certain que les Nations ſauvages ne multiplient pas autant que les Nations policées. Je ne me porte pas aſſez bien aujourd'hui pour vous parler plus long-temps ; je finis en déſirant que vous ayez fait un ſonge heureux. Bonjour au Sincere.

Le SPECTATEUR tranquille.

Aux Jeunes Emules des Sciences.

J'AI long-temps cherché les raiſons pourquoi dans un auſſi grand nombre de vous, Meſſieurs, il en étoit ſi peu qui s'occupent à donner quelques productions, un quelqu'un, qui vous eſt aſſez familier, me tira de cette inquiétude Jeudi dernier, & me dit que la crainte de mal faire & d'être critiqué en empêchoit pluſieurs, que je reprenois ſans ménagement, qu'aucune faute ne m'échapoit ; que les Adreſſes au nouvel Ami des Sciences, à l'Emule des Sciences reformé, & d'autres vous intimidoient. Timidité, & peut-être, le dirai-je ? amour-propre mal placé. Croyez-vous tout ſçavoir ? non. Comment eſpérez-vous apprendre ſi vous n'êtes montré ? & comment peut-on vous montrer ſans vous reprendre ?

Une autre raiſon eſt qu'aucun de vous n'ayant ſouſcrit pour la Gazette, n'a pas toujours la commodité de l'avoir pour la lire attentivement, faire des réflexions ſur les matieres qui y ſont traitées ; par conſéquent comment répondre ? Cette difficulté ne peut être levée que par vous-même. Vous employez une ſomme bien plus forte à des plaiſirs momentanés qui ne vous laiſſent ſouvent que le regret de les avoir pris, & vous négligez un amuſement honnête & inſtructif. Si vous euſſiez eu la Feuille à votre diſpoſition vous auriez ſuivi les différentes Adreſſes & Réponſes, vous en euſſiez connu les défauts, vous les auriez évité ; vous auriez connu le mauvais ſtyle, la mauvaiſe Poéſie de l'Emule des Sciences reformé, peut-être ſeriez-vous devenu ſes Antagoniſtes ; vous auriez reconnu que les productions du nouvel Ami des Sciences ſortoient d'une terre étrangere. Vous auriez critiqué l'Ami des Sciences, le Cœur Bienfaiſant, & pourquoi auriez-vous reſpecté le Sincere & le Canadien Curieux ; ſeroit-ce par ce que je me plais avec eux, & que vous n'oſeriez les attaquer de crainte que je ne ſuivis mon penchant en leur faveur ? ne craignez point, j'agirai ſans partialité. Vous devez avoir lu mes Adreſſes au Canadien Curieux, il ne s'en eſt point offenſé ; quand vous ſerez repris faites comme lui, cherchez ſeulement *à* vous corriger & à vous inſtruire.

Je vois avec regret que vous n'avez aucune connoiſſance de la Verſification Françaiſe, & que vous n'en recevez aucun principe ; cependant vous apprenez les Regles de la Verſification Latine. L'Eneide de Virgile me flatte, mais la Henriade de Voltaire m'enchante, j'admire les Satyres d'Horace & ſon Art Poetique ; mais les Satyres de Boileau, & ſon Art Poetique font en moi une impreſſion bien plus forte & plus agréable. On connoît beaucoup mieux les beautés de la langue naturelle que celles d'une langue qu'on ne peut connoître qu'imparfaitement.

J'ai appris que l'Imprimeur mettoit ſous preſſe un Abrégé des Regles de la Verſification Françaiſe ; ſon zèle eſt louable, & je vous exhorte *à* ne pas le rendre infructueux. Ecrivez & ne craignez point, mais ne pillez pas ; que l'idée vous vienne par la Lecture, mais réfléchiſſez & ampliſiez-la vous-même. Tous les hommes ou pluſieurs peuvent avoir la même idée, mais la maniere de la rendre eſt toujours différente ; ſi vous ne ſuivez pas mes conſeils j'aurai toujours la ſatisfaction de ſçavoir que le déſir ſincere de votre avancement les a dicté.

Le SPECTATEUR tranquille.

Au Spectateur tranquille, & au Sincere.

VOus déſirez de me connoître, vous m'avez dépeint en partie, mais mon portrait eſt imparfait, ce n'eſt qu'une foible eſquiſſe ; il y a dans votre peinture trop ou trop peu de couleurs, elles ſont trop pâles ou trop vives ; il eſt inutile que vous vous fatiguiez, je vous dirai ſeulement que

A la ſombre miſanthropie
Je ne dois point mes ſentiments,
D'une fauſſe philoſophie
Je hais les vains raiſonnements,
Et jamais la Bigotterie
Ne prononça mes jugements.

Pour vous tracer le chemin qui m'a conduit au bonheur dont je jouis, il faudroit vous conduire dans des ſentiers, dont le ſeul aſpect vous effrayeroit.....

O Spectateur tranquille ! tu me connois, je crois..... ô Sincere ! ne cherche pas à me connoître ; dès l'inſtant que vous me connoîtrez, & que j'en ſerai certain, je me tairai.

Signerai-je ? non, je ne ſigne pas.

A l'Ami des Sciences puiſqu'il veut l'être.

JE veux tout ce qui vous plaît ; admirez ma condeſcendance, prenez quel titre vous déſirerez, je ſerai toujours content pourvu que vous le méritiez ; avant de répondre à votre adreſſe, ſçachez que l'Imprimeur n'eſt point le Spectateur tranquille, auſſi écrivant *à* l'un d'eux vous ne devez pas mettre l'Adreſſe à l'autre.

Vous avez commencé par un ironie, pourquoi ne l'avoir pas continué. Votre ſeconde paragraphe eſt raiſonné ſérieuſement, mais vous l'avez gâté par la citation. Si vous euſſiez ſeulement cité

———Aimez qu'on vous cenſure
Et ſouple à la raiſon corrigez ſans murmure.

c'eut été très-bien, non pas que je me trouve piqué du troiſieme. Je ſuis dans une vraie indifférence à ce ſujet ; va pour ſot. J'ai trouvé le moyen de vous faire parler, mais vous avez mal débuté ; vous me prouvez que ſi vous ne boudez pas, vous vous fâchez : n'avais-je pas raiſon de dire que vous aviez un riche caractere ? vous aviez mal fait, je vous ai repris, vous avez continué a mal faire ; j'ai fait nouvelle critique, vous vous êtes tû par mauvaiſe humeur. La curioſité m'a engagé à vous donner une Adreſſe pour vous reveiller ; mais oh le vilain reveil ! ſi je l'eus prévu je vous eus laiſſé dormir long-temps. Le troiſieme paragraphe ne veut rien dire de conſéquent, vous n'avez pas daigné me répondre

(dites-vous) ni me fournir occaſion d'en inſulter d'autres que vous ; pourquoi ſerai-je aſſez peu raiſonnable pour reprendre un autre d'une faute que vous auriez fait.

Vous êtes l'Ami ou l'*Amateur (ſi vous voulez)* des Sciences ,, mais vous ne prétendez pas vous dire Sça-
,, vant ; il en eſt de vous en égard *à* la Science comme
,, des hommes en général, en égard à la fortune. Quel
,, eſt celui qui ne cherche par la vraie route pour l'aqué-
,, rir ? " mais quelle voie prenez vous pour parvenir *à* l'objet que vous dites aimer ? une voie qui ne pourroit vous y conduire. Dans le commencement vous dites que vous euſſiez demandé *humblement* mon ſuffrage ſi vous m'euſſiez connu. Point tant d'humilité, cela tient de la baſſeſſe, il vous eſt tout acquis ſi vous le méritez ; plus bas vous dites être content de ce que je vous ai critiqué, & tout de ſuite vous ne voulez pas vous rendre, parce qu'un ſot vous reprend. Je crois déméler au travers de tout ce galimathias, vos vrais ſentiments ; auſſi n'ai-je pas conçu de vous une idée plus avantageuſe ; je conſerverai celle que j'avois juſqu'*à* ce qu'il vous plaiſe me diſſuader. Le SPECTATEUR tranquille.

Réflexions Morales.

I.

Celui qui ſait beaucoup, penſe n'ignorer rien ;
Celui qui ſçait un peu, croit être fort habile ;
Qu'un ignorant ſe juge ignorant, je ſoutien,
Que cet homme *à* trouver eſt le plus difficile.

II.

Le jeu dans ſon principe eſt le contrepoiſon,
Qu'oppoſe *à* la triſteſſe un aimable ſiſtême ;
Mais dans ſes noirs accès il devient le mal même,
Dont on vouloit qu'il fut la guériſon.

III.

Le commun interêt peupla d'abord les villes,
De citoyens, qu'entr'eux il prit ſoin de lier ;
Mais, dès que de commun il fut particulier,
Sa main, qui les unit, briſa leurs nœuds fragiles.

IV.

Un Gentilhomme enflé de ſon illuſtre nom,
Ni magiſtrat, ni militaire,
Sans étude, ſans mœurs, oiſif dans ſa maiſon,
Vaut moins que ſon valet, qui fait ce qu'il doit faire.

V.

Je hais ces grands repas où d'un monde étranger
Un pompeux compliment me met en compagnie,
Où le maître importun me fatigue, & me prie
De me rendre malade à force de manger.

VI.

L'animal dans les bois, où ſon inſtinct l'éclaire,
D'un animal pareil n'eſt vaſſal, ni ſujet ;
Je ris, que parmi nous iſſus d'un même Pere,
L'un doive être le maître, & l'autre le valet.

AVERTISSEMENT.

A Vendre chez le Sieur LEMOINE DESPINS, un Aſſortiment de Marchandiſes pour la Traite avec les Sauvages ; Sçavoir,

De la Poudre *à* tirer, du Plomb en balle & en grain, Fuſils, Vermillon, Drap, Molletton, Cariſel, Flanelle, Callemandre, Camelot rayé, Toile griſe & blanche, Cotton, Miroir, Raſſade, Couteaux, Couvertes, Tavelles, Indiennes, Pierres *à* Fuſils, &c.

ENIGME PREMIERE.

Il eſt une liqueur qu'en certaine ſaiſon,
A longs traits, cher Lecteur, je prends plaiſir *à* boire ;
Pourquoi faut-il, hélas ! que ſous le même nom
Un ſéjour plein d'horreur attriſte ma mémoire ?

II.

Je ſuis d'une nature aſſez particuliere,
Vos ancêtres, Lecteur, m'ont donné la lumiere.
J'ai ſous moi ſept petits enfants,
Tantôt fort vifs, tantôt fort lents.
Ce ſont pour la plupart autant de petits négres,
Dont les uns ſont replets, & les autres ſont maigres.
Ils ont tel aſcendant ſur moi,
Qu'ils me donnent toujours la loi.
Mais un plus puiſſant qu'eux, ſans nulle violence,
Sous trois clefs en tout temps les tient en ſa puiſſance.
Celui-là commande à ſon tour,
Et ils le ſervent ſans détour.
Selon qu'il les dirige, ou je ris ou je pleure,
Il faut que je m'anime & qu'enſuite je meure.
J'enſeigne la Religion,
Plus ſouvent l'irréligion,
De plus d'une maniere on m'a rendu ſenſible,
Par le métal, le bois, un organe flexible.

LOGOGRYPHE.

Mille fois, chaque jour, je me préſente aux yeux :
L'oiſeau, le quadrupede, l'homme,
Le poiſſon, tout être vivant en ſomme
De mon genre eſt eſpéce... Voici mieux ;
J'offre une ville en Lombardie,
Autre cité dans le Pérou ;
Un jeu qui ne veut pas une main engourdie ;
Plante *à* mettre au gigot pour lui donner du goût ;
Deux notes de muſique,
Un fleuve périodique
Dans ſes débordemens ;
Un Pape fêté tous les ans ;
Une graine, un nom de tendreſſe
Un peu commun, qui toute fois
Ne devroit bien ſe donner qu'avec choix,
Celle que *Laban* par adreſſe,
Mit au lit de *Jacob* en place de ſa ſœur ;
Un ſynonyme de douleur ;
Un Prêtre Turc. Qu'ai-je de plus à dire ?
Ah ! ... Ce qui commence en Janvier ;
Ce que brûla certain Romain altier,
Aux yeux de *Porſenna*.... C'eſt tout, je me rétire.

MONTREAL, Chez F. MESPLET & C. BERGER, Imprimeurs & Libraires.

N°. XII. (45) (1778.)

GAZETTE

DU COMMERCE ET LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 19 Août 1778.

Le 8 du courant, les nouveaux Sujets de Sa Majeſté Britannique, de la ville de Montréal, ont eu l'honneur de préſenter l'Adreſſe ſuivante

A SON EXCELLENCE

MESSIRE FREDERIC HALDIMAND,

Capitaine-Général, Gouverneur en Chef dans la Province de Quebec & Territoires en dépendant en Amérique; Vice-Amiral d'icelle, Général & Commandant en Chef des Troupes de Sa Majeſté en ladite Province & Frontieres, &c. &c. &c.

TOUS les Citoyens, nouveaux Sujets de cette Ville, ſe réuniſſent, en ce jour, pour féliciter VOTRE EXCELLENCE ſur ſon heureuſe arrivée en cette Province. Le choix du meilleur des Souverains, & l'expérience que nous avons fait de vos rares talents pendant votre premier ſéjours parmi nous, nous aſſure déja que nous reſſentirons, ſous votre adminiſtration, les heureux effets de cette ferme équité, & de cette douceur affable qui ont toujours faits le vrai caractere de VOTRE EXCELLENCE.

Nous oſons aſſurer VOTRE EXCELLENCE que par notre loyale ſoumiſſion & notre fidele attachement au Gouvernement Britannique, nous nous rendrons de plus en plus digne de votre bienveillance, & des bienfaits ſignalés, dont il a plu à Sa très-Gracieuſe Majeſté combler cette Province.

Nous avons l'honneur d'être avec un très-profond reſpect,

de VOTRE EXCELLENCE,

Les très-humbles & très-obéiſſants Serviteurs.

Réponſe de Son Excellence.

MESSIEURS,

J'AI reçu avec une vraie ſatisfaction l'Adreſſe obligeante que vous m'avez préſenté à mon arrivée dans cette Ville, perſuadé de la ſincérité des ſentiments que vous y exprimez, j'oſe me flatter que les efforts que je ferai pour contribuer à votre bonheur ne ſeront pas infructueux; la tâche me ſera d'autant plus agréable, qu'en ſatisfaiſant à mon inclination, je remplirai les vues bienfaiſantes du meilleur des Maîtres, qui ne ſouhaite rien plus ardemment que de voir tous ſes Sujets heureux.

FRED. HALDIMAND.

Montréal, ce 12 Août 1778.

Réponſe de Son Excellence, à Mr. le Colonel Seveſtre, Commandant les Milices Canadiennes du Diſtrict de Montréal.

MONSIEUR,

JE vous prie de témoigner de ma part, à Meſſieurs les Officiers de ce Diſtrict, que j'ai reçu avec une vraie ſatisfaction, les aſſurances qu'ils me donnent de leur dévouement & de leur zèle pour le Service du Roi.

Je vous prie de les aſſurer que je ſuis porté d'inclination *à* leur rendre juſtice dans toutes les occaſions.

FRED. HALDIMAND.

Montréal, ce 12 Août 1778.

AU PUBLIC.

DEpuis peu j'ai eu un nouveau ſujet qui m'oblige à ceſſer de donner ma Gazette; cette derniere époque, en partie, m'a décidé. Je n'ai déja que trop d'ennemis, la moindre démarche, quoiqu'innocente, en augmenteroit le nombre, & je me dois tous les ſoins pour me mettre *à* l'abri de la perſécution.

Cependant je continuerai ſi je ſuis autoriſé du Gouvernement, & encouragé par un plus grand nombre de Souſcripteurs. J'aime mieux ſacrifier mes intérêts que de m'expoſer *à* plus de diſgraces; & j'oſe me flatter que les mêmes Perſonnes qui ont applaudi à mon entrepriſe, fur l'Etabliſſement d'un Papier Périodique, loueront mon déſiſtement.

L'IMPRIMEUR.

GAZETTE DU COMMERCE ET LITTERAIRE,

Pour la Ville & District de MONTREAL.

MERCREDI, 19 Août 1778.

Le 8 du courant, les nouveaux Sujets de Sa Majesté Britannique, de la ville de Montréal, ont eu l'honneur de présenter l'adresse suivante

A SON EXCELLENCE

MESSIRE FREDERIC HALDIMAND,

Capitaine-Général, Gouverneur en Chef dans la Province de Québec & Territoires en dépendant en Amérique; Vice-Amiral d'Irlande, Général & Commandant en Chef des Troupes de Sa Majesté en ladite Province & Bannières, &c. &c. &c.

TOUS les Citoyens, nouveaux Sujets de cette Ville, se réunissent, en ce jour, pour féliciter VOTRE EXCELLENCE sur son heureuse arrivée en cette Province. Le choix du meilleur des Souverains, & l'expérience que nous avons fait de vos rares talens pendant votre premier séjour parmi nous, nous assure déjà que nous ressentirons, sous votre administration, les heureux effets de cette ferme équité, & de cette douceur affable qui ont toujours fait le vrai caractère de VOTRE EXCELLENCE.

Nous osons assurer VOTRE EXCELLENCE que par notre loyale soumission & notre fidèle attachement au Gouvernement Britannique, nous nous rendrons de plus en plus digne de votre bienveillance, & des bienfaits signalés, dont il a plu à Sa très-Gracieuse Majesté combler cette Province.

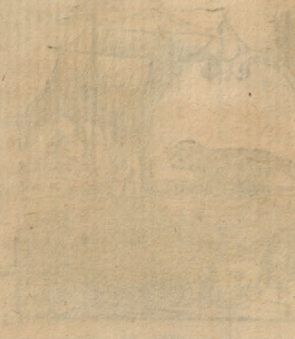
Nous avons l'honneur d'être avec un très-profond respect,

de VOTRE EXCELLENCE,

Les très-humbles & très-obéissants Serviteurs.

Réponse de Son Excellence.

MESSIEURS,



J'AI reçu avec une vraie satisfaction l'Adresse obligeante que vous m'avez présentée à mon arrivée dans cette Ville, persuadé de la sincérité des sentimens que vous y exprimez, j'ose me dire que les efforts que je ferai pour contribuer à votre bonheur ne seront pas infructueux; la tâche me sera d'autant plus agréable, qu'en satisfaisant à mon inclination, je remplirai les vues bienfaisantes du meilleur des Maîtres, qui ne souhaite rien plus ardemment que de voir tous les Sujets heureux.

FRED. HALDIMAND.

Montréal, ce 12 Août 1778.

Réponse de Son Excellence, à MM. le Colonel Sévestre, Commandant les Milices Canadiennes du District de Montréal.

MONSIEUR,

JE vous prie de témoigner de ma part, à Messieurs les Officiers de ce District, que j'ai reçu avec une vraie satisfaction, les assurances qu'ils me donnent de leur dévouement & de leur zèle pour le Service du Roi. Je viens prie de les assurer que je suis porté d'inclination à leur rendre justice dans toutes les occasions.

FRED. HALDIMAND.

Montréal, ce 12 Août 1778.

AU PUBLIC.

DEpuis peu j'ai eu un nouveau sujet qui m'oblige à cesser de donner ma Gazette; cette dernière époque, en partie, m'a décidé. Je n'ai déjà que trop d'ennemis, la moindre démarche, quoiqu'innocente, en augmenteroit le nombre, & je me dois tous les soins pour me mettre à l'abri de la persécution.

Cependant je continuerai si je suis autorisé du Gouvernement, & encouragé par un plus grand nombre de Souscripteurs. J'aime mieux sacrifier mes intérêts que de m'exposer à plus de dilatoires; & je me flatte que les mêmes Personnes qui ont appliqué Nos entretenus, sur l'Etablissement d'un Papier Périodique, louèrent mon dessein.

L'IMPRIMEUR.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 2 SEPTEMBRE.

AU PUBLIC.

L'Interruption du Papier Périodique a donné matiere *à* bien des propos avantageux & déſavantageux ; chacun a raiſonné ſuivant ſes idées, & la plus grande partie ſans connoiſſance des raiſons pour leſquelles je l'ai interrompu. Je ne chercherai pas à détruire, par un long raiſonnement, les différentes opinions ; je dirai ſeulement que je dois *à* l'équité de SON EXCELLENCE, & au témoignage ſincere de pluſieurs Citoyens reſpectables, la liberté de le continuer. Il me reſte donc 1°. à prouver à SON EXCELLENCE, combien je ſuis reconnoiſſant. Je ne pourrai peut-être pas remplir ce devoir autant que je déſire, mais je ferai tout ce qui ſera en mon pouvoir pour la convaincre que je ne ſuis pas indigne de ce bienfait. 2°. A témoigner aux reſpectables Citoyens qui ont bien voulu s'intéreſſer pour moi, ma gratitude. C'eſt ce que je m'efforcerai de faire, en me rendant utile *à* tous & *à* un chacun ſuivant mon état. L'IMPRIMEUR.

Montréal, 31 *Août* 1778.

A Monſieur R. D.

MONSIEUR,

J'AI oui l'Eloge que vous faites de l'Adreſſe que j'ai donné *à* Son Excellence. Je vous avoue qu'étant homme, votre ſuffrage a reveillé mon amour-propre ; je tâcherai de conſerver votre eſtime, mais je vous prie de ne me plus louer en face, & de ne pas me nommer, je ne ſuis déja que trop connu. Je peux vous jurer que j'ai toujours craint

Du nom d'Auteur l'inſipide étalage
D'Auteur montré le fade perſonnage,
Encore plus le biſarre fracas
Qui d'Apollon accompagne ſes pas.

Je ne crois pas devoir continuer d'écrire ; je ſuis connu, il arriveroit qu'étant arraché de l'ombre du miſtere,

Du goût déplorable victime,
Au prix de ma tranquillité
Je payerois l'inutile eſtime,
Et regretterois l'obſcurité.

Les éloges que l'on donne publiquement à mes écrits ſont les raiſons qui m'obligent au ſilence ; quelqu'indiſcret m'a fait connoître, je n'en ſuis pas plus orgueilleux. Vous devez me rendre juſtice, & vous ſçavez que

Loin de faire un travail d'écrire
Je m'en fais une volupté,
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire
Que de l'agrément de m'inſtruire
Dans une oiſive liberté.

J'ai ſupprimé dans l'Adreſſe *à* Son Excellence, la ſtrophe ſuivante qui devoit être l'envoi, parce que la Verſification ne me paroiſſoit pas bien réguliere.

La Muſe qui dicte les rimes,
HALDIMAND que j'offre *à* tes yeux,
N'eſt point de ces Muſes ſublimes
Qui pour amants veulent des Dieux ;
Elle n'a point ces graces fieres
Dont brillent ces Nymphes altieres
Qui diviniſent les Guerriers,
La ſincérité ſuit ſes graces,
Elle emprunte toutes ſes graces
Des roſes & non des Lauriers.

Le mot *Graces* répeté dans une même ſtrophe me parut contre les regles de l'Art ou du moins dur. Vous me direz votre ſentiment, je me ſoumettrai *à* votre déciſion ; peut-être blâmerez-vous mon trop d'exactitude ; mais comme dit Boileau :

Et ne ſçavez-vous pas que ſur ce Mont ſacré
Qui ne vole au ſommet tombe au plus bas dégré.

N'espérez plus de réponse de moi dans le Papier public. Je finis par vous assurer qu'aucun évenement ne troublera ma tranquillité, & que je ferai toujours

Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême,
Au gré des temps & du hazard;
Jamais éloigné de moi-même.

Il faut que je vous quitte brusquement, car j'éprouve ce qu'a dit un Auteur.

L'esprit n'est jamais las d'écrire
Lorsque le cœur est de moitié.

Vous auriez peut-être assez de complaisance pour perdre, *à* lire ma Lettre, un temps que vous pourriez employer *à* des occupations plus sérieuses & plus profitables. LE SPECTATEUR tranquille.

A VOUS.

L'ENEIDE de Virgile, qu'il vous a plu me confier, traduite en vers Français par Perrin, me parut digne de ma curiosité, le seul titre me donna envie de le lire : je crus y trouver, à peu de choses près, les mêmes beautés que je rencontre à chaque pas dans l'Auteur original, mais je me suis trompé. Il ne peut être nommé Poeme épique que par le nombre de vers qui le composent. Que de foiblesse dans la traduction de ce vers :

Tantæne animis cœlestibus iræ,

Est-il tant de colere au cœur des immortels
Contre des malheureux & de foibles mortels.
dit Perrin.

J'ai recherché dans l'Eneide en vers burlesques par Scarron, le même morceau, il le traduit ainsi :

Ils se fachent donc comme nous :
Je ne les croyois pas si fous,
Et les croyois être sans bile
Ces beaux Dieux d'Homere & Virgile.

Le *quos ego* : écueil contre lequel se sont brisés tous les génies des Traducteurs, est rendu par Perrin par un *si je*, qui n'a ni grace ni énergie. J'ai trouvé le *par la mort* de Scarron plus sensible.

Sans faire un détail, je m'attacherai seulement à quelques endroits qui m'ont frappé ; l'Auteur se félicite d'avoir traduit très-bien ce vers,

Nox atra cava circumvolat umbra.

Il l'a traduit ainsi :

La sombre nuit autour roule son ombre creuse.

Ainsi que

Sternitur exanimisque tremens procumbit humi bos.

Et tout tremblant & mort à bas tombe le bœuf.

Je ne doute pas que l'Ouvrage n'ait couté bien des peines *à* l'Auteur, mais il eut mieux fait de se reposer.

Comme je n'avois encore lu aucune des Œuvres du Sr, Perrin, j'ai consulté Boileau, & j'ai cru pouvoir m'en rapporter *à* son jugement au sujet des Auteurs de son temps ; & il dit dans sa 7e. Satyre,

Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie,
Mes vers comme un torrent coulent sur le papier,
Je rencontre à la fois Perrin & Pelletier.

Dans sa 9e. Satyre il dit,

Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
. . . . . .
. . . . . .
Ce qu'ils font vous ennuie : ô le plaisant détour !
Ils ont bien ennuyé le Roi toute la Cour.

Je ne vous empêche pas d'avoir pour cet Auteur bien de l'estime, c'est votre goût suivez-le ; mais je vous assure qu'il m'a trop ennuyé pour m'occuper dorénavant. Scarron que vous mépriseż me plait beaucoup mieux, c'est de lui que l'on peut dire,

Omne tulit punctum. . . miscuit utile dulci.

Je lisois attentivement le Parnasse reformé & la Guerre des Auteurs par M. Gueret, je n'ai point trouvé le nom de Perrin ; il étoit sans doute encore au pied du Mont Parnasse, & si foible qu'il ne pouvoit y monter.

Ne m'opposez pas que sa traduction est littérale, & qu'il a rendu mot pour mot l'Eneide de Virgile, j'en conviens avec vous ; mais, c'est en quoi il a plus manqué : il eut pu faire de très-bonne prose, mais il a fait de très-mauvais vers. Je vous le renverrai *à* la premiere occasion : car si je n'avois eu soin de séparer Virgile de son Traducteur Perrin, je crois qu'ils se seroient battus ; Scarron auroit pris les intérêts de son ami Virgile ; deux contre un, Perrin eut joué un très-vilain jeu.

BON JOUR.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

JE me flatte que vous ne trouverez pas mauvais que je me joigne *à* vous pour démontrer *à* l'auteur signé MOI UN l'utilité, la nécessité & les avantages des Sciences. Qui pourroit détailler les biens sans nombre quelles aportent à la Société, & les agréments quelles repandent ; plus elles sont cultivées dans un état plus il est florissant, tout languit sans elles.

Je crois que cette question n'eut jamais dû être agitée, elle se démontre d'elle-même.

Que seroit l'Artisan, comment connoîtroit-il ce qui contribue à la beauté, à la solidité & *à* la perfection de ses Ouvrages. Comment le Laboureur pourroit-il vivre s'il ne connoissoit pas les différentes façons de forcer la terre à lui payer le tribut qu'il en attend par ses travaux ; comment le Jurisconsulte pourroit-il discerner l'esprit des Loix ; le Médecin pourroit-il découvrir l'origine & la nature des maladies, & la propriété des remédes. Les Juges pourroient-ils démêler les artifices de la cupidité, d'avec la simplicité de l'innocence, & décider avec équité des biens & de la vie des hommes. Tout Citoyen de quelque profession qu'il soit a des devoirs *à* remplir ;

Comment peut-il les remplir s'il ne les connoit pas ? Sans la connoiſſance de l'Hiſtoire, de la Politique, de la Religion ; comment ceux qui ſont prépoſés au gouvernement des Etats ſçauroient-ils y maintenir l'ordre, la ſubordination, la ſureté & l'abondance ?

La curioſité naturelle à l'homme lui inſpire le deſir d'apprendre, ſes beſoins lui en font ſentir la néceſſité, ſes emplois lui en impoſent l'obligation, ſes progrès lui en font goûter le plaiſir, ſes premieres découvertes augmentent l'avidité de ſçavoir ; plus il connoît, plus il ſent qu'il a des connoiſſances à acquérir, & plus il a de connoiſſances acquiſes, plus il a de facilité & de moyen de bien faire.

Si les Sciences nous font connoître le mal elles nous en font auſſi connoître les remédes. Un Botaniſte habile ſçait démêler les plantes vénéneuſes d'avec les herbes ſalutaires, au lieu que le peuple ignorant les foule aux pieds ſans diſtinction, ou les cueille ſans choix. Un homme éclairé diſtingue, dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ſes connoiſſances, ceux qui méritent ſon averſion ou ſes recherches ; il trouve dans la difformité & le trouble qui ſuit le vice, dans les charmes & la paix qui accompagnent la Vertu, de quoi fixer ſon eſtime & ſon goût pour l'une, ſon horreur & ſon mépris pour l'autre ; il devient ſage par choix, par conſéquent ſolidement vertueux.

L'auteur s'eſt épuiſé en ſophiſmes ; je n'ai trouvé dans ſes écrits que du brillant, point de ſolide. Je le plains s'il n'a retiré d'autre fruit de ſes veilles que le dégoût des Sciences. L'OBSERVATEUR.

A MES COMPATRIOTES.

IL me paroît que le Spectateur tranquille ſe joue de notre ſilence; quel que ſoit le danger auquel je m'expoſe, il faut que j'entre en lice avec lui, & que j'analyſe ſes Ecrits. Quoi, mes Compatriotes, vous le craignez & vous n'oſez répondre ? ne le croyez pas ſans défauts. Je veux lui accorder la légéreté du ſtyle, un raiſonnement ſolide ; mais au travers du tout ne pourroit-on pas rencontrer en lui quelqu'un des défauts qu'il nous reproche, ne ſeroit-il pas trop mordant ? Sous le dehors ſpécieux de tranquillité ne trouveroit-on pas un plaiſir caché, & un déſir ſecret de nous avilir ? méfions-nous de lui, tenons-nous ſur nos gardes ; il nous enjole ainſi qu'a fait le Nouvel ami des Sciences.

Frigidus, ô pueri fugite hinc ! latet anguis in herba.

Auſſi faiſons-lui une guerre ouverte, ne faiſons pas comme l'Emule des Sciences reformé qui a quitté le champ de bataille *à* la premiere attaque, ainſi que pluſieurs autres ; prenons courage, tâchons de faire plus que lui. Quoi, ne pourrions nous pas lui reprocher cet amour-propre, dont il nous accuſe ? N'auroit-il pas tort de nous accuſer d'une ignorance volontaire, & ne croiroit-il pas trop ſçavoir ? Je le crois, & je ſuis perſuadé qu'il n'eſt qu'un Cenſeur acariatre, qui ſous le voile du déſir d'inſtruire la Jeuneſſe, ne cherche que le moyen de paroître à ſes dépens. Le Sincere & le Curieux ſeront, peut être, bientôt le ſujet de ſa critique ; auſſi ne ſoyons plus timides : *plus on eſt mouton plus vite le loup vous mange.* Je me propoſe à la premiere Feuille de l'attaquer, joignez-vous à moi, formons une ligue offenſive & deffenſive contre lui ; préparons ſi bien nos armes, & dirigeons ſi juſtement les coups que nous voulons lui porter, que nous faſſions de lui ainſi qu'il a fait de nous; mais faites comme moi, préparez-vous, il n'y a pas de temps à perdre. A la premiere Gazette. Le HARDI.

A L'IMPRIMEUR.

MONSIEUR,

SI vous trouvez à propos d'inférer dans votre Gazette, cette petite piece, vous obligerez votre Admirateur Le CANADIEN curieux.

ELEGIE.

SOUS un chêne élevé dont le ſombre feuillage
Couvre ſes environs d'un éternel ombrage,
Coule un petit ruiſſeau dont les fremiſſements
Semblent former de loin de plaintifs accents.
On y voit nuit & jour la tendre tourterelle
Gemir & regretter ſa compagne fidelle,
Là par un doux murmure on entend les zéphirs
Pouſſer en liberté leurs amoureux ſoupirs.
Philomele éplorée dans ſon touchant langage
S'y plaint au triſte écho de ce charmant bocage,
Et mêlant ſes regrets au doux ſouffle des vents
Fait retentir les bois de ſes gémiſſements.
C'étoit en cet endroit, ſur un lit de fougere
Que Dorante pleuroit ſon ingrate bergere.
Les yeux languiſſamment arrêtés ſur les eaux,
Il tâchoit de diſtraire, & ſa peine & ſes maux.
Il vouloit oublier ſa perfide Maîtreſſe,
Mais inutilement : dans l'accès qui le preſſe
Il ne peut retenir ſes cris & ſes ſanglots ;
D'une voix chancelante il éclate en ces mots :
Parle, cruel objet d'une flamme éternelle,
Qui t'engage en ce jour à te rendre infidelle ?
Envain tu m'aſſurois que ſenſible *à* mes feux
D'une conſtante ardeur tu comblerois mes vœux,
Ton cœur me le juroit, je le croyois ſincere,
Ah ! je connoiſſois peu le cœur d'une Bergere.
Que t'ai-je fait, Julie ? pour te faire changer ;
Je ſçaurai me punir ſi j'ai pu t'offenſer.
As-tu donc oublié que l'ardeur de ma flamme
Attendrit autrefois les reſſorts de ton ame ?
Amour fut le témoin de nos engagements ;
Amour étoit le Dieu qui dictoit les ſerments
Que ta bouche me fit ſous cette humble bruyere
Où tu parois mon front des roſes de cythere,
Où tous deux enivrés d'amour & de plaiſirs
Nos nœuds ſe reſſerroient par de nouveaux déſirs ;
Heureux nous y goûtions les douceurs les plus pures ;
Perfide, tes ſerments n'étoient que des parjures.
Le fortuné Tircis qui m'a ravi ta foi
Eſt ſans doute plus beau, mais moins tendre que moi,
Ses accents ſont flatteurs, ſa voix douce & flexible,
Son air peut attendrir le cœur le moins ſenſible ;
Mais, Julie, méfie-toi... les bergers ſont trompeurs
Leurs feux ſont paſſagers, leurs diſcours ſéducteurs,
Le papillon volage abandonne la roſe
Pour une ſimple fleur nouvellement éclоſe.

Mais, malheureux berger, tes cris sont superflus
Ta cruelle persiste en ses odieux refus.
Ainsi le beau Dorante en sa douleur extrême
Racontoit aux échos son amoureuse peine.
A sa voix le zéphir cessa de soupirer,
La feuille de mouvoir, l'onde de murmurer.
Les oiseaux habitants des paisibles bocages
Suspendirent un instant leurs aimables ramages.
La nature en silence écoutoit ses langueurs,
Et sembloit s'attendrir *à* ses justes douleurs.

ANECDOTES.

FRançois premier voulant conquérir le Milanois, délibéra dans son Conseil par quel endroit il entreroit en Italie; comme il sortoit du Conseil, Brusquet lui dit: „ Tous vos Conseillers sont des grands fous, „—Pourquoi, lui demanda le Roi?—C'est, répondit „ Brusquet, qu'ils ont délibéré par quel endroit vous „ entreriez en Italie; chacun a opiné *là*-dessus sans „ vous dire l'endroit par où vous sortirez, quand vous „ y serez entré. „

MOnsieur de Grammont voyant un Gentilhomme de Province, arrivé depuis peu à la Cour, fit un pari d'aller lui faire une question singulière. Il lui demanda en effet, pour se moquer de lui: „ Qu'est-ce „ qu'une obole, une faribole, une parabole? „ Le Gentilhomme, sans se déconcerter, répondit: „ Une „ parabole est ce que vous n'entendez pas; une faribole „ est ce que vous dites; & une obole est ce que vous „ valez. „

UNe Princesse vouloit, par honnêteté, dire quelque chose à une jeune Dame veuve, pour lui faire la cour. Elle lui demande combien elle avoit d'enfans: *J'en ai trois*, lui répondit cette Dame. A un quart d'heure de là, cette Princesse, dont l'attention n'étoit pas beaucoup occupée par un pareil entretien, demanda une seconde fois à cette Dame combien elle avoit d'enfants „ Comme je n'ai pas accouché, lui répondit-elle, „ depuis que vous m'avez fait l'honneur de me le de„ mander, je n'en ai encore que trois. „ Cette réponse libre & plaisante réveilla l'attention de la Princesse, qui ne manquoit pas d'esprit; & la jeune Dame en reçut mille amitiés.

LOuis XI étant au Château Duplessis près de Tours, descendit vers le soir dans les cuisines, où il trouva un jeune garçon qui tournoit la broche. Cet enfant avoit une physionomie qui prévenoit en sa faveur. Le Roi lui demanda d'où il étoit, qui il étoit, & ce qu'il gagnoit? Le jeune marmiton, qui ne le connoissoit pas, lui dit sans le moindre embarras: „ Je suis de Berri; „ je m'appelle Etienne, marmiton de mon métier, & je „ gagne autant que le Roi.—Que gagne le Roi? lui dit „ Louis.—Ses dépens, reprit Etienne, & moi les miens.„ Cette réponse libre & ingénieuse lui valut les bonnes graces du Roi, dont il devint par la suite le Valet de chambre.

LE Duc de Réthelois, fils aîné du Duc de Nevers, étoit amoureux de Mademoiselle de Sissons. Ce Prince, agé de quinze ans, étoit le plus beau Seigneur de la Cour. Un jour qu'il avoit des cheveux mieux frisés qu'*à* l'ordinaire, M. de Luynes lui dit en badinant, qu'on voyoit bien qu'il avoit une maîtresse, parce qu'il avoit la tête trop belle. Le Prince lui dit que l'amour n'entroit pour rien dans sa frisure, que ses cheveux frisoient ainsi naturellement. Le Roi, qui étoit présent, lui demanda si c'étoit vrai. „ Non, Sire lui dit le „ Duc de Réthelois.—Pourquoi donc me le disiez-vous „ tout à l'heure, répliqua M. de Luynes?——C'est, lui „ répartit le Duc, que je dit au Roi la vérité, & à vous „ ce qu'il me plaît. „

AVERTISSEMENTS.

LE Public est averti, qu'une Séance de la Cour du Banc du Roi, *pour le District de Montréal*, commencera & sera tenue dans la Chambre d'Audience, de ladite Ville, Lundi septieme jour de Sepembre prochain *à* onze heures du matin; auxquels temps & lieu tous ceux qui voudront poursuivre quelqu'un des prisonniers qui sont dans la prison dudit District ou autres, sont requis par le présent de se trouver prêts *à* poursuivre ainsi que de raison. Tous les Commissaires de Paix, le Coroner, Baillifs, & autres Officiers de Paix dans le susdit District, sont aussi avertis par le présent d'y être en personne au temps susdit, avec leurs Régistres, Accusations, Enquêtes, Reconnoissances, Examens & autres Mémoires, pour faire ce que requiert le devoir de leurs Charges. Daté à Montréal, le 13me. jour d'Août 1778. E. G. GRAY, Sheriff.

A Vendre chez l'Imprimeur, un Ouvrage intitulé: *Abrégé des Régles de la Versification Française, &c.*

ENIGME.

Foibles productions de la sage nature,
D'un superflu, dit-on, vient notre accroissement;
Mais tous ceux qui de nous tirent quelque ornement,
De plus d'une façon nous donnent la torture:
Car pour nous former à leurs goûts
Encor que nous soyons sans nulle résistance,
Du fer & du feu contre nous,
Ils employent la violence.
Par les contours d'un lugubre lien,
En un corps allongé celui-ci nous retient,
D'une graine chez l'un, nous prenons la figure;
Et chez l'autre d'un fruit empruntons l'ornement,
Empruntés aussi fort souvent,
Du temps nous réparons l'injure;
Mais pourquoi tenir à vos yeux,
La vérité plus long-temps déguisée?
Tous ceux qui ne sont pas ce que fut Elisée,
Blancs ou noirs, il n'importe, on nous trouve sur eux.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 9 SEPTEMBRE.

AU HARDI.

VOUS avez pris le temps le plus favorable pour attaquer le Spectateur tranquille ; il fuyoit, il s'eſt méfié de l'orage qui grondoit ſur ſa tête ; mais je crois que vous aviez peur vous-même, puiſque vous n'avez pas oſé le combattre tout ſeul. Vous appellez ous vos Compatriotes pour vous ſoutenir. Je ne ſçai s'il auroit ſuccombé ; mais quand cela ſeroit quelle gloire auriez-vous acquis ? Cent & plus contre un, la patie eut été trop inégale ; la victoire eut été trop facil, & vous devez ſçavoir que

A vancre ſans péril on triomphe ſans gloire. *Corn.*

Il s'eſt renfermé dans ſa tranquillité, laiſſez l'en jouir, ne troublons pas un repos qui paroît faire ſon bonheur. S'il franchiſſoit les bornes du ſilence qu'il s'eſt preſcrit, il nous ſeroit peut-être un ſujet qui mérite nos réflexions. Le Sincere & le Canadien Curieux ſe ſont appuyés de la protection du Spectateur tranquille, ils ont donné des productions empruntées, ils étayoient leur ignorance du ſuffrage apparent des applaudiſſements feints qu'il donnoit *à* leurs écrits ; il a nourri leur amour-propre par ſes flatteries. Parlons des Ecrits de ces jeunes préſomptueux, leur Apologiſte ſe tait.

Le Canadien Curieux a voulu raiſonner ſur des objets qu'il ne connoiſſoit pas ; il a oſé, pour me ſervir des mêmes termes du Spectateur tranquille, ſonder d'un même trait l'abyme de l'Océan, & ſe percher ſur le ſomme des Montagnes ; auſſi a-t-il eu le ſort d'Icare, & a donné deux productions empruntées, & a été obligé de ſe taire. L'Auteur a manqué, & le Copiſte a reſté à ſe ; mais il vient de ſe venger ; il a fourni une Elegie qu'il a gâté en deux endroits pour faire croire qu'elle étoit de lui. L'envie de paroître Auteur deviendra, ſi on n'y met ordre, une maladie épidémique. Il n'eſt pas un qui ne vienne *à* bout de défigurer un bon Réthoricien, de mettre un Poete par lambeaux, & par là rendre ridicule tous les Sçavants.

Je conviens de m'aſſocier avec vous, non pour cenſurer le Spectateur tranquille ; (car il ne faut pas reveiller le chat qui dort,) mais tous ceux qui donneront, ou des mauvais écrits, ou des écrits volés ; éguiſons nos canifs, taillons nos plumes, faiſons bonne proviſion de papier & de bonne encre, j'oſe vous aſſurer que tout ira bien. Nous n'avons pas grand choſe *à* faire ces vacances, ce travail nous amuſera, & nous rabattrons l'effronterie de ces pillards ; ils ne ſeront pas encore aſſez punis. Il ſeroit *à* propos de condamner ceux qui ſeront convaincus de pareil vol à une amende arbitraire, qui ſera par proportion des talents des Infracteurs.... Mais *à* quel tribunal nous adreſſer pour l'obtenir ? je n'en ſçais rien. Il faudra ſonger à cela, mais ne pas tarder. Portez-vous bien, je ſuis des vôtres.

L. S.

A BONJOUR.

QUoi ! vous n'abandonnerez jamais l'idée avantageuſe que vous avez conçu de Scarron, & vous mépriſerez tous les Traducteurs de l'Enéide. Que vous a fait Perrin ? je conviens que ſes vers ne ſont pas ſuivant les regles de la Poéſie du temps préſent ; mais il eſt des modes dans les Sciences, & ces modes changent ſuivant le caprice d'un ou pluſieurs Auteurs. Croyez-vous que Perrin fût obligé de traduire le *tantæne animis celeſtibus iræ*, comme a fait Boileau ? tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots ? non. Sa Muſe étoit un peu vieille, il s'eſt conformé *à* ſon humeur. Je ne vois rien de beau dans la Traduction de Scarron. Vous reprochez beaucoup à l'un, mais vous cachez ſoigneuſement les défauts de l'autre : quel eſt celui qui n'ouira pas avec indignation l'atrocité des paroles ſuivantes, prononcées par *Didon* au *pieux Enée*.

Liv. 4. *p.* 320.

Tu te dis fils de Citherée
La choſe n'en eſt aſſurée,
Qu'en tant que grand fils de P-t--n ;
Mais je ſçais bien pour le certain
Que ni Citherée eſt ta mere,
Ni feu Dardanus ton grand pere,
Et que toi qui fais tant du coq
Ne fus jamais que fils d'un roc,
Et qu'une montagne eſt ta mere ;
Que de telle mere & tel pere
Il ne peut ſortir qu'un caillou.
Non, je me trompe, c'eſt un loup
Qui t'engendra d'une panthere,
D'autres diſent une vipere
Qui te conçut d'un léopard,

Les autres disent d'un léfard
Qui t'engendra d'une tigresse ;
Autres un dragon d'une ânesse,
Un Renard d'un caméléon,
Un rinocerot d'un lion,
Un crocodile d'une autruche,
Un loup cervier d'une guenuche.
Pour moi je te mets au-delà
De tous ces vilains monstres là ;
Pour dire de toi pis que pendre
Et de crainte de me méprendre,
Je te tiens roc, roche, caillou,
Panthere, léopard & loup,
Vipere, léfard & tigresse :
Je t'estime dragon, ânesse,
Un rinocerot, un lion,
Un renard, un caméléon,
Un faux crocodile, une autruche,
Un loup cervier, une guenuche ;
Et pour achever mon sermon,
Je te tiens pire qu'un démon,
Pire qu'un diable qui t'emporte, &c.

Comment trouvez-vous un tel propos dans la bouche d'une Reine, & adressé au fils d'une Déesse ; croyez-vous que les femmes du plus bas étage pourroient prononcer de pareilles horreurs sans rougir. Il a avili l'un & l'autre personnage. Je crois, pour vous dire vrai, que l'esprit de Scarron se ressentoit de l'infirmité du corps, & que l'un & l'autre étoient *Cul de Jatte*. Que direz-vous de la morale que Anne prêche *à* sa sœur Didon.

Oh ! chere sœur que j'aime mieux,
Ni que mon cœur, ni que mes yeux,
Sçachez de moi ma sœur ma mie
Qu'un tantin de poligamie,
Quoiqu'on en dise fait grand bien.

Oh ! la belle leçon, si les femmes se mettoient en goût de la suivre. Je ne crois pas qu'un mari tel facile qu'il puisse être approuve cette doctrine ; & vous pouvez aimer un Auteur aussi licentieux. Il n'a pas craint, & a osé, *sacra miscere profanis*, dans l'apparition de sa femme Créuse dans les horreurs de l'incendie de Troye ; il fait dire *à* Enée, *retro satanas*, après la prédiction de *Celæno*, qu'avant de trouver la terre promise il seroit, lui & tous les gens obligés de manger jusqu'aux assiettes. Scarron fait prononcer au bonhomme Anchise une longue priere, *à* la fin de laquelle il lui fait dire, *Liv. 3. pag. 220.* Grand Dieu, *miserere nobis* ; tout cela n'est point du tout édifiant : son Ouvrage est rempli d'expressions basses & puériles.

Il est vrai que vous n'avez pas trouvé le nom de Perrin dans les rêves de Gueret ; mais ce n'est pas une raison pour avilir cet Auteur, non plus que parce que vous y trouvez celui de Scarron ; ce n'en est pas une pour faire son éloge. Gueret rêvoit, quelle foi peut-on ajouter à des rêves ; égayez-vous avec votre Auteur burlesque, il ne sçauroit m'amuser. VOUS.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

C'En est donc fait, & je serai privé de vos productions. Je ne serai pas le seul qui souffrirai de votre silence ; je crois que vous en souffrirez vous-même. A quoi employerez-vous le temps, ferez-vous des bouquets aux Iris que vous conserverez soigneusement de peur qu'on n'en fasse l'éloge ; ferez vous comme vous avez fait ci-devant ? Pere dénaturé, combien avez-vous immolé, dès leur naissance, des fruits heureux de votre oisiveté ; vous vous occuperez donc dorénavant à faire & à défaire, vous vous plairez dans vos ouvrages, & dès le moment qu'ils seront au point de la perfection ils seront ensevelis par vous-même, ils ne verront pas le jour.

Je sçais que la réputation d'Auteur est un fardeau très-onéreux ; mais êtes-vous certain d'être connu ? peut-être imaginez-vous ce qui n'est pas, ce n'est qu'un simple soupçon.

Je crois que vous auriez dû ne pas supprimer la strophe qui devoit être l'envoi de l'Adresse. Vous avez eu trop de délicatesse, tout en est regulier ; le mot graces est répété, mais du cinquieme au neuvieme vers, J'ai vu qu'il y avoit une faute dans l'impression, & j'ai lu au lieu de *la sincérité suit ses graces*, j'ai lu dis-je, la sincérité suit ses traces. J'aurai toujours beaucoup de déférence pour les préceptes de Boileau ; il n'en a pas été lui-même un exact observateur ; cependant il faut éviter la négligence, s'il vivoit il me diroit peut-être, faites ce que je vous dis & non ce que je fais.

Je sçais qu'avec le secours de votre Philosophie vous jouissez d'une tranquillité que je vous envie souvent. Point ou peu d'inquiétude, ami sincere pensant bien, mais *rimant avec art*, je veux que vous ne soyez jamais éloigné de vous-même ; mais ne sçauriez-vous dans le même temps vous rapprocher de nous ? n'aurai-je pas raison de penser

Que sur votre Philosophie
La profane mélancolie
Verseroit un poison affreux ?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux,
Vous avez trop cette tournure
Qui fait & le sage & l'heureux.

Rompez donc un silence qui me mortifie, & qui je crois vous seroit à charge ; vous obligerez tous les gens sensés, & sur-tout votre sincere ami. R. D.

La Chatiere.

J'ai vu des gens pleurer, s'arracher les cheveux,
Pour la mort d'une femme, ou bien d'une Maîtresse ;
Leur désespoir, & ces transports fougueux,
D'une douleur aveugle, enfant séditieux,
Que le vulgaire admire, & donne à la tendresse,
Ne sont souvent qu'un excès de foiblesse,
C'est un manque de force à supporter un mal,
Que le sage soutient avec un œil égal.
Plus grand dans mes malheurs, instruit dès mon enfance,
A braver constamment les plus rudes assauts ;
Ferme & tranquille au plus fort de mes maux,
Hier encor, d'un regard d'assurance,
Sans murmurer, sans faire aucun éclat,
Et sans toucher à ma frisure.
Maître de moi dans ma triste aventure,
Le croira-t-on ? j'ai vu... J'ai vu mourir mon Chat.

A L'OBSERVATEUR.

J'Ai fait tant de recherches, que j'ai découvert dans la pouſſiere d'une mauvaiſe Blibliothéque, le Traité des Bénéfices par *Frapaolo Sarpi*, traduit de l'Italien par l'Abbé de St. Marc de l'Académie *Della Cruſca*, de l'édition de 1685, à Amſterdam; que de vérités contient ce petit volume; il eſt diviſé en cinquante quatre Articles, enrichi de notes qui contiennent la verification de tous les faits que *Frapaolo* rapporte : il étoit dans la poſſeſſion de gens qui ne ſçavoient pas lire.

La maniere qu'enſeigne Jeſus-Chriſt à ſon Egliſe, de poſſéder & d'adminiſtrer les biens temporels, l'abus que Judas fait des aumônes dont il avoit la diſpenſation, la communauté des biens, & le parfait détachement des premiers Chrétiens, les différents changements arrivés dans l'Egliſe Romaine, la diſtribution des aumônes par les Diacres nommés *à* cet effet, les charités que les Egliſes riches faiſoient aux pauvres, les différentes perſécutions contre l'Egliſe Romaine, ayant pour objet ſes richeſſes; entr'autres celles de l'Empereur Decius. Comment les Eccléſiaſtiques ceſſerent de vivre en commun, & par conſéquent de faire des aumônes. Les fléaux qui affligerent l'Egliſe. Pourquoi l'Egliſe Romaine dans ſes commencements ne poſſédoit aucuns immeubles & ſuivoit exactement ces paroles du Chriſt ? Luc 12. *nolite timere puſillus grex vendite quæ poſſidetis & date eleemoſinam.* Ne craignez pas petit troupeau, vendez ce que vous avez & faites l'aumône : l'ardeur des eccléſiaſtiques *à* faire des acquiſitions, leur avidité reprimée par les Princes, les défences faites aux veuves & autres de léguer aucuns biens immeubles; la loi impoſée aux Eccléſiaſtiques de ne poſſéder d'autres biens que les dîmes, fondée ſur ces paroles, *in terra eorum nihil poſſidebitis me habebitis partem inter eos, ego pars & hæreditas tua.* Vous ne poſſederez rien, & n'aurez aucune part parmi eux. Au même chapitre, *non habebunt Levitæ partem & hæreditatem cum reliquo Iſrael Dominus enim ipſe eſt hæreditatas eorum.* Les Lévites n'auront aucune part, ni héritage avec le reſte d'Iſrael, car le Seigneur eſt leur propre héritage. L'Origine du monacat, celle des dîmes, la reformation eccléſiaſtique faite par Charlemagne eſt mal obſervée, l'abus des excommunications que les eccléſiaſtiques emploient pour défendre ou recouvrer leur temporel, l'avantage & les richeſſes que procura à l'Egliſe Romaine la Guerre des Croiſades; les Papes & les Evêques ne s'en étoient ſervis que pour augmenter leur temporel.... & beaucoup d'autres matieres y ſont traitées avec tant de juſteſſe & de ſolidité qu'il faut, pour croire que 330 pages puiſſent contenir des vérités auſſi bien démontrées, lire l'ouvrage attentivement ,, l'Abbé de St. Marc n'a pas cru devoir de- ,, mander un privilége; il dit dans ſon Epître *à* Mon- ,, ſeigneur Letellier, Chancelier de France ,, qu'il a cru devoir éviter le refus d'une approbation Doctorale, dont n'a pas beſoin un livre qui a celle de tous les parlements & des meilleurs eſprits du royaume.

Je me rappelle d'avoir lu un trait d'un cardinal ennemi de *Frapaolo*, qui le diſoit, *momo de papi*, ce qui depuis j'ai ſçu, vouloit dire en langue Italienne *Ennemi du Pape.* Il m'a paru qu'il diſoit trop vrai pour plaire, il l'a ſenti lui-même; car il finit ſon traité par ces paroles du Pſeaume 108. *maledicent illi Domine & tu benedices.* Ils me maudiront, Seigneur, & vous me bénirez.

Si j'étois aſſez fortuné, je voudrois en faire imprimer deux ou trois cents exemplaires. Si je trouve une occaſion bien ſûre je vous le communiquerai. Je finis, & me ſervirai des mêmes mots de l'Abbé de St. Marc.

..... in publica commoda peccem
ſi longo ſermone morer tua tempora dixi.

L'HOMME.

LETTRE de M. Q*** à M. M***. A Londres.

Avances foncieres faites par un bon Curé dans ſa Paroiſſe, & ſuccès de ſes travaux patriotiques.

MOnſieur Faye, Curé de Creſt en Auvergne, Election de Clermont, fut nommé il y a cinq ans à cette Cure, qui pouvoit valoir alors environ quatre cents livres. Le Curé eſt principal décimateur. Ce digne Paſteur trouva ſa Paroiſſe dans la miſere la plus effrayante, le territoire étant totalement hériſſé de rochers eſcarpés, auſſi incommodes pour les voyageurs que triſtes pour les habitants. Le premier ſoin du nouveau Curé fut d'employer pendant un hiver tous ſes Paroiſſiens à ouvrir un chemin praticable pour les voitures. Il payoit juſqu'aux petits enfants. Il fut en état de faire l'année d'enſuite de plus grandes dépenſes, par l'aiſance que lui procura une partie de ſon patrimoine qu'il vendit *à* ſon frere; il employa l'argent de cette vente *à* cultiver ſes âpres rochers : il y fit travailler toute ſa Paroiſſe, en diſtribuant à chacun ſa portion. Il fit toutes les avances néceſſaires, ſans en excepter celles des beſtiaux; il fournit aux plus habiles ouvriers les outils qui leur étoient néceſſaires, & maintenant il ſe fait rembourſer de ſes avances par petites parties. Pendant l'hiver, & toutes les jours de fête, il raſſemble chez lui ſes Paroiſſiens, il leur apprend l'arithmétique, il leur donne des leçons pratiques d'agriculture, qu'il fait précéder d'une explication exacte & ſimple des vrais principes économiques. Il a tous les jours les enfants à qui il apprend à lire & *à* écrire, & ce fait aider dans cette inſtruction par une honnête femme du Village, de la ſageſſe de laquelle il a pour garant ſon âge & ſes mœurs. Ce reſpectable Paſteur eſt parvenu *à* défricher en cinq ans l'eſprit & les terres ingrates de ſes Paroiſſiens. Il les a rendus travailleurs, intelligents, riches & bons, & ſa Cure eſt préſentement eſtimée mille écus.

C'eſt un véritable prodige de faire tant & de ſi bonnes beſognes en ſi peu de temps; mais que ne peuvent pas une bonne tête & un cœur ſenſible, aidés d'une groſſe bourſe ! Tous les voyageurs qui ont vu ce Village dans ſon ancien état, admirent un ſi grand changement opéré avec tant de rapidité. Les habitants interrogés ſur la cauſe de cette heureuſe révolution, ſi prompte & ſi conſolante pour un obſervateur, racontent tout ce qu'ils doivent à leur pere; car c'eſt ainſi qu'unanimement & *à* juſte titre, ils nomment leur Curé. Chacun pourſuit ſon chemin en béniſſant Dieu d'avoir créé un ſi excellent homme, & en le priant pour ſa conſervation. Voilà, mon bon ami, un trait d'Auvergnat. J'eſpere que vous le ferez connoître; car tout ce qui tend au bonheur de l'humanité doit être exalté en public.

De Paris, le 11 Décembre 1771.

ANECDOTES.

UN mari, qui essuyoit souvent la mauvaise humeur de sa femme, ne lui opposoit d'autres armes que le silence. Un de ses amis lui dit là-dessus ; „ On voit „ bien que vous craignez votre femme.—Ce n'est point „ elle que je crains, répartit le mari, c'est le bruit. „

UN homme ayant épousé une fille qui lui donna un enfant après six semaines de mariage, ses amis lui dirent ; „ Voilà une couche bien précoce.— Point du „ tout, répondit le mari ; l'enfant n'est pas venu trop „ tôt, mais c'est le mariage qui a été fait trop tard. „

MOnsieur le Tellier, Archevêque de Reims, répondit à l'Evêque d'Autun, qui lui montroit un beau buffet d'argent. disant qu'il étoit pour les pauvres : „ Vous pouviez leur en épargner la façon. „

UN Ministre de Louis XIV disoit à ce Prince, devant Pierre Stuppa, Colonel du Régiment des Gardes Suisses, qu'avec l'or & l'argent que les Suisses avoient reçu des Rois de France, on pourroit paver une chaussée de Paris *à* Bâle. „ Cela peut être vrai, Sire, „ repliqua le Colonel ; mais aussi si on pouvoit rassem„ bler tout le sang que ceux de ma nation ont versé „ pour le service de Votre Majesté, & des Rois ses „ Prédécesseurs, on pourroit en faire un canal pour „ aller de Paris à Bâle. „

UN Officier, qui étoit familier avec le Prince d'Orange, demanda un jour *à* ce Prince, dans une marche extraordinaire, quel pouvoit être son dessein. „ Garderez-vous le secret, dit le Prince ? „ L'Officier ne manqua pas d'assurer qu'il étoit incapable d'abuser de la confiance du Prince. „ J'en suis persuadé, répliqua „ le Prince ; mais si vous avez le don de pouvoir gar„ der un secret, Dieu m'a fait une pareille grace. „

UN Roi, qui aimoit l'Astrologie, avoit toujours *à* ses côtés un Astrologue, qu'il consultoit dans ses peines. Un jour qu'il alloit *à* la chasse, le temps changea tout d'un coup & menaçoit de l'orage. Ce Prince craignant d'être surpris par le mauvais temps, consulta son Pédagogue, qui lui promit du beau temps ; mais l'air s'épaississant toujours, le Roi, qui ne s'en rapporta pas absolument à l'avis du Pédagogue, demanda à un paysan qu'il rencontra peu de temps après, conduisant son âne, s'il ne pleuvroit point ? „ Sire, ré„ pondit cet homme, j'aurons de l'iau sans doute ; car „ j'apperçois trembler les oreilles de mon baudet ; c'est „ un préfage assuré. „ Il ne manqua pas en effet de pleuvoir ; & l'Astrologue confus de se voir compromis avec l'âne, qui l'emporta sur lui par cet événement, en pâ-it de chagrin. Le Roi, qui, pour avoir été trop crédule, essuya le torrent de la pluie, chassa de son palais tous ces faux Astrologues, bien résolu de préférer en pareille occasion l'avis d'un âne *à* celui de tels Docteurs.

UN Sécrétaire du Roi, fort distrait, dînoit avec un Maître des Requêtes & sa sœur, qui étoit une jeuneveuve. Cette Dame vint *à* se trouver mal. Le Sécrétare du Roi fit entendre qu'il regardoit cette action comme un signe de grossesse. „ Non, Monsieur, ré„ pondit le Maître des Requêtes ; ce n'est point le mal „ que vous dites : il y a trois ans que ma sœur est veu„ ve.—Je vous demande pardon, Madame, répondit „ l'homme distrait ; je croyois que vous étiez fille. „

LEs Espagnols ayant formé le siége de Cazal, M. de Toiras vint à bout de défendre cette place, par une suite de manœuvres qui lui firent beaucoup d'honneur. Le Roi louoit hautement la conduite de cet Officier Général ; le Duc de Guise dit plaisamment : „ Com„ me St. Roch s'est fait canoniser à force de faire des „ Miracles, Mr. de Toiras deviendra Maréchal de „ France à force de faire des belles actions. „

ENIGME.

Quoique bien caché dans mon gîte,
J'y suis pourtant trouvé bien vite,
Et pris aussi fort aisément,
Soi que je hausse ou que je baisse :
Mais ce n'est que pour un instant.
Qu'on me prend aussi-tôt me laisse.
Et pour m'y rendre permanent
Il la farde ses conjectures
Sur mon état, sur mes allures.
Apprends à me connoître, Lecteur,
Si tu veux devenir Docteur,
J'entends Docteur, non par routine,
De quelle Faculté ? Devine.

LOGOGRYPHE.

Je suis d'un usage ordinaire ;
Et quoique peu soigneux de garder un secret,
Tous les jours maint discret,
Des siens me fait dépositaire.
Il n'est sottise, ou vain projet,
Que l'on ne me confie ;
Et que je ne publie,
En gardant le *tacet*.
Mon anagrame donne, un Dieu du Paganisme
Fort peu chéri des gens de bien,
Qui fit faire maint solecisme,
Taisons-nous, chut.... N'en disons rien.
Disequez. Vous aurez dequoi mettre en fumée,
Et dequoi mettre en poudre, une plante estimée ;
Une Ville de Flandre ; une autre de l'Artois ;
Le titre de plusieurs des Cousins de nos Rois.
Le nom du Chef du Sacerdoce ;
Un délai, trop souvent donné dans le négoce ;
Un poisson délicat ; un oiseau grand causeur ;
Un des quatre Elémens ; une Isle de la France.
Me connois-tu, Lecteur ?
Vois si tu tiens ce que tu pense.

A Vendre chez l'Imprimeur, un Ouvrage intitulé : *Abrégé des Régles de la Versification Française, &c.*

MONTREAL, Chez F. Mesplet, Imprimeur & Libraire.

N°. XVI. (55) (1778.)

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 16 SEPTEMBRE.

DIALOGUE PREMIER,

Tiré du Dictionnaire Anti-Philoſophique, entre M. de Voltaire & ſon Valet-de-Chambre; ſous le nom de l'Abbé Bazin, que Voltaire a emprunté en publiant ſa Philoſophie de l'Hiſtoire.

L'Abbé *Bazin*, ou celui qui a pris ſon nom pour publier la ſage *Philoſophie de l'Hiſtoire* & le pieux *Dictionnaire Philoſophique*, n'aime pas qu'on relève ſes erreurs. Il a été ſur-tout fort ſenſible aux derniers critiques qu'on a faites de ces deux Ouvrages ſi chrétiens & ſi honnêtes. Son premier mouvement fut de verſer ſur ſes téméraires Cenſeurs toute la lie de ſa colere. Le nommé *Dubois*, ſon Valet-de-Chambre, ſon Confident & ſon Secretaire, fit de vains efforts pour le ramener à la douceur. Enfin las d'écrire des atrocités, il lui tint ce diſcours.

DUBOIS.

En vérité, mon cher Maître, vos injures ſont trop fortes, on dira que c'eſt moi qui écris ſous votre nom; & il faudra que je renvoie le tout à votre Paleſrnier; car je me pique un peu de délicateſſe.

L'ABBE' BAZIN.

Plaiſant bélitre pour faire le difficile! écris, écris. Et comment veux-tu que j'appelle ces animaux-là? Je crois les ménager en ne les baptiſant que *maraud*, *marouflés*, *croquans*, *ſcélérats*, *menteurs*, &c.

DUBOIS.

Mais ne craignez-vous pas qu'ils vous rendent politeſſe pour politeſſe?

L'ABBE' BAZIN.

Non, je ne crains plus rien. Il y a long-temp qu'on a dit que j'étois invulnérable *à* force de bleſſures

DUBOIS.

Mais l'honneur.....

L'ABBE' BAZIN.

L'honneur eſt un ſot préjugé.

DUBOIS.

Pourquoi criez-vous donc quand on attaque le vôtre, ou même quand on fait ſemblant de l'effleurer?

L'ABBE' BAZIN.

Ah! mon ami, qu'il eſt dur d'être vieux dans un vieux château! Il faut bien ſe diſtraire comme on peut. Quand je pouvois vivre aux *Délices*, j'avois au moins quelques viſites. Mais tu ſçais bien que mes injures contre le Prédicant *Jean Calvet*, mes plaiſanteries ſur *Vernet* & ſur les Miniſtres, & enfin les Brochures de ce maudit *Jean-Jacques* m'ont fait perdre ce ſéjour enchanteur. Accablé d'ennuis & de ſoucis; loin de Paris où j'ai ſollicité vainement mon retour; loin des plaiſirs de la Capitale; loin des faveurs de la Cour, où, entre nous, je ne ſuis pas plus aimé qu'ailleurs; je me ſoulage le moins mal que je puis de la mélancolie qui me dévore. Après tout, quel mal ai-je fait à l'Archevêque d'Auch, à l'Evêque du Pui, à ſon frere *Pompignan*, en les traitant, comme les plus vils des hommes? Ils n'ont pas vu mes ſatyres, & elles m'ont amuſé un moment.

DUBOIS.

A la bonne heure, Monſieur, que vous attaquiez les perſonnes; mais je vous en prie ne cenſurez jamais les Ouvrages.

L'ABBE' BAZIN.

Et pourquoi donc?

DUBOIS.

Pourquoi, Monſieur? c'eſt que vous donnez envie de lire. On vous voit dans des tranſports de colere; on dit: il ſe fâche, il a donc tort. Quand on a raiſon, on eſt plus tranquille. D'ailleurs ſi le Livre que vous attaquez n'eſt pas connu, vous le faites connoître; & s'il eſt connu, on n'en a que plus d'empreſſement à ſe le procurer.

L'ABBE' BAZIN.

Je crois que tu as raiſon; mais pouvois-je m'empêcher de donner quelques marques de ſouvenir à l'Auteur du *Dictionnaire Anti-Philoſophique*.

DUBOIS.

Aſſurément vous le pouviez; il n'y avoit qu'à continuer à déſavouer le *Dictionnaire Philoſophique*.

L'ABBE' BAZIN.

Mais on ne croit plus *à* mes déſaveux.

DUBOIS.

Alors il falloit charger de ce Livre quelqu'un de vos amis.

L'ABBE' BAZIN.

Cela étant, je veux en donner une Edition ſous ton nom.

DUBOIS.

Ne faites point cela, je n'ai pas envie d'être pendu. Vous ſçavez ce qui eſt arrivé à Abbeville. (Deux jeunes Libertins furent condamnés au feu en 1766, & votre Dictionnaire Philoſophique fut jetté dans le bucher par ordre du Parlement.) Je veux être votre fidele Domeſtique; mais je n'ai nulle envie d'être votre martyr.

L'ABBE' BAZIN.

Ce Livre te feroit pourtant beaucoup d'honneur dans la poſtérité.

DUBOIS.

Et que m'importe de vivre dans la poſtérité, ſi des Juges de mauvaiſe humeur me faiſoient mourir avant le temps en place publique, au milieu d'une populace qui me hueroit.

L'ABBE' BAZIN.

On te compareroit à *Socrate*.

DUBOIS.

Dut-on me comparer *à* tous les Philoſophes d'Athenes & de Rome, j'aime mieux être *Dubois* vivant, que *Socrate* mort.

L'ABBE' BAZIN.

Ah! je vois bien que tu n'as pas le goût des grandes choſes. Ame baſſe, eſprit puſillanime. Voilà ce que c'eſt de mettre la Philoſophie dans la Livrée.

DUBOIS.

Mais vous, Monſieur, avez-vous montré plus de courage quand on a pourſuivi quelques-uns de vos Livres, ou quand on a fait ſemblant d'en vouloir *à* l'Auteur? Ce fou de *Jean-Jacques* vouloit aller tenir tête *à* ſes Juges; mais vous avez toujours baiſſé la tête devant les vôtres. Vous donnez des déſaveux; vous écrivez des lettres; vous faites des rétractations; vous contrefaites le malade, pour recevoir le Viatique en cérémonie: on vous a vu dans le beſoin faire des retraites chez les Jéſuites, & careſſer juſqu'aux Janſéniſtes.

L'ABBE' BAZIN.

J'avoue que tu dis vrai; mais j'ai toujours été infirme. La foibleſſe de mes organes a cauſé le découragement de mon eſprit; mais tu te portes bien, tu es frais & vigoureux.

DUBOIS.

Voilà une bonne raiſon pour m'expoſer *à* me faire pendre! C'eſt parce que je jouis de la vie en ſanté, que je veux en jouir long-temps. Voulez-vous que je vous parle avec franchiſe: vous avez lâché vos manuſcrits; le mal eſt fait, laiſſez-les courir & n'en dites plus mot. Mais ſi vous vous acharnez *à* les défendre, on s'acharnera à les attaquer. Je crois que le ſilence eſt toujours le meilleur parti après qu'on a fait une ſottiſe.

L'ABBE' BAZIN.

Tu as raiſon, mon ami, mais je voudrois pourtant donner quelques marques de ſouvenir *à* l'Auteur du D**. A**. Il m'a fait plus de mal que tu ne penſes. Quoique j'aie dit que ſon Livre ne s'eſt pas vendu, il y a déja trois ou quatre Editions. Mes autres Cenſeurs ſe bornoient à me repréſenter comme un mauvais Chrétien, & j'étois le premier *à* en rire. Celui-ci a pris un tour différent; il me repréſente comme un mauvais Citoyen. Il prouve que mes Livres tendent à rendre les Peres inſenſibles, les Epoux infideles, les Maîtres durs, les Domeſtiques fripons. Cela eſt ſérieux, mon ami.

DUBOIS.

Je vous avoue franchement qu'il n'a pas autant de tort que vous pourriez croire. Votre Secretaire T**. ne vous auroit pas volé cent Louis, ſi vous ne lui aviez fait écrire cent fois qu'il n'y a point d'enfer pour les voleurs.

L'ABBE' BAZIN.

Mais cela eſt fait *à* préſent: il faut faire taire ceux qui pourroient relever ces petites mépriſes.

DUBOIS.

Mais comment vous y prendrez-vous pour faire une bonne ſatyre contre l'Auteur du *Dictionnaire Anti-Philoſophique*? vous ne le connoiſſez pas.

L'ABBE' BAZIN.

Te voilà bien embarraſſé, eſt-ce que je connoiſſois d'avantage ceux contre leſquels j'ai écrit? Il faut toujours dire des injures; & à force d'en vomir, il y en a quelqu'une qui peut avoir ſon application. Il eſt bon d'employer, mon ami, un peu de fiction poétique dans toutes ces choſes-là.

DUBOIS.

S'il ne faut que cela, je vois que vous ſerez fort à votre aiſe.

L'ABBE' BAZIN.

Il eſt vrai que je ne connois pas l'Auteur du D**, A**. Je ne ſçais s'il eſt vieux ou jeune, pauvre ou riche, Laïque ou Eccléſiaſtique. Mais qu'importe. Je dirai d'abord qu'il n'a écrit que pour avoir du pain.....

DUBOIS.

Mais ſi ſon pain eſt aſſuré.....

L'ABBE' BAZIN.

Que c'eſt un Maroufle, un caffard qui veut attraper quelque petit Bénéfice.....

DUBOIS.

Mais s'il eſt hors d'état de poſſéder des Bénéfices....

L'ABBE' BAZIN.

Il eſt impoſſible de te parler; tu m'interromps toujours. Je t'ai déja dit qu'il importoit fort peu que je diſſe vrai ou faux. Penſes-tu donc que je cruſſe que Mr. de Pompignan *avoit été privé de ſa place pour la priere du Déiſte*, comme je l'ai écrit? Penſes-tu que je ſois aſſuré *que Fréron ait été aux galeres?* Quand on en veut *à* quelqu'un, il faut bien lui reprocher ſes petites fautes, & s'il n'en a pas, il faut bien en trouver. La calomnie ne bleſſe pas d'abord; mais il en reſte toujours quelque cicatrice.

DUBOIS.

Votre morale eſt auſſi commode, que votre imagination eſt fertile. Je croyois qu'il n'étoit permis de mentir, que lorſqu'il s'agiſſoit de ſe défendre. Par exemple, je vous paſſois de faire imprimer dans les Gazettes que vous aviez fait vos Pâques, parce que la juſte crainte que vous aviez d'être enfermé après la publication *du Philoſophe ignorant*, des *Queſtions de Zapata* excuſoit votre artifice. Mais je vois que la fiction eſt bonne dans tous les cas, & pour l'attaque & pour la défenſe. Me voilà parfaitement converti & prêt à écrire tout ce que vous voudrez me dicter contre vos ennemis, qui, entre nous, ne ſont pas en petit nombre.

L'ABBE' BAZIN.

Monteſquieu en avoit autant que moi.

DUBOIS.

Non, mon cher Maître, à beaucoup près. D'ailleurs ne nous mettons pas en ſi bonne compagnie. *Monteſquieu* a eu des critiques de ſes opinions; il n'a eu aucun ennemi de ſa perſonne. On blâmoit ſes Ouvrages; on reſpectoit ſon caracte e.

L'ABBE' BAZIN.

Tu n'es qu'un raiſonneur. Je te demande ta plume & je n'ai que faire de tes reflexions. Elles reveillent toujours quelques idées déſagréables.

DUBOIS.

Ce n'eſt pas ma faute.

(le ſecond Dialogue l'ordinaire prochain).

CONTE.

APrès la mort du Meunier Nicolas,
Jeanne ſa veuve, en prudente femelle
Alla chez ſon Paſteur, conſulter certain cas
Qui lui rouloit dans la cervelle;
Elle avoit un Valet, qui s'appelloit Lucas,
Il lui paroiſſoit ſon affaire.
Ce n'étoit un galant à Brillante maniere
Un adonis *à* propos délicats;
Le drôle avoit de ſolides appas,
Robuſte, frais, un autre en eut fait cas.
Enfin, dit au Curé, la dolente Meuniere,
Le défunt étant mort je ſuis dans l'embarras,
Lucas m'en tireroit,

Le Curé.

Epouſez donc Lucas.

La Veuve.

Qui de ſon valet fait ſon maître
Tôt ou tard s'en repent. Si je franchis le pas
Je m'en repentirai peut-être.....

Le Curé.

Crainte de repentir, ne l'épouſez donc pas.

La Veuve.

Lucas eſt vigilant, il agit, il diſpoſe...
Avoir un moulin ſur les bras!
Sur les bras un moulin! c'eſt une étrange choſe!

Le Curé.

Partant, Jeanne épouſez Lucas.
Elle alloit propoſer de nouveaux anicroches,
Des *ſi*, des *mais*; ſortons dit le Curé,
Ecoutez bien ce qu'en diront mes cloches,
Elles débrouilleront le fait à votre gré,
L'oracle eſt sûr: on ſonne, Jeanne écoute.
Eh bien, entendez-vous? dit le Paſteur Madré:
Ah! Monſieur, je ſuis hors de doute,
Vos cloches diſent clair & net,
Prends ton Valet, prends ton Valet.
Deux jours après Lucas devint l'époux de Jeanne,
Epoux complaiſant, non: mais yvrogne, brutal,
Tous les coups qu'il donnoit ne tomboit ſur ſon âne,
Jeanne en avoit ſa part: il la traita fort mal.
Elle fit mille fois un éloge ſincere
De ſon pauvre défunt & de ſon caractere.
Jeanne pleura, gémit: enfin dans ſa douleur
Elle alla trouver ſon Paſteur,
Elle s'en prit *à* lui, prétendit que ſes cloches
Etoient cauſe de ſon malheur.
Vous m'étonnez, dit-il, par de pareils reproches,
Je ſoupçonne ici de l'erreur;
Jeanne, certainement vous vous ſerez mépriſe.
Mais finiſſons cet altercas,
On va ſonner encor, qu'elle fut ſa ſurpriſe!
Le ſon étoit le même & n'étoit pour Lucas,
Et les cloches diſoient d'une façon préciſe
Ne le prends pas, ne le prends pas.

A L'OBSERVATEUR.

IL m'a paru que le *Spectateur tranquille* étoit décidé à garder un profond ſilence, auſſi j'eſpére que vous recevrez mes réflexions ſur la néceſſité ou l'inutilité des Sciences: je penſe qu'elles ſont nuiſibles *à* un état; telle eſt mon opinion que je crois pouvoir appuyer par les exemples & le raiſonnement.

Louis XI défendit à ſon ſucceſſeur d'apprendre plus de cinq mots Latin, qui ſont *qui neſcit diſſimulare neſcit regnare*. Ce Roi étoit un grand politique, il avoit ſans doute éprouvé que la connoiſſance de cette Langue, qui eſt la clef de toutes les Sciences, étoit nuiſible.

François I s'éloigna de ce ſyſteme, & favoriſa les Sciences *à* un point qu'il s'acquit le titre frivole de PERE DES LETTRES; mais il l'acheta cher. Qu'arriva-t-il? Ses ſujets s'adonnerent aux Sciences avec tant d'ardeur que le courage militaire des Français dégénera au point qu'on ne trouvoit aucun homme de guerre qu'à force d'argent. Les charges devinrent vénales, on payoit les Sçavants, & les Sçavants achetoient des emplois pour le paroître. C'eſt l'encouragement que ce Roi donna aux Sçavants qui mit le Royaume à deux doigts de ſa perte. Il fut pris devant Pavie; il n'avoit point de ſoldats, mais ſon Royaume étoit farci de gens oiſifs qui ne s'occupoient qu'*à* acquérir de la Science: bel avantage pour un état.

Pourquoi les Goths ne brûlerent-ils pas les Bibliothéques de l'Italie ainſi qu'ils avoient faits des autres richeſſes du pays? c'étoit par une bonne politique. Ils n'ignoroient pas qu'elles ſerviroient à entretenir la moleſſe & l'oiſiveté des Italiens, auſſi ils réuſſirent; ils étoient perſuadés que les études nourriſſent la fénéan-

tiſe & l'oiſiveté. (les jeunes Canadiens nous en fourniſſent un exemple ſenſible) ; or, la fénéantiſe & l'oiſiveté ſont nuiſibles *à* l'état, vous ne pouvez en diſconvenir ; donc l'étude des Sciences & les Sciences même qui donnent occaſion & nourriſſent ces vices ſont également préjudiciables.

Enfin, ſi la Science étoit utile ou néceſſaire, elle le ſeroit au Souverain ou à ſes ſujets. Il ſuffit au Souverain, ſuivant les plus grands Politiques, de ſçavoir bien vivre & bien commander : elle ne peut être utile aux ſujets puiſque le Soldat, le Laboureureur, le Marchand & l'Artiſan, membres néceſſaires à un état, s'adonnant aux Sciences, ne pourroient acquérir la perfection requiſe dans leur Art ou Métier. Donc la Science eſt inutile en général. Le nouv. AGRIPPA.

A L'IMPRIMEUR.

DAns une ſituation aſſez aiſée, mais qui ne me paroît pas ſatisfaire mon goût. Je m'adreſſai *à* un quelqu'un que je crois penſer mieux pour m'indiquer la route que je devois prendre pour arriver à un vrai bonheur, & les moyens que je devois employer pour y parvenir ; ma Lettre étoit bien diffuſe, & je m'attendois *à* un long raiſonnement : quelle fut ma ſurpriſe quand je reçus ſeulement ce qui ſuit.

Pour réponſe à vos demandes, tâchez d'avoir, M.

Plus de bon ſens que de doctrine,
Raiſon ſur qui la foi domine,
Peu de livres mais bien choiſis,
Des amis mieux choiſis encore,
Et s'il ſe peut point d'ennemis ;
Ame de tout ſoin dégagée,
Bien médiocre, ſans procès ;
Meubles propres, maiſon rangée,
Point de maître & peu de valets.

Comme j'ai penſé que pluſieurs pourroient profiter de cet avis, je croirois manquer à mes Compatriotes ſi je ne leur en faiſois pas part ; auſſi je vous prie de l'inſérer dans la premiere Feuille, vous m'obligerez. D. C.

AVERTISSEMENTS.

BUREAU *de la* POSTE, Québec, *le* 1 *Sept.* 1778.

SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR veut qu'il y ait des Maiſons de Poſte établies à Lorette, Champigny, St. Ange & les Conceſſions au deſſus de St. Auguſtin, afin d'éviter les inconveniens qui ſe trouvent en voyageant par le chemin d'en bas du Cap Rouge, &c. & auſſi pour éviter la difficulté qu'il y a *à* paſſer à travers les bois de Maſkinongé, où par la ſituation du terrein il eſt impoſſible de tenir le chemin en état, que la Poſte paſſe par le chemin d'en haut *à* travers Lormiere.

En conformité de l'Ordre de SON EXCELLENCE, le Public eſt averti par le préſent, qu'à commencer du 1 Octobre, les Courriers de Sa Majeſté paſſeront par cette nouvelle route ; & pour la diligence de ceux qui vont *à* la Poſte, on trouvera aux maiſons de poſte qui ſeront établies, toutes les commodités néceſſaires. On donnera *à* temps information au Public de la diſtance de la premiere ſtation de la ville.

Ceux que ceci concerne obſerveront que la route de Ste. Foy, Cap Rouge & S. Auguſtin le long de la Riviere ne ſera plus une route de poſte après le premier jour du mois prochain.

HUGH FINLAY, *Dep. Direct. Gén. de la Poſte.*

LES Héritiers de feue Mademoiſelle Liſette de RAMEZAI, étant ſur le point de partager ſa Seigneurie de Chambly ; tous les ténanciers d'icelle ſont requis de ſe faire connoître durant le cours de ce mois, & de produire à Mr. Foucher, Avocat & Notaire *à* Montréal, chargé des affaires de cette Succeſſion, leurs titres de Conceſſion, afin d'éviter les mépriſes en concedant *à* d'autres des Terres promiſes *à* quelques-uns.

A. FOUCHER, Avocat & Not.

A Montréal, le 12 *Septembre* 1778.

AUX SOUSCRIPTEURS.

LOrs de l'établiſſement de la Gazette pluſieurs de vous, Meſſieurs, m'offrirent le prix de la Souſcription. Incertain de mon ſort je ne crus pas devoir l'accepter, il ne m'eut pas convenu de le faire ; mais aujourd'hui que ma tranquillité eſt décidée du côté du Gouvernement, vu les avances conſidérables que je ſuis obligé de faire, j'eſpére que vous voudrez bien, Meſſieurs, ajouter à l'encouragement que vous m'avez donné, le moyen d'y répondre, en payant, ſi vous le jugez *à* propos. L'ordinaire prochain le Porteur de la Gazette ſera muni des reçus.

Vous obligerez votre très-humble Serviteur.

L'IMPRIMEUR.

CONNOISSEMENTS
à vendre chez l'Imprimeur.

ENIGME.

En moi l'on trouve deux ſubſtances ?
Et ces ſubſtances ſont mon tout.
L'une ſe montre entiere avec ſes apparences ;
Et de l'autre on ne voit qu'un bout.
Seule, je ſuis très-inhabile,
Et je ne puis faire aucun bien :
Un élément me rend utile,
Et par lui je deviens à rien.

PAR L'*EXILE*.

LOGOGRYPHE.

Je ſuis .... Lecteur, c'eſt fait & tu m'as deviné
Non, l'obſcurité dure encore ;
J'ai frappé ton oreille & ton eſprit m'ignore.
Je penſois que déja tu m'avois décliné,
Ton doute ôte ma crainte & ma joye eſt extrême
Tel veut connoître autrui qui s'ignore lui-même.
Je dois avoir deux pieds, je n'en ai qu'un parfois,
Aujourd'hui j'en ai ſept ; combine les dix fois,
Tu trouveras un combat Olympique,
Un Paſteur Catholique ;
Un paſſage public ; deux notes de Muſique,
Une plante ; un Apôtre ; une belle ſaiſon,
Un inſtrument à ſon,
Enfin un habitant des rives du Boſphore.
Après avoir tout lu tu l'ignores encore ?

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 23 SEPTEMBRE.

SECOND DIALOGUE,

Tiré du Dictionnaire Anti-Philoſophique, entre M. de Voltaire & ſon Valet-de-Chambre; ſous le nom de l'Abbé Bazin, que Voltaire a emprunté en publiant ſa Philoſophie de l'Hiſtoire.

DUBOIS.

CRoyez-moi, mon cher Maitre, ne publiez pas cette Bagatelle; (Le *Taureau blanc*, Parodie impie de pluſieurs morceaux de Livres ſaints.) elle n'ajoutera rien à votre gloire, & elle peut diminuer votre tranquillité.

L'ABBE' BAZIN.

Je l'ai d'abord penſé comme toi; mais je ne puis réſiſter à l'envie de la voir imprimée. Si elle n'augmente pas ma réputation, elle ne fera pas tort à ma bourſe. Nos petits ſoupers & nos repréſentations théatrales me coutent furieuſement.....

DUBOIS.

Mais que faites-vous du revenu de vos terres?

L'ABBE' BAZIN.

Mes premieres terres ſont mes Ouvrages; je ne veux pas laiſſer mon eſprit en friche. D'ailleurs on m'oublieroit entierement ſi je ne produiſois plus rien.

DUBOIS.

Il vaudroit mieux ne rien produire, que d'enfanter toujours la même choſe. On dit que vous ne faites plus que retourner vos vieux habits, & que vous vous volez vous-même, après avoir toute votre vie volé les autres. On ajoute que vos Brochures ne ſont plus que du radotage, & que dans le *Scribendi Cacœtés* qui vous tourmente, vous ne faites plus que rabacher les mêmes penſées & les mêmes plaiſanteries. On appelle vos Mélanges, *Senis delirantis ludibria*. Enfin, que ne dit-on point? Ces triſtes vérités me fâchent, car vous ſçavez que je vous aime de tout mon cœur.

L'ABBE' BAZIN.

Qu'importe qu'on ſe plaigne, pourvu que ceux qui ſe plaignent m'achettent.

DUBOIS.

Mais il n'eſt pas d'un honnête Négociant, comme vous diſiez à *Maupertuis*, de vendre deux fois la même marchandiſe.

L'ABBE' BAZIN.

J'avois raiſon de faire ce reproche à *Maupertuis*, parce qu'il ſe piquoit d'une ſotte délicateſſe à cet égard; mais j'ai toujours traité le public avec une entiere liberté. Je me ſuis tout permis, parce qu'il m'a tout paſſé.

DUBOIS.

Croyez-vous qu'il ſoit toujours ſi indulgent. Vous avez à la vérité des partiſans furieux, des *D. Quichottes* de votre renommée, des *Nains* qui croient doubler de taille en étant les trompettes du Géant; mais je doute fort que vos entouſiaſtes ſoient aujourd'hui en grand nombre; & ce qui m'en fait douter, c'eſt l'accueil qu'on fait aux critiques publiées contre vous. L'Auteur de l'*Année litteraire* vend très-bien ſes feuilles, malgré l'*Ecoſſoiſe* & le *Pauvre Diable*. L'Abbé *Nonotte* n'en a que plus de Lecteurs depuis que vous l'avez accablé d'injures dignes du métier que vous attribuiez fauſſement à ſon pere (Crocheteur.) L'Abbé *Guion*, Penſionnaire du Clergé de France, jouit en paix du produit de l'*Oracle des nouveaux Philoſophes*; trop ſouvent réimprimé. L'Abbé *Bergier* eſt à la Cour aimé & reſpecté parce qu'il y a de grand. Enfin l'Auteur du *Dictionnaire Anti-Philoſophique*, qui eſt plus gai que vous, ſans ſe tourmenter comme vous pour paroitre enjoué, ne rit jamais d'auſſi bon cœur, que lorſque vous vous mettez en colere contre lui. Il ſçait que vos invectives ſont un ſel qui préſerve un ouvrage de la corruption; & depuis que vous l'avez peint comme un pilier de Caffé qui écrit pour ne pas mourir de faim, tous les piliers de Caffé de Paris ſes chers confreres, ont voulu avoir ſon livre. Vous voyez par ce détail que l'entouſiaſme pour vous baiſſe, à meſure que vos Critiques s'élevent.

L'ABBE' BAZIN.

C'eſt préciſément parce que l'admiration diminue qu'il faut la ſoutenir comme on peut. Un Ouvrage médiocre ou mauvais ne me fera pas des partiſants, mais ce ſera une occaſion de ſe rappeller de mes Chefs d'œuvres. On a dit après avoir lu la *Princeſſe de Babilonne*, le *Dépoſi-*

taire, le *Faux Connoiſſeur* : *comment ce pauvre homme écrit encore.... Voyons ce que c'eſt.... Ah ! cela ne vaut pas le papier qu'on y a employé.... Mais il a fait du bon, autre fois* ; & tout de ſuite on donne ordre à un Laquais de lire l'*Hiſtoire de Charles* XII, ou *Zaire*. *Oh ! voici du beau*, dit-on, & l'on oublie la petite mauvaiſe Brochure qui n'a pas laiſſé de produire l'effet que j'en attendois.

DUBOIS.

Voilà qui eſt fin. Mais je doute que vos dernieres rapſodies (paſſez moi le terme) aient produit cet effet. J'ai entendu plus d'un Lecteur s'écrier : *quoi ! cet homme n'eſt pas encore las de voler le public. Ne ceſſera t-il de repeter les mêmes blaſphêmes, les mêmes calomnies, les mêmes erreurs ? N'eſt-il pas temps qu'on lui arrache la plume, puiſqu'il ne veux pas la quitter.*

L'ABBE' BAZIN.

La Morale de ces Gens-là eſt bien ſévére.

DUBOIS.

C'eſt celle de tout le monde. Perſonne n'aime à être la duppe de l'avidité de ſon prochain, & on croit généralement que vos écrits réproduits vingt fois ſous des titres différents, ſont un impôt que vous voulez lever ſur le public. Vous avez beau faire le Seigneur, on voit à travers l'habit de Comte la mandille de l'Agioteur. Vous travailleriez beaucoup plus utilement pour votre gloire, en ne travaillant point du tout.

L'ABBE' BAZIN.

C'eſt auſſi ce que je veux faire. Mais laiſſe-moi publier le *Taureau blanc*, & puis je quitte la plume.

DUBOIS.

Eh ! Monſieur vous n'y penſez pas ; vous voulez vous perdre. Cet Ecrit renferme les blaſphêmes les plus hardis & les moins voilés. Il eſt marqué à votre coin ; il eſt impie & méchant. Vous le ferez paſſer difficilement ſous le nom d'un autre.

L'ABBE' BAZIN.

Je veux pourtant le mettre ſous le nom de *D. Calmet*, comme j'ai mis les *Queſtions* de *Zapata* ſous celui du Docteur *Tamponet*.

DUBOIS.

Comment vous voulez non-ſeulement vous perdre ; vous voulez encore outrager deux hommes, dont l'un vous traita, en ami tendre, pendant le ſéjour que vous fites, en 1748, dans ſon Abbaie de Senones, & dont l'autre vit encore. Vous compromettez ainſi ſans ſcrupule les vivants & les morts.

L'ABBE' BAZIN.

Bon, bon, c'eſt une plaiſanterie.

DUBOIS.

Sçavez vous que dans un Etat policé de pareilles railleries pourroient vous gener extrêmement la reſpiration.

L'ABBE' BAZIN.

Il n'en eſt pas de même en France ; tout le monde parle, perſonne n'agit. On ſçait que penſer avec juſteſſe & agir avec juſtice ſont deux choſes dont je ne me ſuis jamais piqué. On ſçait que je ſuis en poſſeſſion de m'amuſer de tout & de me railler de tout. Comme je n'ai point de ſyſteme à faire valoir, attendu que je n'en ai jamais ſuivi aucun, on croit que mes Ecrits doivent être ſans conſéquence. Chriſtianiſme, Déiſme, Materialiſme, Socinianiſme tout eſt bon pour moi, ou tout eſt indifférent pour moi, ſuivant que j'ai bien ou mal digeré ; ainſi n'ayant aucun point fixe, dédaignant autant la raiſon que les preuves, proteſtant contre tout & riant de tout, on ne fait plus attention à ce que je dis, mais ſeulement à la maniere dont je le dis. Il y a cinquante ans que j'ai le droit de me donner la comédie à moi-même & de la donner aux autres.

DUBOIS.

Cette comédie pourroit enfin devenir ſérieuſe. Publierez-vous encore que vous avez fait vos Pâques ? Déſavouerez-vous ? Crierez vous à l'impoſture ? Ce ſont des machines uſées auxquelles perſonne ne ſe laiſſe plus prendre.

L'ABBE' BAZIN.

Tu me crois donc au bout de mon latin ; j'ai d'autres ruſes que tu ne connois pas.

DUBOIS.

Et que ferez-vous donc, ſi vous craignez d'être enfermé.

L'ABBE' BAZIN.

Ce que je ferai ? J'écrirai, je ferai écrire, que je ſuis mourant ; qu'accablé ſous le poids de l'âge & des maladies je n'ai pas quatre jours à vivre ; que je ne ſors plus de mon lit ; qu'incapable du plus petit travail, je ne m'occupe plus que de la fin de ma carriere. Le Français eſt compatiſſant, quoique je l'aie peint quelquefois comme barbare ; on dira aux Magiſtrats acharnés contre moi : *pourquoi voudriez-vous moleſter cet homme là ; il eſt au bord de ſon tombeau ; il ne peut faire ni bien, ni mal. Il a vécu dans les orages, laiſſez le mourir en paix* ; & moyennant cette belle exhortation, j'écrirai tranquillement tout ce que je voudrai.

DUBOIS.

Je vous plains d'avoir à employer de tels artifices. Une pareille ruſe s'accorde mal avec l'air de candeur que vous prenez dans vos Livres.

L'ABBE' BAZIN.

Mon ami, le comble de la fineſſe eſt d'affecter de n'en avoir point du tout, & c'eſt ce que j'ai fait toute ma vie.

DUBOIS.

Continuez donc puiſqu'elle vous a ſi bien réuſſi. Je m'en lave les mains, & je mets le tout ſur votre conſcience.

L'ABBE' BAZIN.

Ah ! ah ! mon ami, la conſcience ! tu va me faire pamer de rire. La conſcience ! la conſcience ! tu m'as pris par mon foible. La conſcience ! eſt-ce que tu en as toi ?

DUBOIS.

J'en ai aſſez pour ne vouloir plus vivre avec ceux qui n'en ont point du tout. Adieu, & pour toujours.

FIN.

Quebec, le 14 Septembre 1778.

A L. S.

Que vous êtes leger, Monsieur ! que vous êtes superficiel ! votre esprit sterile ne vous fournissoit point de matiere à traiter : votre présomption a fait imaginer que vous pouviez, comme le Spectateur tranquille, décider sur les productions des jeunes Canadiens vos Compatriotes ; mais apprenez que vous avez aussi mauvaise grace *à* vouloir l'imiter que la Grenouille de la Fable, qui prétendoit s'égaler au Bœuf : sçavez-vous le sort qu'éprouva cette pécore ? elle creva dans son orgueil, il va vous en arriver autant. J'aurois été moins mortifié, si j'eusse été condamné par quelque personne de poids ; mais quand j'ai lu votre Lettre, que j'ai remarqué la grossiereté de votre style, la legereté de votre esprit & les contradictions dans lesquelles vous tombez, j'ai ri, j'ai levé les épaules, je vous ai plaint, je vous ai mépriſé.

Je n'aurois pas daigné vous écrire, sans l'avis de plusieurs qui m'ont fait appercevoir qu'il pouvoit se trouver des esprits prevenus à qui vous pourriez en imposer si je ne mettois au jour votre turpitude. Votre impertinence n'a pas peu contribué *à* m'y résoudre. Vous êtes assez téméraire d'avancer en l'air que mes Productions sont empruntées, & que je ne suis qu'un pillard ; & vous n'avez pas l'esprit d'appuyer cet avancé de quelque solidité pour qu'on vous croye. A votre place j'aurois nommé les Auteurs où j'ai puisé, j'aurois cité les passages que j'ai extrait ; vous m'auriez couvert de honte & de confusion ; vous auriez dévoilé mon ignorance, je me serois tu. Mais avez-vous jamais feuilleté les bons Auteurs, le croirai-je jamais ? vous connoissez legérement ceux qui vous ont été donné dans vos classes, & puis c'est tout. Vous sçavez peut être quelques mots de Latin, & vous vous croyez sçavant : jeune présomptueux !

Vous dites, sans réflexion, que je suis resté *à* sec après mes deux observations au Spectateur tranquille. Ressouvenez-vous que je suis résident *à* Quebec, que je ne reçois la Gazette que plusieurs jours après vous ; qu'il me faut du temps pour y répondre, & que les occasions pour votre Ville ne se rencontrent pas toujours *à* point : & puis la cessation de ce Papier Périodique, ainsi que le silence du Spectateur tranquille me justifient pleinement dans le Public.

Ne croyez pas que je me persuade mes ouvrages achevés &. au dessus de toute critique, ma vanité ne m'abuse pas au point de me croire Auteur & Sçavant ; mais j'ai fait ce que j'ai pu, & les personnes sous les yeux desquelles j'ai composé mes écrits & *à* qui je les ai communiqué, sont de surs garants que je n'ai jamais rien emprunté chez autrui. Ce qui prouve encore combien votre esprit est vuide de sens commun ; c'est ce que vous dites du Sincere qui n'a écrit en tout & partout que deux Lettres, dont le sujet n'a jamais peut-être existé auparavant : l'une contient quelques remarques sur les Ecrivains qui fournissent, de leurs productions, dans ce Papier, l'autre la définition d'un Logogriphe. Qui traita jamais une pareille matiere ?

Je finis, Monsieur, & malgré vos impertinences, je veux bien encore vous avertir que si vous continuez *à* écrire sur le même ton que vous venez de le faire, vous alliez donner une très-mauvaise idée de votre personne ; votre audace vous rendra odieux au Public, votre ignorance revoltera contre vous les gens d'esprit, & votre présomption achevera de vous avilir & de vous rendre mépriſable aux yeux de tout le monde. Adieu.

Le Canadien curieux.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

C'En est donc fait, Monsieur, vous nous abandonnez, vous vous arrachez impitoyablement *à* nos empressements ; vous nous privez de la douce satisfaction de lire vos écrits, où nous trouvions la justesse du raisonnement, joint à la délicatesse du style, où nous pouvions apprendre à nous former le goût. Qui vous remplacera dans cette Gazette ? oui, Monsieur, je vous regrette sincerement en mon particulier, & vous remercie de vos attentions. Je conserverai pour vous, quoique j'ignore qui vous êtes, une estime éternelle. Je suis avec respect & attachement, MONSIEUR,

Votre obéissant & humble Serviteur.

Le Canadien curieux.

A. L. S.

VOus m'obligez de démentir mon caractere ; je manque à la promesse que j'avois fait de ne plus écrire, vous me forcez d'être parjure, vous avez voulu vous prévaloir de mon silence. C'étoit donc le Spectateur tranquille que vous craigniez ; il paroît pour rendre la justice due au *Sincere* & au *Canadien curieux* : je les estime & les aime l'un & l'autre, parce qu'ils travaillent sérieusement pour acquérir des connoissances. Vous m'accusez de les avoir flatté : non, je leur ai dit ce que je pensois sans aucun détour ; & de toutes les productions que j'ai vu dans le Papier Périodique, de la jeunesse Canadienne, ce sont les seules qui m'ont plu... Mais qu'importe mon suffrage ?

Le Canadien curieux a pris, dites-vous, un vol trop précipité, il a eu le sort d'Icare, & vous osez vous servir de mes expressions : sçachez qu'il m'étoit permis de badiner avec lui, il a pris mon enjouement très bien, comme vous avez vu par sa réponse du 27 *Juillet*, (*dans la Gazette du 2 Août*), & vous deviez vous efforcer de l'imiter ou vous taire. Vous avez eu le temps de faire vos provisions, & cependant je n'ai encore vu aucune production que celle *à* laquelle je répons, & vos vacances sont finies. Vous avez fait une fanfaronade : apprenez, jeune homme qu'il faut

Avant que d'attaquer un ennemi puissant
Souvent se mesurer,
Avancer, reculer :
Le premier pas est toujours bien glissant,
Si vous bronchez dès la barriere
Comment atteindrez-vous au bout de la carriere.

Croyez moi, rentrez dans votre Collége, apprenez-y, s'il est possible, *à* penser & *à* écrire ; mais je crains que vous ne parveniez à aucun des deux : vous apprendrez quelques mots Latins & vous croirez tout sçavoir ; & moi je vous dis que vous ne sçaurez jamais rien, parce qu'on n'est point censé sçavoir quand on fait un mauvais usage de la science, ou si vous aimez mieux, je vous dis,

„*Vis ergo inter nos quid possit uterque vicissim*
Experiamur.“

Le Spectateur tranquille.

AVERTISSEMENTS.

BUREAU *de la* POSTE, QUÉBEC, *le* 1 *Sept.* 1778.

SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR veut qu'il y ait des Maisons de Poste établie à Lorette, Champigny, St. Ange & les Concessions au dessus de St. Augustin, afin d'éviter les inconvenients qui se trouvent en voyageant par le chemin d'en bas au Cap Rouge, &c. & aussi pour éviter la difficulté qu'ily a *à* passer à travers les bois de Maskinongé, où par lasituation du terrein il est impossible de tenir le chemin en état, que la Poste passe par le chemin d'en haut *à* travers Lormiere.

En conformité de l'Ordre de Son EXCELLENCE, le Public est averti par le présent, qu'à commencer du 1 Octobre, les Courriers de Sa Majesté passeront par cette nouvelle route; & pour la diligence de ceux qui vont *à* la Poste, on trouvera auxmaisons de poste qui seront établies, toutes les commolités nécessaires. On donnera *à* temps information au Public de la distance de la premiere station de la ville.

Ceux que ceci concerne observeront que la route de Ste. Foy, Cap Rouge & S. Augustin le long de la Riviere ne sera plus une route de poste après le premier jour du mois prochain.

HUGH FINLAY, *Dep. Direct. Gén. de la Poste.*

LES Héritiers de feue Mademoiselle Lisette de RAMEZAI, étant sur le point de partager sa Seigneurie de Chambly; tous les financiers d'icelle sont requis de se faire connoitre durantle cours de ce mois, & de produire à Mr. Foucher, Avocat & Notaire *à* Montréal, chargé des affaires de cette Succession, leurs titres de Concession, afin d'évite les méprises en concedant *à* d'autres des Terres promises *à* quelques-uns.

A. FOUCHER, Avocat & Not.

A Montréal, le 12 *Septmbre* 1778.

AUX SOUSCRIPTEURS.

LOrs de l'établissement de la Gazette plusieurs de vous, Messieurs, m'offrirent le prix de la Souscription. Incertain de mon sort e ne crus pas devoir l'accepter, il ne m'eut pas convenu de le faire; mais aujourd'hui que ma tranquillité st décidée du côté du Gouvernement, vu les avances considérables que je suis obligé de faire, j'espére que vous voudrez bien, Messieurs, ajouter à l'encouragement que vous m'avez donné, le moyen d'y répondre en payant, si vous le jugez *à* propos. Le Porteur de la Gazette est muni des reçus.

Vous obligerez votre très-humble Serviteur.

L'IMPRIMEUR.

Les Souscripteurs ne payeront qu'une Piastre d'Espagne par chaque Avertissement, pour trois semaines de suite, & ceux qui n'auront pas souscrit payeront une Piastre & demie.

CONNOISSEMENTS
à vendre chez l'Imprimeur.

BUREAU DE LA POSTE.

LE Public est averti par le présent, qu'à commencer du premier jour d'Octobre prochain, toutes personnes qui voyageront en Poste entre Quebec & Montréal, seront fournies de Chevaux & de Voitures au premier relai éloigné de trois lieues de Quebec, & tenu par Ignace Allin à la vieille Lorette—qui menera trois lieues plus loin au relai tenu par Augustin Desfoix dans la Paroisse de St. Augustin—Desfoix menera jusqu'à l'ancienne Maison de Poste dans la Paroisse de la Pointe aux Trembles, tenue par Jean Mercure.

Le 21 du courant, en vertu d'un Jugement de la Cour du Banc du Roi, a été puni de mort Nicolas Thibault, pour avoir tué un Panis dans le Lac Huron.

Explication des Enigmes & Logogriphes, à commencer du 12 *Août dernier.*

Le mot de la premiere Enigme du 12 Août est *Biere.*

Celui de la seconde est *Musique.*

Celui du Logogriphe, *Animal*, dans lequel on trouve *Aman*, ville de Sirie; *Lima*, Cité dans le Pérou; *Mail*, jeu; *Ail*, plante; *Mi*, *La*, deux notes de Musique; *Nil*, Fleuve d'Afrique; *Lin*, Pape; *Mil*, graine; *Ami*, nom de tendresse; *Lia*, que Laban mit au lit de Jacob en place de sa sœur; *Mal*, synonime de douleur; *Iman*, Prêtre chez les Turcs; *An*, qui commence en Janvier; *Main*, Sœvola Romain qui brula sa main aux yeux de Porsenna, Roi d'Etrurie.

Le mot de l'Enigme du 2 Septembre est *Cheveux.*

Celui du 9 Septembre est *Pous.*

Celui du Logogriphe du 9 Septembre est *Papier*, dans lequel on trouve *Priape*, Dieu du Paganisme, *Pipe*, *Rape*; *Ipre*, ville de Flandres; *Aire*, ville de l'Artois; *Pair*, Duc d'un Royaume; *Pape*; *Répi*; *Raie*, poisson; *Air*; *Ré*, Isle de France.

Le mot de l'Enigme du 16 Septembre est *Chandelle.*

Celui du Logogriphe est *Docteur*, dans lequel on trouve *Lute*, *Curé*, *Rue*, *Ut*, *Re*; *Rue*, plante; *Luc*, *Eté*, *Lut*, *Turc.*

LOGOGRYPHE.

Je suis homme sans l'être, ou pour mieux m'énoncer,
Je suis un animal sauvage
Que rien ne peut aprivoiser,
Détesté des humains, je les hais sans partage.
Combine mes dix pieds.... divers arrangements
Te donneront deux éléments,
Un chef du Peuple Juif, un Juge du Tenare,
Un aliment commun, le métail le plus rare,
Ce qu'on ne peut trouver aux petites maisons,
Des pénitents l'ordre le plus austere,
L'ami d'un bon vieillard dans les froides saisons,
Ce que tu crains le plus, ta demeure ordinaire,
Un argonaute, un jus médicinal,
D'un glorieux Prélat l'ornement principal
Ce que tu tends à celui qui te donne,
Ce que tu pers peut-être à me chercher,
Un mortel qui commande & porte la couronne;
Ce qui paroit toujours & ne peut se cacher,
Une conjonction souvent mise en usage,
Le pain mystérieux
Dont pendant quarante ans vécurent les Hébreux;
Mais c'est assez Lecteur, bon soir & bon courage.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 30 SEPTEMBRE.

VOLTAIRE.

§. I.

Analyſe fidele de ſes Ouvrages, & de l'eſprit qui le lui a dictés.

CE Poete étoit l'eſprit le plus univerſel & l'Ecrivain le plus élégant de ſa nation; mais ce n'étoit pas aſſez pour lui de cette gloire; il voulut y joindre de bonne heure la malheureuſe réputation d'Incrédule, & être à la fois l'*Alexandre* & l'*Attila* de la Littérature. On ſait qu'il naquit en 1694 *à* Paris d'un Pere reſpectable, auſſi connu par ſon eſprit que par ſes mœurs. Cet homme vertueux eut à gemir de bonne heure ſur les égaremens de ſon fils. L'impieté éclata en lui auſſi-tôt que le génie, & ſon génie fut prématuré. A peine ſavoit-il bégayer des vers, qu'il ſe ſignala par de petits Poemes obſcenes & impies.

Le Collége de LOUIS LE GRAND, cette Ecole de l'eſprit & du cœur, fut pour lui l'écueil le plus funeſte. Ce n'eſt pas que ſes Profeſſeurs ne lui donnaſſent de bonne leçons, & des exemples encore meilleurs; mais plus flatté de l'applaudiſſement des jeunes Libertins du College, que touché des remonſtrances de ſes Maîtres, il lâcha la bride *à* ſon orgueilleuſe témérité. Tout le monde ſait que le Pere le *Jay*, ſon Profeſſeur de Rhétorique, lui prédit dès-lors qu'il ſeroit *l'étendard de l'Incrédulité.*

Cette Prophétie ne s'eſt malheureuſement que trop accomplie. Au ſortir du Collége, le jeune *Arouet* (car il n'avoit point encore pris alors le titre *de Voltaire*) ſe lia avec les plus fameux Incrédules de Paris. Il fut des petits ſoupers du Temple, & le poiſon de l'impiété ne fit que s'exalter de jour en jour en lui par ſes converſations avec l'Abbé de *Chaulieu*, & avec les Compagnons de Table de ce Poete Epicurien.

M. *de Voltaire* médita dès-lors ſon Epître *à Uranie*, qu'il attribua quelque temps après la mort de l'Abbé *de Chaulieu*, *à* ce Précepteur de Déiſme; mais il ne perſuada perſonne. Cette Epître ſi célebre par le coloris du ſtyle & par l'harmonie de la verſification, l'eſt encore d'avantage par les blaſphêmes & par la liberté cynique qui y dominent.

Œdipe, la premierepiece *de Voltaire*, annonça un digne ſucceſſeur de *Corneille* & de *Racine*; mais elle montra en même temps ſa façon de penſer. Les hommes Religieux y trouverent pluſieurs choſes repréhenſibles, entr'autres ces vers ſi cpticux.

Les Prêtres ne ſont point ce qu'un vain Peuple penſe,
Notre crédulité fait tute leur ſcience.

Pluſieurs vers de la Henriade parurent frappés au même coin; & lorſque le jeune Poete montra ſon Ouvrage au célebre & malheureux *Rouſſeau*, ce grand homme, choqué du ton de déclamation, de ſatyre & de hardieſſe que le jeune Auteur y prenoit, lui conſeilla d'imiter plutôt *Virgile* que *Juvéal*, & de reſpecter ce qui étoit reſpectable.

On imagine bien que M. *de Voltaire* ne changea pas ſa façon de penſer à Londres, où il ſe retira en 1726, pour oublier quelques mécontentemens & quelques outrages, qu'il avoit eſuyés en France. C'eſt dans ce centre de l'irréligion qu'il écrivit ſes fameuſes *Lettres Philoſophiques*, condamnées au feu par le Parlement de Paris, qui décreta l'Auteur de priſe de corps. Cet Ouvrage paroît entiérement dicté par la haine du Chriſtianiſme; mais par une haine auſſi aveugle que furieuſe; auſſi injuſte qu'opiniâtre. Les infidelités hiſtoriques, les Paralogiſmes, les Antithéſes, les Epigrammes en font toute la force. L'Auteur attaque preſque ſans ceſſe la Religon, avec un acharnement inoui; c'eſt un Vautour attaché à ſa proie!

Loue-t-il quelques Sectes; ce ſont celles qui ſympatiſent avec le Tolérantiſme, ou avec le Déiſme. Plus elles ſemblent ſéparées du reſte des Chrétiens, plus il affecte d'applaudir à leurs mœurs & *à* leurs uſages, quelques ſinguliers qu'il ſoient. Il y a un art très-dangereux dans ces éloges: & le panégyrique de quelques Membres ſéparés et preſque toujours la ſatyre du Corps entier. Ainſi l'encens prodigué au Fanatiſme des Quakers, eſt une inſulte réfléchie ſur les autres Chrétiens.

Croiroit-on que le Paganiſme même eſt toujours mieux traité que le Chriſtianiſme? Mais cela devoit être, & M. *de Voltaire* étoit bien digne d'aimer la Religion, qui adoroit des Dieux corrompus, & qui ne propoſoit pour croyance que des fables corruptrices.

Les Anecdotes historiques, qu'on trouve dans ces *Lettres*, n'y sont placées ordinairement qu'autant qu'elles fournissent des traits odieux contre notre Religion. Les observations, même les plus philosophiques, sont semées de réflexions critiques sur nos Dogmes. Si l'Auteur traduit quelques morceaux des Ecrivains Anglois, il choisit toujours ceux qui sont les plus favorables *à* l'indépendance & *à* l'incrédulité, & l'estime qu'il en fait est toujours proportionnée à l'excès de leurs licence.

Mais le plus grand édifice, que M. *de Voltaire* ait élevé à l'Irréligion, c'est sans contredit son *Essai sur l'Histoire générale*, si justement proscrit par l'Assemblée du Clergé de 1765. Un homme d'esprit dit très-bien qu'on pourroit intituler cet Ouvrage: *Système d'Histoire universelle, dans lequel l'Auteur arrange les faits, suivant son imagination, pour prouver que la Religion est une Chimere atroce, l'homme un animal sot & malfaisant, jouet éternel d'une destinée aveugle; Production propre à former des honnêtes gens & des hommes vertueux.*

Quel est en effet le résultat de cette Histoire, que quelques Enthousiastes ont osé mettre au-dessus du sublime discours de *Bossuet?* Cette proposition, *quiconque ne craint point un Dieu ne sait ce que c'est que de troubler l'Univers.* Le fatalisme y triomphe: on y voit une liste magnifique de tous les Scélérats, qui ont vécu dans la prospérité & qui sont morts tranquilles. On leur oppose une foule de bons Rois & de gens de bien, qui ont péri d'infortune & de misere. S'il est question d'une guerre entreprise par un Souverain, l'Auteur ne manque pas de faire observer que le plus juste des combattans a été le plus malheureux.

Ce tableau des infortunes qu'éprouvent les gens de bien dans ce monde seroit une preuve pour un homme sage, qu'il y a une autre vie, où tout doit être compensé. Mais notre judicieux Historien n'a garde d'y croire: l'ame des bêtes, qu'il ne connoît point du tout, lui fournit des preuves sans réplique de la matérialité de la sienne propre. Tous les hommes ne sont que de pures machines, qu'un être capricieux anéantit, après qu'elles ont joué leur rolle. Un enfant & un petit chien se ressemblent à merveille, & entre Archiméde & une Taupe, il n'y a de différence, que la finesse des organes.

L'ame étant détruite, la révélation ne peut tenir long-temps, & c'est contr'elle que le grand Historien a tourné ses principales batteries. Il ramasse les fables anciennes & modernes, les contes des Indiens, les absurdités du Mahométisme; & après avoir donné un air de raison à toutes ces folies, il les place gravement à côté de la Religion Chrétienne, *à* laquelle il prête toutes sortes d'absurdités.

Les preuves de fait ne l'embarrassent point; l'Auteur les nie toutes ou les ridiculise. Les titres les plus authentiques, les Histoires les plus anciennes, les monumens echappés à la ruine des temps, tout disparoît à ses yeux éblouis. Cette Religion qui a triomphé de la fureur des *Césars* & de la haine des Philosophes, s'est établie comme toutes les autres Sectes, sans contradiction. Le vertueux *Néron*, le sage *Dioclétien*, leurs ministres & leurs bourreaux en ont favorisé les progrès. Voilà sans contredit de belles découvertes; & c'étoit *à* un Poete qu'il étoit réservé de les faire.

Le même esprit regne dans le *Dictionnaire Philosophique*; mais il y paroît plus à découvert. L'Oracle des sages Modernes étoit autrefois enveloppé, insinuant, captieux; mais aujourd'hui c'est un énergumene furieux qui exhale sa haine avec d'autant plus de violence, qu'il avoit été plus long temps forcé de la cacher. Il ne faut pas se gêner quand on est vieux, & certainement on ne se plaindra pas, que M. *de Voltaire* ait enchaîné sa plume dans sa vieillesse. Voyez le *Dictionnaire* que nous venons de citer; voyez la *Pucelle*; voyez *candide*. L'homme le plus familiarisé avec la licence, ne peut les lire sans indignation. Les ridicules outrageans, les impiétés grossieres, les ordures dégoûtantes en salissent chaque ligne. L'Auteur oublie *à* tout moment le respect dû à la Divinité, à la Religion, à la vertu, aux mœurs, nous oserons dire au goût; car rien ne lui est plus opposé que ce style bas, qui exprime des mœurs encore plus viles, ce ramas d'incidens puérils, d'aventures sans vraisemblance, de plaisanteries forcées, dont certains laquais du bon ton ne se feroient pas honneur; mais qui sont très-dignes de M. *de Voltaire* & de la canaille.

C'est encore pis quand M. *de Voltaire* attaque ses adversaires. L'emportement le plus grossier dirige alors sa plume, & il n'a égard ni au rang, ni aux dignités. Les vertus & les places de M. M. l'Archevêque d'Auche & l'Evêque du Puy ne l'ont pas empêché de les traiter comme les plus vils des hommes. Il a poussé la brutalité jusqu'*à* les tutoier, & les épithetes dont il accompagne leurs noms, sont bien dignes de ce ton de décence & de politesse. Dans la Brochure qu'il a intitulée: *Défense de mon oncle*, il joint aux injures les plus infames, les obscénités les plus révoltantes. Il y a des Chapitres intitulés: *de la sodomie*, *de l'inceste*, *de la bestialité*, *d'Abraham & de Ninon de Lenclos*. La suite du Chapitre répond au titre. Personne n'a mieux fait connoître que lui, que plus on a de penchant *à* la critique, moins on aime *à* en être l'objet. Mais du moins en censurant, il auroit dû imiter la circonspection de ses adversaires. On ne comprend pas comment un septuagenaire qui se dit Philosophe, peut étaler une si étrange dépravation & une grossiéreté si abominable. Si l'Auteur croit par-là faire mieux vendre ses libelles, il est malheureux pour lui d'être dominé par les passions qui les lui font enfanter. Ses partisans eux-mêmes en rougissent; & quel homme, fut-il né dans la lie du peuple, n'en rougiroit pas?

C'est ainsi que M. *de Voltaire* se venge dans cette retraite forcée, qu'il nous peint comme un Paradis, de la privation des plaisirs de Paris, de Berlin & de la Cour. Il a beau afficher son mépris pour les grandeurs; il les regrette, il les pleure. Il ne tenoit qu'*à* lui de vivre heureux auprès du Roi de Prusse; mais il se permoit de familiarités indécentes avec le Monarque, il outrage ses Favoris. Il veut déplacer le Président de son Académie; il écrit des satyres atroces, & il est obligé de disparoître.

" Vous êtes bien le maître de quitter mon service
„ quand vous voudrez, lui écrivit *Frederic*; mais
„ avant de partir, faites-moi remettre le contrat de
„ votre engagement, la clef, la croix & le volume de
„ poésies que je vous ai confié. Je souhaiterois que mes
„ Ouvrages eussent été seuls exposés à vos traits ..... Je
„ les sacrifie de bon cœur à ceux qui croient augmenter
„ leur réputation en diminuant celle des autres. Je
„ n'ai ni la folie, ni la vanité de certains Auteurs. Les

„ cabales des gens de lettres me paroiſſent l'opprobre
„ de la littérature. Je n'en eſtime pas moins les hon-
„ nêtes gens qui les cultivent. Les Chefs des cabales
„ ſont les ſeuls avilis à mes yeux. (du 16 Mars 1753.)„

(La ſuite l'Ordinaire prochain.)

A L'IMPRIMEUR.

ELoigné de la Ville, je ne peux vous remettre moi-même la critique ſuivante, auſſi vous l'envoi-je par occaſion; comme les perſonnes n'y ſont point déſignées aſſez clairement pour les connoître il n'y a pas le moindre danger.

L'Habillement Vert.

ISMENE à qui l'on donne à bon titre le nom
De Reine de Mauritanie,
Dans un gros damas vert faiſoit la rencherie,
Comme ſi cet habit devoit avoir le don
De changer ſa couleur & la rendre jolie.
Un plaiſant de la compagnie
Tire un autre railleur à l'écart, & lui dit,
Que vous ſemble d'ISMENE & de ſon bel habit?
Celui-ci ſur-le-champ d'un ton de badinage
Repart ſans ſe faire prier;
Il me ſemble qu'ISMENE avec ſon équipage,
Son habit vert & ſon viſage
Eſt un merle dans un laurier.

D. M.

A Madame J. D. H. R.

VOs preſſantes ſollicitations m'obligent de vous répondre, il faut être poli envers les Dames. Vous vous ſeriez peut-être offenſée de mon refus ſi je vous l'eut fait de vive voix, auſſi j'éviterai vos reproches, & promets de ne pas vous voir que lorſque j'aurai lieu de penſer que vous ſerez devenue raiſonnable. Je me ſers du Papier Périodique ſçachant que vous aimez beaucoup à le lire, & que vous y démêlerez très-aiſément ce que je vous adreſſe.

J'aime mieux, duſſiez-vous me traiter de volage,
Vivre ſans vous que ſans ma liberté;
Ma réponſe vous fait outrage,
Sçachez que ma vertu c'eſt la ſincérité.

Je n'ignore pas que..... L'Hymen eſt une cage
Où trop ſouvent l'on gémit d'être pris;
Très-content de mon ſort, ami de mes amis,
Libre de toute inquiétude,
Trouvant mes plaiſirs dans l'étude,
De la vrai béatitude
Je ſens & connois tout le prix.

Ignorez-vous que la fortune
Ne me cauſe point de deſirs,
La richeſſe m'eſt importune:
Oh! j'aime mieux mes plaiſirs.
Dégagé des ſoins d'un ménage,
Toujours content & ſans humeur,
Je trouve dans mon hermitage
La route du vrai bonheur.

Eh pourquoi ceſſer d'être ſage!
Je ſuis reſous de préferer,
Quand vous devriez ne plus m'aimer,
Une libre infortune au plus riche eſclavage.

Le Spectateur tranquille.

J'Ai lu l'Epitaphe en Latin de Tiraqueau, fameux Juriſconſulte. *Hic tacet qui aquam bibendo, viginti Liberos ſuſcepit, viginti Libros edidit ſi merum bibiſſet totum orbem impleſſet.* J'ai trouvé ſa traduction par Monſieur Pollin.

Ci gît le fameux Tiraqueau,
Ce grand Commentateur de Loix & de Coutumes
Qui ne but jamais que de l'eau,
Eut vingt enfants, fit vingt volumes;
On croit que cet homme divin,
Dont la verve étoit ſi féconde,
De ſes productions auroit rempli le monde
Si comme un autre il avoit bu du vin.

Combien, voulant être de nouveaux *Tiraqueau*, boivent du vin, font des enfants, mais point de volumes?

Un Poëte Français avança que Tiraqueau avoit eu trente enfants, & compoſé trente volumes, & dit:

Tiraqueau fécond à produire
A mis au monde trente fils,
Tiraqueau fécond à bien dire
A fait pareil nombre d'Ecrits;
S'il n'eut point noyé dans les eaux
Une ſemence ſi féconde,
Il eut enfin rempli le monde
De Livres & de Tiraqueaux.

Il paroît que les Juriſconſultes d'apréſent noyent leur ſemence dans le vin ou autres liqueurs fortes qui en brûlent le germe, auſſi ne produiſent-elles rien.

C'eſt moi.

AU CANADIEN CURIEUX.

ON ne peut être plus ſenſible que je l'ai été à votre Adreſſe dans la derniere Feuille. Je me tais ſur l'Eloge qu'il vous a plu faire de mes écrits, je ſerois trop heureux ſi je le méritois, je ne peux tout au plus en être digne que par les ſoins que j'ai pris pour exciter l'émulation des jeunes gens. Non, je ne vous quitte pas encore. Pourquoi ſeriez-vous la victime de quelques déſagrements que j'ai reçu, vous n'en êtes pas la cauſe. Il faudroit que je fus bien ingrat pour ne pas vous prouver combien votre correſpondance m'eſt précieuſe, & bien dur envers moi-même pour me priver du plaiſir de l'entretenir.

J'ai lu votre Adreſſe *à* L. S. elle eſt très-bien écrite à un peu de vivacité près. Je n'entends pas vous en faire un crime & exiger qu'à votre âge vous écriviez avec autant de modération que je pourrai le faire moi-même. Vous auriez raiſon de trouver mauvais que je m'emporte contre un Critique. Dans un âge mur on eſt plus reſervé, il eſt quelques mots qui ne conviennent qu'autant qu'on admet en vous ce feu dont petille la Jeuneſſe, comme *impertinences.*

Mais, réflexion faite, pourquoi ſe facher contre cet Auteur; vous deviez en rire, & pouviez-vous croire que j'aurois applaudi par mon ſilence? non, j'ai conçu trop d'eſtime pour vous & le Sincere pour me taire quand il s'agira de vous rendre la juſtice qui eſt due *à* l'un & l'autre: écrivez, Meſſieurs, je vous promets de répondre ſuivant mes lumieres.

Mais, qu'ai-je dit, je vous ai reproché trop de vivacité, ne ſuis-je pas tombé dans le même défaut en

proposant *à* L. S. d'éprouver & mesurer nos talents ; ne trouveroit-on pas dans cet espece de défi un peu d'amour-propre. Décidez-en, Monsieur, mais soyez persuadé que le but de ma réponse étoit de vous prouver ma sincere estime ; je desirerois pouvoir vous en donner des marques plus sensibles.

Je vous quitte malgré moi, parce qu'une affaire d'importance m'appelle. Donnez-moi des marques de votre souvenir par quelques productions auxquelles je répondrai le mieux qu'il me sera possible.

Le Spectateur tranquille.

FABLE.

L'Alcion, & le Dauphin.

DE tout art la nature est créatrice, & guide :
Ce sont des mouvements qui rendent inventif ;
Pour tenter les dangers de l'élément liquide,
Il ne suffisoit pas de l'intérêt actif.
Le premier des vaisseaux qui quitta le rivage
Par l'amour maternel fut dessiné, construit ;
L'instint de l'Alcion modela cet ouvrage,
Qu'à sa perfection la raison a conduit.
Cet oiseau renommé, fait sa tendre neuvaine
Dans ce nid respecté par les flots, par les cieux ;
Borée alors s'appaise, il retient son halaine ;
Et l'on n'entend souffler qu'un zéphir gracieux.
Mais qui peut se soustraire *à* la fatale étoile,
Qui sur chacun envoie ou revers, ou bonheur ?
Un Alcion, en vain faisoit force de voile,
Et tâchoit d'éviter de son sort la rigueur ;
Des poissons, qu'animoit une secrette envie,
L'alloit faire périr par leurs barbares jeux ;
Quand craignant pour ses œufs, bien plus que pour sa vie,
Il s'adresse en ces mots au Dauphin généreux !
O toi, roi de la mer, si digne de la gloire
D'honorer les talents, par la foule proscrits ;
Si chaque an, mes travaux sont digne de mémoire,
Viens sécourir l'artiste, & sauve ses petits.
Au sort de l'Alcion, le Dauphin s'intéresse,
Protége son vaisseau, ramene ses beaux jours.
C'est de la bienfaisance unie *à* la noblesse,
Que le mérite a droit d'attendre du secours.

Madame de Vaucluse.

AVERTISSEMENTS.

BUREAU DE LA POSTE.

LE Public est averti par le présent, qu'à commencer du premier jour d'Octobre prochain, toutes personnes qui voyageront en Poste entre Quebec & Montréal, seront fournies de Chevaux & de Voitures au premier relai éloigné de trois lieues de Quebec, & tenu par Ignace Allin à la vieille Lorette—qui menera trois lieues plus loin au relai tenu par Augustin Desfoix dans la Paroisse de St. Augustin—Desfoix menera jusqu'à l'ancienne Maison de Poste dans la Paroisse de la Pointe aux Trembles, tenue par Jean Mercure.

BUREAU *de la* POSTE, Québec, *le 1 Sept.* 1778.

SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR veut qu'il y ait des Maisons de Poste établies à Lorette, Champigny, St. Ange & les Concessions au dessus de St. Augustin, afin d'éviter les inconveniens qui se trouvent en voyageant par le chemin d'en bas du Cap Rouge, &c. & aussi pour éviter la difficulté qu'il y a *à* passer à travers les bois de Malkinongé, où par la situation du terrein il est impossible de tenir le chemin en état, que la Poste passe par le chemin d'en haut *à* travers Lormiere.

En conformité de l'Ordre de SON EXCELLENCE, le Public est averti par le présent, qu'à commencer du 1 Octobre, les Courriers de Sa Majesté passeront par cette nouvelle route ; & pour la diligence de ceux qui vont *à* la Poste, on trouvera aux maisons de poste qui seront établies, toutes les commodités nécessaires. On donnera *à* temps information au Public de la distance de la premiere station de la ville.

Ceux que ceci concerne observeront que la route de Ste. Foy, Cap Rouge & S. Augustin le long de la Riviere ne sera plus une route de poste après le premier jour du mois prochain.

HUGH FINLAY, *Dep. Direct. Gén. de la Poste.*

LES Héritiers de feue Mademoiselle Lisette de RAMEZAI, étant sur le point de partager sa Seigneurie de Chambly ; tous les ténanciers d'icelle sont requis de se faire connoitre durant le cours de ce mois, & de produire à Mr. Foucher, Avocat & Notaire *à* Montréal, chargé des affaires de cette Succession, leurs titres de Concession, afin d'éviter les méprises en concedant *à* d'autres des Terres promises *à* quelques-uns.

A. FOUCHER, Avocat & Not.

A Montréal, le 12 Septembre 1778.

à vendre chez l'Imprimeur.

Des Connoissements.

Du Papier *in*-4°. pour les Lettres, doré sur tranche & uni.

Du Papier *in-folio*, doré sur tranche & uni.

Papier brouillard *à* boire l'encre.

Papier Marbré, Papier doré, Papier bleu.

De la Poudre d'encre noire.

Des Oublies rouges & noires à cacheter les Lettres.

Des Plumes. — Des Crayons. — De la Cire rouge & noire à cacheter les Lettres.—Des Canifs.

Des Estampes en Taille-douce, encadrées & en papier, nouvellement arrivées d'Europe.

Du Carton pour les Chapeaux des Dames.

ENIGME.

Au milieu de la Gaule & presqu'au sein des Cieux,
Je suis chez les humains ainsi que chez les Dieux ;
Je suis les biens, je cherche la fortune,
Je suis sans haine & j'aime la rancune ;
Ami de la vertu, je suis sans foi, sans loi,
On ne peut être heureux ni Malheureux sans moi ;
Parmi vingt-quatre enfants, dont je suis le vingtieme,
Il en est cinq fameux, je suis né le cinquieme ;
J'en ai trop dit, tu me tiens, cher Lecteur,
Exilé de ton œil j'habite dans ton cœur.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 7 OCTOBRE.

(SUITE.)

VOLTAIRE.

Analyſe fidele de ſes Ouvrages, & de l'eſprit qui le lui a dictés.

Exilé des Etats d'un grand Roi, quel ſera ſon aſile? Ira-t-il en Lorraine? mais le Prince bienfaiſant qui fait le bonheur de ce Pays, veut s'aſſurer de ſa Religion; & quelles aſſurances peut-il lui donner? Enfin après avoir erré de Pays en Pays, il ſe fixe au bord d'un lac; on le fête, on le careſſe, on veille à ſa ſanté; il écrit contre le ſeul homme qu'on y reſpecte, & il eſt obligé d'abandonner ce nouvel aſile. Faut-il d'autre réfutation de tous les Ecrits de M. *de Voltaire*? Non. Comparons ſa conduite avec ſes Ouvrages, & en connoiſſant l'eſprit qui les a dicté, nous verrons l'impreſſion qu'ils doivent faire ſur les ames éclairées & ſur les cœurs bien faits. Nous dirons avec le célébre *Monteſquieu : Le bon eſprit vaut mieux que le bel Eſprit.*

" En effet, dit un autre Auteur, le bon eſprit ſait „ menager les hommes, il ſe prête à leur humeur; il „ ſupporte leurs défauts; il plaît, on lui pardonne ſa „ ſupériorité. Le bel eſprit au contraire, plein de lui-„ même, immole *à* ſon amour propre celui des autres; „ il ſe fait une foule d'ennemis. Le bon eſprit ſoumis à „ l'ordre, s'attire une conſidération générale. Le bel „ eſprit ſe croit tout permis; il ſe fait mépriſer du plus „ grand nombre. Le bon eſprit toujours ſage, même „ dans ſes ſaillies, cherche moins à briller qu'*à* ſe ren-„ dre utile. Le bel eſprit mendie les applaudiſſemens, „ court après les graces, tombe dans le ridicule. L'un „ ne connoît point les airs; il ſe tient avec décence „ dans ſon état. L'autre meſure les airs qu'il ſe donne, „ aux talens qu'il ſe croit, & ils ſont innombrables. „ Celui-là penſe avec juſteſſe & parle avec préciſion; „ celui-ci charge ſon diſcours de fleurs, aux dépens „ des idées. Le bon eſprit s'occupe du ſolide & „ s'amuſe des agrémens. Le bel eſprit s'occupe des „ agrémens & s'ennuie du ſolide. L'un ne prend que „ le ſel de la plaiſanterie & puiſe dans la critique des „ réflexions qu'il réſerve pour lui. L'autre ſe livre *à* la „ malignité de la cenſure, & ſe déchaîne ſouvent contre „ des défauts, dont il eſt lui-même pétri. Le bon eſ-„ prit conçoit l'inſtabilité du bonheur; il eſt préparé „ contre les diſgraces, il les ſupporte avec fermeté. „ Celui qui n'eſt que bel eſprit, eſt ſouvent confondu „ par la plus légere humiliation, & il ſe trouve ſans „ reſſource dans l'infortune. L'un a pour objet principal „ d'exceller dans ſa profeſſion, & fait ſes plaiſirs de ſes „ devoirs. L'autre ſacrifie preſque toujours les devoirs „ de ſon état aux objets qui l'amuſent. Enfin le bon „ eſprit garde en tout un juſte milieu & fuit les ex-„ trêmités; tandis que le bel eſprit franchit toutes les „ bornes & donne preſque toujours dans l'extrême. „ (Ceci eſt tiré du Tome IV. des *Mémoires* de l'Aca-démie de Nancy.)

§. II.

Portraits divers de l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique, *par M. Q***.*

Ce portrait avoit déja paru à la fin de l'*Oracle des nouveaux Philoſophes*, mais avec des fautes qui le défiguroient & que nous avons exactement corrigées..

" Vous me demandez, Monſieur, le portrait de „ M. *de Voltaire* que vous ne connoiſſez, dites-vous, „ que par ſes Ouvrages. C'eſt déja beaucoup, ſelon „ moi, que de connoître l'Auteur. Vous voulez voir „ l'homme. Je vais eſſayer de vous peindre l'un & „ l'autre. „

" M. *de Voltaire* eſt au-deſſus de la moyenne taille. „ Il eſt maigre, d'un tempérament ſec; il a la bile „ brûlée, le viſage décharné, l'air ſpirituel & cauſtique, „ les yeux étincellans & malins. Tout le feu que vous „ trouvez dans ſes Ouvrages, il l'a dans ſon action. „ Vif juſqu'*à* l'étourderie; c'eſt une ardeur qui va & „ vient, qui pétille & vous éblouit. Un homme ainſi „ conſtitué ne peut manquer d'être valétudinaire; & „ la lame uſe le fourreau.. Gai par complexion, ſérieux „ par régime, ouvert ſans amis; il fait le monde & „ l'oublie. Le matin, *Ariſtippe*, & *Diogene* le ſoir. Il „ aime la grandeur, & mépriſe les grands. Il eſt aiſé „ avec eux & contraint avec ſes égaux. Il commence „ par la politeſſe, continue par la froideur, & finit par „ le dégoût. Il aime la Cour, & s'y ennuie. Senſible „ ſans attachement, voluptueux ſans paſſion, il ne tient

„ à rien par choix, & tient *à* tout par inconſtance. „ Raiſonnant ſas principes, ſa raiſon a ſes accès „ comme la folie des autres. L'eſprit vif & le cœur „ injuſte, il pénètre tout & ſe moque de tout. Il ſait „ moraliſer ſansmœurs. Vain à l'excès, mais encore „ plus intéreſſé il travaille moins pour la réputation „ que pour l'argent; il en a faim & ſoif. Il ſe preſſe de „ travailler pou ſe preſſer de vivre. Il étoit fait pour „ jouir, & il eut amaſſer. Voilà l'Homme; voici „ l'Auteur. „

" Né Poete, les vers lui coutent trop peu, cette „ facilité le nût; il en abuſe, & ne donne preſque „ jamais rien d'achevé. Ecrivain facile, ingénieux „ éloquent, apès la Poéſie, ſon métier ſeroit l'Hiſtoire, „ s'il pouvoit aprofondir & s'en tenir à la vérité. Il a „ voulu ſuivre a méthode de *Bayle*, il le copie en le „ cenſurant. O a dit que pour faire un Ecrivain ſans „ paſſion & ſas préjugés, il faudroit qu'il n'eut ni „ Religion ni 'atrie. Sur ce pied-là, M. *de Voltaire* „ marche à grad pas vers la perfection. On ne peut „ pas d'abord hecuſer d'être partiſan de ſa nation; on „ lui trouve aucontraire un tic approchant de la manie „ des vieillards; les bonnes gens ventent toujours le „ temps paſſé& ſont mécontens du préſent. M. *de* „ *Voltaire* ſe paint continuellement de ſon pays; il le „ blâme en tou, & loue avec excès ce qui eſt à mille „ lieues de lui Pour la Religion, on ſait qu'il n'en „ reconnoît acune. Il a beaucoup de littérature „ étrangere & françaiſe, & de cette érudition mêlée „ qui eſt à la node aujourd'hui, politique, Phyſicien, „ Géometre, il eſt tout ce qu'il veut, mais toujours „ ſuperficiellement & ſans rien approfondir. Il faut „ pourtant avoir l'eſprit bien délié, pour effleurer „ comme lui tutes les matieres. Il a le goût plus délicat „ que ſûr. Savrique ingénieux, mauvais critique, il „ aime les ſciences abſtraites; & l'on ne s'en étonne „ point. On lui reproche de n'être jamais dans un „ milieu raiſonable. Tantôt miſantrope, tantôt ſaty- „ rique outré pour tout dire en un mot, M. *de* „ *Voltaire* veut être un homme extraordinaire, & il „ l'eſt à coup ûr. „

Non vultus, non color unus.

Rélation d'un voyage aux Délices par un Chinois.

" Je ſuis e retour d'un voyage que j'ai fait *à* „ Geneve. Lenvie de voir un Européen qui paſſe „ pour le pls beau génie de ſon ſiecle, m'a fait „ entreprendr ce voyage. Ce grand homme ne fait „ point ſa réſidence dans la Ville qui porte ce nom; „ il habite n beau château qui en eſt à quelque „ diſtance, o il a un excellente table, & où les „ étrangers qi viennent l'admirer ſont admis. C'eſt, „ dit-on, lapremiere fois depuis le renouvellement „ des arts en Europe, qu'on ait vu un Poete avoir un „ cuiſinier. „

" Son château a pour lui un grand avantage, c'eſt „ que ſa perſonne y eſt en ſûreté; car cette grande „ lumiere eſt brouillée avec toutes les lumieres d'Europe. „ Heureuſemnt pour lui, il s'eſt trouvé un petit Pays „ neutre ſur l terre, qui l'a reçu; ſans quoi il auroit „ peut-être été forcé de finir ſon exiſtence, faute d'un „ local pour xiſter. „

" Son château eſt bâti ſur le terre'n de deux Sou- „ verainetés étrangeres qui ſont limitrophes; il eſt, „ pour ainſi dire, *à* cheval ſur deux Puiſſances; de „ maniere que s'il venoit *à* être pourſuivi par quelque „ Potentat, il n'auroit qu'à s'échapper dans une de ſes „ chambres oppoſées, & il ſeroit auſſitôt dans un Pays „ étranger. Ce n'eſt pas ſi mal imaginé pour un „ Ecrivain, qui craint le reſſentiment des Princes qui, „ en Europe, n'oſeroient violer les frontieres des „ Etats. „

" Le lendemain de mon arrivée, je me rendis à ſon „ château; on m'annonça comme Chinois, & auſſitôt „ les portes de ſon appartement me furent ouvertes. „ Sa vue m'effraya; je crus voir un ſpectre; je n'ai „ jamais vu d'homme qui reſſemble plus à un mort. „ Cette momie Européene a *à* peine ſix onces de chair „ ſur les os. Puiſqu'il exiſte, il faut néceſſairement que „ ce ſoit un eſprit; car il n'a point de corps. Tu „ t'imagine bien qu'il eſt vieux; car il n'y a jamais eu „ de fantôme jeune. Je m'entretins long-tems avec lui „ ſur l'Aſie; & il me fit pluſieurs queſtions ſur le „ gouvernement Chinois. Dieux! que les grands génies „ Européens ſont petits, quand on les examine à côté „ de leurs Livres!

" Jamais Auteur ne publia tant d'ouvrages différents „ & n'enfanta tant de volumes. Il eſt continuellement „ agité du démon de ſes idées; il ne dort, ni ne veille; „ il penſe. Son eſprit eſt ſans ceſſe aux priſes avec ſon „ imagination. Il paſſe ſa vie *à* éclore; il enfante „ ſouvent; mais il fait beaucoup de jumeaux; c'eſt le „ pere aux menechmes; car ſa mémoire trahit ſouvent „ ſon eſprit. A force d'accouchemens, il accouche „ ſouvent des mêmes productions. „

" Il ne laiſſe échapper aucune penſée; tout ce qui ſe „ préſente eſt de bonne priſe. Il ne ſe dérobe en rien à „ lui-même; le Public jouit de toute l'étendue de ſon „ génie. Il ſe laiſſera tout entier *à* la poſtérité; il „ occupera la ſcene du beau génie, tant que ſon eſprit „ lui fournira des productions; il ne mourra, que „ lorſqu'il n'aura plus rien *à* dire.

" Il eſt riche contre toutes les regles de la littè- „ rature. Il trafique depuis un demi-ſiécle en génie: il „ paſſe pour un des plus grands marchands d'eſprit, „ qu'il y ait en Europe; il a débité pour plus de quatre „ cents mille livres tournois de ſes idées aux Libraires, „ & pour ſe dépêcher d'être opulent, il leur a ſouvent „ vendu deux fois la même marchandiſe. „

Très-humble Requête d'un ancien Domeſtique à M. de Voltaire *ſon cher Maître.*

Jeune l'on péche, & vieux on obtient grace; vous l'avez dit autre fois, mon cher Maître; & j'eſpere que vous le vérifierez aujourd'hui en ma perſonne. Séduit par la lecture de certains écrits où l'on établiſſoit une égalité parfaite entre les hommes, je trouvai que la Providence avoit tenu la balance très inégalement entre vous & moi. Pour la mettre un peu en équilibre, j'eus le malheur de vous voler un écrin, qui avoit appartenu *à* je ne ſçais quel Juif de Pruſſe. Derober à un Hebreu, n'auroit pas été un grand péché, car vous nous avez ſagement peint ce peuple comme le plus abominable qui ait jamais été. Mais voler un maître reſpecté & cheri, c'eſt un crime qui ſeroit irrémiſſible, ſi vous êtiez moins bon. La morale que vous avez pré-

chée dans votre édifiant *Dictionnaire Philosophique* doit vous rendre encore plus indulgent. Vous dites qu'on ne tourmentera pas éternellement *un pauvre homme pour avoir volé une chevre*. Or, si un voleur qui auroit enlevé *à* un Laboureur le seul animal qui soutenoit sa vie & celle de ses enfans, n'a rien *à* craindre de la part de Dieu, je n'ai pas beaucoup à redouter de votre part. Car enfin les deux cas sont bien différens. Quiconque vole une chevre, à un homme qui n'a que ce seul bien, s'empare du nécessaire & peut reduire cet homme *à* la mendicité; mais quiconque filoute des diamans soulage un homme riche d'un superflu inutile. L'écrin que j'eus la fantaisie de vous prendre, ne vous servoit à rien; & on ne peut vous disputer la qualité d'homme opulent. Vous me disputerez peut-être celle de bon raisonneur; mais je vous dirai que je ne fais que tirer des conséquences de vos principes; s'ils sont mauvais, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre. Reste, qu'ils me justifient & qu'ils sollicitent pour moi votre indulgence. Puisqu'on ne doit pas être *damné pour avoir volé une chevre*, je voudrois encore vous demander, mon cher maître, si on le sera pour avoir vendu deux fois la même marchandise, sur-tout quand cette marchandise est une chose futile, *du noir sur du blanc*, comme vous avez dit. J'attens votre réponse pour me défaire d'un manuscrit précieux. Je le ferai imprimer d'abord chapitre par chapitre, & j'aurai ainsi le produit d'une vingtaine de brochures. Ensuite je les réunirai sous le titre de *Contes de Vadé* ou de *ma mere l'oie*. Enfin après l'avoir publié sous le nom de *mélanges*, je le revendrai une quatrieme fois sous celui de *Collection complette* ou de *Redaction générale de mes fadaises*. Je n'attends que votre décision pour produire cet important ouvrage, & j'en destine le fruit *à* la restitution de vos diamans. Cette petite circonstance doit vous rendre moins sévére dans la résolution de ce cas épineux. J'apprends que vos Lecteurs l'ont déja décidé plus d'une fois; mais ce sont des gens trop difficiles.

(la suite l'ordinaire prochain).

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

NON, Monsieur, je ne me suis pas mépris, j'ai très-bien reconnu votre adresse, & j'ai été d'autant plus confirmée dans mon opinion, que je ne vous ai point vu depuis ce temps.

Enfin je te connois perfide, ingrat volage,
Contente-toi, garde ta liberté :
Oui, ta réponse ne m'outrage
Qu'autant qu'elle est le fruit de ta sincérité.
Apprens qu'au premier jour....dans cette aimable cage
Tu desireras d'être pris;
Peu content de ton sort, & vivant sans amis,
Sous le poids de l'inquiétude,
Trouvant des dégoûts dans l'étude,
De la vraye béatitude
Trop tard tu connoîtra le prix.
Ne m'apprends pas que la fortune
Ne te cause point de desirs,
Je sçais qu'elle t'est importune,
Que tu préfére tes plaisirs;
Mais pourquoi les soins d'un ménage
Altereroient-ils ton humeur?
Content dans ce double hermitage
Nous trouverons le vrai bonheur,
Je te croirois beaucoup plus sage,
Si tu consents de préférer
Le plaisir d'être aimé, d'aimer
Quoique tu puisse en dire, ... oh! le doux esclavage.

J. D. H. R.

A L'IMPRIMEUR.

IL a été traité dans votre Papier Périodique sur l'utilité & l'inutilité des Sciences, il paroît que le Contendants se taisent. J'ai réfléchi, & au travers des raisons d'un chacun, j'ai trouvé que... les Sciences contribuent à épurer les mœurs, & pour prouver cette proposition

Il s'agit seulement de jetter les yeux sur plusieurs nations considérables où les Sciences n'ont jamais pénetré, comme sont les peuples de la Guinée, dont l'ignorance profonde égale *à* peine la corruption, & chez lesquels les désordres les plus grands, les vices les plus infermes sont très-communs; ce qui n'arriveroit pas s'ils étoient éclairés, puisque les lumieres de l'esprit sont capables de regler le sentiment du cœur. Ne connoissons nous pas qu'à mesure que les Sciences passent chez de nouveaux Peuples elles les transforment en d'autres hommes, & qu'en leur donnnt des inclinations & des mœurs plus douces, une police mieux reglée, des loix plus humaines, elles les tirent de l'obscurité où ils avoient langui depuis long-temps.

Oseroit-on disputer que l'étude dissipe les ténebres de l'ignorance, & corrige les faux préjugés de l'enfance & d'une mauvaise éducation? Ne donne t-elle pas à nos pensées & à nos raisonnements la justesse & l'exactitude? Ne nous accoutume-t-elle pas à mettre de l'ordre & de l'arrangement dans toutes les matieres dont nous avons besoin à parler ou *à* écrire? Enfin ne nous présentent-elle pas pour guide les hommes les plus éclairés & les plus sages de l'antiquité?

Mais pour décider le fond de la question, je n'emploierai qu'une seule réflexion.

La corruption des mœurs n'est qu'un écart de la volonté de l'homme qui renonce *à* l'amour de l'ordre, duquel les principes sont fixés & invariables. Cet écart qui lui fait oublier les lumieres de la raison, & par lequel il se plonge dans des ténebres volontaires en inventant des faux principes pour flatter ou justifier leur déréglement. Cet écart, dis-je, peut-il être l'effet des Sciences? non, puisque les Sciences étant essentiellement dans l'ordre ne peuvent jamais produire la corruption des mœurs, qui est absolument hors de l'ordre.

Il est vrai, & il faut l'avouer à la honte de l'esprit humain, qu'il se trouve bien des hommes très Sçavants & très-corrompus; mais cette corruption ne peut être, ni une suite, ni un effet des Sciences. Quelle est donc sa cause & son origine? ce sont les passions que l'homme apporte en naissant, & par lesquelles il se laisse aveugler. La raison a beau lui faire connoître le mal, son penchant l'entraîne, & il trouve trop de plaisir en sa défaite pour y résister. Je me rappelle d'avoir lu dans les Métamorphoses d'Ovide;

Trahit invitam nova vis aliud-que cupido
Mens aliud suadet.

Je finis en remarquant que l'attribution des mœurs aux Sciences n'eſt point une penſée nouvelle ; il y a plus de deux cents qu'un Auteur le plus grand génie de ſon ſiécle a traité cette Propoſition dans ſon Ecrit intitulé ; l'*Eloge de la Folie*, Propoſition qu'il à reconnu fauſſe & ridicule.

Votre Serviteur.

RONDEAU.

Dans un bois la Bergere Annete
S'en alloit cueillir la noiſette ;
Cléandre épris de ſes appas
Se hata de ſuivre ſes pas
Pour s'en aſſurer la conquête.

Où courez-vous, dit-il, ſeulette,
Que feriez-vous ſi quelque bête
Venoit vous mettre en embarras
Dans un bois.

Berger vous êtes trop honnête,
Mais que ce ſoin ne vous arrête,
J'appréhende peu le trépas.
Pourvu que vous n'y ſoyez pas,
Qui que ce ſoit ne m'inquiéte
Dans un bois.

ANECDOTES.

ON vint rapporter un jour au Duc de Roquelaute que deux Dames de la Cour avoient pris querelle, & s'étoient accablées d'injures. „ Se ſont-elles appellées „ laides, dit le Duc ?—Non, Monſieur,—Eh bien, „ répondit-il, je me charge de les reconcilier. „

UN faux brave eut des coups de bâton, & les ſouffrit patiemment pour ne pas s'attirer un plus grand malheur. A quelques jours de là il rencontra un Poete, qui lui avoit lancé quelques épigrammes, & dit qu'il lui donneroit cent coups de bâton. „ Parbleu, lui répartit le Poete ; il vous eſt bien facile de les donner ; „ car vous les avez reçus depuis quatre jours. „

AVERTISSEMENTS.

LE PUBLIC eſt averti que Joſeph Herpin Deſtours a vendu ſa Terre, & que ceux qui ont quelques droits deſſus par hypoteque ou autrement ayent à en donner avis ſous un mois au plus tard, *à* compter d'aujourd'hui, chez M. Maraſſé dit l'Eveillé, demeurant près le Marché à côté de Madame la veuve Dufy Deſaunier ; faute de ce faire, ils ſeront déchus de leurs droits & prétentions ſur ladite Terre, & commettre un quelqu'un de leur part, chargé & muni des pieces contre le nommé Poitevin.

MARASSE' dit L'EVEILLE'.

Montréal, le 7 Octobre 1778.

DISTRICT DE MONTREAL.

LE public eſt averti par le préſent, qu'une Cour de Séance générale de quartier de paix, pour ledit diſtrict, ſera tenue *à* la Chambre d'Audience, dans la ville de Montréal, Mardi le 13 Octobre prochain, *à* dix heures du matin ; auxquels tems & lieu les Commiſſaires de paix, Baillifs, & autres Officiers de paix réſidens dans ledit diſtrict, ſont requis de ſe trouve, pour faire le devoir de leurs emplois reſpectifs. Donné ſous mon ſeing à Montréal, le 28 Septembre, 1778

EDWD. WM GRAY, Sheriff.

à vendre chez l'Imprimeur.

Un Ouvrage intitulé ; ANTI-DICTIONNAIRE *Philoſophique*, pour ſervir de Commentaire & de Correctif au *Dictionnaire Philoſophique*, & aux autres Lives qui ont paru de nos jours contre le Chriſtianiſme, en 2 *vol. in-Octavo*, Edition de Paris 1775, reli.

Des Connoiſſements.

Du Papier *in*-4°. pour les Lettres, doré ſur tranche & uni.

Du Papier *in-folio*, doré ſur tranche & uni.

Papier brouillard *à* boire l'encre.

Papier Marbré, Papier doré, Papier bleu.

De la Poudre d'encre noire.

Des Oublies rouges & noires à cacheter les Lettres

Des Plumes. —Des Crayons. — De la Cire rouge & noire à cacheter les Lettres.—Des Canifs.

Des Eſtampes en Taille-douce, encadrées & en paper, nouvellement arrivées d'Europe.

Du Carton pour les Chapeaux des Dames.

ENIGME.

Je ſuis un étranger chéri de bien du monde,
Dont les amis deviennent les Bourreaux ;
Ils mettent mon corps en lambeaux
Sans que je murmure ni gronde.
Après m'avoir martyriſé,
Et qui pis eſt pulvériſé,
Ils ſe repaiſſent de ma cendre,
Et l'offrent à tous ceux qui déſirent en prendre,
Soit à la table, ſoit au jeu.
D'autres enfin me font brûler *à* petit feu :
Cependant fort ſouvent, je le dis *à* ma gloire,
Et l'on aura peine *à* le croire,
Je ne ſçais me venger de leurs vexations,
Qu'en attirant ſur eux des bénédictions.

Par l'Exil.

LOGOGRYPHE.

Il eſt un Oiſeau de renom,
Dont ſix lettres forment le nom ;
Ce qu'on lit dans les trois premieres,
Se trouve dans les trois dernieres.

Par le même.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 14 OCTOBRE.

SUITE.

VOLTAIRE.

*Autre Portrait par Mr. de la B.**

Tranſportons-nous dans le XIXme ſiecle, & prêtons l'oreille. „ Cet homme avoit tout ce qu'il faut pour la „ réputation la plus étendue ; (l'eſprit de tout le monde, „ & de cet eſprit plus que perſonne) mais il n'avoit „ point ce qui la rend durable, le génie. Il a beaucoup „ plus & plait moins aujourd'hui, parce qu'il eſt plein „ de beautés populaires. Tout ce qu'il voit il le ſaiſit & „ ſe le rend propre ; mais s'il a la rapidité de l'aigle, il „ n'en a pas le coup d'œil. Cette abondance d'images „ pour peindre le même objet, cette variété de tours, „ ce luxe d'élocution, ne ſont que des efforts propres „ *à* maſquer la pâleur des penſées & la ſéchereſſe du „ fonds. Il ne choiſit pas toujours l'expreſſion la plus „ propre, & manque rarement la plus brillante. Il a „ l'art de rapprocher les extrêmes, & de ſurprendre en „ les faiſant contraſter avec force, harmonie & briéveté. „ Mais ſon imagination ne vit que de celle d'autrui. „ Le vernis lui appartient toujours, l'image jamais. Il „ nuiſit *à* ſes talens en ſe répandant ſur tous les genres. „ Il y chercha la fécondité & la vérité, qui ne ſe trouve „ que dans la force & dans la juſteſſe d'eſprit. Il ſentit „ que les qualités lui manquoient ; delà ces flots de bile „ contre tout ceux à qui elles ne manquoient pas. Il „ étonna par un air d'indépendance & de nouveauté un „ peuple qui commençoit enfin à ſe laſſer de la mono- „ tonie & de l'eſclavage de ſes idées ; & ce peuple prit „ pour génie ce qui étoit tantôt plagiat chez les Anglois, „ tantôt imprudence, quelquefois délire, ſouvent „ vérité ſuperficielle embellie. Ses Ouvrages ne lui „ coutoient gueres ; mais ils ne valoient que ce qu'ils „ coutoient. Dans la Philoſophie, abſurde ; dans „ l'Hiſtoire, plein de menſonges & de goût ; dans la „ critique, ſingulier ou de mauvaiſe foi ; dans le „ tragique, fort inégal, heureux dans les détails, mal „ adroit dans le plan ; dans la Poéſie, noble, majeſ- „ tueux, brillant, léger, fidele au vrai ton des ſujets, „ jamais ſublime. Dans la politique, toujours étonné, „ toujours yvre, toujours à mille lieues du vrai, ſem- „ blable *à* un pigmée qui raiſonneroit de la guerre des „ Dieux & des Géans. Une qualité bien eſtimable, „ c'eſt que ſes écrits exhalent par tout le parfum de „ l'humanité. Mais entre *Voltaire* & un certain Homme „ du même ſiecle, il y a la même différence qu'entre „ l'ingénieux *Patercule* & le profond *Tacite* : qu'entre „ ce mot du premier : *combien de fois n'avons-nous pas* „ *vu* Tibere *s'aſſeoir parmi les Préteurs ! Heureux le* „ *peuple qui voit ſon juge dans ſon maître !* Et ce mot „ du ſecond : Tibere *ſe plaçoit quelquefois à la pointe* „ *du Tribunal du Préteur : mais tandis qu'on pourvoyoit* „ *à la juſtice, on corrompoit la liberté.* „

RELATION IMPORTANTE de la Communion de M. de Voltaire *dans l'Egliſe Paroiſſiale de Ferney. Sermon prêché par M.* de Voltaire *après ſa Communion. Commerce de Lettres à ce ſujet entre M. l'Evêque d'Annecy & M.* de Voltaire. *Sommation, Déclaration, Profeſſion de Foi, Communion de M.* de Voltaire, & *autres Pieces curieuſes, le tout fait par devant Notaire & Témoins,*

Toutes les Gazettes ont retenti des Communions de M. *de Voltaire* en 1768 & 1769. Il avoit lui-même écrit aux Gazetiers pour qu'on les annonçât ; & il avoit de bonnes raiſons pour cela. Nous voudrions de tout notre cœur pouvoir le féliciter ſur la ſincerité des démarches chrétiennes qu'il fit au mois d'Avril 1768 ; mais par malheur, la charité la plus indulgente ne ſauroit ajouter foi aux démonſtrations extérieures qu'il crut devoir donner au Public, dont l'indignation étoit alors à ſon comble. Elles ſont ſi inſuffiſantes, & de plus M. d'*Annecy*, ſon Evêque, parut ſi peu perſuadé de la droiture de ſes intentions, que nous croyons devoir nous en tenir *à* ſon avis. Ce Prélat ayant appris qu'il avoit communié le jour de Pâques dans l'Egliſe Paroiſſiale de Ferney, & qu'il avoit, après ſa Communion, fait un Diſcours au Peuple ſur les larcins & ſur le vol, lui écrivit, le 11 Avril 1768, une Lettre où il déploya tout le zele & toute la modération d'un Paſteur auſſi éclairé que charitable ; il lui faiſoit connoître combien il déſiroit que ſa converſion fût ſincere, & lui indiquoit, avec ménagement, les moyens qu'il devoit prendre pour faire revenir ſur ſon compte les perſonnes qui avoient été plus ſcandaliſées qu'édifiées de ſa Communion, qu'il auroit dû, diſoit-il, faire précéder & ſuivre de quelques circonſtances plus édifiantes.

M. *de Voltaire*, loin de répondre cathégoriquement aux insinuations du Prélat, se contenta de lui écrire d'un style qui n'annonçoit pas le Philosophe parfaitement converti. Il paroît d'abord étonné de la Lettre qu'il a reçue; & au lieu d'entrer dans les vues sages qu'on lui propose, il ne songe qu'à produire l'étalage de tout ce qu'il a fait pour ses Vassaux; il s'occupe à rappeller le souvenir de l'Eglise qu'il a bâtie, & paroît plus content d'avoir édifié une Eglise, que convaincu de la nécessité d'édifier son prochain. De-là il passe *à* une justification un peu amere au sujet des calomnies auxquelles il prétend avoir été en butte. Rendons-lui cependant justice, il dit „ qu'il doit mépriser les im- „ postures sans pourtant hair les imposteurs; que plus „ il avance en âge, plus il doit écarter de son cœur „ tout ce qui pourroit l'aigrir; & que le meilleur parti „ qu'il puisse prendre contre la calomnie, c'est de „ l'oublier. „ Ces sentimens sont très-louables; mais il seroit à souhaiter que tout ce qu'on a dit contre lui ne fût que des calomnies. Ensuite citant *Ciceron*, qu'il paroît choisir par trop de préférence dans une Lettre d'édification, il ajoute, " que sans la charité l'homme „ n'est que l'ennemi de l'homme, que l'esclave de „ l'amour-propre, des vaines grandeurs, des distinctions „ frivoles, de l'orgueil, de l'avarice & de toutes les „ passions. „ Il est à croire, après cela, qu'il gémit de bon cœur de tous les excès dans lesquels ses diverses passions l'ont jetté. Mais pourquoi, pour la plus grande satisfaction des consciences droites & timorées, n'a-t-il pas retracté plus positivement tout ce qu'il a *à* se reprocher sur ces différens articles? Enfin, dans un *Post-Scriptum*, il justifie son Sermon du jour de ses Pâques, par le droit qu'ont tous les Seigneurs de Paroisse, à ce qu'il prétend, d'instruire les Vassaux de tout ce qui se passe, le jour qu'ils rendent le pain béni.

M. l'Evêque d'*Annecy* ne fut point content de cette réponse. Il lui écrivit le 25 Avril, en ces termes.

" Je n'ai pu qu'être surpris qu'en affectant de ne pas „ entendre ce qui étoit fort intelligible dans ma Lettre, „ vous avez supposé que je vous savois bon gré d'une „ Communion de politique, dont les Protestants n'ont „ pas été moins scandalisés que les Catholiques. J'en ai „ gémi plus que tout autre; & si vous étiez moins „ éclairé & moins instruit, je croirois devoir vous ap- „ prendre en qualité d'Evêque & de Pasteur, qu'en „ supposant le scandale donné au Public, soit par les „ écrits qu'il vous attribue, soit par la cessation de „ presque tout acte de Religion depuis plusieurs années, „ une Communion faite suivant les vrais principes de „ la Morale chrétienne exigeoit préalablement de vo- „ tre part des réparations éclatantes & capables d'effacer „ les impressions prises sur votre compte, & que, „ jusques-là, aucun Ministre instruit de son devoir, „ n'a pu & ne pourra vous absoudre, ni vous permettre „ de vous présenter à la Table sainte, &c. „

M. d'*Annecy* n'en exigeoit pas trop. Une grande ame qui revient sincérement à Dieu, n'a pas besoin d'exhortation pour donner *à* la plénitude de son retour toutes les qualités que le repentir doit inspirer par lui-même. *S. Augustin* aussi grand génie, pour son tems, que M. *de Voltaire*, se porta de lui-même à déplorer ses erreurs & ses fautes. Il ne se borna pas à un simple Sermon sur le Vol.

Après avoir appris à M. *de Voltaire* ce qu'il devoit faire, M. *l'Evêque d'Annecy* réfute le prétendu droit qu'ont les Seigneurs de prêcher. Le reste de sa Lettre est remplie de leçons très-sages & très-propres *à* faire connoître au Pénitent la différence qui subsiste entre une ame élevée par le véritable esprit de la Religion, & une ame conduite par la vaine gloire de la Philosophie.

M. *de Voltaire* répondit encore *à* cette Lettre par une autre du 29 Avril. Celle-ci ne contient que des plaintes d'avoir été calomnié dans l'esprit du Prélat, qu'une tournure adroite pour faire valoir les services qu'il a rendus, & finit, comme la précédente, par un anéantissement devant la Providence divine où il renferme son néant, ses fautes & son repentir.

Dans sa réponse du 2 Mai de la même année, M. *l'Evêque d'Annecy* justifie les personnes que M. *de Voltaire* soupçonne de l'avoir calomnié; il lui remontre que toute l'Europe étant imbue de ses écrits, il ne doit pas s'attacher à des Particuliers, pour leur imputer aucune délation auprès de son Pasteur; il lui fait connoître que c'est à lui-même qu'il doit s'en prendre de s'être mis dans la nécessité d'avoir besoin d'une réparation éclatante; il l'exhorte à désavouer les Ouvrages qu'on lui attribue, & à les retracter s'il en est l'Auteur, comme le moyen le plus sûr de rétablir sa réputation, selon lui, injustement attaquée; il termine sa Lettre en abandonnant N. *de Voltaire à* ses réflexions, & lui déclare qu'il ne doit pas s'attendre *à* de nouvelles réponses, " jusqu'à ce qu'un „ retour de votre part, tel que je le souhaite, lui dit-il, „ me mette *à* même de vous convaincre de la droiture „ de mes instructions & de la sincérité du desir de votre „ salut qui sera toujours inséparable du respect avec le- „ quel j'ai l'honneur d'être, &c. „

M. *de Voltaire* fit apparemment des réflexions sur les avertissements de son Evêque. Sans lui écrire, il prit le parti de se conformer *à* son devoir. L'a-t-il fait sincérement? Nous nous garderons bien d'assurer le contraire. Nous mettrons les Pieces sous les yeux du Lecteur: il décidera lui-même ce qu'il en doit penser.

Profession de Foi de M. deVoltaire.

" L'an 1769, & le 15 Avril, par devant moi *Claude „ Raffo*, Notaire Royal au Baillage de Gex, résident „ à Ferney, soussigné & en présence des Témoins ci- „ après nommés, ont comparu Révérend Sieur *Pierre „ Gros*, Prêtre & Curé dudit Ferney; *Pierre l'Archevêque*, Sindic dudit Ferney; *Claude-Etienne Maugié*, „ Orfevre Bijoutier; *Jean-Baptiste Antoine*, *Guilaume*, „ *Louis Bugros*, Chirurgien, Aggrégé à l'Académie „ Royale de Montpellier, Juré en ce dit Pays deGex; „ Révérend Pere *Claude Joseph*, Prêtre & Capucin du „ Couvent de Gex; & *Pierre Jacquin*, Maître d'Ecole, „ demeurant audit Ferney, &c. lesquels ont déclaré „ avoir été présens lorsque Monsieur *François-Marie „ Arouet de Voltaire*, Gentilhomme Ordinaire de la „ Chambre du Roi, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise, Seigneur de Ferney, &c. &c. demeurant en son Château dudit Ferney, a fait la Confession „ de Foi suivante, le premier Avril de ladite année, „ sur les neuf heures du matin, avant de recevoir le „ Saint Viatique dudit Sieur Curé de Ferney.

" Je crois fermement tout ce que l'Eglise Cathdique, „ Apostolique & Romaine croit & confesse. Je crois un „ seul Dieu en trois personnes, Pere, Fils & Saint-

„Esprit, réellement distinguée, ayant la même nature, „la même divinité & la même puissance; que la seconde „personne s'est fait homme ; qu'elle s'appelle Jesus-„Christ, mort pour le salut des hommes, qu'il a établi „la sainte Eglise, à laquelle il appartient de juger du „véritable sens des Ecritures ; je condamne aussi tou-„tes les héréfies que la même Église a condamnées & „rejettées, ainsi que toutes les interprétations & „mauvais sens que l'on y peut donner.

" C'est cette foi véritable & catholique, hors de la-„quelle on ne peut être sauvé, que je professe, que je „reconnois seule véritable, je jure, je promets, „m'engage de la professer & de mourir dans cette cro-„yance, moyennant la grace de Dieu.

" Je crois aussi d'une foi ferme, & je confesse tous & „un chacun des articles contenus dans le Symbole des „Apôtres que j'ai recité en latin fort distinctement ; je „déclare de plus que j'ai fait cette même profession de „Foi entre les mains du Révérend Pere *Joseph*, „Capucin, avant que de me confesser.

" Telle est l'audition desdits Comparans qu'ils ont „confirmée par serment véritable, & de laquelle ils „m'ont demandé acte que je leur ai octroyé, pour „servir *à* ce que de raison. Fait & passé dans le Pres-„bytere audit Ferney, en présence de *Bernard Jacques*, „Manœuvre, & de *J. l'Archevêque*, ancien Sindic, „demeurant audit Ferney, Témoins requis & illiterés, „de ce enquis lesdits Comparans ont signé, „*Gros*, Curé. *Claude-Joseph*, Capucin. *Pierre l'Arche-„vêque*, Sindic actuel. *Claude-Etienne Maugié. Pierre „Jacquin. Bugros*, Chirurgien.

" Contrôlé *à* Gex, le 15 Avril 1769, reçu vingt-„un sols. „

Signé, DE LA CHAUT.

" Je soussigné *Claude Raffo*, Notaire Royal au „Bailliage de Gex, résident à Ferney, déclare & cer-„tifie avoir extrait & collationné mot *à* mot sur leurs „originaux les actes ci-dessus *à* moi exhibés par M. „*le Voltaire* : le tout fait *à* sa requisition.
„Le 15 Avril 1769. „

RAFFO, avec paraphe.

A L'IMPRIMEUR.

JIgnore, Monsieur, quelles sont les raisons pour lesquelles vous mettez au jour tout ce qui peut avoir été écrit au désavantage de l'illustre Voltaire, & que vous cachez avec autant de soin les productions qui vous ont été remises pour insérer dans votre Papier Péridique, & qui peuvent détruire les horreurs diffamat la mémoire du plus respectable de tous les Sçavans. Pourquoi cette prédilection ? ne devez-vous pas donner place dans la Feuille à ce qui vous sera offert, pourvu que l'Etat & le Gouvernement n'ait pas sujet de s'en offenser. Vous seriez-vous imaginé faire perdre l'estime & la vénération que nous avons pour ce flambeau du siécle, en remplissant vos Feuilles de mille ordues Littéraires contre ses écrits & son caractere ? ou vous auriez dû choisir un autre sujet, ou traiter celui-là différamment ; & dans tous les cas vous ne devez rien supprimer.

Je me suis apperçu de cette liberté indiscrete de conserver des originaux, vous ne les produisez qu'autant qu'ils s'accommodent à votre politique (politique mal entendue, qui ne peut que vous produire du désagrement.) Vous n'ignorez pas, ou ne devez pas ignorer, Monsieur, que vous devez plus au Public qu'*à* quelques particuliers ; que votre Art est libre. (J'entends d'une liberté honnête & sociale) & que vous ne devez faire aucune acception des personnes & des écrits ; que tout ce qui ne sera pas contraire *à* l'honnêteté & aux bonnes mœurs en général doit être reçu sous la Presse.

Sçavez-vous ce qu'on pense de votre affectation *à* avilir ce Grand Homme, je vais vous le dire en peu de mots. L'ignorant vous estime bien au-dessus de Voltaire que vous aviliissez, ne pouvant pas connoître la justice de la Critique, n'en connoissant point l'objet, il vous applaudit ; mais quelle gloire esperez-vous retirer de ses louanges.... L'homme de bon sens, & qui connoît seulement le nom de Voltaire, doute de votre sincérité, & le Sçavant indigné, vous méprise.

Croiriez-vous nous faire avaler que cet homme unique, dont la mort a plongé toute la République des Lettres dans une consternation que la suite des temps ne modérera jamais, ait tenu les conversations basses que vous lui prêtés ? non, nous ne sommes pas assez aveugles : ces Dialogues, ces Analyses, les divers portraits, la Rélation du Voyage, la très-humble Requête de son Domestique, sont les fruits de la jalousie, du préjugé & de l'ignorance.

Quoiqu'il en soit, je n'entends point vous restraindre à ne parler qu'avec respect de Mr. de Voltaire ; mais aussi j'ai droit d'exiger de vous que vous ne supprimiez point les originaux qui vous seront remis, surtout ceux qui traiteront contre votre Critique. Ne vous attribuez pas le privilége exclusif de n'insérer que vos Productions, ou si vous vous êtes reservé ce droit, faites-le sçavoir ; vous éviterez la peine de lire le Papier & celle de vous contredire.

De plus je me déciderai *à* envoyer mes Productions *à* Quebec si dorénavant vous ne les insérez dans la Feuille.

L'Homme sans préjugé.

A Me. J. D. M. R.

En Réponse à ses reproches faits de vive voix.

Ne t'en déplaise Iris, c'est une erreur profonde
Que de vouloir fixer les regles du devoir ;
Je conviens avec toi qu'on ne vaut dans le monde
Qu'autant que l'on se fait valoir.

Je n'ignore pas qu'avec une forte résolution on peut tout dire & tout tenter ; mais prudemment on doit se munir d'un casque *à* l'épreuve du coup en cas de chute. Si je n'avois *à* combattre qu'un préjugé vulgaire, je pourrai peut-être me décider ; mais...

Faut-il pour irriter la fatale ignorance
De quelques tristes persifleurs,
Que j'aille en suppliant implorer leur clémence,
Ou que j'aille du moins élever mes clameurs ?

Non, je ne veux point sortir de mon caractere, d'autant plus que je sçais que mon indifférence les irrite, & cela me plaît. Je regarde tous les efforts de mes ennemis

comme des avortons impuiſſants, d'un génie ſtérile.
Crois trop aimable Iris,

Que ce ſeroit me faire injure
Que de prétendre me venger
Sur des vagues ſoupçons, qu'enfanta l'impoſture,
De foibles ennemis que je dois mépriſer.
Non, non, en dépit de l'envie
Laiſſons la ſombre jalouſie,
Les yeux ceints du bandeau de ſa crédulité,
S'endormir ſous les traits de ſa malignité.
Pour enchaîner cet hydre trop ſevere,
Il faudroit pouvoir le charmer,
Mais je ne ſçus jamais flatter;
C'eſt pourtant un talent quelquefois néceſſaire.
Non, Iris, je ſuis trop ſincere,
Je ne ſçais pouſſer l'art, juſqu'à m'en faire aimer.

Je t'avois promis Iris de te donner un détail des raiſons qui pouvoient appuyer ma façon de penſer; mais je peux te dire ſeulement que

La cauſe eſt dans mon cœur, la raiſon tu l'ignore,
Le temps n'eſt pas venu de te le dire encore,
Ainſi ne tente plus ma foi,
Il me ſuffit aſſez..... crois-moi.

Je me tais.

Bon jour.

Le Spectateur tranquille.

AVERTISSEMENTS.

LE PUBLIC eſt averti que Joſeph Herpin Deſtours a vendu ſa Terre, & que ceux qui ont quelques droits deſſus par hypoteque ou autrement ayent à en donner avis ſous un mois au plus tard, *à* compter d'aujourd'hui, chez M. Maraſſé dit l'Eveillé, demeurant près le Marché à côté de Madame la veuve Dufy Deſaunier; faute de ce faire, ils ſeront déchus de leurs droits & prétentions ſur ladite Terre, & commettre un quelqu'un de leur part, chargé & muni des pieces contre le nommé Poitevin.

MARASSE' dit L'EVEILLE'.

Montréal, le 7 Octobre 1778.

à vendre chez l'Imprimeur.

Un Ouvrage intitulé; ANTI-DICTIONNAIRE *Philoſophique*, pour ſervir de Commentaire & de Correctif au *Dictionnaire Philoſophique*, & aux autres Livres qui ont paru de nos jours contre le Chriſtianiſme, en 2 *vol. in-Octavo*, Edition de Paris 1775, relié.

Des Connoiſſements.

Du Papier *in*-4°. pour les Lettres, doré ſur tranche & uni.
Du Papier *in-folio*, doré ſur tranche & uni.
Papier brouillard *à* boire l'encre.
Papier Marbré, Papier doré, Papier bleu.
De la Poudre d'encre noire.
Des Oublies rouges & noires à cacheter les Lettres.
Des Plumes. — Des Crayons. — De la Cire rouge & noire à cacheter les Lettres.—Des Canifs.
Des Eſtampes en Taille-douce, encadrées & en papier, nouvellement arrivées d'Europe.
Du Carton pour les Chapeaux des Dames.

ENIGME PREMIERE.

Depuis mille ans & davantage,
Servant toujours au même uſage,
Je trace en vain *à* chaque inſtant,
Quelquefois même en me battant,
D'un deni cercle la figure;
De-là vient que tant je murmure;
Car qui ne ſe laſſeroit pas
D'aller & venir ſur ſes pas,
Au gré des fous, au gré des ſages,
Au gré des Laquais & des Pages;
L'un m'mene à ſoi doucement
L'autre me pouſſe bruſquement;
Chacun ſelon ſa fantaiſie,
Et l'on ne veut pas que je crie,
Quand par d'indignes attentats,
Souvent punis des Magiſtrats,
On veut me faire violence
Quelle audite impertinence!
Mais ſouvent je ſçais me venger;
Car aux Brigands dans le danger
J'oppoſe mes plus grandes forces.
Quoi! non cher Lecteur, tu t'efforces
De me chercher quand tu me voi?
Peux-tu me méconnoître moi,
Qui chaque nuit en grand ſilence
Te garde en défendant tes biens?
A ce coup, Lecteur, tu me tiens.

II. *Par l'Exilé.*

Enfant de l'eſprit & du cœur
Je ſuis régé je ſuis bizarre;
Sous ce premier nom je ſuis rare,
Sous l'autre, aurois-je ce bonheur?
Chez tous je change comme l'âge:
Malgré mon naturel volage,
Plus d'un Temple m'eſt conſacré.
Là, ſouvent je ſuis un oracle,
On me conſulte ſans obſtacle.
Heureux qui me trouve à ſon gré.

LOGOGRIPHE.

Compoſé de neuf piés, je forme un aſſemblage,
Où ſe trouve la ſainteté,
Du moins cette tranquillité,
Qui ſuit bien rarement un ſuperbe équipage:
En un mot, je ſuis un ſaint Lieu,
J'enferme toutfois l'ennemi du bon Dieu.
Rogne, trancle, tu tiens l'empire de Neptune,
Où maint ambtieux a noyé ſa fortune.
On trouve encore en moi l'inſtrument d'un Forçat,
Celui qu'fait la gloire du Soldat;
Le confident de ta miſere.
Pourſuis, tu trouveras l'ornement du Saint Pere;
Une eau dormante, un Elément
Néceſſire *à* chaque moment;
Un arbre vanté par Virgile,
Ce qui rend le maiſons plus hautes dans la Ville.
Un orement de nos Prélats.
Un grand qui quitta ſes Etats,
Pour aler rendre ſon hommage,
Au Verbe qui.... Lecteur j'ai trop cauſé.
Je n'en dirai pas davantage;
Je finis, c'eſt aſſez pour un Lecteur ſenſé.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

N°. XXI. (75) (1778.)

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 21 OCTOBRE.

PRESSE.

De la liberté de la Preſſe.

L'ADMIRATEUR

POurquoi ne voulez-vous pas qu'on érive en paix tout ce qu'on voudra? L'homme qe vous voudriez gêner, fait fleurir la Librairie. Sa *ollection complette in*-8°. a épuiſé pendant 10 ans quare papeteries. Sa *Rédaction générale in*-4°. en occupea dix. Que ferions-nous de nos chiffons, s'il n'y avoi pas de bons Ecrivains qui les fiſſent valoir?

LE CENSEUR.

Je n'ai prétendu gêner que les ennens du Chriſtianiſme & de l'Etat; que les autres écrivent en paix, faſſent valoir les droits de la raiſon, ſans violer ceux de la Religion, rien de plus juſte; mais pace que vous ſerez embarraſſé de vos chiffons, faudra-t-il permettre qu'on imprime tout impunément?

L'AMIRATEUR

Et pourquoi non? l'Etat ne s'en truveroit que mieux. Le talent de convertir des lambeaux de linge en de gros volumes de proſe & de vers, fai circuler en France l'argent des étrangers; & pour qelques penſées de nulle valeur ou de peu de valeur, nous avons des choſes ſolides.

LE CENSEUR.

Cet avantage eſt grand ſans doute; mai que vous le payez cher! les mœurs ſe corrompent, la robité s'évanouit, & nos *Diagoras* ont produit plus d'n *Cartouche*.

L'ADMIRATEUI.

Si cela eſt ainſi, je n'ai rien à dire. Mai ſi quelques Ecrivains gâtent l'eſprit & le cœur, il faut es réprimer. Il ne faut pas empêcher nos Apothicaires e vendre du Quina, parce que quelques-uns de leus Confreres auront débité du poiſon.

LE CENSEUR.

Je ne veux pas non plus autre choſe. Qe la Librairie fleuriſſe, à la bonne heure, mais que ce ne ſoit pas aux dépens des mœurs. Je ſais qu'il y a une multitude d'hommes employés *à* fabriquer du papier, *à* le charger de blanc & de noir, à le convertir en brochures. Il eſt juſte qu'ils vivent. S'ils cultivoient la terre, ils ſeroient peut-être plus utiles à l'Etat; mais enfin puiſqu'ils ont une profeſſion honnête, qu'ils la gardent. Mais quelqu'un d'eux mourra-t-il de faim, parce qu'on n'aura pas voulu permettre le débit ou l'impreſſion d'une brochure impie d'une centaine de pages? Non, le commerce typographique n'en ira pas moins ſon train.

L'ADMIRATEUR.

Vous voudriez donc qu'on réduiſît la faculté de penſer & la liberté d'écrire au ſeul utile, au ſeul honnête. Voilà un projet digne des premiers ſiécles du Chriſtianiſme; mais ce projet reſſerrera bien le génie de nos Ecrivains modernes.

LE CENSEUR.

Point du tout. *Fenelon*, *Boſſuet*, *Boileau* & tant d'autres Auteurs du dernier ſiécle en ont-ils moins valu, parce qu'ils ont renfermé leurs talens préciſément dans les bornes qui vous paroiſſent des entraves?

L'ADMIRATEUR.

Mais ſi nos Poetes du jour les avoient imités, aurions nous tant de jolies bagatelles, la *Pucelle*, la *Chandelle d'Arras*, les *Contes de Guillaume Vadé*, le *Dictionnaire Philoſophique*?

LE CENSEUR.

Nous ſerions *à* la vérité moins riches en pareils chef-d'œuvres. Mais n'avoir que des tréſors de cette eſpêce, c'eſt être dans l'indigence. Il vaut mieux avoir une fortune ſolide, que de poſſéder des billets chimériques qui ruinent, ou qui font pendre celui qui les poſſéde.

L'ADMIRATEUR.

Nous n'avons vu encore aucun Auteur donner des ſcenes ſur la Gréve.

LE CENSEUR.

Mais vous avez vu des Libraires ruinés pour avoir

imprimé ou débité leurs infamies. Vous avez vu un jeune Gentilhomme, ennivré de ce malheureux poiſon, mourir par la main du bourreau à Abbeville. Vous avez vu des Magiſtrats humains forcés par les excès multipliés de nos *Diogenes* à donner cet exemple terrible. Après un tel événement, dites-moi tant qu'il vous plaira que la liberté d'imprimer eſt le fondement de la cave ou de la cuiſine d'un Auteur ou d'un Libraire; je vous dirai qu'il vaudroit mieux que l'un & l'autre mangeaſſent du pain bis & buſſent de l'eau, que de produire par le débit de leurs drogues des cataſtrophes funeſtes. Croyez-moi, en attaquant le Ciel, on troublera toujours la terre.

L'ADMIRATEUR.

La plûpart de nos Ecrivains ſont bien éloignés d'avoir cette idée. Ils vous diſent froidement qu'un Livre n'a jamais fait aucun mal. S'il ennuye, on ne le lit pas; s'il amuſe, cette diverſion leur paroît néceſſaire.

LE CENSEUR.

On leur paſſeroit ſans doute de procurer des amuſemens *à* leurs concitoyens, s'ils ne cherchoient *à* amuſer aux dépens du Gouvernement ou de la Religion.

L'ADMIRATEUR.

Mais les idées viennent; il faut bien les mettre ſur le papier. Semblables à l'œuf, on ne peut l'empêcher d'éclore dès qu'une fois le poulet eſt formé.

LE CENSEUR.

On écraſe l'œuf qui renferme un germe empeſté; & ſi le coq nous fatigue par ſon chant, on le met hors d'état de chanter.

L'ADMIRATEUR.

Voudriez-vous donc qu'on enfermât tous ceux qui chantent mal?

LE CENSEUR.

Non, mais bien tous ceux qui parlent trop haut ſur tout ce qu'on doit reſpecter. Qu'on n'attente pas *à* leur vie; qu'on n'ait point une intolérance ſanguinaire; mais qu'on ſe laiſſe conduire par cette tolérance ſage qui enferme les Corrupteurs, pour diminuer la corruption. Que dans la retraite où on les confine, on leur donne de bons bouillons pour rétablir leur cerveau; mais qu'on leur refuſe de l'encre, puiſqu'ils ne s'en ſervent que pour écrire des ſottiſes. Tel eſt l'eſprit, telle eſt la façon de penſer de nos plus ſages Magiſtrats. Ils veulent de la liberté; ils condamnent la licence. Ils ne ſont point cruels; ils ſont juſtes, & il faut être intolérant ſoi-même pour les accuſer d'intolérance.

A L'IMPRIMEUR.

VOus nous prenez ſans doute pour des ignorants, & encore peut-être croyez-vous nous faire grace: vous puiſez dans l'Anti-Dictionnaire Philoſophique toutes les productions que l'anti-Littérature a enfanté pour anéantir, s'il lui étoit poſſible, les Œuvres de M. de Voltaire, ou du moins les faire lire avec horreur. Sçachez, Monſieur, que cet Ouvrage eſt entre nos mains, que nous en connoiſſons toute la valeur, & que les Auteurs de ce fatras de Littérature ſont ſeuls capables de penſer, parler & agir ainſi qu'ils font parler, penſer & agir le plus ſçavant de tous les hommes. Nous vous avertiſſons qu'une Aſſemblée d'un petit nombre d'Hommes de Lettres par les ſoins qu'ils prennent pour devenir ſçavans (Académie juſqu'à préſent inconnue dans ce pays) ſe ſont propoſés & ſe propoſent de fournir toutes les raiſons pour détruire tous les ridicules que vous donnerez libéralement à un homme que vous devez aimer & reſpecter; ſa mémoire doit vous être chere, ſes Ecrits doivent être le ſujet de votre admiration, & vous pourriez ſans effort faire une compenſation de ſes vertus & de ſes talents avec ſes défauts. Mais il paroît qu'enti-Voltairien vous voulez raiſonner comme le commun des hommes, & que vous adoptez le ſyſteme erroné des ſiécles précédents; il n'étoit pas permis de raiſonner; & parce que votre grand-pere étoit anéanti dans le préjugé & l'ignorance, vous regardez ces deux vices de l'humanité comme un bien héréditaire auquel vous ne voulez pas renoncer. Voltaire a levé le voile qui couvroit les vices & les crimes dont l'homme en général ſe paroît; en le démaſquant il a choqué, chacun s'eſt reconnu aux traits ſous leſquels il les a peint. Il étoit l'écueil du fanatiſme, par conſéquent ennemi de l'entouſiaſme & de la ſuperſtition: voilà ſon premier crime. Ennemi du Deſpotiſme, par conſéquent des Grands; Hiſtorien trop véridique, Critique ſans fard, Poete, hiſtorien, Phiſicien, Politique; enfin univerſel; il ſçut tout, parla de tout, décida de tout; il étoit profond, aucun homme ne peut lui diſputer avec raiſon ces titres glorieux. Vous vous parez d'un ouvrage, Monſieur, qui mérite *à* juſte titre la condamnation que le Parlement de Paris, (alors aveugle) porta contre les Lettres Philoſophiques. Nous vous avons déja dit que nous avions en notre poſſeſſion l'Anti-Dictionnaire Philoſophique; après une analyſe la plus exacte de cet Ouvrage nous avons connu, que le Préjugé, le Fanatiſme, la Superſtition la plus outrée, l'Ignorance, ou la mauvaiſe interprétation des Livres Saints, la politique d'intérêt ou d'honneur avoit enfanté ce cahos de *fadaiſes*, qu'un homme de bon ſens lira ſans le connoître, & l'ayant lu l'enſevelira dans la pouſſiere de ſa Bibliothéque.

Tel eſt l'idée que notre petite Académie s'eſt formé, après un mur examen du Livre intitulé l'Anti-Dictionnaire Philoſophique. Ne nous donnez plus la moindre de ſes parties, ſi vous vous eſtimez aſſez pour ne pas être, ainſi que les Auteurs, tourné en ridicule, peut-être pis.

Les Membres de notre Académie vous ſaluent complaiſamment, & vous prient de profiter de leur conſeil.

Par Ordre du Préſident.

L. S. P. L. R. T.

Quebec, le 7 Octob. 1778.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

VOus vous rendez donc, Monſieur, *à* nos deſirs, vous voulez bien encore écrire: que vous êtes complaiſant! Je vous adreſſerai mes productions, puiſ-

que cela ſemble vous faire plaiſir ; vous les lirez, vous les corrigerez. Ne croyez pas que je veuille imiter la jeuneſſe Canadienne qui s'eſt déja laſſée d'écrire. Vous avez dû vous appercevoir de l'ardeur qu'elle a montré dans les premieres Feuilles qui ont paru, à peine ſuffiſoient-elles pour contenir ſes différentes productions ; la bouffée n'a pas duré, elle étoit trop impétueuſe. Voilà le génie Canadien.

Vous me demandez, dans votre derniere, quelqu'unes de mes Productions, en vérité je n'en ai point de finies ; pluſieurs ſont ébauchées ; Dieu ſçait quand j'en viendrai à bout. J'ai bien des Réflexions que je pourrois vous donner ; mais des Réflexions morales & ſérieuſes de la part d'un jeune-homme peuvent-elles ſe montrer, la choſe ſeroit riſible. N'importe, je céde au deſir de vous en faire part, malgré le qu'*en dira-t-on*. Je ne fais pas des Réflexions tous les jours ; il faut vous dire auparavant à quelles occaſions je les fis.

Je liſois un ſoir les penſées nocturnes d'YOUNG ; ſi vous ſçavez la Langue Anglaiſe, vous n'êtes pas ſans avoir lu cet admirable Poeme, où la foibleſſe de l'homme eſt miſe dans un jour ſi apparent. Une longue ſuite d'infortunes avoit inſtruit ce Poete du faux des grandeurs humaines. La gravité du ſujet, la douce mélancholie qui regnoit dans le paſſage que je liſois, le ſilence & l'obſcurité de ma chambre, tout cela me jetta dans une rêverie dont je ne fus pas le maître. Je pris un crayon qui ſe trouva ſous ma main, & j'écrivis ce qui ſuit.

En vains projets le mortel ſe conſume.
Dans la richeſſe & la grandeur,
Comblé des dons de la fortune,
Le téméraire oſe encor dans ſon cœur
Former de nouvelles penſées.
Hélas ! ſes années ſont comptées ;
Ses grands deſſeins, ſes ſoins ſont ſuperflus,
Ses jours comme l'Onde courante
S'écoulent & ne reviennent plus.
La mort paroît, & ſa main ménaçante
Couvre ſes yeux de ſon bandeau,
Et déja le couche au tombeau.

. . . . . .

Climene, au ſein de la joie
Voit prevenir ſes deſirs,
Et ſes jours d'or & de ſoie
Coulent dans les doux plaiſirs :
Sa beauté comme une aurore
Efface l'éclat du jour,
Sur ſes levres vont éclore
Les ris, les graces & l'amour.
La mort jette ſoudain, de ſon doigt rembruni,
Sur ce tableau brillant, un ſombre colori ;
Elle expire.... & la fleur qu'un inſtant a vu naître
Eſt celle qu'à l'inſtant nous voyons diſparoître.

. . . . . .

D'un Conquérant comblé de gloire
De qui le Sceptre triomphant,
Donnoit des loix *à* la Victoire
De l'Orient juſqu'au couchant,
De cet homme ſi redoutable
Que nous reſte-t-il maintenant ?
Rien qu'une argile mépriſable
Ou qu'un amas vil & puant.

. . . . . .

Hélas ! nous mourrons tous ; au ciſeau du deſtin
L'Eternel a ſoumis le foible genre humain.
Ceſſons donc des projets, qu'en peu la mort ſubite
De ſon ſouffle glacé diſſipera bien vite ;
Content de notre ſort, le ſeul & vrai bonheur
Se trouve loin du bruit de la vaine grandeur,
Dans le parfait mépris des biens, de la richeſſe,
Et dans l'unique amour de l'aimable ſageſſe.

Le Canadien curieux.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

MONSIEUR,

VOtre Adreſſe à Me. J. D. M. R. a donné matiere à bien des propos, quelques-uns vous ont blamé d'avoir ſigné le *Spectateur tranquille*, parce qu'on prétend vous connoître ſous ce nom ; d'autres ſont réelement indignés contre vous, & par là ſe démaſquent, puiſqu'ils ſe mettent au nombre de vos ennemis, & peut-être ne les avez-vous jamais cru tels ; qu'importe j'admire l'Ouvrage, je rends hommage *à* la vérité & me tais.

D. L.

A L'HOMME *ſans préjugé.*

J'AI reçu, Monſieur, avec beaucoup de ſenſibilité les reproches que vous m'avez fait dans la Feuille derniere ; mais j'eſpere que quand vous aurez obſervé ma poſition vous ſerez plus indulgent.

Qu'il eſt difficile de plaire à tous ! Je n'entreprendrai jamais de parvenir à ce degré de perfection. Quelques-uns applaudiſſent aux Critiques de M. de Voltaire, d'autres les anathématiſent. Regardez-moi donc avec complaiſance comme un quelqu'un qui n'entre en rien dans les différents de Littérature de cette eſpece.

J'avoue qu'il me reſte beaucoup d'originaux que je n'ai pas cru à propos de mettre au jour, à tous égards.... Vous m'accuſez de ne mettre au jour que ceux qui s'accommodent à ma politique.... (J'ai l'honneur de vous dire, que je ne ſuis pas aſſez Sçavant pour politiquer comme vous l'entendez, ni aſſez bête pour ne pas me méfier des piéges qu'on auroit envie de me tendre.) *In ætate hominum plurimæ fiunt inſidiæ.*

Que vous ai-je fait pour exiger de moi que je travaille à mon détriment ; m'eſtimeriez-vous aſſez peu pour m'obliger de courir à ma perte.... L'Auteur n'étant point connu il eſt à l'abri des reproches.... L'Imprimeur ſera donc la victime immolée au reſſentiment.

Je pourrois vous donner une excuſe bien légitime ; vous n'ignorez pas que je ne peux remplir la Feuille que des Productions d'autrui. Le Pays eſt ſi ſterile que je ſuis obligé d'emprunter dans les Livres les plus nouveaux.... Quelques Jeunes Gens avoient donné, dans le principe, des ouvrages ; mais le jeu Littéraire n'eſt pas de leur goût, auſſi je ne vois plus rien de leur part.

Indiquez-moi quelle route je dois ſuivre pour plaire *à* tous, vous m'obligerez.... Soyez perſuadé que j'ai toujours eu & que je conſerverai toujours l'eſtime & la vénération due à M. de Voltaire, *votre Idôle*, ainſi qu'à une partie de ſes Œuvres ; mais je ne ſuis point tenu d'inſinuer aux autres les ſentiments que j'ai pour cet Auteur. Je ſuis, qui que vous ſoyez,

Votre très-humble Serviteur.

l'Imprimeur.

Aux Jeunes Canadiens, Etudiants au Collége de Montréal.

MESSIEURS,

JE dois attribuer seulement *à* votre négligence, votre stérilité, renfermés dans un labirinthe *inextricable* de mots, vous n'osez tenter d'en chercher l'issue. Est-ce orgueil, timidité ou ignorance? c'est ce que je ne peux décider. Je suis résolu de vous tenter, & curieux de sçavoir si plusieurs ou un d'entre vous aiment le travail, & connoissent la Langue qu'ils paroissent étudier avec tant de soin. Je vous propose de traduire en vers Français, ou en Prose, mais la Poésie sera préférée, la Description de la *Grotte de Calipso*. Je ne vous en donnerai qu'une partie de peur de vous fatiguer, & peut-être de vous rebuter.

. . . Deæ spelunca, Deam comitesque recepit
Hic quæcumque placent, agresti & simplice cultu
Telemachus mirà captus dulcedine vidit.
Aurum aberat, pariusque lapis, nec lamina lentum
Duxerat argentum, spirabantque atria signis
Phidiacis; nec Appelleos animata colores
Tela ministrabat, stabantque ex ære columnæ;
Sed spelunca cavo maternæ rupis in antro
Sectilis aquales cameram curvabat in arcus
Collectæque Mari Conchæ, teretesque capilli
Fornice pendebant, ramisque sequacibus hærens,
Omni ex parte specum vitis frondosa tegebat.
Hic Placidi æstivos jucundo frigore soles
Mulcebant Zephiri, queruliſque per humida prata
Quà violas trudebat humus, mollesque amaranthos
Balnea fundebant cristallina nayades urnis.

Observez que je ne veux point d'une traduction littéralle, ce ne seroit plus un ouvrage pour vous, & je veux que vous travaillez; il faut l'amplifier & l'orner, s'il est possible. Je vous ai dit que la Poésie sera préférée; vous pourriez m'objecter que *Poeta non fit sed nascitur*. Mais dans un si grand nombre quelqu'un ne seroit-il pas né Poete, ou du moins avec des dispositions. Contentez ma curiosité, Messieurs, Cette complaisance de votre part vous sera peut-être avantageuse. Je pense bien que vous n'atteindrez pas du premier *élan*, comme disent les Acadiens, au plus haut du mont, mais essayez. Je crois qu'il n'est pas un de vous qui n'ait l'Abrégé des Regles de la Versification Française, ou du moins devez-vous tous l'avoir; avec quelque connoissance de la Langue Française, un génie vif & cultivé, vous en viendrez *à* bout. Je ne suis pas assez fortune pour offrir un prix à celui qui réussira le mieux; Je n'ai en ma disposition qu'une Epigramme, un Sonnet, une Ode (mais que c'est long) ce que je pense vous devez préférer. Je suis, VOTRE AMI.

à vendre chez l'Imprimeur.

Un Ouvrage intitulé; ANTI-DICTIONNAIRE *Philosophique*, pour servir de Commentaire & de Correctif au *Dictionnaire Philosophique*, & aux autres Livres qui ont paru de nos jours contre le Christianisme, en 2 *vol. in-Octavo*, Edition de Paris 1775, relié.

Lettres de quelques Juifs Portugais, Allemands & Polonois, *à* M. de Voltaire, &c. en 3 vol. *in*-12, Edition de Paris,

L'Autorité des Livres du Nouveau Testament, contre les Incrédules, 1 v. *in*-12, Edition de Paris.

Réponses critiques *à* plusieurs difficultés proposées par les nouveaux Incrédules, &c. 3 vol. *in*-12.

Dictionnaire de la Religion, par l'Auteur des Erreurs de Voltaire, 3 vol. *in*-12.

Du Papier *in*-4°. pour les Lettres, doré sur tranche & uni.

Du Papier *in-folio*, doré sur tranche & uni.

Papier brouillard *à* boire l'encre.

Papier Marbré, Papier doré, Papier bleu.

De la Poudre d'encre noire.

Des Oublies rouges & noires à cacheter les Lettres.

Des Plumes. — Des Crayons. — De la Cire rouge & noire à cacheter les Lettres.—Des Canifs.

Des Estampes en Taille-douce, encadrées & en papier, nouvellement arrivées d'Europe.

Du Carton pour les Chapeaux des Dames.

L'Enigme du 7 du courant, donnée par l'*Exilé*, désigne le Tabac, mais elle est fausse en ce que personne ne se repait de sa cendre; on s'enivre de la fumée, on s'étourdit par la grande quantité de la poudre, mais la cendre n'est utile à rien, & personne n'en fait usage... Le Tabac excitant l'éternument, & la Nation Française ayant anciennement contracté une habitude de dire *à* chaque éternument Dieu vous béniſſe, l'Auteur a cru nous ramener à l'ancienne mode; point du tout, aujourd'hui crachez, mouchez, éternuez, &c. nous ne sommes plus dans cet usage.

ENIGME.

Je suis esprit, ou bien matiere;
Je suis au ciel, & la Fable est ma mere;
Je suis aussi parmi les minéraux.
L'art qui ma séparé de la terre & des eaux,
De ma fluidité sait fixer la viteſſe;
Honteuse du bien que je fais,
L'humanité rougit de mes bienfaits;
Elle devroit rougir de sa foibleſſe:
O Vénus! arrêtons, je suis être discret:
Un mot de plus, je dirois mon secret:
Quoi! mon secret, je ne suis plus le même;
Formé de mille mains, on me mépriſe, on m'aime:
La curiosité se nourrit à me voir:
Semblable au sombre astre du soir,
Je brille d'une autre lumiere:
Comme lui douze fois, je remplis ma carriere,
Et bien souvent en moins d'un mois,
Je la remplis une seconde fois:
En trois mots finissons ma muse;
Je suis Dieu, je gueris, j'amuse.

Par l'Exilé.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 28 OCTOBRE.

LOI NATURELLE.

Dieu l'a gravée dans tous les cœurs.

IL n'y a point d'autre Dieu, dit *Spinoſa*, que la ſubſtance univerſelle & aveugle; & par conſéquent, point d'autre regle des mœurs que les forces & les deſirs de chaque individu. Il n'y a rien de commandé ni de prohibé. Tout eſt bon, dès qu'on le peut impunément. Tout eſt une ſuite inévitable d'un deſtin néceſſaire & de la mécanique de la nature. Cela eſt clair. Ses diſciples de mauvaiſe foi tiennent le même principe; mais ils cachent & entortillent les conſéquences. Cependant ſi tout eſt éternel, naturel & inévitable, à quoi bon les loix, les remords, les craintes? Il n'y a point de liberté, ni vice, ni vertu; tout eſt égal.

Ce ſyſtême affreux a tellement révolté les Incrédules mêmes, que M. *de Voltaire* l'a réfuté dans ſon Poeme de la *Loi Naturelle*. Il prétend avec raiſon, que les remords nous ſont auſſi naturels que les autres affections de notre ame; ſi la fougue d'une paſſion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même ſent cette faute. La Fille ſauvage trouvée près de Châlons, avoua que dans la colere elle avoit donné à ſa compagne un coup, dont cette infortunée mourut entre ſes bras. Dès qu'elle vit ſon ſang couler elle ſe repentit, elle pleura, elle étancha ſon ſang, elle mit des herbes ſur la bleſſure. Ceux qui diſent que ce retour d'humanité n'eſt qu'une branche de notre amour propre, font bien de l'honneur à l'amour propre. Qu'on appelle la raiſon & les remords comme on voudra, ils exiſtent, & ils ſont les fondements de la *Loi Naturelle*.

Il y a mille autres preuves que la vertu & le vice ne ſont pas de vains noms. S'il exiſte un Dieu ſouverainement bon, juſte, éternel, ſage, il y a un ordre immuable qui regle les devoirs de l'homme. Donc il y a une diſtinction néceſſaire entre le bien & le mal moral. S'il n'exiſtoit pas des devoirs pour les hommes, il n'y auroit pas de différence entre les plus noirs Scélérats & les plus grands Saints. Il faudroit mettre dans le même rang *Cartouche* & St. *Auguſtin*. Les adulteres, les ſacrileges, les parricides & les blaſphêmes, ne ſeroient rien, ou plutôt ſeroient un bien.

Quelle affreuſe doctrine! Non, il y a un ordre entre le Créateur & la Créature. Il y en a un pour les Créatures entr'elles. Cet ordre dit évidemment, que Dieu eſt préférable aux Créatures, l'eſprit aux corps, l'homme *à* la bête; d'où il réſulte qu'on doit plus à Dieu qu'*à* ſes ouvrages, plus à l'homme qu'*à* la bête. Peut-on s'écarter de ce plan ſans voiler la raiſon? Voilà donc une loi éternelle qui oblige de rendre à chacun ce qui lui eſt dû; donc Dieu approuve celui qui la ſuit, comme il improuve celui qui la viole.

Or, l'idée de ces devoirs, de bien & de mal, ne vient point des préjugés; elle eſt dans tout homme raiſonnable; elle eſt une ſuite de ſa nature; la raiſon l'inſpire, & elle fait le fondement de la Société. On fait donc bien de s'y conformer, & on péche en s'en éloignant.

Les Philoſophes modernes ont beaucoup fait valoir avec raiſon cette loi naturelle, mais ils l'obſervent preſque auſſi peu que la Loi révélée. Cependant en banniſſant celle-ci, ils n'en étoient que plus obligés de ſe ſoumettre *à* l'autre? En effet, que preſcrit cette loi naturelle? Juſtice & bienfaiſance. Mais eſt-il beaucoup de Juſtes bienfaiſants parmi les Philoſophes? Font-ils le plus grand nombre dans le monde, ou plutôt n'y ſont ils pas très rares & plus rares de jour en jour. Le Satyrique effronté, le Cynique impudent, l'Auteur des *Contes de Vadé* & de la *Pucelle d'Orléans*, peut-il ſe dire un exact obſervateur de cette loi naturelle à laquelle il ſe retranche? Eſt-ce celle qui lui a inſpiré tant de déclamations contre la Religion, tant de ſarcaſmes contre les Rois, tant d'attentats contre les mœurs, tant de calomnies contre les Corps & les Particuliers. Hélas! non: & s'il avoit conſulté cette lumiere intérieure qu'il admet, il l'auroit trouvée auſſi ſévere que cette lumiere divine qu'il rejette. Les hommes ont fait de grands progrès dans les Arts & dans les Sciences, même dans celle de la Morale. La vertu eſt-elle bien connue? Eſt-elle pratiquée? Je dis la vertu purement humaine: la vertu de *Trajan*, de *Socrate*, *ce culte éternel dont la nature eſt l'Apôtre*, ſuivant l'expreſſion de M. *de Voltaire*? Non, encore une fois. Ainſi ce Poete en n'ouvrant le Ciel qu'aux obſervateurs de la loi naturelle, le ferme preſque entiérement au monde.

Cette loi ſouveraine, *à* la Chine, au Japon,
Inſpira *Zoroaſtre*, illumina *Solon*;
D'un bout du monde à l'autre, elle parle, elle crie:
ADORE UN DIEU, SOIS JUSTE, ET CHERIS TA PATRIE.

Mais elle crie en vain d'un bout du monde à l'autre : on adore plusieurs Dieux ; on est injuste & fort indifférent pour sa Patrie, ou Patriote jusqu'à n'être plus homme.

La bi révélée suppose la loi naturelle, & y ajoute. Mais ce qu'elle y ajoute, n[illegible]si difficile à pratiquer, que parce que ce qu'elle sup[illegible], l'est déja beaucoup.

On appelle donc loi naturelle, cette lumiere qui nous dicte nos premiers devoirs. Tels sont les hommages dûs à l'Etre suprême, l'obligation de ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous fût fait. De ces deux principes généraux coulent toutes les conséquences particulieres.

Mais le plus essentiel devoir de l'homme, c'est la Religion, ou son assujettissement à l'Auteur de son être. Dieu s'aimant nécessairement, n'a pu rapporter ses ouvrages qu'*à* lui-même. Il est donc lui seul notre fin. Nous devons donc l'honorer & l'aimer. Cette Religion *à* laquelle conduit la loi naturelle, a pour fondement la connoissance de Dieu. L'amour en est la perfection, & la conscience le prédicateur. C'est cette Religion naturele qui dit à tous les hommes que l'injustice, la perfidie, l'assassinat, les blasphémes, &c. sont des crimes que Dieu hait, & que sa justice punira. Il n'y a que les enfans & les fous, qui ferment les yeux *à* sa lumiere.

AU PRESIDENT de L'ACADEMIE NOUVELLE.

SAns être, Monsieur, anti-Voltairien outré, je crois que votre Sçavante Académie se méprend en qualifiant Voltaire d'Historien trop véridique ; elle veut dire sans doute trop peu véridique : ignoroit-elle ce qui est de notoriété publique ; que Voltaire avoit bien plus de talent pour faire une Critique mordante, que pour écrire fidélement l'Histoire, dont la vérité & non la hardiesse doit être la base ? Lisez ses contradictions, ses erreurs ; plus instruit vous vous appercevrez, & si vous êes sans préjugé, vous conviendrez que vôtre Idôle est presque toujours sans principes fixes, sans Logique sure, sans érudition véritable, & toujours sans discréton, & sans respect pour ce qui mérite le plus d'être respecté. Un coloris brillant éblouit les esprits superficiels. C'est tout dire. Que ne s'est-il borné *à* la Poesie l'irréligion l'admireroit moins ; mais à l'irréligion près, j'en serois l'admirateur avec tous les vrais Sçavants. *Qui trop embrasse mal etreint.*

Je passe *à* l'Imprimeur qui ne se pique pas de Science, la vénération qu'il croit due au Coriphée de l'irréligion mais qu'un Président d'Académie souscrive *à* un dessin aveugle, qui ne laisse rien à la Sagesse & *à* la prudence de l'homme, dont Voltaire fait un instrument semblable aux ressorts d'une machine ; c'est ce qui donne une idée parfaite de la profonde Science de l'Assemblée *à* laquelle il préside. Absurdité de Voltaire qui n'entre que dans l'esprit d'un aveugle Musulman. L'homme raisonnable la méprise, le foible s'y laisse prendre, tandis que le libertin s'en autorise dans ses égarements. De pareilles revêries font elles l'éloge du Philosophe tant vanté par nos prétendus Beaux Esprits.

A L'AMI.

CEt air de suffisance qui caracterise au parfait le pédan, ce ton de petit Maître, (*je veux ; je ne veux pas*) nous ont fait balancer, si nous parlerions, pour cette fois seulement, la complaisance, jusqu'à la Traduction que vous exigez moins en ami, qu'en homme qui veut s'en faire accroire. Plus timides, mais moins suffisants que vous, nous accordons, non *à* vôtre curiosité déplacée, mais à l'indulgence du Public, le fruit informe de nôtre *ignorance*, c'est vôtre expression. Nous ne nous piquons pas de cette légéreté & délicatesse de style, dont se pare souvent le Plagiat ; on sçait jusqu'où doivent porter leur vol de jeunes Commençants. Quelque Erudit éclairé, en les redressant pour les instruire, dira peu être *laudo conatum* ; il conviendra qu'une Traduction en Vers n'est pas de leur ressort ; elle coutera aussi peu a la fertilité de votre genie, que le Compliment a Son Excellence, & l'envoi desdits vers ; vous sçavez ou la trouver : au Plagiat pres tout sera bon. *Non bis in idem* ce seroit *ter in idem*. Pensez-y bien.

Les Ecoliers de Montréal.

Description de la Grotte de Calipso.

CAlypso entra dans la Grotte avec sa suite. Telemaque epris de la douceur de ce lieu, y vit tout ce qui peut plaire dans une propreté champêtre & simple. On n'y voioit ni or, ni marbre, ni lambris d'argent. Il n'y avoit aucunes sculptures, ni tapisseries enluminées. L'airain n'avoit point servi *à* en faire les colomnes. Mais cette Grotte taillée dans le sein d'un roc formoit une espece d'Arc-en-Ciel. On y voioit des coquilles ramassées sur le bord de la mer, & des tendrons de vigne qui pendoient *à* la voûte. Les tapisseries étoient une vigne qui s'attachant aux branches, repandoit ses feuilles de tout coté. En Eté le doux zephir par un léger vent y temperoit l'ardeur du Soleil ; les Fontaines qui se repandoient avec un doux murmure dans les prairies couvertes de violettes & d'Amaranthes formoient des bains ou l'eau étoit aussi claire & aussi pure que le cristal. L. F.

AUTRE.

CAlypso suivie de ses Nymphes conduisit les deux étrangers dans la Grotte ; ce fut là que Thélémaque fut agréablement surpris de voir que la nature avoit, pour ainsi dire, epuisée la fécondité, en y répandant avec profusion tous les apparences d'une simplicité champêtre, tout ce qui peut plaire a la vue. Tout ce que le luxe des hommes a enfanté ny paroissoit point. L'or, le marbre, les lambris d'argent, les tapisseries, les colomnes d'airain, n'en faisoient point la décoration. Cette Grotte taillée dans un rocher dont elle étoit formée, & courbée en demi cercle, navoit pour ornement que des coquillages de mer, & des tendrons suspendus. Une jeune vigne pliant ses souples branches, tapissoit de ses vertes feuilles tout l'appartement. Les doux zephirs temperoient l'ardeur du Soleil. Des fontaines disperséés çà & là couloient avec un doux murmure au milieu dès prés parsemés de violettes & d'Amaranthes, & formoient en plusieurs endroit des bains aussi clairs que le cristal. C. S.

AUTRE.

CAlipso se retira dans sa Grotte avec les deux etrangers. Thélemaque fut agréablement surpris de voir ce qu'il y a de plus charmant, sous une simplicité cham-

pêtre. L'or, le marbre, ni les lambris d'argent n'en feſoient point la décoration; on ny voyoit point de ſculpture, ni ces tapiſſeries admirables qu'Apelle ſçavoit pour ainſi dire, animer. Mais cette Grotte creuſée par la nature dans le ſein d'un rocher, étoit voutée en forme d'Arc-en Ciel, & ornée de nacres & de rocailles. Le feuillage d'une jeune vigne couvroit tout le toit. Les doux zephirs adouciſſoient de leurs ſouffles la chaleur exceſſive de l'Eté. Des près fortunés parſemés de violettes & d'Amaranthes, étoient arroſés de mille petits ruiſſeaux qui formoient en pluſieurs lieux des bains auſſi clairs que le criſtal. J. M.

AUTRE.

DAns la Grotte ou la Deeſſe & ſa compagnie ſe retira, Thelémaque ne vit que des beautés champêtres & negligées qui l'enchantoient. On n'y remarquoit point ce pompeux étalage qui fait l'ornement des Palais; l'or, les lambris d'argent, le marbre, les chef-d'œuvres de Sculpteur & du Peintre ni feſoient aucune figure. La nature y avoit liberalement pourvû, en formand un antre profond dans le ſein dun vieux rocher, dont la voute en Arc-en-Ciel, remplies de nacres & de rocailles, étoit couverte de la verdure dune jeunes vignes dont les branches étoient entrelacées les unes dans les autres. La douce haleine dun zéphir diminuoit la chaleur du Soleil, par une agréable fraicheur. Les Nayades laiſſoient échapper mille petits ruiſſeaux qui ſembloient ſe plaindre de la rigueur du ſort qui les baniſſoit de cette aimable Grotte, apres avoir roulé leus ondes ſur un plaine emailliée de violettes & dAmaranthes, dont la nature setoit plu a la decorer; ils formoient en divers lieux des bains auſſi purs & auſſi clairs que le criſtal. L. J.

AUTRE.

LA Déeſſe ſe retira dans ſa Grotte, accompagnée des deux étrangers. Là Télémaque vit avec plaiſir tout ce que la nature peut offrir d'agréable, ſous une ſimplicité champêtre. On n'y voyoit ni or, ni pierres précieuſes; les lambris d'argent, les ſtatues, & les tapiſſeries ne ſervoient point *à* la décoration des ſales; il n'y avoit pas même de colomnes pour en ſoutenir l'édifice. Cette Grotte étoit creuſée dans un rocher en forme de voute, ornée de coquillages, les branches d'une tendre vigne qui s'étendoient de tous côtés, ſervoient de tapiſſerie. Les zéphirs y tempéroient les ardeurs du Soleil par leurs douces haleines, & des fontaines qui répandoient leur eau avec un doux murmure dans des prés ſemés d'Amarantes & de violettes, formoient en divers endroits des bains auſſi clairs que le criſtal. A. P.

Quebec, le 16 Octobre 1778.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

NOtre commerce Littéraire me donne la liberté de vous faire part de mes idées; elles ſont ſimples, elles ſont puiſées dans la Nature: cette belle Nature qui offre à l'homme un ſi beau champ pour réflechir, qu'on ne ſçauroit trop approfondir, qui peut occuper utilement notre eſprit, ſans que nous ayons beſoin d'aller dans ces fades Ecoles apprendre à raiſonner ſur des matieres que nous n'entendons point; à définir des choſes qui n'ont pas beſoin de définitions; à prouver des évidences.

C'eſt du ridicule de cette prétendue Science quel'on nomme mal-à-propos Philoſophie que je vais vous entretenir, Science qui ne convient qu'à des cerveaux vuides. Jeune homme, me direz-vous, vous parlez cntre la Philoſophie Scholaſtique que cultive & favoriſetout ce qu'il y a de Sçavants dans les pays Lettrés? Sçachez, Monſieur, que ſi ces hommes qui ſont entouſiaſte de cet amas obſcur & confus de ſophiſmes & de définitons, étoient nés comme moi dans les forêts du Canada, dépouillés de ces préjugés qui font paroitre les objets dans un autre jour qu'ils ne ſont, ils penſeroient & prieroient autrement.

Qu'apprenez-vous dans l'étude de cette Science? que puiſez-vous dans cette Ecole de Philoſophie? Un homme après avoir paſſé pluſieurs années dans la recheche d'un phantome de raiſon, en ſort auſſi ignorant, mais beaucoup plus ſot qu'il n'y étoit entré: bouffi d'orgueil & de pédanterie, il vous prouvera par un ſyllogſme abſolu que tout homme eſt mortel, que Jacques eſt homme, conſéquemment que le pauvre Jacques doit mourir un jour; temps précieux qu'il auroit beaucoup mieux employé dans l'Etude de l'Hiſtoire & de la Nature: dans l'Hiſtoire il auroit appris *à* connoître les hommes, par les actions qu'ils ont été & ſont capables de faire, à démêler les différentes paſſions qui les font agir; dans la nature il auroit trouvé la route qui conduit à la ſaine raiſon, en approfondiſſant les nobles ſcenes qu'elle nous repréſente.

C'étoit cette vraie Philoſophie que pratiquoient les anciens Sages de l'Egypte & de l'Inde, & tant d'aures. Les myſteres ſacrés dans leſquels ils étoient initiés n'étoient autre choſe que la connoiſſance de l'Etre ſuprême qui montre ſa grandeur dans tous ſes ouvrages. Les diſcours qui nous en reſtent quoique de deux milleans ſont admirés de tout le monde; tout en eſt beau tou en eſt ſublime. Quelle différence de ces Philoſophes avec ceux de nos jours, qui ne peuvent ſe faire entendre, avec leur jargon, que de leurs ſemblables! J'ai étudié cette Doctrine, j'ai fréquenté de ces Philoſophes nodernes, & j'ai vu qu'il falloit être dépourvu de ens commun pour s'occuper de choſes auſſi chimériques. O nature! toi ſeule ſera mon Ecole, riant de la blie des hommes dont l'eſprit s'égare en voulant s'élever; je trouverai dans tes admirables variétés le ſentier qui pourra me conduire *à* la raiſon, je t'approfondirai je t'admirerai, tu me formera l'eſprit.

Envoyez-moi, Monſieur, votre ſentiment là-deſſus; j'ai cru appercevoir dans vos Ouvrages quelque tace de cet eſprit vraiement Philoſophique qui ne ſe encontre preſque plus. Si vous penſez comme moi, nus pourrons nous entretenir agréablement aux dépens de ces prétendus Sçavants; l'étoffe eſt ample. Reſſouvenez-vous cependant que je ne parle que de ces Logiciens, de ces raiſonneurs *à* toute outrance. Dieu me garde d'imiter ces gens de mauvaiſe humeur qui blâment toutes les Sciences en général: il en eſt qui ſont utles & néceſſaires; le tout eſt de ſçavoir les demêler. Je uis en attendant votre réponſe, votre admirateur.

Le Canadien curieux

A L'IMPRIMEUR.

Il me paroît, Monſieur, que vous n'êtes point ſenſible aux juſtes reproches que je vous ai fait ; non-ſeulement vous y répondez d'une maniere vague dans quelques points ; mais vous inſultez même à mes conſeils, par la maniere avec laquelle vous paroiſſez les recevoir. Oui, Monſieur, Voltaire eſt mon Idole, & prenez garde que vous ne deveniez une victime que je lui ſacrifierai. Nous verrons ſi vos dieux auront aſſez de pouvoir pour vous dérober *à* mes coups. Cela ſuffit.

L'Homme ſans préjugé.

AVERTISSEMENTS.

RENÉ CARTIER, ci-devant Seigneur de la Salle, ayant appris que quantité de ſes Créanciers n'avoient pas encore été payé de leur Créance, ou que partie avoient cédé leurs dites Créances à vil prix ; il avertit ſeſdits Créanciers, que dès le 4 Avril 1775, jaloux de ſatisfaire, il avoit vendu au ſieur Jean Bernard, de cette Ville, la Seigneurie de la Salle, avec clauſe expreſſe de les ſatisfaire, & payer en entier les ſommes dûes par lui Cartier. Pourquoi, fatigué, irrité même du ſecret qu'a tenu ledit Bernard ; il avertit ſes Créanciers qu'ils peuvent & doivent répéter dudit Jean Bernard, le montant de leurs Créances & intérêts d'icelles, à compter de la date dudit Acte, lequel ſera communiqué *à* un & chacun d'eux, *à* la premiere requiſition.

René CARTIER.

Montréal, le 27 *Octobre* 1778.

LE PUBLIC eſt averti que Joſeph Herpin Deſtours a vendu ſa Terre, & que ceux qui ont quelques droits deſſus par hypoteque ou autrement ayent à en donner avis ſous un mois au plus tard, *à* compter d'aujourd'hui, chez M. Maraſſé dit l'Eveillé, demeurant près le Marché à côté de Madame la veuve Dufy Deſaunier ; faute de ce faire, ils ſeront déchus de leurs droits & prétentions ſur ladite Terre, & commettre un quelqu'un de leur part, chargé & muni des pieces contre le nommé Poitevin.

MARASSE' dit L'EVEILLE'.

Montréal, le 7 *Octobre* 1778.

à vendre chez l'Imprimeur.

LE CALENDRIER *pour l'année* 1779.

Un Ouvrage intitulé ; ANTI-DICTIONNAIRE *Philoſophique*, pour ſervir de Commentaire & de Correctif au *Dictionnaire Philoſophique*, & aux autres Livres qui ont paru de nos jours contre le Chriſtianiſme, 2 vol. *in-Octavo*, Edition de Paris. Prix 20 liv.

Lettres de quelques Juifs Portugais, Allemands & Polonois, à M. de Voltaire, &c. 3 vol. *in*-12. Edition de Paris. Prix, 18 liv.

L'Autorité des Livres du Nouveau Teſtament, contre les Incrédules, 1 vol. *in*-12. Prix, 6 liv.

Du Papier *in*-4°. pour les Lettres, doré ſur tranche & uni.

Du Papier *in-folio*, doré ſur tranche & uni.

Papier brouillard *à* boire l'encre.

Papier Marbré, Papier doré, Papier bleu.

De la Poudre d'encre noire.

Des Oublies rouges & noires à cacheter les Lettres.

Des Plumes. — Des Crayons. — De la Cire rouge & noire à cacheter les Lettres. — Des Canifs, & du Carton pour les Chapeaux des Dames.

Des Eſtampes en Taille-douce, encadrées & en papier.

Explication des Enigmes & Logogriphes du mois dernier.

Du 23 *Septembre*, le mot du Logogriphe eſt *Miſantrope*, dans lequel on trouve, *Air* & *Eau*, les deux éléments.
Moiſe, Chef du Peuple Juif ; *Minos*, un Juge du Ténare.
Pain, aliment commun ; *Or*, le métal le plus rare.
Raiſon, ce qu'on ne peut trouver aux petites maiſons.
Trape, l'Ordre le plus auſtere, *les Peres de la Trape*.
Tiſon, l'ami d'un bon vieillard dans les froides ſaiſons.
Mort, ce que tu crains le plus.
Maiſon, ta demeure ordinaire.
Jaſon, un Argonaute.
Mitre, l'ornement principal d'un Prélat.
Main, ce que tu tends à qui te donne.
Temps, ce que tu perds peut-être *à* me chercher.
Roi, qui porte la couronne.
Nés, ce qui paroît toujours & ne peut ſe cacher.
On, Conjonction.
Mâne, dont pendant 40 ans reçurent les Hébreux.
Du 30 *Septembre*, le mot de l'Enigme eſt la lettre *U*.
Du 7 *Octobre*, le mot de l'Enigme eſt *Tabac*.
Celui du Logogriphe eſt *Coucou*.
Du 14 *Octob*, le mot de la premiere Enigme eſt *la Porte*, la ſeconde *le Goût* ; celui du Logogriphe eſt *Hermitage*, dans lequel on trouve *Athée*, un ennemi de Dieu ; *Mer*, l'Empire de Neptune ; *Rame*, l'inſtrument d'un Forçat ; *Ami*, le confident de ta miſere ; *Thiare*, l'ornement du Saint-Pere ; *Mare*, une eau dormante ; *Air*, un élément ; *Hêtre*, un arbre vanté par Virgile ; *Etage*, ce qui rend les maiſons plus hautes *à* la ville ; *Mitre*, un ornement de nos Prélats ; *Mage*.
Du 21 *Octobre*, le mot de l'Enigme eſt *Mercure*.

LOGOGRIPHE.

Quatre lettres forment mon nom.
Je ſuis d'un fort commun uſage ;
On m'employa jadis *à* marquer le ſuffrage
Pour le ſupplice ou l'abſolution ;
En Grèce pour l'Election,
L'Auteur de la Secte Italique,
Ordonna qu'on s'abſtînt de moi dans le repas.
Que ſa raiſon fût ſage ou chimérique,
C'eſt ce qu'ici je ne diſcute pas.
Des lettres de mon nom ſupprimant la derniere,
J'offre *à* vos yeux un élément,
Si vous retranchez la premiere,
Je vous fais voir dans le moment
Femme qui n'eut jamais de mere ;
Si vous combinez autrement,
En m'ôtant un quart ſeulement,
Mes Sœurs & moi nous ſommes ſans pareilles ;
On en raconte cent merveilles
Qui tiennent de l'enchantement.
Si vous ne changez rien en toute ma ſubſtance ;
Enfin, Lecteur, voici juſqu'où va ma puiſſance,
Je fais des Reines & des Rois.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 4 NOVEMBRE.

LUXE.

Dangers du Luxe.

M. *de Voltaire* prétend que le Luxe eſt avantageux aux Etats ; comme ſi un torrent qui entraîne tout, étoit propre *à* fertiliſer le terrein même qu'il décharne. Les vrais Philoſophes ont toujours penſé différemment ; les Sages anciens & modernes conviennent que le luxe eſt non-ſeulement le corrupteur de la vertu, mais encore le deſtructeur des Empires.

Le luxe, on le ſait, anime le commerce à un certain point ; il y a un rapport entre les dépenſes des riches, fuſſent-elles même fauſſes & ſuperflues, & les travaux des pauvres, ou le gain des Négocians. Mais cela ſuffit-il pour établir que le luxe eſt abſolument & à tous égards avantageux *à* un Etat ? Il faudroit pour cela calculer exactement le pour & le contre, & voir, s'il n'y a pas plus d'inconvéniens encore que d'avantages.

En effet, ſi le luxe n'enrichit une famille qu'après en avoir ruiné deux ; s'il ne répand les biens dans des canaux, très-ſouvent inutiles, qu'après en avoir ſéché d'eſſentiels ; s'il donne *à* la ſplendeur & à la molleſſe l'éducation des Enfans & le pain des Créanciers ; s'il n'anime des talens ſuperflus & ſtériles, que pour en étouffer de ſolides ; s'il ne montre un éclat apparent, que pour cacher une miſere réelle ; s'il fixe les dépenſes ſur les prodigalités & les caprices de certains Riches parvenus, tandis que pour les imiter, les Nobles dérangent & ruinent leurs maiſons ; ſi pour arriver *à* la fortune, il multiplie les malverſations & les crimes, c'eſt le plus cruel de tous les maux & celui que la politique d'un ſage Monarque doit le plus réprimer. Que des eſprits frivoles regardent encore le luxe comme le nerf & la ſplendeur d'un Etat, parce qu'il fait circuler les eſpèces ; d'autres jugeront différemment, & ils auront pour eux, outre les regles d'une ſaine morale, l'expérience de tous les temps, la voix de tous les Sages.

Remontons *à* la naiſſance & à la décadence des Empires ; pas un ſeul, qui n'ait commencé par la frugalité, & fini par le luxe. C'eſt un *Sardanapale* & un *Balthazar*, qui ont enſeveli les Empires d'Aſſyrie. Les Perſes ſous le pere de *Cyrus*, & ſous *Cyrus* lui-même, vivoient avec une frugalité preſque auſtere ; le luxe renverſa au bout de deux ſiécles cet Empire formidable. Une poignée de Grecs, endurcis au travail & *à* la fatigue, ſubjuguerent ces Provinces immenſes. Bientot la molleſſe & les délices renverſerent les branches diviſées de ce nouvel Empire. Les Romains nous offrent le même exemple. Leur frugalité les rendit maîtres de l'Univers ; leur luxe énorme déchira l'intérieur de la République par les guerres civiles. Il fit périr par la main des Barbares Septentrionaux, un Empire qui ſembloit devoir être éternel. Chaque Monarchie nous préſente cette ſorte de révolution. Jamais un Etat n'eſt plus foible, que quand il paroît le plus brillant de ce luxe dont nous parlons ; ſon embon-point n'eſt ſouvent qu'une enflure. Le luxe bien loin de nous enrichir, nous a appauvris : la France n'eſt pas auſſi riche qu'elle l'a été ſous *Henri* IV : pourquoi ? c'eſt, dit M. *de Voltaire* lui-même, que les terres ne ſont pas ſi bien cultivées ; c'eſt que les hommes manquent à la terre, & que le journalier ayant encheri ſon travail, pluſieurs Colons laiſſent leur héritage en friche.

D'où vien cette diſette de manœuvres ? De ce que quiconque s'eſt ſenti un peu d'induſtrie, a embraſſé le métier de Brodeur, de Cizeleur, d'Horloger, d'Ouvrier en ſoie, de Perruquier, de Cuiſinier, &c. Le luxe ayant amené le goût des plaiſirs, & les plaiſirs ayant amené la molleſſe, chacun a fui autant qu'il a pu le travail pénible de la culture, pour laquelle Dieu nous a fait naître. Nous l'avons rendue ignominieuſe, tant nous ſommes ſenſés.

Une autre cauſe de notre pauvreté eſt, de l'aveu de M. *de Voltaire*, dans nos beſoins nouveaux, Il faut payer à nos voiſins pluſieurs millions pour mettre dans notre nez une poudre puante, venue de l'Amérique ; le caffé, le thé, le chocolat, la cochenille, l'indigo, les épiceries, nous coûtent plus de ſoixante millions par an. Tout cela étoit inconnu du temps de *Henri* IV. aux épiceries près, dont la conſommation étoit bien moins grande heureuſement pour notre ſanté & notre bourſe.

Nous brûlons cent fois plus de bougie, & nous tirons plus de la moitié de notre cire de l'étranger, parce que nous négligeons les ruches. Nous voyons cent fois plus de diamans aux oreilles, au cou, aux mains de nos Citoyennes de Paris & de nos grandes Villes, qu'il n'y en avoit chez toutes les Dames de la Cour de *Henri* IV. en comptant la Reine. Il a fallu payer preſque toutes ces ſuperfluités argent comptant. On s'eſt appauvri.

pour étaler de vaines richeſſes, pluſieurs Citoyens ont été ruinés par l'exemple dangereux de quelques riches écervelés ou par les leçons non moins inſenſées de quelques faux Politiques. M. *de Voltaire* le ſait mieux que perſonne ; & quoique l'apôtre du luxe, il ne craint pas de faire des aveux qui montrent combien il eſt ridicule d'en faire l'apologie.

AU CANADIEN CURIEUX.

OUI, Monſieur, vos productions me font plaiſir, & ſi je me ſuis décidé à écrire ce n'a été que par égard pour vous & le Sincere. Si j'eus penſé que vous euſſiez imité la Jeuneſſe Canadienne dont vous parlez, je n'eus jamais émouſſé de plume.

Vous devez vous appercevoir que j'ai pris la liberté de corriger partie des fautes que vous avez fait, avant de mettre l'Ouvrage ſous la preſſe ; comparez votre original vous le découvrirez aiſément. J'étois trop preſſé pour les corriger toutes, j'ai obſervé celle-ci.

Former de nouvelles penſées
Hélas ! ſes années ſont comptées.

Dans neuf mots trois terminant en ées ; il eſt bien d'autres choſes que je ne donnerai pas publiquement, parce que quelques ignorants pourroient en rire, & ne connoiſſant les défauts de l'ouvrage que par les endroits que je leur montrerai, ils ſe feroient un mérite de critiquer ſans ſçavoir par eux-mêmes pourquoi.

Je ne connois point *Young* n'entendant point la Langue Angloiſe ; je ne doute pas qu'il n'ait dénoué tous les nœuds qui lient les hommes, & par conſéquent démontré leur foibleſſe ; mais qu'avons-nous beſoin d'un Docteur pour nous prouver que la mort eſt infaillible, je dis même néceſſaire. Quoi ! dès l'inſtant que vous avez reconnu que vous êtiez, ne penſiez-vous pas qu'un autre inſtant vous ne ſeriez plus ? Il ne faut pour ſe convaincre de cette dure néceſſité qu'être perſuadé de ſon exiſtence. Je ris également quand je lis un portrait fleuri de notre anéantiſſement, ou un portrait déſagréable, l'un & l'autre ſont outrés. J'aime bien mieux ce peu de mots du Poete Latin, *Pallida mors æquo pulſat pede regumque turres pauperumque tabernas.* t

Votre Verſification ſans être brillante a ſon agrémen par ſa légéreté ; pluſieurs mots y ſont trop bas, & par là moins expreſſifs comme *vil & puant.* L'amour n'éclot point ſur les levres, mais dans le cœur... C'en eſt aſſez, en examinant de près les fautes vous en trouverez beaucoup d'autres dont vous vous corrigerez... Travaillez toujours, mais ne choiſiſſez pas d'abord des ſujets auſſi graves ; il en eſt d'un Poete comme d'un enfant, il faut dans le principe le laiſſer jouer, & lui procurer même les occaſions de le faire ; on ne le conduit au ſérieux que par degrès. Jouez, Monſieur, un Sonnet, une Epigramme, une Chanſon même ſi vous voulez. Choiſiſſez un ſujet qui ſoit propre à votre âge, vous le traiterez avec plus de facilité. Vous me dites vous-même qu'il ſeroit *riſible* de vous voir traiter des matieres ſérieuſes. Sans doute que vous vous êtes trompé, puiſque vous avez parlé de ce qui attriſte le plus l'homme, & le rend plus ſérieux. Changez d'objet je vous prie. qu'il ſoit plus gai, je ſuis certain que vous le traiterez mieux. Je vous ſçais bon gré & vous remerçie de votre complaiſance, & ſoyez aſſuré que je regrette beaucoup ne pas vous connoître ; mais que faire, ſi je ne vous connois pas je vous lis avec plaiſir.

LE SPECTATEUR *tranquille.*

AUX HONORABLES

Membres de l'Académie naiſſante de la Ville & Diſtrict de Montréal, Province de Quebec, &c. &c.

SUPPLIENT HUMBLEMENT Les *Sincere & Canadien Curieux*, réſidents en la ville de Quebec, ont l'honneur de vous expoſer, que n'ayant rien de plus à cœur que de s'avancer dans le goût de l'Etude & de la connoiſſance de la Littérature, ils chercheroient dans toute occaſion la correſpondance des perſonnes en état de leur donner de nouvelles lumieres ſur les Sciences ; qu'ayant été depuis peu informés que vous vous ſeriez aſſemblé un certain nombre de perſonnes Lettrées, & que vous auriez formé un Corps reſpectable ſous le titre d'ACADEMIE, afin de travailler ſérieuſement, non ſeulement à acquérir de nouvelles connoiſſances, mais encore à défendre les Auteurs outragés par des Critiques ignorants & prévenus, & à retirer, s'il eſt poſſible, les individus de cette Colonie, de la léthargie profonde où ils ſont plongés depuis ſi long temps, entrepriſe vraiement digne de trouver place au Temple de Mémoire, ils déſireroient être admis au nombre des Membres de la ſuſdite Académie.

Qu'ils peuvent en outre aſſurer ladite Société, qu'ils ſont au deſſus des préjugés que les gens ſans éducation, ou qui n'en ont qu'une ſuperficielle, contractent tous les jours ; qu'ils ont aſſez de connoiſſance ſur les principes de Monteſquieu, Voltaire, Raynald, & autres Auteurs dont les Ouvrages font honneur à l'humanité, pour pouvoir fournir des réflexions qui peuvent ſouvent échapper.

Et comme leſdits SUPPLIANTS ſont perſuadés que cette Académie protégera toujours les Jeunes Gens qui paroîtront avoir de l'émulation pour les Sciences, afin d'en faire des Eléves vraiement dignes d'elle, ils ont recours aux ſentiments nobles & zélés de VOTRE RESPECTABLE CORPS à ce qu'il vous plaiſe, MESSIEURS, après une délibération mûre & générale, leur envoyer des LETTRES PATENTES, comme Mémbres de ladite Académie ; & par leſquelles dites Lettres, il leur ſera permis de faire inſérer leurs Productions reſpectives dans le Papier Périodique de Montréal, en ladite qualité qu'ils requiérent ; c'eſt-à-dire, comme Membres de l'Honorable Corps.

Ils ne ceſſeront d'offrir leurs vœux ſinceres au Dieu des Beaux Arts, pour la proſpérité & le ſuccès de cette Académie, dont les commencements ſont ſi heureux.

LE SINCERE.
LE CANADIEN *Curieux.*

Quebec, le 26 Octobre.

A L'AUTEUR DE L'ADRESSE AU PRESIDENT DE L'ACADEMIE *Nouvelle.*

MOnſieur, qui que vous ſoyez, notre petite Académie a bien voulu pour la ſatisfaction de chacun des Membres, que votre Adreſſe ſoit lue, & que

chacun d'eux donnât ſa façon de penſer ; elle avoue que c'eſt faire trop d'honneur à l'Auteur & à l'Ouvrage ; & après l'avoir analyſé, telle eſt ſa Réponſe.

NOUS vous avons prévenu que Nous n'étions Sçavants que par le deſir de les devenir, & par les ſoins que nous prenons pour parvenir au but que nous nous propoſons. Vous avez donc tort de traiter notre Académie de Sçavante, elle ne l'eſt pas encore. Mais telle quelle eſt, elle vous offre d'entrer en lice ; il y a plus, choiſiſſez tel ſyſteme en telle matiere que ce ſoit, hors les Mathématiques, la Géométrie, l'Art Militaire, l'Aſtrologie & l'Aſtronomie, peu de notre Académie connoiſſent parfaitement ces Sciences, quelques-uns en ont une foible teinture, mais cela ne ſuffit pas..... Soyez Romain, nous ſerons Proteſtants ; ſoyez Proteſtant, nous ſerons Romains ; ſoyez Voltairien, nous ſerons anti-Voltairiens outrés ; ſoyez Moliniſte, nous ſerons Janſéniſtes ; ſoyez Muſulman nous ſerons Juifs. En un mot, nous ſerons tout ce que vous ne voudrez pas être ; & alors par les Productions de chaque Parti, le Public décidera lequel des deux aura le génie le moins profond. Notre Aſſemblée conſent même que vous vous adjoigniés tel Sçavant que vous croirez pouvoir vous aider. Vous croyez en diſant des injures vous faire applaudir, vous pourrez réuſſir à l'égard des Bigots, des Fanatiques & des Politiques de Religion. Ce ſont de ces eſpeces d'hommes deſquels le nom ſeul de l'Auteur enleve le ſuffrage. Ne vous rejettez pas ſur le défaut de ſignature ; vous êtes connu, & quelque épais que ſoit le voile obſcur qui vous enveloppe ; les yeux de notre Académie ſont aſſez perçants pour vous diſtinguer au travers.

Votre Adreſſe n'eſt compoſée que de mots mal articulés ; *Sçavantas* que vous voulez paroître, vous ne connoiſſez pas ſeulement l'Orthographe ; vous obmettez les points, les virgules, les accents, & vous nous donnez hardiment un coloris *brilland.* (le mot brillant s'écrit avec un t) Rendez vos Productions liſibles ; mais qu'importe nous vous faiſons grace, pourvu que vous raiſonniez ſans injure..... Et pour vous perſuader que nous ſommes diſpoſés à vous réſiſter, ſçachez que nous ſommes nés *Caſque en tête & Bouclier en main.* Vous devez connoître ces mots Auteur.

Il paroîtroit que vous voudriez inſinuer que notre Académie eſt compoſée de Libertins en ce qu'elle approuve Voltaire, & ſuivant vous ſes ſyſtemes en général favoriſent les égarements. Vous vous trompez, ce Corps eſt compoſé de peu de Membres, mais honnêtes, jouiſſant d'une Liberté ſociale, Bienfaiſants, ennemis de la Calomnie & de la Médiſance, charitable ſuivant leur moyen, amis fideles, ennemis compatiſſants, trop eſtimés pour n'être pas hais. Tels ſont les Membres qui la compoſent, il n'y en ſera jamais admis d'autres.

Nous attendons à la prochaine que vous établirez un ſyſteme de morale ou autres que vous adopterez ; ouvrez la carriere nous ſommes diſpoſés à la fournir.

Par Ordre du Préſident de ladite Académie,

L. S. P. L. R. T.

Aux Ecoliers du Collége de Montréal.

JE douterois que la Production que vous avez fourni en réponſe à mon Adreſſe polie, fût réellemenr de votre crû ſi je n'eus vu & lu votre ſignature, connoiſſant dans le nombre quantité de Jeunes Gens qui joignent à la naiſſance, de l'éducation & des talents. Je n'eus jamais penſé qu'ils euſſent manqué auſſi ouvertement aux égards qu'ils devoient à un quelqu'un qui n'ayant aucun intérêt particulier à leur avancement, fait cependant tous ſes efforts pour y contribuer. Vous vous dites *Timides*, & vous commencez votre Adreſſe par les termes les plus impudents, terme dont je n'oſerai jamais me ſervir vis-à-vis d'un quelqu'un, fut-il moindre que moi. Que doit-on donc penſer des Jeunes Gens qui traitent avec auſſi peu d'égards un homme qui atteint bientôt ſon onzieme luſtre, & qui en a conſommé huit dans l'étude des Sciences, qui ſe croyant toujours ignorant ne s'occupe que de la lecture, & pâlit ſur les Livres.... Cependant je ne veux pas abſolument vous condamner... Ou vous avez compoſé en corps cette Adreſſe, ou un ſeul pour tous les autres. Je ſçais que pluſieurs diſent n'y avoir aucune part ; c'eſt donc un ou deux : mais il eſt certain, & c'eſt une loi inviolable dans un Collége, qu'un Ecolier ne doit rien produire en public ſans que le Principal ou ſes Prépoſés l'ayent inſpecté, corrigé, augmenté & retranché... Je pars de ce principe, & je dis que vous avez dû le préſenter, ſi vous ne l'avez pas fait vous avez manqué à votre devoir ; ſi vous l'euſſez fait, je rends trop de juſtice à vos Supérieurs pour croire qu'ils euſſent approuvé votre démarche. Dans tous les cas vous euſſiez dû obſerver, que *pedan* s'écrit *pédant*, que *notre votre* s'écrivent avec un ô circonflexe quand le mot nôtre ou vôtre eſt employé rélativement au ſubſtantif qui le précéde : (Exemple) *cet ſtyle là n'eſt pas le vôtre.* Mais lorſque le *votre* marche avant le ſubſtantif, il ne faut pas mettre d'accent, ainſi que le mot de *où* avec un accent grave quand il eſt adverbe, & *ou* ſans accent quand il eſt conjonction (Exemple) *où irez-vous? à Paris ou à Londres....* Mais une phraſe m'arrête. Quelqu'érudit éclairé en *les* redreſſant pour *les* inſtruire... Si c'eſt vous qui écrivez, pourquoi n'avez-vous pas écrit en *nous* redreſſant pour *nous* inſtruire... Je m'apperçois, Meſſieurs, que vous n'avez été que les prête-nom.

J'avoue que je regrette de ne pouvoir continuer un amuſement inſtructif pour vous & pour moi ; ce léger exercice auroit donné du relache à nos travaux ſérieux : *areus ſemper tenſus brevi laxabitur* ; mais j'ai été trop bien reçu pour la premiere fois qu'il m'a pris envie d'écrire : auſſi je me tairai. Je ne réponds point à la répétition de PLAGIAT, je n'y connois rien, que celui qui ſe trouve bleſſé ſe venge. Je ne ſçais point faire de Compliment. Si je prends le PENSEZ-Y BIEN pour moi, je dois répondre ; je penſe que l'ORGUEIL vous entretient dans l'ignorance, & que la mauvaiſe politique entretient l'un & l'autre.

Revenons aux différentes Traductions ; la premiere eſt ſignée L. F. la Traduction eſt pour ainſi dire littérale, mais aſſez bien rendue à cela près—*en été le doux zéphir par un léger vent.*—Il n'eſt pas beſoin de vous marquer le défaut ; L. F. a écrit *currente calamo*, & n'a pas fait attention que le zéphir étoit lui même un vent : il eut dû ne pas écrire *par un léger vent*, alors on eut lu *en été le doux zéphir y temperoit l'ardeur du Soleil* ; & je crois en *Pédant & en Petit Maître* que cela ſuffiſoit. Mais il auroit dû obſerver d'orthographier mieux, car il eſt honteux pour un Jeune-homme de connoître une Langue étrangere & ne pas connoître la ſienne

Dans les mots *Télémaque*, *épris*, *répandoit*, *zéphir*, point d'accent sur les e, *voyoit* avec un i, *côté* sans accent circonflexe, & quantité d'autres fautes contre l'Orthographe.

Celle de C. S. est à peu-près la même, mais il est des fautes bien sensibles, outre celles de l'Orthographe; celle-ci frappe.... en y répandant avec profusion *TOUS* les apparences; aux petites Ecoles on feroit écrire, au lieu de TOUS les apparences, *toutes les apparences*; je me contente de vous les faire appercevoir, corrigez-vous si vous voulez.

Celle de J. M. me plait beaucoup par sa légéreté, il a mieux rendu, parce qu'il est plus simple; il est dommage qu'il a fait d'*Appelles* un Tapissier, c'étoit un Peintre; il a même commis très-peu de fautes contre l'Orthographe.

L. J. a fait tant de fautes dans l'Orthographe qu'elles défigurent sa Traduction. Il a commencé par une grossiere contre sa Langue; *Dans la Grotte où la Déesse & sa Compagnie se retira—se retira!* pourquoi ne pas avoir écrit *se retirerent?*—Les chef-d'œuvres *de* Sculpteur & du Peintre; il auroit dû écrire, *du Sculpteur & du Peintre*—au lieu de *en formand* on doit écrire *en formant*—d'une *jeunes vignes*, un singulier avec deux pluriels, c'est s'écarter des principes de la Grammaire—des plaines *émailliées*; cherchez dans le Dictionnaire, vous trouverez *émaillée*, &c. &c.

A. P. J'observe que trois ont traduit le mot *Comites* par *deux étrangers*: pourquoi? ce que je crois qu'ils ont trouvé que Mentor & Télémaque étoient les seuls hôtes étrangers; mais l'Auteur Latin, par le mot *Comites*, a entendu la Compagnie sans désigner le nombre de ceux qui la composoit; ce n'est pas une faute, en ce que je crois que les Traducteurs ont lu l'Auteur du Télémaque.

En somme le tout est bien; quel est celui qui ne fait quelque faute, sur-tout dans la Traduction; mais en vérité, Messieurs, vous péchez trop contre l'Orthographe. Comme c'est la derniere fois que je prendrai la liberté de vous donner une Adresse, j'en profite pour vous prier de vous attacher principalement à votre Langue, sans cependant négliger la Langue Latine, dont la connoissance est l'introduction aux Sciences. Je finis avec une ferme résolution de ne plus m'attirer, de votre part, le titre de *Pédant* & de *Petit Maître*; mais cela ne m'empêchera pas d'être,

MESSIEURS,

VOTRE AMI

Aux Ecoliers de Montréal.

JE sçais lire, Messieurs, & qui plus est j'entends ce que je lis; il me paroît que vous avez confondu celui qui a signé *votre Ami* avec l'Auteur de l'Adresse à Son Excellence. C'est moi que vous accusez du Plagiat: j'offre à celui d'entre vous, ou à ceux qui vous inspirent, tout ce qu'ils pourront exiger, s'ils peuvent trouver dans aucun Auteur, les Vers adressés à Son Excellence. On pourra, *peut-être*, trouver la même idée, mais non la Versification, encore je doute que vous trouviez l'idée. Cependant comme tels Sçavants que nous soyons, nous ne sommes que l'écho de nos Prédécesseurs; toutes les connoissances étant aujourd'hui au dernier période, nous ne faisons tous que répéter les mêmes choses sous différens termes. L'envoi est en partie de moi, je n'ai pas pillé l'autre partie, mais je me suis rappellé (car c'est bien comme vous dites Canadiens) quelques morceaux de l'admirable Gresset, je m'en suis servi, peut être même l'ai-je défiguré; élevé à la même Ecole que cet aimable Auteur, instruit par les mêmes Maîtres, ayant sucé le même lait, je me suis efforcé de l'imiter, je lui ai même arraché quelques plumes pour m'en parer; est-ce à vous, Jeunes Gens à m'en faire un crime? pillez, mais que votre pillage soit assorti, car si vous broyez des couleurs opposées vous ne réussirez jamais à en faire une couleur agréable à la vue. Tout ce dont je peux vous assurer, que ma Bibliothéque consiste en l'Histoire d'Hypolite Comte de Duglas, les Mille & une nuit, les Contes des Fées, Sancho Pança, le Diable boiteux, l'Ecole des femmes, la plus ancienne édition du Secretaire de la Cour & les Vies des Saints: je ne peux avoir pillé dans ces Livres, mais il y a trente ans que j'ai lu Gesset, & s'il étoit en ma possession, je le lirois toujous avec un nouveau plaisir. J'ai encore présent son Vet Vert, le Lutrin vivant, les Ombres, la Chartreuse l'Epître à sa Muse, à sa Sœur, ses adieux aux Jésuites, sa Traduction des Bucoliques, & plusieurs autres pieces; il n'est pas surprenant que plein de cet Auteur, dans certains moments ayant les mêmes idées, j'employe les mêmes termes... Je ne vous sçais point mauvais gré en ce que je ne vous crois point les Auteurs de cette Adresse; je vous estime trop pour vous rendre si peu de justice. Quelqu'indiscret aura signé en votre nom la production de quelque esprit turbulent; mais cela ne doit point m'engager à penser mal de tous en général ou de quelqu'un en particulier. Il est plus, je ne peux m'empêcher de rendre hommage à la vérité; les Traductions de la Description de la Grotte de Calypso sont très-bien; je n'entends pas dire qu'il n'y ait point de faute dans quelques-unes; mais il ne faut pas *castigare ad unguem*. Ce qui m'a surpris, c'est que vous ayez traité *Votre Ami* avec si peu de politesse; il sembleroit que vous vous éloigneriez de toutes les occasions qui vous seroient offertes pour apprendre: du reste, cela ne me regarde pas, je craindrois un compliment aussi désagréable que celui qu'il a reçu; aussi je me tais.

LE SPECTATEUR tranquille.

AVERTISSEMENT.

RENÉ CARTIER, ci-devant Seigneur de la Salle, ayant appris que quantité de ses Créanciers n'avoient pas encore été payé de leur Créance, ou que partie avoient cédé leurs dites Créances à vil prix; il avertit lesdits Créanciers, que dès le 4 Avril 1775, jaloux de satisfaire, il avoit vendu au sieur Jean Bernard, de cette Ville, la Seigneurie de la Salle, avec clause expresse de les satisfaire, & payer en entier les sommes dûes par lui Cartier. Pourquoi, fatigué, irrité même du secret qu'a tenu ledit Bernard; il avertit ses Créanciers qu'ils peuvent & doivent répéter dudit Jean Bernard, le montant de leurs Crances & intérêts d'icelles, à compter de la date dudit Acte, lequel sera communiqué à un & chacun d'eux, à la premiere requisition.

René CARTIER.

Montréal, le 27 Octobre 1778.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 11 NOVEMBRE.

Dialogue entre un Raiſonneur moderne & un Novice Capucin.

LE RAISONNEUR.

IL eſt donc vrai que vous allez mourir au monde, dans un âge où vous ignorez ce que c'eſt que le monde.

LE NOVICE.

Oui, la réſolution en eſt priſe: j'échappe au tourbillon. Mes paſſions parloient pour le monde, la grace a plaidé pour le Cloître, & la grace l'a emporté. Je connois ce que je quitte, & je ne le regrette point. Ce n'eſt point l'âge qui m'a inſtruit ſur le peu de valeur des choſes que les Mondains priſent tant; c'eſt la réflexion, c'eſt le ſouvenir de toutes les plaintes que je leur ai entendu faire au milieu de leurs délices & des amertumes qu'ils goûtent dans le ſein des plaiſirs. Un mois de retraite & de ſilence dans une ſolitude où Dieu parle au cœur, inſtruit plus que vingt ans paſſés dans la diſſipation & dans les orges. J'ai cru entendre la voix du Très-Haut, & je lui obéis.

LE RAISONNEUR.

Cette voix que vous croyez venir du Ciel, ne viendroit-elle pas de la Terre? n'eſt-ce pas votre Directeur qui vous l'a fait entendre, pour augmenter le nombre des Compagnons de ſon infortune, & pour avoir un ſoldat de plus dans ſon Régiment.

LE NOVICE.

Je vois bien que vous ne connoiſſez pas mon Directeur: il a des lumieres & il ne connoît pas l'intérêt perſonnel. Il ne peut vouloir me faire partager ſon infortune; il eſt heureux, il ne deſire pas d'augmenter ſa Milice; car que poids ajouteroit à un Ordre un ſujet de plus? Vous le croyez auteur de mes ſentimens; il n'en a été que le dépoſitaire, & il ne les a approuvés qu'après l'examen le plus ſevere.

LE RAISONNEUR.

Cet examen ſi ſevere ne s'eſt pas étendu à tous les points. Eſt-il poſſible qu'il vous permette de faire vœu de renoncer aux plus précieux des biens, à la liberté, dans un âge où les loix ne vous permettroient pas d'aliéner la plus petite portion de votre bien.

LE NOVICE.

Je conviens qu'on ne peut diſpoſer de ſon bien, avant l'âge de vingt-cinq ans, mais on peut ſe marier à quatorze; croyez-vous donc que le Mariage ne ſoit pas un joug auſſi peſant que le Célibat, un engagement auſſi irrévocable que l'état religieux.

LE RAISONNEUR.

Non, je ne le crois point; l'hymen eſt un état naturel, c'eſt la vocation de tous les Etres ſenſibles. En prenant un état auquel le genre humain eſt appellé, nous ſuivons la pente de nos cœurs, & quel riſque peut-on courir en contractant de bonne heure des obligations auſſi douces?

LE NOVICE.

Le Mariage! un état doux! comme votre imagination peint en beau tout ce qui paroît flatter la nature! Vous trouvez des roſes où d'autres n'ont trouvé que des épines. Je ne vous renverrai point, aux plaintes continuelles de ceux & de celles qui portent les chaînes de l'hymen; je ne veux pour vous confondre que votre exemple & celui des Philoſophes vos Confreres. Il refute entiérement vos diſcours. Si le Mariage a tant de douceurs, pourquoi avez-vous craint, pourquoi craignent-ils de s'y engager? Ce que je vois à travers les contradictions continuelles qui ſont entre leur conduite & leurs propos, c'eſt qu'ils vantent les douceurs du Mariage devant ceux qui y renoncent par eſprit de religion, & les agrémens du Célibat devant leurs Proſélytes, qui en ſentent comme eux toutes les commodités.

LE RAISONNEUR.

Ils peuvent avoir tort en cela; mais ils ont très-grande raiſon, lorſqu'ils s'élevent contre le droit d'engager ſa liberté, avant qu'on ait acquis celui de diſpoſer d'un héritage.

LE NOVICE.

Si l'on demande vingt-cinq ans pour qu'il ſoit permis d'adminiſtrer ſon bien, & ſi l'on peut à vingt entrer dans le Cloître, c'eſt qu'il y a une différence eſſentielle entre les engagemens religieux & les engagemens civils. Pour former les premiers, il ſuffit qu'on ait de la docilité,

qu'on ſoit modeſte, qu'on goûte les choſes ſaintes, qu'on aime la concorde, la paix & l'innocence. Pour avoir ces différentes vertus, il ne faut ni force d'eſprit, ni étendue de lumieres. Le cœur en fait tous les frais. C'eſt l'unique fonds ſur lequel on travaille. Plus on ſe hâte de l'améliorer, plus il rapporte de joie & de conſolation dans le cours de la vie. Mais quand il eſt queſtion de régir des biens, de diſpoſer de ſes revenus, il faut une fermeté *à* l'épreuve & une prudence conſommée. Il faut s'oppoſer aux ravages de la cupidité & ſe défendre des piéges de la méchanceté. D'ailleurs faudroit-il attendre que les vices du monde euſſent entiérement corrompu les vertus de la jeuneſſe pour ſe conſacrer à Dieu ? Combien de vocations échoueroient parmi les écueils dont la terre eſt ſemée ? Et ſi du ſpirituel nous paſſons au temporel, combien de familles fatiguées de la longue incertitude de l'état de leurs enfans, ne chercheroient-elles pas à les fixer, en les forçant de s'établir ſelon les vues de leur intérêt lache & puſillanime. Il vaut donc mieux, à tous égards, qu'on les laiſſe répondre aux ſollicitations de la grace, lorſqu'elle les porte à embraſſer un état où elle doit les faire triompher des ruſes de l'enfer & des preſtiges du monde.

LE RAISONNEUR.

Que la jeuneſſe ſe conſacre au Cloître, je le veux bien ; mais que ce ne ſoit pas pour toujours. Voyez ce que produiſent les vœux abſolus, quand c'eſt l'imprudence ou une ferveur paſſagere qui les a dictés. Qu'on ſe tranſporte dans ces Cloîtres où une barriere éternelle ne laiſſe aucun retour au répentir. Qu'on examine ce que deviennent ces infortunés qui les habitent, quand leur vertu trop foible ne peut ſupporter l'horreur d'un ſéjour pour lequel ils ne ſont pas nés ? On ne verra dans leurs cœurs que la douleur & le déſeſpoir.

LE NOVICE.

Je conviens avec vous que le ſacrifice de la liberté, ſi ce ſacrifice eſt fait ſans réflexion, peut produire des penſées déſeſpérantes dans ceux qui remplis de l'image des plaiſirs qu'ils croyent avoir perdus, ſont tourmentés enſuite par les regrets que leur inſpirent ces plaiſirs, ou par les remords qui ſuivent toujours la violation des devoirs. Mais ces hommes foibles qui ſont le jouet de leurs vices ou de leurs caprices, ſont plus rares que vous ne penſez dans le Cloître. D'abord on n'en admet aucun qu'après de longues épreuves ; & ſi ceux qui y ſont ſoumis, n'ont pas l'eſprit aſſez mur ; ſi leurs paſſions ſont trop actives ; ſi leurs cœurs ſont livrés à la diſſipation, on les rejette comme des ſujets incapables de porter le joug. La porte du Cloître leur eſt ouverte pendant un an ; & lorſque la grace ne peut détruire leurs penchans & la raiſon gouverner leur légéreté, ils ſont obligés de ſortir quand même ils ne le voudroient point. Vous vous plaignez que les vœux abſolus oppoſent un obſtacle invincible au retour dans le monde ; vous voudriez des vœux ſimples. Mais on a remarqué que toutes les Congrégations à vœux ſimples n'ont jamais eu l'éclat & la ſolidité des Ordres liés par des ſermens ſolemnels, ou que du moins cet éclat n'a été que paſſager. Les bons ſujets ſe forment dans les Corps, & dès qu'ils ſont formés ils cherchent à rentrer dans le monde. Ceux qui reſtent rempliſſent leurs devoirs comme pouvant ceſſer de les remplir, & ſe négligent ou ſe dégoûtent. Il eſt vrai que des liens éternels qu'on ne peut rompre peuvent faire quelques malheureux ; mais quel état n'en a pas ? Et combien de ſoldats quitteroient le mouſquet, ſi on ne les avoit intimidés par la crainte, ou retenus par l'eſpérance. Il vient d'ailleurs un temps où les paſſions ſe calment, & tel Religieux qui a été diſſipé à trente ans devient l'exemple de ſa Communauté à cinquante.

LE RAISONNEUR.

Mais au moins vous auriez dû choiſir un état plus doux que celui des Capucins, où le ridicule eſt joint *à* la plus auſtere mortification. Votre Salut eſt-il intéreſſé à la barbe que vous portez, & aux chemiſes que vous ne portez point.

LE NOVICE.

Tout état eſt doux, lorſqu'il plait à celui qui l'embraſſe. L'habit que je porte ne vous paroît ridicule que parce que la façon de nous vêtir n'eſt plus celle du temps. Je ſuis habillé *à* peu près comme nos Ayeux. On peut être bon Français, quoiqu'on porte une longue barbe, & qu'on ne porte pas de chemiſe. Les anciens Romains n'en avoient pas plus que nous, & les Courtiſants de *François* I. avoient le menton préciſement comme nous.

AU SINCERE
ET AU CANADIEN CURIEUX.

Meſſieurs,

VOTRE Adreſſe du 26 Octobre, à l'Académie naiſſante, a été lue le 4 de ce mois ; les Membres s'aſſemblerent à cet effet, il regna un grand ſilence, un chacun étoit ſurpris ſi agréablement que tous ſe taiſoient lorſque le Préſident ſe leva & dit :

Notre Corps ſe doit à lui-même, & encore plus à la Société. Le deſir de nous inſtruire eſt inſéparable du ſoin d'inſtruire les autres. Comment remplir ces deux objets ? juſqu'à préſent, ſous des noms empruntés, nous avons *aiguilloné* la Jeuneſſe Canadienne, pluſieurs de nous ont fait des efforts pour exciter cette noble émulation que nous déſirons tous avec ardeur. Quel a été juſqu'à ce jour le fruit de nos travaux ? le Papier Périodique a été ſali par les Productions des Montréaliſtes. La Feuille du 28 Octobre eſt un monument de leur ignorance & de leur préſomption, & nous devons nous oppoſer *à* ce qu'il ſoit dorénavant inſéré aucun de leurs écrits ſans qu'ils nous ſoient communiqués. J'oſe dire même, Meſſieurs, que notre Société fait ombrage, parce qu'elle ouvre le ſentier des Sciences, (juſqu'à préſent inconnu dans ce pays). L'ignorance de chaque individu & de tous étoit la colonne des Politiques. Vous n'ignorez pas même que tel qui a voulu paroître ce qu'il étoit, a ſuccombé ſous le poids de l'autorité des préjugés ; nous en avons pluſieurs exemples que vous connoiſſez parfaitement, il eſt inutile de les citer.

Je vois avec regret que les Jeunes Gens de ce Diſtrict conſerveront, à la faveur d'une mauvaiſe éducation étudiée, des ſentiments incompatibles avec les Sciences. Laiſſons les abonder dans leur ſens, & tournons nos vues d'un côté plus agréable & plus avantageux.

L'Adreſſe du Sincere & du Canadien Curieux m'a tant flatté, le deſir qu'ils témoignent d'être reçu dans notre Corps eſt ſi vif, la maniere avec laquelle ils nous requiérent de les admettre eſt ſi engageante, & leurs Productions ſi naturelles, que je crois, Meſſieurs, qu'aucun de nous ne s'oppoſera. Que dis-je? que nous dirons tous d'une commune voix *Fiat*. La correſpondance Littéraire qui nous eſt offerte nous eſt également avantageuſe; nous nous inſtruirons avec eux, ils s'inſtruiront avec nous, & nous ne devons refuſer aucun moyen d'acquérir, ni nous éloigner des occaſions de donner.

Je n'ignore point les mouvements jaloux du petit Corps Scholaſtique de cette Ville. Je ſçais même qu'il eſt perſuadé que notre Académie ſe prêtera autant qu'il ſera en ſon pouvoir, pour favoriſer les deux Meſſieurs qui nous ont écrit, & que l'agrément qu'elle leur donnera, fournira une matiere à bien des propos; mais, efforts inutiles, l'air ſeul en ſera frappé. Il faut reſpecter le mérite, le chérir & le protéger: Nous aimons les Sciences, il faut donc, ſuivant notre inſtitution, encourager les Emules; & pour qui devons-nous pancher, quels avons nous trouvé juſqu'à préſent plus dignes de nos Suffrages? le Papier Périodique eſt ſous vos yeux, vous pouvez en décider.

Je n'entends pas que la qualité de Préſident, dont il vous a plu m'honorer, donne plus de poids à mon opinion, que par déférence vous adhériez à mes ſentiments; que les Suffrages ſoient libres... Je donne le mien au Sincere & au Canadien Curieux; leur Adreſſe nous aſſure qu'ils ſont au-deſſus des préjugés d'une mauvaiſe éducation, & leur ſtyle & la diction nous prouvent qu'ils ont beaucoup de connoiſſance. Cette noble émulation qui les anime ſeroit même une raiſon ſuffiſante pour qu'ils ſoient admis à notre Corps. J'ai un ſecret preſſentiment qu'ils ſeront, à l'avenir, deux colonnes de notre Société, & qu'ils contribueront de tout leur ſçavoir au ſuccès de notre Académie.

Un des Membres dit qu'il n'avoit aucune difficulté à donner ſon Suffrage en faveur des deux Meſſieurs. Qu'il prévoyoit, ainſi que M. le Préſident, les avantages que l'Académie en retireroit, & vous donna tous les éloges que vos talents & vos ſentiments vous attirent à juſte titre. J'avoue, ajouta-t-il, que les Ecrits du Sincere & du Canadien Curieux m'ont fortement prévenu en leur faveur, que leur Requête a mis le comble à l'eſtime que j'avois pour eux; & ma juſte prévention m'oblige de ne pas entrer dans un examen plus long. Non ſeulement je conſents, mais je deſire qu'ils ſoient reçus Membres de notre Académie, qu'ils jouiſſent du droit d'inſérer leurs Productions dans le Papier Périodique, qu'ils travaillent, ainſi que nous, *à* lever le voile épais de l'ignorance qui obſcurcit & anéantit, pour ainſi dire, la raiſon de tant d'individus; qu'ils partagent avec nous les travaux pénibles, mais agréables ſi nous pouvons en retirer les avantages que nous en attendons... Un applaudiſſement général interrompit ſon Diſcours, & tous, d'une commune voix, vous donnerent leurs Suffrages.

Auſſi il fut arrêté qu'il vous ſeroit expédié Lettres Patentes en conformité de vos demandes; mais que comme il étoit abſolument néceſſaire que vous fuſſiez connus, il étoit à propos que par une Lettre particuliere, adreſſée *à* l'Imprimeur, ſur la diſcrétion duquel vous pouvez vous confier, ainſi que nous, vous vous faſſiez connoître; cependant que vos Productions ſoient annoncées, c'eſt-à-dire, comme les précédentes, afin que vous ne ſoyez connu que du Préſident & du Secretaire de l'Académie. *Par ordre du Préſident*,

L. S. P. L. R. T.

A L'AUTEUR *Anonyme* D'UNE ADRESSE AU PRESIDENT DE *l'Académie Nouvelle.*

SAns entrer, Monſieur, dans le fond de votre Critique contre le Noble Préſident, je prends la liberté de vous faire parvenir les Conſeils ſalutaires de pluſieurs perſonnes qui ont lu la Gazette, où elle étoit inſérée.

On vous prie, charitablement & pour votre avantage, de vouloir bien vous donner la peine de lire les Ouvrages de VOLTAIRE, que vous ne connoiſſez que de réputation; la lecture, en vous inſtruiſant, vous rendra capable de nous dire plus poſitivement, ſi cet Auteur croit à un deſtin aveugle, qui conduit l'homme comme un Horloger fait mouvoir une pendule, s'il attribue tout à la matiere; on ignoroit juſqu'à cette heure qu'il niât un être principe de toutes choſes, vous nous l'apprendrez.

On vous engage auſſi à lire quelques pages de l'Alcoran, pour ſçavoir ſi les bons Muſulmans rejettent l'immortalité de l'ame comme vous l'avez fait entendre, le Chapitre où Mahomet fait la deſcription des divines *Houris* que les vrais Croyants trouveront dans l'autre monde, & celui où il eſt parlé du Jugement que ſubit, devant l'Ange de la Mort, l'ame au ſortir du corps, vous en apprendront aſſez.

Vous aurez auſſi la bonté d'étudier l'Art Oratoire & la Logique, avant que d'entrer en lice avec les Ecrivains de ce Papier, ou d'abandonner la partie. Il ſeroit dommage qu'ayant une bonne cauſe à défendre vous vinſſiez à la gâter par de faux avancés, tandis que vous avez de meilleures raiſons à faire valoir. Il y a aſſez d'Avocats dans ce cas, ſans en augmenter le nombre.

Voilà, Monſieur, ce qu'on me charge de vous écrire; ſoyez perſuadé que je n'entre en rien dans ces remontrances, & puis je crois qu'il n'y a rien que de très-obligeant pour vous. Pour le peu que vous réflechiſſiez vous ſçaurez gré à ces perſonnes de l'intérêt qu'ils prennent à la conſervation de votre honneur. Je ſuis avec eſtime;

Votre très-obéiſſant
Serviteur.
LE CANADIEN *Curieux.*

Quebec, le 2 Novembre.

AUX DAMES.

JE ſuis trop votre Ami pour ne pas vous informer de quelques circonſtances qui vous ſont, à tous égards, de plus grande conſéquence que vous ne penſez, & que vous ſemblez ne pas prévoir.

Vous devez penſer que la mode préſente d'arranger vos têtes eſt une matiere de la plus grande conſéquence, & que vos ſantés, & vos perſonnes en ſont violemment attaquées; vous êtes dans l'erreur, ſi vous penſez autrement.

Vous êtes les dupes de la lie des hommes, (j'entends vos *Friſeurs* ;) leur avarice les porte à mettre en uſage toutes ſortes de ruſes & d'artifices, pour vous rendre les eſclaves de la mode préſente ; ils tirent un profit exceſſif de chaque petite addition qu'ils font à la grandeur de vos têtes.

Ceci les engage à perſuader quelques-unes d'entre vous à étendre la circonférence de leurs têtes, à un dégré encore plus énorme. Chaque épingle a ſon prix ; les pommades, les poudres, & les *Tawinettes* ſont de nouvelles augmentations à leurs comptes, & chaque choſe aide le *Mal-élevé* qui prétend vous accommoder, à vous dérober votre temps, votre argent, vos commodités, & la vénération dûe à votre Sexe.

Mais vos ſantés, ſelon mon opinion, ſont d'une plus grande conſéquence que tout ceci. La grande addition faite à vos têtes peut vous être ſupportable durant l'hiver ; mais ce fardeau vous eſt-il également tolérable pendant les chaleurs de l'été ? & quand le beau temps reviendra, pourrez-vous ſupporter jour & nuit, ſans beaucoup ſouffrir, un ſi grand embarras ? il eſt impoſſible que vous ne compreniez pas ceci.

Souhaitez-vous Meſdames, ſçavoir mon opinion de ces conſéquences ? je vais vous la dire ; il réſultera de tout cela, que vous ſerez ſujettes à de grands maux de têtes, & de violentes fievres pendant votre jeuneſſe, & infailliblement à l'apoplexie & paraliſie dans votre vieilleſſe. Les moindres pertes qui pourront en réſulter, ſeront, la perte de vos cheveux, la difformité de vos traits, & la cauſe d'une vieilleſſe prématurée.

Si l'opinion de notre Sexe, à ce ſujet, peut vous être de quelqu'utilité, je puis vous aſſurer qu'elle n'eſt point en votre faveur ; il tire des conſéquences de la grandeur de vos têtes, au grand déſavantage de votre délicateſſe.

Il ne peut ſouffrir, de voir que vous vous priſiez ſi peu, de ſacrifier votre temps & votre ſanté à ces hommes qui accommodent vos têtes ; & il conſidére avec pitié & compaſſion la foibleſſe de celles qui peuvent proſtituer les graces que la nature a verſé ſi libéralement autour de vos têtes, à un traitement ſi peu délicat. Etudiez ce qui vous ſied le mieux, & n'en laiſſez point le choix à des perſonnes qui n'ont de goût que pour votre argent, & qui ne manquent point, tandis qu'ils boivent à vos dépens, de vous mépriſer, & de vous tourner en ridicule.

Reduiſez petit à petit l'excès des ornements de vos têtes, abattez-en le ſuperflus ; ne ſouffrez point qu'aucun fer chaud touche vos cheveux, ils les gâtent, & ils vous dérobent un tréſor impayable.

Comme je ſçais très-bien que c'eſt par inattention que vous vous expoſez à ces dangers, je ne puis garder le ſilence en telle occaſion. Je n'ai ni la plume, ni le ſtyle d'Adiſſon ; je ſuis auſſi porté pour votre félicité & votre conſervation que qui que ce ſoit, & quand je puis m'employer pour votre ſervice, je ſuis heureux.

LE CENSEUR.

QUESTION de Géométrie.

On demande quel eſt le plus grand triangle rectangle en nombre entier, dont les côtés étant diviſés ſéparément par ſon plus petit nombre générateur, donneront les trois côtés d'un autre triangle rectangle, dont le contour ſera égal *à* ſa ſuperficie. R. N. *Philomath.*

Il a été attribué par erreur, à C. S. dans la Traduction de la Deſcription de la Grotte de Calypſo, inſérée dans la derniere Feuille, une faute trop groſſiere, pour ne pas la corriger à ſa ſatisfaction. On y fait lire TOUS les apparences ; il faut lire SOUS les apparences, ainſi qu'il eſt écrit dans ſon manuſcrit, & en ce cas il n'y a plus de fautes. On ſera toujours jaloux de rendre juſtice à ceux qui écriront. VOTRE AMI.

AVERTISSEMENT.

RENÉ CARTIER, ci-devant Seigneur de la Salle, ayant appris que quantité de ſes Créanciers n'avoient pas encore été payé de leur Créance, ou que partie avoient cédé leurs dites Créances à vil prix ; il avertit ſeſdits Créanciers, que dès le 4 Avril 1775, jaloux de ſatisfaire, il avoit vendu au ſieur Jean Bernard, de cette Ville, la Seigneurie de la Salle, avec clauſe expreſſe de les ſatisfaire, & payer en entier les ſommes dûes par lui Cartier. Pourquoi, fatigué, irrité même du ſecret qu'a tenu ledit Bernard ; il avertit ſes Créanciers qu'ils peuvent & doivent répéter dudit Jean Bernard, le montant de leurs Créances & intérêts d'icelles, à compter de la date dudit Acte, lequel ſera communiqué *à* un & chacun d'eux, *à* la premiere requiſition. René CARTIER.

Montréal, le 27 Octobre 1778.

LOGOGRIPHE.

A qui me voit de loin, & comme en perſpective,
Je n'offre que douceurs, que plaiſirs, qu'agrémens ;
Mais hélas tous les jours ceux qu'une ardeur trop vive
Engagea trop avant ſe plaignent que je mens.
O toi ! que ce début éffarouche peut-être,
Sans m'approcher, Lecteur, apprens à me connoître ;
Combine mes ſept pieds : tu trouves à l'inſtant
Un homme qui laſſé d'avoir rampé long-tems
Souvent avec hauteur fait ſentir qu'il eſt maître :
Ce qu'aujourd'hui maint fourbe affecte de paroître
Pour, dans l'occaſion, haſarder moins ſes coups :
Ce dont un Nautonnier redoute le courroux :
Un certain inſtrument dont ſeul il fait uſage,
Beaucoup moins cependant aujourd'hui qu'autrefois,
Ce qui de la raiſon léze ſouvent les droits :
Un homme qui n'a pas l'embonpoint en partage ;
Ce qu'a peine à paroître un homme qu'on outrage :
Ce que tu dois ſçavoir ſi, décidé pour moi,
Tu veux agir de bonne-foi ;
Car (ſur ce conſulte tes peres)
Bien qu'à tous j'en faſſe une loi,
On dit que je ne l'apprens guères :
Le nom d'un Magiſtrat : un Art vain & trompeur
Dont, toujours à l'excès le ſot vulgaire eut peur :
D'un Empire Indien l'ancienne Capitale
Fort remarquable par ſes murs :
Ce dont les coups trop ſouvent sûrs
Fatiguent le Nocher de la barque fatale :
Je te fatigue auſſi peut-être, ami Lecteur,
Et peut-être tout bas tu maudis ma longueur.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 18 NOVEMBRE.

NATURALISME.

Courtes Réflexions ſur le Syſtême de la Nature.

L'Ouvrage impie qui a paru en 1770, en deux vol. *in* 8o. ſous le titre de *Syſtême de la Nature*, n'eſt qu'un tiſſu bizarre d'inconſéquences & d'abſurdités. Le téméraire Auteur de cette ſcandaleuſe production qui anéantit toute idée de la Divinité, croit être le premier qui ait développé le ſyſtême du *Naturaliſme* dans toute ſon étendue. Cependant ce prétendu développement ne conſiſte qu'en amplifications de Rhétorique, & au fond il n'y a rien de nouveau. On connoît depuis long temps les preuves & les objections qui compoſent le ſyſtême de la nature. Quelques-uns des ſes Partiſans lui ont même donné une forme plus démonſtrative que l'Auteur, parce qu'ils ont été plus clairs & plus courts. Mais malgré ces prétendues démonſtrations la plus grande & la plus ſaine partie du genre humain n'a jamais ceſſé & ne ceſſera jamais de regarder l'Athéiſme comme contraire au ſens commun, à la tranquillité des hommes & au bonheur des ſociétés.

Ce n'eſt pas que l'Auteur du ſyſtême n'ait débité de très-belles maximes de morale, des exhortations très-pathétiques à la pratique de la vertu; mais dans ſes principes ce ne peut être qu'un pur perſiflage. C'eſt un contraſte choquant avec toute la doctrine de l'ouvrage. C'eſt une abſurdité pareille à celle d'un homme qui ne voyant dans ſa montre qu'une machine, ne laiſſeroit pas de lui faire chaque jour des exhortations pour l'empêcher de ſe déranger.

En effet, ſi tout n'eſt que matiere & mouvement, ſi tout eſt emporté par le torrent irréſiſtible de la néceſſité, abſolument ſoumis à une fatalité méchanique; enfin ſi l'homme n'eſt qu'un être matériel, un inſtrument paſſif entre les mains du deſtin, il eſt toujours néceſſairement ce qu'il eſt & ce qu'il doit être. *Cartouche*, dans ce beau ſyſtême n'eſt plus qu'une *machine à crimes*, & l'homme de bien une *machine à vertus*, comme le moulin eſt une machine à moudre & l'horloge une machine à meſurer le temps. L'ouvrier de toutes ces machines eſt une machine immenſe, la nature aveugle, dans le ſein de laquelle elles exécutent indiſpenſablement leurs mouvemens néceſſaires. Il faut avouer qu'un Auteur qui ſur de pareils principes fonderoit un ſyſtême de morale ſeroit bien habile. L'Auteur du ſyſtême de la nature l'a voulu, mais il ne l'a pu, & dans tout ſon Livre, il n'a guéres paru qu'une *machine à ſophiſmes*.

L'Athéiſme, eſcorté des plus belles ſentences de morale, des apothegmes les plus magnifiques, ne peut donc jamais produire aucun bien, & peut enfanter des maux ſans nombre. Il n'eſt pas étonnant qu'un Athée de cabinet, habitué à méditer, ne produiſe pas de révolutions ſubites ſur la terre. De ſimples particuliers ſans autorité, ſans pouvoir, jaloux de leur repos & réduits à cacher leurs ſentimens, ne ſont pas faits pour bouleverſer le globe. Mais mettez ces doux & tranquilles Athées ou leurs diſciples dans de grandes places; jettez-les dans les factions; qu'ils aient à combattre un *Céſar Borgia* ou un *Cromwel*, ou même un Cardinal de *Retz*, penſez-vous qu'alors ils ne deviendront pas auſſi méchans que leurs Adverſaires? Voyez dans quelle alternative vous les jettez, ils ſeront des imbécilles, s'ils ne ſont pas des pervers.

D'ailleurs, je veux que le doux & paiſible Auteur d'une ſecte d'Athéiſme tienne une conduite inconſéquente à ſes principes, & ne s'éloigne jamais des loix de la plus auſtere probité. Mais doit-il s'attendre à la même choſe de la part de ſes Sectateurs? Si *Epicure* ne fit point de mal en perſonne, l'Epicuriſme concourut à la perte de la République Romaine. *Monteſquieu* lui-même l'avoue dans ſes conſidérations ſur les cauſes de la grandeur & de la décadence des Romains. Si *Bodin* ne fut point l'auteur des guerres civiles en France, ſes principes enracinés dans la tête de quelqu'un des héros de ces guerres funeſtes, produiſirent peut-être les actes de la barbarie la plus atroce.

De plus, l'Athéiſme philoſophique ſappe à petit bruit les fondemens de la Société en détruiſant les mœurs, & en réduiſant toutes les affections humaines à un ſecret égoiſme auſſi funeſte à la population qu'à la vertu. On ne s'apperçoit que trop de nos jours où les Incrédules attaquent la Religion avec la fureur du fanatiſme le plus violent, & où ce nouveau genre de folie n'a que trop de partiſans. Ces apôtres très-intolérans d'une tolérance ſans bornes, prêchent ſur les toîts, ſoufflent le feu de la diſcorde dans tous les Etats, & prouvent par leurs emportemens que s'ils ne ſont pas tout le mal dont ils ſont capables, nous n'en ſommes redevables qu'à leur impuiſſance. Mais qui peut ſe diſſimuler les plaies ſecrettes

dont ils affligent l'Egliſe & l'Etat ; tous les liens ne ſont-ils pas relâchés aujourd'hui ; tous les ſentimens de grandeur, de générosité, de déſintéreſſement ne s'éteignent-ils pas chaque jour ?

Nous ne pouſſerons pas plus loin ces réflexions que nous avons déja faites ailleurs, & qu'il faut répéter ſans ceſſe. Après avoir examiné le *Syſtême de la Nature* du côté des influences qu'il peut avoir ſur la morale, nous n'analyſerons point la partie métaphyſique, qui n'eſt qu'un enchaînement de faux ſuppoſés & de raiſonnemens encore plus faux. Mrs. *Bergier*, *Caſtillon* & *Holland* ſe ſont parfaitement acquittés de ce devoir, & leurs Ouvrages ſont entre les mains de tout le monde. M. *de Voltaire* même a porté quelques coups à ce nouveau ſyſtême, & enſeignant un Athéiſme plus radouci & plus artificieux, il a ſenti combien un Athéiſme auſſi formel & auſſi hardi que celui du moderne Naturaliſte pourroit attirer des reproches à ſa ſecte. Il a donc fait quelques raiſonnemens peu approfondis, mais dont quelques-uns ſont aſſez juſtes. Il ſeroit à ſouhaiter que les ſuites affreuſes dans leſquelles entraîne toute révolte contre la Religion, le frapaſſent aſſez pour lui arracher les armes des mains, & pour lui prouver qu'une fois qu'on eſt tombé dans l'abîme de l'incrédulité, on a beau vouloir s'arrêter ſur les bords ou au milieu, il faut parcourir cet affreux précipice juſqu'au fond. D'incrédule on devient Déiſte, de Déiſte, Matérialiſte & de Matérialiſte, Athée.

Au reſte, quoique la populace des Incrédules ait annoncé le ſyſtême de la nature comme un chef-d'œuvre du côté de la partie littéraire, ils n'ont pas ſéduit les véritables gens de goût. Il y a dans ce Livre confus, dit M. *de Voltaire*, quatre fois trop de paroles, & c'eſt en partie par cette raiſon qu'il eſt ſi confus. La profuſion des mots eſt le grand vice des Philoſophes modernes, & ce défaut n'éclate nulle part autant que dans le ſyſtême de la nature.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

QUOI ! vous me conſeillez d'exercer ma plume ſur des matieres auſſi mépriſables : j'emploirois mon loiſir à compoſer une Epigramme, un Vaudeville, une Chanſon. Eſt-ce bien le Spectateur tranquille qui m'écrit ; cet homme que je revere peut-il me faire une telle propoſition : vous ne me connoiſſez point, Monſieur, vous ignorez ma façon de penſer.

Dès que ma raiſon eut percé le voile obſcur de l'enfance, la lecture devint ma paſſion dominante ; *Homere*, *le Taſſe*, *Shakeſpear* & l'Auteur de Télémaque furent les Idoles à qui j'offris mes premiers vœux. En les liſant je ſentois gliſſer dans mes veines un plaiſir enchanteur ; mon imagination ne ſe repaiſſoit que de la majeſté de ces ouvrages, où le ſentiment eſt ſi noblement exprimé. Dès lors je ſentis pour ces fades Auteurs qui font conſiſter leur ſçavoir à compoſer une Anagramme, un Logogriphe, à pouſſer des pointes non-ſeulement peu ingénieuſes, mais très-ſouvent ridicules ; je ſentis, dis-je, pour ces Auteurs le mépris le plus grand. Je dédaignai de m'arrêter à ces frivolités ; je m'imaginai qu'il m'étoit plus glorieux d'eſſayer ma plume ſur des ſujets élevés : ſi mon ſtyle n'a pas répondu juſqu'à cette heure à la grandeur de mes idées, c'eſt que le talent de peindre la penſée n'eſt pas donné à tout le monde : peut-être après les premiers eſſais réuſſirai-je un peu mieux ; j'eſpére, & vous ſçavez que l'eſpérance eſt un grand maître.

Convenez avec moi que *Deſpréaux* eut ſubi le ſort commun à ſes pareils, c'eſt-à-dire, qu'il ſeroit dans l'oubli, s'il ne ſe fut borné qu'à ſes Satyres, goûtées pendant un temps, parce qu'elles flattoient la malignité du Public ; & qu'on enterre maintenant dans la pouſſiere d'une bibliothéque, parce qu'elles n'intéreſſent plus perſonne, & que ce qu'elles blâmoient dans cet homme s'eſt évanoui dès qu'il a ceſſé d'être. On admire *Virgile* ; ſes Vers inſpirent de la vénération : que ſeroit-il de ce Poete s'il n'eut fait que des Chanſons, nous ne ſçaurions pas ſeulement s'il a exiſté. Telle ſera le ſort d'un *Marot*, d'un *Santeuil*, il ſeront oubliés comme mille petits Auteurs de l'antiquité que l'on ne connoît pas : au lieu que nos *Voltaires*, nos *Fénelons* vivront éternellement ; le temps, loin de diminuer leur gloire, lui donnera un plus beau luſtre.

Un jeune homme doit ſe former ſur de bons modeles, tout dépend des commencements ; qu'il écrive ſur des ſujets bas & rampans, il ſe déprave le goût.

J'ai fort bien remarqué les fautes que vous avez corrigé dans mes vers ; ſoyez certain que je ſuis très-reconnoiſſant de votre attention : quant à l'amour que je fais naître ſur les levres, cette licence eſt permiſe, elle n'eſt pas même grande ; l'amour peut bien prendre gite ſur deux levres vermeilles & bien fendues.

Je ſerois charmé de vous connoître : je m'étois flatté de vous avoir découvert ; je ſçavois votre nom, je m'en tenois pour aſſuré... Je ſuis retombé dans ma premiere incertitude. Qu'importe au ſurplus que vous me ſoyez inconnu ; c'eſt votre perſonne que je revere, ce n'eſt pas votre nom.

LE CANADIEN *Curieux*.

Quebec, le 8 Novembre.

AU CANADIEN CURIEUX.

JE pourrois, Monſieur, vous apprendre ce que Voltaire, en plus d'un endroit, paroît penſer de l'être principe de toutes choſes ; mais je me borne à ce que j'ai avancé. Votre curioſité ſera ſatisfaite. Prenez la peine de lire le Chapitre 27 des Mélanges de Voltaire, vous y trouverez : *l'ame eſt une horloge que Dieu nous a donné à gouverner ; mais il ne nous a point dit de quoi le reſſort de cette horloge eſt compoſé.... Il nous paroît que la penſée pourroit bien être un préſent du Créateur fait à la matiere*, A CES ETRES QUE NOUS NOMMONS PENSANS. N'avouerez-vous pas que c'eſt là un amas de paroles inintelligibles ? Car il n'y a que deux choſes dans l'homme, l'ame & le corps. L'ame étant une horloge, & le corps un amas de matiere, devinez quel eſt ce *nous* qu'il établit pour gouverner cette horloge. Une horloge peut-elle ſe monter, ſe regler ? la matiere eſt-elle capable de le faire ? En bon Logicien, concluez qui la regle, qui la gouverne.

Ecoutez-le dans ſes Œuvres Philoſophiques : *nous devons*, dit-il d'après Metrie, *juger de l'ame ſéparée du corps comme de l'œil : or l'œil meurt quand il eſt ſéparé du corps ; donc l'ame eſt mortelle.* Vous ſentez peut-être le foible de ce raiſonnement ; mais Voltaire ne l'adopte pas moins. Puis il ajoute gravement : *on ne peut pas conclure de la ſageſſe, de la juſtice, de la bonté de Dieu, que cette vie doit néceſſairement être ſuivie d'une autre ;*

& que l'ame ſoit immortelle. Il pouſſe l'impiété plus loin. *Avant Platon*, dit-il, *l'ame n'étoit qu'une image aérienne du corps.... quelqu'homme touché de la mort de ſon pere, crut le voir en ſonge... un mort, qui apparoît à des vivants ; voilà l'origine de l'immortalité de l'ame.*

Ne faut-il pas être étrangement amoureux des ſonges, pour y trouver la diſtinction de l'ame & du corps ? Dans ſon Dictionnaire Philoſophique, il ramaſſe & copie toutes les extravagances de Hobbes ſur le deſtin, l'embellit des graces de ſon ſtyle, & paroît très-content d'avoir ſi bien dit. Ciceron avoit dit du deſtin : *ce n'eſt qu'une chimère.* Sénéque en fait voir l'abſurdité ; ils n'avoient pas ſans doute la pénétration d'eſprit de Voltaire !

Je ſçais que dans ſes premiers Ouvrages il convient de l'exiſtence de la liberté ; mais je ſçais auſſi que dans ſes derniers, il a voulu la détruire. *L'homme ne s'entend pas lui-même, quand il dit qu'il eſt libre.* Cet homme qui ne *s'entend pas* en le diſant, ou qui ſçait l'oublier, ne peut-être que l'inſenſé Voltaire, ſi ce n'eſt Collins, & l'Auteur du Syſtême de la Nature, dont il tire cette belle preuve : *ſi nous étions libres, il n'y auroit point de Dieu.*

A quoi j'oppoſe : ſi ce monde exiſtoit d'une néceſſité inhérente dans ſa nature, tout s'opéreroit par des mouvements liés néceſſairement enſemble. Alors donc nulle liberté.... Donc, ſans Dieu point de liberté : c'eſt de Dieu que l'homme la tient. Le ſentiment intime dit à l'homme qu'il eſt libre ; il faut être Philoſophe à la mode pour en douter. Mais il faut être Voltaire pour avancer qu'*une volonté libre ne paroiſſoit à Lock qu'une chimère, qu'il n'oſoit prononcer le nom de liberté.*

Cependant Voltaire ſent quelquefois la vérité. Il avoue au Roi de Pruſſe que l'homme eſt libre ; mais c'eſt pour ne donner à Dieu qu'une ſcience conjecturale : nouvel écart ! un petit Logicien ſuffit pour le redreſſer ſur ce point.

Monteſquieu nous tire d'embarras ſur cette conduite de Voltaire : *il lit un livre*, dit-il, *il le fait, & puis il écrit contre ce qu'il a fait.*

N'eſt-ce point là, Monſieur, autoriſer l'homme à ſe laiſſer aller au crime, à s'y tranquilliſer, & à étouffer tous remords ? ainſi rend-t-on inutiles les leçons de la Sageſſe & de la Religion ! c'eſt le fruit des ouvrages de votre Idole. L'ANONYME.

12 *Novembre.*

AU CENSEUR.

Monſieur,

NOUS avons lu avec ſurpriſe, étonnement & mépris, votre Adreſſe aux Dames, du 11 dernier ; Les Friſeurs que vous prenez ſur vous de qualifier du titre mépriſable de LA LIE DES HOMMES, tiennent à un Corps UTILE & RESPECTABLE ; & le moindre d'entr'eux eſt gouverné par des ſentiments plus nobles & plus généreux que la plupart des Ecrivains mercenaires, ignorants ou oiſifs ; qui, comme vous ſe croient tout permis. On reconnoît aiſément à votre ſtyle, que vous êtes ſeul le *Mal-élevé* que vous voulez trouver parmi nous ; vous êtes certainement un Mal peigné : l'HABILE main d'un honnête friſeur n'a pas encore touché vos cheveux dégoûtants, & votre tête craſſeuſe eſt ſans doute appéſantie par les monceaux entaſſés de la vermine des gueux : corrigez-vous, Monſieur, retranchez-vous, & ſouvenez-vous, que nous ſommes incapables de ſouffrir impunément les expreſſions inſipides & baſſes d'un ſoi-diſant Auteur tel que vous. LES FRISEURS.

Je ſuis peu fait, Cenſeur, au Jargon de Mégère :
Injure en ma boutique eſt turlure étrangere.
Arlequin nous l'a dit ; *Goguettes je le ſçai,*
Qui chante à ſon voiſin, montre un cerveau bleſſé.

Le Perruquier éduqué.

AU CENSEUR.

TOUT doux ! Monſieur. Garçon Perruquier ſçait vivre.

Il ne vous a jamais dit, beaucoup moins ſon Maître, que vous étiez *de la lie du Peuple.* Le Corps courronſé vouloit vous faire la barbe ; vous m'avez, je penſe, obligation, quelqu'un emporteroit la piéce. Il faut être humain. J'ai tâché de diſuader de ce projet le grand nombre. Réuſſirai-je ? je l'ignore ; mais devinez comment je m'y ſuis pris.... J'ai dit :

Goguettes lui chanter, ſeroit replique vaine.
Un badin nous diroit, en faiſant un Rondeau,
Y penſez-vous, Meſſieurs ! Eh ! c'eſt porter de l'eau
A la fontaine.

Le Garçon Perruquier du CENSEUR.

AU SECRETAIRE DE LA NOUVELLE ACADE'MIE.

LE Papier Périodique ſali par les Productions des Montréaliſtes ! l'expreſſion n'eſt ni polie ni heureuſe ; elle ſuit la penſée.

Oſerai-je, malgré ma répugnance, vous imiter ? Permis au Préſident d'en décider : mais permis à moi de faire de ſon compliment, l'uſage qu'il me plaira, ou de répondre modeſtement : *en rire & le regarder avec pitié, c'eſt aſſez le punir.* Car je ne puis, Monſieur, vous payer de Goguettes.

Vous pourrez dire à VOTRE AMI, que je ſçais qu'Apelles n'étoit pas Tapiſſier ; mais on n'ignore pas que par la délicateſſe de ſon pinceau, il ſçavoit pour ainſi dire, animer ſes deſſeins. J. M.

AU TRIBUNAL DE LA RAISON.

LE Papier Périodique de Montréal eſt l'écueil où ſe briſent tous les préjugés ; l'Académie naiſſante eſt le gouffre qui engloutit toutes les prérogatives des.... arrêtons... nous ſommes coupables, parce que nous ſommes ou déſirons d'être ſçavants. Les uns parlent ouvertement de brûler la cervele à l'Imprimeur, les autres prétendent que le Spectateur tranquille eſt l'Auteur de la plupart de ces Productions ; les Perruquiers même croient qu'il a *proſtitué* ſa plume au point d'écrire contr'eux, comme s'il lui importoit que les Dames fuſſent friſées ou non ; il n'en a point.... On a plus fait... Un Gentilhomme que je reſpecte, a cru que la réponſe faite par la petite Académie, au Sincere & Canadien curieux, étoit une inſulte faite à tous les Montréaliſtes en général... Il eſt aiſé de voir que les Productions de ces Jeunes Gens ſont informes, & que leurs Traductions ſont défigurées par le peu de connoiſſance qu'ils

ont de leur Langue. Leur Adreſſe eſt marquée au ſceau de la préſomption. On n'entend pas que tous les Montréaliſtes ſoient ignorants ; mais on dit avec raiſon que toutes leurs Productions ne ſont rien. On eſt perſuadé qu'il y en a qui ſont en état de mieux écrire ; mais on ne peut décider que de celles qui ont paru. Pourquoi les plus Sçavants n'écrivent-ils pas ?

Les différentes ménaces de quelques particuliers, quoiqu'elles tendent à troubler ma tranquillité, ne m'intimident point. Obſervant avec ſoin de n'inſérer rien contre la Religion, les Mœurs, l'Etat ou le Gouvernement, je n'ai rien à craindre. Que les Auteurs ſe battent à coup de plume tant qu'ils voudront, j'applaudis aux uns, je ris des autres, & je prête indifféremment mon miniſtere à tous ſans m'avilir, ni me compromettre... Il ſemble que je devrois conſulter avant d'inſérer dans la Feuille... Encore ſi je ne devois prendre l'avis que d'un, deux ou trois même... Mais, tous s'érigent en Cenſeur. Les uns dans un cercle de Jeunes Gens, les autres dans une Compagnie farcie de préjugés, & les derniers dans des lieux où regne une licence effrénée.

Il paroîtroit qu'on exige que je nomme les Auteurs. Non, cette prétention eſt injuſte & contraire aux loix de mon Art. Je dois conſerver les originaux pour ma propre ſatisfaction, & ne jamais nommer l'Auteur qu'à ceux qui auroient droit de l'exiger dans certain cas.

La préférence donnée aux deux Meſſieurs de Quebec eſt le ſujet de la jalouſie... Mais pourquoi Meſſieurs les Montréaliſtes ne ſe ſont-ils pas comportés avec la même décence. On n'a jamais attendu que leurs productions fuſſent ſans défaut ; mais auſſi ils l'ont pris ſur un ſi haut ton, qu'ils ont été obligés de ſuccomber, il avoient cependant promis de le ſoutenir. N'ont-ils pas rendu inutiles tous nos efforts ? Les moyens que nous avons employés pour les encourager ſont devenus infructueux... Et je me rappelle qu'un jeune Ecolier diſoit hier, qu'il trouvoit impertinent qu'aucun autre que leurs Maîtres s'aviſaſſent de les corriger. Nous laiſſons aux perſonnes de bon ſens, à décider. Pour y parvenir à coup ſûr, qu'on ſe donne la peine de lire attentivement les différentes Adreſſes des Montréaliſtes.

L'IMPRIMEUR.

AU CENSEUR.

JE n'entends pas vous critiquer en tous les points de votre Ecrit. Je n'ignore pas que vous n'ayez raiſon de blâmer le Beau Sexe de l'attachement déméſuré à la Friſure, & que dans quelques-unes il occaſionne le détriment de leur ſanté, dans la plus grande partie la diminution des eſpeces, & dans toutes en général, le plus bel appanage de leur Sexe, qui eſt la modeſtie. Je ſens auſſi bien que vous & peut-être mieux ce ridicule, mais n'avez-vous pas d'autres raiſons plus plauſibles pour engager à corriger ces abus ; falloit-il pour y réuſſir avilir une claſſe d'hommes, qui à la vérité ne ſont utiles qu'à la faveur d'une mode inconſtante ou d'un caprice paſſager. Mais auſſi en eſt-il dans le nombre qui ſont eſtimables ; car dans l'état le plus vil celui qui ſe comporte honnêtement mérite les égards de ſes Concitoyens ; nous ne ſommes pas tous nés pour le même état, & nous n'avons pas tous les mêmes talents. Il eſt un enchaînement de beſoins réciproques, de plaiſirs reſpectifs ; on ne peut ſe procurer les uns & les autres que par la différence d'état, de conditions & de talents. Si nous étions tous nés Gentilhommes nous ne ſerions que des manans, nous ſerions tous abjects : il a donc été néceſſaire qu'il y ait une différence de naiſſance, de condition & d'état, & aucun n'eſt mépriſable que par l'abus qu'il en fait ; l'homme bien né, s'il n'a reçu une éducation ſuivant ſa naiſſance, eſt mépriſable. Si le Gentilhomme abuſe du titre qui le décore, il n'eſt plus reſpectable ; quant à moi telle eſt ma façon de penſer. Le Ramoneur qui remplit les devoirs de ſon état, & qui joint à l'exactitude les vertus ſociales, eſt ſuivant moi plus eſtimable..

Mais ſi les Dames deſirent d'ajouter dix boucles à leurs chevelures, leurs Friſeurs ſont-ils obligés de leur fournir pour rien ? Ces hommes n'inſinuent pas aux Dames cette inclination, mais ils en profitent. Le Négociant qui mande d'Europe & de toutes les parties du monde tout ce qui peut flatter le luxe & la ſenſualité, eſt-il coupable ? non. C'eſt le Luxurieux, le Senſuel & le Prodigue qui ſont répréhenſibles ; il y auroit de l'injuſtice de blâmer l'honnête Négociant, l'Artiſan honnête-homme, &c.

Vous auriez pu parler aux Dames avec la même décence, & ne pas mépriſer des hommes dont les talents nous flattent, & ſervent beaucoup à entretenir l'amour-propre des deux Sexes ; & ſuivant moi l'amour-propre eſt une vertu, (pourvu qu'il ait des bornes) vous les inſultés trop groſſiérement. Je veux bien admettre avec vous que quelques-uns abuſent des profits qu'ils font de leurs travaux, qu'ils tournent même les Dames en ridicule dans certains moments : mais qu'importe aux Dames pourvu qu'elles ſoient friſées & accommodées à leur ſatisfaction. Je peux vous aſſurer qu'il m'importe très peu que mon Perruquier boive l'argent que je lui ai donné pour m'avoir raſé & accommodé, qu'il en faſſe tel uſage qu'il voudra ; qu'il rie même de ma folle dépenſe, puiſque en me raſant bien, & me friſant à l'air de mon viſage, il a flatté mon goût. Cet homme auroit-il lieu de s'offenſer, ſi dès l'inſtant qu'il a fini de m'accommoder, je prenois un peigne & renverſois la friſure qu'il auroit pris tant de peine à ajuſter ? non, cela lui ſeroit indifférent ; par conſéquent il nous doit être également indifférent quel uſage ils font de leur ſalaire, puiſque nous en avons reçu le prix.

LE SPECTATEUR tranquille.

ENIGME.

Je n'ai pour attelier qu'une noire priſon,
Tous les ans je reviens ainſi que l'Hirondelle
En certaine ſaiſon.
Je ne porte point d'aile
Et cependant au haut d'une maiſon.
Je prodigue ſouvent mes chants auſſi-bien qu'elle.

à vendre chez l'Imprimeur.

LE CALENDRIER *pour l'année* 1779.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 25 NOVEMBRE.

AU PRESIDENT DE L'ACADEMIE.

Monſieur,

SI vous penſiez *faire trop d'honneur* à mon Adreſſe, vous pouviez vous diſpenſer de la lire ; mais l'analyſe faite, vous euſſiez dû y répondre, ſans chercher midi à 14 heures par des *Telle Quelle*, *tel ſyſtême*, *telle matiere*, dont il faut deviner le ſens. Quelqu'un devoit dire *de tribus capellis*. Au fait Avocat de Voltaire ! Cet Hiſtorien, dans ſon *Roman Univerſel*, eſt-il *trop*, ou *trop peu véridique ?* Vous le dites partiſan de la vérité ; il convient lui-même du contraire. *Qu'importe*, répond-il à l'Abbé Welly, *que les choſes ſoient vraies ou fauſſes ? Quand on écrit pour amuſer le public, faut-il être ſi ſcrupuleux à ne dire que la vérité ?* Cette maxime, baſe des productions de Voltaire, eſt-elle *bien articulée ?* ſon nom, ſon aveu enleveront-ils votre ſuffrage ?

Pour ce qui eſt du danger de ſubverſion, écoutez le Vicaire de J. C. *Il eſt*, dit-il, *certainement à craindre, pour ceux qui liſent cet écrivain, moins fameux par ſon eſprit que par ſon impiété, qu'en avalant le poiſon qu'il a eu ſoin de répandre dans ſes écrits, ils n'abandonnent bientôt les devoirs du bon Citoyen, & n'arrachent même de leur cœur juſqu'au dernier germe de la Religion.* Tel eſt le jugement que Clement XIII en a porté.

Etoit-il *aveugle ?*

Præſulis extremum hoc munus mœrentes habeto.

Du Pontife affligé reçois ce dernier don :
De l'eſprit & du cœur il bannit le poiſon.

Le reſpectez-vous ! vos expreſſions donnent lieu d'en douter. Votre Académie ſouſcrit, ſans y faire réflexion, à l'idée qu'il avoit des éleves de votre Idole. A peine inſtruits, Meſſieurs, à ſon école, déja le venin de ſes trompeuſes ſubtilités vous décide à devenir, par eſprit de contradiction, *Juifs*, *Proteſtants*, *Romains*, *Janſéniſtes*, *Muſulmans*, en un mot Déiſtes : c'eſt-à-dire, à regarder, comme Voltaire, d'un œil égal les différentes Sectes & Religions de l'Univers, à les mépriſer toutes, à n'en reſpecter aucune. L'homme raiſonnable en eſt indigné, & quiconque aime & reſpecte la Religion ne peut l'entendre ſans horreur.

Heureuſement, vous n'avez ni les agréments, ni la beauté du ſtyle dont votre guide aſſaiſonne les Productions de ſa plume ; il n'eut jamais dit : *l'Académie a voulu que votre Adreſſe SOIT lue, & que chacun donnât, &c. Nous ne ſommes Sçavants que par le deſir de* les *devenir. Vous ne connoiſſez pas ſeulement l'Orthographe. Sçavantas* ſeroit-il tiré de ſes ouvrages ſi feconds en injures ?

L'homme, *né caſque en tête & bouclier en main*, ſçait tout braver ; d'un front d'airain il traite d'*aveugle*, de *bigot*, de *fanatique*, quiconque ne ſouſcrit pas à l'irréligion : mais chez lui ce ne ſont pas des injures. On ſçait que quand elles partent de certaines plumes, elles valent par là même des louanges, & ſont des preuves de vertu.

Vous aviez à opter, Meſſieurs, entre l'*homme raiſonnable*, *foible*, *libertin*. Y avoit-il à balancer ? que répondez-vous ? *Vous inſinuez que notre Académie eſt compoſée de libertins.* Qui ſont ceux qui ſe grattent ? je penſe que vous le ſçavez.

De parler ſans ſçavoir, je n'ai pas la fureur ;
Chez moi l'amour du vrai corrige ſans aigreur.

Corrigendi ſtudio, non conviciandi aviditate,
Corripit veritatis amor. L'ANONYME.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

JE conviens, Monſieur, qu'en fait de Luxe & de Senſualité, *le Luxurieux*, *le Senſuel & le Prodigue ſont très répréhenſibles* aux yeux de la raiſon & de la foi ; & qu'il *y auroit de l'injuſtice à blâmer l'Artiſan* timoré, & à cenſurer *ſes talents* ; parce que *l'amour-propre des deux Sexes* s'étudie à en faire un mauvais uſage : car de quoi n'abuſe pas *un amour* proſcrit par l'Evangile & par la raiſon ?

Vous faites de l'*amour-propre une vertu, pourvu qu'il ait des bornes*. Moi, je le crois *toujours vicieux*. Permettez, qu'avant de changer de ſentiment, ou de vous convaincre, je vous prie de me dire ce que vous entendez par *Amour-propre*, & *quelles bornes le métamorphoſent en Vertu ?* Voltaire ici s'eſt égaré ; ne le prenez pas pour votre guide. En plus d'une matiere on peut dire de lui avec vérité : *Si cæcus cæco ducatum preſtet, ambo in foveam, &c.*

Si mon œil n'apperçoit la Vertu ni le Vice ;
De l'aveugle la main me mène au précipice.

L'ANONYME.

AU CANADIEN CURIEUX.

JE ne ſçais, Monſieur, ſi vous vous ſçaurez gré du conſeil que vous m'avez *charitablement* donné. Afin d'être plus à même de vous inſtruire, je l'ai ſuivi : j'ai relu Voltaire ; mais avec toutes les précautions que dicte la prudence, quand il faut manier la vipere.

Ce *Portrait* eſt le fruit de la bonne lecture :
Vous jugerez, Monſieur, s'il eſt d'après nature.

VOLTAIRE *en petit.*

Ton Auteur, *Uranie*, organe du ſerpent
Fut un jeune Vautour couvé par la vipere.
Sous un maſque étranger fertile en coups de dent,
Il joignit au venin les horreurs de Megere :
De ce ſouffle empeſté ſortit un fiel affreux.
Sans honte, ſans pudeur, de l'antre ténebreux
Sa *Pucelle* adopta tout ce qu'on peut d'obſcene,
Et devint de l'ordure ainſi l'infâme Reine.
Tel fut l'homme à talens ſuſcité par l'enfer,
Pour vomir des leçons dignes de Lucifer.

Au reſte, Monſieur, *Non conviciandi aviditate, corripit veritatis amor.*

Hé ! pourquoi prodiguer encens à l'aventure ?
Sans chercher par manie à dénigrer le beau,
Voltaire & ſes Ecrits ſont tracés en peinture :
La candeur a conduit, & le vrai, mon pinceau ;
La juſtice & l'erreur exigeoient ce tableau.

L'ANONYME.

A L'IMPRIMEUR.

JE ne ſuis plus ſurpris que quelque perſonne cenſée ait dit que le Papier Périodique étoit ſali par certaines productions. L'Adreſſe aux Dames, ſignée le Cenſeur, & les trois différentes réponſes, ſignées les *Friſeurs*, le *Perruquier éduqué*, & le *Garçon Perruquier du Cenſeur* le prouvent. Ce ſont des Ouvrages que vous n'euſſiez jamais dû mettre ſous la preſſe. Outre les invectives groſſieres, les termes impolis, les expreſſions baſſes dont ils ſont chargés, n'eſt-il pas du dernier ridicule, d'avancer que les Friſeurs tiennent à un *Corps*, & même à un Corps *reſpectable*.

Oui, Monſieur, ſi vous avez inſéré (comme je le crois) ces Productions pour fournir matiere *à* rire au Public, vous avez très-bien réuſſi.

L'ETRANGER *Compatiſſant.*

Terre-bonne, le 21 *Novembre* 1778.

Aux Honorables Membres de l'Académie de la Ville de Montréal.

CE n'eſt qu'à votre complaiſance, MESSIEURS, que nous devons l'Eloge flatteur qu'il vous a plu faire de nos Ecrits ; & c'eſt au zele Patriotique qui vous porte à jetter dans cette Colonie les ſemences des Arts & de la Littérature, que nous devons l'honneur que vous nous faites, de vouloir nous incorporer dans votre illuſtre Société.

Noble ſoin ! digne entrepriſe ! il nous ſemble entendre la voix du Canadien vous adreſſer ces paroles : c'eſt donc à vous, *généreux Libérateurs*, qu'étoit reſervée la gloire de briſer les chaînes qui tenoient notre raiſon ſous le joug honteux de l'ignorance ! vous en déchirez le voile obſcur ; nous allons jouir de la lumiere ; nous allons connoître les tréſors de la Science, & notre eſprit va ſe développer en s'ornant des connoiſſances dont l'Etre ſuprême la rendu ſuſceptible. Sans votre ſecours, nous ramperions encore dans cette obſcurité qui nous faiſoit mépriſer de l'Etranger, notamment de cette Nation ſi jalouſe de l'ornement des Belles Lettres ! nous ferons voir enfin que l'ignorance qu'elle nous a reproché juſqu'ici, ne provient pas de la groſſiéreté de notre entendement, mais du défaut d'éducation que nous n'avons pu nous procurer juſqu'à ce moment.

Déja l'émulation commence à faire ſentir ſes aiguillons : déja l'aurore du bon goût qui perce à travers les ténebres des préjugés, nous réveille du ſommeil léthargique où nous étions plongés : nous commençons à ſentir les impreſſions de la lecture des Livres choiſis dont quelques Particuliers enrichiſſent le Pays ; mais en trop petit nombre pour être comparés à l'utilité que l'on pourroit retirer des Bibliothéques publiques qui devroient ſe trouver dans nos Villes.

Qu'un bon Patriote ſe ſent comblé de joie *à* cette riante perſpective qui doit faire un jour le bonheur de ſa Nation ! N'en doutons pas : ce n'eſt qu'en acquérant des connoiſſances que nous pourrons nous procurer ce bonheur de nous voir dignes de la confiance de l'Etranger, & capables de ſoutenir les droits de la nature & de la Patrie. C'eſt cette douce perſpective qui nous fait embraſſer avec tant d'empreſſement les occaſions de nous inſtruire : c'eſt elle qui nous fait ſolliciter l'honneur d'être admis au nombre des membres de votre Inſtitution.

Nous ne pouvons vous offrir que les eſſais d'une plume naiſſante ; nous connoiſſons notre peu de lumiere : ne conſidérez donc en nous que le deſir d'étendre nos foibles connoiſſances, & d'engager, s'il eſt poſſible, par notre exemple, nos Compatriotes-à nous ſuivre dans la carriere où nous allons entrer.

Nous attendons nos LETTRES PATENTES avec impatience ; nous jouiſſons déjà du plaiſir de pouvoir inſérer dans la Feuille nos Productions, comme Membres de VOTRE ACADEMIE. Mais vous voulez nous connoître !.... eſt-ce une néceſſité ?.... pourra-t-il en réſulter quelque choſe d'avantageux pour le bien de la Société, puiſque nos productions ne doivent paroître que ſous des noms empruntés ? diſpenſez-nous-en s'il vous plait, & n'inſiſtez pas ſur cet article. Si nous n'avons pas héſité d'un moment de nous livrer à vous avec franchiſe, ſans vous connoître, pourquoi n'uſeriez-vous pas de la même confiance envers nous ?

Nous pouvons vous aſſurer, en finiſſant, que les ſentiments qui nous ont fait agir juſqu'à ce moment, vous ſeront de ſûrs garants que vous n'aurez jamais lieu de vous repentir de votre indulgence & de votre gracieuſe réception.

Nous ſommes avec la plus parfaite reconnoiſſance, vos zelés Admirateurs.

LE SINCERE.
LE CANADIEN Curieux.

Quebec, le 16 *Novembre* 1778.

AUX FRISEURS DE MONTREAL.

Meſſieurs,

PARCE qu'un Quidam a voulu s'égayer ſur le ridicule des Modes du temps, vous vous êtes émus comme un eſſain d'abeilles, vous avez pris feu comme le tondre (pour parler à la Canadienne) & l'aigreur au front Sourcilleux, vous a ſeule dicté des mots.

Ami de la paix, du repos & des Arts; je hais la diſcorde & le bruit: je voudrois voir ici l'émulation Littéraire encouragée, la licence effrénée des Libelles anéantie, & tous les Etats étayés par le noble ciment des vertus ſociales. Permettez-moi de vous donner mon opinion à l'égard de votre querelle avec le Cenſeur. Cet Ecrivain auroit dû retrancher de ſon Adreſſe aux Dames, les expreſſions de, *Lie des hommes* & de *Mal-élevé*, parce qu'elles ſont trop fortes & déplacées; & vous pouviez vous diſpenſer d'y répondre, par la raiſon qu'elles ſont générales. & que vous êtes tous Citoyens connus. La production de votre antagoniſte n'eſt pas exempte de fautes; le ſtyle des vôtres eſt ſuſceptible de critique, & peut-être *à* ce ſujet, pourroit-on vous dire avec raiſon:

Tant de fleur, Perruquier, ne ſort pas de ton ſac.
Non venit è ſacco, tanta farina tuo.

MODERATUS,

AU CANADIEN CURIEUX.

EN réponſe à votre Adreſſe du 8 du courant. Eſt-ce bien vous, mon cher Canadien Curieux (permettez-moi ce terme, la vraie eſtime & la ſincere affection le dicte) eſt-ce vous, dis-je, qui trouves extraordinaire que je vous donne pour conſeil de jouer une Epigramme, un Sonnet, une Chanſon même, & qui traitez ces objets de mépriſables... il faut vous déſabuſer d'une opinion qui eſt abſolument oppoſée au goût Poétique.

L'Epigramme eſt le premier objet que je vous ai préſenté, & je trouve bien de la difficulté à la compoſer ſuivant les regles de l'Art. On ne trouve pas aiſément le ſel dont elle doit être aſſaiſonnée, & ſans lequel elle eſt fade & inſipide pour la régularité. Il faut ſuivant le guide Poétique,

.....que la fineſſe éclatant à propos
Roule ſur la penſée & non pas ſur les mots.

& il n'eſt pas trop aiſé de concilier l'un & l'autre. Combien d'Auteurs ont écrit dans le genre Epigrammatique, combien peu ont réuſſi. Boileau lui-même, dans le nombre de celles qu'il a compoſé, a manqué aux regles qu'il preſcrivoit. Rouſſeau a avili ſa plume en ce genre, & l'a même proſtituée en aiguiſant la chute de pointes frivoles & indécentes. Grécourt eut mieux réuſſi s'il eut choiſi d'autres ſujets; mais peut-être auſſi moins s'il eut traité des matieres moins accommodées à ſon imagination dépravée. Je ſçais que ſouvent on ne priſe les ouvrages que par la peine que l'on prend de les compoſer, & par le temps que l'on emploie; & que l'Epigramme n'eſt que l'ouvrage d'un moment, puiſque ſuivant le même Auteur,

L'Epigramme plus libre en ſon tour plus borné
N'eſt ſouvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Mais ce bon mot ſe préſente-t-il de lui-même? Vient-il aiſément à vous quand vous le cherchez? non, il vous fuit: & tel compoſe une Ode avec facilité, qui pâlira ſur la recherche de la pointe d'une Epigramme. Eſſayez, Monſieur, & vous connoîtrez ſi j'ai tort.

Venons au Sonnet. Vous vous en êtes formé une idée bien contraire à celles de tous les Poëtes. Je n'emploie, pour vous convaincre, que les Vers du même Auteur.

On dit à ce propos qu'un jour ce Dieu Biſare
Voulant pouſſer à bout, tous les rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuſes loix,
. . . . . .
. . . . . .
Du reſte il l'enrichit d'une beauté ſuprême,
Un Sonnet ſans défaut vaut ſeul un long Poëme.

J'en ſuis convaincu par ma propre expérience; j'en ai compoſé pluſieurs que je ne mettrai au jour que quand je les aurai parfait; quand ſera-ce, je n'en ſçais rien: plus je les travaille plus j'y trouve de défauts. Quelques Odes ſont ſuſpendues à l'attelier, elles ont le même ſort, une ſeule Chanſon me flatte, parce que je trouve qu'elle eſt dans ſon genre, au plus haut point de perfection. Ainſi, ne mépriſez point les Chanſons; toutes choſes nous procurent du plaiſir, cela dépend du goût & de la maniere d'en uſer.

Le reſpect & l'attachement aux Ouvrages des Auteurs que vous cités, eſt une preuve du deſir & des efforts que vous ferez pour imiter ces grands Maîtres: c'eſt un ſentiment plus que louable. Ne déſeſperez pas parvenir au but que vous vous propoſez; mais allez doucement crainte que la reſpiration manque, on eſt bien vîte eſſoufflé quand on court ſans ménagement, & qu'on a une longue route à faire.

Vous croyez que les Sçavants, les gens de goût & honnêtes enterrent les Satyres de Boileau dans la pouſſiere de leur Bibiothéque: non, mon cher Curieux, il n'eſt que les vicieux, ils craignent de ſe reconnoître à quelques-uns des portraits qu'il a fidélement tracé. Elles intéreſſent également aujourd'hui l'humanité, elles en démontrent les foibles, les défauts & les vices qui aujourd'hui dégradent l'homme de ce ſiécle, ainſi qu'ils dégradoient ceux de ſon temps: ſi les Œuvres de *Marot* ne ſe trouve pas aujourd'hui communément dans les Bibliothéques, ce n'eſt pas que ſes Poéſies & tous ſes Ouvrages ne méritent un éloge; l'Auteur tiendra toujours le premier rang parmi les Poëtes de ſon temps; mais la différence de l'idiôme & la difficulté de l'entendre en eſt la ſeule raiſon.... Si nous parlions de même que dans ce temps là, vous liriez ſouvent & toujours avec plaiſir les Œuvres de cet Auteur. Si les Voltaire & Fénelon euſſent vécu dans le ſiécle de Marot, & qu'ils euſſent écrit avec la même pureté de la langue qu'ils ont écrits de notre temps, ils auroient été mépriſés n'étant pas entendu. Santeuil eſt immortaliſé par ſes Hymnes, & perſonne n'a atteint le degré où cet Auteur (en ce genre) eſt parvenu.

Parlons de la licence Poetique; pourquoi n'avez-vous pas voulu faire éclore l'amour dans le cœur, & lui faire prendre gite ſur deux levres, &c. Je ne vous en dis pas davantage. Si nous pouvions nous parler ce ſeroit différemment; & tout ceci ſerviroit, en nous inſtruiſant, à nous égayer.

Vous êtes donc retombé dans l'incertitude qui je ſuis, & toujours déſirant me connoître: voici une eſquiſſe qui pourra vous aider dans votre deſir.

Je parſeme de fleurs la route du cercueuil,
Dans mes plaiſirs j'évite tout écueil,
Dans mes repas je ne bois point d'eau claire,
Penſant beaucoup je ne dors guere,
Et ſuis peu de temps allité.
J'ai quelquefois des ſoins, mais point d'inquiétude,
Le ſoir *à* table, & la nuit à l'étude;
Eſclave de la VERITE',
Peu fait à la timidité;
Moins propre encore à l'arrogance,
Ennemi de la médiſance,
Toujours ſouffert, quelquefois déſiré;
Aux vains propos oppoſant le ſilence,
Peu fortuné ſans indigence.
Je ſuis ſimple en habit, & copie de loin,
De la parure par décence,
De la friſure par beſoin.
Tâchez de me connoître à ces traits.

Je vous quittois ſans vous féliciter de la correſpondance entre l'Anonyme & vous; je ne veux point m'en mêler, je vous laiſſe la gloire de l'abbattre, c'eſt peu de choſe pour vous, bonne ſanté & au Sincere qui ne nous dit rien. LE SPECTATEUR tranquille.

Premiere Queſtion d'Arithmétique.

Il y a 2530 Hommes dans un Fort, avec des proviſions pour ſept mois; mais n'attendant point de ſecours qu'au bout d'onze mois, on demande combien d'hommes il faut mettre dehors afin que les proviſions puiſſent durer juſqu'*à* la fin dudit temps.

Cette queſtion paroîtra ſimple à ceux qui auront des connoiſſances dans l'Arithmétique, mais elle n'eſt propoſée qu'aux Jeunes Gens de cette Ville, qui ne s'appliquent pas aſſez à cette Science; d'ailleurs on leur en donnera de plus compliquées.

Seconde Queſtion.

Si dans une heure de temps il entre, par un conduit, 124 pots d'eau dans un réſervoir qui en contient 425, & que par un tuyau du même réſervoir il en ſorte 98 pots dans une heure, on demande dans combien de temps il ſera rempli.

LOGOGRIPHE.

Iris, pour votre ajuſtement,
Je vous ſuis toujours néceſſaire,
Et mon parfait attachement
Eut toujours le don de vous plaire.
Si des ſept pieds qui ſont mon nom
Vous faites la diſſection,
Vous trouverez un Fleuve, un Prophéte, une écorce,
Qui conſerve du vin, & le goût & la force;
Piége que l'on tend aux poiſſons
Pour les prendre par le hameçon:
Un meuble de toilette, une ville de France,
Ce que l'homme ſur lui porte dès ſon enfance;
Deux Papes, certain nom, ſymbole de blancheur,
Lien ou ligature, utile au Laboureur,
Ce qui forma jadis une ſainte couronne;
S'il m'en vient une, Iris, d'abord je vous la donne.

Lettre de la Sœur des Anges, *Religieuſe de l'Annonciade, à M.* de Voltaire *ſon Neveu.*

QUE vous tenez mal votre parole, mon cher Neveu! Vous m'aviez promis de reſpecter la Religion & ceux qui la pratiquent, & ce ſont tous les jours de nouveaux outrages de votre part. Que voulez-vous à ces Religieuſes, que vous vilipendez dans toutes vos brochures, & que vous peignez comme des eſclaves malheureuſes? Vous qui vous piquez d'être humain, pourquoi inſultez-vous à leur infortune? Si elles ſupportent le joug avec réſignation, on doit les admirer; ſi c'eſt avec impatience, il faut les plaindre, & non pas les inſulter. Vous parlez ſans ceſſe de faire du bien & vous faites du mal; vous voulez ſoulager des infortunés & vous aggravez le fardeau des malheureux. Il ne reſtoit à de pauvres Religieuſes, après l'entier abandon des eſpérances du ſiécle, que l'idée qu'on reſpectoit leur état, & qu'on partageoit leurs peines: & vous, Philoſophe ſenſible, vous conſolateur des hommes, vous chantre de la vertu, vous leur enlevez cette foible conſolation.

Pourquoi voulez-vous ouvrir les Cloîtres? Vous n'auriez pas aujourd'hui quatre-vingt mille livres de rente, ſi aucune de vos Parentes n'y étoit entrée. Nos Villes ſont remplies de vieilles filles, & vous vous plaignez ſans ceſſe du mal que font les Couvens. Commencez à ſacrifier une partie de votre fortune, à faire établir les célibataires du ſiécle, & puis vous parlerez de rendre utiles les célibataires de la Religion. Mais je vous connois, mon cher Neveu; vous êtes bien éloigné de propoſer ce projet & de le faire valoir à vos dépens. Il s'agit bien moins de l'intérêt de la population, dont vous vous ſouciez fort peu, que de celui de votre commerce Typographique qui vous tient fort à cœur. Il faut plaire aux gens du monde, & vous cherchez des ridicules hors du monde.

Ne craignez rien, mon ami, pour l'extinction de l'eſpece humaine; elle n'abonde que trop, ſur-tout en Poëtes obſcenes, & en Philoſophes téméraires. A-t-on jamais vu dans aucun ſiécle (grace à vos ſermons ſur le luxe) autant de Comédiens, de Baladins, de Farceurs, de Muſiciens, de Parfumeurs, de Perruquiers, de Courtiſannes qu'on en voit à préſent? L'Egypte n'avoit pas autant de ſauterelles. Soyez reconnoiſſant au moins une fois en votre vie; & convenez que ſi vous ne devez pas beaucoup aux Religieuſes, vous avez d'aſſez grandes obligations aux Religieux. Les *Jéſuites* vous ont inſpiré le goût des Belles-Lettres & de la vertu, & ſi vous n'avez profité que de la partie la moins importante de leurs leçons, ce n'eſt pas leur faute. Comment auriez-vous compoſé votre *Hiſtoire générale*, ſans le ſecours de ces ſavans Solitaires dont vous enviez tant les richeſſes & ſi peu les vertus. Mais il y a plus, les mains laborieuſes de ces vertueux Cénobites n'ont-elles pas défriché & fertiliſé les Cantons les plus ſtériles, & peut-être celui que vous habitez? Leurs domaines ne ſont-ils pas encore la portion de l'Etat la plus peuplée & la mieux cultivée? Leurs maiſons ne ſont-elles pas la reſſource de tant d'autres, qu'elles ſoulagent du poids d'une trop nombreuſe famille?

(La ſuite l'Ordinaire prochain.)

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

N°. XXVII. (99) (1778.)

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 2 DECEMBRE.

Lettre de la Sœur des Anges, *Religieuſe de l'Annonciade, à M.* de Voltaire *ſon Neveu.*

(SUITE.)

Beaucoup de familles illuſtres n'ont elles pas été relevées dans leurs chûtes par elles, & ſoutenues dans une ſplendeur utile au ſervice du Roi & au bien du Royaume ?

Quand on a de la raiſon & de l'humanité, peut-on être jaloux des biens Eccléſiaſtiques ? Ne ſont-ils pas le patrimoine de ces Communautés, où la plus pure charité s'exerce avec une généroſité ſi héroique ? N'en a-t-on pas donné une partie à ces Hôpitaux, où l'indigence eſt ſecourue par un ſexe délicat, *qui ſacrifie la beauté & la jeuneſſe, & ſouvent la haute naiſſance, pour ſoulager ce ramas des miſeres humaines, ſi humiliantes pour notre orgueil & ſi révoltantes pour notre délicateſſe ?*

Les biens Eccléſiaſtiques ne ſont-ils pas encore le partage de ces Colléges, de ces Séminaires, de ces Ecoles néceſſaires plus que jamais *à* l'éducation de la jeuneſſe ? L'avantage de l'Etat, celui de la Religion ſe réuniſſent pour vous impoſer ſilence. Voyez le *bien* où il eſt & ne vous piquez pas de chercher un *mieux*, qui ſeroit peut-être le pire.

Qu'il eſt mal-adroit de ſe plaindre ſans ceſſe que l'Egliſe dépeuple l'Etat ! Il y a ſoixante ans que chaque maiſon Religieuſe (quoique le nombre en fût bien plus grand alors) comptoit au moins le double de ſujets plus qu'aujourd'hui. Le Royaume n'en avoit pas moins plus d'un million d'hommes qu'il n'en poſſéde. Avouez, que ce n'eſt pas le Clergé ſéculier ou régulier, qui nuit à la population ; & vous qui voulez qu'on tolére les erreurs monſtrueuſes des Idolâtres, des Turcs, des Quakres, tolérez les vertus de vos concitoyens. Adouciſſez l'âcreté de vos déclamations contre les Religieux, & ſur-tout contre les Religieuſes. Tandis que vous vomiſſez votre bile contre nous, il y a peut-être trois mille Solitaires vertueux, qui levent des mains pures au Ciel, pour détourner les fléaux prêts à fondre ſur vous. " Donnez-lui, diſent-ils au Pere des miſéricordes, la paix, la ſanté & le bonheur ; que ſon cœur ſe tourne vers vous ; qu'après vous avoir blaſphémé, il s'occupe à vous ſervir, à vous louer ; qu'ayant vécu en Ange de ténébres, il reconnoiſſe ſes erreurs, ſes égaremens, & qu'il finiſſe comme un Ange de lumiere. " Je me joins à ces bonnes ames, mon cher Neveu ; & comme je m'intéreſſerai toujours à la vôtre, je dois finir par quelques avis qui peut-être ne ſeront pas inutiles.

Vous déclamez ſans ceſſe contre des perſonnes que vous ſuppoſez être malheureuſes, cela n'eſt pas humain ; vous les injuriez, cela n'eſt pas noble ; vous oppoſez ſans ceſſe au tableau de leurs vertus celui des bienfaits que vous dites répandre ſur les infortunés, cela n'eſt pas modeſte. Le Chrétien ſe taît ſur le bien qu'il fait ; le ſage n'en parle point. Vous avez marié l'orpheline, vous avez donné retraite à un Jéſuite. Voilà qui eſt bien ; mais ne les attachez pas ſans ceſſe à votre char ; ne les produiſez pas aux yeux de toute l'Europe, comme des eſclaves traînés par le triomphateur. L'édition des œuvres du grand *Corneille* n'a pas peu ſervi à vous-même & à ſa petite niéce ; & l'homme d'eſprit que vous avez recueilli ne vous a pas toujours été inutile. M. *Helvetius* & M. de *Silhouette* ont ſoulagé plus de malheureux que vous ; mais jamais ils ne ſe ſont aviſés de donner leurs noms dans leurs brochures. Publier les bienfaits, c'eſt ſe payer de ſes mains. Gardez ſur-tout le ſilence ſur l'Egliſe que vous avez réparée, car il vaudroit beaucoup mieux ne pas déchirer le ſein de l'Egliſe univerſelle que d'embellir des Chapelles de Village. Je ſuis toute à vous, &c. &c. &c.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

EST-CE par votre derniere piece que vous prétendez vous faire connoître ? je n'en crois rien. L'*atelier*, à mon avis eſt ſa place ; il falloit l'y laiſſer ſuſpendre avec *Odes* & *Sonnets* : vous euſſiez parfait le tout à loiſir.

Partiſan de la Vérité,
Sans y connoître avec le Sage
Le peſant joug de l'*eſclavage*,
Je vous le dis ſans vanité.

N'aviez-vous pas corrigé les Vers du *Canadien Curieux ?* En conſéquence, le Public ſe flattoit que votre verve en enfanteroit de corrects, de bien limés. Fruſtré de ſon attente, il vous prie d'avertir vos éléves, que l'*e muet final précédé d'une voyelle, s'il n'eſt ſuivi d'une lettre qui le mange, ne peut entrer avec grace dans le corps*

du vers ; & que plus la dureté en eſt ſenſible, moins la licence en eſt tolerable.

Ainſi l'Académie des Sciences, au moins de Paris, ne vous paſſera jamais ce Vers.

Je ſuis ſimple en habit, & *copie* de loin.

Souſcririez-vous à celui ci, beaucoup moins dur ?

Critique eſt bien placée, & *paye* le zoïle.

Quoiqu'il en ſoit ; *peu fait à la timidité*, ne perdez pas courage ; la fois prochaine vous réuſſirez mieux. Mais puiſque vous vous piquez avec raiſon d'exactitude, & que vous êtes en état de mieux faire, ne rimez plus *déſiré* avec *timidité*. Cette rime a beaucoup près n'eſt pas *riche*, quand *on* ne *copie* pas *de loin de la friſure par beſoin*.

L'ANONYME.

A L'IMPRIMEUR.

JE ſuis ſurpris, Monſieur, que votre bonne volonté à vouloir contenter le Public, ne ſoit ſuivie de l'émulation de tous les Gens Lettrés de cette Province, & que d'autres tuent le temps en l'employant à des Productions auſſi baſſes qu'inutiles. Tâchez, Monſieur, de les diſſuader de tels projets, au riſque de refuſer de ſemblables écrits ; & vous obligerez celui qui, ne déſirant de voir dans votre Papier Périodique, que quelques pieces inſtructives & agréables, a l'honneur d'être,

Votre très-humble ſerviteur & ami.

M. O. S.

Montréal, *le* 30 *Novembre* 1778.

Québec, *le* 24 *Novembre* 1778.

AU PLAGIAIRE ANONYME.

EST-ce ainſi, Monſieur ; que vous pretendez affronter impunément le public, en m'adreſſant un écrit qui n'eſt pas de vous : Et vous ne craignez pas d'être découvert ! vous avez copié daus les ouvrages de l'Abbé Nonnote une douzaine de phraſes éparſes, que vous avez mutilé, pour leur donner quelque liaiſon ; & vous penſez nous faire croire qu'elles ſont de votre cru ! la ruſe eſt groſſiere : nous ſçavons lire ; & pour vous en convaincre, je vous citerai, page pour page, ligne pour ligne, les endroits qu'il vous a plu piller ; & dont vous avez compoſé votre Adreſſe. Il faut vous démaſquer depuis les pieds juſqu'à la tête & montrer votre ſupercherie. Puiſſe cette mortification vous rendre plus reſervé à l'avenir ! puiſſe-t-elle être une Leçon à tous les Plagiaires vos imitateurs !

Qu'on liſe ce que répond Nonnote, dans ſon 2 volume des Erreurs de Voltaire, aux Philoſophes inſulaires auxquels Voltaire fait dire que l'ame eſt une horloge que Dieu nous à donné à gouverner ; *& nous vous diſons que votre propoſition n'eſt qu'un amas de paroles inintelligibles ; parce qu'il n'y a que deux choſes dans l'homme, l'ame & le corps. L'ame étant une horloge, & le corps un amas de matiere, nous ne devinons pas qu'elle eſt cette troiſieme matiere, ce nous que vous établiſſez pour gouverner cette horloge ; une horloge ne peut pas ſe monter, ſe regler elle même ; la matiere eſt incapable de le faire ; qu'elle eſt donc cette troiſieme choſe qui la regle & qui la gouverne !* n'oſez vous pas vous ſervir des mêmes expreſſions ? à quelques mots près vous n'y avez rien changé. Qu'aviez vous beſoin de placer en cet endroit ces mots de Voltaire, *il nous paroît que la penſée pourroit bien être un préſent du Créateur fait à la matiere, à ces êtres penſants !* ils ne ſignifient rien là.

Les 17 lignes ſuivantes ſont mieux copiées ; c'eſt à dire mot pour mot. On les trouve dans l'Anti Dictionnaire Philoſophique, au chap. de l'immortalité de l'ame, pages 497. 498. 500. Ce que vous faites dire à Voltaire eſt de la Mettrie ſeulement ; ou plutôt, c'eſt Nonnote qui le met dans la bouche des Philoſophes en général. Voltaire put croire la matiere penſante, mais il ne nia jamais l'immortalité de l'ame : *pour le coup*, dit Nonnote, *Voltaire penſe comme les chrétiens, il croit l'immortalité de l'ame.* Voyez ſes Erreurs tome 2 au chapitre immortalité.

Un peu plus loin, ſe trouvent encore 16 lignes recueillies dans le chap. *liberté* de l'Anti-Dictionnaire Philoſophique, *je ſçais que dans ſes premiers ouvrages* &c. apprenez en paſſant que Voltaire n'avoit pas grand tort de dire que la volonté libre ne paroiſſoit à Locke qu'une chimere, lui qui avoit dit : *nous ne ſerons jamais capables de connoître ſi un être matériel penſe ou non.*

En ſuite ce que Voltaire dit au Roi de pruſſe ; vous avez extrait ces cinq lignes des Erreurs de Voltaire au chap. 11 de la liberté, page 96. Vous avez bien la mine d'ignorer ce que c'eſt qu'une ſcience conjecturale.

Le reſte n'eſt pas plus de vous ; je ſuis certain de l'avoir lu dans les mêmes ouvrages ; mais ma foi, je ſuis las de feuilleter : la nuit eſt déja fort avancée. Vous finiſſez cependant très-mal ; car où prenez vous que Voltaire eſt mon Idole l'ai-je préconiſé quelque part, je ne voulois que vous empêcher de lui attribuer ce quil n'a point penſé. Euſſiez vous manqué dans toute autre matiere, je vous aurois repris de même. N'empruntez plus, je vous prie des armes étrangeres pour me combattre, ou ceſſez de m'écrire ! Si cependant vous vous amendez & continuez de traiter le même ſujet, vous aurez la bonté d'établir un ſyſtême fixe auquel je puiſſe répondre ; & de vous exprimer plus clairement. Ayez la complaiſance de voir le 27eme chapitre des Mêlanges de littérature tom. IV. vous y trouverez le véritable ſens de ce que dit Voltaire, en comparant l'ame à une horloge : ce n'eſt qu'une périphraſe qui ſeule ne ſignifie rien, mais dont il faut lire ce qui la précéde. Il y a dans la Nouvelle Heloiſe de J. J. Rouſſeau un chapitre entier en faveur du Suicide ; liſez le ſuivant ; & vous apprenez comment on doit l'interpréter. Il en eſt ainſi de tout ce qu'on lit. Ne m'en voulez point ! c'eſt à vous même que vous devez vous en prendre ; tout m'oblige à rendre hommage à la vérité. Votre ami,

LE CANADIEN Curieux.

AU SINCERE ET AU CANADIEN CURIEUX.

MESSIEURS,

VOtre Adreſſe du 16 Novembre, à l'Académie, fait votre éloge, & le Corps eſt ſi flatté ; que dans l'Aſſemblée tenue le 22 pour délibérer ſur quelques matieres agitées dans le Papier Périodique, votre agrégation fut fortement ſollicitée & appuyée par le Préſident & tous les Membres : je vous avoue même que je reçus des reproches pour n'avoir pas expédié vos Lettres Patentes. Il m'a été impoſé pour cauſe de ma né-

gligence, le plaiſir de vous répondre au nom de l'Académie; j'ai accepté avec joie la charge qui m'eſt donnée, & je m'en acquitterai, non pas auſſi bien que je voudrai, mais le mieux que je pourrai. Je vous previens qu'il n'eſt pas poſſible que je rende cette ſatisfaction que chacun des Membres témoigna à la lecture de votre Adreſſe, je ferois des efforts inutiles.

Non, Meſſieurs, ce n'eſt point *à* notre complaiſance que vous devez l'éloge que nous avons fait de vos écrits, c'eſt à vos écrits même. Ne nous glorifions point de nos talents, faiſons-en un uſage qui puiſſe contribuer *à* notre ſatisfaction, & à l'avantage de nos Compatriotes. L'Académie avoue que l'entrepriſe de former des Eléves, eſt noble & louable; mais, Meſſieurs, convenez avec elle qu'elle eſt un peu hardie. Le deſſein de rompre les liens de l'Ignorance, dans un pays où le préjugé tient la place de la raiſon. Ce deſſein, dis-je, eſt téméraire dans l'exécution. Eſſayer de déchirer ce voile épais qui enveloppe tant de génies, eſt une tentative d'autant plus difficile à conduire à ſa fin, que ces mêmes génies ſuſceptibles de bonnes impreſſions, ſont gouvernés par des caracteres hauts, préſomptueux; la plupart ignorants, & payant de leur ſuffiſance ſeulement. Gémiſſez avec nous du peu d'émulation qui regne dans cette Colonie, faiſons tous enſemble des efforts pour l'exciter; qu'un chacun de nous porte le flambeau de ſes lumieres pour diſſiper les ténebres de l'ignorance, que nous devons regarder comme une maladie épidémique.

Le titre de *généreux Libérateurs*, qu'il vous plait donner aux Membres de l'Académie, ne nous flattent qu'autant que nos travaux auront le ſuccès que nous en eſpérons. Cette Académie naiſſante n'a jamais cru que l'ignorance des naturels du Pays provenoit du peu de diſpoſition: le Canadien eſt intelligent, mais en général peu inſtruit. D'où provient cet abus? vous le ſçavez, Meſſieurs, & aucun ſenſé ne l'ignore.

Il a été réſolu dans la derniere Aſſemblée, que dès ce jour vous êtes agrégés au Corps de l'Académie, & vos noms inſcrits dans le Régiſtres; vous êtes autoriſés & avez droit, comme Membres de l'Académie, d'inſérer vos Productions dans la Feuille de Montréal, & même au préjudice de tous autres point agrégés au Corps, avec injonction à moi ſouſſigné Secretaire, d'expédier le plutôt poſſible des Lettres Patentes ſuivant votre déſir ſous le ſceau de l'Académie, à quoi je me conformerai.

Pour vous témoigner, Meſſieurs, les ſentiments d'eſtime, d'amitié, & vous aſſurer la confédération Littéraire que l'Académie forme, déſire & ſe promet continuer avec vous, il m'eſt auſſi enjoint de vous faire part des Délibérations de l'aſſemblée du 22, ainſi que de toutes celles qui ſeront faites à l'avenir.

M. le Préſident repréſenta que depuis quelque temps, le Papier Périodique étoit regardé comme un canal où pluſieurs hommes ſans ſçavoir & ſans état, verſoient abondamment les égouts de leur ignorance & de leur préſomption; que même dans les trois dernieres Feuilles étoient pluſieurs Productions indécentes, tant par le ſujet que par la diction, comme l'Adreſſe aux Dames, ſignée le Cenſeur, les trois réponſes à cette Adreſſe, ſignées les Friſeurs, le Perruquier éduqué & le Garçon perruquier du Cenſeur; il obſerva que ces Productions ſortoient toutes du même cerveau: auſſi ce n'eſt que *Goguettes*. On ne peut, dit-il, s'empêcher de connoître que le tout eſt du même Auteur, ainſi que l'Adreſſe au Secretaire de l'Académie, ſignée J. M. où eſt encore parlé de *Goguettes*: & comme, ajouta M. le Préſident, le deſſein de l'Académie n'eſt point & ne fut jamais d'ennuyer le Lecteur par des Productions auſſi frivoles & baſſes, qui ne tendent, ni à exciter ſon émulation, ni à procurer ſon inſtruction; il doit être réſolu, & je requiers l'aſſemblée qu'il ſoit décidé que dorénavant il ne ſera inſéré dans la Feuille aucun Ecrit de quelque nature qu'il puiſſe être, quelque matiere qu'il traite, que lorſqu'il aura été lu & corrigé, s'il le faut, par VOTRE AMI, un des Membres de notre Corps. Qu'il ſoit expreſſément prohibé au Sieur Imprimeur, Membre de la Société, d'en inſérer aucun dans la Feuille ſans ce préalable.

Il fut queſtion de l'Adreſſe ſignée *Moderatus*; le bon ſens l'a dictée: Nous ne connoiſſons point le nom de l'Auteur. Pourquoi ſe cache-t-il? L'Aſſemblée convint de ne refuſer aucune de ſes Productions, perſuadée qu'il ſera toujours auſſi moderé; ou que s'il s'écarte de la modération, il y ſera forcé par quelque Ecrivain téméraire.

Nous ne connoiſſons pas plus l'*Etranger compatiſſant*, mais nous lui ſommes & ſerons toujours obligés de ſes conſeils; l'Imprimeur ſans doute répondra à ſon Adreſſe.

L'Obſervateur, ſans blâmer l'Académie du déſir de vous connoître, repréſenta qu'il pourroit réſulter de cette curioſité, un déſavantage à la Société, ou du moins un refroidiſſement de votre part. Il fut décidé, ſur ſes repréſentations, que le Corps n'inſiſteroit point ſur cet article; que vos Ouvrages vous démontroient ſuffiſamment pour nous convaincre de vos talents, qu'une noble émulation, & les efforts que vous faites pour en partager le fruit avec vos Compatriotes, rendent inappréciables, que nous déſirerions qu'ils ſuivent votre exemple.

Telles ſont, Meſſieurs, les réſolutions de l'Académie qu'elle eſpére que vous approuverez, & ſoyez perſuadé que je ne négligerai pas de vous faire part de tout ce qui ſera agité dans nos Aſſemblées.

Le Préſident ajoute à ma Lettre que votre réception dans le Corps n'eſt point l'effet de l'indulgence, mais un hommage que nous devons à votre mérite, qu'il y auroit de l'injuſtice de vous le refuſer.

Je vous prie, Meſſieurs, de m'excuſer ſi je n'ai pas encore expédié vos LETTRES. Vous n'ignorez pas que nous avons tous nos occupations particulieres; mais je ferai en ſorte que vous ne me reprocherez pas ma négligence, & ſuis avec une vraie eſtime, votre ſincere Admirateur.

L. S. P. L. R. T.
Secretaire de l'Académie.

A L'IMPRIMEUR,
AS SPECTATEUR TRANQUILLE,
A VOTRE AMI,
AU CANADIEN CURIEUX
ET AU SINCERE.

Messieurs,

LA déférence que nous avons pour les perſonnes qui ſe donnent la peine de nous inſtruire, nous a obligé de garder juſqu'à ce jour un profond ſilence; nous

avons, nou l'avouons, Meſſieurs, rougi de nos Productions, &nous devons à quelques perſonnes cenſées la réſolutionde convenir avec vous de nos erreurs. Nous vous prionsde ne nous enviſager que comme des outils conduits parles mains de l'ouvrier..... Auſſi, ſans manquer à ce qe nous leur devons, à la reconnoiſſance, pour les peines qu'ils ſe donnent ou paroiſſent prendre pour nous conduire dans le ſentier des Sciences : & en même-temps perſuadés & convaincu que les travaux auxquels vous vous occupés, ſont l'effet de votre eſtime & de votre indulgence pour nous. Nous ſommes décidés, Meſſieurs, après une mûre réflexion, ſuivant le conſeil de bien des perſonnes Lettrées, & autant ſuivant notre inclintion, de vous faire l'aveu de notre foibleſſe. Nous étionscomme des vaſes de terre dans les mains du Potier ; mais heureuſement nous ſommes déſabuſés, nous ſommes en ecret vos admirateurs. Nous n'oſons nous montrer tels, nos Condiſciples en ſeroient jaloux, nos Maîtres irrités ; mais nous devons rendre hommage aux Sciences, acompagnée de la Vertu.

Nous nesommes pas aſſez érudits pour oſer vous demander une place dans l'Académie ; mais du moins accordez-nous la ſatisfaction de ſçavoir que vous êtes perſuadé que ſi nous avons quelque part à l'écrit ſigné les Ecoliersde Montréal, c'eſt malgré nous. Nous ferons dorénavant tous nos efforts pour mériter votre eſtime, par lesmoyens que nous employerons pour attirer vos ſuffrage, & ſommes avec reſpect ;

Meſſieurs, Vos Admirateurs.

LES TROIS AMIS.

A LETRANGER COMPATISSANT.

JE ſuis oligé d'avouer ; mais quoi, Monſieur, me feriez-vus un crime de ma complaiſance ? Je conviens qu'elle eſt outrée, & que j'aurois dû, ſi je ne me reſpectois pas moi-même, du moins avoir aſſez d'égard par le Public qui daigne m'honorer de ſon ſuffrage, pur ne pas mettre au jour des Productions auſſi frivoles que celles que vous citées. Je peux vous aſſurer quedepuis cette querelle, il n'eſt pas un quelqu'un de bn ſens qui ne m'ait reproché ma trop grande facilité.Mais j'eſpére, Monſieur, que vous, ni aucun autre ne me feront à l'avenir de pareils reproches : je ſuis décidé à enſevelir dans la pouſſiere toutes les Productions en ce genre, & de n'admettre que celles agréables & inſtructives. J'aime mieux courir le riſque de déplaireà un ou deux particuliers, que d'expoſer mon Art & moi-même au mépris public.

Je vous uis obligé de votre avis ; je vous promets d'en profitr, & ſuis avec reconnoiſſance.

L'IMPRIMEUR.

SOLUTON De la premiere Queſtion de Géométrie, propoſée dans la Gazette du 11 de Nov.

Le Triagle rectangle requis, eſt celui qui eſt formé par les tris nombres entiers 20, 48 & 52, leſquels etant diviſs ſéparement par ſon plus petit nombre générateur, qi eſt 4, donneront 5, 12 & 13 pour les côtés d'un autretriangle rectangle, dont la ſuperficie ſera égale à ſon contour.

Car 5, 12 & 13 font 30, & 12 multiplié par 5, produit 60, dont la moitié eſt 30.

SONNET.

ASSEZ près d'un Bluteau, une pipe à la main,
Chaque ſoir accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixés vers terre, & l'ame mutinée,
Je ſonge aux cruautés de mon ſort inhumain.

L'eſpoir qui me remet du jour au lendemain,
Eſſaie à gagner temps ſur ma peine obſtinée,
Et me venant promettre une autre deſtinée,
Me fait monter plus haut, qu'un Tréſorier Romain.

Mais à peine cette herbe eſt-elle miſe en cendre,
Qu'en mon premier état il me convient deſcendre,
Et paſſer mes ennuis à redire ſouvent ;

Non je ne trouve point beaucoup de différence,
De prendre du tabac, à vivre d'eſpérance,
Car l'un n'eſt que fumée, & l'autre n'eſt que vent.

L'EXILE'.

SOLUTIONS Des deux premieres Queſtions d'Arithmétique, du 25 Novembre.

La premiere, il faut mettre hors du Fort, 920 hommes.
La ſeconde, le Réſervoir ſera plein en 16 heures 21 minutes 36 ſecondes.

Troiſieme Queſtion d'Arithmétique.

Un particulier eſt chargé de diſtribuer aux pauvres, la ſomme de 820 liv. 12*ſ.* 6. den. argent d'Halifax, comme il ſuit ; ſçavoir, de donner par chaque jour, à 32 hommes pauvres & infirmes, chacun, 8 deniers & demi d'Halifax, *à* 70 pauvres veuves, chacune, 5 den. & demi, & à 40 pauvres Orphélins, à chacun 3 den. trois-quarts. On demande dans combien de jours il aura diſpoſé de ladite ſomme.

Quatrieme Queſtion.

Un homme prête une certaine ſomme d'argent à raiſon de 6 par cent, pendant le temps de 5 annés & ſix mois, & à la fin de ce temps il reçoit, pour l'intérêt de ladite ſomme, 478 liv. 10 ſols. On demande quel eſt le principal.

Cinquieme Queſtion.

Six aunes & demie d'étoffes, pour 6 liv. 3 ſols 4 den. le tout ; on demande à combien revient l'aune.

Sixieme Queſtion.

Un homme entre dans une Egliſe, prie Dieu de lui faire doubler l'argent qu'il a dans ſa poche, promettant, s'il eſt exaucé, de donner en ſortant, 3 liv. aux pauvres ; ſon argent double, & donne aux pauvres, les 3 livres promis. Entre dans une ſeconde, fait la même priere & même promeſſe ; ſon argent double, & donne aux pauvres, les 3 liv. promis. Entre enfin dans une troiſieme, même priere & même promeſſe, ſon argent double encore, & donne aux pauvres, les 3 livres promis ; à cette fois ſe trouve ſans le ſol.

On demande combien cet homme devoit avoir dans ſa poche quand il eſt entré dans la premiere Egliſe.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

Nº. XXVIII. (103) (778.)

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 9 DECEMBRE.

A L'IMPRIMEUR.

J'Ai fait voir la Chanſon & l'Adreſſe à l'Etranger, que vous refuſez d'imprimer, tandis que votre Papier fourmille d'injures.—Avez-vous deux balances? Comment avez-vous pu imprimer l'Adreſſe des Trois Amis? & la laiſſer fabriquer? à qui a de l'eſprit, un mot ſuffit.

Au prétendu CANADIEN CURIEUX.

QUEL fracas! .... *Parturiunt montes* .... &c. &c.
Une montagne enfante ... ah! je vois la ſouris!...
Venez petite-Belle; engendrez le ſouris.

Sous quel maſque paroiſſez-vous, Monſieur? Eſt-ce de la place Maubert que vient la Replique qui porte votre nom? elle en eſt digne: car on y reconnoît la bête au poil, l'Ecrivain au ſtyle qui n'eſt pas le vôtre. Ainſi, cher Canadien, c'eſt au *Zoile* pilleur de *Greſſet* qu'il faut répondre. Je l'avois épargné en le faiſant charitablement avertir que gens qui ſçavent lire, avoient mot pour mot ſon envoi au Compliment dans l'ex-Jéſuite, à l'exception d'une faute qui étoit de ſon cru, & ſur laquelle il affectoit de conſulter; qu'il ne lui convenoit donc pas de tant ſe recrier contre le *Plagiat* de jeunes gens qui cherchoient à former leur ſtyle.

Mon écrit fut alors ſupprimé, n'ayant jamais eu intention de hontoyer qui que ce ſoit. Les groſſiertés dites aux Ecoliers obligerent *à* lui en toucher plus tard un mot, pour qu'il ne les détournât pas de leur devoir & de l'application à la Langue Latine. Il permit alors de puiſer dans des bonnes ſources des penſées éparſes, pourvu qu'elles fuſſent bien liées. *Qu'on eſſaie* dit une perſonne reſpectable, *vous l'entendrez vomir de nouvelles injures, car il prétend avoir le droit de piller ſeul impunément.* L'épreuve qu'on en fit, prouve qu'on ſçavoit quelque choſe de la *Science conjecturale*, qu'il ignoroit lors de l'*Envoi du Compliment*. Qu'il obſerve en paſſant, qu'en fait de raiſonnements & de preuves éparſes, il eſt libre *à* un chacun de les puiſer, analyſer, ſans paſſer pour Plagiaires; & qu'il n'en eſt pas de même d'une piéce de Vers.

Mais pour venir au fait de la replique. Je me flatte qu'en déclamant contre moi, il commence *à* mépriſer *Voltaire*. Je me ſçaurai même gré du ſtratageme, ſi par là je réuſſis à l'attacher à la lecture d'un livre, d'autant plus propre à l'inſtruire, qu'il dévoile au parfait une partie des mépriſes, des contradictions & es erreurs de l'*Oracle* des eſprits ſuperficiels de nos jous.

Membre de l'Académie qui l'encenſe, vus n'en faites pas, dites-vous, *votre idole*: je vous e. félicite; mais convenez que cette qualité à laquelle vus paroiſſiez aſpirer, jointe à l'immortalité promiſe: Voltaire, en la compagnie de l'inimitable & vertueu: *Fénelon*, devoit vous en faire ſoupçonner partiſan déclré. Prenez garde, on épouſe aiſément les opinions du Corps auquel on s'attache: je ſuppoſe que vous n'imitere pas *Voltaire* à qui les *oui* & les *non* coutoient ſi peu, qu'il changeoit plus ſouvent de ſentiments que de linge

A cette condition, raiſonnons. Qu'importe, lorſqu'on ne cherche qu'à déſabuſer, & non à filler, de qui ſoit le raiſonnement, dès qu'il eſt juſte, concluant?... Vous me taxiez d'abord *d'avancés faux*; vus demandiez d'un ton ironique: (car je mépriſe &oublie les injures): Voltaire *attribue-t-il tout à la matiere?* l'homme chez lui *eſt-il une horloge?* Je vous répondis par ces mots de Voltaire, *il paroît que la penſée purroit bien être un préſent du Créateur fait à LA MATIERE..... A CES ETRES QUE NOUS NOMMONS PENSANTS.* Vous ne comprenez pas ce que je puis en conclure. Ecoutez. N'eſt-ce pas là tout attribuer à *la matiere?* Si la matiere *cet être penſant*, la matiere ſe diſſot, ſe corrompt; que devient l'immortalité? Sont-ce l *des périphraſes qui ne ſignifient rien* dans Voltaire?.. Non, Monſieur, rien de bon, de Chrétien, de ſenſé, ...Avançons. Selon vous, *Voltaire n'avoit pas tort de dire ue la volonté libre ne paroiſſoit à Locke qu'une chimre.* Pourquoi? parce qu'*il a dit*; *nous ne ſerons jamas capables de connoître ſi un être matériel penſe ou non.* 1°. Vous omettez le *peut-être* de Locke. 2°. Si vous aviez lu Locke, vous conviendriez que ceci lui eſt échappé inconſidérément, puiſqu'en cent endroits il démontre par principes que *la matiere ne peut penſer*. Liſez rt. *Locke*. 3°. Avez-vous deux balances? Voltaire le di, le redit avec affectation; il donne la propoſition échappée à Locke comme une vérité vainement attaquée par les Théologiens; & ſelon vous, il eſt partiſan dela liberté. De quoi cela *a-t-il la mine?* 4°. Il y a pus. Je lis Locke; la liberté y eſt analyſée, établie, prouvée; *l'homme y eſt libre autant qu'il eſt poſſible à la liberté de le rendre libre, ſi je puis*, dit-il, *m'exprime ainſi.* Je lis Voltaire, que ſon langage eſt différent! *Si nous*

étions libres, il n'y auroit point de Dieu, ou *Dieu n'auroit qu'une Science conjecturale*. Il ne ſeroit, à ce qu'il opine, qu'un conjecturer plus fin, plus pénétrant que les hommes : donc Voltaire *ne s'entend pas quand il dit, l'homme eſt libre*. 5°. Votre argument contre Locke en faveur de Voltaire eſt-il concluant ? ne l'eſt-il pas ? choiſiſſez..... S'il ne l'eſt pas ; convenez de votre mépriſe... S'il l'eſt ; avouez que Voltaire a été ennemi de la liberté de l'homme. Continuez à lire l'Abbé Nonnote ; vous y apprendrez que les dogmes de la ſpiritualité de l'ame, de ſon immortalité, de ſa liberté ne ſont pas problêmatique, comme Voltaire voudroit en plus d'un endroit l'inſinuer. Que dis-je *inſinuer ?* il l'avance éfrontément. Ainſi quand l'Abbé Nonnote dit : POUR LE COUP, *il penſe en chrétien, il croit l'immortalité de l'ame*, c'eſt de l'endroit qu'il refute dont il parle. Car il eſt évident qu'un Chrétien ne ſe borne pas à faire de Dieu un fin & ſubtil conjecturer : & que l'immortalité de l'ame eſt chez lui un dogme de foi, & non un problême. Ces mots POUR LE COUP le diſent aſſez clairement : mais il eſt gens qui ne voyent pas en plein jour.

Vous m'avez mis armes en main ; étoit-ce pour vous battre ? Ecris-je enfin *clairement ?* me comprenez-vous ? Sans vous dire donc, cher Canadien, injure ; ſans vous renvoyer à l'*Heloiſe de Jean-Jacques*, aux *divines Houris*, mais bien à la lecture conſtante de bons Livres, qui vous ſeront profitables ; je finis avec le pleureur.

Cauſa patrocinii non bona, pejor erit.

Et je dis à celui, qui a voulu rire à mes dépens.

Si la cauſe étoit bonne ; Avocat, qui la perd ?

Agréez qu'en finiſſant je faſſe encore une réflexion. N'eſt-il pas ſurprenant que mon adverſaire m'interdiſe toutes armes étrangeres, tandis que pour toute défenſe il n'a que ces mots de Nonnote : *pour le coup Voltaire penſe comme les Chrétiens*, &c. N'eſt-ce pas dire : *ne vous ſervez ni de Nonnote, ni d'aucun autre ; j'ai ſeul ce droit.* Mais, ce que dit Nonnote me paroît ironique, lors même que Voltaire, pour ne pas paroître Epicurien, fait ſemblant de croire ce point révélé. Car eſt-ce *penſer comme les Chrétiens* que de dire que *Dieu n'a révélé l'immortalité de l'ame que cinq cens ans après Epicure ? Qu'on en trouve les premieres notions dans Zoroaſtre ?* Que *Job*, *David*, *Salomon*, les *Prophetes* l'ignoroient ? ..... *Eſt-ce croire comme les Chrétiens l'immortalité de l'ame*, que de dire :

Que l'ame, ce flambeau ſi ſouvent ténébreux,
Ou SOIT UN DE NOS SENS, *ou ſubſiſte ſans eux ?*

Douter, héſiter, n'oſer dire nettement ; eſt-ce croire fermement ? Un Chrétien penſe-t-il qu'*il eſt indifférent à la Religion de croire l'ame matérielle ou ſpirituelle ?* Oſe-t-il, comme Voltaire, donner en ceci un démenti au Saint-Eſprit ? Voilà cependant comme Nonnote dit Voltaire chrétien. N'eſt-ce pas une ironie ? Si vous êtes équitable ; jugez, d'après ce que vous m'indiquez vous-même, ſi vous liſez Nonnote avec réflexion. M'en ſçaurez-vous gré ? peu m'importe pourvu que vous ſoyez inſtruit, & que vous conveniez que *ce flambeau ſi ſouvent ténébreux* eſt Voltaire.

Ne le voilà t-il pas bien blanchi ! Payer de hardieſſe dans une mauvaiſe cauſe, dire des injures faute de bonnes raiſons qu'on devroit alléguer ; c'eſt l'*art oratoire* de l'Avocat ; comme ſi la hardieſſe de l'expreſſion couvroit le faux de la penſée. Que j'aurois ſujet de dire ! *Prétendez-vous afronter impunément le Public ? Ne craignez-vous pas d'être découvert ?* Qui doit rougir ? où eſt *la ſupercherie ?* car ce ſont les fleurs de l'Avocat : ſa *Science conjecturale* ignoroit, ſur le nez de qui elles retomberoient. Où eſt *la petite ſouris ?*

L'ANONYME.

Réponſe de l'Imprimeur.

A L'ANONYME.

Monſieur,

PUiſqu'il vous a plu rendre public le refus que j'ai fait, d'inſérer dans la Feuille, la Chanſon adreſſée à l'Etranger, en faveur des Perruquiers ; vous ne devez pas trouver mauvais que pour empêcher la prévention du Public, je lui préſente les raiſons qui m'ont engagé *à* uſer ainſi que j'ai fait.

1°. Par conſidération pour vous, prévoyant qu'une telle démarche vous entrainoit inſenſiblement dans un bourbier. Ce Corps tant & plus reſpectable, & vénérable ſi vous voulez (car je ſuis d'humeur à ne contredire perſonne) ſe ſeroit trouvé choqué d'une réponſe à la Chanſon, ou du moins vous ſeul pour le Corps ; de ſorte qu'en ſuivant vos conſeils, j'aurois fait, de mon Papier Périodique, *un linge à barbe.*

2°. Vous n'ignorez pas que j'ai reçu & reçois tous les jours des reproches pour vos Productions, en conſéquence je ſuis décidé à n'en mettre aucune à l'avenir.

Il paroîtroit, Monſieur, que vous voudriez me faire ſoupçonner d'avoir quelque part *à* l'Adreſſe des Trois Amis, vous avez tort ; ne vous ai-je pas dit que je prenois plaiſir au combat Littéraire ſans me compromettre, en me reſervant toujours de ne point manquer aux loix preſcrites à mon Art ?

Je vous dis ſincérement, que je m'apperçois, par vos Productions, des piéges qui me ſont tendus.

Je ſuis, avec reſpect, Votre très-humble ſerviteur.

L'IMPRIMEUR.

Quebec, le 30 Novembre 1778.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

PARDONNEZ, cher Spectateur, les tranſports d'une imagination ardente que l'amour du merveilleux aveugle quelque fois, juſqu'à lui faire regarder avec indifférence tout ce qui ne le frappe pas d'abord. La réflexion me fait trouver des beautés dans ces ouvrages que je dédaignois, dont je ne m'étois point apperçu ; des beautés ſimples & naives, qui ont leur prix tout auſſi bien que les plus brillantes & les plus Sublimes. La lecture d'Homere ne fait point rejetter celle d'Anacreon ; Petrarque plait autant que le Taſſe ; ſi Fénélon nous eſt cher, la Fontaine ne nous l'eſt pas moins. L'Idyle, le Sonnet peuvent employer dignement un Poete ; mais tant de mauvais Auteurs les ont défiguré que leurs compoſitions ne ſervent pas peu à en degoûter un commençant.

Quelle charmante peinture me faites-vous de votre état : ſi elle ne peut me découvrir votre nom, elle augmente bien l'eſtime que je portois à votre perſonne, que j'envie votre ſort homme ſenſé ! dans l'âge où les paſſions n'ont plus que l'agitation qu'une mer conſerve après la

tempête, vous jouiſſez du repos que le sâge ſeul ſçait trouver. Après être échappé du péril d'une jeuneſſe orageuſe, vous coulez au ſein de la paix des jours dont vous attendez la fin avec cette heureuſe indifférence qui caracteriſe le Philoſophe & couronne la Vertu. Que ne puis-je avec votre âge poſſéder cette même tranquillité! à peine ſorti du berceau de l'enfance, les paſſions s'emparent auſſitôt d'un jeune cœur, & lui font éprouver les coups les plus terribles: ſemblable à la feuille agitée, il éprouve au dedans de lui-même les agitations les plus violentes. Chaque pas qu'il fait lui découvre un précipice; il tremble, il chancelle, il appelle la raiſon à ſon aide, elle fait briller un inſtant à ſes yeux le flambeau de la ſageſſe; un ſouffle le fait diſparoître; il retombe dans l'obſcurité. Ainſi le plus beau tems de la vie ſe paſſe en combats continuels: heureux dit Oxenſtirn, celui qui paſſe ſa jeuneſſe dans l'étude de la ſageſſe, dans l'application aux leçons qu'elle donne, & dans la pratique de la Vertu; car il conſervera immanquablement dans ſa vieilleſſe pluſieurs agréments de la jeuneſſe. Il paroit que vous avez ſuivi ces principes, & le bonheur que vous goûtez ne peut-être que le prix du bon emploi de votre temps.

Vous avez ri ſans doute du malheur de l'Anonyme dont j'ai découvert la fourberie. Le pillard! il a pourtant donné de ſon cru dans l'ingénieuſe Critique qu'il vous adreſſe, ainſi que dans le portrait d'après nature qu'il m'envoie de Voltaire. Que dites-vous de ce nouveau Poete! il égalera, j'eſpere, le Reverend Pere Pierre De St. Louis qui compoſa la Magdelaine. Ma foi, le plus sûr moyen de le faire taire, eſt de ne lui faire aucune réponſe, dont il pourroit ſe prevaloir & nous innonder de ſes ſottiſes. Vous goûterez ce projet. Le ſincere ſenſible à votre reſſouvenir, vous prie de rejetter ſur ſes occupations le ſilence qu'il a tenu juſqu'à préſent; il aura ſous peu le plaiſir de vous entretenir. J'oubliois de vous demander ce que vous penſez de la Nouvelle Académie: ne pourroit-elle pas devenir utile à la colonie, ſi elle acquéroit un état ſtable & permanent; car à vous dire le vrai j'ai toujours penſé qu'elle n'étoit que feinte. Si vous en apprennez quelque choſe, faites-m'en part s'il vous plait. Je vous ſouhaite avec la continuation de votre tranquillité, une ſanté heureuſe.

LE CANADIEN Curieux.

AUX TROIS AMIS.

MESSIEURS,

J'Ignore ſi aucun de ceux auxquels à qui vous avez adreſſé répondra à votre Ecrit, mais j'y ſuis intéreſſé, & en mon particulier je ſuis obligé de vous faire part de ma façon de penſer.

Je ſuis certain que la Production dans laquelle vous me traitez de *pédant* & de *petit maître* n'eſt point celle d'un ou des Ecoliers de Montréal; je dois par conſéquent croire que celle à laquelle je réponds, eſt celle du même Auteur; & que, comme je vous ai déjà dit, vous n'êtes que les prête-nom.

Il n'eſt pas poſſible d'appliquer auſſi à propos les différentes expreſſions... *Nous vous prions de ne nous enviſager que comme des outils conduits par la main de l'ouvrier*; ainſi que, *nous étions comme des vaſes de terre dans les mains du Potier*. Je vous avoue ſincérement que je crois les Ecoliers de Montréal aſſez intelligents, mais non aſſez dépouillés d'amour-propre, pour faire un pareil aveu; un autre génie a conduit votre plume, & peut-être dans le deſſein d'empêcher le bien qui pourroit réſulter du Commerce Littéraire, ou pour eſſayer d'engager quelque Ecrivain trop naif de contredire, & l'expoſer par là *à* quelque délagrément.

Quoiqu'il en ſoit, à l'abri des coups que les envieux voudroient me porter, je vous dis avec ſincérité que votre Adreſſe me flatte d'autant qu'elle déſigne en vous un bon caractere. Vous conſervez les égards & les déférences pour ceux qui ſe donnent la peine de vous inſtruire, & ſans y manquer vous paroiſſez déſirer être plus inſtruits. Quel eſt l'homme aſſez déraiſonnable pour vous blâmer; le deſir d'apprendre n'eſt-il pas inné en nous. Que ſerions-nous ſans la Science? *ſicut equus & mulus*.

Pourquoi ne pas vous montrer tels que vous êtes, votre timidité vous nuit. Si réellement l'ouvrage eſt de vous, qu'avez-vous *à* craindre? ſi vous avez tracé ſans déguiſement vos ſentiments, pourquoi en rougiriez-vous? ils vous font honneur; laiſſez vos condiſciples ſans émulation, *s'égayer* de leur ignorance: reſpectez vos Maîtres irrités; & ſans négliger de boire à leur fontaine, déſalterez-vous, rafraichiſſez-vous, baignez-vous quelquefois dans des eaux plus claires & plus abondantes. Vous avez ſuivi dites-vous le conſeil de bien des perſonnes lettrées, continuez: il m'a paru qu'ils vous conduiſoient dans une route (épineuſe à la vérité) mais avantageuſe. Ne négligez pas ces moments.... profitez de l'occaſion favorable de vous inſtruire. Pourquoi ne pas ajouter, autant qu'il eſt poſſible, à vos inſtructions journalieres. Ce qui abonde en bien ne vicie pas.

Quant à l'agrégation à l'Académie, je ne prends rien ſur moi, & je crois que vous ne devez pas vous en flatter ſi promptement; il faut pour cela vous en rendre dignes 1°. par une conduite & des mœurs irréprochables, 2°. par un attachement aux Sciences, duquel on ne peut décider que par vos productions; mais je peux vous promettre de repréſenter à la premiere Aſſemblée, & l'engager à vous favoriſer autant qu'il ſera en ſon pouvoir.

Obſervez que ma réponſe eſt fondée ſur la ſuppoſition que l'Ecrit eſt de votre crû; la ſuppoſition fauſſe, je me retracte. VOTRE AMI. *Membre de l'Acad.*

A L'IMPRIMEUR.

EST-il poſſible, Monſieur, qu'après tant de repréſentations polies & impartiales, vous tomberez toujours dans les mêmes fautes: cette Adreſſe dans la derniere feuille, au Spectateur Tranquille, ſignée l'Anonyme, méritoit-elle une place dans votre Papier? décidez-en vous-même; pourquoi tant de déférence pour cet Auteur. Le public en eſt irrité. Quoi! il oſe ſe méſurer contre celui qui, avec raiſon a enlevé tous les ſuffrages: il oppoſe à l'eſquiſſe de ſon portrait, dans la Feuille précédente, un quatrain, qu'il auroit mieux fait de ne point engendrer, ou du moins l'enfouir dès l'inſtant de ſa naiſſance. J'ai comparé l'Anonyme critiquant le Spectateur Tranquille, *à gros Jean remontrant à ſon Curé*.

Ayez, Monſieur, des égard pour vous-même, des déférences pour le Public, & ſuivez les conſeils d'un Etranger curieux, qui ne peut, en aplaudiſſant à votre zéle, ne pas vous blâmer de votre trop de complaiſance.

L'ETRANGER *compatiſſant*.

Terrebonne, le 4 Décembre 1778.

A L'IMPRIMEUR.

J'AI lu, Monſieur, avec autant de plaiſir que de contentement, votre Adreſſe à l'Etranger compatiſſant. La réſolution que vous avez pris de ne plus inſérer, dans la Gazette Littéraire, des piéces impropres, ne peux que vous faire honneur; car il eſt à ſouhaiter que toutes les méchantes langues tombent ou changent en bien. J'eſpére déſormais voir la Gazette remplie de morceaux choiſis & dignes de la curioſité du Public; & que tous les Gens Lettrés font entr'eux former un corps qui ne pourra plus rien ſouffrir d'impur; & que ceux qui (comme l'on dit) ſe ſont revêtus des plumes du paon vont s'adonner à l'étude, & ne plus produire que quelques piéces de leur cru; je l'eſpére en ne ceſſant d'être votre Ami. M. S.

Montréal, 30 *Novembre* 1778.

AU CANADIEN CURIEUX.

JE ſuis flatté de vous faire part de mes reflexions au ſujet de l'Anonyme; il paroît que le préſident n'a pas fait beaucoup de cas de ſa Production dans la Feuille du 25. J'ai regardé perdu le temps que j'employerois à répondre *à* ſon Adreſſe du même jour, & à celle du 2 du courant. J'ai trouvé dans ſes Ecrits tant de puérilité, j'ai découvert avec tant de facilité ſon génie turbulent, que mon caractere oppoſé naturellement à toute diſpute déraiſonnable, m'a fait renfermer dans le ſilence. J'ai prévu plus. Cet homme, ſans doute, accoutumé à conduire des aveugles, cherche à en précipiter quelqu'un *in foveam*.

Vous devez vous être apperçu du piége, dans le troiſieme paragraphe, où il eſt dit en parlant du Pontife, *le reſpectez-vous? vos expreſſions donnent lieu d'en douter.* Il eut été aiſé de répondre que, ... arrêtons! méfions-nous de lui, c'eſt là le piége .....

Avez-vous obſervez que cet Anonyme ſe munit d'un manteau; il jette ſur ſes Productions frivoles un vernis, mais je n'en ſuis point la duppe, elles finiſſent par les mêmes mots; & quand il a injurié, il croit couvrir ſes ordures par un *non conviciandi aviditate corripit veritatis amor*.

Dans l'écrit ſuivant qu'il m'a adreſſé, cet homme ne parle que de foi & d'évangile! comme je ſuis décidé à ne traiter aucun de ces objets, je me ſuis tu. Point de raiſonnement, point de ſolidité dans ſes Ecrits.

Son Adreſſe à vous, mon cher Curieux, dans la même Feuille eſt auſſi ſinguliere. Cet homme veut vous inſtruire, dit-il.... Le Portrait de Voltaire en petit n'eſt point de lui; peut-être étoit-il ci-devant attaché par quelques liens à l'Auteur, mais ils ſont rompus, ou tout au plus en reſte-t-il quelque foibles filaments..... Les cinq derniers Vers ſont de l'Anonyme. Comparez-les dix premiers, & vous diſtinguerez aiſément l'Auteur d'avec *le Copiſte*.

Il a cru me mortifier ſans doute quand il m'a reproché d'avoir fait rimer *timidité* avec *deſiré*, il a eu tort; plus humble que lui je ſçais que j'aurois pû écrire *ſouhaité*, je n'eus pas rompu le ſens, & la rime eut été ſuivant les regles. Quant à l'autre Critique, je ſuis ſi perſuadé qu'il ſe trompe que je n'en dis rien. Comme je ne ſuis pas aſſez préſomptueux pour penſer que je ſois exempt de faire quelques fautes, je les avoue ingénument. Mais croyez que l'Anonyme ne fera pas de même.

Auſſi je ſuis réſolu à la premiere Aſſemblée de l'Académie dont j'ai l'honneur d'être Membre, de repréſenter les dangers auxquels un commerce Littéraire avec l'Anonyme pourroit nous expoſer; cependant libre à notre ami l'Imprimeu d'inſérer les Productions dans la Feuille, mais défendr à aucun du Corps d'y faire la moindre réponſe. Il pourra peut-être changer ſa ſignature; mais ſoyez perſuadé que je ne me tromperai pas au ſtyle. Il eſt inutile que je vous réitere les aſſurances de ma ſincere eſtime & amitié. Je ne peux rien ajouter à mes ſentiments pour vous.

LE SPECTATEUR tranquille.

A L'IMPRIMEUR.

Montréal, le 2 Décembre 1778.

Monſieur,

POur la premiere fois de ma vie, je haſarde d'écrire à un homme, ſans communiquer la Lettre à ma Mere. Cette liberté, dans une fille de 19 ans, ne ſeroit point excuſable ſi le commerce que je lie avec vous n'étoit tout ſpirtuel, & par conſéquent au-deſſus des ſcrupules & des formalités que la bienſéance exige de mon état: ſi vous jugez ma premiere Production en état de paroître dans otre Gazette Littéraire, excitée par ce ſuccès, je n'enhardirai à vous en préſenter d'autres par la ſuite.

Mr. Je ſuis votre humble ſervante.
FELICITE', Canadienne.

LOGOGRIPHE.

Aux ſoins d'un Jadinier je dois mon exiſtence,
Mais le cruel qu'il eſt porte à tous mes enfans
Que ma fertilité poduit en abondance,
Des coups auſſi mortels que s'ils étoient ſanglans,
J'ai ſept letres, Lecteur, il n'eſt pas difficile
D'y voir en combinant le chef d'une famille;
Une Ville en Bohme, une carte à jouer;
L'impératif latin du Verbe continuer;
Un grand Royaume Aſiatique;
Un ton connu dans la Muſique;
Ce qui rend le vieillard chagrin;
Enfin, le fier couſier que l'amour *Perſée*
Monta, pour délvrer Andromede expoſée
A la dent l'un monſtre marin.

N. B. L'Auteur de la Solution de la ſeconde Queſtion s'eſt trompé; le Reſevoir doit être plein en 16 h. 20 m. 46 ſecondes & $\frac{4}{26}$.

Explication as Enigmes & Logogriphes.

Du 25 Octobre, le mot du Logogriphe eſt FEVE, dans lequel on trouve, *Feu*, *Eve*, *Fée*.

Du 11 Novembre, le mot du Logogriphe eſt MARIAGE, dans lequel on trouve, *Mari*, *Ami*, *Mer*, *Rame*, *Rime*, *Maige*, *Gai*, *Aimer*, *Maire*, *Magie*, *Agra*, *Arme*.

Du 18 Novembre, le mot de l'Enigme eſt *Ramoneur*.

Du 25 Novembre le mot du Logogriphe eſt EPINGLE, dans lequel on trouve, *Nil*, *Elle*, *Liege*, *Ligne*, *Peigne*, *Gien*, *Lin*, *Pie*, *Neige*, *Lien*, *Epine*.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

Nº. XXIX. (107) (1778.)

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 16 DECEMBRE.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE, AU CANADIEN CURIEUX, AU COMPATISSANT, A L'IMPRIMEUR.

HE ! Meſſieurs, ne vous effrayez pas tant ! ... Je demande bonnement, *où eſt la petite ſouris* ? & vous voilà tous aux champs ! ... *yeux d'Argus* ne la trouveront pas en tremblant : raſſurez-vous, ceſſez de craindre qu'elle ſe prenne au piege, beaucoup moins vous. Si je n'ai pas toujours à la buche, j'ai ſans ceſſe dans l'eſprit & dans le cœur ce beau Vers ;

Homme, à tous les humains je me crois redevable ;

ſongeons que nous ſommes nés pour le bien commun, ajoute *Seneque* : loin donc, de vous tendre des piéges, je veux vous égayer ... ſoyez tranquilles ; je tiens *la petite belle*,

Croyez-en, chers amis *Apollon ſur ſa foi*.

Je la tiens. ... Devinez, où icela eſt digne de la ſcience conjecturale... où ? c'eſt encore une énigme pour vous : tournez la feuille, le mot y trouve ; ne vous en offenſez pas... je la tiens *au ſac*, non pas dans un ſac à poudre ; il en eſt un autre que les Latins nomment *admetam non loqui*, & les Français *bouche-cloſe*. Ce ſac *rend muet*. Eſt ce pour cela que vous étiez aux champs ? Ne plaignez pas ſon ſort ; je ſus bienfaiſant, généreux : c'eſt aux *champs élifées*, non au piége ni à la mort, que je la deſtine : moins fmeuſe que l'agréable *Vert-Vert*, elle pourra le careſſer, & aura ſur lui un avantage : quel ? d'y préſenter à Voltaire un ſourire : vous m'avez, lui dira-t-elle, mérité cette place ; il eſt juſte que je ſois votre compagne ..... Qu'entends-je ?... Arouet parle ... eſt-ce bien lui ?

Voltaire avec ſouris !... Ciel !... l'ame eſt immortelle...
Eveillé, j'apperçois qu'elle eſt ſpirituelle,
Je n'en doutois qu'en ſonge...ô ! lambeau ténébreux !...
Retire-toi d'ici ! ... je ſuis aſſez hideux.

Ne jugez pas au reſte, Meſſieurs, par ces Vers, ſi ceux de *Voltaire en petit* ſont de moi. Un jour on réuſſit mieux que l'autre. *Carmina.... otia quæruut... Si cenx-ci ſont mauvais... le Poete eſt aux fers...*

La paix & le loiſir enfante les beaux Vers.

Je vous aſſure ſur mon honneur qu'il n'y a point un Vers, que je ſçache, de qui que ce ſoit, ni imprimé ni manuſcrit. Cherchez, feuilletez tant que vous voudrez, vous ne trouverez rien d'approchant : j'en ſuis certain ; hors le jugement porté en Proſe ſur les Œuvres de Voltaire par plus d'un bon Auteur. Quoi *le Canadien curieux* pleure donc tant qu'il voudra, bien ou mal, avec *la Magdelaine* ; que *le Spectateur envieux & non tranquille* avance ſans ſçavoir, *le Portrait de VOLTAIRE EN PETIT n'eſt pas de lui*, &c. ce ſont là des mots qui ſe détruiſent, & qu'on haſarde quand on n'a rien de bon à repliquer. *Admetam* !... Qu'on nomme l'Auteur. On ſçait ſi bien paſſer les nuits à feuilleter les livres pour ſe faire battre : qu'on en paſſe à chercher pour me confondre. *Je n'inonde* perſonne de *ſottiſes* : je réponds ſur-le-champ, avec le plus d'eſprit que je puis, à qui m'en dit ou à d'autres ; pour les bannir toutes du Papier Périodique. Afin de trouver occaſion de les accumuler, on m'attribue ce qui n'eſt pas de moi, & ce qui en eſt on le confond avec les platitudes d'autrui... puis, on ſuppoſe des piéges, où il n'y en a pas ombre... on dit qu'on n'imprimera pas mes réponſes, &c. *Mentita eſt iniquitas ſibi.*

Plus claire que le jour l'iniquité paroît.

Ainſi je puis chanter. *Sur l'Air : Un Roſſignol, depuis long-temps répétoit ſon ramage*, &c.

Sans reſpect pour la vérité,
Puiſqu'ici l'on m'offenſe,
Je vais avec humilité
Montrer mon innocence :
Victime de la charité,
Faut-il pour récompenſe,
L'être de *la malignité*
Et de la médiſance ?

Doux, patient, comme un Berger,
Je hais qui ſonne allarme ;
Mais le caſque de l'Etranger
Le dit parfait Gendarme ;
Il gémira de ma Chanſon,
Je ſçais ce qui le bleſſe....
La foi dirige ma raiſon,
Je crois, prouve, profeſſe.

L'abeille tire ſon nectar
De l'œillet, de la roſe :
A plus d'un écrit avec art
Replique je compoſe.
D'*Argus* je ne crains pas les yeux ;
Avecque modeſtie,
Réfutant l'erreur de mon mieux,
J'inſtruis & j'édifie.

On voit le beau de mon emploi ;
Mais la peine on l'ignore ;
En vérité j'admire moi
Que j'y réſiſte encore ;
Mais quoique je puiſſe ſouffrir,
Je ne rends point les armes ;
Réſolu de vivre & mourir
Bon Cenſeur des Gendarmes.

Je ne ſuis pas *Docteur* ; *hélas ! je ne ſçais rien* ;
Anonyme eſt mon nom, vous le connoîtrez bien.
Je vous parois diffus:... hé ! pourquoi tant à dire ?
Je paſſe mains défauts ; il faudroit trop écrire.

Cependant, je félicite Mademoiſelle ſur ſes études. Son Précepteur en langue *Latine* devoit lui apprendre que les Latins prononcent *Pergé*, comme s'il y avoit un accent ; & qu'on dit *Aſperge*. Il lui apprit à diſtinguer les *e* ; mais trop de licence dans le Sexe eſt un vice ; elle le ſçait & le pratique.... *Continuer* paroît une faute dans le huitieme Vers. Celui qui remarque qu'elle n'oſe achever, dans le treizieme, le mot *amoureux*, connoit ſa reſerve ; mais dit, que le *Mentor* a mal choiſi la piéce, pour l'attribuer à une Demoiſelle, qui a tant de retenue ; il devoit ſçavoir que les trois derniers Vers ſont contre les régles, que l'*Aſperge* ne reçoit pas *ſon exiſtence* d'un *Jardinier*, & que, dans des Iſles déſertes, il y en a de très-belles en Canada. Mais il eſt étranger, & croyoit que la réimpreſſion de la piéce la feroit paſſer.

La Letre eſt *bien*. *Scrupule* y eſt de *trop*.

Au ſurplus, 1°. il eſt bon qu'on ſçache que l'expreſſion triviale *Gros-Jean remontre ſon Curé* a fait *tourner le feuillet* à gens d'eſprit.

2°. En fait d'AMOUR-PROPRE, *Spectateur*, liſez *Nonnote* : Voltaire a-t-il oſé y repliquer mot ? Si j'étois ſeul, hardieſſe ſeroit triomphante, il faut caution. Je le prie auſſi d'obſerver qu'il y a diverſité de ſtyle. Le *badin* n'eſt, ni *grave* ni *ſublime* ; de là la diverſité de mes Vers : l'*épiſtolaire* doit couler ſans affectation.

3°. Le Secretaire dit encore ! *nous deſirerions...qu'ils ſuivent*. Quoi ! il ſe forme ſur le Préſident. *Soit & donnât*. Il y a dans ſon Ecrit quatre fois trop de paroles : de là la confuſion.

4°. M. S. ne dites plus : *la réſolution que vous avez* PRIS ;... *ne* PEUX, *& que... font.. & que ceux, qui, comme l'on dit, vont*, &c. Laiſſez dire ceux que vous ne pourrez corriger ; mais ne les imitez pas. Eſt-ce *bien* ?

L'ANONYME.

A FELICITE CANADIENNE.

EN vérité, Mademoiſelle, c'eſt bien commencer, vous ne daignez pas communiquer votre Lettre à une mere, & vous depouillant du ſcrupule, rejettant, mépriſant les formalités que la bienſéance exige de votre ſexe, à l'âge de 19 ans vous écrivez, à qui ? à un homme. Vous croyez que votre commerce eſt tout *ſpirituel* ; mais à l'avenir, la matiere ne pourroit-elle pas y entrer en quelque choſe ; ces libertés ne ſont admiſes qu'autant que l'on peut décider des perſonnes par leurs écrits.

Dites-moi, Félicité Canadienne, qui vous a rendu ſi ſçavante à votre âge, dans un pays où à peine ſçait-on lire ſi jeune. Quoi ! vous connoîtriez déjà la *façon* d'un Logogriphe ? & vous auriez aſſez étudié pour trouver dans le mot *aſperge* ; *pere*, nom d'un chef de famille ; *Gera*, ville en Boheme ; *as*, carte à jouer (je ne dis rien de celui-là, vous pourriez le connoître). Mais comment, *Félicité*, connoiſſez-vous l'impératif latin du verbe continuer qui eſt *pergé* : en vérité vous ſurpaſſez, dans cette langue, le plus grand nombre de ceux qui l'étudient depuis dix ans. Avez-vous connu la *Perſe*, Royaume Aſiatique ; je ſçais que dans le nombre d'étoffe, dont votre ſexe fait uſage, il en eſt une de coton teint qui vient de cette partie, & eſt très-eſtimée par ſes couleurs, que vous appellez *Perſe* ; mais vous en uſez ſans connoître le lieu d'où elle eſt fabriquée : je ne crois pas que vous connoiſſiez la Géographie. Quant *à* la note de muſique, *re* vous pouvez la connoître. Mais ſi vous n'avez que 19 ans, vous ne connoiſſez pas *âge* ; par conſéquent point de chagrin pour vous, laiſſez-le aux vieillards. Seriez-vous aſſez hardie pour chevaucher le cheval dont *Perſée* ſe ſervit pour enlever Andromede : Oh ! qu'il eſt retif, ombrageux, quinteux ; ce *Pégaſe* eſt ailé, mais ſur mon honneur, ſi j'étois perſuadé, chere *Canadienne*, que vous fuſſiez l'Auteur du Logogriphe, nouveau Perſée, je me familiariſerois avec ce cheval fougueux, & je tenterois de vous enlever comme il fit à Andromede ; mais que diroit-on alors du

SPECTATEUR Tranquille.

Quebec, le 7 Décembre 1778.

A Meſſieurs les Académiciens de la ville de Montréal.

NOUS avons lu votre gracieuſe Adreſſe, par laquelle nous ſommes agrégés *à* votre Corps, & où vous nous communiquez les Réſolutions de l'Aſſemblée tenue le 22 ; comme les occupations du Sincere ne lui permettent pas de répondre conjointement avec moi, je le ferai ſeul, & en peu de mots.

Je ne m'étendrai point en longs remerciments ſur l'honneur que vous nous faites de nous rendre participants d'un commerce utile, inſtructif & plein de charmes ; ſur votre complaiſance à paſſer, en faveur de notre deſir de ſçavoir, ſur notre peu de connoiſſances : vous avez vu dans notre dernier Ecrit combien nous éſtimons d'être reçu dans votre Société. Je ne louerai pas non plus votre zele à répandre, ſur ces contrées, les influences de la Science : l'éloge que j'en ferois ne pourroit qu'imparfaitement en faire connoître tout le mérite ; l'établiſſement de cette Académie en dit plus *à* votre louange que les diſcours les plus étudiés. Sans m'arrêter à des devoirs inutiles & frivoles, j'en remplirai de plus ſérieux & dignes d'un Académicien ; c'eſt à dire en cherchant, en indiquant les moyens les plus ſûrs pour aſſurer la réuſſite des nobles deſſeins que le Corps ſe pro-

pose ; l'entreprise est hardie : vous le sentez ; mais elle est glorieuse, & l'exécution n'en est pas impossible.

Il est inutile de s'amuser plus long-tems à blâmer l'ignorance de la jeunesse qui n'aime pas qu'on lui reproche ouvertement ses défauts ; sans la rebuter par de longs discours sur l'utilité des Sciences qui l'ennuient & le dégoutent ; que n'employez-vous l'émulation, cet aiguillon plus propre à rompre le sommeil général que tous les sermons que vous pourriez faire ! Le Canadien aime la gloire : Son amour-propre lui feroit tout entreprendre. Vous proposeriez quelque sujet à traiter, auquel seroit attaché un prix. Je vois plusieurs jeunes personnes se présenter à l'ouverture de la carriere pour en disputer l'honneur ; un d'eux est vainqueur ; qu'elle joie pour lui ! quelle jalousie parmi les autres ! quelle intrigue ! quelle rumeur parmi la jeunesse ! de nouveaux athlétes se présentent pour un autre prix. L'émulation a déja fait des progrès considérables.

Vous pourriez rendre votre Académie publique en tenant certains jours des séances auxquelles seroit permis d'assister aux personnes Lettrées & à ceux qui désireroient s'instruire. Quelques discours prononcés, quelque matiere traitée à fond, des conférences utiles & curieuses donneroient une haute opinion de la Science, & de ses avantages, & seroient un moyen prompt d'insinuer le goût & l'amour de l'étude.

Un abus qui retardera les progrès de votre entreprise, & qui décrédite le Papier Périodique, c'est d'y insérer des productions viles & basses qui ne se lisent qu'avec mépris, entr'autres celles d'un certain Anonyme ; ses différentes Adresses & les Vers que sa muse barbare a enfanté, démontrent l'ignorance & la présomption la plus outrée : Vos résolutions sur cet article sont louables, c'est à l'Imprimeur ; notre digne associé, d'en hâter l'exécution au plutôt. Et nous sommes flattés qu'il soit agrégé au Corps.—Lorsque le goût de la Littérature sera général, on pensera à l'établissement des Bibliothéques publiques, à se procurer des maîtres de Grammaire, de Langues, de Géographie &c. Les plans qui seront fournis au Public le desabuseront de l'impossibilité qu'il trouvoit à ces projets. On s'adonnera à la Musique, la Peinture, l'Architecture &c. Une fois les préjugés levés rien ne paroîtra difficile au desir de sçavoir.

Enfin se formeront des Citoyens instruits, clairvoyants & zelés pour les intérêts de la Patrie, connoissant les Loix de l'honneur & de la probité, & se faisant respecter. L'étranger en les voyant, perdra les mauvaises impressions qu'il en avoit pris, & la grossiéreté qui caractérisoit avant la Nation, ne fera que rendre plus précieux ce changement dans les esprits & les mœurs, comme l'ombre jettée sur un tableau n'en fait que mieux sortir les couleurs. Cette peinture paroîtra ridicule à l'ignorant, à l'homme entêté de ses préjugés ; mais celui qui pense & qui chérit son pays en reconnoîtra certainement la vérité. O Canadiens ! ô mes Compatriotes ! écoutez la voix de votre ami qui s'adresse à vous ! Rompez le charme qui vous tient ensévelis dans ce sommeil léthargique, reveillez-vous : suivez moi dans le sentier qui conduit à la lumiere ; les premiers pas ne rencontreront que des épines & des ronces ; mais peu à peu le chemin s'élargira ; les embarras s'évanouiront ; vous ne trouverez qu'une route semée de Roses & de Jasmins ; nous oublierons tous ensemble les peines legeres qui nous ont conduit dans ce lieu fortuné ; vous vous féliciterez d'avoir surmonté la honteuse paresse qui vous tenoit sous les fers des préjugés, & vous empêchoit de connoître les avantages de la science.

Les résolutions que vous avez prises dans votre assemblée n'ont pas besoin de notre approbation : elles sont dictées par la sagesse & la prudence. Nous vous remercions sincérement de votre complaisance. Je suis avec estime ;

Messieurs, Votre admirateur & associé
LE CANADIEN Curieux.

AU CANADIEN CURIEUX.

JE n'ai jamais entendu vous blâmer du panchant pour le sublime ; mais, mon cher Curieux, j'ai desiré que vous ne fussiez pas si indifférent pour le naif & l'agréable. Il ne faut pas, je crois, se décider si inconsidérément pour l'un ou pour l'autre, il faut s'étudier, péser son goût & ses talents. Dans l'âge où vous êtes l'enjouement doit être votre caractere, dans un âge plus avancé le sérieux vous flattera, & insensiblement vous parviendrez au solide. Si vous voulez convenir avec moi, Anacréon vous flatte plus qu'Homere, Ovide que Virgile (excepté les Amours d'Enée & de Didon) la trompette souvent vous étourdit, la musette vous ravit (vous me direz peut-être qu'elle vous endort). Quoi ! Chapelle, Chaulieu, Voiture, Gresset, Lafare, &c. pourroient-ils vous ennuyer ? non. Mais je ne me suis pas trompé quand j'ai vu que le merveilleux vous éblouissoit. Ne suivez point les traces de ces Poetes fades qui coassent dans les égoûts de l'hypocrene. Mais ne vous entêtez pas de vouloir suivre avec rapidité les Maitres de l'Art ; & je vous répéterai toujours, jouez plus souvent que vous ne serez sérieux.

N'enviez pas mon sort, mon cher Curieux, puisque je ne dois ma tranquillité qu'aux adversités auxquelles je serois mortifié qu'aucun homme que j'estime fut exposé. Je vous avoue que pour être parvenu à ce point, il m'a fallu soutenir bien des combats : Oh ! que mon amour-propre a souffert. Epargnez-moi un détail qui vous seroit désagreable, puisque vous m'estimez, qu'il vous suffise de sçavoir que j'ai toujours présent le principe d'Ovide :

æquam memento rebus in arduis
servare mentem.

Je ne me fus plus amusé à vous parler de l'Anonyme si vous ne m'en eussiez parlé vous-même. Je ne le connois que par ses écrits ; ainsi décidez l'idée que je dois m'en être formé. Je pense que vous avez reçu son Adresse du 9 *au prétendu Canadien Curieux*. Je ne sçais si je lis bien, ou comme on dit en langue du pays, *si j'ai la comprenaison embarrassée*, car je n'y ai rien compris. Ce que j'ai trouvé de plus joli & amusant (outre sa souris), c'est qu'il paroît être frappé, & croit fermement que toutes les Productions signée le Canadien Curieux sont du *Spectateur Tranquille*, & croyant me connoître il espere me mortifier par des mots qui n'ont aucune liaison, par conséquent point de sens. Je ris de son erreur, & encore plus de ses Productions. Il m'a paru piqué contre l'Imprimeur, quand lui reprochant d'avoir refusé d'insérer dans la Feuille, une Chanson ; il lui dit, *avez-vous deux balances ?* En vérité cet homme, tel qu'il soit, feroit mieux de se taire. Quant à moi, je vous avoue que tout ce qui est signé l'Anonyme ne flatte point ma curiosité ; qu'il pense & dise de moi, ce qu'il voudra, cela m'est égal : je serai sourd & muet.

Quant à la nouvelle Académie : elle n'eſt point feinte, & le projet eſt formé & exécuté autant que la circonſtance le permet. Je n'ignore pas les difficultés qui ſe préſentent tous les jours. Cet établiſſement tout avantageux qu'il eſt pour la généralité, paroît préjudiciable en particulier ; mais qu'importe, nous eſpérons avec la patience & la perſéverance, en venir à bout. Quand nous n'aurions que l'agrément d'avoir préparé le champ & jetté les ſemences, ce ſera une grande ſatisfaction. On n'abat jamais un gros arbre d'un ſeul coup de hache.

Eſt-il poſſible que nous ne nous connoiſſions pas, je vous ferois part de quelques particularités qui vous amuſeroient. Bonne ſanté, & au Sincere : il eſt onze heures du ſoir.

LE SPECTATEUR Tranquille.

A L'ETRANGER COMPATISSANT.

JE vous remercie, Monſieur, des conſeil qu'il vous a plu me donner, & vous devez vous être apperçu de ma derniere réſolution ; je déſire ſeulement mériter l'eſtime, & je me ferai une loi de n'être plus ſi complaiſant. Je ſuis avec gratitude. L'IMPRMEUR.

A. M. S.

PUiſque vous déſirez avec tant d'ardeu que le Papier ſoit rempli de morceaux choiſis, & qu'il me paroît que vous êtes capable d'en produir, que ne le faites vous. Pourquoi, vous Monſieur, Letré, ne vous uniſſez-vous pas au Corps pour procurer l'inſtruction publique. Je ſuis certain que vous êtes bin Patriote, concourez donc autant qu'il ſera en votre puvoir (& ce n'eſt pas peu dire) à l'avantage de vos Concitoyens. Joignez-vous à nous pour exciter l'émultion : notre tige s'éléve dans un champ couvert de roices ; aidez-nous *à* le défricher, & vous partagerez avec nous la ſatisfaction d'avoir travaillé pour le bien ublic. Il me paroît que vous vous êtes apperçus que pulieurs Ecrivains ſe paroient, comme vous dites, *des plmes du Paon* : le Canadien curieux en a déja mis un à nu ; aidez à en dépouiller quelqu'autres, & peu *à* peu nus viendrons à bout de notre entrepriſe : de mon côté je ſuis décidé *à* faire une analyſe de tous les Ecrits qui ont paru. Je conviens qu'il y aura beaucoup de galimathia, mais qu'importe, je m'efforcerai de mettre le tout dans un jour clair : je ſuis Monſieur, votre ami. L'OBSIRVATEUR

Membre de l'Acad.

A Montréal,

Mercredi, 9 du préſent, mourut en la Soixante & dix-ſeptieme année de ſon âge, Maître FRANÇOIS SIMMONET, Notaire Royal en cette Ville ; il n'a ſurvécu, à ſon Epouſe, que dix-ſept jurs. Son attachement ſincere pour la perſonne & la gloire de ſon Roi, ſa capacité naturelle dans ſon empli, conſommée par une longue expérience ; ſa générdité envers les Pauvres, la protection qu'il accordoit à la Veuve & à l'Orphélin ; le regret de ſes Concitoyens, & l'aveu public qu'ils ont daignés faire d'une perte ſenſible, rendront pour jamais ſa mémoire auſſi tendre, que ſa vie étoit exemplaire, & laiſſeront à la poſtérité, un exemple à ſuivre, & des Vertus à imiter.

SOLUTIONS De la cinquieme & ſixieme Queſtions d'Arithmétique, dans la derniere Gazette.

La cinquieme, l'étoffe revient à 18 ſols 11 deniers 8 oboles l'aune

La ſixieme, l'homme en queſtion avoit 52 ſols 6 den. quand il eſt entré dans la premiere Egliſe.

Septieme Queſtion.

Un homme a acheté pour 1401 liv. 16 ſ. 4 d. argent d'Halifax en marchandiſe, payable en 4 termes ; ſçavoir, pour 547 liv. 15 ſ. 6 d. payable en deux mois ; 318 liv. 11 ſ. 9 d. payable en ſix mois, 288 liv. 12 ſ. 8 d. en dix mois, & 246 liv. 16 ſ. 5 d. en douze mois. On demande en quel temps la Dette peut être acquittée en entier dans un ſeul & même payement, ſans préjudice à l'un ou à l'autre.

Huitieme Queſtion.

Un Ouvrier a employé 5440 Briques de 6 pouces de long ſur 3 de large, à paver une ſalle qui eſt de figure parfaitement quarrée ; on demande combien il en faut de 9 pouces de long ſur 5 de large, pour paver une autre ſalle ſemblable à la précédente, & qu'elle eſt ſa ſuperficie & la longueur de ſes côtés.

Bien que ſouvent je morde & faſſe fraction,
On verra que je ſuis, ſi l'on ſçait bien me prendre,
Utile à bien dreſſer, & fait pour l'union.
Voilà tout, cher Lecteur ; mais ſi tu veux comprendre,
En regardant à gauche, où je ſuis par écrit,
Tu verras & mon nom, & celui qui me fit.

ENIGME.

Lecteur, ma définition
N'eſt rien moins qu'un petit ouvrage,
Mais telle eſt ma condition :
En tous pays je regne, & regne ſans partage.
Turc, Perſan, Mogol & Chinois,
Chacun m'obéit me révére,
Et ſe fait un devoir auſtere
De ſuivre aveuglement mes plus bizarres loix.
Voici mon grand talent ;
J'imagine beaucoup, j'enfante d'avantage,
Le frivole, le beau, l'utile & le galant ;
Je mets tout en uſage,
J'ai même des Docteurs,
Dont le ſoin & l'étude,
A la Cour, dans la ſolitude,
Prêchant ſans ſe laſſer, juſques à mes fureurs :
Au commerce par fois je deviens favorable,
Et quelquefois auſſi le Marchand contre moi,
Jure, & ſans trop ſçavoir ſi je ſuis raiſonnable,
Voudroit anéantir mon empire & ma loi.
Je ſuis de bonne foi, l'homme économe & ſage
Peut blâmer ma fécondité ;
Mais j'ai pour moi le Sexe, & toujours au bel âge
On m'honore à l'inſtar d'une Divinité :
Chez le Français, ſur-tout, j'ai ce noble avantage,
Et j'en fais vanité.

R. S.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 23 DECEMBRE.

A L'ANONYME.

NOus avons un proverbe qui dit, que *ceux qui ſe ſentent morveux ſe mouchent*; apparemment, Mr. que vous vous êtes reconnu, puiſque vous me dites de laiſſer aller ceux que je ne puis corriger. Il en eſt cependant qui par de bons conſeils reviennent à eux-mêmes, mais que la vérité n'offenſe point.

Je n'ai point cru ici vous faire changer de ſentiment, puiſque (ſi l'on juge de l'arbre par le fruit) vous êtes incorrigible; j'ai l'honneur d'être, Monſieur, en vous ſouhaitant une meilleure apologie.

Votre Serviteur.
M. S.

A L'OBSERVATEUR.

J'AI lu, Monſieur, votre Adreſſe, & je ſuis ſenſible à toutes les honnêtetés & les propoſitions avantageuſes que vous m'avez fait. Je voudrois être dans le cas de pouvoir vous aider à défricher la route épineuſe qui conduit au tréſor des Sciences; mais vous êtes bien en état de la défricher, ainſi que votre Académie. J'avoue mon foible, Monſieur, j'aurois peut-être été aſſez téméraire que de préſenter au Public quelques Productions de ma Muſe naiſſante; mais le temps eſt trop critique. Permettez-moi donc, Monſieur, de garder le ſilence, & d'être votre admirateur & votre ami.

M. S.

A L'ANONYME.

En réponſe à ſon Adreſſe du 9 Décembre.

J'AI lu votre Ecrit: en vérité, Monſieur, qui que vous ſoyez, vous êtes non-ſeulement ſuperficiel, mais inconſéquent; vous ne raiſonnez pas, & j'applaudis à la réſolution de l'Académie naiſſante de ne répondre à aucune de vos Productions; comme je ne ſuis agrégé à ce Corps reſpectable, & plus reſpectable que celui *des Perruquiers*, je peux vous répondre ſans ménagement.

Je commencerai par cet intitulé, *au prétendu Canadien Curieux*: il paroît que vous douteriez que les Productions ſignées le Canadien curieux, ſont de tout autre, & moi paiſible Obſervateur, je ſçais parfaitement que c'eſt un jeune Canadien de Quebec qui écrit ſous ce titre. Vous confondez avec un autre. Je crois qu'aucun des deux ne ſera offenſé de ce mélange, & je penſe que le Canadien curieux ſeroit flatté d'être le Spectateur Tranquille, & que le Spectateur Tranquille ne refuſeroit pas d'être le Canadien curieux.

Vous commencez par *quel fracas!* un *parturiunt montes*, &c. &c. ſuivent deux vers qui ne ſont point analogues au ſujet que vous voulez traiter. Expliquez-moi, s'il vous plait, ce que veut dire: *ah! je vois la ſouris, venir petite belle engendrer le ſouris*; ceci ſuivant moi (ignorant) *n'a ni rime, ni rame, ni queue, ni tête.* J'ai beaucoup lu, mais je n'ai jamais lu tant de fadaiſes dans aucun Auteur.

Vous vois défendez contre le Curieux, comment? par des groſſiéretés; vous lui dites qu'il a emprunté un maſque de la *place Maubert*, il paroîtroit que vous y futes élevé, quoique je ne connoiſſe ce lieu que par le proverbe uſité & ſouvent mal appliqué: je penſe que de ce lieu il ne ſortiroit pas des Productions comme celles du Canadien curieux. Que ſignifient ces mots, *la bête au poil*, expreſſion baſſe & rampante, qu'on pourroit juſtement conjecturer ſortir de cette *place Maubert*.

Si le Cureux devient moins modéré, ſi le Spectateur tranquille ceſſe de l'être, ſi l'Ami ſe fache, ſi l'Obſervateur change de point de vue, ſi votre ami ſe dépouille d'un certain prejugé, ſi le Sincere ſe dévoile, de quoi deviendrez-vous? comment combattrez-vous ces adverſaires?... vous me répondrez... par des ſimplicités, & vous ferez lever les épaules à ceux qui vous liront.

Il m'a paru que vous vouliez entrer en controverſe ſur l'Immoralité de l'Ame; ceux qui pourroient vous répondre ſe airont pour raiſon.....

Vous croyez avoir tout dit quand vous avez dit ces mots, *Chrétiens, Dogme de foi*; je laiſſe croire, mais laiſſez-moi raiſonner, car ſi vous voulez enchaîner ma raiſon vous me battrez aiſément. Répondez *à* ceci. l'Ame eſt un eſprit, cet eſprit peut-il exiſter & n'être en aucun lieu: s'il eſt dans un lieu il doit occuper une place, s'il occupe une place il eſt étendu, s'il eſt étendu il a des partes, & s'il a des parties il eſt matiere: ce raiſonnement eſt bien ſimple, eſſayez de le détruire.

Je n'ignore point du tout les conſéquences que vous en tirerez, vous y répondrez en me proclamant (ſi vous me connoiſſiez toutes fois) matérialiſte, & vous vous tromperiez; le ſpécieux prétexte de religion vous en-

gageroit à le faire ; mais ma patrie, ma qualité, & mon état me mettent à l'abri. *Sçachez que celui qui cherche, & qui trouve ne perd pas ſon temps.* Ainſi, Monſieur l'Anonyme, taiſez-vous, c'eſt le parti le plus prudent ; vous voudriez attrapper les ſouris, mais vous n'êtes pas aſſez bon chat. L'ETRANGER *compatiſſant.*

LETTRE

D'UN FILS A SON PERE, Laboureur,

Les mortels ſont égaux ; ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.
VOLTAIRE.

NON mon pere, jamais votre fils égaré
Par les illuſions dont il eſt entouré,
Ne ceſſera d'aimer l'auteur de ſa naiſſance,
Et lui marquer l'excès de ſa reconnoiſſance.
Ses ſentiments ſacrés & nourris avec nous,
Chaque jour à mon cœur ſont plus chers & plus doux.
Au gré de mes déſirs ſi Dieu m'eut fait le maître,
S'il m'eut laiſſé le choix de l'auteur de mon être ;
Le Ciel en eſt témoin, il lit au cœur de tous,
Je n'eus jamais choiſi d'autre pere que vous.
J'aime à vous répéter que je vous dois la vie,
Mon ame aux yeux des grands en eſt énorgueillie ;
Je me plais *à* compter dans un nombre d'ayeux,
Autant de Laboureurs, pauvres & vertueux.
De ſuperbes tombeaux dont le néant ſe vante
Ils n'ont point ſurchargés la tonne gémiſſante,
Mais de nobles ſueurs humectant les ſillons,
Ils ont ſçu les couvrir d'abondantes moiſſons ;
C'eſt là qu'il faut chercher leur cendre, leur mémoire,
Et leurs travaux pour moi ſont des titres de gloire.
Ah ! quel plaiſir je trouve à me faire un tableau
De nos humbles foyers, de mon ſimple berceau !
Je me revois encor dans le ſein de ma mere,
Porté par la tendreſſe au devant de mon pere,
Lui tendant les deux mains pour me mieux careſſer,
De vos bras paternels vous veniez me preſſer.
Je me rappelle encor (ſouvenir plein de charmes)
Pour mes jours en danger, vos craintes, vos allarmes.
Quelle joie a ſuivi cette ſombre douleur,
Vos baiſers ſi touchants ſont reſtés dans mon cœur.
Je n'ai point oublié les champs de l'innocence
Où le travail caché ſous les yeux de l'enfance
Me faiſoit eſſayer, par un nouveau tranſport,
De ſoulever le ſoc qui trompoit mes efforts.
Quand le taureau laſſé d'un pénible exercice
Revenoit à pas lents au-près de la géniſſe,
Que la nuit par dégré tombant ſur nos côteaux,
Ramenoit ſur nos pas, & l'ombre & le repos.
C'étoit moi : c'étoit moi dont la main empreſſée
Eſſuyoit la ſueur ſur votre front tracée ;
Mon départ, mes adieux me ſont toujours préſents,
L'amour & la douleur étouffoient mes accents.
J'étois dans votre ſein, en pleurant vous me dites ;
„ Mon fils, c'en eſt donc fait, mon cher fils tu nous
„ quittes,
„ Tu quittes ce ſéjour, où contents de leur ſort,
„ Tes peres ſur le chaume ont attendu la mort,
„ La médiocrité goûte un deſtin tranquille,
„ Des vœux immoderés t'appellent *à* la Ville.
„ Je ne ſçais quel fantôme a faſciné tes yeux,
„ La fortune ſouvent nous rend plus malheureux.
„ Cette immenſe Cité, la premiere du monde,
„ En tréſor, en orgueil, en crime ſi féconde ;
„ Paris, ſi j'en dois croire au bruit ſi répandu,
„ Eſt funeſte au bonheur ainſi qu'*à* la vertu.
„ L'exemple eſt dangéreux, s'il alloit te ſéduire,
„ Si les mœurs.... ah ! plutôt que mon enfant expire :
„ Ciel qui me l'a donné, Ciel termine ſes jours,
„ Si le vice devoit en alterer le cours.
„ S'il pouvoit oublier.... " Eloignez cette crainte !
L'image des vertus en mon cœur eſt empreinte.
Je vous le dis toujours, je revois vos hameaux,
Je partage vos ſoins, vos innocents travaux.
Du Soleil avec vous dévançant la lumiere,
Je rentre à vos côtés ſous votre humble chaumiere.
Quand pourrois-je en effet dans vos embraſſements,
Retrouver la nature & ſes doux ſentiments,
Goûter les plaiſirs purs inconnus à la ville.
Croyez-moi, le bonheur n'eſt que dans votre azyle,
Mon pere, je connois ce ſéjour ſi vanté,
Ce ſéjour dont l'éclat m'avoit d'abord frappé,
Il ne m'étonne plus par tous ces vains prodiges,
Ses plus flatteurs objets n'y ſont que des preſtiges ;
Juſqu'aux amuſements qu'empoiſonne l'ennui,
On ne s'y voit heureux qu'au jugement d'autrui.
Tout y prend les couleurs d'une vaine apparence,
Un beſoin éternel y pourſuit l'opulence ;
L'intérêt eſt le Dieu qu'*à* Paris l'on adore,
Et la ſeule indigence y bleſſe & deshonore.
L'amitié n'eſt qu'un mot à la bouche échappé,
Le tendre ſentiment s'y voit toujours trompé ;
Et la nature même y paroît étrangere,
Le ſang... Ce n'eſt pas là qu'on ſçait chérir un pere,
Dedans ces murs, ô Dieux ! qui peut donc m'arrêter.
Un eſpoir que mon cœur s'empreſſe de goûter ;
L'eſpoir de vous offrir bientôt quelque richeſſe,
Fruit d'un travail conſtant & non de la baſſeſſe.
Auſſitôt que le Ciel aura rempli mes vœux
Je quitte ſans reſpect ce ſéjour faſtueux.
Ah ! combien ma tendreſſe eſt-elle impatiente
De voir briller le jour, l'objet de mon attente,
Qu'avec tranſport mon cœur ſur le votre panché,
Se montrera ſenſible à vous plaire attaché.
Quand la fille du temps, la péſante vieilleſſe
Courbera votre corps ſous ſa propre foibleſſe,
Je ferai votre appui par mes ſoins careſſants,
Je flatterai le cours & l'ennui de vos ans,
Vous ne ſentirez point enfuir vos jours rapides,
Et mes tendres baiſers effaceront vos rides.
Au marcher de la tombe !... ah ! je demande aux Dieux
Que ce ſoit votre main qui me ferme les yeux.
Oui, plutôt voir la mort, & perdre la lumiere,
Que d'avoir *à* pleurer ſur la tombe d'un pere.
M. S. *l'Editeur.*

A L'ANONYME.

Monſieur,

VOus vous plaignez trop ſouvent de ce que, dans chaque Feuille, divers Auteurs vous injurient ; je conviens que vous avez raiſon. J'en ai cherché la cauſe, & je l'ai trouvée dans vos Ecrits. Aucun n'eſt

à l'abri de vos Critiques, vous n'avez aucun égard pour qui que ce soit : pourquoi voulez-vous que les autres ayent du ménagement pour vous ? J'ai trouvé le moyen de vous tranquilliſer : je m'étois propoſé d'exécuter ce projet, mais j'ai été trop foible dans mes réſolutions, & ce n'eſt que par rapport à vous que je me ſuis abſolument décidé à ne mettre dans la Feuille aucune de vos Productions, ſi elles ne ſont ſignées de votre nom propre ; je ne trouve d'autre moyen pour empêcher d'écrire contre vous. J'eſpere par là me mettre à l'abri de ce dont vous me menacez ; vous avez avancé, en préſence de perſonnes dignes de foi, que votre Chanſon des Echecs paroîtroit dans la Gazette, ou que vous feriez *arrêter ma Preſſe* ; je ne doute nullement de votre pouvoir. Quelles raiſons pourriez-vous porter contre moi ? (car vous ne pouvez exécuter ce projet ſans autorité) ma conduite irréprochable, & l'équité d'un bon Gouvernement doit me tranquilliſer.

Avant-hier, des Perſonnes de conſidérations, & à qui je dois tous les égards, m'ont ſollicité & engagé à ne mettre, à l'avenir, aucune de vos Productions : je vous dois le ſilence des éloges qu'on m'en a fait.

N. B. Si j'avois mis au jour toutes les Critiques contre vous, qu'auriez-vous donc fait ? mais j'ai cru vous devoir ce ménagement par le reſpect que j'ai pour vous.

L'IMPRIMEUR.

FABLE.

L'ANE EN HABIT DE DOCTEUR.

Dans une publique ſéance,
Un Singe diſputoit un jour.
Là maint docte animal, contre lui tour à tour
Venoit eſſayer ſa ſcience.
Argumentoit certain Renard Gaſcon,
Quand tout d'un coup l'on vit paroître
Martin Baudet, qui d'un air petit maître
Vint ſe placer en rang d'oignon.
A ſon aſpect jugez ſi l'on dût rire.
Chacun berna le pauvre Sire
De la bonne façon ;
Mais ce fut bien une autre danſe,
Quand pour venger ſon triſte ſort
On entendit Baudet, d'un air de confiance,
S'écrier *Argumentabor*.
A ce grand mot, la ſçavante Aſſemblée
Fit en *Chorus* une huée,
Chacun l'appella par ſon nom ;
Et juſqu'au moindre rat dont il fut la riſée,
L'envoya manger du chardon.
Je ne ſçais ſi l'on eut raiſon ;
Mais je ſçais bien que de telle avanie,
Baudet outré crut devoir déloger,
Bien réſolu de ſe venger
En pareille cérémonie.
Or donc qu'un autre jour, la docte Compagnie
Diſputoit ſur un point avec grande chaleur ;
Martin coeffé d'un bonnet de Docteur,
En longue robe retrouſſée,
En chauſſe d'hermine fourrée,
Plus fier qu'un brave Sénateur,
Parut au milieu du Lycée.
Tout le monde, à ſon arrivée,
Se leve pour lui faire honneur,
On le fait mettre à côté du Recteur.
Docteur Martin ne ſe ſentoit point d'aiſe,
Et déployant une fort grande Théſe,
Entonna fiérement : *Si prius juſſerit* :
On dit qu'à ce mot là le Profeſſeur pâlit ;
Mais Baudet avoit l'ame bonne,
N'ayant d'ailleurs de Docteur que l'habit.
Tant eſt-il qu'il ne fut perſonne
Qui n'admirât ſon bel eſprit,
Ses grands talents, ſa ſcience profonde.
Tant il prona, qu'enfin étonnant tout le monde
Chacun à ſon voiſin diſoit tout interdit ;
Cher Confrere, qu'il a bien dit !
Content alors de ſon petit mérite,
Baudet vers la troupe ſuſdite
Se tourne & dit ces mots. Il faut donc un bonnet
Pour mériter, Meſſieurs, votre ſuffrage ?
Mais quand Martin paroît ſous les traits de Baudet,
Vous changez alors de langage.
Or, apprenez qu'il eſt ce qu'il étoit.

Des préjugés tel eſt l'empire.
Il ſuffit de paſſer pour ſot
Pour exciter à chaque mot
Un plus grand ſot à rire.
Mais avez-vous quelque titre ou renom ?
Vous avez le droit de tout dire.
Que ce ſoit bien ou non,
N'importe on vous admire.

L. S. P. T.

A L'IMPRIMEUR.

Monſieur,

Je vous envoie ma ſignature, laquelle vous pourrez communiquer à l'Anonyme ſeulement ; mais au préalable, il faut qu'il vous remette la ſienne, afin que nous ayons tous deux l'avantage de nous connoître.

LE SPECTATEUR Tranquille.

A L'ANONIME.

CRoyez-vous, Monsieur, que je ne dois pas être fatigué de vos injures; cependant je passerois aisément ces ordures quant à moi, mais par rapport à vous je souffre. Le Public abhorre vos Productions, elles sont mépriſées par tous en général; la ſignature de l'Anonyme ſalit le papier périodique, tel eſt le langage public.

Je vous donne la liberté de vomir des *Goguettes*, *de ſacs à poudre*, *qui plus eſt d'apprivoiſer les ſouris*. Je vous accorde l'avantage de connoître toutes les Poéſies imprimées ou manuſcrites ainſi que vous vous vantez. Je vous laiſſe le champ des injures libre. Je me renfermerai toujours dans les regles de la bienſéance. J'ai reçu une naiſſance de laquelle je ne dois pas rougir, une éducation un peu au-deſſus du commun, & je me flatte d'avoir des ſentiments qui y correſpondent.

Propria laus ſordet in ore. Mais auſſi, Monſieur, je ne peux m'empêcher de vous dire, que ſi j'eus ſçu que mes Ecrits euſſent ennuyé le Public ainſi que les vôtres j'eus ceſſé d'écrire; mais je vous avoue que le ſuffrage général flatte mon amour-propre; ce ſera, ſuivant vous, un vice de plus; mais qu'importe, je n'entends pas m'en tenir à votre déciſion.

Il me paroît, Monſieur, que je ſuis la pierre contre laquelle vous heurtez continuellement; avez-vous entrepris de la briſer? ſi cela eſt, je vous préviens que je ſuis réſolu de vous réſiſter, & je crois n'être pas obligé de faire beaucoup d'efforts. Je ne ſuis pas aſſez préſomptueux pour croire être le pot de fer contre lequel le pot de terre viendra ſe briſer; mais ma conſtitution peut-être auſſi forte que la vôtre. Attaquez, frappez, je ne répondrai point des injures, je traiterai au fond toutes les matieres, pourvu qu'elles ſoient telles, qu'un homme de bon ſens puiſſe s'y amuſer ou s'occuper, & qu'elles ſoient plus honnêtes que vos Adreſſes dans les feuilles du 26, 27, 28, & 29. Je n'ai pas aſſez de loiſir, & je me reſpecte trop pour y répondre.

Je laiſſe au Public éclairé à décider de nos productions reſpectives. Ai-je jamais attaqué les perſonnes dans mes Ecrits? non: je ſuis homme, je connois le foible de l'humanité, & par un ſentiment inné en moi, non-ſeulement je ne les dévoileray pas, mais je ſerai toujours mon poſſible pour trouver des excuſes.

J'oubliois de vous reprocher votre puérilité, & en même-temps votre eſprit de critique. Quel ton ironique vous prenez avec Felicité! de deux choſes une, ou cette Demoiſelle étoit l'Auteur du Logogriphe, & lors vous deviez faire un éloge de ſon génie, avec d'autant plus de raiſon, qu'il n'eſt pas aiſé d'en rencontrer de tels à cet âge. Si vous penſez qu'elle n'en ſoit pas l'Auteur, il falloit vous taire, & dans tous les cas critiquer plus ingénieuſement.

Je ne vous parle pas de la mélodieuſe chanſon que vous avez mis dans la même Adreſſe, non plus que des quatre vers qui l'accompagnent, parce que vous avez eu ſoin d'écrire avant *carmina otia quærunt*, ou *La paix & le loiſir enfantent les beaux vers.*

J'ai donc lieu de croire que vous étiez beaucoup occupé le jour que votre verve les enfanta; auſſi je ne vous en fais pas des reproches. Vous voyez, Monſieur, que je ſuis ingénieux à excuſer les défauts d'autrui.

J'entrerai donc en lice avec vous, mais à conditon que vous ſignerez votre nom propre. Pourquoi refuſeriez-vous? je ne crains pas de ſigner le mien, & ſi vous vous décidez à ſigner le vôtre, envoyez votre ſignature à l'Imprimeur, chez qui vous trouverez la mienne, ce ſera la preuve que vous acceptez le défi; juſqu'à ce temps je ſigne LE SPECTATEUR Tranquille.

SOLUTIONS de la troiſieme & quatrieme Queſtion d'Arithmétique, dans la Gazette du 2 du courant.

La perſonne en queſtion aura diſpoſé de la ſomme de 820 liv. 12 ſ. 6 d. en la maniere requiſe, dans 244 jours & $\frac{42}{807}$

La quatrieme. Le Capital des intérêts reçus (478—10) à raiſon de ſix pour cent, durant le temps mentionné, eſt de 1450 livres.

Neuvieme Queſtion.

Trois Marchands, Pierre, Jean & Jacques ont fait une Société; Pierre a fourni à la maſſe 540 liv. pendant trois mois, Jean 990 liv. durant cinq mois, & Jacques 1880 liv. pendant ſept mois, & ils ont gagnés 2400 liv. On demande ce que chacun doit avoir de profit à proportion de ſa miſe, & du temps qu'elle a reſté à la maſſe.

Dixieme Queſtion.

On demandoit à un Maître d'Ecole combien il avoit d'Ecoliers; il répond, mon nombre eſt tel, que ſi j'en avois encore autant, le tiers d'autant, la moitié d'autant, le quart d'autant & le huitieme d'autant, j'en aurois 231. On demande combien il en avoit?

LOGOGRYPHE LATIN.

Bina mihi pars eſt: vocem dat prima latinam,
Altera, quod mirum eſt, Gallica tota manet.
Tam ſatis hoc clarum eſt: dic quid ſim? non potes? audi:
Quod rapitur natat hæc, qui rapit illa notat.

E N I G M E.

Pour tourmenter d'innocentes victimes,
Dont la bonté fait ſeule tous les crimes,
J'unis au ſupplice du feu,
Et la chaîne, & le fer, & la corde, & la roue.
Avec des morts en tournant je me joue;
Sans honte & ſans remords je te fais cet aveu;
Quel monſtre, diras-tu, quelle affreuſe peinture?
Reviens, Lecteur, de ton injuſte effroi,
Je ne travaille que pour toi:
Un art ingénieux préſide *à* ma ſtructure,
A tes beſoins, *à* ton plaiſir,
Ma ſeule affaire eſt de ſervir;
Je marche avec poids & meſure,
Et tous mes pas ſont tirés au cordeau.
Sous les ruſtiques toits d'un champêtre hameau,
Où ſuivant les deſirs de la ſimple nature,
La frugalité ſeule apprête les repas,
De moi l'on feroit peu de cas.
Enfin devine auſſi ma compagne fidelle,
Lecteur, pour me connoître mieux.
Elle a beſoin de moi, je ne puis rien ſans elle;
Le ſort barbare & rigoureux,
Par des liens de fer enſemble nous enchaîne;
Un mouvement commun tous les deux nous entraîne,
Je reſte cependant toujours au même lieu,
Et nous marchons beaucoup pour avancer fort peu.

MONTREAL, Chez J. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 30 DECEMBRE.

A SON EXCELLENCE MESSIRE FREDERIC HALDIMAND,

Capitaine-Général, Gouverneur en Chef dans la Province de Quebec & Territoires en dépendant en Amérique; Vice-Amiral d'icelle, Général & Commandant en Chef des Tronpes de Sa Majeſté en ladite Province & Frontieres, &c. &c. &c.

L'Académie naiſſante de Montréal.

NOUS Supplions VOTRE EXCELLENCE de recevoir le ſincere hommage de notre Société. Le déſir de nous inſtruire nous a fait rechercher mutuellement : nous nous ſommes rencontrés, & amis des Sciences, nous nous propoſons de contribuer autant qu'il ſera en nos lumieres, à exciter l'émulation des Jeunes Gens ; pour y parvenir il ne manque, à notre entrepriſe, que l'Approbation de VOTRE EXCELLENCE, pour la proſpérité de laquelle, l'Académie ne ceſſe de faire des vœux.

Nous avons l'honneur d'être avec le plus profond reſpect,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Les très-humbles & très-obéiſſants Serviteurs,
Les Membres de l'Académie.

AVEC peu de talents & bien peu de génie,
Dupinde chétif nourriſſon,
Me ſied-il bien d'implorer Uranie
Pour chanter aujourd'hui dans mes vers un Grand Nom?
Moi qui jamais ne pris de leçons qu'à Cithere,
HALDIMAND j'oſerai croire pouvoir te plaire?
Mais quoi... je me raſſure... en vain,
Je rejetterois mon deſſein
Pour t'offrir mon ſincere hommage,
C'eſt au ſentiment ſeul qu'il faut avoir recours,
Laiſſant parler mon cœur que faut-il d'avantage?
De l'éloquence ici que ſervent les atours?
Du vrai beau la juſte peinture
Peut bien ſe paſſer de figure.
Et lorſque le mérite eſt ſolide & ſans fard
Il ſe fait reſpecter ſans le ſecours de l'art.
De ton admirateur fidele
Reçois ces Vers ouvrage de ſon zéle.

LE SPECTATEUR *Tranquille.*

Au Jeune Auteur de la Lettre d'un fils à ſon Pere.

J'AI lu vos vers ils ſont charmants,
Le ſentiment qui les colore
Les rend plus précieux encore,
Et cent fois plus intéreſſants.
On peut dire de votre ouvrage,
C'eſt le triomphe du bon cœur;
On en a couronné l'Auteur,
L'eſprit & la raiſon lui devoient cet hommage.

M. S.

Autres de M. de Voltaire.

VOS jeunes mains cueillent des fleurs,
Dont je n'ai plus que les épines,
Vous repoſez ſur les courtines
Des graces & des neuf Sœurs.
Tout fuit, tout s'uſe, tout paſſe,
Je m'affoiblis, & vous croiſſez :
Oui, je deſcendrai du Parnaſſe,
Content ſi vous m'y remplacez.
Je jouis peu, mais j'aime encore,
J'entendrai chanter vos amours ;
Le crépuſcule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai, je fus comme vous,
C'eſt beaucoup me flatter peut-être ;
Mais vous n'en ſeriez point jaloux,
Le plaiſir permet-il de l'être.

A L'EDITEUR. M. S.

LA lettre du fils à ſon Pere Laboureur, eſt bien écrite, la poeſie en eſt très-réguliere ; mais ce n'eſt pas en quoi je la trouve plus eſtimable. Les ſentiments de l'Auteur en ſont tout le prix. Je ſerois flatté qu'ils fuſſent inculqué dans l'eſprit de la Jeuneſſe du pays ; la plupart rougiſſent de leur naiſſance, un pere Laboureur, une tante, un oncle, un couſin, &c. ſont l'objet de leur mépris, il les méconnoiſſent ; & une partie des Jeunes Gens qui *par haſard* ſe diſtinguent (ou veulent ſe diſtinguer) par quelques talents, ou par une fortune mal étayée, dédaignent leurs parents. Qu'un jeune homme ſoit une fois admis à endoſſer un capot bleu, une ceinture à fléche, une éguillette, & connoiſſe *uſa*, qu'il trace des caracteres ſans les comprendre,

qu'il ſçache comme un perroquet, répéter, il croit tout ſçavoir ; & par conſéquent regarde avec mépris les auteurs de ſa vie, parce qu'ils ne ſçavent que tracer des ſillons avec la charrue. Mais ce n'eſt encore rien eu égard à la préſomption de quelques autres, maladie épidémique.... Je me tais ; qu'ils liſent ſeulement, & ſoient pénétrés des ſentiments du Fils d'un Laboureur. Bonne année. LE FRANCAIS *habitant.*

A. L. S. P. T.

SC,AVEZ-vous, Monſieur, que la Fable que vous nous avez donné, intitulée *l'Ane en habit de Docteur*, a fait diablement jaſer. On a dit que vous déſigniez dans cette Fable, un certain Auteur qui a produit dans la Feuille ; & quoi ? des riens. D'autres diſent que vous aviez intention d'attaquer quelqu'autre. J'ai cherché *à* développer ce myſtère, mais je n'ai encore rien pu deviner ; tout ce que je peux dire, qu'il eſt tant de ſujet auxquels elle peut-être appliquée, que je ne ſuis pas décidé lequel vous aviez en vue ; mais au reſte que vous importe & à moi auſſi, ma foi le morveux ſe mouchera. *L'eſprit de Contradiction.*

A. M. S.

POUR réponſe à la vôtre. Vous me paroiſſez bien chancellant, Monſieur, ne donneriez-vous pas à penſer que le foible que vous avouez ſeroit feint ; il faut être humble, j'en conviens ; mais que craignez-vous ? Vous ne devez pas douter de ma façon de penſer à votre égard ; je vous l'ai marquée aſſez ouvertement. Quoi ! vous craignez d'écrire ? Je vous promets que vos Productions ſeront bien reçues ; je vous garantis de toute critique ou du moins de critique outrée. Seriez-vous offenſé quand on vous reprendra poliment ? non. Faites comme moi, je ſuis charmé quand on trouve des défauts dans mes écrits. Les connoiſſant je m'inſtruis & me corrige ; ſuivez mon exemple : *Frabicando fit faber.* Tant que vous ne ferez qu'admirer & vous taire, vous ne parviendrez à rien.. L'OBSERVATEUR.

Quebec, le 21 Decembre 1778.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

QUE vous excitez ma curioſité, cher Spectateur, en me parlant de cette tranquillité que vous n'avez trouvé qu'après avoir eſſuyé les coups les plus rudes de la fortune ! qu'un homme eſt grand l'orſquil a ſçu paſſer par de telles épreuves ſans y avoir ſuccombé ! Je ne ſerai pas ſi indiſcret que d'exiger de vous le détail de vos malheurs. Si je puis jamais vous connoître particuliérement, j'eſpere me rendre aſſez digne de votre confiance pour m'en faire part & m'apprendre à brayer les rigueurs de l'adverſité.

Je vous adreſſe le fruit d'un après-dinée d'ennui ; C'eſt une Hiſtoriette que je fis en m'amuſant, que je n'euſſe jamais fait paroître ſi je n'avois penſé que le Public ſera aſſez indulgent pour fermer les yeux ſur les fautes ſans nombre qui s'y trouvent, que le peu de temps que j'employai à la compoſer m'empêcha d'apperçevoir. Elle divertira toujours quelqu'un, & je ſerai ſatisfait.

ZELIM HISTOIRE.

DIVINE Sageſſe ! les influences, plus ſalutaires à mon ame que la Roſée du matin à la fleur languiſſante, font revivre dans mon cœur le ſentiment de la félicité que le ſouffle empoiſonné de l'illuſion faiſoit évanouir. Je m'égarois ſans retour ſur les bords de l'abyme, & mon eſprit troublé ne formoit plus que des idées chimériques ; quand tu me préſenta l'exemple frappant de Zelim ; auſſi-tôt je ſortis des ténebres pour rentrer dans les voies de la vérité. Ecoute, ô mon fils ! écoute la fidelle Hiſtoire de cet infortuné : lorſque les chaînes du temps s'appéſantiront ſur tes membres, & que tes cheveux prendront la blancheur des cygnes qui folâtrent ſur le bord des vaſtes étangs, tu raſſemblera ta nombreuſe famille ſous l'ombrage d'un antique ſycomore & tu lui répétera ce que je vais te raconter ; elle le redira dans la ſuite à ſes enfants qui le tranſmettront d'âge en âge juſqu'à la fin des ſiécles ; afin que les hommes apprennent à reſpecter les décrets du Souverain diſpenſateur des événements & à ne jamais murmurer contre ſa Providence.

Dans les jardins délicieux d'un puiſſant de la terre, vivoit un mortel chéri des Dieux dont l'unique ſoin, dès ſon enfance, étoit d'arroſer pluſieurs fois le jour les tendres fleurs ſéchées par les ardeurs du Soleil. Dans l'obſcurité de ſa condition, il étoit heureux, parce qu'il n'avoit point les déſirs qui dévorent le cœur des avides humains. Le bonheur qui fuit les lambris dorés vient plus ſouvent habiter ſous le chaume, & ſe plait dans la ſimplicité. C'eſt lui qui répand la ſérénité ſur le front du Laboureur, tandis que le riche au ſein de ſes tréſors n'offre dans ſes regards pâles & livides qu'un objet rempli d'horreur. L'aurore voyoit l'heureux Zelim commencer avec plaiſir ſon travail ordinaire, l'aſtre du jour au terme de ſa carriere le laiſſoit occupé à ſe préparer un repas frugal, jouiſſant d'un repos plein de charmes que les fatigues de la journée lui rendoient encore plus précieux. Son bonheur étoit parfait s'il eut été durable. Mais hélas ! comme la feuille que le moindre zéphir agite, le cœur de l'homme éprouve de continuelles agitations. Tel eſt ſon triſte ſort, qu'il ne ſe croit jamais heureux : l'ambition vient le chercher juſques dans les retraites les plus écartées. Pourquoi, dit-il un jour en jettant ſes regards ſur les vaſtes Palais du Sultan, pourquoi le deſtin m'a-t-il ſi mal partagé que de me faire naître dans l'état miſérable de jardinier ; auſſi peu conſidéré ſur la terre que l'atôme dans l'immenſité de la nature ; tandis que d'autres dans l'abondance, les grandeurs & les richeſſes filent ſans inquiétudes les jours les plus fortunés. Oui ! le bonheur doit être plus grand ſur le trône que dans une chaumiere qui me défend à peine des injures des ſaiſons. A peine cette funeſte penſée le fut-elle emparée de ſon eſprit que ſon cœur ne fut plus qu'une mer d'illuſions où ſa félicité vint s'engloutir & ſe perdre : il devint malheureux. Un ſoir qu'en plaignant ſon deſtin il ſe promenoit à grands pas dans les allées à perte de vue, une force ſupérieure l'entraîna vers un bois de lauriers, dont le feuillage gardoit pendant le jours des ardeurs du midi. De ſourds gémiſſements frappent ſon oreille, dans ſa ſurpriſe il avance il entend diſtinctement la voix d'un homme plongé dans les eaux de la douleur ; il reconnoît le Sultan qui ſe rouloit ſur la pouſſiere en s'arrachant la barbe & ſe frappant la poitrine. Que mon ſort eſt à plaindre, s'écrioit-il, je poſſéde des richeſſes immenſes, mon nom fait trembler l'aurore & le couchant, & je ſuis le plus infortuné des mortels. J'apprends qu'un fils indigne, un fils dénaturé trame

contre mes jours; mes ſerviteurs que j'ai comblé de mes bienfaits me trahiſſent, & pour comble de malheurs. Fatima, ma bien-aimée, Fatima m'eſt infidelle, la perfide en ſouillant par un crime nouveau la pureté de mes amours s'unit avec mes ennemis pour me plonger le poignard dans le ſein. Ah! cruelle fortune reprends tes dons empeſtés puiſqu'ils portent avec eux tant d'amertume. Les ſanglots lui couperent la parole, il ſe tut. Zelim reſte immobile; une foule de penſées s'offrent à ſon eſprit; enfin ſa raiſon perce à travers les ſombres nuages qui l'obſcurciſſoient. Les hauts pins, s'écrie-t-il, ſont plutôt frappés de la foudre que le foible Roſeau. L'aquillon inſulte le ſommet des montagnes & reſpecte l'humble Vallée, plus le mortel eſt élevé plus les coups que la fortune lui porte ſont terribles. O vérité céleſte! tu ſera déſormais gravée dans mon cœur. En finiſſant ces paroles il ſe proſterna devant l'Eternel qui avoit éclairé ſon entendement; il l'adora dans ſa grandeur & le remercia de ne l'avoir fait naître que ſimple Jardinier. LE CANADIEN Curieux.

AU CANADIEN CURIEUX.

NOUS avons examiné le projet qu'il vous a plu nous communiquer dans votre derniere; nous n'ignorons pas l'effet de ſon exécution, dans un autre pays que celui-ci. Mais il nous paroît que vous ignorez bien des particularités que l'Académie auroit tu ſi elle ne regardoit comme un devoir de vous faire part de toutes ſes découvertes.

Vous avez lu l'Adreſſe des Trois Amis. Nous ignorons quels en ſont les Auteurs; dès l'inſtant qu'elle parut, le *tocſin* fut ſonné dans le Collége de Montréal, & deux des meilleurs ſujets en furent expulſés; on les ſoupçonna d'avoir fait cet écrit, & c'étoit un crime irrémiſſible; cependant par un je ne ſçais quoi, que nous devinerons peut-être, ils ſont rentrés en grace.

De cette démarche tirez la conſéquence. Inutilement nous propoſerions des prix, puiſqu'il ſeroit enjoint aux éleves de ne pas travailler pour avoir l'honneur de les emporter. Et pour vous convaincre, avez-vous lu depuis aucune Production des Montréaliſtes? non. L'émulation a toujours fait des progrès dans les Sciences; nous en convenons. Mais, faut-il que les Emules ſoient libres. Reſſerrez les branches & la tige d'un arbre dans des liens étroits, il ne produira ni fleurs ni fruits, il ſéchera; & l'on peut prononcer ce jugement, *excidatur & in ignem mittatur.*

Nous ne connoiſſons pas (ou peut être ne voulons-nous pas connoître) d'où provient cette indigne politique qui tend à éterniſer, pour ainſi-dire l'ignorance dans un pays où le génie national eſt auſſi apte à acquérir des connoiſſances. Nous nous étions propoſés de tenir des ſéances auxquelles nous aurions vu aſſiſter avec plaiſir, ou des Gens Lettrés, ou des jeunes Gens qui déſireroient de s'inſtruire; mais il eſt dans cette Partie un ſyſtême bien différent, la partie que vous habitez eſt compoſée de perſonnes raiſonnables. Ici le préjugé détruit tout ou la plus grande partie; la vaine préſomption anéantit ce qui reſte.

Avec qui pourrions-nous conférer? entre nous, voilà tout. Propoſer quelque matiere à fonds, qui répondra? prononcez un Diſcours, devant qui? Le 19 le Préſident, dans l'Aſſemblée de ce jour, en prononça un qu'il promet de donner dans la Feuille, pour vous en faire part ſeulement, Bon jour, bonne année.

Je déſirerois que vous me donniez des nouvelles du Sincere. Je devrois le croire pareſſeux, car je n'entends point parler de lui, ou peut-être eſt-il trop occupé. Je ſuis ſi diſpoſé à trouver des excuſes, que je crains qu'on n'abuſe de ma complaiſance. Qu'importe, pour cette fois ci ſeulement je lui pardonne, & je lui dis de bon cœur, bon jour, bonne ſanté.

LE SPECTATEUR tranquille.

INCENDIE.

Dans la nuit du 26 au 27. La Maiſon du Sieur Dumoulin, Marchand de cette Ville, & celle où logeoit le Sieur Paterſon, auſſi Marchand, ont été conſommées. On aſſure qu'il n'a pas été poſſible de rien ſauver de la premiere, & que Mr. Paterſon a ſauvé, pour ainſi dire, toutes ſes marchandiſes. Mais dans un pareil accident il n'eſt pas poſſible de ne pas perdre.

Pluſieurs Principaux de cette Ville ont été témoins que la vigilance des Troupes du Royal Emigrant, & leur activité, a empêché les progrès de cette incendie; & on peut aſſurer que la conſervation des maiſons de la Baſſe Ville, depuis la place du Marché juſqu'à la Porte neuve, eſt l'effet du bon commandement des Officiers de ce Régiment, & de l'exactitude des Soldats à obſerver leurs ordres.

FABLE.

Le Chat & la Souris.

FInette, gentille Souris,
Avoit un jour donné dans une Souriciere,
Pour un morceau de lard la voilà priſonniere;
Par fois les plus Sages ſont pris.
Maître Matou que cette odeur attire,
S'en vient flairer le trebuchet;
Il y voit la Souris & du lard à ſouhait:
Quel repas pour le Maître Sire!
Pour l'avoir, le ruſé ſe met ſur ſon beau dire.
Ma commere, dit-il d'un ton de papelard,
Mettons bas la vieille rancune;
C'eſt trop vivre ennemis; j'en ſuis las pour ma part;
Si comme moi la guerre t'importune;
Il ne tiendra qu'*à* toi que déſormais
Nous ne vivions en pleine paix.
Du meilleur de mon cœur, lui répondit Finette.
Quoi, tout de bon, dit l'un? Oui, dit l'autre. Voyons,
Reprit le Chat; pour faire alliance complette,
Ouvre-moi ton logis, que nous nous embraſſions,
Volontiers; vous n'avez qu'à lever une planche
Qui le ferme de ce côté.
ça, dit le Chat de bonne volonté,
Et qui déja croit tenir dans ſa manche
Souris & lard tant convoité.
De ſes deux griffes il attrape
Le long morceau de bois où la planche pendoit.
Il ſe baiſſe, elle leve. Alors Finette échappe
Avec le lard qu'elle mordoit.
Le Chat court, mais trop tard, & bien loin de ſon compte,
N'eut ni lard ni Souris, n'eut que ſa courte honte.

Le prudent ſçait tirer ſon bien,
Même de l'ennemi qui penſe à le détruire,
Autre morale y viendroit auſſi-bien.
Tel nous ſert en voulant nous nuire.

CONTE,

PAR M. DES-FORGES-MAILLARD.

TROTTANT par Monts & par Vaux,
Un Breton ſur ſon paſſage,
Pour compagnon de voyage,
Rencontre un Bourgeois de Caux,
Pays, où la ſapience,
Circulant dans les eſprits,
Eſt un don de la naiſſance,
Qui paſſe de pere en fils.
Vous allez *à* Caen ſans doute,
Dit le Breton curieux,
Si vous allez en ces lieux,
Nous faiſons la même route.
Oui, répond l'autre j'y vais,
J'y dois, ſi Thémis m'écoute,
Gagner un petit procès.
Contre qui donc, je vous prie?
Contre vous, qui? contre moi?
Parbleu je vous en défie,
Je n'eus procès de ma vie,
Et n'en aurai pas, je crois,
J'en crains trop la diablerie.
Oh, dit le Normand, tout doux,
Dieu me damne, je parie,
Que je gagne contre vous,
Capital & plaidoirie.
La plaiſante rêverie,
Répond l'autre ingénument,
J'en mets au défi vraiment,
Tout la rafinerie
Du plus habile Normand;
Et, qui plus eſt, je m'oblige,
Si vous avez le deſſus,
Après la fin du litige,
De vous payer cent écus.
Deſcendons, & ſous cet orme
J'en fais mon billet en forme.
Chacun, après qu'il fut fait,
Remonte ſur ſon bidet.
Ce couple d'un air fidéle,
Trotte en ligne paralléle,
Pour pouvoir ſans s'épuiſer,
Chemin faiſant deviſer.
On parle du prix du cidre,
De la pluye & du beau tems,
Du Nord, qui vient, tel qu'un hydre,
Dévorer les fruits naiſſans.

Enfin l'on arrive en ville,
Où chacun de ſon côté,
S'héberge dans un aſyle,
Suivant ſa commodité,
Quand *à* peine déboté,
Toujours ſongeant *à* l'utile,
Le Normand *à* point nommé,
Aſſigne *à* ſon domicile,
Le Breton ſimple & facile,
Qui l'en avoit informé;
Sommant ledit *à* lui rendre,
Illicò, ſans plus attendre,
Un plein boiſſeau de bon pois,
Prêté depuis quelque mois;
Ce dont il offroit la preuve,
Par trois témoins là préſens,
Dont les ames *à* l'épreuve,
Des douteux événemens,
Trafiquoient de faux ſermens.
Le Demandeur voulut rire,
Répondit en badinant
Le Breton peu méfiant;
Ce ſont fêves qu'il veut dire;
Il entend mal ſon latin,
Qu'à l'école il l'aille apprendre:
Comptez-lui que pour m'y prendre,
Il faut ſe lever du matin.
Fêves ſoit, reprit l'eſcorte
Des malicieux témoins,
Pois pour fêves, il n'importe,
C'eſt à peu près même ſorte,
Et vous n'en devez pas moins.
Sur le triple témoignage,
Le pauvre diable ajourné,
Par un docte Aréopage,
Fut tout au long condamné;
Et quoiqu'il peſtât dans l'ame,
Il convint publiquement,
Qu'à merveille un bas Normand,
D'un procès ourdit la trame:
Et que le Breton ſans fard,
N'en ſçait pas le demi-quart.

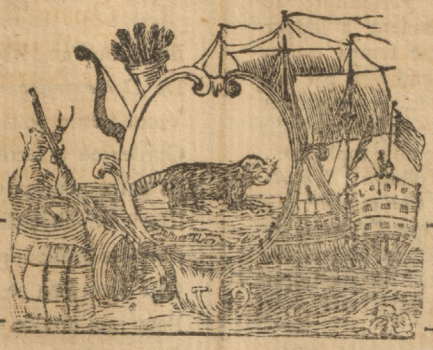
Ainſi l'équité qu'on bleſſe,
Fremit voyant des procès,
Qui doivent à la ſoupleſſe,
Au menſonge, aux tours d'adreſſe,
Les trois quarts de leurs ſuccès.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

N°. I. (1) (1779.)

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.



MERCREDI, 6 JANVIER.

AU PUBLIC.

Je manquerois à la reconnoiſſance, & agirois contre mon inclination, ſi je ne vous témoignois mes ſentiments au renouvellement de cette année; auſſi pour preuve de ma gratitude, & pour ſatisfaire mon penchant, je vous prie d'agréer les ſouhaits favorables de

L'IMPRIMEUR.

AU CANADIEN CURIEUX.

PARTISAN zelé des différentes Productions que vous n'avez ceſſé d'inſérer dans le Papier Périodique, permettez-moi de profiter de la Feuille d'aujourd'hui pour vous entretenir un moment ſur vos propres intérêts.

J'ai vu avec plaiſir que vous étiez preſque le ſeul des jeunes Canadiens qui ayez goûté par avance le fruit que l'on pouvoit retirer du commerce Littéraire que nous a ouvert l'Imprimeur de Montréal: j'ai vu que bien loin de vous rebuter, comme pluſieurs autres, & de prendre en mauvaiſe part les ſages conſeils du Spectateur tranquille, vous vous êtes fait un devoir non ſeulement de correſpondre à ſes généreuſes intentions, mais encore d'engager par votre exemple vos jeunes Compatriotes à entrer dans la même carriere: votre émulation vous a fait eſtimer du petit nombre de Lettrés qui ſe trouvent dans cette Colonie. Le juſte acharnement avec lequel vous avez pourſuivi *l'Anonyme*, cet Auteur entiché de lui-même, n'a pas peu contribué à vous faire regarder comme ennemi juré des Plagiaires & des Pillards. Je viens de vous dire naturellement comme l'on vous a regardé juſqu'ici. Donnez-moi la liberté de vous dire ce que l'on penſe actuellement.

Mercredi dernier l'on apporta dans une maiſon où j'étois, la Feuille du Commerce Littéraire, & nous y lumes votre Adreſſe au Spectateur tranquille, où vous le prévenez que vous y joignez le fruit d'une *après dinée d'ennui*. Cette expreſſion parut affectée, & redoubla notre curioſité. Après l'avoir parcouru, un de la compagnie jura qu'il avoit lu la même, pour la premiere fois, il y avoit plus de vingt ans, & nous aſſura que vous l'aviez pillé dans l'Hiſtoire Orientale; il nous dit en même-temps qu'il s'étoit apperçu que l'Elégie que vous nous aviez donné dans la Feuille il y a quelque mois, n'étoit rien moins que de votre cru, mais bien un *ramaſſi* de différents morceaux dans quelques anciens Mercures Galants. Sur ces entrefaites entra une autre perſonne qui nous dit que ce morceau lui étoit connu depuis long-temps. Ces ſoupçons ſur votre derniere Production, qui paroiſſent fondés, ſont parvenus juſqu'à l'Académie; mais je ne ſçais pas encore ce qui en a reſulté, puiſque comme vous & le *Sincere*, je ne ſuis que ſimple poſtulant. Je vous préviens en ami de ce qui ſe paſſe; tâchez de détourner le coup qui va vous frapper, mettez-vous à couvert de l'orage qui vous ménace, & ſi vous le pouvez, fermez la bouche à vos ennemis par une juſtification prompte & complette. Cependant ſi vous avez le malheur de vous ſentir morveux, je vous recommande de vous moucher le plus doucement poſſible, pour ne pas vous arracher le nez, & prenez garde en vous mouchant d'éternuer trop fort, car vous pourriez reveiller un certain chat, qui après avoir long-temps veillé pour attrapper la ſouris, & après s'en être raſſaſié, vient de s'endormir.

LE BON CONSEIL.
Membre de l'Académie.

Aux différents Copiſtes de l'Anonyme.

Meſſieurs,

J'AI lu pluſieurs de vos Manuſcrits, c'eſt pourquoi je prends la liberté de vous engager à vous attachen ſérieuſement à connoître votre Langue, par ce moye, vous ſentirez ce que vous écrirez. Un d'entre vous s Meſſieurs, ne connoiſſant pas la *Preſſe*, a écrit dans ſet Copies, (qui font gémir la *Pareſſe*.) Je ne ſuis poin un eſprit de contradiction, mais je ris de toute nation qui ne connoît pas ſa Langue naturelle. Soyez perſuadé de ma bonne intention, & de quelle part que vous preniez ceci, je ſerai toujours votre Ami. Bonne année.

L'IMPRIMEUR.

Aux Gens Senſés.

N'Avouerez-vous pas, Meſſieurs, que voici une façon d'agir qui tient de l'extravagance? Elle n'en eſt que plus digne du Papier Périodique de Montréal: faire des queſtions qui tendent à ſapper toutes religions, & déclarer en même temps qu'on n'imprimera pas la réponſe. Que prétend-t-on par là? chez les gens ſenſés, eſt-ce une énigme?... Je veux bien ſuppoſer l'honneur du quidam qui *veut raiſonner*, qu'il n'apperçoit pas même où tend ſon miſérable ſophiſme, ſans quoi il eut au moins ajouté avec Voltaire: *Si quelqu'un le goûte je le tiens pour déteſtable. Car vouloir raiſonner*, pour chercher *à* ſe perſuader que l'Ame, les Anges, Dieu même, ſont auſſi matériels qu'un caillou, c'eſt ce qui eſt digne des petites maiſons. Je me borne à le prendre doublement en pitié, & à lui dire

Dès qu'une fois l'erreur dans ſes filets vous tient,
La raiſon ne peut plus chaſſer cette rivale;
On la chaſſe elle-même & ſur elle on obtient
Une victoire à l'homme entiérement fatale.
Que trouver en effet dans votre aveuglement,
Qu'un ridicule entêtement?
Son faux ſuffit pour vous ſéduire,
Et ce qui peut le plus vous nuire
Vous l'embraſſez plus ardemment.
Examinez-vous bien, & de votre *machine*
Fouillez les plus ſecrets recoins;
Malgré votre bêtiſe & tous vos ſoins,
Vous trouverez que l'erreur y domine:
C'eſt donc avec raiſon que je ſuis occupé
A diſſiper l'épais nuage,
Dont votre eſprit malgré votre âge
Eſt lourdement enveloppé:
Il ſe trouble, & s'agite avec impatience,
„ *Pour fuir la vérité qui lui ſert de flambeau*;
Mais il ne peut quitter la conſcience
„ *Qui lui ſert à la fois de Juge & de Bourreau.*

Ainſi le diſoit un bel eſprit qui à force de chercher la vérité la trouva. Que le quidam en faſſe de même, *s'il la trouve il n'aura pas perdu ſon temps.* Son maſque ne déguiſe pas aſſez *ſa Patrie*, *ſa Qualité*, *ſon Etat*; ſon ſtyle dévoile tout cela, à qui a tant ſoit peu de génie.

Pour moi qui ne m'amuſe pas à piller des Fables, dont les perſonnes ſenſées ſçavent faire l'application à ceux qui *montrent leurs oreilles*, je répondrai aiſément à tous ces avortons des beaux Arts.

Qui font gémir la Preſſe, dès qu'on voudra m'imprimer. La confuſion qu'on craint en développe tout le myſtere; mais je ne me départirai jamais de la ſage décence qui convient à tout homme d'eſprit.

L'ANONYME.

Par le même.

Au Préſident, Secretaire, Membres & Candidats de l'Académie naiſſante.

Bel & bon an, Meſſieurs, je vous apporte *étrennes.*
Du *Docte muſæum* qui tient ici les rennes?
Voici Lettre pour vous & pour tous vos Sçavants;
Gardez-en le ſecret ſur-tout aux ignorants,
Ils pourroient en tirer un très-facheux augure,
Eſprit bouché, dit-on, ſaiſit peu le très fin,
Il goûte beaucoup plus la groteſque turlure,
Qui décore en ce lieu l'âne dit Arlequin.
Pour moi novice encore dans cette danſe
Je vais chanter: vous, touſſez..... je commence.

Bel-eſprit l'autre jour, mendiant protecteur,
Demandoit une Académie:
J'y conſens, dit le ſage, oui! je me fais honneur
D'aider au progrès du génie;
Mais ſur le point que le bon ſens ſoit d'accord?
Qu'aux frais de vos repas, ſubvienne la Province....
He! quel choix de ſujets offrirez-vous d'abord?....
Bon, bon, faiſons toujours: tandis que verre on rinſe,
Nous ne riſquons que de tirer au ſort.
Ane * ou cheval, bête vaut bête;
Pour dire injure, en crier au plus fort,
Il ne faut pas d'eſprit à notre tête.
J'ai dit, Meſſieurs: comme Arlequin
Lai-je pillé dans un bouquin?
Ah! le penſer, Maître Gregoire
Mérite bien un coup à boire,
Et pour la barbe un biſcotin!

Te faut il encore ſignature?
Je mets énigme à l'aventure:
Honni de tous ſoit ton deſſein!

Au Préſident.

Un eſprit fort tenoit à grand honneur
D'avoir lui quatrieme été le Fondateur
D'une naiſſante Académie:
Tout beaux! lui dis-je, un peu de modeſtie:
Vous n'avez en cela uſé d'un grand bonheur;
Faites en ſorte qu'on l'oublie:
Les beaux Arts, le bon ſens & la Religion,
Rougiſſent tour à tour de l'exécution.

* *(ou l'Anonyme)*

L'Académie naissante. Aux Gens Sensés.

NOus avouons que notre entreprise peut paroître extravagante à certains génies, vu les difficultés qui naissent à chaque pas pour en empêcher l'exécution. Notre dessein ne fut jamais de sapper, ni même de porter ombrage à aucune Religion. Les Productions des Académiciens prouvent cet avancé. Il est sorti un manuscrit, signé l'Anonyme, copié par différentes mains du Collége de Montréal, dont copie est ci-contre. Nous nous sommes décidé à le mettre dans un jour clair, parce que plusieurs personnes, quoique douées du bon sens, nous ont assuré n'y avoir rien compris; & pour la satisfaction publique, nous voulons bien être les Interpretes de cet Auteur.

Explication du premier Paragraphe.

La façon d'agir des Membres de l'Académie est louable, les différentes Productions de l'Anonyme sont pitoyables; & la résolution de n'inférer aucune de ses Productions dans la Feuille, est une preuve que toutes les personnes sensées les mépriseront; & que la Gazette étant seulement établie pour l'amusement & l'instruction, il ne faut la remplir que d'objets amusants ou instructifs, & ceci n'est point un Enigme.

Le prétendu *Quidam* a très-bien raisonné (non pas qu'il adopte le système qui paroît être appuyé par son raisonnement) mais son argument est en forme. C'est un bon Logicien. Il est vrai que suivant ce système l'ame seroit matérielle, par conséquent mortelle; mais il ne s'ensuivroit pas que les Anges & Dieu même fussent aussi matériels qu'un caillou. Cette Doctrine seroit aussi impie que celles des *Suarés, Wasqués, Molina, Escobar, &c.* Persuadé qu'il n'a proposé la Question que pour controverser seulement, nous ne l'enverrons pas aux petites maisons. Il conservera notre estime, elle lui est doublement acquise.

Car puisque la raison dans ses filets le tient,
L'erreur ne pourra point chasser cette rivale;
Sans combat elle fuit & la raison obtient
Une victoire à l'erreur très-fatale.
Hé! pourquoi le taxer d'un triste aveuglement,
D'un ridicule entêtement;
Par Spinosa se laisse-t-il conduire?
Non, vous rêvez sans fondement,
Car le vrai seul peut le séduire,
Et dédaignant tout ce qui peut lui nuire,
Il le rejette avec empressement.
Examinez le bien, de *sa noble machine*,
Fouillez les plus secrets recoins:
Quel sera le fruit de vos soins?
Vous trouverez que la vertu domine.
C'est donc en vain que vous êtes occupé,
De couvrir d'un sombre nuage
Son esprit qui malgré son âge
N'en sçauroit être enveloppé:
Il ne se trouble pas, en lui point d'impatience,
La vérité le guide & lui sert de flambeau;
S'il consulte sa conscience,
Elle lui sert de Juge & jamais de Bourreau.

C'est ainsi que pense le *Quidam* qui s'éforce de trouver la vérité, & par des recherches pénibles dont il ne craint pas avoir jamais sujet de se repentir. On ne doit pas s'attacher à la personne, ou du moins doit-on juger par ses écrits: les *Gens sensés* décideront facilement auquel doit être appliquée la Fable (dont personne ne se vante d'en être l'Auteur) & quels sont ceux qui montrent les oreilles. La Presse se réjouit d'être employée à rendre publiques les Productions des amis des beaux Arts; mais elle gémiroit si elle étoit occupée à des Productions indécentes, & qui sont tout à fait opposées aux déférences que tout homme d'esprit doit avoir pour ses égaux.

Comme ce qui suit n'est composé que de turlure, d'Arlequin & autres puérilités qui marquent seulement la foiblesse du génie, ce seroit perdre le temps de l'employer, ou à l'expliquer ou à le refuter: & si nous avons inséré dans la Feuille le Manuscrit, c'est seulement pour que le ridicule en fût connu dans l'étendue de la Province. Si même il n'avoit pas signé l'Anonyme nous n'y aurions pas fait la moindre attention.

Nous avons refléchi qu'il étoit surprenant qu'on eut occupé des Jeunes Gens à copier au lieu de les faire composer. Il semble que c'est un moyen dont on s'est servi pour leur inspirer un dégoût & même un mépris pour les Sciences, & que l'on veut les enchaîner dans le labirinthe des particules & des lieux communs de la Grâmmaire.

Par ordre du Préfident.
L. S. P. L. S.

Réponse à l'Adresse dans le Manuscrit au Président.

Un Esprit vain pense se faire honneur
En méprisant le Fondateur
De la naissante Académie;
Mais sans blesser la modestie,
Je lui souhaite comme un bonheur
Que cette Assemblée l'oublie.
Car les beaux Arts, le bon sens, la raison,
Honnissent sa Production.

Je veux entrer en lice MOI.

AU CANADIEN CURIEUX.

VOTRE Adresse au Spectateur Tranquille, dans la Feuille du 30 Décembre m'a beaucoup étonné. Vous donnez l'Histoire de Zélim comme un de vos ouvrages. C'est, dites-vous, *le fruit d'une après dinée d'ennui.* Je suis bien différent des autres hommes, puisque je préfére de composer pendant huit jours que de copier une heure. Je me suis trouvé formalisé de ce que vous vous attribuez cette Histoire que j'ai lu il y a si long-temps, que j'ai été obligé de fouiller dans des fragments de l'Histoire Orientale où je l'ai trouvée mot pour mot. N'eut il pas été plus convenable d'avouer que quelques occupations vous avoit empêché de produire quelque ouvrage de votre crû, & que vous vous étiez amusé à copier ce morceau pour ne pas laisser languir le Papier Périodique, d'autant plus que cette Histoire est une saine morale. Mais que dis-je? je laisse à notre préfident le droit de vous reprendre; & si l'on vous a admiré dans quelques Productions, c'est seulement parce qu'on a cru qu'elles étoient de vous; mais l'on est convaincu que vous n'avez aucune part *à* cette derniere. Ménagez-vous un peu plus vous-même, & vous serez plus ménagé par les autres. Bon jour.

LE PROTE'E moderne,
Membre de l'Académie.

A L'IMPRIMEUR.

Monsieur,

On a distribué dans plusieurs maisons, une Critique de l'Anonyme, dont j'ai copie. Je l'ai lue & relue, & je trouve qu'il ne dément point ses autres Productions; mais l'Adresse, *Aux Gens Sensés* m'a fort choqué, & je crois même que Mrs. ses Copistes se sont trompés. Je vais, Monsieur, vous communiquer ce qui me le fait croire.

L'Anonyme n'ignorant point que ses Ecrits ont fait lever les épaules aux gens d'esprit, pourquoi leur adresseroit-il une Production aussi fade & si peu correcte? commençant par ses mots: „ Je vous présente une „ piéce singuliere par son extravagance, & par con- „ séquent bien digne du Papier périodique de Mont- „ réal." En vérité, Monsieur, j'ai cru être obligé de faire part de ma façon de penser au Public à ce sujet, & de l'engager à lire comme moi, à la tête de cette insipide piéce, *Aux Gens insensés*, au lieu de (*Aux Gens sensés.*) Je suis,

Votre très-humble Serviteur.
M. S.

AU CANADIEN CURIEUX,

VOUS vous ennuyez beaucoup mon cher Curieux, l'après dinnée que vous avez écrit l'Histoire de Zélim. Je peux vous jurer m'être encore plus ennuyé quand je l'ai lue . . . essayeriez-vous de vous former sur les modeles orientaux! . . . ignorez-vous que ce style ne vous est point naturel, & que vous êtes né dans un climat bien différent que celui qu'habitoit Zélim. La morale de cette Histoire ou Fable est renfermée dans ce peu de mots d'Ovide: *feriunt summos fulmina montes.*

Cette *Historiette*, ainsi que vous la nommez, ne m'a plu que par le sens moral; le style est empaisé, toutes les phrases sont alambiquées, & chaque figure de Rhétorique forcée. Tout y est marqué au coin de l'enthousiasme ou de la fadeur. Quel espece d'homme y dépeint-on? un asiatique qui desire, cherche & ne peut trouver le vrai bonheur. Ce n'est certainement pas un Canadien qui oseroit avancer que les cignes folâtrent sur le bord des vastes étangs. Cette phrase qui commence, *écoute mon fils* est si longue qu'un bon trotteur auroit de la peine à la parcourir dans dix minutes. Choisissez, mon Curieux. Ou l'ennui vous a rendu mauvais Copiste, ou fade écrivain. Je m'apperçois déja que votre amour-propre souffre; mais ne vous fachez pas, & prenez-vous en à vous-même, du reproche que je vous fais. Avez-vous cru de bonne foi tromper le Spectateur Tranquille? non, le piége étoit trop grossier. Croyez-vous que je n'ai pas lu l'Histoire Orientale? Ne vous y fiez pas davantage. Je croirois manquer à l'estime que j'ai pour vous en recevant de pareilles Productions indifféremment. Je me suis déja manqué à moi-même en applaudissant à quelques-unes que je connois très-bien. Si j'eus été moins complaisant vous eussiez été moins indiscret.

Je vous dis plus, si vous n'eussiez pas été un des Membres de l'Académie, je vous eus laissé en butte à tous les Critiques. Plusieurs m'ont dit que vous n'auriez pas dû donner l'Histoire de Zélim comme votre ouvrage, mais comme une Histoire dont le sens moral pouvoit contribuer à instruire, & peut-être à avilir certains homme; mais dans tous les cas vous deviez vous taire.

Je vous prie seulement, d'avoir gravé dans votre cœur cette vérité fatale à bien des hommes, *plus le mortel est élevé, plus les coups que la fortune lui porte sont terribles.*

J'écris à la veille d'un jour où les compliments sont usités, & même nécessaire. Je ne sçais point trahir la vérité. Si je vous désirois du mal, je vous souhaiterois autant & les mêmes ennemis que moi. Je vous désire du bien; aussi je vous souhaite ma tranquillité.

LE SPECTATEUR *Tranquille.*

SOLUTIONS De la septieme & huitieme Question d'Arithmétique, dans la Feuille du 16 Décembre.

Septieme. La somme de 1401 liv. 16 s. 4. payables aux quatre termes mentionnés en ladite Question sera payable en entier, sans prejudice à l'un & à l'autre, dans six mois & neuf jours.

Huitieme. Il faudra 2176 briques de 9 pouces de long sur 5 de large pour paver la salle proposée, laquelle aura 680 pieds en superficie, & la longueur de chacun de ses côtés sera de 26 pieds & 10 lignes.

SOLUTIONS de la septieme, neuvieme & dixieme Question d'Arithmétique.

Septieme. La dette peut être acquitté dans 6 mois & $\frac{1673}{18218}$ d'un mois.

Neuvieme. Il revient à

Pierre	£ 197	1	$2\frac{1}{4}$	17790	
				19730	
A Jean	602	2	$6\frac{3}{4}$	11610	
				19720	
Et à Jacques	1600	16	$2\frac{1}{2}$	10060	
				19730	
	2400				

Dixieme. Le Maître d'Ecole avoit 72 Ecoliers.

Onzieme Question.

Un nombre d'hommes déjeunerent à Quebec dans une Auberge, & il leur en coûta en tout trente Shellings & un Sols d'Allifax; on demande combien ils étoient, & ce que chacun doit payer pour sa part.

Douzieme Question.

Un homme fait faire un puits à un Maçon, avec cette condition, qu'il lui donnera 3 liv. 10 s. pour la premiere toise de profondeur, 6 liv. 5 pour la seconde, 9 liv. pour la troisieme, & ainsi de suite en augmentant de 2 liv. 5 s. à chaque toise, jusqu'à vingt cinq. On demande combien il sera dû au Maçon quand les 25 toises de profondeur seront achevées.

Treizieme Question.

Il est dû à un ouvrier 3678 liv. 10 s. qu'il doit recevoir en quatorze différents payements, chacun desquels doit excéder le premier de 4 liv. 10 s. il promet de donner le premier payement à celui qui lui en dira le montant.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 13 JANVIER.

AUX CURIEUX.

LE renouvellement de l'année influe beaucoup ſur le Papier Périodique. Je m'attendois que la haine Littéraire ſe perpétueroit ; mais je ſçus hier que les deux antagoniſtes ſe connoiſſent, l'Anonyme & le Spectateur Tranquille ſe ſont embraſſés. Je ſuis certain de ce fait, il y avoit un témoin. Le plus joli de cette hiſtoire eſt, qu'ils ſe ſont promis mutuellement de ne pas ſe battre ; ils n'ont point à la vérité fait des ſermens, mais parole d'Auteur, y manquer ce ſeroit être parjure.

Je crains bien qu'ils ne le deviennent tous deux ; ils ne valent pas mieux l'un que l'autre, ils ſont auſſi malins ſans être mauvais. Tous deux jaloux de leurs connoiſſances, & tous deux entichés d'un préjugé oppoſé, on les verra ſe porter des coups en tapinois ; il ne leur en coutera que les frais des Copiſtes. Ils ſe verront avec plaiſir, s'eſtimeront même, mais ſous le manteau ſe déchireront (en fait de ſcience) Enfin ce ſont deux Jéſuites. L'un eſt conſommé dans la politique parce qu'il eſt encore dans le même état, l'autre a très-bien uſé des principes de la Société parmi laquelle il a été élevé, & s'eſt perfectionné par l'expérience parmi *les mondains* : quel contraſte !

Il falloit une réconciliation de ces deux Auteurs pour anéantir le Papier Périodique (ſi toute fois elle étoit ſincere) puiſque tous ceux qui ont écrit juſqu'à préſent paroiſſent n'oſer plus ſe montrer. Le Canadien curieux vient de recevoir un coup mortel. Je ne peux m'empêcher de traiter ſes Critiques de lâches. Quoi ! trois contre un, cette guerre n'eſt pas de mon goût ; & le Spectateur tranquille eſt du nombre : en voilà plus qu'il n'en faut pour le rebuter.

Cependant au travers du tout, je crois appercevoir que l'Anonyme & le Spectateur tranquille pourroient ſe lier pour fournir eux ſeuls la carriere. Qui ſçait l'appas d'une protection pourroit engager le Spectateur tranquille à faire un traité, & la crainte des Critiques a pu engager l'Anonyme à l'accepter. Une déférence mutuelle en peut être la baſe ; mais auſſi il peut être que ce ſoit la défiance ; car *fin contre fin ne fait jamais bonne doublure.*

L'Obſervateur, M. S. le Sincere & pluſieurs autres paroiſſent ne pas travailler beaucoup, ou n'oſent pas travailler ; ils ſeront encore plus rebutés quand ils verront le Canadien curieux tancé auſſi durement. Les Montréaliſtes ne ſont rien ; le champ eſt libre, l'Anonyme & le Spectateur tranquille feront ſemblant de ſe battre, mais ce ſera pour mieux battre les autres. Et je me rappelle que le Spectateur tranquille a déja cité ce vers.

Frigidus o pueri ! fugite hinc, latet anguis in herba.

Ce Spectateur n'eſt pas auſſi tranquille qu'il veut le paroître. Dans le principe, ſans égard il a accablé l'Ami des Sciences, le nouvel Ami des Sciences, le Montréaliſte ; il a fait taire le bon Patriote. Il n'a tenté la Jeuneſſe de Montréal que pour la prendre plus aiſément. Ces appas tiennent un peu du *ſortilége*. Il les engage peu à peu, il les flatte, & inſenſiblement il en fait ſa proie. L'Anonyme étoit déja enſeveli ſous la ruine de ſes Productions : mais aujourd'hui ils ſe careſſent, pourquoi ? parce qu'ils ſe craignent. Qui plus eſt, il drappe le Canadien curieux ſon ami.... Fiez-vous à ces gens-là.

L'Etranger compatiſſant a propoſé une queſtion, il l'a enveloppée d'un ſophiſme qu'il étoit très-aiſé d'anéantir ; l'Anonyme n'a répondu que vaguement, & la queſtion reſte *entr'eux* indéciſe. Je penſe qu'il eſt quelques reſſorts cachés qui les font mouvoir, & quelque tien qui les nuit. Mais, *je veux entrer en lice moi.* Et je jure par Apollon, par les neuf chaſtes Sœurs, par le Cheval Pégaſe, par le Mont Parnaſſe, par l'Helicon & l'Hypocrene, que je me roidirai envers tous & contre tous. De plus, je jure que je tiendrai toujours à honneur d'eſtimer & reſpecter les Voltaire & les Rouſſeau ; que je m'efforcerai de les ſuivre, non pas d'aller de pair, ce ſeroit folie. Que je déclare une guerre ouverte à l'Anonyme & au Spectateur tranquille, ſi je ſuis convaincu qu'ils aient fait (comme il m'a été dit) une ligue ofenſive & défenſive contre les différents Auteurs. Enfin, je ſuis réſolu, dut-il m'en couter quatre minutes d'ouvrage par jour, de les faire taire. L'étendard eſt levé. *Je veux entrer en lice* MOI.

A Mr. D . . . . E.

Je ſuis trop ſenſible aux reproches pour ne pas répondre à ceux que vous m'avez fait ; vous m'avez dit que j'avois trop ménagé l'Anonyme dans la Feuille derniere. Je conviens qu'il m'eut été très-poſſible de le critiquer plus vivement. Je ne m'étois pas propoſé une Critique, mais une ſimple Parodie. Cette guerre Lit-

téraire lui ſeroit trop onéreuſe, & quelques fois trop occupante pour moi. Croyez-vous qu'il eut été bien difficile de démontrer la dureté de ſa Poesie ; ſon Adreſſe au *Préſident*, *Secretaire*, *&c.* ne fournit-elle pas un champ aſſez vaſte. Vous en convenez vous-même, hé pourquoi me faire un crime de ma modération. En outre quelle gloire aurai-je de rimer des turlure, des Arlequins, des rinſements de verres, des bête, des bouquin, des biſcotin, des Gregoire. J'avoue que je m'aime trop pour me prodiguer à ce point.

Je ne ſçais où il a pu trouver qu'il falloit que la Province fourniſſe à nos repas, j'aurois pu très-aiſément lui répondre ; mais ne vaut-il pas mieux mépriſer de tels propos.... Vous déſireriez qu'il fut provoqué d'une autre maniere, c'eſt-à-dire, que l'on changeât de ſujet ; mais y répondra-t-il ? oui... Ho ! je conviens qu'il ſe renfermera dans ſa premiere, & peut-être dans ſa ſeconde Production, dans les bornes qu'un honnête Ecrivain ne doit jamais franchir ; mais à la troiſieme il retombera dans ſes lieux communs, & nous accablera de fadaiſes. Quant à moi c'eſt égal ; mais tous les hommes ne penſent pas de même. Ainſi, je crois que la premiere réſolution eſt la meilleure, & ne pas l'admettre dans la lice, eſt une preuve de nos égards pour ſa réputation déja bien chancellante.

Faites mieux, Monsieur, éprouvez-le vous-même, propoſez-lui quelque queſtion ; vous pouvez le faire aiſément. Vous êtes Physicien, mais craignez que ne pouvant vous répondre *ad rem*, il ne s'éloigne abſolument du ſujet, & qu'il ne vous engage aſſez pour trouver occasion de dire de vous les mêmes *mots* qu'il a dit des autres.

Je lui abandonne la gloire d'être parfait Réthoricien, mais ſa Proſe ne me flatte pas. Bon rimeur, mais mauvais Poete. Bon Chrétien, mais mauvais Théologien. Eh ! pourquoi eſſayerai-je d'éloigner de ſon eſprit l'idée avantageuſe qu'il a de ſes talents & de ſon génie. Laiſſons le vivre en paix.

Mais qu'il finiſſe enfin ſes froids & vains propos,
Qu'il ſaiſiſſe le vrai, le ſimple, le ſolide,
Que l'humilité ſoit ſon guide,
Notre eſtime ſera le prix de ſes travaux.

L. S. P. T. S.

A L'IMPRIMEUR,

J'ai trouvé en liſant les Fables choiſies de la Fontaine, une Fable dont le ſens moral eſt analogue aux mœurs préſentes. Je vous prie, ſi toute fois vous le jugez à propos, de l'imprimer dans votre Papier. C'eſt la Fable 17me, au Liv. 4me. intitulée Parole de Socrate.

Socrate un jour faiſant bâtir,
Chacun cenſuroit ſon ouvrage.
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir
Indignes d'un tel perſonnage.
L'autre blamoit la face ; & tous étoient d'avis
Que les appartements en étoient trop petits.
Quelle maiſon pour lui ! l'on s'y tournoit *à* peine.
Plut au Ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle eſt, dit-il, elle pût être pleine.
Le bon Socrate avoit raiſon
De trouver pour ceux-là trop grande ſa maiſon.
Chacun ſe dit ami ; mais fous qui s'y repoſe ;
Rien n'eſt plus commun que ce nom,
Rien n'eſt plus rare que la choſe.
C'eſt ma foi vrai

N. B. Que Socrate étoit un Philoſophe Grec, dont la Sageſſe & la Vertu ne peuvent être aſſez admirées de quiconque prendra la peine d'étudier ſon Caractere.

A L. S. P. T. S.

OU AU PRE'SIDENT DE L'ACADE'MIE.

Tout Auteur pour peu qu'il ait de Science, ne doit pas s'étonner que l'on critique ſes Ouvrages, au contraire la critique doit le flatter ; car ſi l'ouvrage ne valoit rien, on ne s'attacheroit pas à le lire, ou du moins l'ayant lu, il ſeroit oublié. Mais j'ai obſervé dans les 23 Vers qui parodient ceux de l'Anonyme, quelques fautes. Pourquoi avez-vous fait de *tien* dans le mot *impatience* deux ſillabes, & que dans le 2 Vers ſuivant, dans le mot *conſcience*, avez-vous fait de *ſcience* une ſeule ſillabe ; cela m'a paru oppoſé aux regles de l'Art poétique. Croyez-vous que votre dernier Vers n'eut pas eu plus d'énergie ſi vous l'euſſiez écrit,

Il trouve en elle un Juge & non pas un Bourreau.

Je croirai que vous avez manqué, mais je ne l'attribue qu'à vos occupations. Au reſte je n'entends pas être un Critique très-exact, & je dis, que

Il eſt bien aiſé de reprendre,
Mais mal-aiſé de faire mieux.

Je ſerai toujours votre Admirateur & votre ami. J'eſpere me rendre digne de votre eſtime. V. J. R. D.

Au Préſident des Académiciens & ſes Aſſociés.

Meſsieurs,

Je ſuis flattée que vous n'ayez pas daigné répondre à l'Adreſſe que vous a fait l'Anonyme. J'ai reconnu l'Auteur aux dix premiers Vers, on y connoit aiſément ſon ſtyle ; comparez-le avec les ſuivant, quelle différence. Je crois, moi qui obſerve tout, que cet homme agace pour ſe faire mordre. Je voudrois bien qu'il me démontrât en quoi la Province contribue *à* votre dépenſe. Je connois une partie de vous, Meſsieurs, & je n'en connois aucun appointé d'aucune ſomme ; il m'a toujours paru que vos travaux fourniſſoient à votre ſubſiſtance, ſans en être redevable à quelconque.

Cet eſprit jaloux du bon ſens, ennemi par conſéquent des Sciences, n'a d'autre objet que de vouloir inſinuer que lui ſeul il ſçait tout, & croit en écrivant des arlequinades, faire rire & s'attirer tous les ſuffrages. Il ſe trompe ; il eſt vrai qu'il fait rire, mais c'eſt de lui-même.

Je ne me flatte pas d'être bien connoiſſante, mais je vous dirai que j'aimerois mieux, à ma toilette, un quatrain du Spectateur tranquille, qu'une Ode de l'Anonyme ; ſes Œuvres ſentent trop le bouquin & le biſcotin. Je lui pardonne en faveur de ſon état & de ſon âge ; mais le public eſt-il auſsi indulgent que votre admiratrice. HENRIETTE, Canad.

Je vous prie, Meſsieurs, de ne point me critiquer,

REFLEXIONS.

Oh ! le joli Jeu que le jeu du *Loup* les Dames & Demoiſelles en deviendront folles, elles s'ennuyent de vivre, & s'imaginent mourir plus doucement en jouant au *Loup*; par ma foi c'eſt un joli jeu. Mais toutes les Divinités y perdent, la Beauté ſe flétrit, les Graces diminuent, la Déeſſe des richeſſes y perd ſon étalage: qu'ajouterai-je ? les maris ou les amants en ſouffrent.... oh ! chut.

Je ſuis ſurpris de voir fix Dames ou Demoiſelles, autour d'une table ronde ou quarrée n'importe, implorer l'aſſiſtance d'un miſérable Valet, qui ſouvent eſt ſourd à leurs prieres; que ne donneroient elles pas pour ſon ſervice : s'il ſe refuſe à leurs déſirs, que d'imprécations contre lui ? qu'elle eſt alors la reſſource ? il faut tirer une fléche, & ſi la fléche n'attrape pas le *Loup*, (car il en eſt qui viſent mal) du temps perdu. Mauvais chaſſeur, vous remplumerez la Mouche pour punir votre maladreſſe; il ne ſe trouve qu'une d'heureuſe dans la compagnie qui eſt celle qui tient la *palme*.

Une heureuſe & cinq au déſeſpoir, & toutes enſembles dans les agitations des furies. Doucement, tu parle trop Auteur, contente-toi de dire que le mari ſouffre de la dépenſe, les enfants du mauvais ſoin, le ménage du peu d'économie, les amants de la paſſion du jeu, qui ne permet l'entrée *à* aucun autre ſentiment: ajoute plus ſi tu veux; mais, dis-le tout bas. La Société en gémit, l'honnête-homme s'en éloigne, le jeune-homme quoique diſpoſé au plaiſir, s'en dégoute : mais à quoi mexpoſe-je ? il faut que je me taiſe, & que je ne joue plus.

LE JOUEUR *converti*.

Aux Citoyens du Diſtrict de Montréal.

Le projet de l'établiſſement d'une Bibliothéque publique, dans la ville & Diſtrict de Quebec, approuvé par Son Excellence, devroit exciter une noble émulation, l'exemple des Compatriotes devroit engager *à* les imiter; pourquoi cette partie ſe refuſeroit-elle à un ſi grand avantage : elle eſt auſſi remplie de bons Citoyens, & en état de concourir autant à une telle inſtitution. Si cela eſt, comme en mon particulier j'oſe m'en flatter, nous pourrons compter de cette année comme l'époque de l'introduction des Sciences dans cette Province. Je le ſouhaite d'un grand cœur. LE VRAI CITOYEN.

DESCRIPTIONS ET CURIOSITÉS

De la Cathédrale de St. Paul de Londres.

ON commença à rebâtir cette Egliſe en 1675, & l'ouvrage fut fini en 1710, dans cet intervalle de 35 ans, le Chevalier Chriſtophe Wren, qui en étoit le premier Architecte la commença & la finit; Monſieur Strong, en étoit le maître Maſſon, le Docteur Comptont étoit alors Evêque de Londres; ce fut Mr. Hill qui travailla principalement aux Décorations de cette Egliſe & qui tailla la repréſentation de la converſion de S. Paul & la figure Majeſtueuſe de St. Paul ſur le Sommet du Fronton, ayant St. Pierre à ſa droite & St. Jacques à la gauche, & les quatre Evangéliſtes avec leurs emblêmes reſpectifs ſur la facade de la tour.

Un Ange diſtingue, St. Matthieu, un Lion, St. Marc, un bœuf, St. Luc, & un Aigle, St. Jean.

Un leger Impôt ſur le Charbon ſervit en grande partie aux fraix de cet édifice quoiqu'ils ſe montaſſent à quinze Cent mille livres.

L'Egliſe en dedans a 510 pieds de l'Eſt à Oueſt du nord au midi en dedans des portiques 282 pieds
La largeur à l'entrée occidentale eſt de 100 dittto
La circonférence . . . . . 2292 ditto
Sa hauteur en dedans depuis le pavé juſques *à* la Croix . . . . . 404 ditto
La circonférence du dôme eſt de . . 420 ditto
Le Diamétre du Globe . . . . . 6 ditto
Du Globe à la Croix il y a . . . . . 30 ditto
Le diamétre des colomnes des portiques . . 4 ditto
Leur hauteur eſt de . . . . 48 ditto
Juſqu' au ſommet du fronton occidental ſous la figure de St. Paul, il y a . . . . 120 ditto
Juſqu'au ſommet des tours de la face occidentale . . . . . 287 ditto

Il y a 534 marches depuis le bas de l'édifice juſqu'au ſommet.

L'aire qu'occupe l'Egliſe eſt de 2 âcres, 16 perches, 23 verges & 1 pied; de fortes balluſtrades de fer au nombre de 2500, environnent à une juſte diſtance ce vaſte édifice.

Au milieu du terrain ſur lequel donne la façade occidentale, ſe voit la ſtatue de la Reine Anne ſur un pied deſtal très bien exécuté, avec des décorations analogues. La figure qui eſt ſur la baſe repréſente la grande Bretagne avec ſa lance, la France tenant une couronne ſur ſon giron, l'Irlande avec ſa harpe, l'Amérique avec ſon arc; tout l'ouvrage eſt de la même main que le reſte.

La Salle de la Bibliothéque eſt remarquable par ſon plancher qui eſt très-artiſtement parqueté ſans cloux ni chevilles, comme la bordure d'une table de billard.

La boiſerie & les tablettes pour les livres ſont commodes & élégantes, il y a un beau tableau de l'Evêque Compton, ſous qui cette Cathédrale a été bâtie; en ſortant de la Bibliothéque l'on trouve un eſcalier géométrique qui eſt le premier qui ſe ſoit fait en Angleterre, il y a 90 degrés tous ſoutenus par celui du bas.

Il y a un modele très-bien fait ſuivant lequel le Chevalier Chriſtophe Wren ſe propoſoit de faire bâtir l'Egliſe: la grande cloche péſe 11474 livres, le battant 180; le diamétre de la cloche ſur laquelle ſe battent les heures eſt de 10 pieds, les quarts ſe battent ſur deux cloches moins grandes qui ſont plus bas, la main qui montre les minutes eſt de 8 pieds, celle des heures de 5 pieds 5 pouces, les marques des heures ſont de 2 pieds 7 pouces.

Il y a une gallerie très-curieuſe en ce que le ſon ſi augmente à un dégré ſurprenant; le bruit que fait une porte en ſe fermant eſt auſſi fort que celui du tonnerre à une certaine diſtance, le moindre chuchetement s'entend tout au tour & ſi quelqu'un parle contre la muraille, il paroit à la perſonne qui eſt au côté oppoſé que c'eſt tout près d'elle, quoiqu'il y ait un eſpace entre'eux de 140 pieds.

Lorſque l'on eſt ſur la gallerie, l'on peut voir les

principaux événements que nous fournit l'hiſtoire de la vie de St. Paul, nommérement ſa Converſion la punition qu'il fit ſouffrir au ſorcier Elymas en l'aveuglant, ſa prédication à Athénes, la guériſon du pauvre eſtropié de Lyſtra, le culte que lui rendirent là comme à un Dieu, les Prêtres de Jupiter, la Converſion du Géolier, la prédication à Epheſe, & les livres magiques qu'il fit Brûler à la ſuite d'un miracle qu'il y opéra, ſon procès devant Agrippa, ſon naufrage ſur l'Iſle de Cualte, ce miracle qu'il y opéra ſur une Vipere.

Ce qu'il en coûte pour voir les Curioſités.

La Bibliothéque, chaque perſonne paye	2d
L'eſcalier géométrique	2d
Le Modelle	2d
La Cloche	2d
La Gallerie , ...	2d

A L'ACADEMIE NAISSANTE.

A La ſollicitation de quelques perſonnes qui veulent s'inſtruire, on s'eſt déterminé à ſupplier Meſſieurs les Candidats de la nouvelle Académie ou autres de vouloir bien reſoudre les queſtions ſuivantes ; ſçavoir, de développer les cauſes phyſiques de ce qu'il fait beaucoup plus froid en cette province que dans les lieux les plus Septentrionaux de la France ; & pourquoi les chaleurs de l'été y ſont plus exceſſives, dans certains jours, qu'aux Iſles des Antilles qui ſont proches de l'Equateur.

2°. Quel eſt le lieu de la terre, où le Soleil eſt tous les jours viſible avant qu'il ſe leve, & après qu'il eſt couché.

Si pour prix des veilles de celui qui, au jugement des connoiſſeurs, reſoudra ces Queſtions de la maniere la plus vraiſemblable, on ne lui accorde pas l'avantage d'être agrégé à ladite Académie, il aura au moins celui d'avoir ſatisfait la louable curioſité de ſes Compatriotes.

LE PACIFIQUE.

F A B L E.

Le Corbeau & les Oiſons.

Certain Corbeau Jadis d'obſcure race,
Vint cachant ſon obſcurité,
Son indigence & ſa néceſſité,
Parmi les Oiſons prendre place ;
Comme inconnu d'abord il eſt fêté
Mais l'inſolent s'émancipe & croaſſe,
Les Oiſons convaincus de ſa fatuité,
Le puniſſent bientôt de ſa témérité.
On humilie ainſi l'impudence & l'audace
D'un orgueilleux ſans éducation,
Qui tout enflé par ſon ambition,
Ne ſe ſouvient plus de ſa craſſe ;
Si je diſois à quelle occaſion
Je rapporte ce conte,
Quelque Corbeau vêtu pourroit y voir ſa honte
Et ſa confuſion ;
Mais j'aime beaucoup mieux me taire,
Sage en effet qui peut le faire.

De Saint Vincent.

SUR LA RAISON.

LA Raiſon eſt un bien pour nous
Quand nous ſçavons en faire uſage ;
C'eſt une roſe entre les mains du ſage ;
C'eſt une épine entre les mains des fous . . :
Dans le cryſtal d'une glace fidelle,
On voit tous le jours une belle
Aimer à contempler l'éclat de ſes attraits.
Celle pour qui la nature ſévére
Fut avare de ſes bienfaits,
Reproche au miroir trop ſincere
La difformité de ſes traits.
Le nectar ſucculent que la Bourgogne enfante.
A nos ſens engourdis donne de l'action.
Pour ceux que la fiévre tourmente
Ce nectar devient un poiſon.
Pour l'inſenſé l'importune raiſon,
Eſt l'œil d'une marâtre, eſt un cenſeur ſévére,
Qui de mille remords trouble ſa paſſion,
Et porte dans ſon cœur une triſte lumiére.
Mais pour le ſage qu'elle éclaire,
C'eſt un remède plein d'appas,
C'eſt un Mentor qui le conſole,
C'eſt l'aiguille d'une bouſſole,
Qui vers le vrai bonheur dirige tous ſes pas.
Tel, le même ſoleil, dont la chaleur brulante
Seche une tige languiſſante,
Du feu de ſes tiédes rayons,
Anime, nourrit & colore
Les vives fleurs qu'on voit éclore,
Sur l'émail varié de nos riches gazons.

MAXIMES ET SENTENCES,

Sur les ſources de la corruption du cœur de l'homme.

De l'Amour Profane.

I.

LES paſsions ſont des mouvemens de l'ame, qui la portent à desirer le bien, ou à fuir le mal qui s'offre à ſon imagination.

II. Elles ſont d'elles mêmes indifférentes ; ce n'eſt que le mauvais uſage qui en fait des vices ; elles ſeroient même des vertus, ſans l'excès qui y ſurvient, & qui eſt un effet du premier péché, devenu dans la ſuite la ſource de tous les autres.

III. L'homme a autant de maître qu'il y a de ſortes de paſsions : la plus dangereuſe de toutes, c'eſt l'amour des créatures.

IV. C'eſt un penchant de l'Ame vers un objet d'autant plus propre à l'égarer, qu'il lui plait davantage, & qu'il l'entraîne au précipice par un chemin ſemé de fleurs.

V. Tout conſpire contre elle ; la nature eſt le plus dangereux de ſes ennemis ; elle a lié toutes choſes par une chaîne d'amour ; elle rend l'homme eſclave de ſes ſens, ils flattent, & ils gagnent la volonté, ſans lui laiſſer le loisir de la réflexion ; ils lui inſpirent ce qui plait, aux dépends de ce qui eſt permis.

(A continuer.)

Faute dans la douzieme Queſtion, au lieu de lire en augmentant de 2 liv. 5 ſ. *liſez*, 2 liv. 15 ſ. à chaque toiſe.

MONTREAL, Chez F. Mesplet, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 20 JANVIER.

A CE CERTAIN

Monsieur, qui signe Je veux entrer en lice MOI.

OH oh ! vous voulez entrer en lice *Vous*. Mais avez-vous bien refléchi avant de faire une telle démarche. Avez-vous fait le calcul de vos forces. Avez-vous bien meſuré l'étendue de vos connoiſſances. Il ſe peut que vous ayez eſſayé de faire des réflexions ſur votre entrepriſe, mais je crois aussi que votre amour-propre vous a empêché d'en prévoir les difficultés. Avez-vous cru réſiſter long-temps, vous vous êtes trompé. Vous avez attaqué avec trop de vivacité, & quels ennemis ? l'Anonyme qui vous noyera dans ſes Productions, le Spectateur tranquille qui vous accablera par la force de ſon raiſonnement, vous enchaînera par la légéreté de ſon ſtyle. Quoi ! vous avez inconsidérement fait des ſerments de vous roidir envers tous. Vous jurez que vous déclarez une guerre ouverte *à* ces deux Auteurs, & vous êtes aſſez fanfaron pour avancer que quatre minutes d'ouvrage par jour ſuffiront pour les faire taire. Voulez-vous que je vous diſe ma façon de penſer, je crois que peut-être vous pourriez tenir les rangs pendant une quinzaine de jours, ce qui fait deux bottes *à* porter & à recevoir ; mais foible & impuiſſant athlete, vous aurez le même ſort que bien d'autres.

Puiſque vous regardez le Spectateur comme un ſerpent caché ſous les fleurs, pourquoi oſez-vous vous amuſer dans ce parterre ? craignez plus que tout autre, puiſque vous oſez braver le danger ; croyez-moi, baiſſez-votre étendard. Ces deux hommes que vous dites si bien connoître, étant tels que vous les désignez, ſont à craindre, on ne les provoque jamais impunément ; ils ſont, ou plus malins, ou plus adroits. Je dirois plus, mais je ſerois repris. Au reſte, faites comme il vous plaira ; si vous vous obſtinez, je verrai avec plaiſir votre défaite. Cependant il ne faut pas, après une démarche aussi fanfaronne, fuir précipitamment. Battez-vous, mais en retraite. LE BON CONSEIL,

Membre de l'Académie.

AU PACIFIQUE.

Les deux Queſtions que vous avez propoſé ne ſouffrent pas de grandes difficultés, & je me ſuis attaché à les reſoudre de la maniere la plus vraiſemblable ainsi que vous le dites. Si je n'en donne pas la Solution dans cette Feuille, c'eſt que je déſirerois voir & verrois avec plaiſir quelques curieux & *ambitieux de connoiſſance* donner leur opinion. Qu'importe quand un jeune-homme ne raiſonneroit pas bien juſte, pourquoi n'erreroit-il pas. Nous errons nous-mêmes quoique dans un âge mûr & plus que mûr. LE SPECTATEUR tranquille.

Quebec, le 11 Janvier 1779.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

VOUS aviez raiſon de penſer que je ſerois mortifié en liſant votre Adreſſe. J'y vois le Spectateur Tranquille, cet homme ſage & moderé juſqu'à cette heure, manquant aux devoirs de la Bienséance & *à* ceux que l'amitié doit rendre inviolables, à une perſonne telle qu'il le veut paroître. Non : les invectives du Protée moderne ne m'ont point affecté ; les reproches de tout un public ne m'auroient pas plus ému. Il me ſuffiroit de prouver mon innocence & de le confondre ; mais puis-je pardonner au Spectateur Tranquille de m'avoir engagé à écrire ſeulement pour me rendre ridicule.

L'eſtime que vous ſembliez me porter n'etoit donc que feinte : vos louanges autant de piéges à ma crédulité. Vous me parliez le langage de la vérité ; je vous croyois : mon cœur étoit trop sincere pour me défier d'un homme qui prenoit en apparence tant d'intérêt à ce qui me regardoit, mais mes écrits vous paroiſſoient fades, la plus part pillés vous le ſçaviez, & vous ne laissiez pas que d'y applaudir : vous aurois-je cru capable d'une telle duplicité.

Enfin vous éclatez : vous ceſſez de feindre. Puiſque le maſque étoit levé que n'acheviez-vous de m'abattre entiérement, de me rendre incapable de me relever, ſans vous contenter de me faire une bleſſure plus cruelle que l'anéantiſſement de mes forces. Vous deviez mettre au jour, rapporter fidélement les endroits où j'ai copié : votre triomphe auroit été complet. Mais prenez y garde au moins : Votre mémoire remplie des Contes Arabes vous abuſe. La morale que j'ai traitée fut de tous les temps & employa les Ecrivains de tous les siécles. Sans avoir devant moi aucun livre dans le goût Oriental

aurois-je pu me rencontrer à me servir de mêmes tours & des mêmes expressions. Feuilletez encore une fois ; vos recherches me satisferont, je ne suis pint coupable.

Je puis vous assurer même, & vous voudrez bien me croire ; malgré les mauvaises impressionsque vous avez reçues de moi, je puis vous assurer surmon honneur que je composai mon Histoire de diverss façons & ne m'arrêtai qu'à la derniere qui me sembl plus correcte. Mon imagination put me tromper : la matiere & le style ne m'étoient point naturels. C'étoit la premiere en ce genre que je risquois ; je la soumettois à votre jugement : vous pouviez me blâmer de l'avoir mise au jour ; m'avertir que le style en étoit *empesé*, les phrases *alambiquées*, & chaque figure de Rhétorique forcée ; mais ne point avançer qu'elle étoit copiée.

Mes Reproches sont amers ; cependan , si vous considerez combien me doit être sensible l'impression que vous avez donné au Public de mes Productions, vous verrez que je ne dis rien de trop. Je srois en droit de vous citer devant l'Académie pour ra justification. J'aime pourtant mieux voir souffrir mo amour-propre que d'en venir à ces extrêmités contreun homme qui m'inspira d'abord tant de vénération.

Le juste dépit que ma cause votre Alresse ne m'empêchera pas de vous souhaiter au commencement de cette année toutes les prospérités possibles.

LE CANADEN Curieux.

AU TRIBUNAL
de l'Académie de Montral.

SUPPLIE le Canadien curieux Membre de l'Académie, résident en la ville de Québe, & à l'honneur de vous exposer : Qu'il auroit depuis ong-tems fourni de ses Productions dans la Feuille Péridique, dans le dessein d'exercer sa plume & d'engager, par son exemple, les jeunes Canadiens *à* le suivredans la carriere Littéraire.

Qu'ayant composé une Histoire dans le goût Oriental qu'il auroit soumis *à* la critique honnête & au jugement du Public, un certain Protée moderneSoi-disant Membre de l'Académie, auroit avancé témérairement & contre toute vérité qu'ayant fouillé dans l'Histoire Orientale, il l'auroit trouvée mot pour mot & par cette indigne & lâche calomnie l'auroit entérement diffâmé dans le Public.

Qu'il ignore les raisons qui ont poté le Protée moderne à intenter contre lui une accusation qu'il est incapable de soutenir. Que l'honorable Societé doit être persuadée qu'ayant moi-même écrit cotre les Plagiaires & Membre de leur Corps, je ne porteois pas la bassesse au point de me deshonorer, en me rendnt coupable d'un crime aussi honteux que celui du Plagat ; qu'au surplus cette accusation contre un Académicien intéresse le Corps en général & mérite d'être éclarcie.

EN CONSEQUENCE, je conlus en suppliant l'Académie de s'assembler au plûtôt & de sommer le Protée moderne à produire devant elle l'endroit de l'Histoire Orientale où il auroit trové mot pour mot l'Historiette que j'ai donné de mon cû ; faute de quoi le condamner à me faire réparation dns la Feuille publique, & s'il le refusoit, le chasser igominieusement de l'honorable Société comme calomniaeur ; perturbateur du repos public, & indigne de portr le nom d'Académicien, & vous ferez justice.

LE CANADIEN Curieux
Membe de l'Académie.

AU JOUEUR CONVERTI.

Il s'est toujours rencontré des hommes ennemis ou jaloux de la Société. Nos amusements leur déplaisent, & ils croyent que nous devons être reduites suivant leur caprice, & que leur humeur hétéroclite doit nous guider. Vous osez dire que notre beauté se flétrit ; il faudroit pour cela que la passion du jeu fût bien violente. Vous avancez trop, le jeu n'est pour nous qu'un amusement ; nous y donnons à la vérité les trois quarts du temps, mais qu'importe, nous employons l'autre quart au sommeil ou aux repas, où nous reparons par quelquelques heures de toilette toutes les pertes de nos veilles. Ne vaut-il pas mieux s'amuser tranquillement sans bouger de dessus sa chaise autour d'une table, que de courir les bals pour danser ; le corps se fatigue, & pour une nuit de bal il faut au moins quatre jours de repos.

Quant à ce que vous dites que nous sommes comme des furies, vous en imposez ; il est vrai que l'absence du valet de trefle nous rend impatientes, que s'il arrive que nous ne tirions pas juste nous *cornons tout plein* ; mais il n'y paroît pas un instant après si le valet arrive, ou si nous frappons le loup.

Nous sommes surprises de ce que vous mettez le nez dans notre ménage, que vous importe ; nos maris ne se plaignent point, nos amants sont de notre partie, nos enfants se portent bien, & notre dépense ne vous coute rien. De quoi vous mêlez-vous ? apprenez que vous êtes un téméraire d'oser nous faire des remontrances, & s'il vous arrive d'orénavant d'écrire contre le jeu du loup,

Cela prendra couleur.

Quebec, le 10 *Janvier* 1779.

A L'IMPRIMEUR.

Je suis indigné, Monsieur, du Triumvirat qui s'est formé à Montréal contre mon ami le Canadien curieux ; il semble que jaloux de la réputation qu'il s'est acquise par les petits ouvrages qu'il a inséré en votre Papier Périodique, le Protée, le soi-disant Bon Conseil, & le Spectateur tranquille, très-mal nommé, se sont unis ensemble pour la détruire.

O ! monstre, fille de l'envie,
Noire & cruelle jalousie,
Eloigne-toi, fuis de ces lieux,
D'une naissante Académie
Ne viens pas troubler l'harmonie,
Retourne aux antres ténébreux.

Je passerois volontiers, aux trois Académiciens, une critique juste des ouvrages de mon ami. Je sçais que ses Productions ne sont pas sans défauts ; mais je ne puis leur pardonner le crime de Plagiat dont ils l'accusent.

Quoi ! L'on traite de Plagiaire
Mon intime & meilleur ami,
Et je pourrois les laisser faire
Sans leur donner un démenti.
Ah ! que plutôt ma jeune lyre
Ne reconnoisse plus l'empire
Du Dieu qui m'inspire ces Vers,
L'amitié sera mon seul guide ;
Je le vengerai du perfide.
Qui juge à tort & à travers.

En effet, Monsieur l'Imprimeur, je puis vous assurer avec toute la candeur & la sincérité, dont un cœur droit est capable, que j'ai vu travailler plusieurs fois mon ami à la petite Historiette de Zelim; qu'il l'a changée & refondue à diverses reprises en ma présence, & qu'enfin elle est de son crû. Au surplus, puisque le Protée & le Spectateur tranquille ont avancé indiscrettement qu'ils ont trouvé l'endroit de l'Histoire Orientale où est cette Historiette, pourquoi n'ont-ils pas cité le volume & la page ? S'ils ont manqué à une chose aussi essentielle, & qu'ils ne soient pas en état de prouver leur avancé, on doit naturellement conclure qu'ils sont dans un cas beaucoup plus grave que le plagiaire, puisqu'il n'est rien de si flétrissant que de trahir la vérité.

Je vous souhaite une bonne santé, & fais des vœux pour que votre Papier ne soit rempli que de piéces marquées au coin du bon goût.

L'AMI du Canadien curieux.

AU PUBLIC.

On m'a presque fait une querelle, de ce que je n'ai point répondu à l'Anonyme: cet Auteur avec ses mots de Goguettes, Arlequin, Biscotin, & quantité d'autres semblables qu'il emploie dans ses écrits avec un air d'autorité, ne lui donnent du relief que parmi les ignorants qui applaudissent, parce qu'ils ne les comprennent pas; il ne cherche à ravaler toutes les Productions qui sont applaudies, à y remarquer des fautes imaginaires, par des conséquences tirées de son foible cerveau; & les beautés que l'on y observe sont, selon lui au pied de la lettre, de véritables taches. Il se pique d'être un agréable parleur, & n'est qu'un petit génie.

Le *Spectateur tranquille*, au contraire, dont on a toujours vu avec plaisir les Productions dans cette Gazette, n'est pas de ces Auteurs présomptueux qui croyent qu'on doit regarder leurs Productions comme des chef-d'œuvres; il est trop convaincu de la nécessité de suivre le précepte d'Horace & de Boileau.

Hatez-vous lentement, & sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse, & le repolissez;
Ajoutez quelquefois, & souvent effacez.

On risque plus qu'on ne pense à devenir Auteur. Le Spectateur tranquille, qui par son mérite Littéraire s'est procuré l'entrée dans l'Académie, qui l'a admis parmi les Erudits qui composent cette Compagnie, aura tout à la fois à combattre la Jalousie & l'Ignorance; & par dessus tout cela ce qu'on appelle les mauvais Auteurs ou rimailleurs, vermine du Parnasse qui seront toujours le fléau des bons esprits.

Ils ne vous pardonnent jamais les talents qu'ils n'ont pas; & s'ils sont réellement capables d'appercevoir les défauts de l'ouvrage, ce qui n'est pas le plus difficile, les beautés leur échapent toujours, ou par malice ils ne veulent point vous en faire honneur.

L'Anonyme a voulu insinuer au Public que j'avois pillé le Logogriphe, & que la piéce ne venoit nullement de moi. Il a eu la discrétion cependant de ne pas dire en quel Auteur.

Je redonnerai néanmoins quelques nouvelles Productions; mais je previens le Public, que les chef-d'œuvres sont rares, & les Ouvrages sans défauts sont encore à naître Je me souviens que l'illustre Auteur de Zaire a dit unefois très-plaisamment

„ Que pourfaire un ouvrage parfait
„ Il faudroitse donner au Diable,
„ Et c'est c que je n'ai point fait.

FELICITE, Canadienne.

J'ose avancer, pour la satisfaction du Public, que le Logogriphe ésigné par le mot *Asperge*, & qui commence par ces nots:

Aux soins d'n Jardinier je dois mon existence,

se trouve mot pur mot, dans le Journal Historique sur les matieres a temps, du Mois de Juillet 1749, Tome 66, pag 17. LE DISCRET.

EPITRE A M. J. J***.

O! ource inépuisable,
Admrable fécondité,
Dign appui du misérable;
Vôtr généreuse bonté
Done envie au plus timide
D'implorer votre secours.
Vou commandez au liquide,
Sur ous on se regle toujours.
Le Grand près de vous supplie,
Les ames ont moins de fierté.
Au ort de ma misere vous soûtenez ma vie,
Aus je vous revere comme une déité
Qui expulse l'indigence,
Et lu sçait faire la loi.
Vou agissez en conscience
Comme un vrai sujet du Roi;
Vote zele pour son service
N'est ignoré de qui que ce soit;
On sait combien vous êtes propice
A ceux qui suivent sa loi.
Je fus donc dans la confiance,
Quelorsque je vous aurai dit,
Quel'ennemi de l'abondance
De ort près me poursuit.
Quesouvent obligé de faire
Desvoyages d'assez long cours;
Bien loin d'avoir du Madere,
Du Bordeaux je suis très-court:
Vous voudrez bien prescrire,
Au Directeur de vos caveaux,
De n'envoyer un petit tonneau;
Je promets par reconnoissance,
Qu'il ne sera point mêlangé,
Lorque je prendrai la licence
D'e boire à votre santé.

Par L'EXILÉ.

ERREURS.

L'Auteur e la Solution de la septieme Question a erré en deux ndroits; premiérement, ses fractions sont fausses; & secondement, des fractions de Mois doivent être des jours Les Solutions de la neuvieme & dixieme sont très-juste

Quatorzieme Queſtion.

On ſuppoſe que de Montréal à Quebec il y a 200 milles d'Angleterre, & que deux hommes ſont partis en même temps, & par le même chemin, l'un de Montréal pour aller à Quebec, en faiſant 6 milles chaque jour plus que le précédent; l'autre de Quebec pour venir à Montréal, en faiſant 9 milles chaque jour plus que le précédent: qu'ils ſe ſont rencontrés préciſément au milieu du chemin, le premier au bout de 5 jours de marche, & le ſecond au bout de quatre. On demande combien de milles chacun de ces deux hommes a fait chaque jour.

AVERTISSEMENT.

Le Sieur Loubet, donne avis au Public, que depuis l'Automne derniere, le Capitaine Leclair de Quebec, commandant le Batteau de Mr. Guil, a dépoſé chez lui les articles ſuivants, en ayant perdu le Connoiſſement & ne ſçachant pas à qui ils étoient, conſiſtant en deux Rouleaux de plomb, ſix petits Barils, une petite Caiſſe fermant à clef. Les Perſonnes à qui leſdits articles peuvent avoir été adreſſés ou appartenir, peuvent ſe tranſporter chez ledit Loubet, près le Marché, où ils les trouveront, après en avoir donné le détail & payé les fraix.

ENIGME.

Qu'on en badine, ou qu'on en gloſe,
Je gage que de rien je ferai quelque choſe;
Je crois à ce début voir maint & maint lecteur
Me traiter l'un de fou, l'autre de froid railleur,
Un autre moins ſévére à rire ſe diſpoſe,
Mais moquons-nous de leur humeur,
Et pourſuivons ſans faire une plus longue pauſe,
On aime ſouvent mieux un Plaiſant qu'un Docteur,
Me définir eſt choſe difficile,
Fut-ce l'homme le plus habile,
Il y perdroit ma foi tout ſon Latin.
Il faudroit être encore bien fin
Pour me citer mon origine;
A quoi penſe-t-il donc? Qu'eſt-ce qu'il s'imagine,
Et que vient-il nous dire ici?
Oh! patience, écoute, le voici....
Mais non, comment te faire entendre
Ce que moi-même, Hélas! je ne ſçaurois comprendre?
Des vanités & des biens d'ici bas
En moi tu trouves un modele
Le plus parfait, le plus fidele,
Devine comme tu pourras
C'en eſt aſſez, n'attends rien davantage,
On fait bailler lorſque l'on eſt trop long,
De plus, dans ce petit ouvrage,
Je t'ai dit par deux fois mon nom.

LOGOGRYPHE.

Chacun me hait, chacun me blame,
Mon nom ſeul, ce ſemble, fait peur,
Mais, hélas! fortement, tel contre moi déclame
Qui depuis bien long-tems me cache dans ſon cœur.
J'ai douze piés moins un; combines, cher Lecteur,
Tu trouveras une des neuf pucelles;
Ce ſurquoi tous les jours on accuſe les belles
De manquer de ſincérité;
Un Empereur Romain connu par ſa bonté;
Un autre dont à peine on ſentit la puiſſance;
Ce dont bien peu de gens uſent avec prudence:
Attelier de Vulcain, le ſceptre d'un des Dieux,
La céleſte Chaſſeuſe; un endroit gracieux
Où ſemblent à l'envi deux aimables Déeſſes
A tes yeux enchantés étaler leurs richeſſes;
Un animal timide, un autre furieux;
Certain Fleuve Eſpagnol; un titre glorieux
Que bien des Conquérans durent à leur fortune,
Plus qu'à leurs hautes qualités;
Ce dont dans tous les tems une ſoif importune
Ne permit d'épargner ni ſoins ni lâchetés;
Un raviſſant parfum; cette haute couronne
Sous laquelle pourtant ne ſied pas la hauteur;
Evêché du pays qu'arroſe la Garonne;
Un oiſeau dont plus d'un Auteur
Imite certain trait que lui prête la Fable;
Bref pour finir ton embarras
Sans tête je ſerois aimable,
Que de femmes!.... Jallois me mettre en de beaux draps.

Suite des Maximes & Sentences, &c.

VI. L'amour eſt de la nature du feu; rien n'eſt plus actif & ne va ſi vîte que le goût du cœur; rien n'arrête l'impetuoſité de ſes mouvemens. Dès qu'il deſire, la viteſſe même eſt trop lente; il ne remet rien au lendemain; le mal eſt fait dès qu'il eſt enviſagé; mal d'autant plus grand, qu'il eſt le ſeul de tous les maux dont on ne veut point guerir.

VII. La raiſon qui devroit être la force & la reſſource de l'homme, s'affoiblit ſous la tyrannie des plaiſirs, elle s'y perd, comme la vue dans l'obſcurité.

VIII. Les ſens ſuivent la pente du cœur, ils partagent ſon indifference & ſon goût au milieu de la multiplicité des objets, on ne voit que ce qu'on aime; l'amour aveugle pour tout le reſte, ſa vie eſt dans ſon activité.

IX. Il eſt imperieux; dès qu'il ne regne plus, il ceſſe d'être.

X. Il n'exempte perſonne de ſon autorité, la fille en oublie ſa pudeur; la femme ſes engagemens; le Gentilhomme ſa fortune; le Magiſtrat la juſtice; l'Eccléſiaſtique la dignité de ſa profeſſion; le Prince ſa grandeur & ſa majeſté. C'eſt lui qui perdit la conſcience de David, la ſageſſe de Salomon, la force de Samſon, & l'innocence d'Adam; il faut, dit-on, le chaſſer avant que les ongles & les griffes lui viennent.

XI. C'eſt cet amour à qui la nature doit ſa perpétuité; c'eſt lui qui a défarouché les premiers hommes, qui a commencé le lien de leur ſocieté, & qui dans la ſuite y a mis le déſordre & l'agitation.

XII. On dit qu'il ne ſe contente pas d'éguiſer ſes traits, qu'il les empoiſonne; que c'eſt un Roi alteré du ſang de ſes ſujets; qu'il eſt le plus ancien des dieux, & l'ame du monde; qu'il fut le premier inventeur des vers & de la muſique; qu'il fut nommé l'entrepreneur de toutes choſes, fils de la mer, parce qu'il eſt comme elle, ſujet aux orages & aux tempêtes; fils du Dieu des richeſſes & de la pauvreté, parce que tantôt il agit avec la magnificence d'un Roi; tantôt il s'abaiſſe & il s'humilie comme un pauvre néceſſiteux.

(à continuer.)

MONTREAL, Chez F. Mesplet, Imprimeur & Libraire.

N°. IV. (13) (1779.)

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 27 JANVIER.

A L'AMI DU CANADIEN CURIEUX.

La montagne en travail enfante une ſouris.

OH le ſpectacle agréable ! une guerre littéraire. Les Auteurs indignés, jaloux, & tout de bon fachés ; ils ſe mettent trois contre un, cet un appelle *à* ſon ſecours un corps auxiliaire ; quel ſera le dénouement ? je n'en ſçais trop rien : mais je vous plains. Quoi ! le Protée moderne, le Bon Conſeil & le Spectateur tranquille ſeroient jaloux de la réputation du Canadien curieux, & pour ſatisfaire cette vile passion, ils accuſeroient de concert cet Auteur du crime de plagiat ? Oh ! je ne peux ni ne dois le croire, & qui plus eſt perſonne n'en croit rien. Je ſuppoſe que vous euſſiez tous deux beaucoup mieux fait de garder le silence, vous auriez évité beaucoup de réflexions & des recherches qui tourneront à votre confuſion. Vous vous ſervez d'une *jeune lire, dites-vous,* mais les Vers qu'elle enfante ſont bien vieux. Il eſt vrai qu'il eſt des phénomenes dans tous les genres ; n'eſt-ce pas un vrai phénomene de voir éclore tant d'Auteurs en ſi peu de temps, dans un pays où l'on n'en entendit jamais parler. Les Poetes, les Orateurs naiſſent à foiſon, juſques aux Dames & Demoiſelles qui ſe mêlent d'écrire.

Oh ! que je ſerois content ſi j'étois témoin d'une guerre d'Auteurs auſſi agréable pour le Spectateur, que celle chantée par *Gueret.* Je ſçais bien que la ſédition quoique tumultueuſe n'eſt jamais ſanglante, elle peut aller de pair avec une confuſion de Parties & d'Avocats qui parlent tous à la fois, & qui ne crient pas tant pour ſe faire entendre que pour empêcher que leurs Adverſaires ſoient entendus ; mais auſſi s'il arrivoit que dans ce trouble quelqu'imprudent s'aviſât de jetter au nez ſes productions . . . Mais je me trompe, cela ne peut-être.

Tantæna animis celeſtibus iræ ?

Tout beau, cela peut très-bien arriver ; car

quid non mortalia pectora cogis
famæ ſacra fames.

Et dans ce déſordre, ſi l'un d'eux étoit atteint d'une Production de l'Anonyme, je doute qu'il pût ſurvivre à ce coup, il ſeroit aſſurément mortel. Une nouvelle hiſtoire de Zélim lancée par un bras jeune & vigoureux mutileroit celui qui en ſeroit frappé, & ſi Félicite Canadienne armée d'une botte d'aſperges, avoit aſſez de courage pour ſouffleter l'Exilé, le pauvre Poete ſeroit bientôt auſſi denué de dents, que ſon Epitre de rimes riches & de ſens ; mais auſſi ſi l'Exilé ſe vangeoit d'un coup de ſon Epitre ſur Félicite, je crois qu'elle oublieroit dès l'inſtant Horace & Boileau ; heureuſe ſi elle pouvoit emporter avec elle quelques aſperges pour regaler les Divinités auxquelles elle n'a pas voulu ſe donner pour parfaire ſon Ouvrage : Car je crois qu'un boulet du calibre de 48 ſeroit moins dangereux qu'un coup de cette épitre. Mais je vois l'Exilé qui ſe fache, il pourroit bien décharger ſes coups ſur moi, & j'ai encore envie de vivre. LE PLAISANT.

Quebec, le 18 Janvier 1779.

AU PACIFIQUE.

Vos Queſtions, ſur les cauſes phyſiques de notre température différente de celle des pays qui nous ſont paralleles, & dans la même latitude, ne ſont pas ſi faciles à reſoudre qu'on ſe l'imagine, ou peut être ne ſeront jamais bien éclaircies. L'eſprit de l'homme, renfermé dans une ſphère trop étroite, s'agite en vain pour trouver les raiſons de ces phénomenes qui l'étonnent & ſont au-deſſus de ſes facultés. Il ne voit qu'au travers d'un voile ſombre qui ne lui découvre les objets que dans un jour obſcur & confus. Cependant il eſt permis de Former des conjectures, ces conjectures peuvent nous conduire à la probabilité, & la probabilité à la certitude. C'eſt par autant de degrés que nous devons paſſer, avant que d'arriver à ce grand but, de pouvoir lire dans la nature. Je vous donnerai donc mon ſentiment ſur les Queſtions propoſées, ſelon mes foibles lumieres & ma petite philoſophie ; il ne s'accordera pas avec ce que d'autres penſent ; c'eſt dont je me ſoucie peu : chacun a ſon ſyſtême.

Le Canada embraſſant une vaſte étendue de terrein, ne jouit pas par-tout du même climat : chaque degré, pour ainſi dire, éprouve quelque différence. Ne parlons que de ſes parties les plus ſeptentrionales. Pourquoi y fait-il plus froid que dans des Régions ſituées plus au nord ! pourquoi la chaleur y eſt-elle plus exceſſive que dans des pays plus au ſud ! Car je ne vous accorderai point qu'elle ſoit plus grande qu'aux Antilles placées dans la zone torride, ſous un Ciel toujours brûlant, où la chaleur monte juſqu'*à* quarente-ſix degrés au-deſſus du terme de la glace. Néanmoins il eſt extraordinaire combien elle ſe fait ſentir ici.

La premiere Queſtion ſembleroit ſe réſoudre, en examinant l'élévation de notre ſol, la continuité d'un vent de nord qui nous vient d'une mer toujours glacée, les vaſtes forêts qui nous entourent, dont l'épaiſſeur, impénétrable aux rayons du ſoleil, empêche la terre de s'échauffer & d'évaporer ſon humidité: le climat d'Italie eſt autre qu'il n'étoit autrefois, depuis que la main induſtrieuſe de l'homme a déſerté les forêts qui couvroient l'Allemagne. Ajoutez le grand nombre de lacs, de riviere de ſources & de marais qui ſe trouvent en Canada, dont les exhalaiſons froides & humides ne contribuent pas peu à refroidir la température de l'air. Voilà ce qu'on pourroit dire pour expliquer la raiſon phyſique de la rigueur du froid dans ce climat qui devroit être temperé.

Il eſt plus difficile de réſoudre l'extrême chaleur qui regne certains jours de l'été. La ſeule explication que l'on pourroit en donner, eſt que la plus grande partie de ce pays n'étant compoſé que de caps & de rochers qui refléchiſſent les Rayons du ſoleil, voilà la ſeule cauſe de cette chaleur extraordinaire. Auſſi eſt-elle moins grande à Montréal qu'à Quebec aſſis ſur un Roc, & environné de Montagnes & de caps.

Mais les raiſons que j'ai donné pour expliquer ces deux Queſtions ſont-elles ſuffiſantes! la poſition de notre pays peut-elle ſeule réſoudre la ſingularité de notre climat! pourquoi l'Amérique entiere différe t-elle auſſi bien que le Canada, des autres parties du monde, pour la température! il y a au moins dix degrés de différence d'avec les pays qui lui ſont paralleles. C'eſt à quoi vous n'avez pas fait attention, quand vous nous avez propoſé les queſtions ſur le Canada ſeul & que vous deviez faire ſur toute l'Amérique, puiſqu'elle éprouve les mêmes différences. A quoi faut-il donc recourir pour expliquer ce phénomene!

Il eſt de certaines viciſſitudes dans le globe dont nous ne pouvons comprendre les cauſes, qui ſurpaſſent l'étendue de nos idées. En vain formons-nous des conjectures, envain cherchons-nous des raiſons à ce que nous ne pouvons comprendre; nous n'embraſſons tout que par abſtraction: le tableau contient trop d'objets pour fixer nos regards. Il eſt pourtant certain qu'il eſt des cauſes ſecrettes & inconnues qui occaſionnent dans l'Amérique cette ſingularité de climat qu'on veut vainement expliquer, ſi non tout annonce quelque terrible révolution que cette partie de la terre a depuis peu ſoufferte. La langueur ou la nature s'y trouve, l'air, la terre, tout atteſte qu'elle a été ſubmergée par les eaux, & qu'il n'y a pas long-tems que la mer s'eſt retirée de deſſus ce malheureux continent. Ce ſeul ſyſtême peut réſoudre vos Queſtions, ce ſeul ſyſtême nous donnera la raiſon phyſique pourquoi l'Amérique à ſa découverte n'étoit point ſi peuplée que les autres parties du monde, pourquoi les peuples n'y étoient point policés, pourquoi les Arts & les Sciences y étoient inconnus, pourquoi ce grand nombre de lacs & d'étangs ſur les ſommets des montagnes, ces larges rivieres qui ne ſe trouvent que dans l'Amérique; enfin nous expliquera tous ces phénomenes dont on ne peut rendre raiſon.

Je vous ai donné mon ſentiment, donnez moi le vôtre: nous pourrons nous entretenir agréablement, & retirer de notre correſpondance une grande utilité. Quant à votre derniere Queſtion, elle ne répond point aux premieres. Vous pouviez vous diſpenſer de la propoſer à moins que vous ne nous penſiez bien ignorants.

Je ſuis avec la plus parfaite eſtime
Votre obeiſſant ſerviteur
LE CANADIEN Curieux.

AU BON CONSEIL,

Membre de l'Académie.

Vous avez cru m'épouvanter, vous ne me connoiſſez pas. Je ne crains point le ſort dont vous me ménacez; je regarde à la vérité les Productions du Spectateur tranquille comme un parterre, mais n'ignorant pas qu'il eſt caché ſous des fleurs qui y naiſſent abondamment, j'y entrerai avec précaution, & j'oſe aſſurer que j'en cueillerai pluſieurs ſans être mordu du ſerpent; il ne faut que de la hardieſſe, qu'eſt-il beſoin de ſçavoir. Je parlerai haut, je l'étourdirai, je parlerai toujours, & je lui ôterai le moyen de me répondre, ne lui en laiſſant pas le temps, je l'accablerai d'injures. Au lieu d'écrire dans un ſtyle naturel & aiſé, je n'employerai que les figures de réthorique les plus frappantes & les moins uſitées. Attendez-moi à la premiere botte, & tous vos Académiciens ne me feront pas broncher, encore moins l'Anonyme. *Vous ne ſçavez pas le tour.* Je recule pour mieux ſauter, & malgré vos conſeils.

Je veux entrer en lice MOI.

A L'IMPRIMEUR.

Monsieur,

Je ſuis ſenſible aux reproches qu'on m'a fait de ce que je ne travaille pas beaucoup; mes occupations ne me le permettent pas, mais je me ferai un plaiſir de vous envoyer quelques piéces détachées que j'ai. Si vous les trouvez dignes de la curioſité publique, & que vous les inſériez dans votre Gazette, vous obligerez celui qui a l'honneur d'être

Votre très-humble Serviteur
& ami. M. S.

LE TOMBEAU.

Tombeau dont la vue empoiſonne
Les plus agréables plaiſirs,
Confond l'orgueil humain, & toute fois ne donne,
Ni frein aux paſſions, ni bornes aux déſirs.
Le cœur débarraſſé de ces vives allarmes
Que cauſe le plus tendre amant;
Je venois dans ce bois rêver tranquillement,
De ſon ombrage hélas! que tu gates les charmes!
Près de toi quelque loin qu'on porte l'enjouement
Rêve-t on agréablement.
Ailleurs tu caches aux cœurs tendres
Les reſtes précieux, les adorables cendres
D'un objet dont les ſoins, ni les ardents ſouhaits,
Ni les appas, ni la jeuneſſe
Ne purent garantir des traits
Que lance la ſourde Déeſſe.
Dans cette affreuſe nuit dont on ne ſort jamais,
Combien renfermes-tu de dépouilles mortelles,

De Héros, de Sçavants, de Monarques & de Belles.
Abîme où tout ſe perd : ſi ce n'eſt que pour toi
Que nous fait voir le jour la nature inhumaine,
Que d'inutiles ſoins ! que d'abus ! & pourquoi
Pour orner un tombeau ſe donner tant de peine ;
Pourquoi pour arriver aux brillantes grandeurs,
Etre dévot par mode & flatteur par baſſeſſe ?
Par une criminelle adreſſe,
Pourquoi des mécontents faut-il ſonder les cœurs,
Et ſuivre un heureux fat qu'un Miniſtre careſſe.
Vous coûtez trop triſtes honneurs,
Et vous diſparoiſſez avec trop de viteſſe
Pour avoir des adorateurs.
Inſatiable & dur Avare,
Qui par la faim, la ſoif fait ſouffrir à ton corps
Tout ce que l'Enfer te prépare.
Que te ſert de te rendre à toi-même barbare ?
Emporteras-tu tes tréſors ?
Et vous jeunes amants, dont la tendreſſe extrême
Semble vous faire un ſort heureux :
Ah ! pourquoi cédiez-vous à ce pouvoir ſuprême
Beaucoup moins doux que dangereux.
Hélas ! faut il quitter trop tôt ce que l'on aime,
Le moins d'attachement eſt toujours le meilleur ;
Lorſque l'heure fatale ſonne
On ſouffre moins par la douleur,
Que parce qu'il faut que le cœur
Dans ce triſte état abandonne.

EPITRE *A Je veux entrer en lice* MOI.

Vous qui péſez l'eſprit à la balance,
De la candeur & de l'intelligence ;
Vous a-t-il bien favori de neuf Sœurs,
De provoquer mon peu d'expérience,
Pour célébrer parmi vos connoiſſeurs,
De vos talents les charmes & les douceurs ?
Mais moi qui tremble à la premiere orniere
De rencontrer la fin de ma carriere,
Et qui devrois par les ans affoibli
Mettre Pégage & le reſte en oubli,
Viſer au but, & d'une ame docile
Couler mes jours en paix dans cet aſyle ;
Pardonnez donc redoutable ennemi :
Je ne ſçaurois m'exprimer qu'à demi.
Ce que je ſens, pour le rendre avec grace,
Il me faudroit le crayon d'un Horace,
Ou le pinceau du chaſte Fénelon,
Et les couleurs du céleſte Milton.
L'objet eſt grand ! les efforts de ma veine
N'auroient pour but qu'une inutile peine :
Chargé d'ailleurs de l'éducation
D'un grand eſſaim de cette nation.
Je dois mon temps à la tâche ordonnée,
A la remplir je paſſe la journée,
Environné, de qui ? d'un Juvenal,
Qui nous dévoile, & le bien & le mal,
A tel dégré que pour le faire lire
Avec décence, il faut le circoncire ;
D'un Patercule inſigne adulateur ;
D'un Quinte-Curce aſſez ſouvent menteur ;
D'un Claudien, d'un Auſone, d'un Taſſe,
Des vrais Cotins de l'antique Parnaſſe,
Qui ſans rougir transformerent en Dieux
Les enragés d'un Petrone odieux.
Accompagné de bien d'autres encore,
Tous rechapés des flâmes de Gomore ;
D'un fier Lucain, d'un doucereux Naſon,
Toujours après à couler ſon poiſon ;
D'un Suétone indiſcret, d'un Tibule
Efféminé, d'un volage Catule,
Qui nous débute à chanter un oiſeau,
Quelque phénix, ſans doute un paſſereau !
Belle trouvaille & docte allégorie !
Digne en effet qu'un chacun s'y recrie !
D'un martial encor plus déteſté
De tout Lecteur imbu de chaſteté.
Il eſt bien vrai qu'entre ces noms futiles
On trouve auſſi des Catons, des Virgiles,
Des Cicerons, dont les rares exploits
Ont balancé l'honneur des plus grands Rois,
Flétri l'orgueil, les tyrans & la guerre,
Et pour toujours illuminé la Terre.
Car pour les bons & ſages Potentats,
Comment auroient-ils pû diriger leurs Etats
Sans le ſecours, les Sentences exquiſes
De nos Auteurs dans leur ame tranſmiſes ?
Mais fuſſent-ils encore plus vantés,
Ce fort travail paſſe mes facultés.
Il eſt auſſi bien temps que je finiſſe,
Pour vous laiſſer, Monſieur, entrer en lice.

L'INGENU.

AU CANADIEN CURIEUX.

J'ai lu votre réponſe avec des yeux bien différents de ceux avec leſquels vous avez lu mon Adreſſe. Je l'ai regardée comme la Production de l'amour-proppre ; je peux m'être trompé. Mais vous avez conſidéré mon Adreſſe comme l'ouvrage d'un eſprit qui aime la critique ; vous vous êtes peut-être trompé vous-même. Vous m'accuſez de m'écarter de la modération qui fut toujours le ſymbole de mon caractere. Eſt-il poſſible que je conſerve aſſez de ſang froid pour ne pas vous repréſenter les fautes que vous faites dans l'inſtant même que pluſieurs en ma préſence vous accuſent de Plagiaire ; le Bon Conſeil, le Protée moderne ont déclaré connoître parfaitement cette Hiſtoriette de Zélim. Je ſuis certain moi-même en connoître une ſous ce titre. Je ne parle pas de l'idée ; mais au milieu de tout, je ne crois pas que vous puiſſiez, *en conſcience Littéraire*, affirmer que l'idée & la maniere de la rendre ſoit de votre crû. Je veux bien vous croire pour votre propre ſatisfaction, mais le ſtyle vous dément.

Les critiques du Protée moderne, & du Bon Conſeil ne vous ont point affecté, c'eſt moi ſeul que vous accuſez d'avoir eſſayé de vous tourner en ridicule ; vous donnez un ſens bien différent. Vous devez vous appercevoir que je ne vous ai reproché quelques défauts que par eſtime, c'eſt le ſeul motif qui m'a dirigé.

Vous dites que je ſuis double, parce que j'ai applaudi à pluſieurs de vos ouvrages que je connoiſſois très-bien. Il n'y a point de duplicité en cela, il y auroit tout au plus des égards que je n'eus pas eu pour tout autre. J'en ai aſſez pour ne pas vous les citer.

Je conviens que la morale que vous avez traitée a été & ſera traitée de tout temps ; mais comment me perſuaderez-vous, après la lecture de vos différentes Productions, que vous avez ſaiſi le ſtyle oriental ; ſi cela eſt j'admire la fertilité & la ſoupleſſe de votre génie. Donnez-en ſouvent dans le même genre, & je vous admirerai encore plus que je n'ai fait.

LE SPECTATEUR *tranquille.*

A FELICITE CANADIENNE.

Votre derniere Production me donneroit envi de vous connoître, si vous êtiez réellement ce qu vous dites être ; mais vous me donnez lieu de soupçonne le contraire. Vous pouvez avoir lu Boileau, mais com ment connoissez-vous Horace ? A votre âge être perfec tionnée dans la lecture, dans le temps où votre sexe n s'occupe que de la parure, & des plaisirs ; vous seul employeriez des moments si chers pour la beauté, à lir des Auteurs qui ne recréent que les sçavants ; déja Horac Boileau, Voltaire vous sont familiers ; je ne doute pa que vous connoissiez l'illustre Rousseau. Enfin, qui qu vous soyez j'ai été sensible au reproche que l'on vous f d'avoir pillé le Logogriphe, & encore plus à la preuv que le Discret en donne dans la derniere Feuille. Tirez vous de ce mauvais pas comme vous pourrez ; quelqu désir que j'aie de vous défendre, je suis désarmé par l Citation.

Je crois que vous n'eussiez pas dû vous dire l'Auteur de cet Ouvrage, d'autant plus qu'il est défectueux, puisque l'Asperge ne doit pas son existence aux soins d'un Jardinier, elle lui doit seulement sa fertilité.

Mon incertitude m'oblige de me taire ; si vous êtes Félicite Canadienne, je suis trop ami du beau sexe pour ne pas conserver tous les égards : mais aussi si j'étois certain que l'Auteur eut emprunté votre nom, je vous avoue qu'il ne pourroit parer les coups que je lui porterois.

Et pour vous prouver que je ne veux point ménager les Auteurs, & sur-tout la vermine du Parnasse. J'ai u avec mépris l'Epitre adressée à Mr. J. J. signée l'Exil ; c'est la Production la plus vile, la moins sensée & la moins digne d'être lue, de toutes celles qui ont paru dans la Feuille. Une louange fade, des expressions puériles & basses, la Poesie irréguliere, des rimes de bourg, un sens abject. Cet homme tel qu'il soit pouvoit implorer le secours de son Protecteur en Prose, il eut peut-être mieux reussi : peut-il louer sa *déité* dans ces termes aussi bas. Ma foi il la déshonore, & un tel hommage ne seroit pas de mon goût.

LE SPECTATEUR *tranquille.*

A MADEMOISELLE V***.

Les égards que nous devons à votre sexe doit engager le nôtre à satisfaire vos désirs. L'autre jour la conversation roula sur le monde, & vous me demandiez de vous en donner une idée ; jaloux de satisfaire votre curiosité, je me mis à feuilleter mes papiers, & je tombai sur un morceau très-bien analogue à ce sujet. Je vous le communique, & vous prie de me faire part de vos réflexions ; en attendant permettez que je prene la liberté de me dire,

Mademoiselle,

Votre très-humble
Serviteur. M.S.

Le monde a de fort grands défauts,
Il est méchant, léger & faux,
Il trompe, il séduit, il abuse,
Il est auteur de tous les maux ;
Mais tel qu'il est il nous amuse,
Sans cesse il fournit à nos yeux
Mille spectacles curieux.
Sa scêne mobile & changeante
Plait même par son changement,
Toujours nouvel ornement
Que son esprit fécond enfante,
Nous reveille agréablement.
L'un rit & l'autre se lamente,
Tous deux trompés également.
L'un arrive au port sûrement,
L'autre est encore dans l'eau tournante.
L'un perd son bien, l'autre l'augmente.
L'un poursuit inutilement
La fortune toujours fuyante,
L'autre l'attend tranquillement.
On parvient sans sçavoir comment,
Ou contre son attente.
L'un réussit heureusement,
L'autre après bien du tourment
Trouve un rival qui le supplante ;
L'un fait un bon contrat de rente,
Et l'autre fait un testament.
L'un à dix-sept ans l'ame dolente
Va prendre gîte au monument,
Et l'autre prend femme à soixante.
L'un se fait tuer tristement,
L'autre renaît au même instant
Pour remplir sa place vacante.
On rencontre indifféremment
Un baptême ou un enterrement.

Solution de l'Onzieme, Douzieme, & Treizieme Question d'Arithmétique, dans la Feuille du 6 du courant.

Onzieme. Il y avoit 19 hommes, dont chacun desquels doit payer un Chelin & sept sols pour sa part.

Douzieme. Il reviendra au Maçon, quand les vingt-cinq toises seront achevées, £ 69 10.

Treizieme. Le premier payement sera de la maniere requise, de £ 3620.

Quinzieme Question.

Un homme ayant dans une bourse 200 piastres, les pose en ligne droite sur un chemin, à la distance d'un pas, qui est trois pieds les unes des autres ; la bourse est aussi posée à un pas de la premiere piastre : il promet les donner toutes à celui qui voudra les ramasser une seule à la fois, & les porter ainsi l'une après l'autre dans la bourse qui restera toujours à la même place. On demande combien il fera de chemin.

Explication des Enigmes & Logogriphes.

Du 9 Décembre. Le mot du Logogriphe est *Asperge*, dans lequel on trouve, *Pere*, *Gera*, *As*, *Perge*, *Perse*, *Re*, *Age*, *Pegase*.

Du 16 Décembre. Le mot de l'Enigme est *le Goût.*

Du 23 Décembre. Le mot du Logogriphe Latin est *Furor*, où l'on trouve *Fur* & *Or*. Celui de l'Enigme est *Tourne-broche.*

Du 20 Janvier. Le mot de l'Enigme est *Rien*, & celui du Logogriphe est *Ingratitude*, dans lequel on trouve, *Uranie*, *Age*, *Tite*, *Geta*, *Jeu*, *Ætna*, *Trident*, *Diane*, *Jardin*, *Dain*, *Tigre*, *Tage*, *Grand*, *Argent*, *Nard*, *Tiare*, *Agen*, *Geai*, *Gratitude.*

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

N°. V. (17) (1779.)

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 3 FEVRIER.

A L'AMI DU CANADIEN CURIEUX.

JE ſuis indigné, Monsieur, de ce que vous croyez quelqu'un jaloux de la réputation de votre ami;

Mais ce monſtre fils de l'envie,
La ſombre & noire jalousie
N'habitera jamais ces lieux.
De la naiſſante Académie,
Rien ne peut troubler l'harmonie
Qu'il reſte aux antres ténébreux.

Vous ne pouvez pardonner ceux qui accuſent votre ami du crime de plagiat :

Mais si vous êtiez plagiaire,
Fussiez-vous mon meilleur ami,
Jamais je ne vous laiſſerai faire
Sans vous donner un démenti :
Ah ! que plutôt ma vieille lire
Abandonne à jamais l'empire
Du Dieu qui m'inſpire ces Vers :
La vérité ſera mon guide,
Hé ! pourquoi traiter de perfide
Celui qui juge ſans travers ?

Vous vous armez des mots de candeur & de sincérité; mais dans la bouche d'un Auteur (en tant qu'Auteur) ces mots ne ſont que des mots, & quelque déférence que j'aie, je crois l'Hiſtoire de Zelim l'ouvrage d'un autre cerveau. Je n'ai trouvé dans les différentes expressions, rien qui dénote le ſtyle du Canadien curieux. Il eſt ſurprenant que dès la premiere épreuve il eſt ſaiſi le ſtyle Oriental avec autant de perfection; convenez avec moi que c'eſt bien difficile à croire, ſur-tout en rapprochant cette Hiſtoriette des différentes Productions de votre ami.

Quoique je ne puiſſe décider certainement, n'ayant entre mes mains aucune partie de cette Hiſtoire, je crois qu'il n'auroit pas dû *reveiller le chat qui dort*: qu'il craigne le ſort de la prétendue Félicite Canadienne, qui dans le moment même qu'elle proteſte que le Logogriphe du mot Aſperge étoit de ſon crû, reçoit un démenti humiliant, puiſqu'il ſe trouve mot pour mot dans le Journal Hiſtorique ſur les matieres du temps, du mois de Juillet 1749, Tom. 66. page 17, ainſi que le Diſcret (ou peut-être l'Indiſcret) l'a annoncé dans la derniere Feuille.

Vous ignorez que plusieurs Académiciens cherchent à découvrir cet Ouvrage pour humilier votre ami; quelle confuſion pour lui s'ils découvrent (comme cela peut être) que l'ouvrage eſt pillé. Suivant mon conſeil il eut été plus prudent d'eſſuyer quelques petits reproches, & ne plus s'expoſer à en recevoir de nouveaux.

L'OBSERVATEUR,
Membre de l'Académie.

J'ai lu & relu l'Epitre ſignée par l'Exilé; c'eſt un Ouvrage hermaphrodite, ni Proſe ni Vers, & je ne puis croire qu'un quelqu'un puiſſe ſe vanter de cette Production. Si l'on jugeoit du mérite de ſon Mœcenas par la Poesie de l'Horace, on prendroit M. J. J. pour Neptune qui commande *au liquide*, puiſqu'il eſt le Dieu de la mer; mais il me paroît que l'Auteur étoit altéré d'autre liqueur que de l'eau ſalée. Fi, de telles patitudes ne devroient jamais être miſes au jour, elles aviliſſent la perſonne à qui elles ſont adreſſées, elles font abhorrer l'Auteur, & indignent le Lecteur.

Portez-vous bien.

AU CANADIEN CURIEUX, ET A SON AMI.

Pourquoi prenez-vous feu comme de bon tondre pour peu que l'on ſe frotte contre vous; ſoyez donc plus modéré. J'ai lu, mais il y a long-temps ce Vers de Perſe : Sat. 4.

Cædimus, inque vicem præbemus crura ſagittis.

Ou en bon Français :

Nous frappons, on nous frappe & chacun a ſon tour.
Ne vous fachez donc plus votre tour viendra.

Votre Serviteur.

A L'INGENU.

Je ne mets point dans la balance
La candeur ni l'intelligence,
Je ne ſuis point favori des neuf Sœurs,
Je maudis mon expérience.
Dans mes talents les connoiſſeurs
Ne trouvent charmes ni douceurs,

Je brouche même à chaque orniere ;
Vers le milieu de ma carriere
Déja je me ſens affoibli.
Je voudrois tout mettre en oubli ;
Mais je n'ai point l'ame docile,
Heureux ſi dans ce triſte azyle,
Je ne trouvois point d'ennemi ;
Ici je n'y vis qu'à demi.

Quelqu'affaire m'oblige de quitter l'attelier ; je tâcherai d'achever la tâche dans la premiere Feuille. J'ai le temps de vous dire ſeulement que je ſerois le plus malheureux des hommes ſi j'étois en auſſi mauvaiſe compagnie que celle qui vous environne ; mais que dis-je ? un Cujas, un Barthole, un Domat, un Auzanet, un Ferriere, un Bornier, ne ſont ils pas encore plus inſipides. Vous pouvez vous amuſer avec Horace, mais Cujas me rend triſte, & ſes Commentateurs ſont encore pire ; Juvenal vous inſtruit, Barthole me deſſéche par ſa fertilité. Je préférerai la naïveté de Juvenal au ſtyle de Bornier, & ſi vous êtiez obligé d'avoir toujours ſous les yeux ces prétendus Sçavants, vous vous eſtimeriez bien mal-heureux. Croyez-vous que tous les plaidoyers des Lemaitre, Gaultier valent enſemble une Catilinaire ? non. Soyez aſſuré que malgré tout

Je veux entrer en lice MOI.

A MONSIEUR***

Que vos Lettres me cauſent de plaiſir ! elles m'aſſûrent que vous ne m'oubliez point, elles m'apprennent que vous vivez heureux : pouvez-vous me mander rien de plus agréable.

Croyez mon ami, que je ſuivrai les conſeils que vous me donnez dans votre derniere ; je les ai même prévenu : la raiſon me les a dictés. Je ceſſe dès ce moment toute correſpondance avec le Spectateur tranquille ; elle eſt dangereuſe ; il ne faut que jetter les yeux ſur le Papier périodique pour s'en convaincre.

Cet homme mépriſe ſouverainement la jeuneſſe Canadienne : il en eſt le plus cruel ennemi. Il a réuſſi à dégoûter ceux d'entre-elle qui ſe ſont preſentés à l'ouverture de la Feuille Littéraire, parce que leurs Productions ne lui plaiſoient pas, qu'il ne leur trouvoit pas le degré de perfection néceſſaire pour faire de bons ouvrages. Croit-il que le Canadien, ſans maîtres, doit écrire auſſi correctement que s'il étoit inſtruit. Il devroit bien plutôt admirer que quelques jeunes gens malgré le préjugé général oſent encore ſe mettre au deſſus de la critique & risquer quelques écrits. Non : cet homme préſomptueux ſe croit ſeul en état de remplir la Gazette, il veut y commander en deſpote. Il s'eſt formaliſé de leur hardieſſe ; il a traité l'émulation qu'ils ont fait paroître, de préſomption ; il les a ſi fort maltraité qu'ils garderont dorénavant un profond ſilence.

Il ne reſtoit plus que moi : ſa politique l'engageoit à ne me point rebuter, il étoit ridicule qu'il fût ſeul en poſſession de la Feuille ; le Public ſe ſeroit laſſé de ſes Productions : il aime la variété. En outre, à qui auroit-il adreſſé ſes Critiques. Les louanges que je lui donnai, l'entier dévouement à ſes conſeils, enfin un je ne ſçai quoi m'exempta du deſtin qu'avoient ſubi mes jeunes Compatriotes. Il me loua : il me careſſa beaucoup ; il pouſſa la duplicité au ſuperlatif. Ces flatteries excessives ne devinrent ſuſpectes, ſes emportements & ſa préſompion m'ouvroient les yeux, & me faiſoient perdre tous les jours de la bonne opinion que j'avois de lui ; je crs même entrevoir, en examinant les différentes Productions qui rempliſſoient la Gazette, qu'elles étoient préque toutes de lui, & que ſous des noms étrangers i ſe donnoit un encens qu'on ne lui prodiguoit pas toujours. Comme c'eſt l'extrême de la baſſeſſe que de ſe louer ſoi-même, j'éloignai volontiers des ſoupçons qui n'étoient que trop fondés : je voulus croire que je me trompois.

Le caractere de Spectateur tranquille, qu'il avoit pris, n'étoi pas le sien : il lui étoit totalement étranger. Il a ceſſé bien-tôt de ſe maſquer : il ne s'eſt plus contraint. Sa préſomption lui a fait trouver extraordinaire que j'ai continué ſi long-tems d'écrire & tirer parti des avantages que nous offroit la Feuille Littéraire : il a voulu me faire ſentir le poids de ſa ſupériorité, & qu'il me feroit prouver, quand il voudroit, le ſort des jeunes Canadiens qu'il avoit accablé. Mais que fait-il pour en venir à ſes fins ! admirez ſa fourberie. Il invente la plus noire, la plus lache des calomnies ; il m'accuſe d'un crime dont il eſt lui-même coupable ; il avance impunément qu'ne Hiſtoriette que j'ai donné de mon crû, n'eſt qu'un extrait de l'Hiſtoire Orientale, & pour appuyer ſon avancé, il fait paroître trois accuſations différentes toutes tendantes à me faire les mêmes reproches. Mais par bonheur qu'il n'a pas ſçu déguiſer ſon ſtyle, il eſt reconnoiſſable il ſe retracte de tout ce qu'il a dit en ma faveu ; il avoue que ce n'étoit que des appas pour me faire omber dans ſes piéges. Cette confeſſion lui fait beauoup d'honneur : qu'en dites-vous ?

Heureſement qu'il n'en impoſera qu'à ceux qui ne me connîtront point. Il me ſuffit que mes bons amis me rendent juſtice & je ſuis content. Quant à l'Académie, à laquelle j'ai préſenté reqûete ; j'ignore ſi elle me la rendu s'il en exiſte une, elle a dû le faire : mais, ſi elle ne ît que dans l'imagination du Spectateur tranquille, j dois m'attendre aux inſultes. En tous cas, je ſçaurai n'y connoître, & j'en rirai ou plutôt nous en rirons enſemble.

Vous voyez donc, par ces raiſons, que je dois garder un profod ſilence ſur ce que cet homme pourra dire contre moi : c'eſt le parti le plus ſage. Cela ne m'empêchera pas, ſi j'ai quelque loiſir, de continuer à compoſer quelque petites pièces que je préſenterai au Public ſans avoir beſoin de ſon approbation. Mais je rechercherai la vôtre, tendre ami, vous êtes ſincere, vous ne me flatterez point pour me trahir, vous êtes plus en état que qui que ce ſoit de juger de mes écrits, quoi que vous n'aiez point la vaine gloire de vouloir paroître ſçavant vous n'affectez point cette hauteur, cette ſotte préſomption qui caracteriſe le pédant ; ſi vous n'avez point les onze luſtres que s'eſt donné le Spectateur tranquille, vous poſſédez la modération qu'il devroit avoir à cet âge. Vous êtes, & vrai Philoſophe, & véritable ami. Je ſuis, avec ſincérité. Votre, &c.

LE CANADIEN *Curieux.*

A L'IMPRIMEUR.

Monsieur,

Il ma été préſenté le morceau ci-deſſous écrit par un jeune Ecolier ; je vous avoue que j'ai admiré, & me

ſuis tu. J'ai reconnu que celui qui a dit, dans le Papier Périodique, que la Nation étoit ſuſceptible de bonnes impressions, & que ſeulement le génie étoit trop reſſerré, avoit raiſon de le dire. Liſez, Monsieur.

De la vie à la mort & du néant à l'être,
Que l'étendue eſt immenſe à mes yeux.
Oh! ſi l'homme avant que de naître
Avoit le pouvoir de connoître
La chaîne de douleurs qui l'attend en ces lieux,
Dans la nuit du cahos mille fois plus heureux;
Loin d'oſer fournir la carriere
Pour ſe mettre à l'abri du ſort le plus affreux,
Avec horreur il fuiroit la lumiere.
Hé! qu'eſt-il en effet ſur ces bords rigoureux
Qui puiſſe exciter notre envie;
Exiſter un moment, eſt-ce bien une vie?
Une vie... Non non, un ſupplice onéreux.

Je dois rendre juſtice à l'Auteur, & je ne veux le faire qu'en le nommant: ſon humilité en ſouffrira, mais il en ſera plus eſtimé: & ſes Condiſciples que feront-ils? je n'en ſcais rien. C'eſt Mr. Foucher Fils. Je crois que vous n'hésiterez pas de l'inſérer dans la Feuille. Vous obligerez votre ſerviteur.

LE SPECTATEUR *tranquille.*

F A B L E.

Jadis une araignée aimoit
Une mouche; le fait n'eſt guere vrai ſemblable,
Qu'importe, tout paſſe dans la Fable.
Jeunette encore, cette mouche ignoroit
Les maux qu'à ceux de ſon eſpece
Cet animal trompeur faiſoit.
Un jour elle apperçut de loin non ſans triſteſſe
Ses compagnes qu'elle enchaînoit;
Dupes de ſa perfide adreſſe,
Et quelqu'autres qu'elle ſuçait.
Fuyons, dame araignée, après ce que je voi;
Qui ſçait, dit-elle, ſi de moi
Elle ne feroit pas de même.

Nul commerce avec les méchants,
Leur amitié ne dure pas long-temps.

A L'IMPRIMEUR.

Monsieur, je vous envoi une petite piece de Vers, ſi vous la trouvez de votre goût vous pouvez l'inſérer dans votre Gazette.

PORTRAIT de Mlle. L..... ſous le nom de Clarice.

J'eſpere que Venus ne s'en fachera pas,
Aſſez peu de beauté m'ont paru redoutables,
Je ne ſuis point des plus aimables;
Mais je ſuis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où regne la tendreſſe,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte! il falloit juſtifier ſans ceſſe
Un cœur oiſif qui m'étoit reproché.
Je diſois quelquefois qu'on me trouve un viſage
Dont la beauté ſoit vive, & l'air enjoué ſage,
Où regne une douceur dont on ſoit alteré,
Qui ne promeſte rien, qui cependant engage;
Qu'on me le trouve & j'aimerai.
On n'eſt pas obligé de garder de meſure
Dans des ſouhaits qu'on peut former;
Comme en aimant je prétens eſtimer.
Je voudrois bien encor un cœur plein de droiture
Une vertu naive & pure;
Qu'on me la trouve, & je promets d'aimer.
Par ces conditions j'effrayai tout le monde,
Chacun me promettoit une paix très-profonde.
Je ne ſçais cependant comment l'amour a fait,
Il faut qu'il ait long-temps médité ſon projet;
Mais il eſt sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits.
Ah! que l'Amour a de malice!

L'HOMME rendu.

A M. S.

En réponſe à la vôtre; vous me demandez, Monsieur, mon ſentiment à l'égard de la piece de Vers que vous m'avez adreſſé. Vous me faites beaucoup d'honneur de me croire capable d'en juger: ſi j'entreprenois de vouloir en décider, d'autres peut-être me demanderoient où j'ai pu apprendre à verſifier, & il faudroit entrer en lice avec une claſſe d'hommes érudits, avec leſquels mon ſexe ne me permet aucune entrée. Je me tairai donc, & laiſſerai le champ libre aux connoiſſeurs. Pour ce qui eſt des idées, elles m'ont parues être amênées aſſez heureuſement.

Recevez, Monsieur, les remerciements dûs à votre complaiſance, de celle qui a l'honneur d'être;

Votre très-humble ſervante. V * * *.

ERREURS.

La Solution de l'onzieme Queſtion propoſée dans la Gazette du 6 Janvier eſt juſte, mais celle de la douzieme & treizieme eſt fauſſe.

On prie l'Auteur de ces Solutions de les repaſſer, & de faire attention que ce ſont des progreſſions Arithmétiques. Il paroît qu'il eſt le ſeul parmi un grand nombre de Jeunes Gens qui eſt rempli de la louable émulation de vouloir s'inſtruire dans une Science auſſi utile que l'Arithmétique. On ſeroit flatté d'en voir quelqu'autre animé du même eſprit, porter à l'Imprimeur la Solution des Queſtions qu'on offre ſans aucune vue d'intérêts, ni eſpoir de recompenſe, mais uniquement pour leur propre inſtruction. On ne doit jamais avoir honte d'apprendre en tout temps, à tout âge, & même ſous les cheveux blancs.

Seizieme Queſtion.

Un reſervoir eſt plein avec 240 gallons d'eau; il a trois conduits inégaux: ſi on ouvre le plus grand le reſervoir ſe vuidera dans une heure 40 minutes; ſi on ouvre le ſecond, il ne ſera vuidé que dans trois heures 20 minutes, & ſi le troiſieme eſt ouvert, il ſera vuide dans ſix heures 40 minutes.

On demande dans combien de temps il ſera vuide ſi les trois conduits ſont ouverts à la fois.

FABLE.

Le Bœuf & le Ciron.

QU'eſt-ce que l'homme ? Ariſtote répond :
C'eſt un animal raiſonnable.
Je n'en crois rien ; s'il faut le définir à fond,
C'eſt un animal ſot, ſuperbe & miſérable.
Chacun de nous ſourit à ſon néant ;
S'exagere ſa propre idée.
Tel s'imagine être un géant,
Qui n'a pas plus d'une coudée.
Ariſtote n'a pas trouvé notre vrai nom.
Orgueil & petiteſſe enſemble,
Voilà tout l'homme ce me ſemble,
Eſt-ce donc là ce qu'on nomme raiſon ?
Quoiqu'il en ſoit, voici quelqu'un qui nous reſſemble ;
Au bon cœur près, tout homme eſt mon Ciron.

Meſſire Bœuf, las de vivre en Province,
Partoit d'Auvergne pour Paris.
Sur l'animal épais, l'animal le plus mince,
Cadet Ciron voulut voir le pays.
Il prend place ſur une corne ;
Mais à peine s'eſt-il logé,
Qu'il plaint le pauvre bœuf, & juge à ſon air morne,
Qu'il ſe ſent déja ſurchargé.
N'importe ; il faut ſuivre ſa courſe ;
Eh ! comment, ſans cette reſſource,
Pouvoit-il voyager & contenter ſon goût ?
Le bœuf luy tiendroit lieu de tout,
D'Hôtellerie ainſi que de voiture,
De lit, ainſi que de pâture :
A fatiguer le bœuf le beſoin le reſout.
Ils partent donc. Déja de plaine en plaine,
Ils ont franchi bien du chemin.
Lorſque le bœuf s'arrête & prend haleine,
Il eſt grevé ; mon Dieu ! Que je lui fais de peine,
Dit le voyageur clandeſtin.
Si, tourmenté de la ſaiſon brûlante,
De ſes mugiſſements l'animal frappe l'air,
Par vanité compatiſſante,
Notre atome ſe fait leger.
Même, de peur d'amaigrir ſa monture,
Vous l'euſſiez vû ſobre dans ſes repas.
Faiſons, ſe diſoit-il, faiſons chere qui dure ;
Je l'affoiblirois trop ; il n'arriveroit pas.
On arrive pourtant juſqu'à la capitale.
Cadet Ciron ſain & ſauf arrivé,
Demande excuſe au bœuf qu'il croit avoir crevé.
Qui me parle là-haut, dit d'une voix brutale,
Meſſire bœuf ? C'eſt moi. Qui ? Me voilà.
Eh ! l'ami, qui te ſçavoit là.
Je laiſſerois la Fable toute nue
Qu'ici plus d'un Ciron ſe reconnoitroit bien.
Tel qui ſe groſſit à ſa vûe,
Se croit quelque choſe, & n'eſt rien.

AVERTISSEMENT.

Le Sieur Loubet, donne avis au Public, que depuis l'Automne derniere, le Capitaine Leclair de Quebec, commandant le Batteau de Mr. Guil, a dépoſé chez lui les articles ſuivants, en ayant perdu le Connoiſſement & ne ſçachant pas à qui ils étoient, conſiſtant en deux Rouleaux de plomb, six petits Barils, une petite Caiſſe fermant à clef. Les Perſonnes à qui leſdits articles peuvent avoir été adreſſés ou appartenir, peuvent ſe tranſporter chez ledit Loubet, près le Marché, où ils les trouveront, après en avoir donné le détail & payé les fraix.

Suite des Maximes & Sentences, &c.

XIII. Ses courtiſans ſont biſares ; un rien les fâche ; un rien les appaiſe ; leur colere redouble leur attachement.

XIV. Ils ſont jaloux ; mal inquiet & difficile à guérir, parce qu'il ſe nourrit de tout.

XV. Ils ne ſont jamais contents dès qu'il leur reſte quelque choſe à ſouhaiter : ils le ſont encore moins ; quand ils ne ſouhaitent plus rien.

XVI. Leur ame ne vit plus que dans le corps d'autrui : elle eſt plus unie & plus intime où elle aime, qu'où elle anime ; parce qu'à l'un, elle eſt par goût, & à l'autre par néceſſité.

XVII. Cette manie ne dédaigne perſonne ; l'âge, les ſexes, les conditions, la laideur, & la beauté, tout eſt bien reçû ſous ſes loix.

XVIII. Il n'y a point de tems qui mette à couvert des ſurpriſes du cœur ; il ne vieillit point ; les perſonnes avancées en âge ſont plus capables d'un attachement que le jeunes gens ; ceux-ci n'ont que le plaisir & la volupté pour objet, ils ne vivent que pour aimer, les autres aiment pour vivre.

XIX. En vieilliſſant on court après les plaiſirs qui s'enfuyent : on ſent un déperiſſement qui attriſte ; & comme les plantes foibles, cherchent des corps ſolides pour s'appuyer ; à meſure qu'on s'échape à ſoi-même, on eſſaye de ſe retrouver dans les autres ; & l'amour propre s'affoibliſſant, rend plus ſuſceptible d'autres amours.

XX. Le démon reſpecta l'image de Dieu dans le premier homme ; ce fut Eve qui le tenta, & qui la premiere ouvrit la porte au péché ; ſes décendantes n'ont point penſé à la refermer ; au contraire, ce ſont elles qui ſont la cauſe principale & la plus commune de la corruption & du déreglement des mœurs des hommes.

XXI. Il y a des femmes pivilegiées & exceptées par la Providence, & dont la rareté augmente le mérite ; mais en général, leur caprice eſt la regle de leur volonté & de leur conduite, elle n'aiment dans la ſageſſe que la gloire qui l'accompagne ; ce qu'elles font de bien eſt rarement vertu.

XXII. Elles ſont naturellement volages & inégales ; elles prennent ſouvent leur goût pour la raiſon ; leur cœur eſt épineux ; quand on ne fait pas tout ce qu'elles veulent, tout ce qu'on a fait eſt compté pour rien.

XXIII. Ce ſont des compoſez d'apparences, & des actrices de théatre, qui par leur extérieur & par leurs paroles, abuſent de leurs ſpectateurs.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 10 FEVRIER.

L'Académie de Montréal s'eſt aſſemblée le 4 du courant ſur les inſtances de l'Obſervateur, un des Membres : il fit les obſervations ſuivantes, & dit :

L'ADRESSE dans la derniere Feuille, ſignée le Canadien curieux, eſt le motif pour lequel j'ai convoqué l'Aſſemblée des Académiciens, & j'oſe me flatter qu'elle aura égard à mes repréſentations. Le projet de notre inſtitution fut fondé ſur le desir de nous inſtruire, & ſuivant nos lumieres d'inſtruire les autres, & nous communiquer mutuellement nos idées. L'établiſſement du Papier périodique nous a procuré le moyen de le faire, nous l'avons ſaiſi avec avidité.

Le nom du Canadien curieux eſt inſcrit dans les Regiſtres de l'Académie ; je me crus même obligé de lui donner mon ſuffrage. Lors je penſois que le desir d'être admis n'étoit cauſé que par une noble émulation, & que la faveur que l'Académie lui accordoit ſeroit un gage de ſon application aux Sciences, qu'en cette conſidération il auroit pour le Corps entier, & pour un chacun de ſes Membres, les égards que tout individu doit à la Société à laquelle il tient par des liens auſſi eſtimables. Nous nous trompions, Messieurs, ce jeune homme a franchi les bornes de la modération : que dis-je ? il a oſé attaquer, inſulter, non comme un Académicien, mais en vil écrivain, qui ? le Spectateur tranquille ; & je vous fais, Messieurs, l'Analyſe de ſon Adreſſe.

Le premier Paragraphe git dans ſon imagination. Venons au ſecond.

Au Second Paragraphe.

J'ai lu & relu attentivement toutes les Productions du Spectateur tranquille, je n'y ai rien trouvé de dangereux, au contraire elles ſont toutes marquées au ſceau de l'intelligence, & je ſuis convaincu qu'elles ſont toutes, ou inſtructives ou amuſantes.

Au Troiſieme Paragraphe.

Comment le Canadien curieux peut-il l'accuſer d'être l'ennemi de la Jeuneſſe Canadienne ? il l'a toujours prevenue ; il n'en eſt pas un qui ait écrit qui ne fut loué du Spectateur tranquille, ou s'il a fait appercevoir des défauts, il l'a fait avec tant de ménagement & de douceur, qu'on ne ſçauroit lui faire aucun reproche ; & ce même Canadien curieux eſt redevable à ſa tranquillité s'il n'a pas eſſuyé bien des diſgraces. Fut-il un Auteur moins préſomptueux ? il eſt le ſeul d'entre ceux qui ont écrit qui ait avoué ſes fautes, cependant il eſt accuſé d'une préſomption intolérable ; accuſation que tous & un chacun de nous doivent regarder injuſte par les connoiſſances que nous avons du caractere du Spectateur tranquille.

Au Quatrieme Paragraphe.

Je me ſuis apperçu, & vous devez, Messieurs, avoir fait les mêmes réflexions ; je me ſuis apperçu, dis-je, que ce n'étoit pas les critiques du Spectateur qui ont fait taire la Jeuneſſe Canadienne, & que mal-à-propos on l'accuſe de l'avoir rebutée. Quant à cet avancé, *que le Public ſeroit laſſé de ſes Productions*, le Spectateur n'a pas encore eſſuyé cette diſgrace ; & s'il me convenoit de le louer en face, j'ajouterois plus, mais vous n'ignorez pas, Messieurs, l'approbation publique. Le Canadien curieux ſe plaint des louanges & des careſſes du Spectateur, mais il devoit ſe connoître, & appercevoir que c'étoit pour l'encourager. Il reprochoit ſes fautes avec douceur, il le reprenoit afin qu'il fit mieux ; mais il fut trompé dans ſon deſſein. Le Canadien enflé des éloges en abuſe, il eſt repris, ſon amour-propre ſouffre. Comment ſe défend-il ? par des injures, & l'Académie aura aſſez peu d'égards pour un de ſes Membres ? & aſſez peu de reſpect pour elle-même, pour ſouffrir un procédé auſſi contraire à notre caractere ? non.

Au Cinquieme Paragraphe.

L'Hiſtoire de Zelim a donné lieu à cette cataſtrophe. Le Canadien curieux prétend qu'elle eſt de ſon crû, & le fruit d'une *après dînée d'ennui* ; & ſon Ami pour prouver que le Curieux dit vrai, avance dans le dernier Paragraphe de ſon Adreſſe à l'Imprimeur, dans la Feuille N°. III. de cette année. *Qu'il a vu travailler plusieurs fois ſon Ami à l'Hiſtoriette de Zelim, qu'il l'a changée & refondue à diverſes repriſes* ; & qu'enfin elle eſt de ſon crû. Conciliés, Messieurs, s'il eſt poſſible cette ſeule *après dînée* avec le *plusieurs fois* & les *changements & refontes*. Quoi ! dans ſix heures inventer une Hiſtoire, la compoſer, la changer plusieurs fois, la refondre & la rendre à ſa perfection. Qui plus eſt en s'ennuyant. Je laiſſe à l'Académie les réflexions.

Au sixieme Paragraphe.

Bien loin d'eſperer que le Spectateur tranquille réponde aux injures du Curieux, je ſupplie l'Académie de défendre au Spectateur de faire aucune réponſe : & pour par le Curieux avoir inſulté un des Membres, s'être ſervi de termes indécents, injurieux ; dire que ſi ledit Canadien curieux ne donne une ſatisfaction proportionnée à l'offenſe, ſous quinzaine, ſon nom ſera rayé du Régiſtre de l'Académie, & aucune de ſes Productions, ſous quel nom qu'elles ſoient préſentées ne ſeront inſérées dans la Gazette Littéraire.

Les Membres de l'Académie aſſemblés, après un mur examen des griefs contre le Canadien curieux, a déliberé que ſi ſous quinzaine ledit Canadien curieux ne donnoit une ſatisfaction proportionnée à l'offenſe, ſon nom ſeroit rayé du Régiſtre de l'Académie ; que faute de ce faire, il ne ſeroit écrit ſur le Papier Périodique aucune de ſes Productions, même ſous des noms empruntés ſi le ſtyle eſt reconnu, Enjoint au Spectateur tranquille de ceſſer toute correſpondance avec ledit Canadien curieux juſqu'à ce qu'il ait ſatisfait au contenu des Préſentes.

Déliberé à Montréal, le 4 Février 1779.

Par ordre du Préſident.

Montréal, le 6 Février 1779.

AU CANADIEN CURIEUX,

Vous avez fait part au Public des réflexions que vous avez faites ſur les Queſtions phyſiques du *Pacifique*. Je vois avec plaiſir votre goût pour les Sciences. Je n'adopte point cependant entiérement votre ſyſtême, & vous me permettrez bien de vous en donner les raiſons. Je ſçais très-bien que les Queſtions propoſées dans la Gazette du 27, ne ſont pas faciles à réſoudre. Mais quoique l'eſprit de l'homme ſoit renfermé dans une ſphere étroite, comme vous le dites, mon opinion eſt qu'il faut non ſeulement tacher d'en ſortir, mais encore à en augmenter la circonférence ; & ſi *Chriſtophle Colombe* n'eût tenté de traverſer le vaſte océan & pouſſé ſes découvertes, au delà de l'eſpérance de toute l'Europe; on ignoreroit peut-être encore le pays que nous habitons, & ſi les modernes euſſent ſuivi les traces des anciens, on croiroit encore que la terre eſt plate, quand il eſt prouvé qu'elle eſt *à* peu-près ſphérique.

Vous ne conviendrez point, dites-vous, qu'il faſſe plus chaud en ce pays qu'aux Antilles, où la chaleur monte juſqu'à quarante ſix dégrés ; expliquez-vous plus amplement, & nous dites dequel thermometre vous vous ſervez.

Vous ſemblez de plus, croire que l'élévation de notre ſol accompagné des vents de nord, eſt une des cauſes principales du froid ; il eſt cependant certain, que le ſol des Antilles eſt beaucoup plus élevé, & il fait très-chaud.

Le vent de nord-Oueſt eſt le plus froid en ce pays, parce quil eſt impregné de particules glacées qu'il entraîne avec lui des lacs qui ſont communs dans notre continent ; celui du Nord eſt moins froid, & celui du nord-eſt encore moins, parce que les exhalaiſons de la mer ſont toujours plus tempérées. Les lacs gêlent tous, & la mer, contenant une ſi vaſte étendue d'eau, ne gêle que très difficilement, & qui plus eſt très-rarement, parce que le froid a moins de pouvoir ſur l'eau ſalée que ſur l'eau douce.

Je crois comme vous, que les caps, & les rochers contribuent beaucoup à l'extrême chaleur qu'on reſſent en ce pays dans certains jours d'été, particuliérement ceux dont les ſur faces larges, & concaves reçoivent perpendiculairement les rayons de lumiere, & les réfléchiſſent en quelque ſorte comme autant de miroirs ardents ; car il eſt certain que ceux qui ſe trouvent à la proximité de pareilles élévations, ou montagnes, doivent ſouffrir des chaleurs excessives, & être roti preſque vivants.

Mais cette raiſon que vous alleguez n'eſt point à mon opinion, la ſeule cauſe, je pourrai vous en donner la preuve dans un autre temps ; je dirai cependant ici, que le grand nombre de lacs, & de rivieres qui arroſent ce pays, ſont une des principales cauſes des chaleurs du mois d'août ; & que les parties qui compoſent ces grands amas d'eau, étant des ſphérules d'une nature extrêmement dures, & polies, ſont très-propres à réfléchir les rayons du ſoleil, les quels leur étant encore réfléchis par les rochers qui les environnent, produiſent cette chaleur inſupportable qu'on ſouffre ſur ces lacs dans un temps calme.

Quoique *le Pacifique*, dans ſes Queſtions ſe ſoit reſtraint à ne parler que de la température de notre Province, ce n'eſt point, je penſe, faute d'attention, & je crois même contre votre opinion, que l'Amérique entiere n'éprouve pas la même différence de température avec toutes les parties ſeptentrionales de l'Europe qui lui ſont paralleles ; je ne crois pas même que les viciſſitudes, ou changements ſucceſſifs que vous ſuppoſez être dans notre globe, puiſſent être la cauſe de cette différence de température, entre notre pays & ceux de l'Europe qui ſont dans le même climat. Pour quoi cette révolution ſe feroit-elle plus ſentir en occident qu'en orient ?

Je ne crois point non plus que l'Amérique ait éprouvé d'autres révolutions que les autres parties de la terre, ni que la nature y ſoit en langueur ; je penſe au contraire qu'elle eſt très vigoureuſe, fertile, & abondante, que la végétation y eſt auſſi excessive, & ſurprenante, que la température ; que la terre, mais non l'air, nous annonce qu'elle a effectivement été ſubmergée, & qu'elle en a immergé auſſi-tôt que l'Asie, l'Europe, & l'Afrique ; que probablement des hommes ignorants, vagabonds, peut-être expulſés des Indes, leur patrie, qui n'ayant ni feu, ni lieu, après avoir pénetré la Siberie du côté du Nord-eſt, ont entrés dans ce continent par la partie du Nord-Oueſt, l'ont établi fort tard, & pluſieurs Sçavants ſont d'opinion que lors de ſa découverte par Colomb, il n'y avoit pas plus de quatre ſiécles quil étoit habité.

Voilà, ſans doute, la raiſon pourquoi elle n'étoit pas ſi peuplée que les autres parties du monde, pourquoi les peuples n'y étoient point policés, & pourquoi les Arts y étoient inconnus.

Les lacs, & les étangs ſur le ſommet des montagnes n'annocent rien d'extraordinaire ; nous avons cela de commun avec bien d'autres pays; mais en bon phyſicien, faites attention qu'on ne voit jamais de lacs intariſſables préciſément ſur le ſommet des montagnes, mais toujours ſur leur declivité, ou ſi cela ſe rencontre, elles ſont dans le voiſinage d'autres montagnes plus élevées.

Quant à la derniere Queſtion, quoique par ſa nature elle ne ſoit point analogue aux précédentes, & qu'elle vous paroiſſe très-ſimple, tout le monde n'eſt pas obligé de l'entendre, vous auriez bien pu en donner la ſolution pour le bien & la ſatisfaction des vos Compatriotes, ſans courir les riſques de compromettre votre ſçavoir.

L'INSUFFISANT.

AU CANADIEN CURIEUX.

Ma délicateſſe & les ménagements que je dois prendre envers le Public, m'obligent, Monsieur, à vous faire part des réflexions que j'ai faites ſur votre derniere Production.

Il m'a paru, par votre nouvelle façon d'écrire, que vous cherchiez à critiquer; ſi tel eſt votre goût, je vous prie, pour ne pas me mettre dans la nécessité de réfuter vos écrits, de n'attaquer que ce qui ſera analogue à la Littérature & non les Perſonnes; mes intentions n'étant point de me faire des ennemis, ni rendre ma Gazette un Libelle diffamatoire. Si vous avez des raiſons qui vous obligent à écrire contre quelqu'un, il y a d'autres voix que celle de mon Papier Périodique, qui dans la ſuite pourroit me compromettre, & je ne ſuis point de cet avis. Je ne ſuis pas moins, Monsieur,

Votre très-humble
& obéiſſant Serviteur.
L'IMPRIMEUR.

A MES ENNEMIS.

Inimici autem mei vivunt & confirmati ſunt ſuper me & multiplicati ſunt qui oderunt me inique. Pſalm. 37.

Cependant mes ennemis vivent, ils ſe fortifient contre moi, & le nombre de ceux qui me haiſſent injuſtement augmente chaque jour.

Je n'ai pas encore pu pénétrer les raiſons qui m'ont procuré tant d'ennemis, & encore moins développer les moyens qu'ils employent pour me détruire. Chaque jour eſt témoin d'une nouvelle conſpiration. Ma fermeté les irrite, & ne trouvant aucune voie pour parvenir à leur deſſein d'une maniere ouverte, ils ont ourdi des trames ſecrettes pour me priver du moyen de ſubſiſter. Je ſens les coups ſans pouvoir aſſurer quel eſt celui ou ceux qui me les portent; mais

Ainſi que dans la tempête,
Surpris au milieu des mers,
Le Nocher voit ſur ſa tête
Briller le feu des éclairs;
L'air ſiffle, la foudre gronde,
Une obſcurité profonde
Lui dérobe la clarté,
Protégé du Dieu qu'il implore
Il eſpere jouir encore
Du repos qu'il a quitté.

Traduit de l'Ode d'Horace.
Otium divos, &c.

Tel au milieu de mes ennemis, je ſerai à l'abri d'une chute déſagréable, en conſervant une conduite & des mœurs auſſi irréprochables que j'ai fait juſqu'à préſent. Ils ne peuvent m'ôter, quoi qu'ils faſſent, la moindre partie de mon peu de talents; il eſt vrai qu'ils m'ôtent l'avantage commun à tous les hommes d'en jouir pour ſubſiſter. Mais j'ai la conſolation de ne pouvoir me faire à moi-même aucun reproche; je ſonderai ſcrupuleuſement tous les replis de mon cœur, & je ne trouverai aucun ſentiment qui doive me faire rougir.

Que le Lecteur éloigne de ſon idée que l'ambition, ou d'honneur ou de richeſſes guide ma plume, non: je ne deſire qu'une honnête tranquillité en travaillant.

Que cette paix délicieuſe
Où tendent tous mes ſouhaits,
Fortune capricieuſe
Ne ſoit pas de tes bienfaits
Aveugle dans tes largeſſes;
Comble d'honneur, de richeſſes
Tes ſuperbes favoris,
Je le verrai ſans envie.
Le vrai bonheur de la vie
Ne s'acquiert pas à ce prix.

D'ailleurs je n'ignore pas quels ſoins, quelles inquiétudes accompagnent les richeſſes, & je me ſuis accoutumé aiſément à en être privé par les réflexions que j'ai faites.

Oh! que je préfere les charmes
De la médiocrité,
Et loin du bruit, des allarmes
Vivre avec frugalité.
La peur, l'avarice infame
Ne troublent point de mon ame
L'inaltérable repos,
Et Morphée à ma voix docile,
Fendant les airs d'une aîle agile
Vient verſer ſur moi ſes pavots.

Auſſi, pour profiter de ſes faveurs, je finis par ces mots du Prophete. Pſeaume 53. *Averte mala inimicis meis & in veritate tua diſperde illos.* Je vais me coucher.

LE SPECTATEUR *tranquille.*

A L'IMPRIMEUR.

Monsieur,

Si vous jugez à propos d'inſérer dans votre Gazette l'Adreſſe & l'Ode ci-jointes, je ſerai très-ſenſible à votre bonté; mais si vous croyez que cela n'en vaille pas la peine, ſoyez aſſuré que je ne vous en aurai pas moins d'obligation, & je ne voudrois pas pour rien au monde qu'on cenſurât mon ami par ma faute. Dépoſitaire de ſon ſecret, j'avoue qu'il y a de l'indiſcrétion de ma part en le laiſſant échapper; mais l'indigne façon dont ſa Maîtreſſe en a agi à ſon égard, m'autoriſe à lui manquer de parole: j'aurois fait plus encore ſi ce n'étoit qu'on pourroit le reconnoître d'abord.

Je ne ſçaurois finir ſans vous féliciter de l'avantage que vous avez de ſatisfaire le Public par les bonnes Productions que l'on voit de temps en temps dans le Papier Périodique, particuliérement celles qui paroiſſent ſous le nom du *Spectateur tranquille.*

Je ſuis,

Monsieur,

Votre très-humble
& très-obéiſſant Serviteur.
L'AMI DES BEAUX ARTS.

Montréal, le 6 Février 1779.

A L'HOMME RENDU.

Dois-je vous féliciter, Monsieur, de la victoire que l'Amour vient de remporter sur vous, ou dois-je plutôt vous plaindre en vous voyant à la fin pris dans les filets de ce Dieu, qu'on dépeint comme le symbole du vrai bonheur quoiqu'il en différe beaucoup ? dans cette alternative je ne sçais lequel des deux partis prendre; mais s'il faloit que j'optasse je choisirois le dernier, d'autant plus que je pourrois alléguer des raisons assez fortes pour soutenir mon paradoxe. Il se pourroit bien que vous fussies heureux en aimant; je veux dumoins le croire, à condition qu'il faudra faire une exception à la régle en faveur de votre *Clarice*: prévenu, peut-être trop, contre le Sexe, dont je suis néanmoins idolâtre, il me semble que la bonne foi n'a jamais regné dans son cœur : d'ailleurs ce n'est pas sans connoissance de cause que je le crois tel que je me le figure; mais comme je ne prétends pas me citer pour exemple, je vais vous raconter l'aventure qui est arrivée à un de mes amis, que j'estime infiniment, & duquel j'ignore la destinée depuis cette époque. Il étoit ainsi que vous dans l'âge où l'on s'engage facilement; tyrannisé par ses passions, mais il se faisoit une loi de les maîtriser; fier de sa liberté, il se flattoit de ne la perdre jamais; cependant il se la laissa ravir dès son arrivée dans le Canada, où le hazard lui fit connoître une demoiselle aimable à la verité; assez spirituelle, mais guere susceptible d'un attachement inviolable, ou pour mieux dire d'un engagement que toute fille bien née doit remplir quand elle fait tant que de le contracter; jeune, mais dégagée des préjugés de l'enfance. Ils s'aimerent d'abord & jamais amour n'a paru plus tendre & plus sincére que le leur; nonobstant cela cette Demoiselle n'a pas plutôt vû son amant éloigné qu'elle a changé de sentiment à son égard. Quant à lui je ne crois point qu'il se soit séparé d'elle dans ces mêmes vûes, puisque peu de tems après qu'il l'eut quittée il lui écrivit les vers que je vais transcrire ci-dessous. J'espere que mon ami me pardonnera mon indiscrétion envers lui, & que le Public sera plus indulgent pour un ouvrage qu'on a plutôt fait pour qu'il restât dans l'oubli, que pour ceux que l'on veut mettre au jour.

A.. D. B.... A...

ODE

A Mademoiselle B..... sous le nom de LISON.

Ce matin la brillante Aurore
Au sortir du lit de Tithon,
M'a vu dans le jardin de Flore
Où j'allois rêver à Lison;
Mais au lieu d'y voir la Déesse
Que Zéphire souvent caresse
En se jouant sur son beau sein,
Je vois l'enfant de Cytherée
Duquel mon ame est ennivrée,
Et de qui dépend mon destin.
Je le reconnois à ses armes
Qui jadis blesserent mon cœur;
Mais ce fut l'effet de vos charmes
Qui rendirent ce Dieu vainqueur..
Ce cœur, qui dès-lors fut sensible,
Seroit encore innaccessible
Aux traits dont m'a blessé l'Amour:
Que le fripon sçut bien s'y prendre!
Vous voir, vous aimer & me rendre
Ne fut l'ouvrage que d'un jour.
Ne croyez pas tendre Lisette,
Quoique je retrace à vos yeux
Le jour témoin de ma défaite,
Que je rougisse de mes feux:
Je chéris à jamais la flamme,
Qui sans cesse occupe mon ame
Du désir de vous posséder;
L'Amour veut bien me le promettre;
Mais je crains que ce Dieu soit traître,
Et qu'il ne cherche à me tromper.
Mais d'où peut naître cette crainte,
Lorsque je connois vos vertus?
Je m'abandonne sans contrainte
A l'espoir d'être un jour heureux.
Douce illusion, chere espérance,
Venez anticiper d'avance
Ces plaisirs encore inconnus;
Retracez-m'en toujours l'idée.
Jusqu'au moment que l'Hymenée
Mettra le comble à tous mes vœux.
Alors du tendre nom d'Epouse
Je pourrai sans fin t'appeller;
Et si la fortune jalouse
S'obstine encore à m'en priver,
J'espére mon aimable amante
Que tu rempliras mon attente
Dès que je serai de retour;
Ton cœur auquel je cherche à plaire,
Sera le plus digne salaire
Que tu devras à mon amour.
Ciel, si jamais d'un don si rare
Tu me rends enfin posseseur,
Fais que le sort pour moi barbare
Ne traverse plus mon bonheur;
Que plutôt plongé dans l'ivresse,
Nos cœurs y répétent sans cesse
De l'Hymen les chastes plaisirs;
Plaisirs que la vertu fait naître,
Puisse-je bientôt vous connoître
Au gré de mes tendres désirs.
Plein de cette douce espérance
Je sens accroître mon ardeur;
Mais s'il arrive que l'absence
Vienne à me bannir de ton cœur,
Souviens-toi du jour qu'à moi-même
Tu daignas dire, *je vous aime*:
N'en doutez point, je suis à vous.
O jour heureux reviens encore!
Jour cher! qu'à l'objet que j'adore
Je jurois d'être son Epoux.

L'AMANT trompé.

On avoit promis à quelques personnes respectables de leur donner dans cette Feuille, *une nouvelle méthode de s'approprier le bien d'autrui, pratiquée avec succès depuis peu*. Ce sera pour l'Ordinaire prochain.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 17 FEVRIER.

Aux différents Auteurs du Papier périodique.

SÇAVEZ-vous que la guerre que vous faites ne peut pas durer. Pourquoi ? parce que vous n'avez pas aſſez de ménagement les uns pour les autres. Les forts oprimment les foibles, & les foibles trouvent leur unique défenſe dans les injures. Si vous aviez plus de déférence mutuelle vous vous entretiendriez plus librement & plus poliment ; mais vous êtes toujours le poing levé, vous ne pouvez pas vous ſouffrir, la moindre petite faute eſt ſuivant vous tous un crime. On s'apperçoit même par vos différentes dictions que vous vous haiſſés. Le Canadien curieux vient de vomir groſſiérement ſa bile, & celui qui quinze jours avant étoit ſon idôle, eſt l'objet de ſon mépris. Quelle inconſtance. Croyez-moi, reprenez vos ſens, & combattez plus poliment, je me mettrai de la partie. LE PRUDENT.

A L'HOMME RENDU.

Eſt-ce bien le vrai portrait de Clarice que vous avez fait dans votre Adreſſe du 3 du courant ? eſt-il bien exact ? Si cela eſt vous êtes heureux, & Clarice eſt le Phœnix de ſon Sexe. Mais l'Amour que vous dites malin ne vous joueroit-il pas un tour de ſon métier ; qui ſçait ſi pour vous engager il n'auroit pas jetté un voile ſur les défauts de Clarice pour ne vous laiſſer entrevoir que ſes vertus. Une fois pris par le piége le voile ſe leve, l'on n'apperçoit que l'ombre des vertus & la réalité des vices : nous enviſageons ce qui nous flatte avec des yeux *aveugles*. Vous trouvez une beauté vive, mais cette vivacité n'eſt-elle jamais altérée par même les plus legers contre-temps ? vous ne vous en êtes pas encore apperçu, je le crois ; vous ne la regardez que du côté avantageux. Cette douceur qui ne promet rien, qui cependant engage, n'eſt-elle pas feinte, ou la ſuite d'un caractere timide dans le temps, & qui attend l'occaſion favorable de vous faire ſentir la ſupériorité. Mais, direz-vous, je n'ai reconnu que des vertus : pourquoi ſuppoſer en elle des défauts qu'elle n'aura peut-être jamais ? Vivez donc tranquille ſur un peut-être puiſqu'il vous plait. Quant à moi je ſuis réſolu de ne pas me rendre, & je ſuis encore plus difficile que vous, parce que je ſuis INDIFFERENT.

A L'AMI DU CANADIEN CURIEUX.

J'ai reçu & lu votre Ecrit du 10 du courant, adreſſé à l'Obſervateur ; je n'ai pas cru devoir le rendre public, tant par ce que je dois au Public qu'à moi-même. Ne croyez pas que je donne aiſément dans le faux ; je vous obſerve tous, & je ſçais quoi penſer : peut être penſe-je pas juſte, mais qu'importe, telle eſt mon idée. Vous qui vous dites ſeulement l'Ami du Canadien curieux, ne ſeriez-vous pas l'un & l'autre ; je pourrois me tromper. Vous croyez que le Spectateur tranquille eſt ſous différents noms dans le Papier Périodique, vous errez ; le Logogriphe *Aſperge* n'eſt point de lui, & la découverte, ſignée le *Diſcret* eſt de moi. Vous voyez que je ne vous cele rien. Le morceau que vous trouvez pillé n'eſt point, comme vous dites de *Desforges Maillard*, mais parodié de J. F. Guichard.

Vous avez tort de vous inquiéter de l'exiſtence & de la réalité de l'Académie de Montréal, ceci doit vous importer peu.

Votre plainte à Apollon (ſuivant moi ignorant) n'eſt ni Proſe ni Vers ; aussi j'ai mis le tout dans un petit lieu que nous appellons, en terme de l'Art, *l'oubli*. Vous devez m'avoir obligation de ma diſcrétion à votre égard. L'IMPRIMEUR.

AVIS

A un jeune Militaire, contenant quelques réflexions morales & critiques ſur divers ſujets ; par M. DE LA SORINIERE.

Audi, tacens, verba ſeniorum ; ſine cauſâ enim non proferuntur.

HEUREUX qui du flambeau de la ſaine raiſon
Eclaira ſa jeuneſſe !
Le flambeau qui nous luit dans la vieille ſaiſon
N'éclaire que notre foibleſſe.
Des douceurs de l'amour défendez votre cœur :
Dans l'âge fait pour la tendreſſe
L'habitude devient molleſſe ;
Et la molleſſe éterniſe l'erreur.
A la beauté rendez un juſte hommage ;

C'eſt un tribut que doit l'humanité ;
Mais gardez-vous d'y mêler un partage
Des droits de la divinité.
Le libertin aime à faire parade,
Du mal qu'il fait, & ne fait pas ;
Et croit de ſa vaine bravade,
Qu'un ſage fait beaucoup de cas.
De ces nobles exploits la brillante carriére
Nous ouvre de la mort la fatale barriére :
Et plus *avec honneur* nous avons combattu,
Plus la honte nous ſuit, au lieu de la vertu.
La décence des mœurs imprime un caractére,
Qui fait que l'homme eſt reſpecté :
Malgré ſon rang ou ſa chimére,
L'eſclave de la volupté
Croupit dans le mépris, languit dans la miſére,
Où la licence l'a jetté.
A la Religion ſoyez toujours fidelle ;
Les mœurs & les vertus ne ſauvent point ſans elle.
En vain le cynique Zénon,
Le ſage Socrate & Platon,
S'arment dans leur philoſophie,
Du bouclier de la raiſon ;
C'eſt la foi qui nous juſtifie ;
Et qui n'eut pas cet heureux don,
Tourne ſa ſageſſe en folie,
A l'exemple du vieux Caton. *
Soit dans la paix, ſoit dans la guerre,
Soyez utile à votre Roi :
Tour à tour lancez ſon tonnerre,
Et faites reſpecter ſa loi.
Sur le gouvernement trancher du politique
Me paroît un art dangereux ;
Et ces diſcours ſi lumineux,
Dont un vain Raiſonneur ſe pique,
Ne ſont le plus ſouvent que les traits vaporeux
D'une bile noire & cauſtique,
Qui rend le diſcoureur fâcheux.
Garder *à* propos le ſilence
Eſt le vrai ſceau de la prudence :
Il faut, quand on a de l'eſprit,
Ne dire jamais ce qu'on penſe,
Et penſer toujours ce qu'on dit.
Entre la baſſe flatterie
Et la piquante raillerie,
Le point qu'il faut ſaiſir nous échappe aiſément :
Ne raillez donc jamais, & flattez rarement.
Tracez-vous un plan dans la vie,
Et n'attendez rien des haſards :
Du *petit Maître* évitez les écarts :
Ses tons bruyans ou ſa folie
Pour un moment plairont par la ſaillie ;
Mais l'homme ſans prétentions,
Dont les propos ſont toujours ſages,
Aura bientôt tous les ſuffrages
Qu'on prodigue à ces fanfarons.
Des influences poetiques,
Défiez-vous dans vos tranſports :
Tel ſe conſume en vains efforts,
Pour rendre ſes tons chromatiques,
Qui, ſe brouillant dans ſes accords,
N'enfante que des ſons gothiques,
Qui font d'un pur amuſement
Le ridicule & le tourment.
Suivez pas à pas la nature,
Pour bien peindre & pour bien juger :
Le faux caché ſous l'impoſture
D'un coloris frais & leger,
Au fond de notre ame abuſée,
Fait naître une fauſſe penſée,
Sans qu'on ſe doutât du danger.
Soyez bref & concis ; meſurez vos paroles ;
Evitez des Gaſcons les folles hyperboles.
Aſſujettiſſez vous dans le raiſonnement,
A ne pas dire un mot qui ne ſoit conſéquent.
Raconter ſans forfanterie,
S'exprimer ſans affetterie,
Eſt le ton le plus ſage & le plus éloquent ;
Où le bon ſans finit commence la folie.
L'excès en tout eſt vicieux ;
L'âge, l'état, les circonſtances
Décident ſur les bienſéances
Par un arrêt judicieux.
Fuyez d'un Docteur en fourure
L'étalage & le vain éclat ;
Sçachez de tout, rien par état ;
J'aime mieux voir ſur la verdure
L'abeille, en voltigeant, gouter de mille fleurs,
Pour en former ſon ambroſie,
Qu'un triſte vermiſſeau ſe gonfler des ſaveurs
D'une ſeule plante choiſie.
Au point d'honneur ériger des autels,
Quand ſon objet eſt pur & légitime,
Ce ſentiment mérite notre eſtime.
Mais quand je vois d'imbécilles mortels,
Du préjugé devenant la victime,
Sans reconnoître un ſi funeſte écueil,
Pour point d'honneur évoquer leur orgueil,
Et par vertu ſe dévouer au crime,
J'abjure, en frémiſſant cette horrible maxime,
Qui plonge un furieux dans le fond d'un cercueil.
Quelques traits dont s'arme l'envie,
Quoique faſſe la calomnie,
Sur les diſcours du monde médiſant
Il faut gliſſer quand on eſt ſans reproche :
C'eſt un vain ſon pouſſé contre une roche,
Qui, rapporté ſur les aîles du vent,
Forme un écho dans l'oreille agitée,
Sans que du choc l'ame ſoit affectée.

* Il ſe tua lui-même par un excès de fauſſe vertu.

DIALOGUES entre un ENFANT *& ſon* GOUVERNEUR.

PREMIER DIALOGUE.

L'ENFANT.

VOUS me laiſſez long-tems garder les vaches, mon bon ami, trouveriez-vous mauvais que je cherchaſſe un peu à faire mon chemin ?

LE MENTOR.

Qu'entendez vous par-là, s'il vous plaît ?

L'ENFANT.

Mais, faire mes affaires & jouir d'un peu plus de commodités.

LE MENTOR.

Et le moyen ! J'ai peur au contraire que nous ne jouiſſions que d'une ſubſiſtance paſſagere, & qui nous manquera bien-tôt.

L'ENFANT.

Comment donc : ne m'avez-vous pas fait espérer que mon troupeau augmenteroit chaque jour ?

LE MENTOR.

Oui, pendant un tems ; au moyen de vos attentions pour veiller à la sureté & aux besoins de votre troupeau. Mais ce troupeau consomme sans cesse, l'herbe ne croit pas aussi vite, & voilà le dépaître qui va nous manquer.

L'ENFANT.

Eh bien nous en chercherons d'autre, & nous changerons de lieu.

LE MENTOR.

Cela n'est pas si aisé que nous croyons ; car, auprès de ces premiers dépaitres, vous aviez trouvé & arrangé un *fourré* garni de mousse & de feuilles séches pour passer la nuit à couvert des injures de l'air, & vous aviez arrangé ce lieu pour y rassembler votre troupeau la nuit. Maintenant s'il faut chercher d'autres dépaitres, d'abord vos vaches qui ne savent où vous les menez, puisque vous ne le savez pas vous-même, s'écarteront ça & là en chemin, parce que le dépaitre ne les réunira plus. Ensuite je suppose que vous en trouviez un nouveau, vous n'aurez plus d'abri & de retraite à côté de ce nouveau dépaitre.

L'ENFANT.

Il faudra bien en chercher un, & recommencer ce travail.

LE MENTOR.

Oui, mais tandis que vous chercherez & approprierez cet endroit, qui est-ce qui gardera vos bêtes ? il vous faudroit bien un compagnon.

L'ENFANT.

Pourquoi ne dites-vous pas une compagne, *mon bon ami ? car dès qu'il ne s'agit que d'une rencontre, j'aimerois bien autant celle d'une femme.*

LE MENTOR.

Et moi aussi, si nous avions de quoi la bien traiter ; mais, ne voilà-t-il pas une belle fortune à lui faire partager ?

L'ENFANT.

Et pourquoi faudroit-il plus de fortune pour une compagne que pour un compagnon ?

LE MENTOR.

C'est qu'une femme a moins de force contre les accidents d'une vie pénible ; & que par conséquent il lui faut plus de secours, avant qu'elle puisse nous en procurer.

L'ENFANT.

Tout de bon, mon ami ; est-ce la seule raison pour laquelle vous ne m'avez pas parlé d'une femme ?

LE MENTOR.

Oui, sans doutes ; mais vous même pourquoi me faites-vous cette question-là ? par où ai-je mérité ce soupçon sur ma sincérité ?

L'ENFANT.

Tenez mon ami, il seroit inutile de vouloir vous faire une malice, & en effet, avec vous ce n'est pas un plaisir. Je me suis apperçu que mes questions sur cet article embarrassoient mes maîtres, & cela m'a tourné l'esprit de ce côté là. S'il en est de même de vous, je n'en parlerai plus ; sinon souffrez mes questions pour que je m'ôte cette fantaisie de la tête.

LE MENTOR.

Vous pouvez tout dire, je répondrai à tout selon ce que je sais.

L'ENFANT.

Dites-moi donc si la rencontre d'une femme ne seroit pas le premier desir qui viendroit à un homme seul, aussi-tôt qu'il seroit en quelque sorte de sureté sur le soin de sa subsistance, & qu'il auroit pris son parti sur les autres incommodités qu'on peut supporter sans mourir ?

LE MENTOR.

Cela pourroit bien être, car certainement le premier desir d'un homme seul, tel que nous nous sommes placés tout-à-l'heure, seroit d'avoir un compagnon qui pût l'aider dans son travail, sauf à en partager les profits. Or, la nature a mis plus de penchant à la concorde entre l'homme & la femme, qu'entre l'homme & son compagnon.

L'ENFANT.

Et pourquoi la nature nous a-t-elle donné ce penchant là ?

LE MENTOR.

C'est afin de former la plus forte d'entre les unions sociales, profitables.

L'ENFANT.

Qu'appellez-vous union sociale ?

LE MENTOR.

J'entends, *accord de société*, qui rend les pertes & les profits communs entre les associés.

L'ENFANT.

Eh bien ! comment cette union-ci sera-t-elle profitable ?

LE MENTOR.

C'est que si l'homme reçut de la nature la force, la constance & l'audace en partage, la femme eut plus particulierement la douceur, l'amitié, la prudence & le soin ; & que l'union de ces attributs différents concourt plus solidement à l'avantage commun de la Société.

L'ENFANT.

Et la nature, n'a-t-elle pas encore d'autre objet en celà ?

LE MENTOR.

Oh que si ! ce n'est pas là l'unique objet de la nature. Si ce l'étoit, je ne vous aurois pas dit qu'il n'est pas tems encore de chercher une femme ; puisque jusqu'ici elle vous vaudroit autant qu'un compagnon.

L'ENFANT.

Et quel est donc cet autre objet de la nature ?

LE MENTOR.

C'est de perpétuer l'espèce humaine, de vous donner une famille & des enfans. Or voyez maintenant si vous vous trouvez en état de nourrir & de vêtir ces pauvres petites créatures.

L'ENFANT.

Mais, mon bon ami, comment me viendront ces enfans là ?

LE MENTOR.

Par le don de la nature, comme vous vient la croiſſance aujourd'hui, & je ne ſaurois mieux vous expliquer l'un que l'autre.

L'ENFANT.

Quoi? ſans que je m'en apperçoive, comme je grandis ſans le ſavoir?

LE MENTOR.

Je ne dis pas cela. La nature eſt équitable dans toutes ſes loix. Quand les dons qu'elle nous fait entrainent après eux du travail & de la peine, elle compenſe cette peine par un attrait proportionné au travail qui s'en ſuivra. L'homme a grand plaisir a manger, & la nature lui demande du travail pour mériter ſon dîner. Le dormir eſt un beſoin, il ne lui donne du plaisir qu'autant qu'il doit lui couter de peine; grandir vous procurera des avantages & point de fatigue, aussi n'eſt-ce qu'en idée que vous y trouvez du plaisir, car dans le fait vous ne vous en appercevez pas. En raiſon de cette équité ſuprême de la nature & de ſon auteur, comme le plus grand travail de la vie, doit être naturellement pour l'homme le ſoin & la peine d'élever une famille & de pourvoir à ſes beſoins, il eſt juſte que la nature ait, en compenſation, attaché un attrait puiſſant à ce travail.

L'ENFANT.

Je le crois, mais enfin quel eſt-il ce travail?

LE MENTOR.

Mon cher Prince, ſur cela je n'ai plus qu'un mot à vous dire, comme votre guide dans la route du plaisir; c'eſt de nous occuper des biens journaliers que nous fait la nature, & d'attendre ſans inquiete curioſité ceux qu'elle nous prépare pour l'avenir. Ne croyez pas que cette mere bienfaiſante vous oublie: tout à ſon tems & ſa ſaiſon.

L'ENFANT.

Mais ne peut-on pas prévenir la bonne ſaiſon?

LE MENTOR.

Vous avez vu ces arbres dans les ſerres chaudes, ils préviennent la ſaiſon, voyez ce qu'ils ſemblent auprès de ceux que nous rencontrons en plein vent & en liberté; & ces triſtes & jaunes nains n'obtiennent que le quart de leur durée. D'ailleurs la curioſité & les desirs promettent tout & ne donnent preſque rien.

L'ENFANT.

Quoi vous croyez? . . . . . .

LE MENTOR.

Rappellez-vous quand vous étiez en bonnet & à la liſiere, le desir que vous aviez de pouvoir être en habit & de marcher comme les autres ſeul, ſans être tenu. Eh bien, aujourd'hui trouvez-vous, que ce ſoit un ſi grand avantage? Vous en jouiſſez ſans le ſentir. Vous vouliez courir & ſauter l'autre jour; dans peu vous déſirerez monter à cheval, & il en ſera de même quand vous en ſerez-là. Ainſi, ſi nous n'y prenons garde, nous perdrons ſans ceſſe l'avantage préſent pour nous occuper du desir de ceux à venir; c'eſt ce que nous repréſente le chien de la fable qui court après l'ombre & laiſſe le corps.

(à continuer.)

QUESTION

Au ſujet de l'établiſſement de la Bibliothéque publique à Quebec.

A quoi ſervira à la ville de Montréal, & quel avantage pourra-t-elle en retirer en ſouſcrivant, puiſque la Bibliothéque ſera établie à Quebec? ne ſeroit-il pas plus convenable que chaque parti en établit une dans ſa Ville.

ENIGME.

Le caprice a pour l'ordinaire
Bonne part en ce que je fais,
Ou bien en ce que je fais faire;
Cependant ſans beaucoup d'aprêts;
Jeune, je ſuis ſûre de plaire;
Et certes plus d'une Bergere
Eſt jalouſe de mes attraits;
Que de Galans courent après!
Mais choſe étrange, singuliere!
Sans recourir aux noirs ſecrets
De cette fameuſe ſorciere,
Qui ſçût rajeunir ſon beau-pere.
A chaque moment je renais,
Sinon de la même maniere,
Au moins de ma forme premiere,
Toujours je retiens quelques traits;
Car en changeant, comme Protée,
Sous telle figure empruntée,
Je ſuis au fonds ce que j'étois,
Sous telle autre que j'ai quittée;
Quand par quelque Grand adoptée,
Je trouve à la Cour quelqu'accès,
Je me fais valoir à l'excès,
Et je n'en ſuis que plus goutée;
L'on y voit de mes affiquets
Mainte Seigneurie enchantée,
A qui mieux-mieux . . , chut . . . . je me tais.

LOGOGRYPHE.

Partout utile & même néceſſaire,
Je loge chez les Grands comme chez le vulgaire;
Dans les veilles je ſers au Savant qui pâlit,
Et je ſuis recherché ſitôt que le jour fuit;
A ces traits, cher Lecteur, tu dois me reconnoître;
Sinon, prends les dix pieds qui compoſent mon être
Dans leur divers arrangement,
Tu trouveras d'abord un élément;
Un inſtrument de pénitence;
Le principe de la vengeance;
Le mal qui rend les hommes indiſcrets,
Et ce qui fait déloger les attraits.
Pourſuis, Lecteur, & tu feras encore
De mes dix pieds facilement éclore,
L'Apôtre qui mourut étendu ſur la Croix,
Deux nottes de musique; un animal ſtupide,
Le premier que l'envie a rendu fratricide,
Le nom commun de quatre Rois,
Deux Prophetes zélés, la céleſte Patrie,
Une Cité de Normandie,
Moins qu'un Atôme: Eh! qui fut jamais moins?
C'eſt peut-être, Lecteur, le fruit de tous tes ſoins.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 24 FEVRIER.

A L'IMPRIMEUR.

Monsieur,

EN bon Patriote vous nous aviez annoncé & promis de nous communiquer *la Nouvelle Méthode de s'approprier le bien d'autrui*, mais nous ne voyons rien éclore, & ſommes reſtraints dans un cercle de bénéfices ou profits qui ne ſont pas trop avantageux. Vous avez peut-être craint que nous fissions un mauvais uſage de vos conſeils, ou peut-être en voulez-vous profiter tout ſeul. Qui ne penſe que pour ſoi n'eſt pas digne de vivre. En bon Chrétien vous devez nous faire part de vos biens & de vos talents, ou du moins de vos conſeils. Combien depuis votre avertiſſement euſſent rempli leur coffre qui ſe trouve vuide : ſi vous ſçaviez le tort que vous cauſez à bien des perſonnes, vous croiriez ne jamais pouvoir le reparer.

Le travail en général fatigue l'homme, & chacun s'attendoit de trouver dans la Nouvelle Méthode, un moyen sûr de vivre dans l'abondance ſans peine depuis votre Avertiſſement. Le Menuiſier a quitté le rabot, le Cordonnier a négligé ſon veilloir, le Charpentier a laiſſé rouiller ſes haches, le Tailleur a vuidé ſon œil, le Maçon a enfoui ſa truelle ; chacun attendoit s'enrichir par ce nouveau moyen. Que dis je, ceux qui avoient *la langue en bouche* étoient devenus muets ; ceux qui tenoient toujours la plume en main gâtant du papier, prodiguant l'encre, avoient tout laiſſé manger aux ſouris ; ils s'imaginoient que ſuivant le nouveau ſyſtême, les alouettes tomberoient roties & aſſaiſonnées ſur leur table. Quelques-uns voyant le peu d'effet de vos promeſſes ont repris le harnois ; mais c'eſt la plus petite partie, le plus grand nombre attend avec impatience. Il en eſt même qui parlent déja de vous en vilains termes ; il diſent que vous avez été ſéduit (car quel eſt l'homme qui n'eſt pas foible) que les perſonnes qui connoiſſent la Méthode annoncée, & qui s'en ſont ſervi avantageuſement, vous ont flatté ou menacé (je ne ſçais lequel des deux) & que par crainte ou par complaiſance vous privez la plus grande partie pour la moindre.

Ma foi, Monsieur l'Imprimeur, ce n'eſt ni beau ni bon, & en mon particulier j'ai lieu de vous faire des reproches, puiſque ſi j'eus été auſſi ſçavant dans l'art de m'approprier le bien d'autrui, depuis le peu de temps que vous avez annoncé la façon de le faire ſans danger, je ſerois immenſement riche. Mais auſſi ne ſeroit-ce pas la faute de l'Auteur ? car il ne faut pas vous condamner ſans vous entendre ; il en eſt qui le diſent, mais je n'en crois rien : auſſi je veux bien vous laiſſer paſſer deux, trois, quatre ordinaires s'il le faut, mais paſſé ce temps, ſoyez perſuadé que je vous attaquerai juridiquement, pour vous obliger à remplir votre promeſſe ; apprenez qu'on ne doit pas abuſer les particuliers, encore moins le Public. Je ſuis tout de bon faché, depuis ce temps je ne fais que boire, manger & dormir, & tout cela ne ſe fait pas ſans conſommation d'eſpece ; arrangez-vous, & craignez une action en dommage. Oh que j'aurai d'Avocats pour ſoutenir ma cauſe ! outre qu'elle eſt juſte, ils auront un intérêt réel : car quel eſt celui qui ne desire, recherche & appréhende ce qui peut lui être profitable.

L'AMBITIEUX.

A l'Editeur de l'Ode intitulée à Mademoiſelle B.... Sous le nom de Liſon.

Je ne peux m'empêcher de rendre juſtice à l'Ouvrage il eſt très-bien ; mais dois-je applaudir à l'Auteur ? ici git la difficulté. Je ne peux l'excuſer qu'en ſuppoſant qu'il avoit peu d'expérience, & peut-être en ſera-t-il choqué ; mais vous le dépeignez jeune, fier de ſa liberté. Jeune, il eut dû goûter le ſuc de pluſieurs fleurs avant que de s'arrêter ; aimant ſa liberté il eut dû réfléchir avant de la perdre : au contraire il dit à Liſon que *la voir, l'aimer & ſe rendre fut l'ouvrage que d'un jour.* Voilà des mouvements bien précipités, & cependant je crois que c'eſt l'action de la vie qui mérite le plus de réflexion. Si je le conſidére comme amant je plains ſon ſort. L'infidélité de Liſon ſans être extraordinaire (car c'eſt le jeu du beau ſexe, & qui plus eſt un grain de beauté) l'infidélité de Liſon, dis-je, ne m'étonne pas ; mais je ſuis ſurpris qu'il l'aimât auſſi paſſionnément. Son amour tient un peu du romaneſque, & notre ſiécle eſt à l'abri de ce ridicule ; l'inconſtance eſt un antidote infaillible. Si le Jeune-homme eut été plus expert, il eut ſeulement cherché à ſe faire aimer, ſans faire croire qu'il aimoit ; il eut irrité, (pour

ainsi dire) la passion de Lison ; il l'auroit alors liée à son char, elle eut chéri ses liens, & n'eut jamais cherché à les rompre : au contraire il s'est enchaîné lui-même, & sa Maîtresse l'a traité en esclave ; c'étoit tout ce qu'il devoit espérer. Le seul conseil que je peux lui donner, est de conserver sa Muse, & de mépriser les Lisons, ou qu'il s'y prenne mieux : car il a joué le novice. Je parle contre moi-même, mais vaille qui vaille.

ANGELIQUE.

Pour servir de Réponse à la Question proposée, au sujet de l'établissement d'une Bibliothéque publique à Quebec.

Un bon Habitant me disoit il y a deux jours ; j'ai un garçon que je pousse aux Etudes, & que je voudrois ma foi bien qu'il pût parvenir à quelque chose de bon. Je sçais (car nous pensons peu, mais on m'a dit) je sçais qu'il faut beaucoup de livres, mon fils m'en a parlé ; mais je lui ai dit, *à* quoi me servira, mon cher fils, que je donne deux, trois portugaises pour ma part d'un magasin de livres qui seront à Quebec tandis que tu seras à Montréal ; il faudra donc que tu paye des ports de lettres & de livres si tu veux lire. Je ne veux pas cela, j'y mangerois ma terre. Je consents à payer ce qu'il faudra pour établir un pareil magasin dans notre Ville ; mais payer pour faire plaisir aux autres ce n'est pas du jeu. Mon fils me dit que j'avois raison, & qu'il n'avoit jamais été plus surpris que quand il avoit lu que l'on proposoit aux Citoyens de Montréal de souscrire pour établir une Bibliothéque *à* Quebec.

Je vous rapporte mot pour mot sa conversation. Je me tus, mais je vous en fais part, elle me paroît censée. Au reste je n'en sçais pas plus long.

SANS DESSEIN.

L'Adresse de l'Imprimeur à l'Ami du Canadien curieux, m'a donné lieu de croire que c'étoit une réponse à quelqu'écrit de ce nouvel Auteur ou se croyant tel, dans laquelle sans doute j'étois insulté ; quelqu'effort que j'aie fait pour en avoir communication je n'ai pû y parvenir : la discrétion de l'Imprimeur est une barriere insurmontable. Il paroît que l'on m'attribue tout, bon & mauvais qui paroît dans la Feuille ; cependant je n'y ai que la moindre part. Je n'ai jamais lu le Logogriphe Asperge que dans la Feuille, & je l'ai trouvé très-irrégulier. Peut-on me reprocher avec raison quand traitant quelque matiere, ma mémoire me fournira une idée, une strophe d'un Auteur dont je ne connois pas le nom le plus souvent, & que je m'en servirai pour orner le sujet que je traite. Il en est de cela comme de différentes marchandises mises en magasin depuis vingt, trente ans, & fournies par divers Facteurs ou Commissionnaires. Le Marchand oublie le nom de ceux de qui il tient, mais il connoît le prix de sa marchandise, & en fait son profit.

Il paroît que ce Critique s'est trompé en disant que j'avois pillé Desforges Maillard, comme il paroît par la Réponse de l'Imprimeur. Je ne me fus jamais rappellé J. F. Guichard si l'Imprimeur ne l'eût pas nommé, & je me souviens avoir lu quelques-uns de ses Ouvrages.

Que dira-t-on des trois strophes que j'ai mis dans l'adresse à mes ennemis, traduites de l'Ode d'Horace, *Otium divos*, &c. Je ne connois, & personne ne connoît le nom du Traducteur. Ces piéces assortissoient & ornoient mon étoffe ; je les ai cousues le plus proprement qu'il m'a été possible : peut-être n'ai-je pas bien réussi.

Quelques personnes me font un crime de m'être servi, dans l'Adresse à mes ennemis, des paroles du Prophête, parce que sans doute, *non licet sacra miscere profanis* ; mais ne m'est-il pas permis de prier ainsi qu'il prioit. David avoit le même sujet de se plaindre ; il imploroit son Dieu pour le venger de ses ennemis. David étoit-il coupable ? non.

Puisqu'on est si ingénieux à me trouver des défauts je n'écrirai plus, cela me privera d'un amusement qui me plaisoit plus que tout autre ; mais qu'importe, ne donnons aucun avantage *à* nos ennemis d'autant plus que la vengeance rejailliroit sur mes amis.

LE SPECTATEUR tranquille.

A L'IMPRIMEUR.

J'ai trouvé dans les Œuvres de la Fontaine, une Fable qui m'a plu d'autant plus qu'elle peut être appliquée à quelque personne que je connois, mais que je ne nommerai pas ; si vous le jugez à propos mettez-la dans la Feuille, vous m'obligerez.

JE GRISONNE.

F A B L E.

Certaine fille un peu trop fiére,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, & beau, d'agréable maniére,
Point froid & point jaloux : notez ces deux point ci
Cette fille vouloit aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout : mais qui peut tout avoir ?
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vient des partis d'importance.
La Belle les trouva trop chétifs de moitié.
Quoi moi ? Quoi ces gens-*là* ? L'on radote, je pense
A moi les proposer ? Hélas, ils font pitié.
Voyez un peu la belle espéce !
L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse,
L'autre avoit le nez fait de cette façon-*là* :
C'étoit ceci, c'étoit cela,
C'étoit tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte : ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne.
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoiqu'en solitude.
La Belle se sçût gré de tous ces sentimens.
L'âge la fit décheoir : adieu tous les amans.
Un an se passe & deux avec inquiétude.
Le chagrin vient ensuite : elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour :

Puis ſes traits choquer & déplaire :
Puis cent ſortes de fards. Ses ſoins ne purent faire
Qu'elle échapât au Temps, cet inſigne larron,
Les ruines d'une maiſon
Se peuvent réparer : que n'eſt cet avantage
Pour les ruines du viſage !
Sa préciosité changea alors de langage.
Son miroir lui diſoit prenez vîte un mari :
Je ne ſçais quel desir le lui diſoit auſſi :
Le Desir peut loger chez une précieuſe :
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin toute aiſe & toute heureuſe
De rencontrer un malôtru.

Quebec, le 24 Février 1779.

A L'IMPRIMEUR.

Je ſuis ſurpris que vous ayez auſſi mal interprêté ma Lettre à Monſieur... je ne connus jamais le Spectateur tranquille que par ſes écrits dans votre Feuille, & l'injuſtice quil m'a fait: j'eſpére qu'en la reliſant, vous me rendrez plus de juſtice.

Votre complaiſance à inſérer mes Productions dans la Gazette m'oblige à vous en témoigner ma reconnoiſſance: des raiſons particulieres m'ont déterminé à ne plus écrire d'avantage.

Je ſerois Charmé de ſçavoir pourquoi l'Académie n'a point fait de réponſe à ma Requête du 11 Janvier, étant Académicien, je croyois jouir du droit annexé à ce titre auſſi bien que les autres Membres ; que puis-je en penſer ! ... elle ne s'offenſera point de mon ſilence, juſquà ce qu'elle ait fait droît ſur ma plainte : je ſuis avec eſtime

Votre très humble & obeiſſant
Serviteur
LE CANADIEN *Curieux.*

A L'INSUFFISANT.

Votre Adreſſe du 6 Février ne m'a point fait changer de ſyſtême encore une fois, Monsieur, ſortons de notre ſphere, quand il s'agit d'approfondir les ſecrets de la nature & ne jugeons pas ſelon le peu d'étendue de nos idées. C'eſt malheureuſement le cas où ſont tombés tous les hommes, qui ont cru impoſſible tout ce qu'ils ne pouvoient comprendre : auſſi *Colomb* fut-il moqué dans deux des plus brillantes cours d'Europe, lorſqu'il voulut inſinuer qu'il pouvoit y avoir un autre monde habité. Qu'il eſt beau d'admirer le Créateur dans ces ouvrages qui ſurpaſſent notre foible entendement ! quil eſt beau de penſer quil a créé des millions de Globes que ſa main fait mouvoir dans ce vuide immenſe que nous ne pouvons comprendre, que des millions d'années ne ſont devant lui que des inſtants ! après cela je m'étonnerai de quelques petites révolutions arrivées ſur ce tas de boue que nous habitons : je m'étonnerai qu'une mare bourbeuſe ait été couvrir une petite étendue de pouſſiere, & que dans ſon déplacement elle ait fait périr quelques eſſaims de fourmis : car, malgré notre préſomption, nous ne ſommes que des infiniment petits. Si vous êtes imbu de ces vérités, mon ſentiment ne vous paroîtra pas tout à fait chimérique; vous le croirez auſſi vraiſemblable que bien d'autres qui ne me ſemblent pas mieux fondés, & que l'on a pourtant adoptés. ſouvenez-vous que, dans mon Adreſſe au *Pacifique*, je le previns que les raiſons que je lui donnois de la chaleur & du froid en ce pays ne me ſatisfaiſoient qu'imparfaitement : celles que vous y ajoutez, ne ſont pas plus ſuffiſantes. Car, ſuppoſé que la quantité de lacs, de ſources & de marais en ſoient les cauſes, que l'humidité de la terre, plus grande en ce pays qu'autre part, y contribue beaucoup, vous m'avouerez que ces cauſes de notre temperature ne ſont que les effets d'autres cauſes primitives d'où vient cette grande humidité en Amérique! humidité qui occaſione cette différence de dix degrès des autres parties du monde : quoique vous ne le croiez point, elle eſt prouvée par beaucoup d'obſervations.

Il ne peut y avoir que la mer qui a ſejourné longtemps ſur ce continent, qui y ait laiſſé cette humidité qui ne s'évaporera qu'après bien des années, ces amas d'eau qui n'ont pu s'écouler, & qui ſe trouvent principalement dans l'Amérique ſeptentrionale ; car je ne vous parle point de ces petits reſervoirs ſur la déclivité des montagnes, dont les cauſes ſont fort naturelles. Il n'y a qu'une ſubmersion qui ait empêché l'Amérique d'être auſſitôt habitée que les autres parties du monde, puiſque par les nouvelles decouvertes des Ruſſiens, nous ne ſommes ſéparés de la Chine que par un petit détroit, & peut-être y touchons-nous.

En diſant que nous touchons à la Chine, je n'entends parler que des Provinces qu'elle poſſéde au nord-eſt, quoique pourtant les Tartares qui les habitent ſont tous indépendants. Ces peuples ſont ſauvages & vagabonds ; il eſt certain que ce ſont eux qui ſont venus habiter notre continent à meſure que la mer s'en eſt retirée. Pourquoi ne ſe ſeroient-il pas plutôt répandus dans l'Amérique ſi les eaux n'avoient mis des bornes *à* leurs courſes ! j'en excepterai pourtant quelques nations comme les Mexicains, les Peruviens & les peuples du Chili qui étoient policées, avoient des villes, des Empereurs & des loix, & qui ne reſſembloient point à nos ſauvages ſeptentrionaux. Il eſt à croire qu'ils étoient les reſtes infortunés des anciens habitants de l'Amérique, & que la hauteur de leurs pays les avoient garantis du fléau général.

Si mon ſyſtême s'accorde avec la population, il ne détermine pas moins bien notre température & l'humidité de notre ſol. A meſure que la terre évaporera ſa fraicheur, que les lacs diminueront le climat changera. Nos neveux, nos arrieres neveux verront cet heureux changement : ſous un ciel délicieux, ils jouiront de la température la plus douce & la plus uniforme. Mais hélas ! tandis que ce continent, retabli des coups que l'ocean lui avoit porté, reprendra ſa premiere fécondité, le même ocean, ſe jouant à ſon grè du globe terreſtre, ira porter ſes fureurs ailleurs & couvrir quelque autre partie de la terre. Puiſſe l'Amérique ne plus éprouver ſon inſtabilité !

J'aurois bien d'autres choſes à vous dire à ce ſujet ; mais je m'apperçois que ma lettre n'eſt déjà que trop longue. Je ne pourrai vous entretenir dorénavant : j'ai pris la réſolution de ne plus écrire. Soyez perſuadé que je conſerverai pour vous, qui que vous ſoyez, l'eſtime la plus parfaite.

Votre obéiſſant ſerviteur

LE CANADIEN *Curieux.*

DIALOGUES entre un ENFANT *& son* GOUVERNEUR.

Suite du

PREMIER DIALOGUE.

L'ENFANT.

J'ai peur que vous n'ayez raison : mais où eſt donc le remede à cette diſpoſition-là ?

LE MENTOR.

C'eſt d'arrêter ſa curioſité ſur l'avenir, & de réprimer ſa mémoire ſur le paſſé.

L'ENFANT.

Pourquoi ce dernier article ? ſi je ne me ſouvenois du paſſé, j'oublierois tout ce que vous m'avez dit de bon.

LE MENTOR.

Ce que je vous ai dit n'eſt pas paſſé ; j'ai tâché de vous dire la vérité, & la vérité eſt éternelle, elle n'a ni commencement ni fin. Mais ſi vous vous ſouvenez des pêches que vous mangiez l'automne paſſé, cela ne les fera pas venir ; ou ſi vous venez *à* bout d'en faire venir, ce ſera avec de l'argent dérobé *à* un meilleur emploi ; & ſi vous n'en avez pas, cela vous fera trouver les poires d'àpréſent moins bonnes.

L'ENFANT.

Je comprends cela, mais comment eſt-ce qu'on arrête ſa curioſité & qu'on réprime ſa mémoire ?

LE MENTOR.

On arrête ſon deſir curieux & inquiet en ſe diſant & ſe répétant ce que nous nous diſions tout-*à*-l'heure, que nous nous inquietons de choſes vaines ſi elles ne doivent pas arriver ; & dont l'habitude émouſſera bientôt tout le piquant alors qu'elles arriveront, tandis que notre deſir volage ira en chercher d'autres pour nous inquiéter encore. On réprime auſſi ſa mémoire, ou ce que le ſouvenir du plaiſir paſſé pourroit nous donner de regrets, en ſe rappellant qu'on n'étoit pourtant pas ſi pleinement heureux, quand on jouiſſoit de ce qu'on regrette ; & qu'on feroit la figure d'un imbécile ſi l'on reprenoit les jouets de ſon enfance.

L'ENFANT.

Oh pour cet article, il n'eſt pas je crois ſi pénible, car il me ſemble que je ne regrette rien.

LE MENTOR.

Non pas à préſent mon Prince, mais voudriez vous être de l'âge de ce vieillard que vous voyez ?

L'ENFANT.

Ah ! que Dieu m'en preſerve.

LE MENTOR.

Eh bien mon cher Prince, tous les deſirs, tous les vœux de l'homme à qui vous êtes ſi cher ſont que vous y veniez ; & quand vous y ſerez, ſi vous regrettez, je ne dis pas le tems actuel où vous éprouvez encore bien des gênes, mais les jours les plus brillants de votre jeuneſſe, vous ſerez non ſeulement malheureux, mais apparemment mépriſable. Au lieu de cela je veux que vous ſoyez un vieillard heureux, conſtant, reſpectable, l'amour & le modele des hommes de votre tems. Si vous ne le voulez pas, il eſt inutile que nous pourſuivions l'étude de la ſcience que vous me demandez, car c'en eſt là le terme, je vous en avertis & je ne ſaurois vous tromper.

L'ENFANT.

Ce que vous me dites-là, mon bon ami, eſt bien ſérieux, j'en ſens pourtant la vérité ; ainſi, que votre amitié ne ſe rebute pas, je vous en prie.

LE MENTOR.

Nous aurons donc une femme quand il en ſera tems. Maintenant que notre ménage n'a point encore de baſe, mais que pourtant nous avons un bon nombre de beſtiaux qu'il faut déplacer & mener à de nouveaux dépaitres, & quand nous aurons trouvé les bons pâturages, y faire cabane & un abri, penſez vous que ſi tout-à coup vous trouviez un autre homme, vous ne ſeriez pas bien aiſe.

L'ENFANT.

Ce ſeroit ſelon l'eſpèce d'homme, car s'il étoit méchant,

LE MENTOR.

Eh bien que vous feroit il ?

(à continuer.)

A VENDRE

Chez l'Imprimeur à Montréal.

Le Livre pour la Neuvaine en l'honneur de Saint François Xavier, imprimé ſur bon papier, gros caractere, & relié proprement.

Heures de Vie & Journée du Chrétien, très-bien reliées, & dorées ſur tranches.

Semaine-Sainte, belle relieure qui imite celle de l'Europe.

ENIGME.

Je ſuis un compoſé de fluides exquis,
Que la nature habile enſemble à réunis.
Paré des mes couleurs, agiſſant, vif & libre,
Heureux qui me poſſede en un juſte équilibre !
Je coule partagé dans cent canaux divers,
J'humecte & j'entretiens un petit univers.
Mais lorſque, par malheur dans ma courſe rapide,
Cédant au choc fatal d'un embarras perfide,
Je viens à m'arrêter ; adieu : tout eſt détruit.
La machine ſe briſe, & s'écroule ſans bruit.

LOGOGRYPHE.

Vous me tenez, Lecteur, je le parie,
Pour m'attraper n'eſt beſoin de magie ;
Car ſous vos yeux je ſuis inceſſamment.
Oh, pour le coup, je ſuis pris, n.. nullement
Donc de mon corps faiſons l'anatomie.
Pour déſigner le cercle, un grand génie
Uſa du mot que montre la partie,
Qui fait ma tête. Hé bien, préſentement,
Vous me tenez.
Pas tout-*à*-fait. Invoquons Uranie....
Bon, écrivons, de peur que je n'oublie,
Que dans ma queue on voit un élément ;
Enfin l'appui toujours en mouvement
D'une Déeſſe aveugle & trop chérie,
Vous me tenez.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 3 MARS.

A L'AMBITIEUX.

Monsieur,

J'AI cru véritablement agir en bon Patriote en faiſant part au Public, dans la Feuille du 10 Février, de l'Annonce que j'ai reçu *Sur la nouvelle Méthode de s'approprier le bien d'autrui*, miſe depuis peu en uſage; l'ordinaire enſuite je reçus cette Méthode ſous le cachet, à mon adreſſe & ſans ſignature, où ſous le nom de *Pillardin* on déſignoit clairement un quelqu'un; après en avoir fait lecture je n'ai pas cru en bon Chrétien devoir la mettre au jour, je ſçais trop ce que l'on doit à ſon prochain; la médiſance étoit trop outrée, & j'eſpére que l'inventeur de cette nouvelle Méthode me ſçaura gré de ma diſcrétion. Si c'eſt votre ambition, Monsieur, de vous approprier le bien d'autrui, vous n'en avez pas beſoin, la pratique du prétendu *Pillardin* eſt aſſez connue, & ſon exemple doit vous ſuffire. Vous demandez que je vous faſſe part de mon bien, de mes talents, ou de mes conſeils; du bien je n'en ai pas, des talents je ne m'en connois point, tout au plus si j'ai la pratique de mon Art; vous pouvez être pourvu de l'un & de l'autre, je ne vous le diſpute pas; mais pour de conſeils vous me paroiſſez en avoir beſoin: je ſuis incapable de vous en donner, voyez ailleurs. Il eſt facile de reparer le tort que vous me ſuppoſez avoir cauſé, en privant le Public de cette nouvelle Méthode; que l'Ouvrier ſe remette à l'ouvrage, que celui qui étoit devenu muet reprenne ſa langue & en faſſe un meilleur uſage que vous ne faites de votre plume. Pour moi je n'ai point interrompu & n'interromperai pas mes travaux, ni changerai ma façon d'agir: de tout ce qui me parviendra, n'importe de quelle part, pour être inſéré dans mon Papier, je n'inſérerai, après en avoir fait lecture, que ce qui me paroîtra décent & digne du Public. Cette façon ne plaira peut-être pas aux ambitieux, aux médiſants, ni aux mauvais Critiques, peu m'importe, pourvu que je m'attire le ſuffrage de l'honnête Citoyen. Tout incapable que je ſuis d'entrer en lice avec vous, je ſuis décidé à me défendre, non comme Auteur, mais comme

L'IMPRIMEUR.

A L'IMPRIMEUR.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien trouver, dans la Feuille, une place pour les Productions ſuivantes; vous obligerez le ſoussigné.

AU BON CONSEIL.

J'entre enfin en lice Moi; ne vous avois-je pas dit que j'y entrerois: j'ai un peu tardé, mais le temps n'étoit pas favorable; aujourd'hui les cartes ſont brouillées, & c'eſt pourquoi j'entre en partie, les acteurs ſont diviſés. Mais, me direz-vous, quelle gloire aurez-vous de jouer tout ſeul? tant mieux, je ne perdrai rien; & pour me dédommager, je ſuis décidé à faire un compte exact des pertes ou des profits des différents Auteurs, dont les ouvrages ſont écrits dans le Papier Périodique.

L'Ami du vrai & le vrai Ami du vrai ſe ſont combattus long-temps, l'un pour applaudir & l'autre pour décrier les coeffures à la mode; ils ont diſputé, mais poliment; & la décision de l'Impartial a mis fin à cet amuſement.

Le Spectateur tranquille parut, & propoſa pluſieurs objets qui intéreſſent tous les individus & toutes les nations, entr'autres l'Education de la Jeuneſſe & l'Agriculture. *Lui ſeul* répondit au premier objet d'une maniere claire quoi que préciſe. *Le bon Patriote* traita le ſecond; mais tous les trois ont donné des coups d'épée dans l'eau, & peuvent compter le temps qu'ils ont employé à exciter l'émulation, dans ces deux genres, à l'article du temps perdu.

Un certain *Ami des Sciences* s'étoit mis ſur les rangs; mais *Le Vilain jour* l'attaqua avec tant de férocité qu'il l'obligea de ſe taire. *L'émule des Sciences reformé*, dès la premiere revue fut expoſé à une reforme honteuſe.

Le nouvel Ami des Sciences qui ne connut jamais porter le mouſquet, s'aviſa de donner des Réflexions ſur les devoirs d'un Militaire; on le flatta d'abord pour mieux connoître ſa ſupercherie. Le Spectateur ruſé l'amiaula: le Jeune-homme flatté donne un nouvel ouvrage ſur la Muſique, il n'y connoiſſoit que très-peu de choſe, auſſi fut-il bientôt enſeveli ſous les ruines de ſes pillages. *Le Jeune Montrélaiſie Canadien* a ſubi le même ſort. *Moi un* a lutté long-temps, mais il a été

obligé de se taire. *Adieu*, *l'Espion*, *vos Sinceres Amies*, *le Curieux honnête*, ont abandonné la partie dès le premier choc. *Philos* s'est laissée entraîner par la rapidité du torrent. *Félicité* s'est retirée couverte de confusion, & la plaine restoit libre. Le Spectateur s'y promenoit sans se coudoyer avec qui que ce soit, lorsque le Sincere parut. Il s'enveloppa d'un nuage qu'un vent impétueux dissipa; il eut le sort de la tortue voyageuse, aussi ne l'a-t-on plus vu sous l'horison Littéraire. Un autre Auteur espece d'amphibie s'est mêlé dans ce combat, il a frappé à tort & à travers; il croyoit s'emparer du champ de bataille sans beaucoup d'efforts, mais ses coups n'étoient pas bien ajustés, ses mesures bien cadancées; il reçut des blessures si fortes qu'il est mis au rang des invalides.

Le Canadien curieux parut, il fut très-bien accueilli & également flatté dans le principe; le Spectateur & quelques autres le félicitoient de ses Productions, il demande d'être admis comme Membre de l'Académie: ce Corps lui marque beaucoup de bienveillance, & paroît l'avoir reçu; enflé d'un avantage qu'il ne devoit pas espérer si vite, il s'est cru tout permis, il a pillé, il a insulté, & se décide enfin de ne plus écrire. D'un autre côté le Spectateur rebuté de travailler avec si peu de succès, persuadé & convaincu même que ses travaux augmentent le nombre de ses ennemis, vient de déclarer qu'il n'écriroit plus. Je ne crains point Félicité, Angélique, l'Insuffisant, & quelques autres Auteurs qui éprouvent le sort des roses qu'un même jour voit éclorre & flétrir. Aussi sans danger

J'entre en lice MOI.

A JE GRISONNE.

Vous vous annoncez de maniere à ne pas laisser douter que la jalousie vous a fait rechercher une Fable qui fut accommodée à votre goût, sans vous inquiéter si vous aviez raison de l'appliquer à une ou à plusieurs personnes. Vous me paroissez être un grison comme vous dites, peut-être usé par la débauche, qui vous êtiez imaginé avoir autant de privilége chez le beau sexe que vous en aviez il y a vingt ans. Vous n'avez sans doute pas pu réussir auprès de celle à qui vous appliquez la Fable, & pour vous venger de son indifférence & peut-être de son mépris, vous tâchez de tourner son établissement en ridicule: il paroît que vous grisonnez de toutes façons. Oh si je sçavois faire des Vers! je vous répondrois sur le même ton; mais *il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.* Aussi je me contente de vous dire en mauvaise Prose, que le champ des amours qui ne produit que des roses pour les jeunes, fourmille d'épines pour les vieux.

J'entre en lice MOI.

AU CANADIEN CURIEUX.

J'ai trouvé assez singulier que vous désiriez avec tant d'empressement, de sçavoir pourquoi l'Académie n'a pas répondu à votre Requête du 11 Janvier, n'auriez-vous pas dû en pénétrer les raisons? Pourquoi faire une question *à* laquelle certainement elle ne répondra pas plus qu'*à* la Requête? Je ne suis point Académicien, je n'ose pas même aspirer *à* le devenir; mais je me suis très-bien apperçu que si l'Académie a gardé le silence, c'étoit pour vous engager à le garder vous-même: peu satisfaite de vos dernieres productions (ou que vous dites vôtres) elle a cru devoir regarder avec indifférence tout ce qui viendroit de vous. Soyez assuré qu'il en est parmi ces Messieurs qui ne sont point ignorants, & qui sçavent bien distinguer le bon d'avec le mauvais. Croyez-vous que votre derniere *à l'Insuffisant* est quelque chose de beau? Que signifient ces trois exclamations dans le premier paragraphe? je croyois lire quelque mauvais sermon. Que veut dire un *Essaim* de fourmis? que décident tous ces suppositions, qui bien loin de resoudre obscurcissent la Question? La premiere phrase du second paragraphe n'est composée que de *que*, *qui*, & finit par un peut-être; le reste n'est pas plus conséquent, & vous demandez hardiment pourquoi vous êtes si indifférent à l'Académie, cherchez-en la raison dans vos écrits. Avez-vous oublié les quatre strophes que vous donnâtes de votre cru au sujet de la mort d'une jeune Demoiselle de Quebec? elles étoient de vous tout comme de moi qui ne sçus jamais rimer. Et cette Elegie que vous avez défiguré, vous y avez donné à la Bergere le nom de *Julie*, que ne lui en donniez-vous un de deux syllabes, ou que ne faisiez-vous élider l'*e* de Julie avec une autre voyelle; mais vous vouliez absolument que votre Maîtresse se reconnût sous le nom de Julie, sans vous mettre en peine si vous rendiez deux vers informes; il est vrai qu'il vous importoit peu ne les ayant point enfanté vous-même. Quoique je ne sois point Poete, je sens très-bien quand un son dur me frappe l'oreille, & vous demandez pourquoi l'Académie vous dédaigne; vous auriez dû être surpris de ce qu'elle vous avoit admis aussi facilement au nombre de ses Membres. En moi-même j'ai improuvé sa grande facilité; si j'eus eu l'honneur d'en être Membre vous n'auriez jamais eu ma voix. Je ne sçais pas flatter, vous faites très-bien de ne plus écrire; car je suis résolu de ne rien ménager dès l'instant que je me déciderai d'entrer en lice, & dès aujourd'hui

J'entre en lice MOI.

A L'INGENU.

J'attendois un moment favorable pour tenir la parole que je vous avois donnée; il est enfin arrivé, & je vous promets d'achever mon ouvrage; mais ne me critiquez pas, je ne veux pas me battre avec vous, hors que vous ne soyez un Académicien tel que le Curieux & le Sincere, & je vous avertis que tout de bon

J'entre en lice MOI.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

Je ne saurais vous cacher le déplaisir que je ressents depuis avant hier en pensant que vous êtes dans le dessein de ne plus écrire dans la Gazette Littéraire. Quoi! parce que vous avez des ennemis, jaloux peut-être de vos Ouvrages plutôt que de votre personne, vous voulez vous priver d'un amusement qui nous est à la fois utile & agréable? Gardez-vous bien de nous tenir parole; écrivez toujours, ou du moins ne quittez le champ de bataille (j'entends celui de la guerre Littéraire) que quand quelque Athléte se présentera pour vous en dis-

puter le terrain. Alors si vous ne vous sentez pas assez fort pour combattre avec le même avantage que vous avez eu jusqu'à ce jour (chose que je regarde presque impossible) vous ne pouvez que faire une retraite glorieuse ; mais cesser d'écrire pour contenter vos ennemis, qui sans doute ne demandent pas mieux, voilà ce que je n'approuverai jamais. Encore si vous en aviez d'aussi dangéreux que les miens, vous pourriez à coup sûr vous plaindre d'eux avec raison.

Déchiré tour à tour par l'amour & la haine.
Trahi par l'amitié, dont la fragile chaîne
Me tenait tout entier dans ses foibles liens.
Nourri depuis long-tems d'une espérance vaine,
Sur la foi d'un ami que j'ay comblé de biens
Je l'aimais, j'ay tout cru mais sans cesse à maperte
Le crime & l'intérêt l'attache à force ouverte,
Quoique j'aie pour lui tout fait tout entrepris ;
Mais de tant de bienfaits, en voici tout le prix !
Non content de manquer à l'amitié sacrée,
Que les cœurs vertueux n'ont jamais violée,
L'ingrat m'a traversé dans mes divers desseins
Et pour mieux réussir il se sert de moyens.....
Que serait-ce grand Dieu s'il consommait son crime...
S'il allait..... je m'arrête au bord de cet abyme.....

Vous voyez bien que vous n'êtes pas le seul homme que les serpents de l'envie cherchent à mordre ; mais il arrive souvent que leur venin réjaillit sur eux-mêmes, sur-tout quand la personne à laquelle ils en veulent marche toujours dans la carriere de l'honneur, & ne regarde ces insectes vénimeux que comme des frelons importuns, mais guere à craindre. Enfin je vous répéte encore d'écrire toujours, & je vous prie de laisser là tous ceux qui dorénavant voudront vous détourner de nous communiquer vos lumières.

Quant au *Canadien curieux*,
Dont les ouvrages ennuieux
N'ont jamais eu ni sens ni rime,
Qu'il fasse comme l'*Anonyme* :
En un mot qu'il n'écrive plus.
Il aura par là mon estime,
Sinon un éternel mépris
Tel que méritent ses écrits.
Vous, Messieurs de l'Académie,
Souffrez que ma muse vous prie
D'adopter pour tout mot Français,
L'A ou l'O ne rima jamais.
Jadis le sublime *Voltaire*
Vous en a tracé la carriere,
Quand pour le froc de St. François
Il cherche pour rimer Valois.
Le nom Français est équivoque
Lorsqu'on l'écrit comme ce Saint ;
Et je suis sûr que cela choque
Les oreilles de tout mondain.

L'INGENU.

AVERTISSEMENT.

Le Sieur Théophile Drouen, donne avis au Public qu'il vient d'acquérir un Emplacement appartenant ci-devant à Joseph Mercier & sa Femme à Varenne, de cent quarante pieds de frond, sur cent de profondeur, prenant par devant à la grande rue nommée Ste. Anne, par derriere au Domaine de Mr. Sanguinet, du côté du Sud-Oueſt encore audit Domaine, & du côté du Nord-Eſt à l'Emplacement dudit Acquéreur. S'il y a quelque hypotheque, d'en donner avis audit Drouen, Marchand, n'ayant pour tout délai que jusqu'au 24 du courant.

Montréal, 3 *Mars* 1779. *Théophile DROUEN.*

A VENDRE

Chez l'Imprimeur à Montréal.

Le Livre pour la Neuvaine en l'honneur de Saint François Xavier, imprimé sur bon papier, gros caractere, & relié proprement.

Heures de Vie & Journée du Chrétien, très-bien reliées, & dorées sur tranches.

Semaine-Sainte, belle relieure qui imite celle de l'Europe.

DIALOGUES entre un ENFANT *& son* GOUVERNEUR.

Suite du

PREMIER DIALOGUE.

L'ENFANT.

Que sais-je ? il serait peut-être plus fort que moi, & voudrait malgré moi prendre mes vaches & s'en servir comme je fais.

LE MENTOR.

En ce cas-là ce serait donc au lait de vos vaches qu'il en voudrait, & pour-lors il serait possible & même apparent que si vous vouliez l'empêcher de prendre du lait, cela pourrait exciter une querelle, & celui qui commence une querelle n'en sauroit prévoir la fin ; mais cette querelle viendrait de vous, car si au lieu de refuser du lait ou de trouver mauvais qu'il en prît, vous lui montriez du plaisir à lui en procurer, il vous regarderait comme son ami.

L'ENFANT.

Cela peut-être ; mais s'il m'ôtoit mon dîner, il n'y a pas trop de raison à faire bonne mine.

LE MENTOR.

Le tout consiste à savoir s'il y en auroit davantage à la faire mauvaise. Dans ce dernier cas, qu'en arriverait-il ? vous vous battriez, & le mieux serait que ni l'un ni l'autre ne dînât. Car, se battre n'est l'affaire de personne, puisque c'est un travail qui ne pourvoit à aucun besoin. Au lieu de cela, il y a apparence qu'en montrant à ce nouveau venu que vous faites ce que vous pouvez pour lui, vous vous en feriez un ami.

L'ENFANT.

Mais si au lieu de se contenter du lait, il voulait tuer mes vaches ?

LE MENTOR.

Vous le supposez plus habile que vous n'avez été & je ne vois pas de raison de cela. Vous devez vous ressouvenir que vous avez renoncé à chasser & tuer le gibier, parce que vous n'avez ni fusil ni armes, il en sera advenu de même au compagnon fortuit qui vous arrive.

L'ENFANT.

Mais supposons qu'il ait été plus habile que moi, & qu'il ait pris cette mauvaise habitude là.

LE MENTOR.

Eh bien vous lui remontrerez que quand il aura pu tué ou fait fuir, il n'aura plus rien; au lieu qu'en vous aidant à soigner vos bêtes, vous en pourrez garder davantage étant deux, & qu'elles donneront du lait pour tous les deux, & je vous promets qu'à moins que l'industrie que vous lui supposez de plus qu'à vous, ne soit réellement plus propre à vous donner plus aisément la subsistance, auquel cas vous feriez fort bien de quitter votre méthode pour suivre la sienne, à moins de cela, dis-je, le même besoin & les mêmes raisons qui vous ont déterminé le convaincront, & il sera non-seulement votre ami, mais votre compagnon.

L'ENFANT.

Quelle différence faites-vous entre ces deux qualités?

LE MENTOR.

Aucune, mon cher Prince, si tous les hommes avoient le cœur fait comme le vôtre, & qu'ils fussent voisins.

L'ENFANT.

Expliquez-moi bien cette différence, je vous en prie.

LE MENTOR.

Tous les gens de bien sont naturellement, essentiellement & nécessairement amis les uns des autres, sitôt qu'ils se connoissent; le cœur vous dit cela. Mais vous voyez bien qu'il est possible que deux amis ne soient pas compagnons, quoique fort près les uns des autres. Par exemple, vous m'aimez, nous vivons sans cesse ensemble, & en ne faisant nulle acception de rang, nous sommes compagnons à présent, attendu que nous nous entr'aidons l'un l'autre à un même objet, au même travail qui est de faire que la génération future soit aussi bonne & meilleure même s'il est possible, que la génération actuelle, car c'est-là l'objet de l'éducation. Nous sommes donc compagnons maintenant, mais sitôt que votre éducation sera finie, nous ne le serons plus, car vous aurez votre besogne & moi la mienne, & ces affaires, quoique correspondantes l'une à l'autre, attendu que tout se tient dans les affaires des hommes, n'auront plus néanmoins cette affinité de travaux & de succès, qui forme *compagnie* & qui fait les *compagnons*; nous ne serons donc plus compagnons, & cependant je me flatte que nous serons toujours *amis*.

L'ENFANT.

Je conçois comment on peut être amis sans être compagnons dans le sens que vous dites, mais comment peut-on être compagnons sans être amis?

LE MENTOR.

Parce qu'il suffit de n'être pas *ennemis* pour s'entr'aider au même ouvrage, quand cet ouvrage est la besogne commune des deux *compagnons*. Puisque l'instinct & l'habitude suffisent pour cela, & que deux chevaux tirent à la même voiture sans être amis. La raison que l'homme a de plus que la bête, ne le rendra pas pire, elle est faite pour se conformer à l'ordre de la nature, & jamais ne le contredire.

L'ENFANT.

Mais, pardonnez-moi mon bon ami, je crois bien que pour s'entr'aider au même travail, deux hommes sans être amis y mettront chacun de leur côté toutes leurs forces de bonne foi; mais ce travail a un objet de profit, & quand ce profit arrivera, c'est comme l'avoine de vos chevaux, s'ils ne sont barrés, alors ils se battent.

LE MENTOR.

J'en conviens. Mais, c'est ici où la raison en dit à l'homme plus que l'instinct aux chevaux.

L'ENFANT.

Eh bien, que lui dit-elle si son Compagnon n'est pas son ami?

LE MENTOR.

Elle lui dit que s'il trompe son Compagnon aujourd'hui, son Compagnon le trompera demain, & que de représailles en représailles, tout le tems se passera, soit à se tromper, soit à être trompé, soit à se tenir en garde, & adieu la besogne & le profit. Mais, indépendamment de la raison, quelque chose ne vous dit-elle pas que la tromperie n'est pas la premiere idée de l'homme?

L'ENFANT.

Mon bon Ami, je vous sens, mais je ne vous entends pas.

LE MENTOR.

Que voulez-vous dire?

L'ENFANT.

Je veux dire qu'un certain mouvement subit m'a fait sentir, que je ne voudrois pas plus tromper le dernier des hommes que vous que j'aime. Mais après cela, j'ai eu peur de prononcer; ma conscience n'est pas sure. On ne me contredit pas, on me prévient; il n'est pas bien étonnant que je ne sois pas tenté de tromper tous ces gens-là: mais quand j'ai songé à ma leçon, si quelquefois mon Répétiteur pouvoit s'y méprendre, je lui donnerois volontiers l'avant derniere ligne pour la premiere.

(à continuer.)

AVERTISSEMENT.

Emplacement *à* vendre, appartenant à Mr. Laurent Ducharmes situé dans la ville de Montréal, rue Saint Paul, joignant ledit Emplacement, d'un côté au Nord-Est à Mr. Pouget, Maître Tailleur d'habit, & de l'autre côté Saurois à Mr. Lapalme, Maître Maçon, borné de plus & sur le devant par ladite rue Saint Paul, & sur le derriere par les remparts. La premiere Criée sera Dimanche prochain *à* la porte de la Paroisse, & à la troisieme on adjugera au plus offrant & dernier Enchérisseur. *Montréal*, 3 *Mars* 7779.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 10 MARS.

A L'IMPRIMEUR.

EN réponſe à votre Adreſſe, vous êtes un peu trop bon Chrétien; que dis-je? vous n'êtes pas aſſez bon Chrétien: vous me dites que la *médiſance étoit trop outrée*, vous me donnez lieu de penſer que cette nouvelle Méthode de Pillardin a été réellement pratiquée; mais vous ne voulez pas m'en faire part, parce que ſans doute, ou Pillardin y perdroit ſi elle étoit connue & qu'elle fût ſans danger, & vous voulez menager ſes intérêts, ou peut être y auroit-il du danger pour lui ſi on dévoiloit ſon ſyſtême. Quoi qu'il en ſoit, je ne connois ni ne veux connoître votre Pillardin, je n'en connois que trop ſans ajouter encore le nom de celui-là dans mon Catalogue; mais, Monſieur l'Imprimeur, ne promettez pas ſi vous ne voulez pas tenir parole. Je vais ſur-le-champ dire à mes ouvriers qu'ils ne ſe fient pas dorénavant à vous, & qu'ils ſe remettent à travailler, & je vais retailler ma plume.

L'AMBITIEUX.

A L'IMPRIMEUR.

Je ne puis, Monſieur, vous diſſimuler le chagrin que j'ai de voir le Spectateur tranquille réſolu de ne plus écrire; j'en ſerois inconſolable ſi je n'eſperois que ſenſible aux reproches & plein de bonne volonté pour ſes compatriotes, il ne ſe refuſera pas aux deſirs de ceux qui l'eſtiment, & qui ſont plus capables de décider de ſes écrits que tous ces fanfarons qui ſe mêlent de vouloir entrer en lice, & qui en ſortiront auſſi vite qu'ils y ſont entrés: tout ce que je peux dire, c'eſt que bien de perſonnes liſent avec plaiſir les écrits du Spectateur tranquille, & que beaucoup verront avec ſatisfaction ſes contradicteurs couverts de honte, & obligés de ſe taire. J'eſpere encore me déſennuyer quelquefois avec ſes Productions, & qu'il ne déſobligera point ſes admirateurs.

Si vous le connoiſſez perſonnellement, Monſieur, je vous engage à le voir, à lui parler & à tâcher de le fléchir, & vous mériterez l'eſtime de celui qui a toujours été votre ami. Je ne ſuis point Auteur, mais *fabricando fit faber*, dit-on, en conſéquence je ne me découragerai point.

Je n'ai point prétendu ici faire l'éloge du Spectateur tranquille, car il eſt plus aiſé de le commencer que de le finir; mais je lui rendrai toujours juſtice, au riſque de m'attirer tous les Auteurs pour ennemis. Que ce certain Monſieur, qui ſigne *Je veux entrer en lice ma*, ne s'imagine point qu'on le craint plus qu'il ne craint les autres. Je n'en dis pas davantage, & vous exhorte à ne rien ménager pour nous procurer le Spectateur tranquille; je ſigne, Votre ami. M. S.

A L'INGENU.

L'orthographe inventée par Mr. de Voltaire, que vous paroiſſez nous donner pour modele, eſt ſuſceptible de bien de corrections; il paroit que vous ne l'avez ſuivie que dans la moindre de ſes parties, l'*a* au lieu de l'*o* pourroit devenir en uſage, & cet uſage ſeroit conforme à la prononciation. C'eſt le ſeul précepte de Voltaire (ſuivant moi) que l'on doive obſerver exactement: il eſt clair que vous vous êtes reſtraint à lui ſeul; car les doubles *mm*, les doubles *ll*, les *rr*, les *nn* ſont auſſi communes chez vous que chez nos anciens. Pourquoi Sectateur de Voltaire, écrivez-vous *ſouffrez* avec deux *ff*, conſommoit avec deux *mm*, l'attache avec deux *tt*, *ennemis* avec deux *nn*, approuverai avec deux *pp*. Si vous voulez imiter ce grand Maître, vous auriez dû écrire, ſoufrait, conſomait, l'atache, enemis, apouverai, &c.

Je conviens que votre Auteur eſt un modele dans bien des genres; mais l'eſprit de novation l'a fait ſouvent errer. Si M. de Voltaire eut réellement donné les raïons qui peuvent ſervir à appuyer ſon Orthographe, comme l'étimologie des mots, ou qu'il eut ſeulement démontré qu'il en réſulteroit quelqu'avantage à la Société, puiſque les hommes ſe ſeroient entretenus plus intelligiblement, & lus plus facilement, il n'eſt pas douteux que l'Académie de Paris n'eût adopté ſon ſentiment; mais quel avantage? il eut fallu envoyer des hommes de 40 ans à l'A. B. C. & inſenſiblement à 80 ans nous ceſſerions de vivre ſans parler, & par conſéquent ſans écrire notre Langue naturelle.

Voltaire Poete fut obligé d'accommoder ſa Langue à la fertilité de ſon génie; j'entends que ſes idées vives, brillantes & ingénieuſes ne pouvant être rendues avec

la même force, il ne s'agiſſoit que de donner à certains mots une prononciation différente, & changer en même temps la façon de l'écrire ; c'eſt ce qu'il a exécuté avec avantage pour lui-même, mais auſſi ce ſeroit un travail infini pour un autre que Voltaire.

Je conviens avec vous que pluſieurs Sçavants ont ſuivi le ſentier que cet Auteur avoit tracé ; mais obſervons les motifs qui les ont guidés. Voltaire étoit regardé comme un homme univerſel, & même infaillible dans ſes opinions, ſuivant bien des gens il ne pouvoit pas errer, pluſieurs crurent rendre hommage à ſes talents en adoptant tous ſes ſyſtêmes. Combien ſes Ouvrages ont-ils fait de ſcélérats, d'impies ; il eſt vrai qu'il a conſervé la qualité de bon Citoyen, encore le trouveroit-on aiſément coupable dans bien des points. Mais le nerf principal de la ſubordination & de l'honnêteté a été attaqué, affoibli même par ſes Ouvrages ; la Religion a été ſapée dans ſes fondements, & ſi deux ſiécles nous fourniſſoient deux Voltaire, je ne doute pas d'un inſtant qu'elle ne fût ſinon anéantie, du moins en partie oubliée. Il eſt encore une différence bien grande entre le ſyſtême de l'Orthographe & le ſyſtême de la Religion : un Auteur obligé de faire une nouvelle étude, conſerve la maniere ancienne d'écrire, il lui couteroit trop de temps pour ſe perfectionner dans la nouvelle : mais en fait de Religion on peut ſans effort devenir Matérialiſte ainſi que Voltaire, & on le peut avec d'autant plus de facilité, qu'en adoptant ce ſyſtême on ſe trouve, ou l'on croit être dans une parfaite ſécurité pour l'avenir.

Auſſi je ne veux de Voltaire, ni l'orthographe ni les ſentiments, & je les dis..... .mais, il eſt mort..... qu'il dorme en paix. L'HOMME éduqué.

Montréal, le 6 Mars 1779.

AU CANADIEN CURIEUX.

Enfin nous voilà ſorti de notre ſphere, mais ne nous en éloignons qu'autant qu'il le faudra pour ne la pas perdre de vue ; car ſi notre curioſité nous ſuggeroit de prendre l'eſſort dans l'atmoſphere, il pourroit bien nous arriver comme à *Icare*, contentons-nous pour le préſent d'examiner le lieu que nous habitons, nous ne ſommes pas encore rendus au ſommet des Cordelieres, que je vous vois échapé au delà de l'orbe de *Saturne*. Je ne m'étonne pas ſi vous ne voulez plus écrire, il ſeroit difficile de nous faire tenir vos Productions de ſi loin ; pourquoi eſcalader ſi promptement tous ces mondes étrangers avant que de connoître le nôtre ; ma foi ſi vous continuez votre route, je vous laiſſerai aller tout ſeul, je ne ſuis pas d'humeur à m'aller rompre le col ſi haut, croyez-moi deſcendez de ce pays-là, car on dit qu'il y fait encore plus froid que dans celui-ci.

J'ajouterai néanmoins pour votre ſatisfaction que j'admire ainſi que vous l'éternelle ſageſſe qui a créé ces millions de Globes, & qui leur ayant une fois imprimé le mouvement, les continuent dans les orbes qu'elle leur a preſcrit d'une maniere uniforme, reguliere & invariable. Ceci n'a pas de rapport à la matiere que nous devons traiter, mais c'eſt pour vous faire voir que je ſuis pénétré des même vérités que vous, ainſi, Monſieur, rentrons dans notre ſujet.

Je vous avois prié dans ma derniere de me dire de quel thermométre vous faites uſage, ſur ce que vous déclarez dans votre lettre au Pacifique, que vous ne lui accorderez pas qu'il faſſe plus chaud ici dans certain jours d'été qu'aux Antilles où en votre opinion la chaleur monte juſqu'à quarante-ſix degrés, j'aurois ſouhaité que vous euſſiez répondu à la Queſtion afin de l'éclaircir avant de paſſer outre, ainſi qu'à la derniere du Pacifique qui eſt reſtée indéciſe, ſous prétexte de ſa ſimplicité ; il eſt vrai qu'on m'a dit qu'elle étoit ſuperficielle, mais comme je n'y comprend rien, je ſerois flatté d'en voir la ſolution ; d'ailleurs je ſuis d'avis pour notre mutuelle inſtruction de ne laiſſer rien en arriere, car c'eſt par l'éclairciſſement de plus petites choſes qu'on parvient à la connoiſſance des grandes.

La grande humidité que vous ſuppoſez être dans ce pays exclusivement à tout autre, n'eſt point une preuve d'une ſubmersion poſtérieure à celle du déluge univerſel, ni qu'il ait été plus long-temps enſeveli ſous les eaux de l'un, ou de l'autre, que les autres parties de la terre, car admettant votre ſuppoſition comme une preuve inconteſtable de ce que vous avancez, elle ſeroit toujours inconſéquente en ce que par la même il en réſulteroit, que vos *Mexiquains*, *Peruviens*, & autres que vous faites échaper à votre prétendue inondation à la faveur de l'élévation de leur ſol, auroient dûs ſe noyer comme les autres, puiſque l'humidité dans toute la Zone Torride eſt ſi exceſſive que les métaux de toute eſpéce s'y terniſſent, ou y ſont dévorés de rouille en très-peu de temps : on penſe même qu'elle contribue encore plus que la chaleur à rendre ces climats mal ſains, & contraires à la conſtitution des Européens. De plus vous faites ſauver ces pauvres Sauvages ſur les hauteurs de leur pays, ſans doute ſur les *Andes* ; j'y conſens ; mais comment ont-ils vécu ſur ces hautes montagnes, qui ne ſont que des rochers couverts de neiges, où l'air eſt ſi raréfié qu'aucun animal ne le peut reſpirer, en attendant que les eaux, que vous dites avoir ſéjourné ſi long temps ſur la terre, ſe ſoient retirées ? ce qui n'a pu ſe faire qu'après un temps conſidérable, particuliérement dans le Mexique, où le ſol eſt bas & marécageux, ſur-tout du côté de l'Eſt ; ajoutez à cela que dans certains temps de l'année il y pleut plus en un jour, ainſi que dans toute la Torride, qu'ici dans un mois. Les fleuves qui arroſent ces contrées ſont les plus grands du monde, *l'Oronoque & l'Amazone*, leſquels ainſi que la *Plate*, & *l'Agdalena*, & un grand nombre d'autres dans l'Amérique méridionale qui toutes prennent leur ſource dans les Andes, & vont ſe décharger dans l'Océan pacifique, prouvent évidemment qu'il y a une auſſi grande quantité d'eau dans la partie du Sud qu'en celle du nord, & péut-être davantage eu egard à la différence d'étendue, mais indubitablement beaucoup plus d'humidité. Quant à la population que vous croyez avoir été peu de choſe au temps de la découverte, je vous renvoie à la conquête des Mexiquains par *Ferdinand Corteoz*, où vous verrez que les trente vaiſſeaux de *Montezume* leur Empereur, pouvoient lui fournir chacun cent mille combattans, il y avoit dans la ſeule Iſle de Cube ſix cens mille habitans trois millions dans celle de St. Domingue, & tout cela dans la partie Septentrionale de l'Amérique ; or je vous demande ſi c'eſt là une petite population, & comment ces Inſulaires ſe ſont ſauvés de votre prétendue ſubmersion.

Pour ce qui eſt de ces aventuriers Aſiatiques, qui ont

pénetré en notre hémiſphere, ce n'eſt point les eaux qui les ont empêchés d'y venir de meilleure heure, il a fallu néceſſairement que l'Europe, & l'Asie, ſe ſoient premiérement peuplées, avant qu'ils aient été forcés d'aller faire leur demeure ailleurs, & il eſt *à* préſumer que les premiers habitans de la Cordienne n'ont pas si promptement quitté leurs pays, traverſé l'Asie alors inhabitée, & fait le tour du pole pour ſe rendre en celui-ici. Je ne ſçais qui a pu vous ſuggérer l'idée, qu'il y ait peu de siécles, que ce continent ſoit ſorti de la mer, après un ſecond déluge, si ce n'eſt la petite Iſle de Santorin proche d'une grande de même nom dans l'Archipel, dont la naiſſance en l'année 1707, fut précédée par un grand tremblement de terre, des coups de tonnerre, & des éclairs épouventables, accompagnés d'un prodigieux bouillonnement des eaux de la mer, au travers de laquelle un volcan impétueux ſe fit immédiatement place en jettant feux & flammes, enſuite parut Madame Santorin la jeune qui s'éleva orgeuilleuſement près de deux cens pieds au deſſus du niveau de l'eau, ſur environ deux lieues de tour; mais qu'elle différence d'une Iſle de pierre ponce à un continent si vaſte & si fertile.

Si ma lettre n'étoit pas deja si longue, je tâcherois maintenant *à* vous démontrer l'impossibilité physique, que l'Amérique ait éprouvé d'autres révolutions que le reſte de la terre; mais je me reſtraindrai pour le préſent à vous demander la continuation de vos Productions; nous n'avons plus rien à craindre du Spectateur tranquille, qui pour ne pas augmenter le nombre de ſes ennemis, a généreuſement abandonné le Papier périodique; cependant je vous avoue franchement que je ſerois faché qu'il vint *à* éffectuer ſa promeſſe; il eſt le fléau des mauvais Ecrivains, dont je ſuis du nombre; & quand il écriroit contre moi, je ne lui en voudrois point de mal, je tâcherai, au contraire, de profiter de ſes leçons, & n'aurai jamais de honte d'avouer mes fautes lorſque lui, ou tout autre me les fera appercevoir, d'autant plus que j'ai recconnu dès le commencement que j'étois, & ſerai toujours

L'INSUFFISANT.

A L'IMPRIMEUR.

Faites-moi le plaiſir de m'informer quel eſt cet homme qui ſigne *J'entre en lice moi*, il me paroît bien fanfaron, & reſſemble un peu à ce mauvais Poete qui fait prononcer à ſon principal perſonnage.

Paroiſſez Navarrois, Maures & Caſtillans,
Et tout ce que le monde a produit de vaillans.

Son défi eſt effronté, il attaque tout & mépriſe tout; cet homme eſt ſans doute *ferré à glace*, car il entreprend une longue route dans une ſaiſon un peu dure; tous les Auteurs, ſuivant lui, ne ſçavent ce qu'ils diſent, il ne les craint pas, il les mépriſe même; ſçavez-vous que c'eſt un peu hardi, si l'on n'y prend garde il s'emparera tout de bon du Papier Littéraire, & vous uſerez vos caracteres pour l'imprimer tout ſeul. Je crains cependant que ce ne ſoit qu'un feu de paille.

Adieu juſqu'au revoir.

A L'INGENU.

Je ſuis très-ſenſible *à* la mortification que vous témoignez de la promeſſe que j'ai faite de ne plus écrire, & pour vous marquer ma ſenſibilité, je manque à la parole que je m'étois donnée.

Je ſuis cependant bien embarraſſé, car mes ennemis ſont auſſi jaloux de mes écrits que de ma perſonne; ils ſont continuellement levés contre moi, & leur deſſein eſt tel qu'ils desireroient m'ôter les moyens de pouvoir acheter papier, plume & encre: ils réuſſiront bientôt, car il ne me reſtoit plus que la feuille que j'emploie pour vous répondre, & un petit trognon de plume; j'ai fait de l'encre avec de la ſuie, encore ai-je eu bien de la peine à en trouver dans ma cheminée, ma cuiſine n'étant point garnie de bois, par conſéquent moins de feu.

Vous trouverez peut-être extraordinaire que dans une telle ſituation je conſerve autant de phlegme; mais que ferai-je, faut-il attaquer l'Etre ſuprême, & lui reprocher de ce qu'il ne verſe pas ſur moi autant de bienfaits qu'il en répand ſur quelqu'autre? mes efforts ſeroient impuiſſants, mes reproches ſeroient inutiles; il faut néceſſairement ſe ſoumettre *à* ſes décrets & ne point murmurer. Dirai-je publiquement quels ſont mes ennemis? quelles voies ils ont ſuivi pour me perdre? tous les moyens qu'ils ont employés & qu'ils emploient tous les jours, à quoi aboutiront mes plaintes? à les aigrir. J'aurai toujours tort. Ces hommes ſe ſervent de corne-muſe, & j'ai la voix baſſe; j'ai de la peine à me faire entendre, il faut donc garder le ſilence.

Le détail que vous faites de la perfidie de votre ami ne m'a point affecté; je connois l'injuſtice de ſon procédé, mais je n'ai pas été ſurpris; je ſuis si accoutumé à de pareils exemples (ſur-tout depuis que j'habite cette partie) que rien ne m'étonne; ainsi faites comme moi, prenez patience. C'eſt bien aiſé *à* dire (me répondrez-vous) mais le moyen de mettre ce conſeil en pratique? Faites comme moi vous dis-je, n'y penſez pas, éloignez toutes ces idées déſagréables, qui ne tendent qu'à augmenter & perpétuer même une mélancolie qui tend à notre détriment. Je ſuis à la fin de mon morceau de papier, ma plume n'en veut plus, & faute d'eau l'encre eſt si épaiſſe que j'ai de la peine à tracer les caracteres; aussi j'emploie le peu qui me reſte à vous dire que j'ai trouvé votre poésie très-bien, hors la fin du dernier morceau, que je crois vous auriez pû rendre d'une maniere plus claire. Je ſuis de votre ſentiment pour l'A, je ſuivrai les traces de ce grand Maître; j'aime à écrire comme je prononce. Bon jour il ne me reſte plus rien. LE SPECTATEUR tranquille.

A Vendre de Gré à Gré,

La Seigneurie d'Aillebout, enſemble les Iſles Iſlettes, dites Carillon, & battures adjacentes, laquelle Seigneurie a 2 lieues de frond ſur 4 de profondeur, à prendre du bas du long Sault de la grande Riviere, en deſcendant le lac des deux Montagnes; il y a dans les Iſles Carillon quantité de foin, une place ſur la riviere du Nord, des plus avantageuſes pour un moulin à ſcie qui a deja été fait avec la plus grande réuſſite, une exploitation très-facile de bois de chêne; s'adreſſer pour ample information à Mr. de SAINT-OURS, à Montréal.

AVERTISSEMENT.

Emplacement *à* vendre, appartenant à Mr. Laurent Ducharmes, situé dans la ville de Montréal, rue Saint Paul, joignant ledit Emplacement, d'un côté au Nord-Eſt *à* Mr. Pouget, Maître Tailleur d'habit, & de l'autre côté Saurois *à* Mr. Lapalme, Maître Maçon, borné de plus & ſur le devant par ladite rue Saint Paul, & ſur le derriere par les remparts. La premiere Criée ſera Dimanche prochain à la porte de la Paroiſſe, & à la troiſieme on adjugera au plus offrant & dernier Enchériſſeur. Pour plus amples informations, on s'adreſſera à Mr. Etienne Campion.

Montréal, 3 *Mars* 1779.

AVERTISSEMENT.

Le Sieur Théophile Drouen, donne avis au Public qu'il vient d'acquérir un Emplacement appartenant ci-devant à Joſeph Mercier & ſa Femme à Varenne, de cent quarante pieds de frond, ſur cent de profondeur, prenant par devant à la grande rue nommée Ste. Anne, par derriere au Domaine de Mr. Sanguinet, du côté du Sud-Oueſt encore audit Domaine, & du côté du Nord-Eſt à l'Emplacement dudit Acquéreur. S'il y a quelque hypotheque, d'en donner avis audit Drouen, Marchand, n'ayant pour tout délai que juſqu'au 24 du courant.

Montréal, 3 *Mars* 1779. *Théophile DROUEN.*

A VENDRE

Chez l'Imprimeur à Montréal.

Le Livre pour la Neuvaine en l'honneur de Saint François-Xavier, imprimé ſur bon papier, gros caractere, & relié proprement.

Heures de Vie & Journée du Chrétien, très-bien reliées, & dorées ſur tranches.

Semaine-Sainte, belle relieure qui imite celle de l'Europe.

DIALOGUES entre un ENFANT *& ſon* GOUVERNEUR.

Suite du

PREMIER DIALOGUE.

LE MENTOR.

Raiſonnablement parlant vous auriez tort; mais ſelon la nature, qui eſt ce que nous examinons, dans ſon état primitif, ce ſeroit lui.

L'ENFANT.

Comment donc cela ?

LE MENTOR.

Parce qu'il demande de vous de la fidelité dans un travail, dont vous ne voyez pas le profit.

L'ENFANT.

Ah, ah, la raiſon n'eſt donc pas toujours d'accord avec la nature ?

LE MENTOR.

Prenez garde que je vous ai dit que *vous ne voyez pas*; or, la raiſon contredit preſque toujours la nature *aveugle*, pour ſervir la nature *éclairée*.

L'ENFANT.

Il me ſemble que cette diſtinction-là nous meneroit bien loin.

LE MENTOR.

Il y a fort loin auſſi de l'état où vous êtes, & où nous voyons toute la Société, avec l'état de dénuement où nous ſommes demeurés dans notre étude. Vous avez rencontré un homme; vous en avez eu peur d'abord, & vous vouliez connoître ſes qualités, comme ſi ſes qualités pouvoient être *habillées* comme elles le ſont dans les Sociétés. Je vous ai montré que vous ne deviez avoir peur que de vous & de votre premier mouvement, ou de vos combinaiſons mal entendues : que quant à lui ſes beſoins naturels & preſſants décideroient de l'uſage qu'il feroit de ſes facultés, & que ſes beſoins & ſon intelligence en feroient bientôt votre *Compagnon*; vous avez cru qu'il s'enſuit delà qu'il ſeroit votre *Ami*, & c'eſt où je vous ai arrêté,

L'ENFANT.

Et pourquoi cela ? Car il me ſemble que ſi ſes beſoins le gouvernent, ſes beſoins gouvernent ſes qualités & ſi ſes beſoins ſont mes compagnons, *ſes qualités ſeront mes* amies.

LE MENTOR.

Ce que vous me dites-là eſt bien fort, mon Prince, & bien ſenti. Auſſi ne ſuis-je plus en droit de vous diſputer que vous ne veniez à l'aimer. Mais il eſt des hommes qui n'aiment point; oui Mgr. il en eſt. Ces hommes-là ſont dans la nature comme les autres, & leur ſens froid eſt quelquefois fort bon dans le *compagnonage*, pour arrêter l'ardeur imprudente des hommes chauds. Votre nouveau compagnon peut-être un de ces hommes froids. Loin de pouvoir vous répondre du contraire, je dois vous dire que du plus aimant *à* celui qui n'aime rien, tout ſe tient, tout eſt une chaine dont les différents caracteres compoſent les anneaux ſucceſſifs.

L'ENFANT.

Que voulez-vous dire avec votre chaine ? Eſt-ce que toutes les bonnes gens n'aiment pas de la même maniere ?

LE MENTOR.

Les hommes ſe reſſemblent par le cœur comme par le viſage; comptez ſur cela.

L'ENFANT.

Oh bien, je ſens que je n'aimerai pas les inſenſibles.

LE MENTOR.

En ce cas vous leur ferez *juſtice*, & perſonne n'a droit d'exiger que cela. Mais, ne jurez de rien; car, ſi votre cœur & votre eſprit prennent toute leur croiſſance, j'imagine que vous les aimerez.

L'ENFANT.

Pourquoi donc cela ?

(à continuer.)

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 17 MARS.

A Meſſieurs les Juriſconſultes de Montréal.

J'Eſpere, Meſſieurs, qu'un ou quelques-uns d'entre vous voudra me donner une ſolution légale de la Queſtion ſuivante.

Pierre & Angélique mariés enſemble ont de leur mariage trois ou quatre enfants, le nombre ne fait rien à la Queſtion. Pierre fait une affaire avec Jacques, & ſuivant leur convention, Jacques doit payer à Pierre pendant un nombre d'années une certaine ſomme ; dans cette intervalle, Pierre tranſporte à Jacques un billet de *Guillaume*, en acquit de quelqu'autre ſomme. Guillaume n'exiſtoit plus, ou s'il exiſtoit il étoit ſi éloigné que perſonne ne connoiſſoit le lieu de ſon ſéjour.

Jacques ne fut point payé du billet de Guillaume, & en conſéquence refuſa de payer le reliquat de la convention faite entre lui & Pierre, diſant que la créance de Guillaume abſent étoit pour le compte de Pierre, & devoit être en déduction de leurs obligations réciproques. A obſerver que Jacques a envoyé pluſieurs fois le billet de Guillaume au lieu où l'on pouvoit raiſonnablement, & même néceſſairement ſuppoſer que Guillaume viendroit.

Pierre & Angélique ſont décedés, un Tuteur élu aux Mineurs, autoriſé (ſans doute) par les Juges, renonce pour ſes Mineurs à la ſucceſſion de Pierre, & reclame les droits matrimoniaux d'Angélique. Le Tuteur prétend qu'il a droit de répeter le reliquat de la convention faite entre Pierre & Jacques, pour remplir autant qu'il eſt poſſible les droits d'Angélique.

Jacques ſoutient au contraire que le reliquat de ſa convention faite avec Pierre doit entrer en compenſation avec le billet de Guillaume à lui tranſporté par Pierre, & dit pour raiſon ; les deux dettes ſont liquides, il eſt de droit d'admettre la compenſation : il ajoute une raiſon pour le moins auſſi forte & concluante. Le Tuteur a renoncé pour ſes Mineurs à la ſucceſſion de Pierre, & cependant il paroît appréhender des effets appartenants à cette ſucceſſion. La convention faite avec Pierre eſt un effet de ſa ſucceſſion, la ſucceſſion de Pierre doit à Jacques ; liquidez les dettes, & ſi vous vous croyez ſuffiſamment autoriſé faites rentrer le ſurplus ſi aucun il y a.

Je ne connois, ni les Loix, ni les Coutumes, mais je croirois que le Tuteur ayant renoncé pour les Mineurs à la ſucceſſion de Pierre, ne doit appréhende- aucuns des effets appartenant à la ſucceſſion. En conſéquence la dette ou la convention entre Pierre & Jacques, leur étant perſonnelle, Pierre n'ayant point d'héritiers, les effets appartenant à la ſucceſſion de Pierre doivent ſervir à acquitter les dettes dudit Pierre ; telle eſt mon opinion, je vous prie de me donner la votre. Vous êtes plus éclairés que moi, & je me ſoumettrai à vos avis ; je n'aime pas les Procès, & je veux être TRANQUILLE.

A L'INSUFFISANT.

J'ai lu avec plaiſir votre Adreſſe au Canadien Curieux, mais elle eſt trop profonde pour lui, & vous auriez dû vous mettre à la portée des génies auxquels vous répondez, vous embarraſſez ſa ſuffiſance ; vous aviliſſez ſon amour-propre, & ce n'eſt pas peu faire. Il croyoit avoir imaginé le ſyſtême d'un ſecond déluge, vous le détruiſez, & en cela vous mortifiez un Auteur dont le mérite git ſeulement dans l'opinion avantageuſe qu'il a de lui-même, & vous ſignez *l'Inſuffiſant*. Je crois que vous ſuffiſez pour le faire taire.

Je ne ſuis point de ces hommes qui diſent, *je ſçais tout* ; c'eſt pourquoi perſuadé que quantité de choſes ne ſont point (& ne viendront peut-être jamais à ma connoiſſance) je vous avoue que les fleuves *Oronoque & Agdanola* m'ont embarraſſé ; j'ai recherché ſoigneuſement dans les Dictionnaires géographiques, je n'ai rien trouvé qui puiſſe ſatisfaire ma curioſité ; j'eſpere que vous ne vous refuſerez pas de me faire connoître dans quelle partie ces deux fleuves ſont, & quelles terres ils arroſent ; je connois très-bien *Laplata* dans l'Amérique méridionale, qui traverſe en partie le Paraguay, je connois auſſi la riviere ou fleuve des *Amazonnes*, mais les deux autres me ſont inconnues ; je ſuis perſuadé que vous ne les avez pas nommés ſans qu'ils exiſtent réellement, mais je vous prie de m'éclairer ſur ce point.

Vous devez avoir été ſurpris quand vous avez vu dans la même Feuille où étoit votre Adreſſe, une ſignée le *Spectateur tranquille*, adreſſée à *l'Ingénu*. Pourquoi craignez-vous cet Auteur, je vous aſſure que je penſe bien différemment, je l'eſtime ſans le craindre, & je peux même vous aſſurer que je ſuis d'avis de recevoir avec dé-

férence ſes corrections ; & quand je levrois fournir plumes, papier & encre pour l'engager à écrire (c'eſt tout ce que je peux faire) je le ferai d'un grand cœur, perſuadé qu'une ſeule de ſes Productions me dédomageroit ; il y a tout lieu d'eſpérer qu'il ne nous abandonnera pas. Si cependant cela étoit je crois du même avis que vous, & le regretterois. JE SUIS JEUNE.

A J'ENTRE EN LICE MOI.

Loin de m'ériger en Critique
Je veux me taire & t'admirer,
Malgré mon eſprit ſatyrique
Qui ne ſe plaît qu'à cenſurer.
Ta Proſe badine & piquante
Me parle en faveur de tes Vers :
Telle eſt une femme galante,
Qui de mille amans dans ſes fers
Exige les flatteurs hommages,
Qu'elle croit dûs à ſes attraits;
Ainſi pour avoir mon ſuffrage
Ta Proſe a les mêmes ſecrets.

L'INGENU.

Quebec, le 8 Mars 1779.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

Monsieur,

Vous avez fait de vos Ennemis un portrait frappant, & j'ai connu par les recherches que j'ai faites qu'il étoit d'après nature. Non de tels hommes ne ſont point dignes des dons de la fortune ; repoſez-vous, Monsieur, ſur ſon inſtabilité, il peut-être un temps où le voile qui couvre tant de vices, ſera déchiré. Les hommes vertueux rempliront les places que la jalousie leura enlevée. Oh! ſi cet heureux temps arrive, je ſerai au comble de mes vœux, puiſque je fais du bonheur de mes amis la baze du mien.

Ne vous obſtinez point à faire des effots pour vaincre vos ennemis, ils ſeroient inutiles; mépriez vos envieux, mais je vous prie de vouloir ménager vos Amis ; vos entretiens littéraires les flattent, & en non particulier je désire m'occuper agréablement de vo Productions ; aussi j'ai plume, papier & encre, & je ne ouffrirai jamais que pour plaire à vos Lecteurs, vous légradiez votre cheminée. Tels ſont pour vous les ſentments de celui qui prend la liberté de ſe dire

Voire Ami de tout cœur. M. S.

A M. S.

Je veux bien croire que vous me craignez peu, mais auſſi ſoyez certain que je vous crains encore moins. Votre Spectateur tranquille, joint à la foule d'Auteurs, ne ſçauroient me faire blêmir ; & votre *je n'en dis pas davantage* qui paroît myſtéreux, n'eſt rien pour moi. Ecrivez, je vous attends tois, & vous ne dites rien : vous me paroiſſez un corps d'obſervation qui ne fait aucun mouvement ; mais

Je ſuis en lice MOI.

A ADIEU JUSQU'AUX REVOIR.

Vous me paroiſſez bien curieux de ſçavoir quel eſt celui qui ſigne *j'entre en lice moi*, il faut vous ſatisfaire autant que mon Art me le permet ; la qualité de *Fanfaron* que vous lui donnez ne lui eſt point propre, s'il écrit ce n'eſt que pour amuſer les autres & s'amuſer lui-même : ſes Productions ne ſont point farcies (comme celles de quelques Auteurs) de mots latins (qui n'entendent pas le plus ſouvent) ou de quelques morceaux de Poeſie empruntés ; il écrit naturellement, ſon ſtyle eſt leger & badin : desirez-vous & faut-il vous le faire connoître... C'eſt mon meilleur ami, à ce trait tâchez de le deviner.

Son défi, dites-vous, eſt effronté ; mais n'y auroit-il pas plus défronterie ou de fanfaronade de votre part ? Pourquoi vous adreſſez-vous à moi ? que n'entrez-vous en lice avec lui. Si vous vous croyez en état de combattre, attaquez-le ſans craindre ſa ferrure à glace, le dépit en ſuſcitera d'autres qui ſe joindront à vous, vous ſerez *étayé* (car tous les Auteurs ſont jaloux *d'eux-mêmes*) : je vous imprimerai tous, je laiſſerai au Public la décision, & j'aurai la ſatisfaction d'uſer mes caracteres pour celui qui obtiendra la palme ; cependant je vous conſeille de vous mefier de ce feu que vous croyez n'être qu'un feu de paille, craignez que les flammes ne s'étendent aſſez loin pour conſumer tous vos ouvrages.

L'IMPRIMEUR.

HISTOIRE

Tirée d'une Piéce de Théâtre, intitulée ; le JUGE, Drame en trois Actes, en Proſe.

L'Auteur de cette Piéce a tiré de ſon ſujet un parti très-propre à produire un bon effet ſur un Spectateur ou un Lecteur qui ſe trouveroit dans le cas de prononcer entre deux Plaideurs, dont l'un lui ſeroit étranger & indifférent, & l'autre ſeroit ſon bienfaicteur & ſon ami. Telle eſt la ſituation du Juge que l'Auteur met ſur la ſcene.

Le Comte de Monrevel a acquis depuis trois ans une Terre qui faiſoit toute ſon ambition. Il y a fait de grandes réparations & des embelliſſements. En face du Château, eſt un monticule qui appartient *à* un de ſes vaſſaux, ſur lequel le Comte a projeté d'élever un pavillon, qui fera un très-beau point de vue. Il avoit offert au Propriétaire, dont la maiſon ou *maſure* étoit ſituée ſur ce terrein, de le lui vendre ; il en a offert le double de ſa valeur ; ſur le refus du payſan, qui avoit pour lui une poſſeſſion de deux cents ans, le Comte, en vertu d'un nouveau terrier, qui faiſoit dépendre de ſa terre le monticule dont il avoit envie, avoit fait abattre la maiſon & les granges du Payſan ; celui-ci a porté l'affaire devant le Juge du lieu. Il n'a d'autre titre que ſa poſſeſſion immémoriale ; mais les gens d'affaires du Comte ont mal-adroitement communiqué parmi d'autres pieces, deux anciens terriers qui conſtatent la propriété des ancêtres de Girau, dont ſon droit eſt inconteſtable aux yeux du Juge.

Ce Juge eſt un M. Deleurye, à qui le Comte a toujours tenu lieu de pere, qu'il a fait élever avec la plus

grande attention, & qu'il comble de bienfaits : c'eſt au Comte qu'il doit l'épouſe qu'il aime. Deleurye a pour lui la reconnoiſſance la plus vive & l'amitié la plus tendre : le procès va être jugé.

Le Comte cherche d'abord à le ſéduire par les raiſons les plus ſpécieuſes. Il veut faire valoir ſon titre ; le terrier où ſe trouve la reconnoiſſance qui conſtate que Girau, ou ſon auteur, a anticipé ſur le domaine du Comté. Deleurye, ſans combattre ſes raiſons, lui conſeille de faire de nouvelles propoſitions au Payſan, & de tâcher de le faire conſentir à vendre. C'eſt par-là que le premier Acte finit.

Girau, que le Juge a mandé avant le Jugement, vient chez lui pour la premiere fois ; il ne s'eſt jamais mis en peine de le ſolliciter, parce qu'il eſt perſuadé de ſon bon droit & de la juſtice du Juge, quoiqu'il ſache que Deleurye eſt bien avec M. le Comte. Il expoſe avec force que, n'ayant pas voulu vendre ſon bien, un jour qu'il étoit abſent, arrive une armée d'ouvriers qui défoncent ſon champ, arrachent ſes arbres, raſent l'antique & chere maiſon qui les a tous vu naître ; qu'à l'aſpect de ce renverſement, il tomba par terre immobile ,, Revenu à moi, ajoute-t-il, un maudit homme noir vint m'accabler d'écritures, en me diſant de prouver que mon bien eſt à moi ; ce bien ſur lequel mon pere a vieilli juſqu'à quatre-vingts ans ? &c. &c. ,,. Il demande qu'on rétabliſſe ſa demeure ſur le même plan, qu'on lui paye la perte que le dégât de ſon potager a occaſionnée : Deleurye lui offre en vain, au nom de M. le Comte, le double de la valeur de ſon terrein ; le bon Girau ne veut pas vendre. Deleurye le laiſſe avec le Comte, eſpérant qu'ils en viendront plus facilement à un accord.

Cette ſcene eſt très-variée : le Comte emploie toutes les reſſources de ſon eſprit pour déterminer Girau. Celui-ci réſiſte à tout : offres, careſſes, menaces, rien ne peut le réſoudre à ſe défaire d'un terrein que ſes peres n'ont point uſurpé, où le Ciel les a toujours béni, où ils ont tous proſpéré. Où eſt donc la Loi qui pourroit, en nous forçant de vendre, nous chaſſer de notre patrimoine ? Seroit-ce le Jugement du Tribunal ? Eh ! Monsieur le Comte, conſultez plutôt le jugement de votre cœur : celui-là, ou je me trompe fort, n'a pas beſoin d'Huiſſier pour vous ſignifier de nous rendre un bien qui eſt à nous, bien avant que vous ſoyez venu au monde pour nous tourmenter tous. En vain le Comte veut-il lui perſuader qu'avec le prix qu'il lui offre, il retrouvera tout ce qui l'attachoit à ſa maſure. Ah ! Monsieur, dit Girau, retrouverai-je la place où je ſuis né, où mon ayeul a béni mon pere, qui m'y a béni à ſon tour ; où mon cœur a palpité d'une ſi grande joie, quand on m'a fiancé avec celle que j'aime encore ; où tous mes enfants ont commencé à m'appeller leur pere, &c. Dans un moment où le Comte lui parle d'un ton affectueux, Girau s'attendrit, & eſt obligé de faire un effort ſur lui-même pour refuſer. Le Comte, furieux, dreſſe alors toutes ſes batteries pour gagner le Juge, à qui il remet pour vingt mille livres d'effets, dont il veut indemniſer le Payſan, quand il aura été condamné. Deleurye ne trouve pas la compenſation juſte, & il refuſe : ,, la propriété eſt un droit ſacré, le premier de tous. Girau poſſede ſa chaumiere & ſon champ, par la même loi qui aſſure au Monarque la propriété de ſa Couronne ; &, quelle que ſoit la diſtance des rangs, les droits reſpectifs ſont égaux ,,. Le Comte accuſe Deleurye de n'agir que par oſtentation, par vanité, pour faire dire dans toute la Province : *il n'a pas craint de condamner celui-là même à qui il devoit tout.* Il le traite d'ingrat, il lui annonce qu'il perd ſans reſſource ſes bienfaits & ſon amitié. Il va plus loin. Vous croyez, lui dit-il, dès votre plus tendre enfance, avoir perdu votre pere : apprenez qu'il exiſte, & que des raiſons que je renferme l'ont toujours engagé à ſe tenir inconnu. Deleurye ſe trouble ; le Comte inſiſte ; le Juge le quitte : qu'importe mon état, mon nom, mon pere même ?... je suis Juge. Une idée plus terrible à ſoutenir, eſt la miſere de ſa femme & de ſa fille ; mais il ſe met au-deſſus : il s'échappe des bras de l'une & de l'autre, & prononce en faveur du Payſan.

Il revient ; il annonce à ſa femme qu'il a perdu la faveur & l'amitié du Comte, qu'il faut renoncer à tout. Le Comte arive, & lui fait les plus ſanglants reproches : étoit-ce une injuſtice que je vous demandois ? je voulois payer un coin de terre le double de ſa valeur ; mais, non, vous avez voulu me voir humilié par un vaſſal, me faire éprouver le chagrin le plus cuiſant. Il loue, avec une ironie amere, ſon héroyſme. Il lui dit de ne plus ſonger à lui. Le Juge lui remet les titres de ſon emploi. Mais que deviendrez-vous ſans cette place, lui dit le Comte ? Ce que je pourrai, répond Deleurye. Le Comte veut qu'il la garde encore ; mais il va ſe retirer dans une autre terre : Deleurye, qui l'aime, eſt au déſeſpoir. Girau, ſa femme & ſes enfants viennent remercier leur Juge, & ſoulagent le chagrin que la ſéparation du Comte lui fait éprouver. Le Comte offre encore à Girau une de ſes fermes, & huit cents louis d'or comptant. La femme Girau frémit que ſon mari ne ſe laiſſe tenter ; mais Girau parle avec tant de fermeté, il eſt ſi attaché à ſa maiſon, il croit ſi bien que la vertu de ſes enfants en dépend, que le Comte, qui ſent que ce n'eſt point par opiniâtreté qu'il lui a réſité, ſe laiſſe attendrir. Girau ajoute, dans les vœux qu'il fait pour Deleurye : heureux celui qui peut ſe dire votre pere ! Le Comte pénétré, & ne pouvant plus tenir aux mouvements qui l'agitent, embraſſe Deleurye, & lui déclare qu'il eſt ſon pere, qu'il lui a caché qu'il étoit marié ſecrétement. Girau pleure de tendreſſe, & voudroit pouvoir gagner ſur lui de céder ſa maiſon ; mais le Comte eſt trop content que la fermeté de ſon fils lui ait épargné une injuſtice.

A L'IMPRIMEUR.

Je vous prie, Monsieur, de donner une place dans la Feuille, à ce qui ſuit, vous obligerez ſenſiblement un de vos amis & Souſcripteurs.

BOUQUET à Mlle. J. M. pour le 19 Mars.

Sur l'air : *On dit que le mariage, &c.*

Que veux-tu que je te donne
Pour Bouquet en ce moment ?
Si j'avois une Couronne
Je t'en ferois le préſent ;
Mon embarras eſt extrême,
Car je ne poſſede rien :
En t'offrant un cœur qui t'aime
C'eſt te redonner ton bien.

Delecto novus ſe die prodit amor.

(PRO RURE.)

AVERTISSEMENTS.

A Vendre de Gré à Gré,

La Seigneurie d'Aillebout, enſemble les Iſles Iſlettes, dites Carillon, & battures adjacentes, laquelle Seigneurie a 2 lieues de frond ſur 4 de profondeur, à prendre du bas du long Sault de la grande Riviere, en deſcendant le lac des deux Montagnes; il y a dans les Iſles Carillon quantité de foin, une place ſur la riviere du Nord, des plus avantageuſes pour un moulin à ſcie qui a deja été fait avec la plus grande réuſſite, une exploitation très-facile de bois de chêne; s'adreſſer pour ample information à Mr. de SAINT-OURS, à Montréal.

Le Sieur Théophile Drouen, donne avis au Public qu'il vient d'acquérir un Emplacement appartenant ci-devant à Joſeph Mercier & ſa Femme à Varenne, de cent quarante pieds de frond, ſur cent de profondeur, prenant par devant à la grande rue nommée Ste. Anne, par derriere au Domaine de Mr. Sanguinet, du côté du Sud Oueſt encore audit Domaine, & du côté du Nord-Eſt à l'Emplacement dudit Acquéreur. S'il y a quelque hypotheque, d'en donner avis audit Drouen, Marchand, n'ayant pour tout délai que juſqu'au 24 du courant.

Montréal, 3 *Mars* 1779. *Théophile DROUEN.*

Emplacement *à* vendre, appartenant à Mr. Laurent Ducharmes, ſitué dans la ville de Montréal, rue Saint Paul, joignant ledit Emplacement, d'un côté au Nord-Eſt *à* Mr. Pouget, Maître Tailleur d'habit, & de l'autre côté Saurois *à* Mr. Lapalme, Maître Maçon, borné de plus & ſur le devant par ladite rue Saint Paul, & ſur le derriere par les remparts. La premiere Criée ſera Dimanche prochain à la porte de la Paroiſſe, & à la troiſieme on adjugera au plus offrant & dernier Enchériſſeur. Pour plus amples informations, on s'adreſſera à Mr. Etienne Campion.

Montréal, 3 *Mars* 1779.

LOGOGRYPHE.

Sur mes huit pieds monté, je vous préſente un homme;
Otez-en cinq, vous trouverez un Dieu.
Aux Anciens inconnu, l'on m'a vu depuis peu
Par mes fureurs, ravager maint Royaume.
Ami Lecteur, combine maintenant
Ce qu'à tes yeux j'expoſe en ce moment.
Je ſuis en même tems en France une Riviere;
Un métal précieux; des Ondes la barriere;
L'on trouve encor en moi, ſi l'on en prend la peine;
Ce qui fraye au Nocher une route certaine,
Ce qu'il faut à tout char pour le faire rouler,
Et que tout ſcélérat a lieu de redouter;
1 & puis 5, je ſuis un Fleuve en Italie;
1 2 5 3 l'oiſeau de la Reine des Cieux.
En voilà bien aſſez pour l'eſprit curieux,
Qui voudra ſur mon tout exercer ſon génie.

DIALOGUES entre un ENFANT *& ſon* GOUVERNEUR.

Suite du

PREMIER DIALOGUE.

LE MENTOR.

Pour votre plaiſir. Savez-vous que le don d'aimer eſt un privilege à nous accordé par la nature. Vous imaginiez ſans doute que c'eſt aux autres *à* qui on fait du bien en les aimant; quant à ce point c'eſt ſelon; mais on s'en fait à ſoi-même aſſurément. Le don d'aimer en un mot eſt le véritable avantage du bien vivre. Mais, il en eſt de ce don comme des autres, il doit être cultivé par l'intelligence & ſoumis à la raiſon.

L'ENFANT.

Pour le coup mon bon ami, quand je n'aurois pas d'autre affaire, je m'en chercherois pour vous quitter.

LE MENTOR.

Pourquoi donc? Eſt-ce que ceci vous ennuie.

L'ENFANT.

C'eſt tout le contraire, il m'attache trop; je veux le retenir avant d'aller plus loin. Mais nous y reviendrons bientôt.

LE MENTOR.

Fiez-vous *à* moi des diſtances, vous avez raiſon; il ne faut pas ſe charger la tête, il faut la développer. Il nous ſuffit pour le préſent d'avoir *un compagnon*; nous verrons une autrefois comment *qui a compagnon a maître*, comme dit le Proverbe.

Fin du Premier Dialogue.

SECOND DIALOGUE.

LE MENTOR.

JE vous le diſois dernierement, *qui a compagnon a maître.* Vous rencontrerez des preuves de la vérité de ce Proverbe à chaque pas.

L'ENFANT.

Nous parlions je crois alors de Compagnons libres & volontaires de part & d'autre; or, que celui que nous quittons accompagne mon éducation; puiſqu'on me l'a donné, & qu'il faut malgré moi que je le prenne, il eſt mon maître ſoit, mais pourtant il n'eſt pas mon compagnon.

LE MENTOR.

Regardons-y mieux, les Compagnons dont nous parlions étoient les maîtres, il eſt vrai, de ſe rejoindre ou de ſe quitter; mais ſi leur union leur étoit utile, ils ne pouvoient ſe quitter qu'en ſe faiſant du tort à eux-mêmes, & ſi elle leur étoit nuiſible, ils ne pouvoient y tenir qu'à leur propre préjudice. Dans ce ſens-là, qui ſuppoſe la folie de ſe faire mal *à* ſoi-même par humeur, il n'y a point de Compagnons forcés ici bas, & nous pouvons renoncer à tout, même *à* vivre. Dans le ſens raiſonnable & naturel au contraire, la nature nous fait toujours la loi par nos beſoins.

(à continuer.)

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 24 MARS.

A JE SUIS JEUNE & M. S.

Messieurs,

JE ſuis très-ſenſible aux offres que vous faites de me fournir Papier, Plume & Encre, & encore plus flatté du desir que vous témoignez, que je continue à donner des Productions dans le Papier Périodique; vous vous y prenez d'une maniere trop engageante pour que je vous refuſe ce que vous desirez. En vous remerciant de vos offres, je vous annonce qu'il m'eſt parvenu Papier, Plume & Encre (je ne ſçais par quelle voie) mais il me faudroit quelque choſe de plus pour vous ſatisfaire, un génie vif & varié, ſolide & amuſant, un ſtyle qui ſoit accommodé au génie: où voulez-vous que je puiſe toutes ces qualités? encore, ſi *J'entre en lice Moi* vouloit me prêter une partie du ſien, ſi l'Ingenu & vous deux, Messieurs, me feſoient la même grace (ſauf *à* vous le rendre quand vous l'exigeriez (je pourrois faire quelque choſe de bon & bien. Je me ſervirois du préſent de *J'entre en lice Moi*, pour corriger la dureté de mon ſtyle, & donner de la force & de l'énergie à mes expressions. La ſolidité du raiſonnement de l'Ingenu m'enhardiroit; & pourquoi (ſuivant ſon exemple) ne pourrois-je pas devenir Poete? L'humilité de *Je ſuis jeune* m'acoutumeroit *à* ne pas avoir de mes connoiſſances une idée trop avantageuſe, & M. S. m'inſpireroit des ſentiments qui me ſont juſqu'à ce jour inconnus.

Oh! que ſi j'avois tous ces avantages j'en uſerois bien. Je ne ſerois point ingrat, & pour vous plaire je paſſerois la plus précieuſe partie de mon temps à fournir des Productions dans la Feuille; mais le tout me manque, & aucun ne peut me faire la moindre part de ſes talens. Cependant je ferai mon possible, & votre indulgence fera mon mérite. LE SPECTATEUR *tranquille.*

A L'INGENU.

J'ai lu votre Adreſſe, elle me flatte trop, & je ſuis très-embarraſſé. Y répondre c'eſt vous engager *à* faire un nouvel éloge; mon amour-propre y trouveroit ſon compte, & cependant je pourrois y perdre. Me contenter d'admirer & me taire, c'eſt manquer à la reconnoiſſance, puiſque je vous dois beaucoup pour l'eſtime que vous témoignez avoir pour moi, & même plus que je crois pouvoir payer.

Vous auriez eu raiſon de me reprocher de n'avoir pas achevé l'ouvrage que je vous avois promis; mais mon excuſe eſt mes occupations, & j'eſpere que vous la recevrez avec autant de complaiſance que je vous la préſente avec sincérité. Si dans ce moment je n'étois accablé par quelque ouvrage preſſé, & plus intéreſſant pour les autres que pour moi, je grimperois ſur le Parnaſſe, j'irois reveiller ma Muſe de ſon aſſoupiſſement. Il eſt dix heures du matin, elle dort encore; je ſuis obligé de l'entretenir dans ſa pareſſe, puiſque je tiens qu'il faut remplir ſes devoirs avant de vaquer *à* ſes plaisirs: encore ſi j'étois certain que ſon reveil fût gracieux, car ce ſont des Belles qu'on ne manie pas comme l'on veut. *J'entre en lice MOI.*

A L'IMPRIMEUR.

Vous êtes tout de bon faché, & je ne doute plus que celui qui ſigne *J'entre en lice MOI* ne ſoit votre meilleur ami; mais vous ne me connoiſſez pas ſous ma ſignature empruntée, auſſi vous dis-je que je ſuis pour le moins autant votre ami que lui: peut-être me voyez-vous, & converſez-vous avec moi plus ſouvent qu'avec lui. Je veux me taire, parce que ſans cela je vous obligerois de vous retracter. Ne levons point le voile, ſi vous me connoissiez vous ſeriez plus gené, & moi auſſi.

J'avoue que j'ai trouvé quelque choſe de trop fanfaron dans le défi que fait cet Auteur. Vous conviendrez avec moi qu'il a donné une mauvaiſe idée de lui, ou une ſi avantageuſe, qu'il aura de la peine à la ſoutenir. Je ne prétends pas dire qu'il n'écrive bien, qu'il ait même des connoiſſances, & peut-être plus que bien d'autres; mais pourquoi ſe vanter avec ſi peu de grace: il n'entre en lice que parce que le Spectateur tranquille a déclaré qu'il n'écriroit plus; il rit de la défaite du Canadien curieux, de l'Anonyme & de pluſieurs autres. Il en eſt de même que s'il diſoit, il n'y a plus d'ennemis, ils ont fui & abandonné le champ de bataille, à préſent je peux ſortir du lieu où je me tenois caché, m'armer de pied en cap, & m'aller battre. Contre qui ſe battra-t-il? contre perſonne. Il faut donc avouer que c'eſt une gaſconade. Finiſſons, car je ſoupçonne que c'eſt un de mes amis.

Adieu juſqu'au revoir.

A l'Auteur du Bouquet à Mlle. J. M.

Oh ! que j'ai ri.

Où avez-vous imaginé que Mlle. J. M. avoit appris à parler Latin, elle n'y entend goute ; aussi a-t-elle été obligée d'aller trouver des personnes en état d'interpreter ce *Delecto novus fe die prodit amor* & le *pro rure*. Elle a d'abord cru que vous lui écriviez des sottises, avec d'autant plus de raison que vous lui parliez une langue étrangere ; revenue de cette erreur, par ce moyen, elle a réflechi sur les deux derniers vers.

En t'offrant un cœur qui t'aime
C'est te redonner ton bien.

Elle dit qu'elle avoit toujours cru que votre cœur étoit à elle, mais que l'expression *te redonner* étoit une preuve que vous lui aviez repris par quelque infidélité. Tâchez de vous tirer de cet embarras ; & pour réussir plus facilement, changez le dernier vers, & dites :

En t'offrant un cœur qui t'aime
Je ne t'offre que ton bien.

& en outre ne parlez plus Latin, & sur-tout à une Demoiselle de la Campagne ; car j'ai trouvé dans mon Dictionnaire, que *pro rure* signifioit, en Français, *pour la campagne*. Ne vous formalisez pas de mon avis, outre qu'il est conforme à vos intérêts. C'est le temps des bonnes œuvres. *J'entre en lice Moi.*

A L'IMPRIMEUR.

J'ai lu, Monsieur, votre Adresse à l'Auteur qui signe *Adieu jusqu'au revoir* ; il paroît que vous prenez vivement les intérêts de votre ami, aussi on ne peut pas vous blâmer dans cette occasion. Il y a eu de l'indiscretion de sa part, de s'être adressé à vous pour connoître l'Auteur en question ; il doit sçavoir que vous ne direz jamais, à qui que ce soit, le nom propre des Auteurs qui se sont fait connoître, du moins sans leur consentement.

Mais entre nous, Monsieur, ne nous croyez-vous point assez à l'abri du feu par les soins intéressés de notre inexorable Inspecteur des incendies, à faire exécuter les ordres publics à cette occasion, pour que nous, ni nos écrits n'aient rien à craindre.

M. S.

A L'IMPRIMEUR.

Il y a quelques jours qu'un quelqu'un qui voudroit paroître Auteur sans se donner la peine de le devenir, me présenta les Stances suivantes ; comme un ouvrage qui lui avoit coûté bien des peines, & fait verser (disoit-il) bien des pleurs. Je le lus, & lui promis de lui donner ma façon de penser sous peu de jours.

Ce matin, par hazard, j'ai ouvert un Journal historique du mois de Novembre 1752, où j'ai trouvé la piéce ; je n'ai pas voulu communiquer ma découverte au prétendu Auteur, mais j'ai cru que je devois mortifier son amour-propre sans le nommer, d'autant plus que la piéce peut, à juste titre, trouver place dans la Feuille.

Au lieu d'avoir suivi l'intitulé au Journal, qui est „ Sentiments qu'inspire la frivolité des plaisirs du „ monde, & la solidité de la Vertu, il écrit : " Ré- „ flexions que j'ai fait trop tard, sur la vanité des „ plaisirs, & la stabilité de la Vertu."

STANCES IRREGULIERES.

Amusemens flateurs, délices des mortels,
Fuyez Philis, fuyez, cessez de me séduire,
Vous ne me verrez plus encenser vos Autels,
La vertu me reçoit sous son aimable empire.
Vous n'êtes plus pour moi cette aimable imposture
Fausse apparence de bonheur.
Vaines ombres, fuyez, une lumiere pure
Eclaire ma raison sur l'état de mon cœur.
Je reconnois, hélas ! le vuide de ces charmes,
Qu'avec art vous saviez étaler à mes yeux,
Et je verse à présent des larmes
Sur des lieux où cent fois je crûs me rendre heureux.
Faites entendre aux grands vos frivoles maximes ;
Volez, plaisir, volez, à leurs lambris dorés,
Vous trouverez toujours de nouvelles victimes
Que le luxe vous a déja sacrifiés.
Amour, j'ai trop gémi sous ton fatal empire
Pour allumer encor de nouveaux feux,
Ce seul bonheur, hélas ! pour lequel je soupire,
Est celui d'être vertueux.
Je ne regrette point un cruel esclavage
Où j'ai trouvé si peu d'attraits,
Et puisqu'en te quittant je me trouve plus sage,
Je te pardonne, Amour, les maux que tu m'as faits.
Ne cherchons plus, mon cœur, un bien si mépriſable,
Qu'il ne soit pour jamais qu'un fantôme à nos yeux ;
Si la vertu seule est aimable,
Seule elle peut nous rendre heureux.
Dans le sein des plaisirs l'affreux remord nous ronge,
N'adorons que la vérité ;
Volupté, tu n'es qu'un beau songe,
Vertu, vous êtes seule une réalité.

Par un Anonyme de Reims.

L'Ouvrage est signé dans le Journal, tel que ci-dessus.

Ce prétendu Auteur a cru se faire un mérite de ces beaux sentiments, mais je ne suis pas dupe, & suis convaincu qu'on ne détruit pas dans un jour l'ouvrage de cinquante années, sans qu'il en reste quelque vestige. Nous sommes dans un temps où nous ne devons point médire, & ayant assez de matiere à fournir ne médisons pas ; aussi serai-je toujours, à quelqu'impatience Littéraire près. LE SPECTATEUR tranquille.

A vous Auteurs qui fournissez des Productions dans le Papier Périodique.

Il est un temps où tous les ennemis doivent cesser de l'être. Il est des ennemis en tout genre, la Littérature en fournit beaucoup, & pour preuve je vous offre la Guerre des Auteurs, par Gueret. Je vous ai tous agacés, aucun de vous n'est mon ami, vous avez raison : je reconnois avoir eu tort de vous attaquer à la veille d'un moment où la reconciliation est absolument requise & nécessaire. Je vous prie de ne pas me sçavoir mauvais gré si j'ai critiqué avec raison & sans ménagement vos différents écrits ; ne prenez plus mon défi pour une fanfaronade, & recevez ma soumission. Non, je n'écrirai plus contre vous, vous ferez telle faute qu'il vous plaira, vous adopterez tel système, vous raisonnerez le moins bien que vous voudrez, je ne vous lirai plus pour ne pas m'exposer à vous contredire ; car vous traiteriez ma simple contradiction de calomnie, & je serois coupable. Au surplus, je ne veux être ennemi de personne, & ce moment est favorable pour faire cesser toute haine ; ce n'est pas que celle des Auteurs soit absolument dangereuse, un coup de plume en détruit le sujet avec autant de rapidité qu'il l'a suggeré. Mais évitons jusqu'au moindre mal, raccommodons-nous, vivons amicalement, ne nous disputons plus, & que le district entier célébre l'union des Auteurs dans cette partie. Si vous êtes de mon sentiment nous serons tous d'accord. Mais que dis-je ! comment nous unir ? & accommoder à ma proposition, cette signature

J'entre en lice Moi.

A JE SUIS JEUNE.

Votre demande est si polie, que je ferai mon possible pour y satisfaire. La Riviere *Orenoque* dans l'Amérique Septentrionale arose la *Guiané*, & la nouvelle Andalousie, & vient se décharger dans l'Océan Atlantique vers les huits Degrés de Latitude Nord, & soixante degrés de Longitude Méridien de Londres, dans le Golfe de *Paria*.

La Riviere *Cagdalena*, ou autrement la Riviere Grande dans l'Amérique Méridionale, arose la Province *Del-Rey*, & se décharge dans l'Océan, par environ les trente deux degrés de Latitude Sud, & cinquante-un degrés de Longitude.

Il s'étoit glissé une faute d'orthographe dans le nom de cette Riviere, il y en a encore une autre plus frappante dans la même Adresse, où au lieu de vaisseaux, il faut lire *vassaux de Montezume*. Permettez-moi de vous dire que si vous voulez vous éclaircir plus amplement sur la position, le cours, & les différentes sinuosités de ces Rivieres, il conviendroit mieux de les chercher dans les Cartes Géographiques, que dans les Dictionnaires ; vous verrez tout à la fois dans la Carte, où elles prennent leurs sources, les pays qu'elles arrosent, & la situation de leurs embouchures.

L'INSUFFISANT.

AVERTISSEMENTS.

Joseph Laurain avertit le Public, qu'il a acquis par Contrat, devant Me. Meziere & son Confrere Notaires, de M. Landriaux, une Terre située à l'Isle Jesus, sur la Riviere des Prairies, de deux arpens de frond, sur quarante arpens de profondeur, joignante d'un côté à Pierre Taillefert, & d'autre côté à André Lafontaine. Si quelqu'un prétend sur ladite Terre quelques droits de propriété ou autres, il est requis d'en donner avis audit Me. Meziere, dans un mois de cette date ; passé lequel temps il sera déchu de sa prétention.

A Montréal, le 19 Mars 1779.

A Vendre de Gré à Gré,

La Seigneurie d'Aillebout, ensemble les Isles Islettes, dites Carillon, & battures adjacentes, laquelle Seigneurie a 2 lieues de frond sur 4 de profondeur, à prendre du bas du long Sault de la grande Riviere, en descendant le lac des deux Montagnes ; il y a dans les Isles Carillon quantité de foin, une place sur la riviere du Nord, des plus avantageuses pour un moulin à scie qui a déjà été fait avec la plus grande réussite, une exploitation très facile de bois de chêne ; s'adresser pour ample information à Mr. de SAINT-OURS, à Montréal.

EXPLICATION des Enigmes & Logogriphes.

Le Mot de l'Enigme du 17 Février est *Mode*, & celui du Logogriphe, *Chandelier*, où l'on trouve, *Air, Haire, Haine, Délire, Ride, André, Re, La, Ane, Cain, Henri, Elie, Daniel, Ciel, Caen, Rien.*

Le Mot de l'Enigme du 24 Février est *Sang*, celui du Logogriphe, *Rondeau*, où l'on trouve, *Rond, Eau, & Roue.*

Le Mot du Logogriphe du 17 Mars est *Pandoure*, où l'on trouve, *Pan, Dou, Or, Proue, Roue, Po, Paon.*

DIALOGUES entre un ENFANT *& son* GOUVERNEUR.

Suite du

SECOND DIALOGUE.

L'ENFANT.

Mon bon ami, cette étude de la vie & de ses obligations, à suivre par la marche des besoins, m'est restée dans la tête, comme une Science trop sérieuse & trop nécessaire, pour être étudiée dans un moment de fatigue & d'humeur.

LE MENTOR.

Oui, Monseigneur, rien n'est si vrai que ce sentiment profond qui vous est demeuré. Mais le principal avantage de cette étude, & de la connoissance qui en résulte, sera de nous garantir de l'*humeur* qui, dans l'homme tel que Dieu l'a fait, ne peut-être qu'un accident de maladie, ou le juste ressentiment d'une contradiction dont on ne voit ni la raison, ni l'objet utile. Cette étude enfuite doit nous préserver de la sorte de *fatigue* dont vous parlez, qui est plutôt un simptôme d'humeur excitée, qu'un véritable affaissement.

L'ENFANT.

Je crois bien que vous avez raison, mais si je ne veux pas l'avoir moi ?

LE MENTOR.

Eh bien ! vous l'aurez malgré ous. Eſt-ce donc que vous avez cru qu'à force d'exerer notre raiſon, nous en venons au point qu'il ne nou en coute plus jamais rien pour être raiſonnables. Déſaluſez-vous de ce point, mon cher Prince, l'avantage d'exrcer notre raiſon conſiſte en ce qu'elle devient notre raîtreſſe, *malgré nous-même* bien ſouvent. Plus vous acuerrez de vertus, plus vous deviendrez modeſte ; pourquoi cela ? Ce ne fera pas que vous méconnoissiez vo propres vertus. L'aveuglement dans aucun cas, n ſous aucune forme, n'eſt un avantage. Non, vous ſntirez le prix de vos actions, la valeur de vos ſentimnts, l'effort de votre réſiſtance ; mais, vous ſentirez uussi que vous n'avez marché ferme qu'à travers les tenations & les contradictions de votre propre caractere, ontre les desirs ou les répugnances de votre propre tempérament : que vous ne futes vertueux *en tel jour*, & *à elle heure*, que par le ſecours de vos ſouvenirs, de vote raiſon favorable qui vous fixa ſur l'objet, qui vous etint ſur l'excès, qui vous éclaira chaque jour, & qu peut vous manquer à toute heure.

L'ENFANT.

O ? mon bon ami, votre raiſon eſt le bon compagnon de la mienne, & dans ce ſens je veux bien de votre Proverbe, que qui a compagnon a maître ; *pur commencer tenez, je n'ai plus d'humeur. Mais permetez que je vous demande la preuve exacte & ſérieuſe de cett vérité. J'en ai beſoin ; car, vous ſavez que naturellemen je n'aime pas les* maîtres.

LE MENTOR.

Avant de nous décider à prnoncer ſur une qualité quelconque, je crois qu'il eſt niſonnable d'examiner à quel point il ſeroit pos ssible qu nous fussions participants de cette qualité. Par exemple, dans le ſens le plus général, qui attribue cette qulité de *maître* à la ſupériorité, considerez je vous pre, ſi dans le rang où le ciel vous a fait naître, il n'y aroit pas, plus à perdre pour vous qu'à gagner à ce qu les autres hommes, qui ont tous le même droit & le même penchant que vous aux répugnances, diſſent qu'ils *n'aiment pas les maîtres.*

L'ENFANT.

Tenez, ſi je vous répondois ce qui me vient en penſée, cela ne vaudroit rien du tout, ar cela me rameneroit au desir de ſauter avec les enfant dans les rues. Il vaut mieux raiſonner, & me dire s'i eſt exactement vrai que qui a compagnon a maître.

LE MENTOR.

Vous le voyez par votre maire de tout à-l'heure, qui vous a tant ennuyé. Croyez-vus de bonne foi que naturellement parlant cela l'amuſ beaucoup aussi lui, de venir vous répéter les premies commencements de la Science ; de s'efforcer pour vus y fixer ? Penſez-vous que les mouvements de vote impatience lui aient échappé ; qu'il ne ſoit pas occué de chercher les moyens de vous intéreſſer, ou de vous fatiguer moins à la premiere ſéance. Tout cela cepe.dant fit un travail que vous lui imposiez, ainsi donc vous étiez *ſon compagnon* dans le travail, de rendre ſa Science commune entre vous deux ; & tandis qu'il eſt *votre naître* dans la doctrine de ſes Eléments, vous êtes réciproquement *ſon maître* dans la recherche des moyens de vous préſenter cette doctrine.

L'ENFANT.

Ah ! que je lui donnerois volontiers ſa liberté.

LE MENTOR.

Alors vous ne ſeriez plus *compagnons*. Mais tant que vous ſerez compagnons, vous vous ferez réciproquement maîtres.

L'ENFANT.

Mais ſi je trouvois la méthode bonne, alors il ne ſeroit plus à mon commandement.

LE MENTOR.

Il ſeroit à l'ordre de vos progrès, comme il eſt maintenant *à* l'ordre de vos répugnances.

L'ENFANT.

Eh bien quand nous en ſaurions autant l'un que l'autre.

LE MENTOR.

Alors de deux choſes l'une ; ou vous travaillerez enſemble pour vous entraider *à* avancer au dela de ce qu'il fait aujourd'hui, auquel cas vous ſeriez *compagnons* ſans ceſſe, & *maîtres* tour-à-tour, ſelon le ſuccès de vos études. Ou bien tout étant dit & fu de part & d'autre, le travail ceſſeroit & il n'y auroit plus de *compagnons*. Portez maintenant cette idée ſur tous les travaux & ſur toutes les fonctions de la vie, & vous verrez qu'elle va à tout.

L'ENFANT.

Quoi, votre valet eſt votre compagnon & votre maître !

LE MENTOR.

A telles enſeignes que s'il manque à ſon ſervice, je manque d'être ſervi.

L'ENFANT.

Vous en avez d'autres ?

LE MENTOR.

Mais plus j'en aurai, plus il faudra que l'ordre préſide à leurs diverſes fonctions, pour que chacun ſoit à ſon devoir & à ſon heure, & cet ordre c'eſt à moi à le donner ; le beſoin de cet ordre eſt *mon maître*, & cet ordre quand je l'ai donné devient mon maître encore ; car, ſi je ne m'en contente, il n'y a plus d'ordre, ſi je l'obſerve, ma volonté paſſée décide de celle de ce moment ci, & quand je dis ma volonté paſſée, je n'en ai pas joui dans l'inſtant même où je l'ai exprimée, car, comme j'en ſavois les conſéquences pour le futur, ma prévoyance étoit la maîtreſſe de ma volonté du moment : c'eſt ainsi que plus j'ai de *ſubordonnés*, plus j'ai de *compagnons*, & plus j'ai de compagnons, plus j'ai de *maîtres.*

L'ENFANT.

J'en ſuis bien aiſe. Perſonne à ce que je vois n'eſt plus libre que moi, car c'eſt cela que j'entends par maître. *A cela près je me ſoucie bien d'ordonner. Si j'en étois ſi curieux je voudrois être maître d'école, & encore pour que les ſubordonnés fuſſent moins embarraſſants, faudroit-il être* valet *de chiens.*

(à continuer.)

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

Nº. XIII. (49) 1779.)

GAZETTE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 31 MARS.

MOYENS DE REGLER LES MONTRES, TANT SIMPLES QU'A REPETITION:

Par le Sieur JULIEN LEROY, de Paris, Horloger du Roi.

DE même qu'il eſt à ſouhaiter d'avoir une bonne Montre, de même il eſt à ſouhaiter pour l'Horloger qui l'a faite, qu'elle ſoit entre les mains d'une perſonne qui la puiſſe bien regler. Voici un axiome reçu par les plus habiles Horlogers : *les Montres ne ſatisfont ceux qui en font uſage, qu'à proportion qu'elles ſont bien faites & qu'ils ſçavent bien s'en ſervir.* Mais comme les meilleures ſont ſujettes à des variations, & que nombre de perſonnes ſont peu verſées dans les moyens de les bien regler ; j'ai lieu d'eſpérer que les obſervations ſuivantes pourront leur être de quelque utilité.

Encore qu'une Montre ſoit faite par un très-habile Horloger, & qu'avec cela elle ſoit reglée par une perſonne très-intelligente, elle n'ira pourtant pas longtemps (ſans que le hazard y ait part) auſſi régulierement qu'une bonne Pendule. Pour ſe convaincre de cette vérité, il ſuffit de faire attention qu'une Pendule eſt arrêtée dans ſa ſituation & dans un air qui ne change que par dégrés ; ſouvent il en eſt au contraire d'une Montre, elle paſſe ſubitement du gouſſet où elle eſt en repos, quelquefois expoſée au froid, & ſouvent dans une ſituation toute différente.

On peut ajouter à ces premieres cauſes des variations qu'on remarque dans les Montres, celles qui ſont cauſées par la gêlée, laquelle augmente non-ſeulement l'élaſticité de ſes reſſorts, mais en outre en épaiſſi l'huile, en telle ſorte qu'elle augmente les frottements dans les pivots au lieu de les diminuer ; on doit faire auſſi attention que c'eſt une petite machine compoſée de pluſieurs piéces, laquelle donnant tous les jours 415200 coups de balancier, eſt par conſéquent ſujet à des frottements continuels, & encore *à* l'uſure de toutes ces parties qui ſont en mouvement.

Si l'on réunit enſemble toutes ſes cauſes, qui produiſent les variations qu'on remarque dans les Montres, elles ſont plus que ſuffiſantes pour former deux démonſtrations, (l'une phyſique & l'autre méchanique) de l'impoſſibilité qu'il y a d'en avoir une abſolument juſte. Mais comme il faut pourtant ſçavoir *à* quoi s'en tenir, & quelle juſteſſe on doit attendre des meilleures, je dis qu'en général une Montre eſt aſſez bien reglée lorſqu'elle n'avance ou ne retarde que de deux minutes en 24 heures ; cependant cette variation donneroit par ſemaine près d'un quart d'heure d'erreur. Pour la corriger, je ne ſçais rien de mieux, que de remettre ſa Montre à l'heure une fois par ſemaine.

On doit s'aſſujettir autant qu'on le peut à remonter ſa Montre à la même heure, & tourner la clef vîte, parce qu'elle ceſſe d'aller en la remontant.

Si elle ne ſe trouve pas à l'heure, parce qu'elle aura retardé ou avancé, ou qu'on aura oublié de la remonter ; pour l'y remettre il faudra tourner l'aiguille des minutes à droite ou à gauche, n'importe (pourvu que ce ſoit par le plus court chemin) juſqu'à ce que l'aiguille des heures & elle des minutes marquent l'heure & la minute qu'il eſt.

On peut ſans héſiter tourner à gauche les aiguilles des Montres à minutes & à répétition : on doit tourner à gauche celles des Montres ſans minutes, excepté celles des Réveils, & des anciennes Horloges *à* ſonnerie.

Lorſqu'une Montre avance ou retarde de pluſieurs minutes en 24 heures, pour la regler il faut faire choix d'une ſeule Horloge ou d'une Pendule dont la juſteſſe ſoit connue. Rarement doit-on ſe regler ſur celles des Egliſes, parce qu'on les varie d'ordinaire ſuivant la longueur du Service : on peut d'ailleurs ſe ſervir d'un bon Cadran Solaire, préférant l'heure de midi, à cauſe des réfractions aſtronomiques.

La juſteſſe d'une Horloge étant connue, il faudra mettre la Montre ſur l'heure de l'Horloge ; & ſi huit jours après elle a retardé, pour l'avancer il faudra tourner l'aiguille du Cadran du Coq du côté des grands nombres, & la remettre ſur l'heure de l'Horloge. Mais ſi au contraire elle avoit avancé ; pour la retarder, il faudra tourner l'aiguile du côté des petits nombres, & continuer l'une ou l'autre opération, juſqu'à ce qu'elle ſoit reglée.

Il y a des Montres qui n'ont point d'aiguille ſur le petit Cadran du Coq ; il y en a qui ſont *à* calotte, à

l'ouverture de laquelle il y a une petite pointe qui ſert d'aiguille ou de point fixé, pour remarquer de combien on le fait tourner à chaque fois qu'on veut regler la Montre. Par exemple, quand elle retarde, & qu'on veut la faire aller plus vîte, on tourne le petit Cadran du même ſens qu'on tourneroit l'aiguille des minutes ſur le grand Cadran, pour la faire avancer; & pour faire retarder au contraire, on tourne le petit Cadran du même ſens que l'on reculeroit en arriere l'aiguille des minutes ſur le grand Cadran.

Il faut obſerver qu'on ne doit tourner l'aiguille ou le petit Cadran du Coq, que de l'épaiſſeur d'un liard *à* chaque fois que l'on veut avancer ou retarder la Montre; encore faut-il tourner de moins en moins à meſure que l'erreur diminue.

Suivant ce qui a été dit au ſecond Article, la Montre ſera bien reglée, lorſqu'elle n'avancera ou ne retardera que de deux minutes en 24 heures.

On ne doit point tourner l'aiguille du Cadran du Coq d'une Montre, pour la faire avancer ou retarder, qu'on ne ſoit certain de ſon erreur, car ſi elle alloit bien depuis trois mois, & qu'elle ſe trouvât déreglée de quelques minutes, à cauſe de quelques exercices violents qu'on auroit fait, comme d'avoir couru la poſte, &c. Il ſuffira de la remettre à l'heure par les aiguilles du grand Cadran; la raiſon de cela eſt qu'une Montre ne peut aller juſte lorſqu'elle eſt fort agitée.

Un homme doit porter ſa Montre dans un gouſſet peu profond; un femme doit avoir une chaîne courte à la sienne, parce que l'un & l'autre en marchant agitent leurs Montres à proportion qu'elles approchent de leurs genoux; il ſuit de là, qu'une Montre ſeroit placée parfaitement, ſi elle étoit immédiatement au-deſſus de l'articulation de la cuiſſe.

Une Montre doit être portée dans le gouſſet, de maniere que le Cadran ſoit tourné en dehors du corps, parce que les Montres bien faites ſont reglées ſur le plat, & que c'eſt dans cette ſituation qu'une Montre ſe trouve, lorſqu'elle eſt dans le gouſſet d'un homme aſſis.

Lorſqu'on ceſſe de la porter, on doit la pendre à un clou, parce que ſa peſenteur la tient toujours dans la même direction, & qu'alors le balancier ſe trouve dans la ſituation la plus avantageuſe, tant pour la durée de la Montre que pour ſa juſteſſe.

Quoiqu'il ſoit impoſſible qu'une Montre ſoit conſervée dans le même degré d'air, il faut faire en ſorte de l'en approcher autant qu'il eſt poſſible, afin de conſerver la même liquidité de l'huile; pour cette raiſon, ſi un homme quitte la sienne pendant l'hiver, il doit la pendre près de la cheminée, afin de lui procurer une chaleur approchant celle de ſon gouſſet.

Une Montre ne doit être ouverte ni laiſſée dans un lieu où il y ait de la pouſſiere: il eſt bon de la garantir de la poudre *à* poudrer & de l'haleine.

Si une Montre à répétition marque une heure, & qu'elle en répéte une autre, il ne faut que tourner l'aiguille des heures, & la mettre ſur l'heure & le quart qu'elle aura répété.

Il eſt dangereux de tourner les aiguilles d'une répétition pendant qu'elle ſonne.

Si on veut ſe ſervir d'un Cadran à Bouſſolle pour regler une Montre, il faut tracer une ligne méridienne ſur un Plan horiſontal, pour en diriger le côté.

Le mouvement journalier du Soleil paroît tantôt plus vîte, & tantôt plus lent; cette inégalité peut devenir ſenſible, en certains mois de l'année, par rapport à une Montre très-bien reglée, & miſe à l'heure ſur le Soleil. Afin qu'on n'attribue pas à la sienne l'inégalité du Soleil, j'ai dreſſé la Table ſuivante, dans laquelle ſont marqués les mois, où l'équation du Soleil eſt au moins de ſix minutes: je n'ai point marqué les autres à cauſe qu'une moindre inégalité dans cet Aſtre ſe doit compter pour zéro, par rapport à la juſteſſe qu'on doit attendre d'une Montre.

TABLE.

En Décembre le Soleil retarde, depuis le premier juſqu'au 31, de 14 minutes.

En Janvier il retarde, depuis le premier juſqu'au 31, de 10 minutes.

En Mars il avance, depuis le premier juſqu'au 30, de 9 minutes.

En Avril il avance, depuis le premier juſqu'au 30, de 7 minutes.

En Juin il retarde, depuis le premier juſqu'au 30, de 6 minutes.

En Août il avance, depuis le premier juſqu'au 31, de 6 minutes.

En Septembre il avance, depuis le premier juſqu'au 30. de 10 minutes.

Uſage de la Table.

Premier Exemple. On a mis ſa Montre avec le Soleil le premier Décembre. Le 31, le Soleil ayant retardé de 14 minutes, la Montre paroîtra avoir avancé de la même quantité de minutes: il ſuffira de la remettre avec le Soleil, puiſqu'elle n'a fait que ce qu'elle devoit faire.

Second Exemple. On a mis ſa Montre avec le Soleil le premier Avril, & le 30, le Soleil ayant avancé de 7 minutes, la Montre paroît avoir retardé d'autant; il ſuffit de la remettre avec le Soleil, puiſqu'elle n'a fait que ce qu'elle devoit faire; ces deux exemples peuvent ſervir pour les autres mois.

Remarque Premiere.

J'ai dit ci-devant qu'en général une Montre eſt bien reglée lorſqu'elle n'avance ou retarde que de 2 minutes en 24 heures, & cela pour fixer un terme de juſteſſe que je crois le meilleur en général; cependant il ſeroit fort difficile d'en faire aller une médiocre de même, & l'on pourroit avec raiſon ſe contenter ſi ſon erreur n'excédoit pas 2 ou 3 minutes. Mais il n'en eſt pas de même d'une bonne, ſur-tout lorſqu'il y a peu de temps qu'elle a été nettoyée; car en ce cas je crois qu'elle pourroit aller à une ou demi-minute près par jour pendant l'Eté; mais en Hyver il faudroit lui paſſer la minute, & peut-être plus dans les fortes gêlées, à cauſe qu'on s'approche quelquefois fort près d'un grand feu, dont l'action l'échauffe néceſſairement, ſoit qu'elle ſoit dans le gouſſet ou à la ceinture; alors ſi on vient à la quitter, & qu'on l'accroche dans un lieu expoſé au froid, il eſt comme impoſſible que ſon mouvement ne ſoit un peu changé par ces deux états, qui ſont diamétralement oppoſés.

Remarque Deuxieme.

Ceux qui conduiſent les Horloges publiques, les remettent avec le Soleil à leur volonté, les un tous les 10

ou 12 jours, les autres de 15 en 15 ou du moins de mois en mois. Cette méthode de remettre les Horloges avec le Soleil en différens jours, cause une partie de l'intervalle qu'on remarque ordinairement entre la même heure qu'elles sonnent.

De là on peut tirer ces deux conséquences; la premiere, que si une Montre a suivi une Horloge publique plusieurs jours de suite, & qu'après elle se trouve différer de quelques minutes, il faut considérer si l'Horloge qu'elle a suivi n'a point été remise avec le Soleil.

La deuxieme, que puisqu'on remet les Horloges avec cet astre deux ou trois fois par mois, il est bon aussi d'y remettre les Montres.

Remarque Troisieme.

A côté du Coq de mes Répétitions est une petite aiguille bleue, dont le bout répond à des divisions gravées entre deux petits arcs de cercle, à l'extrémité desquels sont une L & un V. L'usage de cette aiguille est de servir à faire aller la sonnerie plus vite ou plus lentement. Pour cela l'on fait entrer sur son arbre qui est quarré, le bout de la clef, & on la tourne du côté de L. pour faire sonner plus lentement, ou du côté de l'V. pour faire sonner plus vîte.

Une Montre qui est bonne, va ordinairement bien aussi long-tems que l'huile se conserve à ses pivots; mais quand une fois elle s'en est évaporée, soit par l'action de l'air, soit par celle de la chaleur du gousset, ce qui arrive quelquefois au bout de trois ou quatre ans au plus; alors elle tombe en usure, ses pivots se rouillent & rongent leurs troux. En ce cas-là, elle s'useroit plus en six ou sept ans, qu'elle ne le seroit en cinquante, si comme à l'ordinaire, on la nettoyoit tous les deux ou trois ans.

SOLUTION de la Douzieme & Treizieme Question d'Arithmétique, proposées dans la Gazette du 6 Janvier.

Il sera dû au Maçon, pour la façon du Puits, lorsque les 25 Toises de profondeur seront achevées, 912 liv. 10 s.

Le premier des quatorze payements qui doit être fait sur la somme de 3678 liv. 10 s. de la maniere exprimée en la treizieme Question, sera de 233 liv. 10 s.

AVERTISSEMENTS.

Joseph Laurain avertit le Public, qu'il a acquis par Contrat, devant Me. Meziere & son Confrere Notaires, de M. Landriaux, une Terre située *à* l'Isle Jesus, sur la Riviere des Prairies, de deux arpens de front, sur quarante arpens de profondeur, joignante d'un côté *à* Pierre Taillefert, & d'autre côté à André Lafontaine. Si quelqu'un prétend sur ladite Terre quelques droits de propriété ou autres, il est requis d'en donner avis audit Me. Meziere, dans un mois de cette date; passé lequel temps il sera déchu de sa prétention.

A Montréal, le 19 Mars 1779.

A Vendre de Gré à Gré,

La Seigneurie d'Aillebout, ensemble les Isles Islettes, dites Carillon, & battures adjacentes, laquelle Seigneurie a 2 lieues de front sur 4 de profondeur, à prendre du bas du long Sault de la grande Riviere, en descendant le lac des deux Montagnes; il y a dans les Isles Carillon quantité de foin, une place sur la riviere du Nord, des plus avantageuses pour un moulin à scie qui a déjà été fait avec la plus grande réussite, une exploitation très-facile de bois de chêne; s'adresser pour ample information à Mr. de SAINT-OURS, à Montréal.

ENIGME.

De mon malheureux sort admirez les rigueurs.
Dans une terre étrangere,
Pour me donner le jour on poignarde mon pere.
Quoique formé de ses pleurs,
Frappé, brisé de coups, bientôt on m'empriſonne.
Mais ô comble de malheurs!
Tel qui porte la couronne,
Fait ouvrir ma prison pour me livrer aux feux.
Au bruit confus de chaînes, & de vœux,
On m'élance soudain dans ma prison ardente:
Souvent autour d'un mort dans cet état affreux,
On me promene, on me tourmente.
Toutefois en mourant je sors de ma prison,
Et je fais les honneurs d'une fête éclatante.
Des Disciples d'Appollon,
On prétend que je suis la fortune ordinaire;
Mais alors, cher Lecteur, je ne suis plus matiere,
Je n'en ai que le nom.

LOGOGRIPHE.

Au culte du Très-Haut, Lecteur, je dois mon être.
Combine mes neuf pieds, & tu verras paroître
De l'Arabie heureuse un des riches trésors,
Qui tempere mes feux, & sert d'ame à mon corps:
Le mobile des cœurs, que tout le monde adore:
Une fleur, l'ornement de l'Empire de Flore:
La fameuse cité de l'un des plus saints Rois:
Deux instrumens, dont l'un fait grand bruit dans les bois,
L'autre prépare un lit au soutien de ta vie:
Un Grec fourbe & rusé qui trahit sa Patrie:
Celui qui le premier a planté le sarment:
Un petit fruit vermeil, aigre-doux, succulent:
Le mot qu'à son Amant dit une fille sage;
L'Envoyé du saint Pere, un cruel Empereur,
Ce qui brise les flots de la mer en fureur,
L'animal qui sauva Rome d'un dur ravage:
D'un volatil, enfin, le précieux ouvrage.

DIALOGUES entre un ENFANT *& ſon* GOUVERNEUR.

Suite du

SECOND DIALOGUE.

LE MENTOR.

Il faudra pourtant que vous ſubissiez le joug du métier d'ordonnateur, & le ſort par conſéquent d'avoir des millions de maîtres. Mais pour le préſent ce ſeroit d'être libre que vous désireriez. A cet égard n'étoit le beſoin de dîner & l'incertitude ſur cet article, qui eſt le premier de tous, l'homme le plus pauvre & le plus dénué ſeroit ſans contredit le plus libre.

L'ENFANT.

Je vois bien qu'il faut devenir raiſonnable par force, & j'eſpere que je le deviendrai. Mais puiſque vous m'avez ramené à cet homme en peine de ſon dîner, je l'étois l'autre jour ou à peu-près quand nous avons trouvé ce nouveau compagnon. Comment, je vous prie, celui-ci ſera t-il mon maître ?

LE MENTOR.

Il l'a déja été ſi vous vous en ſouvenez, par votre raiſonnable condeſcendance; car vous lui avez laiſſé prendre de votre lait, & vous avez raiſonné avec lui pour lui faire comprendre qu'il valoit mieux pour lui vous aider dans votre travail paſtoral, *à moitié ſoins & moitié profits*, que de tuer ces bêtes, & ſe retrouver après à la merci de l'aventure du métier de chaſſeur.

L'ENFANT

Eh bien qu'arrivera-t-il de là ?

LE MENTOR.

Il arrivera que vous deviendrez compagnons, c'eſt-à-dire, participants aux mêmes ſoins & au même travail, comme auſſi au profit qui en réſulte.

L'ENFANT.

Je vous ai déja dit que je n'étois pas en peine que chacun ne travaillât de ſon mieux, mais j'ai grand peur qu'il ne veuille dîner deux fois, tandis que je ne dînerai qu'une.

LE MENTOR.

Vous avez là des peurs d'avarice autrement de cupidité, prenez garde *à* ce penchant-là il gâteroit tout.

L'ENFANT.

Quoi donc eſt-ce que cet inconvénient n'a pas d'apparence.

LE MENTOR.

Non pas ſelon moi, car il ſuppoſe de la miſere, & un état de choſes où chacun craint de manquer.

L'ENFANT.

Franchement ne diroit-on pas que nous ſommes déja bien riches ?

LE MENTOR.

Entendons-nous : vous manquez encore de beaucoup de choſes très-certainement ; mais ces choſes ne ſont pas à votre portée. Non-ſeulement vous ne les *avez* pas, mais vous n'en avez pas même d'*idée*. Ainſi elles ne ſont point *à* partager, & pour le préſent elles n'entrent point encore dans l'objet de votre aſſociation ; ainſi il n'eſt pas queſtion de tout cela. A l'égard de ce que vous avez, *à* ſçavoir du lait, vous en avez en abondance, & ce ne pourroit être qu'une cupidité aveugle qui vous fit meſurer la faim de votre camarade, de même que ſa ſoif quand il vient boire au même ruiſſeau que vous.

L'ENFANT.

Quoi mon bon ami, l'abondance eſt le moyen d'éviter les querelles ?

LE MENTOR.

Oui mon Prince, dans l'état de nature du moins, car dans l'état de ſociété dépravée par les inſtitutions humaines aveugles, c'eſt-*à*-dire, contraires *à* l'ordre de la nature, les choſes ont bien changé de face, mais nous n'en ſommes pas-là.

L'ENFANT.

Mais ſi l'abondance fait ceſſer le travail auſſi ?

LE MENTOR.

Non pas, car il la faut perpétuer cette abondance, & puiſque le pâturage nous a déja manqué une fois, nous ſentirons qu'il peut nous manquer deux, & voilà d'abord un travail pour nous aſſurer de bons dépaitres qui ſe ſuccédent.

L'ENFANT.

Fort bien, mais je ſuppoſe que nous ſoyons en ſureté de ce côté là, nous n'aurons donc plus rien à faire ?

LE MENTOR.

Je vous le demande, ſi vous trouvez votre abri bien commode, votre vêtement bien complet, tous vos beſoins bien remplis.

L'ENFANT.

Eh bon Dieu ! dans quelle multitude de nouveaux ſoins vous me jettez tout-à-coup.

LE MENTOR.

Point du tout, le ſoin de trouver un abri n'eſt point nouveau pour vous.

L'ENFANT.

Oui, Mais je ſuppoſe qne je trouve un bon pâturage & point d'abri qui en ſoit à portée, maintenant que nous voilà deux, nous pourrions bien tâcher de nous en faire un.

LE MENTOR.

Et avec quoi s'il vous plait ?

L'ENFANT.

Avec des branches d'arbre que nous caſſerous, que nous enfoncerons dans la terre, & que nous treſſerons en berceaux, car tout cela ſe fait aujourd'hui & a commencé une fois.

LE MENTOR.

C'eſt au commencement que nous en ſommes, & il faut partir de-là. Je vous accorde qu'en tirant tous les deux de toutes vos forces ſur une groſſe branche d'arbre, vous veniez à bout de la rompre & de la détacher : mais qu'en ferez-vous après, pour commencer une cabane ; il faut piquer cette branche dans la terre ; pour cela il l'a faut épointer, & vous n'avez ni couteau, ni outils pour cet ouvrage.

(à continuer.)

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 7 AVRIL.

A Messieurs les Juriſconſultes de Québec.

Messieurs,

DANS la Feuille du 17 Mars j'avois propoſé une Queſtion aux Juriſconſultes de Montréal, aucun d'eux n'a daigné m'inſtruire; j'ignore si ce dedain eſt l'effet de l'ignorance ou de la préſomption. Je vous adreſſe, Messieurs, & j'eſpére que vous recevrez (ſans vous offenſer de la liberté que j'ai pris) une Queſtion à laquelle je ſuppoſe qu'un ou quelqu'un voudra répondre. Je ne me fie pas à mes lumieres, & je n'ai oſé doner mon opinion avant de conſulter des homes plus ſavans que moi.

Par une regle de Cour & du conſentement des Parties, furent només quatre Arbitres dans la cauſe entre François Ribot de Londres, repréſenté par Lees ſon Procureur, & Pierre Ducalvet de Montreal, Ecuyer; & le temps auquel leſdits Arbitres devoient faire leur rapport, étoit fixé au 4 Février: il vous ſera aiſé de connoître l'irrégularité (ſuivant moi) de cet Avis arbitral, remis en Cour le 27 de Mars ſuivant. Dont Copie.

EXTRAIT de l'Avis arbitral, dépoſé au Greffe de la Cour des Plaidoyers Communs du Diſtrict de Montréal, Province de Québec.

COMME à la Séance de la Cour des Plaidoyers Communs, tenue à Montréal devant Guillaume Owen & Edouard Southouſe, Ecuyers, Juges de ladite Cour le 18me jour de Mars 1778, il parut une cauſe dans laquelle Jean Lees, Procureur de François Rybot de Londres étoit Demandeur, & Pierre Ducalvet de Montréal, Ecuyer; & fut les dire il fut alors du conſentement des deux Parties, de celui de leurs Conſeils & de leurs Avocats, paſſé une regle ou Ordre de la Cour, pour que l'examen, l'appurement & liquidation de tous comptes & affaires que leſdites Parties aient jamais eu enſemble auparavant, fuſſent ſoumiſes en Arbitrage; en conſéquence de quoi le Demandeur a nommé Mrs. Jean Grant & Guillaume Kay de ſa part, & le Défendeur a nommé Mrs. Pierre Boutheillier & Jean Bernard pour lui; & la Cour, à la requête & du conſentement des Parties, a nommé Monſieur Jacob Jordan comme cinquiéme Arbitre; & en cas que trois deſdits Arbitres premiérement nommés ne s'accordent pas, alors ledit M. Jacob Jordan ſera comme cinquieme Arbitre & appelé à cet effet, & que la Sentence de trois deſdits cinq ſera valide, & ſeroit remiſe en Cour le 20 Avril alors prochain. Et en conſéquence de divers Ordres ſubſéquens de ladite Cour par le conſentement des Parties, le temps dans lequel leſdits Arbitres devoient remettre leur Sentence arbitrale, a été prorogé juſqu'à la premiere Séance de ladite Cour du mois de Février 1779.

Maintenant; Nous ſoussignés Jacob Jordan, Jean Grant & Pierre Boutheillier, en conformité audit Ordonné ou Regle de Cour pour cet effet; ayant examiné les Comptes, les Preuves, les Allégués & Réponſes deſdites Parties, qui regardent les objets en diſpute, & les ayant considerés d'un bout à l'autre: Nous avons Sentencié, ORDONNE' & adjugé que ledit P. Ducalvet, Ecuyer, doit paver ou faire payer à Jean Lees comme Procureur dudit François Rybot, la ſomme de Mille cinq cens quinze livres dix-huit chellings & dix deniers ſterling, monoie de la Grande Bretagne, étant la ſolde de compte que nous trouvons lui être dûe équitablement, & la ſomme de Six cens six livres ſept chellings ſept deniers ſterling, pour intérêt ſur icelle juſqu'au jour de la date des préſentes, leſquelles deux ſommes enſemble ſe montent à Deux mille cent vingt-deux livres six chellings cinq deniers, à être payé audit Jean Lees ou ſon Procureur, le premier jour de Mars prochain, à la maiſon de M. Hughes Ferris, ſiſe à Montréal ſuſdit, entre dix heures & deux heures dudit jour. Et auſſi de faire délivrer ou livrer audit Jean Lees, quinze caiſſes de vitres, & deux pieces de ſoierie, faiſant partie des marchandiſes embarquées par ledit François Rybot, pour le montant deſquelles nous avons fait déduction audit Pierre Ducalvet; ſur le payement d'iceux: nous Prononçons & ORDONONS que ledit Jean Lees délivrera audit P. Ducalvet, Ecuyer, toutes & chacune des Lettres de Change, Promeſſes ou autres ſûretés qu'il peut avoir en ſa poſſeſſion, données ou acordées par ledit Pierre Ducalvet audit François Rybot ou à toute autre perſone pour ſon compte; & de plus qu'il lui paſſera une Obligation conjointement avec quatre bonnes & ſuffiſantes Cautions qui devront

être approuvées par ladite Cour des Plaidoyers Communs, pour la somme pénale de Quatre mille livres, de garantir de tout trouble & indemniser ledit Pierre Ducalvet, de & contre toute réclamation, demande ou compte quelconque dû audit François Rybot, pour ou en vertu d'aucun Billet, Promesse ou Sûreté qui pouroient n'être pas entre les mains dudit Jean Lees, ou qui pourroient être restées ou écartées, ou transportées à aucune autre personne quelconque, de façon *à* garantir pleinement & indemniser ledit Pierre Ducalvet & ses héritiers, jusqu'à ce que le statut de prescription les aura rendu nuls, tant en Europe que dans cette Province; & qu'après cela lesdites Parties se doneront quitance générale réciproquement l'un à l'autre de toute prétention & demande quelconque.

En foi de quoi nous avons signé & scellé les Présentes, le trois Février Mil sept cent soixante-dix-neuf.

Copie véritable. *Signé* WALKER, *Greffier.*

Signé { JACOB JOURDAN. J. GRANT. P. BOUTHEILLIER.

Telle est mon opinion, fondée sur celle de Domat & Ferriere.

1°. Le pouvoir des Arbitres étant limité au 4 Février, passé le jour ils ne sont plus Arbitres, & tout ce qu'ils font dans la Cause est nul. Dans son Traité des Loix Civiles, Liv. I. Section 2, il dit " que les Arbitres doivent rendre leur Sentence dans le temps reglé, & elle seroit nulle si elle étoit rendue après ce temps expiré; car leur pouvoir est alors fini, & ils ne sont plus Arbitres: son sentiment est fondé sur la Loi qui dit, *si ultra diem Compromisso Compromissum judicatum est, Sententia nulla est.*

Ferriere tient la même opinion, fondé sur la Loi 21. Par. 8. & ajoute qu'à moins que du consentement des Parties le temps n'ait été prorogé, les Arbitres doivent rendre leur Sentence dans le temps fixé à peine de nullité.

Suivant moi, les Arbitres n'ayant point remis leur Sentence au jour fixé, elle doit être regardée comme non faite, & les Parties au même état qu'elles étoient avant, sauf à eux à confirmer le pouvoir des Arbitres si bon leur semble.

2°. Moyen de nullité après avoir consulté les Auteurs. L'Avis Arbitral est daté du 3 Février, & il est prouvé qu'un des Arbitres étoit ce jour à cinq lieues, & n'a jamais paru à cette décision: or, suivant les Loix il est nécessaire qu'ils soient tous présens quoi qu'ils ne soient pas tous du même avis. Domat, L. I. Section 2. Art. 5. „ dit que s'il y a plusieurs Arbitres, ils ne pouront „ rendre leur Sentence sans que tous voient le Procès „ & le jugent ensemble; & quoique la pluralité eût „ rendu la Sentence en l'absence d'un de ceux qui „ étoient nommés, elle seroit nulle; car l'absent de„ voit être du nombre des Juges, & son sentiment „ auroit pu ramener les autres à un autre Avis." Il apuie son sentiment sur la Loi 17. Par. 2. *Si plures sunt qui arbitrium receperunt nemo unus cogendus erit Sententiam dicere sed aut omnes aut nullus.* Celse, au 2. Liv. des Digestes, dit „ que sans la présence de tous, *Sen„ tentia nihil valet.*" Ferriere suit la même opinion; & la Loi 17. ci-dessus citée, dit „ *atque adeo requiri„ tur ut omnes judicent aut nullus.*"

3°. Moyen de nullité (suivant moi) il est inoui que des Arbitres emploient le mot *Ordoné*, c'est le premier exemple.

4°. Moyen. Le délai acordé pour le payement des sommes dont ils tienent le Défendeur reliquataire, n'étant pas en leur pouvoir de le faire.

5°. Moyen. Ce délai est fixé au premier Mars, & leur Avis (ou pour me servir de leur terme) ORDONNANCE, n'a été remise que le 27 du même mois; quelle contradiction?

6°. Moyen. Le Surarbitre ne devoit assister qu'autant qu'il y auroit division; au contraire il a lui-même dirigé toutes les opérations en l'absence d'un ou plusieurs des Arbitres.

Il est plusieurs autres moyens de nullité; mais la Feuille ne suffiroit pas, celles-ci m'ont paru plus que suffisantes. On se propose de doner au Public, un Mémoire complet des différentes Correspondances & Actions réiterées qui ont doné lieu à la Cause. La matiere étant compliquée, il faut du temps pour la mettre dans un jour clair. Il s'agit dans le moment présent de savoir seulement si l'Avis Arbitral doit avoir lieu & sortir son effet. Telle est mon opinion. La Cour n'eut pas dû même le recevoir, par les raisons susdites, *à* plus forte raison ne doit-il pas être homologué.

Je me flate, Messieurs, que vous voudrez me doner votre opinion; je peux errer, & je serois mortifié d'induire quelqu'autre en erreur. J'ai l'honneur d'être, Messieurs,

V. T. H. S.
TRANQUILLE.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

Pourquoi tranquile Spectateur
Toujours user de raillerie,
N'êtes vous pas un peu flateur?
Avouez-le? je vous en prie!
Vous me louez très-poliment;
Mais votre dernier compliment
Ne me paroît pas trop sincere:
Vous réclamez mon savoirfaire,
Vous, dont l'esprit, par fois railleur,
Embrasse tout dans sa carriere,
Et qui toujours sortit vainqueur
Du combat d'un amas d'Auteurs
Que la Gazete fait éclôre.
Et par un triste enchaînement
Nous les voyons dès leur aurore
Se replonger dans le néant.
Mais vous, ô Spectateur tranquille,
Qui comme eux n'êtes pas fragile,
Je vous revois sur l'horison,
Quel regret pour les Plagiaires
Qui prétendoient se faire un nom
Par des larcins, souvent proſperes
Dans ce Climat, où le savoir

Eſt condamné par l'ignorance ;
Divinité, dont le pouvoir
Vient des préjugés de l'enfance....
Mais quel ſujet vais-je traiter ?
Ma Muſe changeons de langage :
Prétendez-vous de diſſiper
Des préjugés l'épais nuage ?
Eh ! pourquoi non ? — y penſez-vous !
Dans le moment mille jaloux
S'oppoſeroit *à* votre ouvrage.

L'INGENU.

A celui qui vouloit paſſer pour Auteur des Stances Irrégulieres, dans la Feuille du 24 Mars dernier.

Quel eſt ce faux Auteur, ce Poete emprunté,
Qui blâme les plaiſirs de la vive Jeuneſſe ?
Dit-il comme ce Roi * que *tout eſt vanité*,
Au moment qu'il ſentit le poids de la vieilleſſe.
Voilà des vils mortels le dégoût affecté !
Ils condamnent les jours conſacrés à l'ivreſſe,
Ces jours où le déſir leur inſpiroit ſans ceſſe,
De cueillir mille fleurs qu'offre la volupté.
Rigoriſtes outrés, quand la ſage Nature
Vous acordoit jadis ces plaiſirs ſans meſure,
Devez-vous être ingrats envers elle en ce jour ?
Elle verſa ſur vous ſes biens en abondance,
Et vous vous diſpenſez de la reconoiſſance !
Oh ! le noble retour.

* *Salomon.*

L'INGENU.

A M. C. P.

De douze Vers eſt la gageure ;
Mais j'aurois pu de mon cerveau
Avec un de plus je le jure,
Tirer déſormais un Rondeau.
Dès que l'on perd, le vrai mérite
Eſt de payer. Le rare choix !
De même envers vous je m'aquite
Contre l'uſage Québecois.
Que ne puis je ainſi ſatisfaire
La moitié de mes Créanciers ?
Qui ſont auſſi durs que l'acier,
Ce que jamais je n'aimois guère.

J'AI PERDU.

AVERTISSEMENTS.

A Louer tout préſentement.

Une Terre de trois arpens de frond, ſur trente-trois de profondeur, ſiſe *à* Ste. Catherine, ayant deux Vergers ; garnie d'animaux, avec une jolie Maiſon.

Il faut s'adreſſer *à* M. Foucher, Ecuyer, Avocat *à* Montréal, qui en faira un juſte prix.

Montréal, le 5 Avril 1779.

Joſeph Laurain avertit le Public, qu'il a acquis par Contrat, devant Me. Meziere & ſon Confrere Notaires, de M. Landriaux, une Terre ſituée *à* l'Iſle Jeſus, ſur la Riviere des Prairies, de deux arpens de frond, ſur quarante arpens de profondeur, joignante d'un côté *à* Pierre Taillefert, & d'autre côté à André Lafontaine. Si quelqu'un prétend ſur ladite Terre quelques droits de propriété ou autres, il eſt requis d'en donner avis audit Me. Meziere, dans un mois de cette date ; paſſé lequel temps il ſera déchu de ſa prétention.

A Montréal, le 19 Mars 1779.

A Vendre de Gré à Gré,

La Seigneurie d'Aillebout, enſemble les Iſles Iſlettes, dites Carillon, & battures adjacentes, laquelle Seigneurie a 2 lieues de frond ſur 4 de profondeur, à prendre du bas du long Sault de la grande Riviere, en deſcendant le lac des deux Montagnes ; il y a dans les Iſles Carillon quantité de foin, une place ſur la riviere du Nord, des plus avantageuſes pour un moulin à ſcie qui a deja été fait avec la plus grande réuſſite, une exploitation très facile de bois de chêne ; s'adreſſer pour ample information à Mr. de SAINT-OURS, à Montréal.

ENIGME.

Quoique je ſois fort *à* la mode,
Je ne ſuis pas propre en tout tems :
Fait pour le commerce des gens,
Je le rends ſouvent incommode.
Honnête, poli, complaiſant,
Le beau monde, eſt mon élément :
Mais enfin devenu complice
Du menſonge & de l'artifice ;
Aujourd'hui la mauvaiſe foi
N'eſt qu'un ſynonyme avec moi.
Garde-toi de mon éloquence
Et de mon langage étranger :
Je ne ſuis rien qu'en apparence,
Comme le vent, je luis léger.

LOGOGRIPHE.

Dans un ſens, quand tu veux, je puis être à ta table,
Dans une autre, ſouvent aimable,
Lecteur, Iris me connoît bien,
J'ai fait plus d'une fois ſon plus doux entretien
Dans trois de mes ſix pieds, ſans détour je te donne
Un Hôte que n'aime perſone ;
Auſſi le ſent-on en tout tems
Très-incommode & malfaiſant.
Joins les deux pieds ſuivans, & tu veras ma mere.
Dérange maintenant, voici nouveau myſtere :
Tu vois ſans peine un raviſſeur,
Ennemi des Troupeaux, des Bergers la terreur ;
Ce qu'on voit *à* l'oiſeau naturel, néceſſaire,
Où bien de maintes gens l'acte trop ordinaire :
Vaſe *à* mettre de l'eau, du vin, ſi tu le veux,
(Le dernier vaudra toujours mieux.)
La portion d'un héritage,
Qui vient *à* quelqu'un en partage :
Un vent fâcheux, ah ſi ! qui frappe un de nos ſens :
Mais j'en dis trop pour des Sçavans.

DIALOGUES entre un ENFANT *& son* GOUVERNEUR.

Suite du

SECOND DIALOGUE.

L'ENFANT.

Nous chercherons un endroit où la terre soit bien molle, & faute d'autre moyen, nous épointerons & durcirons notre bois en le brûlant par le bout.

LE MENTOR.

Vous le brûlerez, dites-vous, & où prendrez-vous du feu, & qui vous a enseigné le moyen d'en faire ?

L'ENFANT.

Oh mon ami, mon bon ami, je tombe dans le néant, je m'y perds, & je renonce à tout mon Ouvrage. Quoi mon ami, pas même du feu ; quoi l'art de faire du feu fut autrefois une découverte des hommes. Quoi si l'on laissoit par négligence éteindre tous les feux, nous n'en aurions plus.

LE MENTOR.

Aujourd'hui la perte seroit petite : vous voyez que chaque coup de fusil est la création pour ainsi dire d'un nouveau feu, & pour en avoir tout-à-l'heure dans votre chambre, il n'y auroit qu'à battre le briquet, c'est-à-dire, un bout d'acier contre un caillou qu'on appelle pierre à feu, parcequ'on en tire aisément des étincelles, ces étincelles s'attachent à de l'amadou, matiere fort séche & fort combustible, & de là le feu peut se communiquer à tout. Vous avez tout cela sous les yeux & vous ne l'avez pas remarqué, parce qu'il est trop commun. Mais toutes ces inventions sont des résultats de la longue expérience humaine, & c'est à nous à commencer maintenant ces expériences là.

L'ENFANT.

Et par où donc commencer ? car je vous l'ai dit, je suis découragé.

LE MENTOR.

Posez en fait d'abord que l'homme & son expérience n'ont fait que se perfectionner par l'intelligence & l'application. Quant aux découvertes, elles ont toutes été l'effet du hazard, mais la nécessité rend l'homme très attentif à tout examiner, à tout recueillir & à profiter de tout.

L'ENFANT.

Mon bon ami, voici encore un article qui ne me sortira pas de la mémoire, car il fait comme une révolution en moi.

LE MENTOR.

Et quel fut l'autre je vous prie ?

L'ENFANT.

L'autre fut la leçon que je suis homme, & la démonstration effrayante dont vous l'avez accompagnée.

LE MENTOR.

Et maintenant quelle est la sorte de révolution que vous avez éprouvé ?

L'ENFANT.

Celle je crois qu'éprouveroit un aveugle de naissance, auquel on ouvriroit tout-à-coup les yeux. L'habitude de profiter de toutes les choses dont nous sommes environnés, m'avoit empêché de penser jamais à la maniere dont elles nous sont venues. Maintenant je vois que tout est beau, que tout est bien, que tout est le fruit des travaux, des sueurs, des privations & des peines sans nombre des hommes qui nous ont précédés.

LE MENTOR.

Quand vous aurez l'usage de la vue, vous connoîtrez encore ce qu'il en coûte aux hommes de notre tems, à ceux qui comme vous sont enfants de Dieu & de la nature, à vos freres, à ceux enfin qui vous sont & seront confiés.

L'ENFANT.

Ce coup d'œil ne fera que confirmer & accroitre le sentiment qui m'occupe actuellement, & qui est l'effet de la révolution dont je vous ai parlé.

LE MENTOR.

Et quel est-il ce sentiment ?

L'ENFANT.

C'est de respecter & de ménager tout, comme me sentant indigne de consommer le fruit de tant d'apprêts & de peines.

LE MENTOR.

Ce que je vois à cela, mon cher Prince, c'est que notre science & cette étude qui vous étoit nécessaire autrefois, vous devient indispensable à présent ; sans quoi ces commencements n'auroient fait que vous jetter dans des inquiétudes, & il faut poursuivre jusqu'au bout pour vous en tirer.

L'ENFANT.

Et comment des incertitudes menent-elles à une assurance ?

LE MENTOR.

L'ignorance ne s'enquiert de rien, le commencement de la science nous effraye sur le point dont nous sommes partis, & sur celui où nous devons arriver ; son terme est de nous éclairer sur toute notre route, de nous résigner sur les bornes de notre intelligence, comme étant marquées du doigt de l'Eternel, & de nous satisfaire sur l'emploi de notre tems & de nos jouissances, comme étant l'usage des dons de l'Auteur de la nature, & l'accompliſſement de ses hautes & bienfaisantes vues.

L'ENFANT.

Mon bon ami, je sens que sans vous je ne ferois pas un pas qui ne fût en arriere, mais avec vous j'ai bonne confiance, & je vous prie de me tout apprendre promptement.

LE MENTOR.

Oubliez-vous que nous sommes compagnons dans cette étude, & que si vous alliez si vite je ne pourrois vous suivre ?

L'ENFANT.

Oh que non, vous possédez cette science, ainsi d'avancer ne vous coutera rien ! vous seriez le premier de mes maitres qui m'eût prié d'aller plus doucement.

LE MENTOR.

C'est qu'ils m'ont tous chargé de ce soin, si vous y prenez garde.

(à continuer.)

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

N°. XV. (57) 1779.)

GAZETE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 14 AVRIL.

AU PUBLIC.

IL eſt néceſſaire de faire part de bien des choſes qui concourent à l'inſtruction du Public, & c'eſt à quoi doivent s'atacher tous les bons Citoyens. La conoiſſance générale des actions des individus (d'autant que ces actions ſont oppoſées à l'eſprit de la Société, ou contraire aux mœurs ou uſages) eſt eſſentielle pour corriger bien des abus & preſque tous. Dans la Feuille derniere il a été propoſé une Queſtion au ſujet de l'Avis rendu par les Arbitres, dans la cauſe entre François Ribot & Pierre Ducalvet. L'avis remis en Cour, Pierre Ducalvet a exigé la remiſe des Papiers qu'il avoit produit pardevant les Arbitres, leſquels Papiers reſtoient entre les mains de Pierre Boutheillier, l'un d'eux, & afin de parvenir à les retirer il s'adreſſa à Jean Bernard un des Arbitres auſſi, auquel il les avoit confié. Jean Bernard ſe tranſporta chez Pierre Boutheillier, lequel après avoir mis les Papiers en liaſſe, crut néceſſaire de conſulter un certain Commis que l'on ne conoît pas, & qui n'a aucun intérêt à la Cauſe, n'ayant aucune qualité; ce jeune home s'oppoſa à la remiſe des Papiers. En conſéquence de ſa délibération, Pierre Boutheillier refuſa de les remettre *ſans (dit-il) un Ordre de la Cour.*

Ce refus inconſideré parut ſi extraordinaire & ſi oppoſé aux intérêts de Pierre Ducalvet, qu'il ſe décida, de l'avis de ſon Conſeil, de proteſter & faire proteſter par un Notaire, contre Jean Bernard, pour la remiſe des Pieces, ce qui fut exécuté le 30 Mars dernier. Jean Bernard amena le Notaire chez Pierre Boutheillier pour rendre le Protêt reverſible ſur lui.

Il étoit alors fort aiſé de remettre les Papiers, mais au contraire Pierre Boutheillier exigea un ordre exprès de Pierre Ducalvet, de les livrer à Jean Bernard, ce qu'il fit. Dans l'énumération des Pieces il fut reconnu qu'il en manquoit pluſieurs très-intéreſſantes pour Pierre Ducalvet: Pierre Boutheillier dit qu'il les chercheroit. Mais depuis ce temps, après deux Lettres à lui écrites par Pierre Ducalvet, Boutheillier refuſe & dit n'en point avoir d'autres; cependant le nombre étoit conſtaté dans un état à lui remis.

Les Pieces qui manquent ſont,

N°. 19 & 20, qui prouvent la remiſe d'une ſomme de 29400 liv. 3 d. 1766.

33 & 34, Une Lettre de Change de M. Dechambaut, de 300 liv. Tournois.

35, Une Lettre de M. Mavit, pour remiſe de 66 liv. 6 ſ. 10 d. 1770.

41 & 42, Une Lettre datée de Londres, du 27 Mars 1767.

50, La forme des Billets.

60, Le Compte arbitré par Mrs. Fargues & Renaud.

74, Une Lettre de François Ribot, à Jeniſſon, du 12 Juillet 1766, Piece de la plus grande importance dans cette Cauſe.

Pluſieurs Papiers dans la Procédure contre M. Dubuis.

Diverſes Lettres & Obſervations remiſes à Meſſieurs les Arbitres.

Pourquoi Pierre Boutheillier a-t-il refuſé de remettre les Papiers à la premiere demande? diſant qu'il ne pouvoit les remettre que par ordre de la Cour. Il avoit prononcé, *Ordoné*, même remis l'*Ordoné* en Cour; il n'avoit aucun droit de les conſerver.

Pourquoi à la vue du Protêt a-t-il conſenti d'en faire la remiſe? il reconoiſſoit ſans doute que l'Ordre de la Cour n'étoit pas néceſſaire.

Pourquoi après le Protêt a-t il exigé un ordre exprès de Pierre Ducalvet?

Pourquoi enfin après tant de délais manque t-il, à Pierre Ducalvet, partie des Pieces les plus intéreſſantes? & Pierre Boutheillier, à la demande que l'on lui en a fait, devient-il ſourd & muet? Que le Public refléchiſſe, pour moi j'ai peur d'en trop dire.

PIERRE DUCALVET.

A L'IMPRIMEUR.

Je vous ſerai obligé, Monſieur, de vouloir inſérer dans la Feuille ce qui ſuit.

PIERRE DUCALVET.

J'avois cru juſqu'à ce jour que les Maiſons des Citoyens étoient leur forteresſe, & qu'aucun Malfaiteur ne pouvoit impunément violer les droits de propriété, je me ſuis trompé, ou du moins ai-je lieu de le croire d'après ce qui eſt arrivé dans la nuit du 8 du courant, à deux heures & un quart du matin.

Je fus reveillé par un bruit qui n'étoit pas ordinaire,

je ſorti & vis pluſieurs hommes armés, qui en apparence ayant econu l'impoſſibilité de pénétrer dans l'intérieur de ma maiſon, vu que les contre-vent & portes ſont de fer, ſe vangeoient ſur les baluſtrades de la galerie, leſquels ls ont coupé avec haches ou caſſetêtes, au nombr de 62, & ont commencé par la baluſtrade qui borde a partie de la Maiſon louée à M. le Colonel Campbell; ils fuirent quand je parus (un mal-honête homme n'eſt jamais brave). Ils revinrent à la charge trois fois depuis deux heures & un quart juſqu'à trois heures, mais à la derniere fois s'aperçurent que j'étois au guet, ils ſe retirerent. Il eſt heureux pour ceux qui ont commis une telle violence, que vivant dans la tranquillité, & n'ayant lieu de me méfier de perſone, puiſque je n'ai eu aucune querele avec des individus d'aucune qualité, j'avois négligé de tenir mes armes en état, n'ayant pas même un fuſil ou un piſtolet chargé. Ils ont même levé une tape de cave, & l'ont jetée dans la rue. Ils ont fait un domage considérable par différentes fractions; mais ce n'eſt pas tant la conſéquence du domage que l'intérêt public qui me dirige: car qui eſt celui qui peut dire je ſuis tranquille chez moi. Aussi pour parvenir à conoître les Malfaiteurs, & qu'ils ſoient punis dans la rigueur de la Loi ſuivant l'exigeance du cas, j'offres & promets payer après conviction, à celui qui dénoncera un ou pluſieurs de ceux qui ont enfraint la paix en déruiſant ma propriété, une ſomme de cent Piaſtres d'Eſpagne. Si un ou pluſieurs d'eux étoient découverts, il en reſulteroit à tous les Citoyens & à chacun l'avantage de la ſécurité.

PIERRE DUCALVET.

A L'INSUFFISANT.

Je ſuis bien reconoiſſant pour votre Adreſſe; & la complaiſance que vous avez eu de m'informer de la poſition des deux Rivieres; je ne vous en eus pas doné cette peine ſi la différence de nom par le défaut d'orthographe, car je n'ignorois pas qu'en 1448 ou 50 Chriſtoph Colomb découvrit la Riviere *Orenocus*, habitée par une nation que les uns apelent *Timitivos*, les autres *Tinitivas*, & je crois que mon erreur ne dépendoit que de la prononciation différente.

Quant à la Riviere que vous nomez *Cagdalena*, j'ai travallé pour la découvrir, mais infructueuſement; il eſt vai que je n'ai pas encore ſuivi, mais vous promets de ſuivre votre conſeil: je n'ai point encore conſulté de Cartes Géographiques, mes legeres occupationsne me l'ayant pas encore permis.

JE SUIS JEUNE.

A L'INGENU.

Vous vous y êtes pris très-joliment pour m'engager à vous répondre; j'ai aſſez d'amour-propre pour croire que vous ne penſez pas que je ſois flâteur. Je ſuis perſuad que vous me rendez aſſez de juſtice. Je ne me fais cependant pas une gloire de ce que la plus grande partie des Auteurs du Papier Périodique ont été, *dès leur aurore, replongés dans le néant.* J'ai ri de leur chute; maisce n'eſt pas de ma faute, pourquoi ne combatoient-ils pas plus conſtament, leur perſéverance m'eût *peut-être* ebuté, & j'aurois fui de peur d'être écraſé par les débris de leurs Productions.

Je ſuis flaté que vous n'ayez pas ſuivi le torrent où votre raiſon entraînoit votre verve, car peut-être cela eût-il fait un mauvais effet. Ceci par raport à vous ſeulement, parce que vous euſſiez ſuivi le ſort de l'imprimeur & le mien; on nous menace *d'être mis ſous la preſſe*, le tirage ſeroit un peu dur, car nos os ne ſont point tendres; qu'importe, allons toujours un train honête, que nos enemis rougiſſent de leur acharnement à nous détruire, que notre conſtante fermeté réjouiſſe nos Amis, & vivons dans la tranquillité que procure aux ames bien nées le témoignage certain de la conſcience.

Vous avez agi avec prudence quand vous avez décidé qu'il n'étoit pas poſſible de diſſiper les préjugés de l'enfance; cependant je crois que le temps pourra en diſſiper une partie; les Mœurs changent, & le changement de Mœurs anéantit, ou du moins affoiblit les préjugés. Ce n'eſt pas, à la vérité, l'ouvrage d'un jour; mais nos arriere neveux goûteront cet avantage: il eſt peu d'entre nous qui le conoiſſent. Si vous euſſiez continué, perſone n'eut pu, à la vérité, s'opoſer à votre ouvrage, mais vous euſſiez été anathématiſé; vous êtiez en bon chemin; j'ai couru les mêmes riſques, & je ne m'en ſuis pas tiré tout à fait bragues netes.

Je vous avoue ſans flâterie que le morceau de Poéſie qui ſuit eſt très-bien, tant pour le ſentiment que pour la maniere de l'exprimer; la Poéſie eſt réguliere, il n'y a rien à dire, & la chute eſt belle; cependant je n'entends pas vous dire que vous êtes à l'abri de la critique, bien loin de là: on a déja décidé du plus profond de votre cœur, par ce morceau qui peut-être n'étoit pour vous qu'un effet de l'oiſiveté ou du délaſſement. Ne vous étonez pas de cela c'eſt *la manie* du pays.

A propos, car j'oublie toujours quelque choſe; vous êtes-vous aperçu que depuis quelques ſemaines le Papier Périodique ne produiſoit que peu de choſe: je ne ſais à quoi atribuer cette ſtérilité. Ma chandele s'éteint, bon ſoir.

LE SPETATEUR TRANQUILLE.

AU TRANQUILLE.

De l'Aſſomption, 10 *Avril* 1779.

Monsieur,

Je ſuis mortifié de n'avoir pas eu comunication de la Queſtion propoſée dans la Feuille du 17 Mars; j'y aurois répondu avec plaiſir, mais la derniere m'a été préſentée, & je crois que vous ne dédaignerez pas de la lire; ma diſgrace, cauſe de mon infortune, ne diminue rien de mes connoiſſances & de mes talens, & par égard pour les perſonnes éclairées, ſuivant mon inclination, je vous done mon avis ſans prétendre qu'il doive être exactement ſuivi.

J'ai rougi, je l'avoue, qnand j'ai ſu que la Cour après le terme fixé avoit reçu l'Avis arbitral; j'ai ri quand j'ai vu écrit par des Arbitres, *Ordoné*, j'ai été indigné du pouvoir qu'ils s'atribuoient, d'acorder un terme, j'ai frémi quand j'ai lu que l'Avis arbitral n'avoit été remis en Cour que le 27 Mars; & que cependant, dans la réſolution, le Défendeur devoit payer le premier du même mois. Je dis plus, s'il étoit poſſible qu'une Cour reſpectable homologua un tel Avis arbitral, dans lequel à chaque pas ſe rencontrent des vices, des irrégularités; que dirai-je plus, je m'écrierai ſeulement *ô tempora ô mores.* Je ne pourrai rien ajouter, parce que: *vox hæreret infaucibus*, tant il y auroit à dire,

L'infortuné.

A J'ENTRE EN LICE MOI.

Vous êtes entré en lice vous, parce que mes ocupations m'avoient obligé d'en sortir. Dans la Feuille du 24 vous avez fait écrire un préambule de reconciliation assez drôle ; mais je ne suis pas dupe : la jolie façon d'avouer sa faute, & de proposer une reconciliation. Votre ton ironique m'offense, & le temps de la prétendue reconciliation est passé : rien ne me gêne à présent, & je peux ainsi que vous entrer en lice. Oh ! la plaisante soumission que vous nous faites, vous nous insultez en nous démendant pardon ; vous reconoissez nous avoir ataqué sans ménagement ; mais, dites-vous (avec raison) nous avions donc fait des fautes, puisque vous aviez raison de nous reprendre. Vous nous permetez d'adopter tel système, de faire telle faute, de raisoner le moins bien que nous voudrons, & en même temps vous dites que vous nous ferez la grace de ne pas nous lire. Un home come vous ne mérite aucun ménagement, & pour vous ensevelir dans votre ignorance, je vous dis que *je rentre en lice Moi*, seulement pour vous faire subir le sort de tant d'autres Auteurs. Vous faites tant tous ensemble qu'enfin, au lieu de signer le Spectateur tranquille, vous m'obligez de signer & d'être

TURBULANT.

On propose de souscrire pour l'impression des Ouvrages suivant.

Un Recueil de Mots choisis par Mr. ********. 2 *vol. in*-4°. Deux lignes suffisent pour faire tomber en léthargie, aussi doit-on le lire avec précaution ; la lecture de deux mots par mois suffisant pour procurer un someil tranquille.

La nouvelle Méthode d'un nouveau Tiraqueau qui ne différe du vieux qu'en ce qu'un fit vingt enfans & vingt volumes, & le nouveau n'a fait ni l'un ni l'autre, un *vol. in*-12.

Autre & inconue Méthode, d'enrichir les Mineurs ; c'est un Ouvrage qui coûte à l'Auteur deux mois de travail, & par consequent est d'un grand prix, 2. *vol. in*-4°.

Traité de la Sobriété, augmenté & enrichi par les Observations de plusieurs amis ; comuns ; plusieurs Dames & Demoiselles y ont joint des Notes, un *v. in*-12.

Observations sur la Paresse, l'Ignorance & l'Orgueil ; ce qui s'en suit, &c. 4 *vol. in-folio.*

Je ne vous done pas encore le prix de la souscription ; mais j'avertis, que pour mettre le tout au jour, il faut qu'il se trouve le nombre de deux mille Souscripteurs, & pour ce il faut s'adresser *à* MOI.

AVERTISSEMENTS.

JOSEPH HERAGUE ayant acquis de Louis Rivet, ci-devant résidant à St. Antoine sur la Riviere de Chambly, par Acte passé par Me. Leguay & son Confrere, Notaire, un Arpent de terre de frond, sur quarante de profondeur, par devant à la Riviere Chambly en profondeur à Baptiste Dupré, d'un côté à Ledoux, & de l'autre à Charlotte Chedevergne ; plus deux Arpens trois quart de terre de frond sur dix Arpens de profondeur à la continuation. Ceux qui ont quelque droits, soit par hipothéque ou autrement, sont averti de se présenter au soussigné de ce jour en un mois, dela date des Présentes, faute de quoi ils seront déchus de toutes prétentions. *Montréal*, 12 *Avril* 1779.

LE GJAY.

A VENDRE chez l'Imprimeur

Vendredi prochain, 16 *du Courant.*

Mémoire signé P. Meziere, comme Avocat des Dames Religieuses Ursulines des Trois-Rivieres, & la Réponse de François Lemaitre Dueme. Ces Ouvrages serviront à faire distinguer le bon du mauvais.

VALENTIN JAUTARD, Ecuyer Avocat ès Cours, en vertu d'une Comission à lui accordée par son Excellence *Guy Carletou*, le 30 Décembre 1768, avertit le Public que *quelques infirmités* l'ayant empêché d'assister assiduement au Barreau en sa qualité, & de défendre les Causes qui lui eussent été confiée. Il se propose & offre ses services à ceux qui voudront lui doner leurs confiances, seulement pour ses Consultatons & Mémoire ; ils doivent être persuadés qu'il ne ngligera rien pour les intérêts de ceux qui l'emploiront.

V. JAUTARD.

A Louer tout présentement.

Une Terre de trois arpens de frond, sur trene-trois de profondeur, sise *à* Ste. Catherine, ayan deux Vergers ; garnie d'animaux, avec une jolie Mison.

Il faut s'adresser *à* M. Foucher, Ecuyer, Avocat *à* Montréal, qui en faira un juste prix.

Montréal, le 5 Avril 1779.

A Vendre de Gré à Gré,

La Seigneurie d'Aillebout, ensemble le Isles Islettes, dites Carillon, & battures adjacentes, laquelle Seigneurie a 2 lieues de frond sur 4 de profoneur, à prendre du bas du long Sault de la grande Rivire, en descendant le lac des deux Montagnes ; il y a ans les Isles Carillon quantité de foin, une place sur lariviere du Nord, des plus avantageuses pour un mouli à scie qui a deja été fait avec la plus grande réussite, me exploitation très facile de bois de chêne ; s'adresser pour ample information à Mr. de SAINT-OUIS, à Montréal.

Le 21 Février dernier, le Sr. Joseph Pellon fit apelé auprès d'un Malade, nomé Galan, dans le Fauxbourg St. Joseph, où je trouvai M. Guillemin Prêtre qui attendoit le moment favorable pour pouvoir lui aministrer les Sacremens ; mais il étoit sans conoissance Après lui avoir fait prendre 17 vomitifs des plus fort, sans aucun autre effet qu'un baillement qui me fit percevoir que cet home étoit étouffé d'un Ver qui s'étoit arrêté à la gorge ; ce Ver étoit d'une grosseur extraordinaire, il étoit en peloton & paroissoit, sans exagerer, de la grosseur du poing, sa couleur étoit de celle d'une sang-sue, & il paroissoit en rester une partie dans le

corps. Après avoir fait plusieurs tentatives pour le lui arracher, je pris la réſolution de l'embâllioner, mais on s'y oppoſa ; il étoit queſtion de le faire deſcendre dans les parties teſtinales, & pour y parvenir je lui fis prendre un reméde plusieurs jours de ſuite, qui le lui fit mourir dans le corps, & a commencé *à* le rendre par morceaux, le premier de Mars. J'oſe avancer à mon eſtime que ce Ver pouvoit avoir aux environ de dix pieds de long, & quatre lignes de large ; il n'étoit, ni Solitaire, ni Plaré, ni comun. J'en fais part au Public, parce que la choſe eſt extraordinaire ; ceux qui douteront du fait peuvent s'en informer auprès de M. Guillemin, qui en a eu preſque autant de conoiſſance que moi. J'ai été obligé de lui faire prendre 26 Médecines durant la maladie, qui ont chaſſé la majeure partie de l'infection que lui avoit ocasioné la pourriture de ce Ver, & il ſe porte très-bien aujourd'hui.

Montréal, 10 *Avril* 1779.

JOSEPH PELLON.

ENIGME.

Quoique très-rarement d'accord
Et quoique la raiſon jamais ne nous conduiſe
Des gens que l'intérêt diviſe
Nous font arbitres de leur ſort ;
Mais admirez la trahiſon !
Pour s'attirer notre ſuffrage,
Juſqu'à nous faire battre ils font aller leur rage,
Après nous avoir mis en étroite priſon.

LOGOGRIPHE.

Ami lecteur ; tout bien compté
Deux fois trois pieds font ma juſte meſure ;
Telle eſt ma gloire & ma propriété,
Bien que fort mince & de plate figure,
On rend partout juſtice à mon utilité.
Que ſi par curioſité
Tu développes ma ſtructure,
Je t'offre cette Idole impure
Dont on ſe fit jadis une Divinité ;
Un pontife ; un grand reſpecté,
L'enveloppe qui loge & produit ta pature ;
Ce qui, pour l'uniformité
Exige deux objets de ſemblable tournure ;
Le péché d'un homme emporté ;
Plan dont un Géometre avec habileté,
Déſigne la quantité ſûre,
Plus circonſpect, ſi par une courbure
Il voit l'eſpace limité.
Un invisible corps diffus dans la Nature,
Dont on connoit la force & l'élaſticité.
Un oiſeau babillard ; nom par des Saints porté ;
Un inſtrument mordant, dont pour ta fourniture
Tu comprens la néceſſité ;
Et c'eſt *à* tort que le Fumeur murmure,
Ce qu'il lui faut eſt *à* côté.
Après cela ma fidéle peinture
Pour toi n'a plus d'obſcurité ;
Tu me tiens, Lecteur, oui j'en jure,
Et tu vois la réalité.

DIALOGUES entre un ENFANT *& ſon* GOUVERNEUR.

Suite du

SECOND DIALOGUE.

L'ENFANT.

Expliquez-moi cela je vous prie, car je ne l'entends pas.

LE MENTOR.

Chacun de vos maîtres parle à votre intelligence & excite votre mémoire. Ils ne ſont point effrayés de voir votre répugnance à vous fixer ſur des méthodes qui ne vous démontrent pas clairement encore leur objet & leur utilité, ils ſe repoſent ſur l'homme qui doit exercer votre jugement, bien inſtruits qu'en raiſon de ce que cette faculté là prendra chez vous des forces, elle commandera & ramenera vos autres facultés à ſe prêter aux efforts & à la contention qu'on leur demandera pour votre ſervice. Il n'eſt donc pas étonnant qu'ils ne cherchent pas à vous arrêter dans une carriere où vous vous arrêtez de vous-même.

L'ENFANT.

Et pourquoi donc faut-il m'arrêter dans celle où je vais de moi-même, quand elle eſt bonne & qu'elle doit mener à toutes les autres ?

LE MENTOR.

Premiérement parce que vous y allez de vous-même.

L'ENFANT.

Quoi ſeulement pour contrarier ?

LE MENTOR.

Oui ſeulement pour contrarier ; car le premier mouvement n'eſt autre choſe qu'une décision qui vient d'elle-même, & l'uſage de la raiſon n'eſt autre choſe que contrarier le premier mouvement.

L'ENFANT.

Pourquoi cela quand il eſt bon ?

LE MENTOR.

Prenez garde que pour ſavoir s'il eſt bon, il faut le peſer, le combiner, le raiſonner enfin, & c'eſt-là ce que j'appelle *contrarier le premier mouvement*, car à cela près il s'en faut bien que quant à la décision je prétende que la raiſon doive contrarier la nature.

L'ENFANT.

Je vous crois, mais qu'eſt-ce que tout cela dit pour me prouver que vous ne ſauriez ſuivre mon empreſſement d'avancer dans notre étude.

LE MENTOR.

Cela dit tout ; car comme vous voyez, ma tâche à moi eſt de former votre jugement. Cette faculté comme toutes les autres ne peut ſe former que par un exercice long & fort, & tout exercice fort doit être meſuré. Si je me livrois *à* votre impatience qu'en arriveroit-il ? de deux choſes l'une, ou abuſant de votre émulation, je forcerois & épuiſerois votre jugement encore jeune & flexible, ou bien, ce qui eſt plus apparent, vous le laiſſeriez repoſer, ce qui équivaut à dire s'engourdir, & vous n'iriez plus que par l'intelligence & par la mémoire.

(à continuer.)

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 21 AVRIL.

A L'IMPRIMEUR.

Je vous prie d'inſérer, Monsieur, dans votre Feuille, ma Réponſe à un Ecrit de Pierre Ducalvet ; en ce faiſant vous obligerez Votre très-humble ſerviteur.

P. BOUTHILLIER.

AU PUBLIC.

PIERRE BOUTHILLIER ſe croit obligé de prouver au Public que Pierre Ducalvet a fauſſement avancé qu'il refuſoit de lui remettre des papiers relatifs à ſon affaire avec Rybot.

Après une année entiere d'opérations pénibles, Pierre Bouthillier a ſouſcrit à l'Avis Arbitral dont on a vu l'extrait dans la Gazete du ſept du courant.

Sa conſcience & l'équité avoient dicté ſon opinion, Pierre Ducalvet a penſé le contraire, on ſait ce qu'il a écrit ; quel retour pour des travaux d'un an, quel encouragement.

Pierre Bouthillier ſoutient que ſi dans le principe il a demandé un Ordre de la Cour, c'eſt parce qu'il en avoit le droit, eſt-ce un crime d'obéir & de ſuivre l'uſage de la Loi ? il a prononcé & ordoné ; il avoit droit de s'énoncer ainsi. Diſputer ſur des mots, ſur des frivolités, c'eſt s'apuyer en l'air.

A l'aſpect d'un Notaire, ménacé d'un protêt, Pierre Bouthillier a remis tous les papiers qu'il avoit chez lui à Pierre Ducalvet : l'ombre même de la chicane épouvante l'home honête, celui que la bile anime peut ſeul ſe plaire dans la diſpute & les procès.

Un Marchand ne doit rien livrer ſans Ordre ; c'eſt l'uſage. Pierre Bouthillier a donc pû outre le protêt en exiger un exprès de Pierre Ducalvet ; abondance de ſûreté ne vicie point. Quel mal, quel crime a donc commis ce premier ?

Pierre Ducalvet a demandé *à* Pierre Bouthillier des papiers qu'il dit lui manquer, ce dernier dit qu'il ne les a point, n'en ayant point colationé la note lorſqu'elle lui fut remiſe ; il déclare ne les avoir livré à perſonne, c'eſt aſſez. Il peut donc bien au ſujet, devenir ſourd & muet ; que lui importe ſi Pierre Ducalvet a des papiers écartés ou perdus ?

Pierre Bouthillier préſume que Pierre Ducalvet a pris trop inconsidérement l'alarme à l'égard de la perte de ſes papiers de ſi grande importance ; car il ſe rapelle que ledit Pierre Ducalvet eſt crédité dans ſon compte courant de Rybot, du produit de 29400 Livres 3 ſols d'ordonances qui ne ſont pas tout à fait du réel, ainsi que des deux autres objets Nº. 33. 34. & 35.

Quant à la forme des billets elle lui devient très-inutile ; ſi les originaux ſubſiſtent contre lui, & s'il paye la ſolde redue, ils lui ſeront bientôt remis. Qu'a-t-il à craindre ? il aura ſes ſûretés ; c'eſt l'intention des Arbitres.

Pourquoi Pierre Ducalvet a-t-il tant de peur d'en trop dire ſur le compte de Pierre Bouthillier ? d'où peut donc lui venir cette timidité ? qu'il ſe leve, qu'il parle, qu'il avance ; mais qu'il prouve, le Public qui n'eſt ni ſourd, ni muet, ſaura bien alors ſéparer le vrai du faux.

P. BOUTHILLIER.

AU PUBLIC.

Jeudi, 15 du courant, un des Juges de la Cour des plaidoyers Communs, envoya chez moi un homme qui dit à mon Epouſe, Mr. Meſplet eſt-il ici ? elle répondit non, il eſt en ville : Mr. de Rouville, dit-il, voudroit lui parler. Il eſt à l'Audience. Mon Epouſe envoya un Domeſtique chez un ami où j'étois, qui me raporta la commission, je ne fis aucune difficulté de me tranſporter en Cour, ne prévoyant qu'un Juge ou une Cour ait le droit de citer un Citoyen pardevant elle ſans une ſommation ſuivant l'Ordonance, & encore moins l'admonéter dans un cas où la Cour même, ou le Juge prétend être Partie.

A mon arrivée en Cour je fus cité par Mr. de Rouville un des Juges, lequel me dit que la Cour n'entendoit pas qu'aucun individu osât refléchir ſur la conduite ou ſur les Jugemens de la Cour ; qu'il étoit dans le Papier Périodique un écrit qui n'étoit point de ſon goût. (Je ne doute pas d'un ſeul inſtant que ce ne ſoit celui ſigné l'Infortuné, qui répondoit à une Queſtion à laquelle la Cour n'avoit rien trouvé à redire) je répondis que je ſavois à quoi m'en tenir ; que le Gouvernement m'avoit autoriſé & preſcrit des bornes dans leſquelles je me renfermerai ; à cela il me fut répondu que pour cette fois ci on ne paſſeroit pas outre, mais que ſi cela continuoit, le Juge de la Cour des Plaidoyers Communs *Ordoneroit à* l'Avocat du Roi de ſévir contre moi & la Preſſe. Je répondis que j'irois mon droit chemin.

Je dois ignorer si un Juge inférieur a le droit d'admoneter publiquement un Citoyen qui ne dépend que du Gouvernement, & de la Société en général par la reciprocité des égards. En supposant que cet Article eût fait quelqu'impression, il lui étoit aisé de s'adresser au Gouvernement sans outre passer son autorité : mais qu'importe, je ne veux point entrer dans ce détail. Mais, Messieurs les Auteurs qui fournissez des Productions dans le Papier Périodique, je vous previens, pour éviter à l'avenir une pareille disgrace, que j'observerai exactement les Articles suivans.

Il ne sera écrit dans la Feuille aucun paragraphe tendant à procurer l'instruction publique.

Aucune réflexion sur la conduite des personnes prépposées par le Gouvernement pour l'administration de la Justice, leurs Jugemens fussent-ils même reconus & prouvés avoir été rendus contre les Loix, parce que ce ne sont point de nos affaires, & vous devez vous soumettre & ne considérer leur décision qu'avec les yeux de la foi.

Aucun ouvrage qui tendra à détruire ou même doner la moindre atteinte à leur *infaillibilité*.

Aucun écrit où il paroîtra que l'on tenteroit *à* diminuer le despotisme civil qu'ils s'attribuent, vous devez le respecter.

Rien enfin qui puisse obliger les individus de se renfermer dans les bornes du devoir, du pouvoir & de l'honêteté.

Telle est ma résolution, & il est heureux pour moi de n'avoir pas mis dans la Feuille derniere un Ecrit dans lequel il étoit dit, autant que je peux me rapeler, que le nomé Lajoye avoit fait actioner Lafreniere, demeurant à la Riviere du Loup ou Yamachiche ; que la femme de Lafreniere s'étant présentée pour défendre, il ne lui fut pas permis de le faire, parce qu'elle n'étoit pas munie d'une Procuration de son mari : que cependant la Cause suivante étoit entre un nomé Grenot & un Habitant, je crois, de Chataugay, pour une somme de huit ou neuf cens chellings, le gendre de cet home parut en Cour, & fut admis à confesser la dette pour son beau-pere, sans être muni d'aucun pouvoir, & sur l'aveu sortit jugement. Dans cet Ecrit il étoit fait beaucoup de réflexions *Jurisprudentes* sur la Jurisprudence de la Cour ; prudemment je n'ai pas voulu le mettre au jour, mais dans le poile....Où en serai-je ?

Enfin, Messieurs les Auteurs, écrivez, mais n'écrivez rien qui puisse doner échec *à* mon bien être : ayez soin de ne point démasquer les homes tels qu'ils soient, ou du moins ornez-les de couleurs agréables. Cela vous coûtera peu, vous leur plairez, c'est tant qu'il en faut, & je ne serai plus chagriné. On n'ose vous ataquer, tout le fardeau tombe sur mes épaules ; partagez-le du moins avec moi, ou ne m'exposez pas à le porter.

L'IMPRIMEUR.

AU SPECTATEUR TURBULANT.

Avez-vous cru sincérement que je n'entrois en lice que parce que vous en étiez sorti ? je ne suis pas assez timide pour éviter votre aspect, ni craindre votre critique. Oui, je vous ai ataqué sans ménagement, & j'entends me défendre sans le moindre égard. Vous avez reduit au silence quantité d'Auteurs, vous les avez enchaînés & conduit en triomphe ; pour mettre le comble à votre amour-propre, vous avez fait soner la victoire que vous croyez avoir remporté sur eux : tout retentit de vos éloges fabriqués par vous-même. Ignorez-vous cette maxime, *propria laus sordet in ore*, ce qui veut dire qu'il ne convient jamais de se louer soi-même. Vous avez fait taire bien des Jeunes Gens par timidité ; ils ont cru, & croyent encore voir en vous un Critique Savant & judicieux ; vous n'avez eu pour eux aucune tolerance ; toujours censeur severe vous avez cru qu'ils devoient savoir autant que vous dans un âge où la plus grande partie ne sait rien. Vous avez rebuté le Canadien curieux & le sincere, par des critiques outrées. Quelle nécessité de dire ouvertement que leurs Productions étoient pillées Pourquoi ne pas les avoir reçues, & se taire ? pourquoi n'êtes-vous pas superficiel ? Quel avantage avez-vous d'ôter aux Auteurs le plaisir d'écrire ; qu'ils disent bien ou mal que vous importe ? Je conviens que nous sommes des ignorans, notre humilité doit vous faire rougir, puisque votre amour-propre ne vous permettra pas de faire le même aveu ; mais ne croyez pas que nous souffrions vos injures *littéraires* sans y répondre. Vous n'ignorez pas que les réconciliations ne durent que la quinzaine ; il me paroît que ce terme vous flate d'autant plus qu'il est court : aussi observez-vous soigneusement sa date. Rien ne vous gêne (dites-vous), je peux vous répondre sur le même ton, & peut-être suis-je moins gêné que vous. Seriez-vous assez presomptueux pour croire n'avoir point fait de fautes ? Votre suffisance vous aveugle, & si je voulois épiloguer vos Ouvrages, gloser sur toutes les fautes contre le bon sens & la réthorique, je remplirois aisément plusieurs Feuilles. J'attends, Monsieur, que vous *m'ensevelissiez dans mon ignorance* ; mais j'espere avant le temps que je reprimerai votre orgueil.

Je suis en lice MOI.

FABLE.

Le Geai paré des plumes du Paon.

Un Paon muoit un Geai prit son plumage ;
Puis, après se l'accommoda :
Puis, parmi d'autres Paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personage.
Quelqu'un le reconut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et, par Messieurs les Paons, plumé d'étrange sorte :
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.
Il est assez de Geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nome Plagiaires.
Je m'en tais ; & ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas la mes affaires.

A L'IMPRIMEUR.

C'est penser un peu tard à témoigner les regrets dûs *à* la Mémoire d'un home qui les meritoit *à* juste titre ; ce n'est point ma négligence qui a occasioné ce retard, c'est que je me flatois que Messieurs les Auteurs du Papier Périodique auroient bien voulu employer leurs

plumes pour faire ſentir au Public qu'il a perdu un home qui, *à* tous égards, eſt digne de ſon ſouvenir : puiſqu'ils ne l'ont pas fait, ſans doute par oubli, ou peut-être parce que leurs occupations ne leur permettoient pas, je vous prie d'inſérer dans votre Gazete l'Eloge ſuivant, qui ne ſort pas d'un Erudit, mais d'un home ſensible & judicieux.

LUndi, 5 du courant, mourut *à* Montréal le Capitaine Mackaye du Royal Américain, âgé de 42 ans ; il fut toujours irréprochable dans ſa conduite, ataché ſincérement à la perſone de ſon Roi ; il aimoit à lui témoigner ſon atachement par des actions tout-*à*-fait martiales ; il ſe plaiſoit à marcher au milieu des dangers ; il déſiroit même ardamment de répandre ſon ſang pour la gloire de ſon Souverain & l'utilité de ſa Patrie : les revers de l'inconſtante fortune ne le firent jamais changer de ſentiment ; pour tout dire en un mot, il fut bon Soldat, bon Citoyen, bon Pere, bon Mari, bon Ami, qualités qui doivent rendre par-tout un home recomandable à l'Etat, & reſpectable *à* la Patrie.

LE JUDICIEUX.

F A B L E.

L'Ane portant des Reliques.

Un Baudet chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penſer il ſe quarroit,
Recevant comme ſiens l'Encens & les Cantiques
Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit :
Maître Baudet, ôtez-vous de l'eſprit
Une vanité ſi folle.
Ce n'eſt pas vous, c'eſt l'Idole
A qui cet honeur ſe rend,
Et que la gloire en eſt dûe.
D'un Magiſtrat ignorant,
C'eſt la robe qu'on ſalue.

A l'Académie naiſſante, & en apparence mourante.

Vous voilà Corps reſpectable anéanti, aucun de vos Membres n'agiſſent, & la paralisie occupe votre Corps entier. Qu'étoit-il beſoin de faire tant de parade ? Vous ſaviez tout, vous décidiez de tout, vous méprisiez tout, & vos algarades ne vous procurent qu'un aviliſſement dont il n'eſt pas moralement possible que vous ſortiez. A votre tour, on décide contre vous que vous ne ſavez rien, vous êtes mépriſé, ou du moins votre ſilence fait que vous êtes, *à* tous, indifférente. Quoi ! dans le nombre des Académiciens aucun n'écrit, cependant la ſaiſon eſt belle, & il eſt très-aiſé de travailler dans une chambre ſans feu. Je vous aſſure que je vous avois oublié, & ſi je n'eus vu dans l'inſtant paſſer un des prétendus Membres de ce Corps, je crois que je n'y eus que tout au plus rêvé ; mais ſa préſence a reveillé mon imagination, & ſur le champ j'ai écrit pour vous reprocher votre pareſſe (car ce n'eſt peut être pas l'effet de l'ignorance) dégourdiſſez-vous un peu, *tout dégele*, juſques aux piſſenlit, les grenouilles m'enchantent dans mon voiſinage, le roſſignol me reveille ; Vous ſeuls, Messieurs les Académiciens, vous taiſés. Pourquoi cette aimable ſaiſon n'influeroit-elle pas ſur vous ainſi que ſur les *autres bêtes*, votre tempérament eſt peut-être plus fort, je n'en ſais rien ; mais je crois votre génie bien foible, car dans le temps de la végétation de toutes les plantes, vos génies ne ſe ſentent point de la féve. Je m'attends *à* quelque réponſe peut-être déſagréable, mais au moins pourrai-je me vanter d'avoir *reveillé le chat qui dort* ; j'en ſerai quite pour quelque coup de pate ; mais mon chien veille quand je dors.

VELCRIOUL.

De l'Aſſomption, le 16 *Avril* 1779.

A M. R.

Du Printemps je blâmois la carriere trop lente,
Quand lui-même ſoudain devant moi ſe préſente ;
Flore & les doux zéphirs acompagnoient ſes pas,
Les déſirs, tels que ceux qu'inſpirent vos apas,
Sembloient aussi du Dieu ſuivre l'aimable ſuite.
„ D'où vient que tu te plains, *dit-il*, quand *Marguerite*
„ Repréſente à la fois le Printemps & l'Amour ?
„ Dans elle tu me vois : & jamais ce ſéjour
„ Ne fus mieux embéli lorſqu'on la voit paroître.
„ Mais moi, que le deſtin fait mourir & renaître,
„ Je ne brille qu'un temps : l'arbitre ſouverain
„ Diſpoſe ainſi de moi comme du genre humain."
Alors j'ai vu ce Dieu, les doux zéphirs & Flore,
Diſparoître.... mais vous qui nous reſtez encore,
Vous ſavez comme lui l'art de charmer nos ieux :
Tout rit à votre aſpect, & votre air gracieux
Force d'abord les cœurs à vous rendre l'hommage
Qu'on doit à la beauté dont vous êtes l'image.

L'INGENU.

AVERTISSEMENTS.

Le Sieur Foucher, Avocat, ayant apelé au premier dividende des deniers provenans de la vente des effets de Sr. Lukeſy ; tous ſes Créanciers, au vingt de ce mois, n'ayant pu juſqu'à préſent recevoir qu'une partie de ces deniers, leſdit Créanciers ſont ſuppliés d'atendre juſqu'au 24 dudit mois, & chacun eſt prié de lui adreſſer ſon Compte en regle.

FOUCHER.

A Montréal, le 19 *Avril* 1779.

JOSEPH HERAGUE ayant acquis de Louis Rivet, ci-devant réſidant à St. Antoine ſur la Riviere de Chambly, par Acte paſſé par Me. Leguay & ſon Confrere, Notaire, un Arpent de terre de frond, ſur quarante de profondeur, par devant à la Riviere Chambly en profondeur à Baptiſte Dupré, d'un côté à Ledoux, & de l'autre à Charlotte Chedevergue ; plus deux Arpens trois quart de terre de frond ſur dix Arpens de profondeur à la continuation. Ceux qui ont quelques droits, ſoit par hipothéque ou autrement, ſont avertis de ſe préſenter au ſouſſigné de ce jour en un mois de la date des Préſentes, faute de quoi ils ſeront déchus de toutes prétentions. *Montréal*, 12 *Avril* 1779.

LE GUAY.

A Louer tout préſentement.

Une Terre de trois arpens de frond, ſur trente-trois de profondeur, ſiſe *à* Ste. Catherine, ayant deux Vergers; garnie d'animaux, avec une jolie Maiſon.

Il faut s'adreſſer *à* M. Foucher, Ecuyer, Avocat *à* Montréal, qui en faira un juſte prix.

Montréal, le 5 Avril 1779.

Cent Piaſtres à gagner.

Le 8 du courant, à deux heures & un quart du matin je fus reveillé par un bruit qui n'étoit pas ordinaire, je ſortis & vis plusieurs hommes armés, qui en apparence ayant reconu l'impossibilité de pénétrer dans l'intérieur de ma maiſon, vu que les contre-vent & portes ſont de fer, ſe vangeoient ſur les baluſtrades de la galerie, leſquels ils ont coupé avec haches ou caſſetêtes, au nombre de 62, & ont commencé par la baluſtrade qui borde la partie de la Maiſon louée à M. le Colonel Campbell; ils fuirent quand je parus (un mal-honête home n'eſt jamais brave). Ils revinrent à la charge trois fois depuis deux heures & un quart juſqu'à trois heures, mais à la derniere fois s'aperçurent que j'étois au guet, ils ſe retirerent. Il eſt heureux pour ceux qui ont commis une telle violence, que vivant dans la tranquillité, & n'ayant lieu de me méfier de perſone, puiſque je n'ai eu aucune querele avec des individus d'aucune qualité, j'avois négligé de tenir mes armes en état, n'ayant pas même un fuſil ou un piſtolet chargé. Ils ont même levé une trape de cave, & l'ont jetée dans la rue. Ils ont fait un domage considérable par différentes fractions; mais ce n'eſt pas tant la conſéquence du domage que l'intérêt public qui me dirige: car qui eſt celui qui peut dire je ſuis tranquille chez moi. Aussi pour parvenir à conoître les Malfaicteurs, & qu'ils ſoient punis dans la rigueur de la Loi ſuivant l'exigeance du cas, j'offre & promets payer après conviction, à celui qui dénoncera un ou plusieurs de ceux qui ont enfraint la paix en détruiſant ma propriété, une ſomme de cent Piaſtres d'Eſpagne. Si un ou plusieurs d'eux étoient découverts, il en reſulteroit à tous les Citoyens & à chacun l'avantage de la ſécurité.

PIERRE DUCALVET.

DIALOGUES entre un ENFANT *& ſon* GOUVERNEUR.

Suite du

SECOND DIALOGUE.

L'ENFANT.

Si bien donc que vous vous jouez de mon jugement à votre gré.

LE MENTOR.

Si vous vouliez dire ce que vous dites, ceci ſeroit offenſant, & je vous répondrois que je n'ai pas beſoin de ma charge auprès de vous pour vivre, ni du jeu que vous me ſuppoſez pour me déſennuyer.

L'ENFANT.

Oh mon bon ami, vous ſavez bien que je ne veux pas vous fâcher.

LE MENTOR.

Non mon Prince, ces ſortes de delicateſſes n'auront jamais de priſe entre nous. Souvenez-vous ſeulement que je veux votre plaisir, c'eſt à-dire, vous rendre heureux. Quelque puiſſant que vous deveniez un jour, il faudra toujours que ce ſoit vous qui mangiez pour vous; de même c'eſt à vous ſeul à faire votre propre bonheur. Nous ne le pouvons que par l'uſage des facultés qui nous furent données par l'Auteur bienfaiſant de la nature. Il faut donc les former pour en faire uſage; c'eſt là le ſoin dont mon attachement pour vous ſe charge, du moins quant à l'exercice du jugement. Loin d'en faire *un jeu*, j'en fais mon premier devoir & ma plus chere étude. Au reſte je n'y affecte rien, je ne vous trompe pas, je vous dis mes raiſons, vous me dites les vôtres, & vous voyez que c'eſt ſans art, comme auſſi ſans badinage que j'ai occasionné chez vous deux révolutions.

L'ENFANT

Oui mon bon ami, vous pouvez même dire trois.

LE MENTOR.

Et quelle eſt la troiſieme?

L'ENFANT.

C'eſt de m'avoir appris que l'abondance eſt le moyen d'éviter les querelles.

LE MENTOR.

Prenez garde de confondre; les deux autres points vous ont profondément convaincu en vous montrant une vérité ſenſible, & qui n'étoit inconue qu'à votre inattention. Je ne crois pas qu'il en ſoit de même de ce dernier, il vous a ſurpris, il a piqué votre intelligence & votre curioſité, mais vous ne l'avez pas encore *jugé*, vous n'êtes pas vraiment perſuadé, & à cet égard vous avez du chemîn encore à faire,

L'ENFANT.

J'en conviens, mais j'ai bien envie de faire ce chemin, car naturellement je n'aime pas qu'on ſe querelle.

LE MENTOR.

Hé bien mon Prince, toute votre fonction ici bas ſera de l'empêcher.

L'ENFANT.

Oh toujours mon bon ami. Vous voyez donc bien que j'ai raiſon de vouloir apprendre le moyen, & tout-à-l'heure s'il ſe peut.

LE MENTOR.

Ce moyen eſt notre ſcience, & notre ſcience n'eſt que cela. Voyez ſi vous pouvez tout apprendre en un jour.

L'ENFANT.

Eh bien donc, je prendrai patience, mais en attendant j'en demeure à mon dernier ſentiment de priſer comme des joyaux tout ce que je toucherai.

LE MENTOR.

La choſe la plus précieuſe eſt le tems, car tout eſt le fruit du tems. Ainſi donc, Monſeigneur, marchez avec une forte & ferme économie au bon emploi du tems, qui n'eſt autre que de faire à chaque heure le devoir de l'heure, à chaque moment le devoir du moment. Je vous quite.

FIN.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 28 AVRIL.

A L'IMPRIMEUR.

S'IL vous plait, Monsieur, inſérer dans la Feuille l'Ecrit ſuivant, pour ſervir de Réponſe à l'Ecrit de Pierre Bouthillier, qui ſe trouve en tête de la derniere Feuille, vous obligerez votre très-humble Serviteur.

P. DUCALVET.

AU PUBLIC.

PIERRE BOUTHILLIER ſe croit obligé de prouver au Public que Pierre Ducalvet a fauſſement avancé qu'il refuſoit de lui remettre des papiers relatifs à ſon affaire avec Rybot.

Suivez-vous vous-même, Pierre Bouthillier, & accordez-vous; j'ai, dites-vous, *fauſſement* avancé que vous aviez fait refus de remettre les Papiers relatifs à mon affaire avec Ribot; le quatrieme & cinquieme paragraphe vous démentent, & la réponſe ſera en ſon lieu.

Après une année entiere d'opérations pénibles, Pierre Bouthillier a ſouſcrit à l'Avis Arbitral dont on a vu l'extrait dans la Gazete du ſept du courant.

Pourquoi tant d'opérations que nous ne voyons pas, & pourquoi ces opérations ont-elles été faites en l'abſence d'un des Arbitres nommés de ſa part? Pourquoi avez-vous ſouſcrit à cet Avis arbitral, Jean Bernard n'en ayant aucune connoiſſance, eſſayez de corriger un défaut de forme auſſi frapant? Vous avez pris bien de la peine, dites-vous, je veux bien vous croire; mais il falloit travailler plus, & mieux faire.

Sa conſcience & l'équité avoient dicté ſon opinion, Pierre Ducalvet a penſé le contraire, on ſait ce qu'il a écrit; quel retour pour des travaux d'un an, quel encouragement.

Je ne veux pas entrer dans un détail ſur cet article, je ne veux pas même dire que puiſque l'Avis arbitral étoit ſigné le 3 Février, & que ſuivant la regle de la Cour il devoit être remis le 4, il paroîtroit un certain *quelque choſe* qui ſone mal dans la Motion faite en Cour pour proroger ſa regle: ne pourai je pas penſer que ce délai étoit mandié ſeulement pour augmenter, diminuer ou retrancher, puiſque je n'ignore pas qu'il a été dreſſé, après celui du 3, deux différens Procès-verbaux, dont un des trois vous a été certainement préſenté; qu'il a même été rayé par ce jeune-home deux lignes, & qu'il a écrit dans les entre-lignes: vous n'oſeriez nier ce fait, mais je ne veux pas en parler. Je vous dirai ſeulement que je ne trouve dans cette conduite, ni conſcience, ni équité; mais encore Pierre Bouthillier, feriez-vous ſerment que l'Avis arbitral que vous avez remis en Cour eſt exactement le même que celui ſigné le 3 Février? Ne ſeroit-ce pas celui qui auroit été fabriqué dans l'intervalle du 3 Février au 18 Mars?

Pierre Bouthillier ſoutient que ſi dans le principe il a demandé un Ordre de la Cour, c'eſt parce qu'il en avoit le droit, eſt-ce un crime d'obéir & de ſuivre l'uſage de la Loi? il a prononcé & ordoné; il avoit droit de s'énoncer ainſi. Diſputer ſur des mots, ſur des frivolités, c'eſt s'apuyer en l'air.

Remontez à votre premier paragraphe, & dites encore que *j'ai avancé fauſſement que vous avez refuſé*. N'avez-vous pas refuſé à Jean Bernard, acompagné de Louis Juſſome, après différentes démarches. Le protêt fait le 30 Mars eſt la quatrieme démarche que j'ai

fait ; mon ordre daté du 31 du même mois eſt la cinquieme démarche, en vertu de laquelle vous avez remis les pieces. N'avouez-vous pas vous-même avoir demandé, pour favoriſer votre refus, un Ordre de la Cour pour faire la remiſe des Papiers ? N'importe ſous quel prétexte vous l'ayez fait ; vous déclarez vous-même avoir refuſé, & vous vous contredites. Le ſurplus du paragraphe eſt contre vous, puiſque vous ne deviez vous ſervir, ni du *Prononcé*, *ni de l'Ordoné* ; mais on peut paſſer légérement là deſſus, puiſque vous n'êtes obligé que de connoître votre commerce & la langue du commerce. *S'apuyer en l'air* eſt une epreſſion qui ne ſeroit admiſe dans aucun idiome ; mais pour vous convaincre, je vous renvoie à la Feuille du 7, où il eſt prouvé que vous n'avez pas agi légalement, ou il faut admettre que vous ſavez plus que nos Juriſconſultes.

A l'aſpect d'un Notaire, ménacé d'un protêt, Pierre Bouthillier a remis tous les papiers qu'il avoit chez lui à Pierre Ducalvet : l'ombre même de la chicane épouvante l'home honête, celui que la bile anime peut ſeul ſe plaire dans la diſpute & les procès.

Considerez vos démarches ſans partialité. L'aſpect du Notaire, la menace d'un protêt vous ont engagé, dites-vous, à remettre les Papiers ; vous n'aimez pas la chicane : tâchez de répondre à ce raiſonement. Pierre Bouthillier dit qu'il n'a pas refuſé de remettre les Pieces, Pierre Bouthillier dit enſuite avoir demandé pour la remiſe un Ordre de la Cour, Pierre Bouthillier eſt intimidé par l'aſpect d'un Notaire chargé de proteſter contre lui, & refuſe encore de les remettre.

Un Marchand ne doit rien livrer ſans Ordre ; c'eſt l'uſage. Pierre Bouthillier a donc pû outre le protêt en exiger un exprès de Pierre Ducalvet ; abondance de ſûreté ne vicie point. Quel mal, quel crime a donc commis ce premier ?

Quoi ! vous qui exigez un Ordre de la Cour pour faire la remiſe des Papiers, ſi timide à l'aſpect d'un protêt, vous vous contentez d'un ordre de ma part ; donc vous reconnoissiez avoir refuſé, & qui plus eſt, vous connoissiez n'avoir point droit de le faire.

Pierre Ducalvet a demandé *à* Pierre Bouthillier des papiers qu'il dit lui manquer, ce dernier dit qu'il ne les a point, n'en ayant point colationé la note lorſqu'elle lui fut remiſe ; il déclare ne les avoir livré *à* perſonne, c'eſt aſſez. Il peut donc bien au ſujet, devenir ſourd & muet ; que lui importe ſi Pierre Ducalvet a des papiers écartés ou perdus.

Vous dites n'avoir pas collationé la note des Papiers, & n'en avoir livré à perſone *c'eſt aſſez* ; mais vous ne vous êtes pas aperçu que le paragraphe ſuivant vous dément, il y ſera répondu *c'eſt aſſez* d'une négative pour vous, mais apprenez que ce n'eſt pas aſſez pour moi : il eſt vrai que la fin du paragraphe done un champ libre à mes réflexions, & rien ne m'étone. Vous, Pierre Bouthillier en qui j'avois mis ma confiance, vous dites *que m'importe*, vous Arbitre choisi pour prononcer ſur une partie de mon bien-être, vous dites *que m'importe*, vous dépositaire des Papiers au ſoutien de ma Cauſe, oſez dire *que m'importe qu'ils ſoient écartés ou perdus* ; il paroît à la vérité que la conſervation des Papiers dépoſé entre vos mains vous importoit auſſi peu que le fonds de la Cauſe.

Pierre Bouthillier préſume que Pierre Ducalvet a pris trop inconsidérement l'alarme à l'égard de la perte de ſes papiers de si grande importance ; car il ſe rapelle que ledit Pierre Ducalvet eſt crédité dans ſon compte courant de Rybot, du produit de 29400 Livres 3 ſols d'ordonances qui ne ſont pas tout *à* fait du réel, ainsi que des deux autres objets N°. 33. 34. & 35.

Vous préſumez que j'ai pris *l'alarme* ; ſachez que je ne fus jamais allarmé, & qu'une telle foibleſſe n'apartient qu'à des ames viles & baſſes ; dites que j'ai été indigné de votre procédé, & qu'au fonds je le mépriſe, vous aurez raiſon. Mais, comment *peu vous importe que les Papiers ſoient écartés ou perdus*. Pouvez-vous nier les avoir reçu, puiſque vous citez les Nos. 33, 34 & 35, vous en avez donc une parfaite connoiſſance ? ces Pieces vous ont donc été remiſes, qu'en avez-vous fait ? Mais vous avez dit ci-devant, *c'eſt aſſez & que m'importe* ; ce langage vous fait honeur qu'en dites-vous ? ou qu'en dira le Public ? Comment peux-je connoître si je ſuis credité des ſommes que vous dites ? je n'en ſais rien. M'avez-vous doné connoiſſance d'aucune de vos opérations.

Quant à la forme des billets elle lui devient très-inutile ; si les originaux ſubsiſtent contre lui, & s'il paye la ſolde redue, ils lui ſeront bientôt remis. Qu'a-t-il à craindre ? il aura ſes ſûretés ; c'eſt l'intention des Arbitres.

Comment pouvez-vous avancer que *si les originaux ſubſiſtent ils me ſeront bientôt remis*, vous qui ORDONEZ qu'il me ſera doné Caution pour ces objets ? Il n'étoit pas néceſſaire de ſoumettre les Agens du Sr. Ribot à fournir Caution si les billets ſont entre leurs mains, la remiſe ſuffiſoit. Votre intention, hélas ! telle quelle ſoit ne peut produire aucun effet. En ſuppoſant que votre ORDONE' fût légal, ce qui n'eſt pas, vous ne pouriez jamais m'obliger à aucun payement qu'au préalable ces mêmes billets ne fuſſent remis.

Pourquoi Pierre Ducalvet a-t-il tant de peur d'en trop dire ſur le compte de Pierre Bouthillier ? d'où peut donc lui venir cette timidité ? qu'il ſe leve, qu'il parle, qu'il avance ; mais qu'il prouve, le Public qui n'eſt ni ſourd, ni muet, ſaura bien alors ſéparer le vrai du faux.

P. BOUTHILLIER.

Non, je n'ai pas peur ; vous avez tort de m'accuſer de timidité, mais j'ai cru en bon Citoyen être obligé de conſerver des égards pour un Concitoyen, & de cacher, s'il étoit poſſible, ſa conduite dans une Cauſe auſſi importante. Ne tirez point avantage de ma modération, vous n'y avez aucune part, & ce n'eſt que le reſpect que *j'ai pour moi-même*, qui m'a obligé de me renfermer dans des bornes auſſi étroites.

Il ſuit de ce que deſſus que témérairement vous dites que j'ai avancé *fauſſement*, que vous avouez vous-même votre refus de la remiſe des Pieces, & que le tout ne peut vous faire honeur. Il ſeroit très-aiſé de remplir pluſieurs feuilles si l'on vouloit épiloguer votre écrit, mais il en eſt plus qu'il n'en faut.

P. DUCALVET.

A JE SUIS EN LICE.

Oui j'ai cru, & vous me perſuadez par votre Ecrit de votre amour-propre & de votre peu de talent ; vous cherchez autant qu'il eſt poſſible de me rendre turbulent ; mais vous ne réuſſirez pas : je veux être tranquille, auſſi avez-vous tort de me craindre ; attaquez-moi, je me défendrai. Si les Auteurs ſe ſont tus c'eſt de leur faute, & non de la miene ; ce triomphe ne m'enorgueillit pas, je ſuis mortifié de leur ignorance ou foibleſſe. Ma critique ne fut jamais outrée, elle eſt ſouvent un peu forte, mais cela dépend des Auteurs & de leurs Ouvrages : il me paroit que vous êtes un Critique plus outré que moi, en ce que deux ou trois phraſes de votre Ecrit me paroiſſent ironique ; car, pourquoi exiger de moi que je me taiſe ſur les défauts que je connois ? pourquoi vouloir m'obliger à être ſuperficiel ? Vous voulez m'ôter à moi-même le plaiſir d'écrire pour vous laiſſer jouir paiſiblement de cet avantage : gloſez ſur mes écrits, tant ſur le ſtyle que ſur le raiſonement, je ne m'en offenſerai pas ; mais ne me traitez pas d'aveugle, je vois mes défauts, auſſi bien & même mieux que ceux des autres. Je ne fais pas bien de ne pas me corriger ; mais je voudrois être le ſeul qui en eus. Mais encore n'en trouverai-je pas dans les autres ? bon jour.

LE TURBULENT.

La même plume qui critique les défauts & improuve les vices ſait faire l'Eloge des Vertus.

Le 19 du Courant, (non ; mais le 21, ſuivant les Registres de Par: N.

Le Reſpectable Jean-Franç. Peliſſier DEFELIGONDE, Prêtre agrégé au Seminaire de St. Sulpice à Montréal, premier Vicaire de la Paroiſſe, eſt décédé ; ſa mort m'eſt d'autant plus ſenſible que je l'ai connu (ci-devant) aſſez particuliérement pour dire qu'il étoit profond Théologien ; que ſon caractere ſocial étoit au plus haut dégré d'affabilité, Charitable ſans oſtentation, Pieux ſans hypocriſie, Religieux ſans fanatiſme. Il me ſeroit aiſé d'étendre ſon Panégirique, mais dix feuilles ne ſuffiroient pas ; auſſi je me renferme dans ce peu de mots. La Maiſon de Saint Sulpice a perdu un des plus précieux fleurons de ſon Séminaire, une des plus fortes colonnes de ſon édifice. Les Pauvres ont perdu un Pere, les Riches un Paſteur qui les conduiſoit dans les pacages fertiles de la Vertu : je peux dire de lui, *zelus domus Domini comedit eum*, le zéle de la Maiſon du Seigneur l'a dévoré ; auſſi mes regrets diminuent, parce que ne s'étant occupé que de ce qui pouvoit concourir à la plus grande gloire de Dieu, *ad majorem Dei gloriam*. Je desire, j'eſpere, & je crois qu'il repoſe en paix dans le ſéjour des Bienheureux.

LE SPECTATEUR *tranquille*.

Sur la mort du Capitaine MAKAYE.

Qui vois-je dans les airs, dans cet apareil ſombre ?...
A ſon aſpect la nuit ſe répand dans ces lieux !...
Que de ſpectres éfrayans volent après cet Ombre !...
Mais ſeroit-ce la Mort & ſon cortége hideux ?
C'eſt en effet l'inhumaine,
De qui l'implacable haine
Fut toujours fatale à tous !
Mais où va-t-elle deſcendre ?
Quel mortel va-t-elle prendre ?
Où va tomber ſon courroux ?
Comme elle fend les airs ſur les ailes du crime !
Mais ô Ciel ! je la vois chez Makaye s'arrêter !
Va-t-il de ſes fureurs devenir la victime ?
Ha ! barbare arrêtez, & daignez reſpecter
Des jours que le Dieu de la Guerre
Conſerve alors que ſon tonerre
Renverſe tout à ſes côtés.
Seriez-vous plus que lui cruele
D'enlever un Sujet fidele,
Et nous cauſer tant de regrets.

Mais hélas ! je prévois que malgré ma priere
L'impitoyable mort va terminer ſes jours :
Elle tient dans ſa main cette faux meurtriere
Qui de nos mouvemens romp *à* jamais le cours.
Déja ſon épouſe fidele
Entend la funeſte nouvelle
Que ſa moitié n'exiſte plus.
En vain elle demande encore
Cet époux que ſon ame adore ;
Mais tous ſes cris ſont ſuperflus.
O Makaye ! ſi le ſort ſous l'Aſtre qui m'éclaire
Eût prolongé tes jours, que tu ſerez heureux !
Il auroit des grandeurs pu t'ouvrir la carriere,
Et te faire oublier tant de jours malheureux !
Sous ce Gouverneur Philoſophe,
Jamais ta triſte cataſtrophe
N'auroit fait répandre de pleurs.
Puiſſe le faſte de l'Hiſtoire
Immortaliſer ta Mémoire
Comme tu vivras dans nos cœurs.
Mortels, qui du plaiſir ſavourez les délices,
Contemplez de Makaye un moment le deſtin ;
Après ce qu'il a fait dans vingt ans de ſervices,
Et de tous ſes travaux la déplorable fin !
Il fut dans le cours de ſa vie
En bute au traits noirs de l'envie ;
Partage des eſprits ingrats.
Triſte jouet de la fortune ;
Qui cependant ſe rend commune
A qui ne le mérite pas.

L'INGENU.

AU PUBLIC.

L'Avertiſſement doné par Simon Sanguinet, Avocat, dans lequel eſt énoncé la Donation ou Ceſſion à lui faite par Mademoiſelle Marie-Louiſe Simonnet, eſt aſſez ſinguliere. Cette fille eſt d'un eſprit très-foible, pour ne pas dire imbécille. Comment a-t-elle pu doner, ou diſtinguer les conditions de la Ceſſion, pour connoître ſi elles lui ſont onéreuſes ou avantageuſes. N'ayant aucune connoiſſance de cauſe, comment a-t-elle pu ſavoir la valeur réelle de ce qu'elle cédoit ? Ayant des co-héritiers comment a-t-elle pu déſigner la quantité des fonds ou ſommes ou revenus qui pouvoient lui être échus en partage. Je dis que la Ceſſion faite par Marie Simonnet à Simon Sanguinet, eſt nulle dans tous ſes points & à tous égards, & qu'il falloit faire élire un Curateur à la ſucceſſion de M. Simonnet, & également un Curateur à Marie Simonnet, lequel Curateur auroit conſervé les immeubles en nature, le revenu deſquels auroit été plus que ſuffiſant pour faire ſubſiſter cette fille ; & tout ce qui a été fait *à* l'égard de cette Succeſſion eſt contre les Loix, les Coutumes, & l'eſprit général de la Société qui ne tend qu'à la conſervation du bien être des individus. LE SPECTATEUR *tranquille.*

Les perſécutions continuelles que me procure la Preſſe, les ennemis qu'elle me ſuſcite, le peu de bénéfice que j'en retire ſont des raiſons ſuffiſantes pour ne pas conſerver des effets qui deviennent plus onéreux que lucratifs ; toutes les diſputes qu'elle a occaſioné m'enuyent, je me déplais dans les controverſes ; encore ſi elles ne tournoient pas à mon préjudice je ne dirois rien mais acablé ſous le poids de l'envie, & ne desirant que ma tranquillité, je done l'Avertiſſement ſuivant : je desire qu'un autre puiſſe recueillir plus de fruit d'un auſſi excellent Arbre.

A VENDRE.

Deux Preſſes, & tout ce qui dépend de l'Art, hors les Ouvrages imprimés, & en ſuppoſant que l'Acquéreur, n'eût pas une connoiſſance ſuffiſante de l'Art d'Imprimer, je m'oblige de l'aider de mes conſeils *à* ce ſujet ſans aucune rémunération.

Ceux qui voudront en faire l'acquiſition s'adreſſeront à Mr, Foucher, Ecuyer Avocat, lequel eſt autoriſé à faire telles conditions, & accepter celles qui lui ſeront offertes ſi elles conviennent. Argent comptant.

L'IMPRIMEUR.

AVERTISSEMENT.

A VENDRE pour argent comptan.

Un Emplacement & Maiſon de bois y conſtruite, Sis au Fauxbourg St. Laurent, contenant 40 pieds de frond ſur 132 pieds de profondeur, joignant par devant le chemin du Roi qui va à la côte St. Laurent ; & d'autre bout en profondeur au terrein de Sieur Charles Gervaiſe, d'un côté à Bazile Desfonds, & d'autre à Jean Longpré.

Un ſecond Emplacement Sis en la même rue, contenant 25 pieds de frond ſur la profondeur d'une rue à l'autre, touchant d'un côté à François Deſeve, & d'autre au ſuſdit premier Emplacement, avec Maiſon de pieces ſur pieces : il y aura un tempérament à prendre pour le payement de cet Emplacement.

Un troiſieme Emplacement audit Fauxbourg, rue St. Charles, contenant 40 pieds de frond ſur 137 & demi de profondeur ; par devant à la Rue St. Charles, par derriere *à* Joſeph Robreau, d'un côté à Michel Papinaut, & d'autre à Etienne Guillaume, ſur lequel il y a une petite Maiſon de bois, & quelques pommiers dans le Jardin : cet Emplacement eſt chargé d'un Conſtitut de 800 livres, dont la rente échoira au jour de Saint Michel prochain.

L'Adjudication de ces trois Emplacemens ſe fera à la porte de l'Egliſe Paroiſſiale de Montréal, le Dimanche neuvieme jour de Mai, à l'iſſue de la Meſſe Paroiſſiale.

Tous les Débiteurs dudit Sieur Lukeſy ſont requis de ſolder leur compte chez le Sieur Foucher, Avocat, d'ici *à* ce jour marqué, paſſé lequel temps ils ſeront appelés en Cour.

Toutes les perſones également non encore déclarées, qui ont des droits ſur ſes biens, ſont requiſes de ſe préſenter ſous le même délai, paſſé lequel, elles ne ſeront plus reçues.

Par ordre des Créanciers dudit Sr. Lukesy.

FOUCHER, Avocat.

Montréal, 26 *Avril* 1779.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 5 MAI.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

LE paragraphe au ſujet de la Ceſſion faite par Marie-Louiſe Simonnet, que vous avez inſéré dans la Feuille, eſt trop vague pour nous inſtruire, & je deſirerois que vous euſſiez été moins laconique, étant moi-même dans le cas de laiſſer bientôt une Succeſſion honête ſans héritiers préſens. N'auriez-vous pas dû démontrer la foibleſſe d'eſprit de Marie-Louiſe, puiſque une fille qui a été, depuis ſon arrivée en ce pays, obligée de mandier pour ainſi dire ſon pain, reduite pendant tout ce temps à des extrémités les plus dures; puiſque, dis-je, cette fille devenant héritiere en partie d'une Succeſſion conſidérable, abandone ſes droits pour la vie & l'habit, & regarde une tabatiere de trente ſols & une cape commune comme un préſent qui équivaut ſon héredité. Ne pouvez-vous pas prouver par ces moyens ſa foibleſſe, ou pour mieux dire ſon imbécillité. Auriez-vous dû taire que Simon Sanguinet dès l'inſtant du trépas de M. Simonnet, s'eſt *de ſa pleine autorité*, immiſcé dans la Succeſſion (cet objet m'intéreſſe plus que le reſte) s'eſt emparé de toutes les clefs ſans doner aucune connoiſſance au Juge; qu'il a plus fait, il a en vertu de cette même autorité privée, commencé un inventaire; que les murmures du Public l'ont obligé d'avoir recours à la Juriſdiction, que ſes intrigues l'ont *élevé* à la Curatelle, qu'en cette qualité de Curateur il a fait vendre des fonds dont la rente (*ainſi que vous dites*) ſuffiſoit pour nourrir la fille, puiſque la Maiſon habitée par feu M. Simonnet n'a été vendue que pour une ſomme de quinze mille livres, & qu'elle produit à l'Acquéreur quinze cens livres de rente, ce qui fait un objet de cent pour cent, au préjudice des héritiers abſens. Outre que je ſuis perſuadé de la nullité de la Ceſſion, j'aurois deſiré que vous euſſiez apuyé votre opinion ſur quelques Loix ou Coutumes, que l'irrégularité de l'adminiſtration fût démontrée plus amplement, afin que l'Acte de derniere volonté que je ſuis ſur le point de diriger, & qui l'eſt déja en partie, tourne tout à l'avantage de mes héritiers abſens, ſans qu'aucun oſe s'immiſcer dans la Succeſſion à leur préjudice; car il ſeroit bien dur d'avoir autant travaillé pour enrichir un étranger. Vous m'obligerez ſenſiblement.

PIERRE A******, *indigné.*

A L'IMPRIMEUR de Montréal.

Quebec, le 26 Avril 1779.

MONSIEUR, j'ai reçu un Lettre d'un Citoyen de votre Ville, *à* laquelle je n'ai pas eu le temps de répondre, mais je vous l'envoi, & je vous prie de l'inſcrire dans votre Feuille.

Montréal, 11 Avril 1779.

MONSIEUR,

Je n'ai jamais oſé vous importuner, mais je ſuis obligé aujourd'hui de le faire pour m'inſtruire. Je vous prie de m'informer, ſi ſuivant les us & Coutumes de ce Pays, aucun ou chacun des particuliers eſt diſpenſé & même, s'il y eſt défendu de faire porter les fumiers de ſes écuries dans ſes jardins pour les rendre plus fertiles; ſi au contraire il eſt une Ordonance qui enjoint à tous ou quelqu'un d'eux, de jetter ou faire jetter les fumiers, vidanges & toutes leurs immondices ſur le port & les glacis, ſi les Commiſſaires només pour le maintien de la Police ont le droit ou le pouvoir d'empêcher ou corriger tels abus. Je compare notre Ville à une étable entourée de fumier & de vilainies; il n'eſt pas poſſible de marcher ſur le port ſans ſe *Bouzer* juſques aux oreilles (du ſoulier). Il n'eſt point beſoin d'échelles pour eſcalader les murs, puiſqu'il eſt très-aiſé d'y pénétrer ſur les monceaux de fumier, & il eſt néceſſaire de ſe munir de botes pour ſe promener le long du port, & ce n'eſt pas une petite dépenſe. Voilà bien des Queſtions auxquelles je vous ſerai bien obligé de répondre le plutôt que vos occupations le permettront. Vous obligerez,

Monsieur,

Votre très-humble Serviteur.
V..... J.....

Queſtion à répondre.

Lequel eſt le plus porté au vice, de l'Ignorant ou du Savant?

On eſpere que pluſieurs ſe doneront la peine de nous faire part de leur opinion.

Autre Queſtion.

Eſt-il plus difficile d'être conſtant dans l'adverſité que tempéré dans la proſpérité.

A M. V. R.

Monsieur,

Je n'ai jamais douté de la délicateſſe de vos ſentimens, ni de votre facilité *à* les exprimer : je conſerve votre Lettre, & je n'ai pas cru devoir la rendre publique ſans votre aveu ; mais je ne m'accorde pas avec vous dans bien des points. Le premier que vous me donez comme un axiome, *que le plaiſir de la vengeance n'eſt pas fait pour les grands cœurs*, Avez-vous bien réflechi ſur ce point ? Je crois que vous avez adopté les ſentimens de la Reine Chriſtine qui penſoit comme *une femme* ; mais je ſuis home, mes idées ſont mâles, & ſes penſées femeles. Suivant vous, Monsieur, il faudroit devenir inſensible, & en admettant quelque ſenſibilité, il faudroit étouffer ce ſentiment : ce que vous prechez eſt contre nature. Comparez-moi à un jeune Ecolier, que ſon Précepteur frape avec des verges. Quoi ! empêcherez-vous ce jeune-home de crier, de maudire ce Maître, & le blâmeriez-vous, s'il pouvoit ſe venger, de le faire ? Oh ! triſte maxime, ou du moins maxime impraticable.

Quand vous me dites que les Sots ſont faits pour être mépriſés, dans quelqu'état que la fortune les mette, j'en conviens avec vous ; mais n'eſt-il pas des occasions ou l'ambition ou l'intérêt oblige de les encenſer ? Je conviens que la même main qui encenſe l'idole la détruiroit avec plaiſir *ſi elle oſoit* ; mais au fonds celui-ci eſt plus vrai que l'autre.

Dans votre quatrieme paragraphe vous m'engagez à me défier de certaines perſones, & en général vous dites *que les Sots ſont plus à craindre que les Méchans* : ceci eſt vrai dans un ſens, mais non dans le ſens réel. Il eſt aiſé de prévoir les coups que peut porter un Sot, mais il faut admettre dans le Méchant un génie qui favoriſe ſon inclination, & la fortifie même. Je ne vous en dirai pas davantage, parce que les autres paragraphes pouroient vous faire connoître, & je vous eſtime trop pour vous compromettre.

LE SAGE.

A M. VELCRIOUL.

J'ignore qui vous êtes, quelle eſt votre naiſſance & vos talens ; mais ſoyez ce que vous vous imaginez être, je ne peux m'empêcher de répondre *à* votre Adreſſe dans la Feuille du 21 du mois dernier ; l'Académie ou les Académiciens que vous inſultez ſont à l'abri de vos coups, vos réflexions ſur leur ſilence ſont vagues ; ils n'ont jamais emprunté votre flambeau ni vos écrits. Cette Académie eſt érigée ſans votre approbation, elle s'entretient ſans vous connoître, & ſe conſervera ſans votre ſuffrage : elle ſe ſuffit à elle-même ; qui plus eſt on ne lut jamais un écrit d'aucun Académicien aussi mal raiſoné que le vôtre ; aussi crois-je que ces Messieurs l'honoreront du mépris.

Votre ſtyle dévelope votre intention ; il paroît que vous n'avez écrit que pour piquer quelque membre de cette Académie ; mais comment vous vengez-vous ? Si vous avez quelque ſujet de haine contre un des Membres, pourquoi attaquer un Corps entier aussi reſpectable. Quoi ! parce que les grenouilles degêlent, les roſſignols chantent, les piſſenlit verdiſſent, vous croyez que les Académiciens doivent tailler leur plume pour vous plaire, raiſoner pour votre ſatisfaction ſeulement : ſachez que c'eſt un Corps concentré en lui-même, ſe ſuffiſant à lui-même, & dédaignant les autres.

Que ſignifient ces mots, *pourquoi la ſaiſon n'influeroit-elle pas ſur vous comme ſur les autres* ; il paroît, *à* la vérité, qu'elle a influé ſur vous. Vous avez végété après trois ou quatre ans de ſtérilité ; les Académiciens ont ſacrifié l'hiver à l'étude & aux Productions, mais la belle ſaiſon les engage au délaſſement. Ne ſavez-vous pas qu'il faut néceſſairement débander un arc si vous voulez qu'il conſerve ſon élaſticité... Je ne connus jamais d'homme enchanté par le coaſſement des grenouilles. Je vous pardone de vous reveiller au chant du roſſignol, c'eſt l'heure de mon reveil. Mais en ſomme habitez les marais, fréquentez les bois, & ne préſentez vos productions qu'aux grenouilles & aux roſſignols, il ſeront aſſez diſcrets pour ne pas nous les communiquer.

L'AMI du Préſident.

A MADEMOISELLE.....

Oui, j'y conſens enfin aimable Thecarime,
De m'adreſſer à toi lorſqu'Apollon m'anime :
Et je vais dès ce jour aux ieux de l'Univers
Au défaut de mon cœur, te conſacrer mes vers ;
Chanter de tes apas la ſéduiſante amorce,
Et de mon triſte amour le dangéreux divorce ;
Comment on doit aimer dans ce siécle maudit,
Où l'argent fait paſſer les Sots pour gens d'Eſprit :
Tels ſont ceux que l'on voit courtiser mon Amante,
Peut-être avec ſuccès.....à moins que l'Inconſtante
Ne les abuſe tous, comme elle a fait de moi,
Il ne faut plus conter déſormais ſur ſa foi ;
Mais en ceſſant d'aimer je veux tâcher de plaire.
La perfide *Nonam* m'en traça la carriere,
Quand par mille détours elle ſut me charmer :
Elle fit encor plus....., elle daigna m'aimer.
Sa bouche, d'où l'on voit ſortir cette éloquence
Qui ſait tout entraîner, me promettoit d'avance
Que je verois bien-tôt couroner mon ardeur ;
Mais alors mon eſprit fut la dupe du cœur :
J'ignorois qu'à ſeize ans on ſavoit l'art de feindre.
D'ailleurs qui l'auroit dit qu'un jour je duſſe craindre
Pour mon amour ? après les tendres ſentimens
Que j'ai vus cimenter par la foi des ſermens !
Après ..... mais .... non, je dois renfermer dans mon ame
Ce cruel ſouvenir jadis cher *à* ma flamme.
Déjà je vois les pleurs (je n'enverſe jamais
Qu'au moment que je ſonge à de ſi noirs forfaits)
En dépit de moi-même aroſer mon viſage.
Voilà de tant d'amour aujourd'hui le partage !
Voilà de tant de ſoins le triſte & cruel fruit !
Encor si je pouvois des ombres de la nuit
Couvrir cette paſſion, qui me fut ſi funeſte,
Que j'abhorre *à* jamais, que mon ame déteſte,
Je me croirois heureux !.... pour comble de malheur
Je ſens *à* tout moment renaître mon ardeur !
En vain je veux cacher le feu qui me dévore,

Mais malgré mes éforts il reparoît encore ;
Envain j'éteins ces feux : j'aime & hais *à* la fois
L'ingrate qui me tient asservi sous ses loix.
Cependant tous mes vœux (je les forme sans peine)
Ne sont que pour toi seule, & non pour l'inhumaine.
Mais s'il faut maintenant te parler sans détour,
Je cherche l'amitié, mais j'évite l'amour ;
Toute fois ce cruel veut toujours me surprendre :
Et lorsque je te vois je suis prêt *à* me rendre :
Tes ieux tes charmans ieux, où regne la douceur,
Font naître des désirs qui dominent mon cœur,
Quand soudain mon esprit retrace à ma mémoire
De mon premier amour la malheureuse histoire.
Alors je ne crains point tes dangereux attraits :
Et l'amour vainement lance sur moi ses traits.
Je ne craindrai jamais ses rédoutables armes
Au moment que je suis éloigné de tes charmes :
Et s'il ne vouloit point emprunter ton secours
Je pourois le braver & le vaincre toujours.

L'INGENU.

A L'IMPRIMEUR.

Vous saurez, Monsieur, qu'en mon particulier je suis fâché du peu que je vois & lis dans la Feuille Litteraire ; il me paroît que vous vous êtes bien négligé, votre Dialogue n'est point de mon goût, ni du goût de bien d'autres : quelqu'autres Productions comme celle dans la cause entre Pierre Ducalvet, Ecuyer & Ribot, nous sont très-indifférentes, *il n'est aucune acte de société qui nous lie d'amitié ou d'estime avec nos Concitoyens.* Il paroît que vous avez, ou rebuté les Auteurs, ou que vous n'inférez pas nos écrits. Dans le premier cas vous avez tort ; pourquoi ne pas les ménager ? vous en connoissez vous-même la conséquence. Dans le second cas vous êtes encore plus coupable, puisque leurs Ouvrages vous étant remis vous devez nécessairement suivre l'intention de l'Auteur, qui est qu'ils deviennent publics.

Tâchez, Monsieur, de nous récréer & nous instruire ainsi que vous avez fait ci-devant, & pour y réussir ménagez les Auteurs (j'entends les bons Auteurs) & je vous en aurai une sincere obligation.

L'ETRANGER *compatissant.*

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

Dans la feuille du 14 du mois dernier, vous avez adressé *à* l'Ingénu, il ne vous a point fait de réponse : le dernier paragraphe de votre Adresse est *un à propos.* Vous demandez pourquoi les Auteurs du Papier Périodique ne produisoient que très-peu depuis quelque semaines ; je vous en dirai la raison : chaque individu croit avoir le droit de ne suivre, dans ses actions & ses démarches, que son ambition, son intérêt ou son amour-propre. Dirigés par un ou quelqu'un de ces motifs, il est certain qu'il ne souffrira pas sans peine d'être démasqué ; qui osera développer les intrigues & les cabales faites pour satisfaire l'ambition ? Qui saura couper le nœud qui joint les intérêts, & quel Auteur poura dissiper le nuage qui voile les défauts ? Si quelqu'un osoit faire une pareille entreprise, il seroit proscrit de la Société, plus d'amis pour lui, & combien triste fût sa situation, il ne trouveroit aucun secours. Croyez-vous qu'une telle perspective ne décourage pas, & n'oblige pas au silence ? N'avez-vous pas senti quelque effet d. désagréable de vos Productions ? n'est-ce pas en partie ces raisons qui ont émoussé votre plume, puisque vous l'avez (pour me servir de vos termes) suspendue à l'atelier ? N'ignorant pas la quantité & la qualité de vos ennemis, vous avez cessé d'écrire, dans un temps où le champ étoit libre & vaste. Puisque vous avez craint d'indisposer contre vous par vos écrits, pourquoi les autres Auteurs ne penseroient-ils pas de la même maniere, & n'éviteroient-ils pas de se procurer des disgraces. Les raisons de l'un sont celles des autres, elles sont palpables ; aussi, Monsieur, je crois que les Auteurs auroient plus de raison de se plaindre de vous que vous d'eux.

L'OBSERVATEUR.

A MES AMIS.

Je n'ignore point vos anciennes démarches pour me nuire, & encore moins celles que vous faites tous les jours pour me détruire ; mais ne devriez vous pas être satisfaits ? Vous m'avez vu gémir sous le poids de votre opression, que falloit-il de plus pour assouvir votre cupidité. Privé par vos intrigues de mon bien être, vous avez triomphé publiquement de ma médiocrité ; vous avez mépriſé mes talens & fait tout ce qu'il vous a plu pour me rendre odieux au Gouvernement, vous avez réussi. Ce rang que vous tenez est le boulevard de vos entreprises, le prejugé sert de chevaux de frise, & la jalousie de rempart. Hé bien ! je veux que privé du plaisir de jouir de mes talens, vous profitiez seuls des avantages de notre Etat commun ; mais aussi avez-vous droit de vous offenser de mes Ecrits, & pouvez-vous m'empêcher d'écrire ? m'ôterez-vous ce droit qui ne dépend de qui que ce soit, & que tout individu peut s'arroger : vous direz peut-être que je suis trop véridique, que je devrois jetter un voile sur les défauts des autres ; mais outre que je ne sais pas mentir, pourquoi ne me vangerai-je pas de vos *bienfaits* en rendant vos fautes publiques. Ne dois-je pas être reconnoissant ? vous seriez offensés de mon ingratitude, & je n'aime pas les reproches.

De plus *vos bons génies* vous font trouver un sens tout-*à*-fait contraire. Quoi ! si ce que j'écris ne peut pas vous être attribué, pourquoi vous en offensez-vous ? peut-être ne pense-je pas à vous alors ; mais vous vous connoissez sans doute à bien des traits, & ce n'est pas ma faute. Faudra-t-il pour vous plaire que je me prive de tout ce qui me plaît ? n'est-ce pas assez que je sois, par vos soins, privé de ce qui m'est dû ? jouissons donc chacun paisiblement ; vous *mes Amis* de votre haine & de l'avantage qu'elle vous procure, & moi du plaisir d'écrire que ma tranquillité nourrit.

LE SPECTATEUR *tranquille.*

A L'IMPRIMEUR.

VOUS prenez bien vîte la chevre, Monsieur, quoi ! parce que quelques homes dépourvus de bon sens, ou peut-être jaloux de votre état, vous ont raporté que des persones respectables se plaignoient de quelques morceaux écrits dans la Feuille, ce que je ne crois pas être, vous jettez le manche après la cognée avec tant de précipitation, vous sacrifiez votre bien être sans réflexion ; & pour satisfaire leur désir, vous mettez vos

Presses & votre Imprimerie en vente. Que prétendez-vous faire après, entreprendrez-vous de faire le commerce ? Vous avez assez d'exemples combien peu réussissent. Vivrez-vous sans travailler ? vous aurez bientôt consommé le prix de votre Imprimerie. Le Papier périodique est-il cause de vos troubles ? eh bien, cessez de le mettre au jour ; il est tant d'autres sujets qui peuvent vous occuper. Les Journées du Chrétien, les Heures de Vie, les Cantiques, les A B C, tant en Latin qu'en Français ; les différentes Neuvaines, les Oraisons de Ste. Brigitte, les Catéchismes, les Rudimens ; les Vies des Saints que vous vous êtiez propropposé de mettre sous la Presse l'année derniere. Tout cela, & plusieurs autres ouvrages édifians, suffiront pour entretenir vos Presses. Je crois bien que le peu de débit empêchera que vous ayez un grand profit ; mais aussi si vous mangez votre pain sec ce sera sans trouble. Si vous couchez sur la paille vous y dormirez sans inquiétude, & vos Presses seront toujours à vous ; vous ne serez pas à même de voir le monde, tant mieux, la solitude est souvent avantageuse ; il faut savoir tirer parti de tout. Gardez votre Imprimerie, c'est le conseil d'un bon ami. LE SINCERE Moderne.

AU SINCERE MODERNE.

Oui, j'ai pris la chevre, & je ne l'ai pas prise assez tôt. J'aurois mieux fait de prendre le même parti il y a trois ans.

Pouvez-vous me reprocher d'avoir, après trois ans de persécutions, pris la résolution d'y mettre fin ? Il paroît, Monsieur, que vous ne connoissez pas le terrein, les piéges tendus pour me perdre, les démarches faites pour m'apauvrir, & les brigues pour m'anéantir, ne vous sont pas connus. Mais moi qui n'ignore, ni le nombre, ni la qualité, ni le pouvoir de mes ennemis ; j'ai lieu, & je dois m'en méfier pour conserver le peu que je poséde. Je ne les ai connus que parce que le vil plaisir de me nuire les a enthousiasmé, & par ce moyen ils se sont fait connoître. Avant ce te... ils me faisoient des politesses, & j'eus regardé le moindre soupçon comme une injure ; aussi je ne me livre plus si aisément. Je veux bien supposer que vous êtes sincere, que votre conseil est dicté par l'estime (je desire l'avoir mérité) mais ne vous offensez pas de mon doute ; je ne vous connois pas, & je pourois vous soupçoner être du nombre de mes ennemis. Votre conseil m'est suspect, & je ne me déciderai à le suivre que lorsque vous vous serez fait connoître. Il m'est arrivé si souvent, *dans ce pays ci*, que l'on me tendoit la main gauche, & que la droite étoit munie d'un poignard : que je ne me fie plus qu'à la Providence & aux honêtes Citoyens qui m'honorent de leur protection. Je dois veiller continuellement sur mes intérêts & sur ma tranquillité, je douterai toujours de la sincerité de votre conseil, je vous le répéte, jusqu'à ce que vous soyez fait connoître : alors je pourai le mettre en usage. Mais jusqu'à ce que mon doute soit résolu, je persiste dans le dessein de me défaire d'un bien qui me nuit par les persécutions continuelles de mes noirs ennemis.

L'IMPRIMEUR.

A VENDRE.

Deux Presses, & tout ce qui dépend de l'Art, hors les Ouvrages imprimés, & en supposant que l'Acquéreur, n'eût pas une connoissance suffisante de l'Art d'Imprimer, je m'oblige de l'aider de mes conseils *à* ce sujet sans aucune rémunération.

Ceux qui voudront en faire l'acquisition s'adresseront à Mr. Foucher, Ecuyer Avocat, lequel est autorisé à faire telles conditions, & accepter celles qui lui seront offertes si elles conviennent. Argent comptant.

L'IMPRIMEUR.

AVERTISSEMENT.

A VENDRE pour argent comptan.

Un Emplacement & Maison de bois y construite, Sis au Fauxbourg St. Laurent, contenant 40 pieds de frond sur 132 pieds de profondeur, joignant par devant le chemin du Roi qui va à la côte St. Laurent ; & d'autre bout en profondeur au terrein de Sieur Charles Gervaise, d'un côté à Bazile Desfonds, & d'autre à Jean Longpré.

Un second Emplacement Sis en la même rue, contenant 25 pieds de frond sur la profondeur d'une rue à l'autre, touchant d'un côté à François Defeve, & d'autre au susdit premier Emplacement, avec Maison de pieces sur pieces : il y aura un tempérament à prendre pour le payement de cet Emplacement.

Un troisieme Emplacement audit Fauxbourg, rue St. Charles, contenant 40 pieds de frond sur 137 & demi de profondeur ; par devant à la Rue St. Charles, par derriere *à* Joseph Robreau, d'un côté à Michel Papinaut, & d'autre à Etienne Guillaume, sur lequel il y a une petite Maison de bois, & quelques pommiers dans le Jardin : cet Emplacement est chargé d'un Constitut de 800 livres, dont la rente échoira au jour de Saint Michel prochain.

L'Adjudication de ces trois Emplacemens se fera à la porte de l'Eglise Paroissiale de Montréal, le Dimanche neuvieme jour de Mai, à l'issue de la Messe Paroissiale.

Tous les Débiteurs dudit Sieur Lukesy sont requis de solder leur compté chez le Sieur Foucher, Avocat, d'ici *à* ce jour marqué, passé lequel temps ils seront appelés en Cour.

Toutes les personnes également non encore déclarées, qui ont des droits sur ses biens, sont requises de se présenter sous le même délai, passé lequel, elles ne seront plus reçues.

Par ordre des Créanciers dudit Sr. Lukesy.

Montréal, 26 *Avril* 1779. FOUCHER, Avocat.

ENIGME.

Je vais toujours à reculons,
Et ne suis pas une Ecréviſſe,
Si j'imite en marchant ses bizarres façons,
Que l'on ne pense pas que ce soit par caprice ;
On doit aller bien droit ; si l'on ne veut jamais
Sentir l'effort cruel de ce que je ferois.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 12 MAI.

AU PUBLIC.

LES murmures de certaines perſones contre mes Ecrits m'ont trop ſouvent frapé les oreilles pour ne pas les faire ceſſer en donant des raiſons ſolides qui me juſtifient : j'entends tous les jours dire que je ſuis critique, que mon génie turbulent ſe dévelope dans mes Ecrits, que je n'épargne perſone, que je démaſque ſans ménagement, cela eſt vrai ; mais à qui doit-on ſe prendre de ma ſincérité ? *à mes bons Amis.* Perſone n'ignore *que l'oiſiveté eſt la mere des vices* ; c'eſt un axiome inconteſtable : or, ces Amis m'ayant reduit à l'oiſiveté depuis trois ans, comment pourois-je fourmiller de vertus ? Si j'eus eu la liberté de ſuivre mon état, il eſt aſſuré qu'occupé de mon bien être qui eut dépendu du ſoin que j'aurois eu des intérêts de mes Clients, je n'eus jamais eu d'autre objet ; & s'il ſe fût trouvé quelques heures vuides de travail, je les eus employées à me délaſſer par quelque honête divertiſſement : mais falloit-il être trois ans oiſif pour leur plaire, je n'aurois pû m'y reſoudre, & ma ſanté eut périclité. J'ai donc ſaiſi toutes les occaſions pour la conſerver, ce que je ne pouvois faire qu'en écrivant. Mais, me dira-t-on, vous auriez dû choiſir d'autres ſujets ; ne pouviez-vous pas écrire ſans bleſſer qui que ce ſoit ? je l'ai fait, j'ai parlé toujours pour la généralité des individus, & quelqu'un d'eux ſe reconnoiſſant à quelques traits s'en ſont offenſé. Mais quel eſt celui qui peut décider de mon intention, & ſcruter mon cœur ? Si j'ai fait mettre ſous la preſſe des Ecrits qui attaquent quelque particulier, les faits qui y ſont détaillés étoient connus, & ce n'a été ſeulement que pour les mettre ſous les yeux du Public. Mais, dira-t-on, vous donez aux uns un ridicule, & vos raiſonemens & vos preuves peuvent doner des ſoupçons, & peut-être des certitudes de la mauvaiſe conduite de quelqu'autre. C'eſt bien, j'y conſens ; mais que m'importe que cela ſoit, n'eſt-il pas plus à propos d'inſtruire la Société commune que de cacher les défauts de quelques particuliers ? la publicité de leurs actions tend à les rendre plus exacts à remplir les devoirs de leur état, plus reſervés & plus circonſpects dans leur conduite dans les différends emplois, & ceci tourne *à* l'avantage de cette même Société. Si j'eus calomnié j'avouerois être repréhensible ; mais je me ſuis renfermé dans ce qui eſt vrai ; quel reproche peut-on me faire ? on deſireroit que je ſois plus politique ; mais je n'ignore pas que la politique & la fourberie ſont ſinonimes, & je ne ſaurois jamais plaire par cet endroit. De plus je ne connois ni ne veux connoître le dédale de la politique par pratique ; c'eſt une ſcience ſi oppoſée à mon caractere, que j'oſe aſſurer que, vécus-je auſſi long-temps que Noé, je n'en adopterois jamais le moindre principe. Que l'on ne me reproche donc pas le ſcrupuleux examen des actions, mon attention à les rendre publiques, & mes réflexions ſur icelles ; je ne doute pas que le Public me rendra juſtice.

LE SPECTATEUR *tranquille.*

A L'IMPRIMEUR.

MONSIEUR,

J'AI été très-ſurpris de trouver dans votre Gazete du 21 du mois dernier, un Ecrit adreſſé à l'*Académie Naiſſante & en apparence mourante*, ſigné *Velcrioul*, & daté de l'Aſſomption, le 16 Avril.

Ce nom de Velcrioul formant, en tranſpoſant les lettres dans leurs ſens naturel, exactement celui ſous lequel je ſuis connu, on n'a pas eu de peine à croire que l'Ecrit fût de moi, & il a doné *à* penſer auſſi, que celui ſigné l'Infortuné & quelques autres étoient également de mes productions ; je les déſavoue tous, ils ſont tout à fait contraires à mon caractere, à ma façon de penſer & à ma ſituation.

J'ai trouvé le projet de l'établiſſement d'une Académie, excellent, je penſois qu'il ſeroit favoriſé du Gouvernement ; & cette protection m'induiſoit naturélement à croire que les Ouvrages Périodiques ſeroient ſujets à ſa cenſure ; il m'a paru au contraire que cette Académie, ſans autre pouvoir que celui qu'elle s'attribuoit, vouloit en impoſer *à* la Preſſe ; comme vous en êtes Maître, & qu'il paroît que c'étoit auſſi votre ſentiment, je me ſuis borné *à* la ſeule réflexion, qu'il pouroit y avoir de l'abus : j'ignore ſi cette eſpece d'Académie eſt mourante, ſuivant mon opinion elle n'eſt telle que parce qu'on a découragé les ſujets ; que quelques-uns n'ont point aſſez ménagé la Religion, les Mœurs & les expreſſions, les tracaſſeries Littéraires ont dégéneré en injures, d'où il en a reſulté le mépris & le découragement qui privent le Public d'un avantage auſſi utile qu'agréable.

Je crois reconnoître dans ces Ecrits que je désavoue, le caractere & le ſtyle de M. Tranquille ; il me paroît qu'il s'eſt fait beaucoup d'enemis, je ne voudrois pas avoir ſujet d'augmenter ce nombre, & je n'ai pas mérité de lui qu'il m'en faſſe de nouveaux : en vérité, je ne pouſſerois pas juſqu'à cet excès l'eſtime que je conſerve pour lui, & que je dois à ſes talens & à ſon mérite, je croirois le deſſervir, & lui ſouhaite ce temps heureux où *les Homes vertueux rempliront les places que la jalousie leur a enlevé.* Si au reſte j'ai mérité de lui qu'il ne me veuille pas de bien, qu'il ait au moins la complaiſance de me confiner dans *ce petit lieu*, que vous nomez en terme de votre Art, l'OUBLI, je lui aurai encore obligation, ne voulant point du tout me rendre enemi des perſones que je ne veux, ne dois, ni n'ai lieu d'offenſer.

J'ignore abſolument, Monsieur, l'art de dire élégament des injures & *à propos de bottes* ; je ſuis incapable de traiter, ſur-tout publiquement, tel individu que ce ſoit de *Bête* ; je n'ai point non plus de chat qui dort à reveiller, je ne veux, ni doner, ni recevoir aucun coup de pate, je laiſſe chacun tranquille, & ne contredis à perſone : ma modération me ſert de chien fidele, elle repand ſur mon innocence perſécutée, un vernis qui me rend mon état ſupportable, j'en ſuis content.

J'aime l'étude, elle égaye la triſteſſe de ma situation & de mon ſéjour, j'écris, mais je ne done rien au Public, j'admire les ouvrages des autres & ne ſuis jamais content des miens : malgré cela la prévention que l'on a, que j'ai quelque capacité, fait aiſément penſer que je peux avoir l'ambition de paroître un Acteur Lettré : ſi cette idée me prenoit je ne voudrois pas aſſurément, Monsieur, débuter ſi mal, le ſeul bon ſens me diroit qu'on a toujours trop d'enemis ſans les mériter, pour s'en faire des nouveaux.

J'ai fait une réponſe au Tranquille, ſur les deux Ecrits ſignés l'Infortuné & Velcrioul ; j'ai forcé mon caractere, ſi je l'eus ſuivi, j'aurois tout accordé à l'indifférence ; mais des *Perſones* m'ont fait ſentir que je devois, pour moi-même, rendre public le déſaveu que je fais de ces deux Ecrits.

Je ne ſuis point aſſez déterminé de faire imprimer mes Ouvrages pour vous prier, Monsieur, de mettre cette Lettre & la réponſe aux autres Ecrits ſous la Preſſe ; je laiſſe le tout à votre diſpoſition, ſans entrer dans le détail de mes raiſons ou des vôtres ; ſeulement je vous prie, pour la ſatisfaction de mes amis, d'inſérer dans une de vos Gazetes prochaines, le court déſaveu ci-joint, que je fais de ces pieces.

Continuez, Monsieur, à être en tous genres l'ami des homes, & à nous faire admirer votre mérite par le choix que vous ferez des pieces qui rendent quelques-unes de vos Gazetes intéreſſantes : je le dis en paſſant, les Imprimeurs ſont comme les autres, ſujets *à* être épicés ; évitez dans certaines circonſtances certaines Fables, dont l'application peut vous nuire, tout home en place a des tenans. Ne recevez point, je vous prie, cet avis en mauvaiſe part, il eſt fondé ſur des juſtes ſujets, ſur l'expérience, le desir que j'ai de vous obliger & de vous prouver que perſone n'a l'honeur d'être plus véritablement que moi,

Monsieur, Votre très-humble & très-
A St. Pierre du Portage, obéiſſant Serviteur.
ſur l'Aſſomption, 2 Mai 1779. L. DECOURVILLE.

LOUIS DECOURVILLE, Ecuyer, Notaire & ancien Avocat, demeurant *à* l'Aſſomption, avertit le Public qu'il n'eſt point l'Auteur des Ecrits inſérés dans la Gazete de Montréal, ſignés l'*Infortuné* & *Velcrioul* ou autres, qu'il eſt totalement hors de ſon caractere d'inſulter qui que ce ſoit, ſur-tout publiquement, & que la réputation d'un chacun lui eſt autant précieuſe que la ſienne.

Il previent qu'il demeure à St. Pierre du Portage, où il continue d'exercer ſes fonctions de Notaire.

L. DECOURVILLE.

Réponſe à l'Adreſſe ci-deſſus.

A M. LOUIS DECOURVILLE, Ecuyer.

MONSIEUR,

VOUS dites être ſurpris. J'ai été bien plus ſurpris moi-même, de voir que vous vous compromettiez dans une affaire où vous n'aviez que faire : puiſque vous prétendez n'être pas l'Auteur des deux Ecrits ſignés, l'un *l'Infortuné*, & l'autre *Velcrioul*, il étoit inutile d'en parler.

Sans entrer dans aucun détail, je vous dirai ſeulement, que juſqu'à préſent j'étois incertain quel étoit l'Auteur de ces deux Ecrits, mais votre Lettre vous fait ſoupçoner ; vous ne ſeriez pas le premier qui auroit déſavoué ſes propres Ouvrages.

Vous trouvez, dites vous, l'établiſſement de l'Académie naiſſante, *excellent*, que les Ouvrages Périodiques devroient être ſujets à la *Cenſure* ; il paroîtroit par votre façon d'écrire, que vous deſireriez en être le Cenſeur vous-même, puiſque ſans vous contenter d'un déſaveu public de ces deux Ecrits, vous analiſez, vous cenſurez *à* tort & *à* travers. Ma foi, Monsieur, vous me paroiſſez bien gené dans votre façon d'écrire ; il faut être Savant profond, ou devin pour analiſer votre Lettre. On apperçoit au travers de tout, que vous voulez ménager les uns, & vous n'oſez trop dire envers quelques autres. Suivant moi, quand on a des raiſons pour ménager certaines perſones, & qu'on n'en a aucune pour en attaquer d'autres, le parti le plus prudent eſt celui de ne rien dire.

Vous aimez l'étude, dites-vous, hé bien ! étudiez. *Vous écrivez, & vous ne donez rien au Public*, vous faites bien. *Vous admirez les ouvrages des autres, & vous n'êtes jamais content des vôtres*, je le crois. *Si l'ambition vous prenoit de vouloir paſſer pour Acteur Lettré*, peut-être ne débuteriez-vous pas ſi bien. *Qu'on a toujours trop d'enemis, ſans les mériter, pour s'en faire de nouveaux* ; il paroît cependant, par votre début, que voulant ménager les autres, vous ne vous ménagez guere vous même, *en reveillant le chat qui dort.* Vous auriez mieux fait de ne point forcer votre caractere, de n'écouter perſone, d'accorder tout *à* l'indifférence, & vous contenter de votre déſaveu s'il eſt ſincere ; mais je crois..... &c.

Oui, Monsieur, je continuerai de faire choix, ſuivant mes foibles lumieres, des Productions les plus intéreſſantes, & j'aurai grand ſoin, ſur-tout, de ne pas mettre au jour celles qui pouroient me nuire. Je n'ai rien *à* éviter, dans aucunes circonſtances, de *l'application* qu'on pouroit faire ſur une Production, d'abord que

je n'aurai d'autre intention que celle de recréer le Lecteur, & de remplir la Feuille.

Je vous prie de recevoir ma Réponse d'un œil tranquille, de me croire incapable de forcer mon caractere, & que c'est avec la plus grande sincerité que je me dis,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

L'IMPRIMEUR.

AU PUBLIC.

J'ai hésité de mettre dans la Feuille les Productions datées de l'Assomption, mais comme l'Auteur a signé son nom propre, j'aurois cru lui faire injure de les mettre à l'*oubli*. L'IMPRIMEUR.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

JE désavoue positivement d'être l'Auteur des Ecrits insérés dans la Gazete de Montréal, signés l'Infortuné & Velcrioul, & datés les 10 & 16 du mois passé, de l'Assomption; je n'ai garde de dérober au vrai pere de ces Ouvrages le juste éloge qu'ils méritent, & si je ne me trompe, ils apartienent de droit & de fait à M. Tranquille; sa modestie lui a sans doute, fait imaginer, qu'il convenoit de prêter à un autre ces Ecrits, que les circonstances d'alors, ne lui permettoient point d'avouer *siens*, sur-tout celui où il s'agit de décisions de Jurisprudence. Il s'est plaint qu'aucun Jurisconsulte n'ait pris la peine de lui répondre; ces Messieurs, en lisant ses décisions ont plié bagage. Exigeoit il d'eux des éloges? il pensoit mal, ne connoît il pas leur *caractere jaloux*; cependant il falloit nécessairement que ces décisions parussent approuvées, nul autre que lui ne pouvoit le faire avec des termes si précis, & qui fissent sentir combien le caractere y operoit. Point d'embarras; un home fertile en expédiens comme M. Tranquille, trouve à point nommé ce qu'il lui faut. Il est dans un coin de l'Assomption, on ne sait pas bien où, un antique Jurisconsulte, Habitant d'une chaumiere, livré à toute la fureur de la disgrace & de l'infortune, on peut l'offenser impunément & lui faire charitablement de nouveaux ennemis; d'ailleurs la prévention que l'on a contre lui ne favorise t-elle pas le déguisement, & puis ne pouroit-il pas avoir la sote vanité d'aider la fiction? Vous vous trompez, M. Tranquille; pour vous le faire voir, je vais analiser votre Ecrit signé l'Infortuné.

Je n'ai point la manie de louer ou de blâmer, sur-tout publiquement, une action, un fait, avant d'être instruit; ce qui a l'apparence d'ordre mérite mon suffrage, je ne vais pas outre lorsque les objets ne me touchent point.

Je ne pense point qu'un Juge qui se trompe dans une cause, ne mérite pour cela d'autre récompense, que *le salut à la Robe* pour la suite; je crois que l'erreur n'étant pas volontaire, elle ne diminue rien du respect dû d'ailleurs à son mérite personel.

Je ne m'affecte point pour les affaires des autres, sur-tout pour celles qui ne me sont point confiées, de rougeur, de frémissemeut & d'indignation, vos termes déplacés, m'ont doné la curiosité de lire l'Avis arbitral, dont il est question dans vos Ecrits & vos nullités prétendues. Je vous avoue que 1°. j'ai félicité les Parties de leur choix, & celui de M. Jordan, honore la Cour & encore les Parties: 2°. la Sentence m'a paru digerée, appuiée, soutenue & fondée sur l'examen bien réflechi des Pieces & des Mémoires des Parties, & que ces Arbitres méritoient l'homage dû à leur droiture & *à* leur capacité.

3°. Je ne me suis senti aucune disposition à rire au mot *Ordoné*, je pense que les Parties ont pu leur doner le pouvoir de se servir de ce terme; s'il est offensant ce ne seroit que pour la Cour, & cette Cour estimant, malgré l'emploi de ce terme, la Sentence judicieuse, je n'ai pas le droit de rire d'après son indulgence.

(Ecrit signé Velcrioul.) J'ai, Monsieur, encore été incapable de m'affecter pour la naissance ou la mort de la prétendue Académie, j'ai regardé les Productions comme des amusemens qui pourtant auroient pu devenir utiles, si ceux qui en sont les Instituteurs n'eussent pas trop accordé à leur mépris vis-à-vis de ceux qu'ils regardoient comme leurs inferieurs, & eussent conservé les égards respectueux dûs à la Religion, aux mœurs & aux études. Je respecte tout individu qui cherche à éclairer son génie, & je n'ai garde de les traiter de *bêtes*, j'ignore, Monsieur, totalement l'art de dire éloquemment des sottises, & ne veux point me rendre enemi des personnes que je ne dois, ne veux, ni n'ai lieu d'offenser.

Je n'ai point de chat qui dort à reveiller, je veux éviter de doner & de recevoir aucun coup de pâte. Ma modération me sert de chien fidele, elle done *à* mon innocence persécutée & *à* mon infortune, un vernis qui me rend mon état plus suportable.

Je vous fais donc publiquement, Monsieur Tranquille, la remise de ces Ecrits, ils sont votre Ouvrage, ils portent vos traits distinctifs, & méritent par là que vous les légitimiez; si vous aviez la dureté de leur refuser votre paternité, pénetrés des justes sentimens *d'indignation & de frémissement*, ils auroient droit de s'écrier *ô tempora, ô mores.* Je vous prie, au reste, de ne me plus compromettre, & de me laisser jouir de cette même tranquillité dont vous vous décorés.

L. DECOURVILLE.

AVIS AU PUBLIC.

A L'avenir tous ceux qui posséderont des maisons à deux étages, seront tenus, pour arrêter les contre-vent de fer au second étage, de mettre entre l'S & le contre-vent, une buche pour empêcher qu'il ne ballotent. Cette nouvelle méthode d'écraser les Passans sans être reprehensible, est heureusement pratiquée jusqu'à ce jour, par un des Vénérables Commissaires de Police..... Mais j'ai peur de mourir

D'*un coup de Buche.*

A MES AMIS.

JE croyois en avoir beaucoup, mais je me suis trompé, je n'en ai qu'un; aussi a-t-il dit publiquement que je me vengeois, & que j'avois raison de ne m'en prendre qu'à lui, puisque lui seul avoit causé ma disgrace; aussi dorénavant j'écrirai *à mon ami.*

LE SPECTATEUR tranquille.

Réponse au R. P. B.

A l'égard de ma façon de penser sur ****.

D'acord, je suis Iconolâtre ;
Mais c'est de ces portraits parlans,
Dont je fus toujours Idolâtre,
D'autant plus qu'ils flatent mes sens.
Vous qui cherchez à me connoître,
Soyez aussi le bien venu ;
Je suis tel qu'on me voit paroître ;
En un mot je suis L'INGENU.

A PIERRE A******, *indigné.*

IL faut vous obliger, Monsieur, & satisfaire autant que mes lumieres me le permettent, votre curiosité. La foibleſſe d'esprit de Marie-Louise Simonnet est sur le point d'éclater, les preuves sont univoques, & il ne sera pas possible d'en douter ; mais pour ne pas trop embrouiller la matiere, suivons l'ordre qui est absolument nécessaire dans une affaire aussi conséquente.

Il est plusieurs points qui divisent la question, je les réduis aux suivans que je regarde comme les principes fondamentaux de l'action que l'on se propose d'intenter contre Simon Sanguinet, devant la Cour supérieure de Quebec.

Le premier, est l'immixion dudit Sanguinet dans la susdite Succession sans aucune autorité.

Le second, les moyens qu'il a employé pour se faire nomer Curateur à la Succession vacante.

Le troisieme, la vente de la maison en ville, appartenant à ladite Succession.

Le quatrieme la Cession faite par Marie Simonnet ; c'est la plus intéressante.

Au premier, il est surprenant qu'un soi-disant Avocat ignore les Loix & Coutumes ; ne devoit-il pas connoître l'Edit du mois de Juin 1661, où il est dit au 2d. article, en parlant du Procureur du Roi, qu'il ne sera fait aucune Tutelle, Curatelle, Inventaire, Description de meubles, titres, papiers & vente de meubles en cas de banqueroute, démence, *ou de biens vacans* & abandonés, qu'il n'y soit apellé, Mais, dira-t-on, il n'est point dans cette partie de Procureur du Roi : cela est vrai ; mais il est un Juge de la Cour des prérogatives, & Simon Sanguinet connoissoit très-bien son autorité, puisque repris par la voix publique, il l'a imploré. Donc son Immixion dans la Succession de Simonnet est l'effet de l'ignorance ou de l'avidité. Il n'ignoroit pas qu'il y avoit des héritiers absens, que Louise Simonnet étoit imbecille, il devoit donc, comme ami du défunt prevenir le Juge de la Cour des Prérogatives, qui dès l'instant eût fait apposé les scellés sur les effets mobiliers du défunt, sur les armoires, Bureaux ou coffres, contenant linges & hardes, titres & argent. Bien loin de là, sans doner avis au juge qui est censé faire les fonctions de Procureur du Roi, Simon Sanguinet, de son autorité, s'empare des clefs, visite, *furete* par-tout, & se rend maître, dispose & prend possession du tout ; n'eut-il pas dû prévoir qu'une telle conduite tendoit à faire éclore mille soupçons injurieux ? De quelle manere justifiera-t-il qu'il ne s'est trouvé qu'une telle somme dans les coffres du défunt ? sera-ce par sa déclaration ? elle sera toujours suspecte dans la circonstance présente. *Ce n'est pas qu'en mon particulier je le crois homme à égarer quelques effets* ; mais tous ne pensent pas comme moi : au surplus il doit se reprocher lui-même d'avoir doné matiere à bien des réflexions. Il fait plus, il commence dès l'instant à la confection d'un inventaire, à la requisition de qui ? persone n'en sait rien, c'est une œuvre de ténebre, & enséveli dans les ténebres.

Au second, le Public murmuroit, & ces plaintes frapperent un Notaire que Simon Sanguinet s'étoit adjoint, Notaire dont l'exacte probité est généralement connue, il refusa après une ou deux vacations de continuer, & ne craignit pas de dire son sentiment : que fit alors Simon Sanguinet ? il présente une Requête au Juge, aux fins de faire nomer un Curateur à la Succession, & pour venir à son but il fait apeller ses amis, qui sans conséquence & n'ayant aucun intérêt déférerent la Curatelle à Simon Sanguinet. De deux choses une ; ou Marie-Louise Simonnet étoit unique héritiere, ou non : si elle étoit unique héritiere, il n'étoit nécessaire ni d'Inventaire, ni de Curatelle, elle étoit de plein droit en possession ; si au contraire il y a des Cohérities absens, les scellés devoient être apposés dès l'instant du décès de Simonnet, & le Juge devoit être présent à la levée des scellés & confection de l'Inventaire. Simon Sanguinet croyoit sans doute que le Public *par respect* pour sa qualité prétendue d'Avocat, fermoit les yeux sur sa conduite, il s'est trompé. Pouvoit-on nommer, ou devoit-on nommer un Curateur à la Succession de Simonnet pour les absens, un quelqu'un qui s'étoit déjà emparé des effets de cette Succession de sa pleine autorité, dont la conduite à cet égard étoit deja suspecte, & revoltoit tous les Citoyens ; non seulement il devoit être exclu de cette charge, mais même on eut dû sevir contre lui suivant la rigueur des Loix. C'est ainsi que tous les honêtes Citoyens pensent, & ce qui arrivera bientôt.

Au troisieme, est-ce un Curateur ? non, c'est un destructeur des biens qui lui sont confiés. Quel prouve la nécessité d'aliéner les fonds de la Succession. L'aliénation des biens ne peut-être approuvée que dans le cas où la Succession soit chargée de dettes, ou que les fonds soient onéreux par les impenses ; mais la Succession Simonnet ne devoit rien, & la maison sise en cette Ville n'avoit besoin d'aucune réparation en outre la rente de 1500 livres étoit plus que suffisante pour l'entretenir, mais il falloit liquider les pierre pour les mettre en quart.

Au quatrieme, vous auriez de la peine à croire, Monsieur, ce que j'ai découvert. La Donaion entre vifs, consentie par Marie-Louise Simonnet, à Simon Sanguinet, est une preuve incontestable de son imbécillité ; il apert que cette fille stupide done à Simon Sanguinet tous les biens appartenant à la Succession Simonnet, & par les recherches exactes que j'ai faites, je connois appartenant à cette Succession :

1°. Un verger de deux arpens de front sur un arpent de profondeur, avec une jolie maison de bois sur un

ſollage de perre, qui pouroit valoir dix mille ſhellings.

2°. Uneterre de trois arpens de frond ſur dix arpens & quelquesperches de profondeur, qu'il a acquis à la côte Sainte Catherine, depuis deux ans ou environ, ſur laquelle eſt un verger.

3°. Un opin de terre de quinze pieds de frond ſur environ vint-cinq arpens de profondeur.

4°. Deux emplacemens ſitués au fauxbourg des Recolets ou Sant Joſeph. Plus une ſomme d'environ cinquante-une mille livres, provenant, tant de la vente des mobilies que de la maiſon ſiſe en cette Ville.

Tous cesfonds, *à* leur juſte valeur, doivent faire une ſomme de quatre-vingt mille livres ou ſhellings anciens. A cela joignons les ſommes en caiſſe, & une ſomme dûe par Danis, &c. Pour le prix de la terre qu'ils ont aquis de feu Simonnet, la Succession Simonnet étoi ſans exagerer, à peu de choſe près, de cent mille lires ou ſhellings.

Il faut admettre, ſuivant la commune renommée, un Cohéritier avec Marie-Louiſe Simonnet, ce qui fait 50000 livres ou ſhellings pour chacun. La rente de 50000 livres au denier 20 ſeulement, fait un objet de 2500 livres par année.

Preuve de l'imbécillité de Marie-Louiſe, elle abandonne à Simon Sanguinet, par l'Acte, toutes ſes prétentions, pour ſeulement la nourriture, l'entretien, le chauffage, la lumiere, le logement & le blanchiſſage; je n'ai pu découvrir s'il y a quelque ſomme jointe à ces promeſſe, & pour la rente d'une ſomme aussi considérable, Simon Sanguinet ne daigne pas même l'admettre à ſa table.

On dit que la Succession étoit chargée de dettes, ceci eſt extrordinaire; qui eſt celui des Citoyens qui ignore que François Simonnet n'étoit endetté envers qui que ce ſoit? C'eſt notoire, & comment ſeroit-il poſſible qu'un home qui avoit au moins 3500 livres de rente, & dnt l'économie approchoit même de l'avarice, comment, dis-je, ſeroit-il possible qu'il eût des créanciers? mais si toute fois cela eſt, ce n'eſt que pour épouvanter une imbecille qui connoît aussi peu cent ſols que cet livres, & en lui faiſant entendre que la Succession evoit beaucoup, elle a fait tout ce qu'on a exigé d'elle

Du tout ue doit-on conclure. Telle eſt ma façon de penſer, 1° l'Immixion de Simon Sanguinet dans la Succession Simonnet, ſans au préalable avoir doné connoiſſance au Juge de la Cour des prerogatives, eſt contre l'Oronance citée, & par conſéquent ſuſpecte.

2°. Vu l'abſence d'un des Cohéritiers, les ſcellés devoient ête appoſés, ce qui n'a point été fait. Il eſt inutile de citer la Coutume, elle eſt connue à tout home de bon ſens, & la Feuille ne ſuffiroit pas pour les différentes citations.

3°. Le Curateur n'étant prépoſé que pour l'adminiſtration desbiens, ne doit & ne peut les aliéner qu'en vertu d'un Jugement rendu ſur l'avis des parens ou amis, & le Jugemnt doit être assis ſur la délibération deſdits amis ou parns qui déclarent que tel fonds eſt onéreux, & qu'il n'eſt possible de le conſerver à la Succession qu'en faiſant des fraix qui ſeroient plus considérables que le revenu. Or, étant évident que le fonds sis en cette Ville pouvant fournir une rente ſurabondante, les fraix néceſſaires pour l'entretien de la maiſon; On n'a jamais dû diſtraire de la Succession un objet aussi important. J'ignore si le Juge a doné ſon approbation, mais si cela étoit, ce que je ne crois pas, je dirois que ſa religion a été ſurpriſe.

Le quatrieme point eſt la Ceſſion faite par Marie-Louiſe Simonnet, à Simon Sanguinet. Pour contracter il faut être ſain d'eſprit & d'entendement, c'eſt un axiome inconteſtable, de l'eſſence de l'Acte, & un *sine quo non*. Or, il eſt prouvé que Marie-Louiſe Simonnet eſt dans une eſpece de démence & d'imbécillité, donc tout ce qu'elle a pu faire doit être regardé comme non avenu. Que si l'on demandoit a prouver ſon imbécillité, il ne ſuffiroit que de préſenter aux ieux du Public l'Acte même. Il eſt une si grande diſproportion entre la choſe donée & le prix, qu'il faudroit être aveugle pour ne pas reconnoître, & la foibleſſe d'eſprit de Marie-Louiſe Simonnet, & l'inſtigation & ſuggeſtion de Simon Sanguinet. Si l'on pouvoit regarder cet Acte comme une Donation rémunératoire, ce ſeroit un vernis favorable; mais avant la mort de Simonnet, Simon Sanguinet eut rougi de voir chez lui Marie-Louiſe, il ne l'a reçue que parce qu'elle eſt devenue riche héritiere, & malgré cela encore il en rougit, car elle n'a point de part à *l'honeur de ſa table*. Peut-on penſer qu'une fille de bon ſens eût conſenti une telle Donation à des conditions aussi peu avantageuſes. Doit-on croire qu'elle ſouffriroit ſans murmurer le mépris que l'on fait d'elle. Quoi! une fille qui a près de 5000 livres de rente, juſqu'à ce qu'il ſoit connu s'il eſt un autre héritier vivant, & qui dans tous les cas eſt aſſurée d'environ 2500 livres ſouffriroit de manger à part dans une chambre haute, vêtue aussi simplement qu'une Domeſtique. Je m'arrête, j'en dirois trop; mais pour vous prouver, & apuyer mon avancé, je vous renvoie aux Dictionaires & grand Commentaire de Ferriere, aux notes d'Auzanet ſur la Coutume, au Titre Donation, aux Loix Civiles par Domat, & au Traité des Donations par Ricard; il ne m'eſt pas possible de citer dans si peu d'eſpace.

Mais après vous avoir démontré l'irrégularité de cet Acte, je dois vous doner avis de faire un Teſtament olographe, & de choisir pour ſon exécution un home déſintéreſſé, il ne m'eſt pas possible de vous en désigner aucun, je n'en connois pas.

Je pourois m'être trompé dans l'expoſition des clauſes de l'Acte, n'en connoiſſant aucune que par le rapport que m'en ont fait quelques perſones à qui Simon Sanguinet les a confiés, mais pour prouver mon erreur qu'il rende cet Acte public.

Le Papier périodique ne ſuffiſant pas, on ſe propoſe de doner au Public, un Mémoire, dans lequel tous les points ſeront diſcutés plus amplement, & la décision appuyée ſur les Loix & Coutumes, dont les textes ſeront cités dans toute leur étendue & leur vraie application.

LE SPECTATEUR *tranquille.*

MONTREAL, Chez F. Mesplet, Imprimeur & Libraire.

GAZETE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 19 MAI.

AU PUBLIC.

LA Lettre ci-après, écrite à M. Foucher, eſt copie collationée ſur l'Original. Ayant ouï tenir quelques propos déſavantageux, & même injurieux, j'ai cru être obligé de la rendre publique, ainſi que les démarches faites par Mr. Foucher, pour retirer l'Original qu'il avoit confié de bonne foi, avec la Réponſe faite par M. Simon Sanguinet qui a refuſé, comme il paroît, de la remettre, & s'eſt attribué une Lettre qui n'eſt point *à* ſon adreſſe. Je conviens que j'ai eu tort d'avoir eu aſſez d'attention & de ménagement pour le prevenir, puiſqu'il eſt clair qu'il ne méritoit pas ces égards; mais en donant copie de ma Lettre au Public, mon intention ſera connue, & je ſuis certain que qui que ce ſoit, pas même le Spectateur tranquille, ne me poura faire aucun reproche: j'eſpere que tous en général applaudiront à la maniere polie dont j'ai uſé envers M. Sanguinet, & que tous déſaprouveront ſa conduite & les propos qu'il a tenu. L'IMPRIMEUR.

A Monsieur FOUCHER, *Avocat.*

Samedi, 8 Mai 1779.

Monsieur,

J'AI en mes mains une Production à mettre dans la Gazete prochaine, venant du Spectateur, à l'occasion de la Succession de défunt M. Simonnet; je la trouve ſi forte qu'elle pouroit peut-être choquer ou indiſpoſer M. Sanguinet contre moi: c'eſt pourquoi, Monsieur, ſi vous vouliez avoir la complaiſance (comme ſon Confrere) de lui faire part de la préſente, qu'il pouroit trouver un moyen *à* l'empêcher de paroître en public; c'eſt ce que je desire, mon intention n'étant pas de me mettre perſone à dos. Vous obligerez infiniment celui qui a l'honeur de ſe dire avec la plus parfaite eſtime,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

(Signé) MESPLET.

Si vous voyez M. Jautard, je vous prie de ne pas lui parler de la préſente.

Collationé conforme à l'Original.

(Signé) FOUCHER, Avocat.

Billet adreſſé à Monsieur Sanguinet.

FOUCHER fait ſes complimens à M. Sanguinet. J'eſpere qu'à cette ſeconde priere, vous voudrez bien me renvoyer une Lettre que je ne vous ai confié que pour vous obliger, & que vous ne me mettrez pas dans la néceſſité d'en doner une traduction auſſi fidele que me le permettra ma mémoire.

Réponſe de M. Sanguinet, à M. Foucher.

CETTE Lettre que vous *mavés* remiſe me regarde perſonellement mon deſſein n'eſt pas de vous en faire un crime mais je *doit* la garder pour des raiſons *a* moi *connu* & je vous les *dirés* de vous *a* moi.

pour ſignature une S *avec paraſe.*

AU PUBLIC.

POUR Supplément *à* mon Adreſſe dans la Feuille derniere, j'ai découvert par hazard que Marie-Louiſe Simonnet n'étoit qu'une fille naturelle; ceci ne m'a point été affirmé positivement, mais ce ſoupçon me paroit fondé. Feu Mr. Simonnet auroit eu plus d'égards pour Marie-Louiſe ſi elle eut été ſa ſœur iſſue du Légitime mariage: depuis trente ans & plus elle a été abandonée *à* elle-même, & le plus ſouvent dans la derniere des miſeres; il faut donc, ou admettre dans feu Simonnet des ſentimens bien bas, ou convenir qu'il ne l'a jamais connue pour une ſœur. Elle n'a jamais mangé avec lui, elle ne fut regardée dans la maiſon de Simonnet que comme domeſtique; il eſt donc néceſſaire que Marie-Louiſe faſſe preuve de ſa légitimité.

LE SPECTATEUR *tranquille.*

AU PUBLIC.

JOSEPH DUPLESSIS eſt mort, ſa Succession eſt d'un très-haut prix; ſon Teſtament eſt bien quant *à* la forme, mais au fonds c'eſt différent. La Mere, héritiere naturele de ſon fils, déclare qu'elle entend ſe pourvoir, & pour y parvenir conſtitue deux Procureurs pour agir

& poursuivre ses droits ; un *vénérable* Commissaire, Exécuteur testamentaire, auquel a été notifié l'institution des Procureurs s'est opposé à l'apposition des Scellés, & les effets de cette Succession sont sous la garde de deux hommes qui sont à la discrétion du Légataire universel, & même ces Gardiens n'ont été munis d'aucune clef que quatre jours après le décès. Ce même Exécuteur notifié de vive voix, aux deux Constitués, que si l'un ou les deux se présentoient à la Confection de l'Inventaire, les portes leur seroient fermées. Décidez à présent, Messieurs, de la régularité de la conduite d'un MAGISTRAT. Mais on se propose de le prendre à Parte, & de le rendre responsable de tous dommages & intérêts qui pouroient resulter de ses opérations clandestins. La Mere a un droit réel de faire annuller le Testament de son Fils, elle constitue des Procureurs pour l'avenir. Le Légataire universel ne dit rien, l'Exécuteur testamentaire seul se mêle de contredire, & même d'agir d'autorité. Mais le Gouvernement sera instruit de sa conduite, & nous sommes persuadés qu'il aura égard aux très-humbles représentations des

CITOYENS.

A L. DECOURVILLE.

MONSIEUR,

L'ACADÉMIE *Jouissant d'une santé parfaite*, vous félicite de votre inapacité ; vous ne pouvez, dites-vous, vous affecter de sa naissance ou de sa mort, mais elle vous assure que votre existence ne l'a jamais inquiétée, elle ne vous connoît pas, & ne desire pas de vous connoître. Vous attaquez les Instituteurs, vous leur reprochez de n'avoir pas assez d'égard pour la Religion ; & depuis quand, M. Decourville, êtes-vous si religieux ? Vous, répondrez peut-être, que l'âge a énervé votre corps & votre esprit, cela peut être, & je crois que cela est. L'Académie s'est apperçue de la foiblesse de votre génie par vos Productions ; ainsi elle vous invite *à* rester dans votre sphere, & *à* ne plus vous exposer à des coups trop forts.

Par Ordre du Président.

L. E. C. *nouveau Secretaire.*

A L'INGENU.

VOTRE Adresse au R. P. B. est un peu galante ; je ne vous blâme pas d'être Iconolâtre des portraits parlans, soyez-en Idolâtre si vous voulez ; mais ne vous en vantez pas, & conservez plus de ménagement, tout est ici conséquent, rien n'échape, ou aux Fanatiques, ou aux mauvais Critiques : ce sont deux piéges posés à une certaine distance, si vous ne tenez le milieu vous êtes pris dans l'un ou dans l'autre ; ainsi suivez mon conseil, & ménagez-vous mieux.

VOTRE AMI.

A M. LOUS DECOURVILLE, Ecuyer.

JE ne vous eus jmais cru l'Auteur des Ouvrages que vous désavouez, ans le désaveu formel que vous en faites ; il est trop positif, vous l'exprimez avec trop de vivacité. Je crois aussi positivement qu'ils sont *vôtres* : car dans le supposé qu'ils ne fussent pas de vous, pourquoi chercheriez-vous des excuses ? vous n'en aviez pas besoin. Vous ne futes jamais nomé *Velcrioul*, & vous seul avez trouvé dans ce mot votre nom, car en honeur je n'y ai fait aucune attention : mais voyons, Monsieur, ce que dit votre Adresse.

Vous commencez à doner votre suffrage aux Ecrits du 10 & 16 du mois passé : vous ne voulez pas, dites-vous, me les dérober, & vous imaginez que par *modestie* je vous les prête ; vous errez & ne me connoissez pas. Je ne suis pas assez vain pour m'attribuer ce que je n'ai pas mérité ; mais aussi ne suis-je pas assez humble pour céder à un autre ce qui me seroit légitimement dû. Si quelqu'un se paroit de mes Ouvrages, je me rapellerois ex *tempore*, de ces vers *sic vos non vobis*, &c.

Est-ce par les Ecrits du Spectateur tranquille que vous le connoissez ? Tout Lecteur sensé reconnoîtra aisément que les Adresses dont vous parlez & que vous niez ne sont pas de lui, & en vous raprochant de vos Ouvrages on trouvera votre style, votre esprit satyrique ; enfin vous même.

Je dirai plus, puisque vous avez imprudemment entré en lice, vous vous avilissez en niant ; vous insultez vos Confreres en leur supposant un *caractere jaloux* ; vous méprisez la Cour en disant que le choix d'un Particulier *l'honore* ; enfin, vous dites trop, ou trop peu.

Vous ne voulez point, dites-vous, blâmer *publiquement* ; il paroit que votre caprice ou votre politique *mal entendue*, vous *arrache* à votre penchant naturel. Non, Louis Decourville ne fut jamais flatter ; (quand je l'ai connu) mais je ne le connois plus, & j'ai raison, de croire qu'habitant une chaumiere, son génie a été resserré dans un cercle trop étroit, que la disgrace qu'il a essuyé l'a enlevé à lui-même, & que son infortune lui a fait oublier ses amis.

A propos de quoi parlez-vous de la *Robe du Magistrat* ; il paroit que c'est vous qui avez fait inférer la Fable dans la Feuille, & vous voudriez rejetter une critique aussi bien placée sur mes épaules ; mais écoutez, je ne veux point me charger des iniquités des autres ; arrangez-vous le mieux possible pour vos intérêts, mais laissez-moi *tranquille*.

Quand vous avez fait des fautes vous voudriez faire rejaillir les peines sur quelqu'autre ; mais ne vous imaginez pas que je reçoive le fardeau sans essayer de le jetter bas. Au surplus vous avez tort de m'attaquer, puisque je me suis fait un devoir d'appeller tout animal par son nom.

Quoi ! un Avocat ne se trouve point disposé a rire quand il lit le mot *ordoné* dans un Avis arbitral Oh ! cela est vrai, vous ne deviez pas rire ; mais si vous êtes Avocat, vous deviez gémir. Au surplus ceci pouvoit exciter différens mouvemens.

Je conviens avec vous que vous ne savez pas dire les sotises éloquemment, car vous les dites avec si peu de ménagement, que tous ceux qui ont lu votre Ecrit s'en sont moqués, & en mon particulier j'en ai ri, & vous ayant toujours estimé, j'eus desiré que vous vous fussiez tû.

Je n'ai jamais douté, ni de votre innocence, ni de votre infortune, l'une m'est plus connue que l'autre ; mais croyez-vous avoir excité la compassion des Lecteurs ? bien loin de là, vous les avez irrité, & votre

infortune leur eſt très-indifférente. Pour vous faire voir que vous démentez le caractere dont vous vous vantez. Je peux avancer hardiment que vous avez écrit que vous n'oublierez jamais les obligations que vous croyez avoir *à* vos confreres ; mais vous qui paroiſſez être si reconnoiſſant, & qui ne ſavez injurier, *ſur-tout publiquement*, vous commencez par dire qu'ils ont un *caractere jaloux*, avez vous cru faire leur éloge ? Ne craindriez-vous pas, ou n'auriez-vous pas lieu de craindre leur *ire ?* Je veux croire qu'ils ne vous en diront rien, mais ne pouroit-il pas arriver que vous ſeriez privé des ſecours qu'il vous ont doné, & que peut-être ils ſe propoſoient de continuer. La démangeaiſon de parler vous nuit ; vous n'êtes pas auſſi moderé que vous voulez le paroître.

Non, Monſieur, je ne reçois point la remiſe de ces Ecrits, je n'y trouve pas *mes traits diſtinctifs* : ſoyez perſuadé que me ſuffiſant *à* moi-même, ne craignant l'inimitié d'aucun individu, ne mandiant aucune protection, je ne flatterai jamais.

Croiriez-vous, en ſuppoſant que je fuſſe l'Auteur de ces Ouvrages, que vous euſſiez été compromis, vous vous aveuglez vous-même, ils ne pouvoient que vous faire honeur, & vous en convenez à peu-près ; mais vous niez dans un temps, vous accordez dans l'autre, & il faudroit être bon *furet* pour vous ſuivre dans les recoins, & vous y prendre.

Je me décore à juſte titre de la tranquillité ; je ne perds jamais rien de cet avantage que quand je lis d'auſſi mauvais Ecrits que les vôtres.

LE SPECTATEUR *tranquille.*

L'home qui court après la ſcience.

F A B L E.

Las de croupir dans l'ignorance
Certain home un beau jour quitta ſon indolence,
Et fit chercher de tous côtés,
Même juſques au ſein des plus fameuſes Villes,
Des maîtres expérimentés,
Conſommés dans leur Art, en un mot gens habiles,
Et qui ſçuſſent ſur-tout
Ce que c'eſt que le goût.
Le projet en eſt pris, il n'en veut point démordre,
A peine a-t-il donné ſon ordre,
Que l'on voit auſſitôt les maîtres accourir :
Il vole au-devant d'eux, leur fait à tous ſentir
Sa paſſion pour l'Etude :
Nayez nulle inquiétude,
Leur dit-il, je vous garantis,
Sur ma vie
Que je ne ſuis point home à regarder au prix,
Vous le verrez, ſecondez mon envie.
Sans réflechir & ſans faire aucun choix,
Notre Ignare prend à la fois
Maître pour la *Géographie*
Maître pour la *Géométri*,
Maître d'*Armes*, Maître *à chanter*
Maître d'*Hiſtoire*, un de *Génie*
Un de *Langues* ; ce n'eſt de quoi ſe contenter
Il ne prétend pas s'arrêtr
A ſi peu.... quelle extravagance !
Il comptoit devenir ſçavant,
Sçavant autant & plus qu'home d France ;
Il en ſçut moins qu'auparavant,
Et notre Sire en fut pour ſa dépene.
Gardons-nous de tomber dans la rême imprudence,
Plus ſages, bornons-nous à ce qui nous va bien :
Pour vouloir tout apprendre on neçait jamais rien.

Par. F. GUICHARD.

A L'IMPRIMEUR.

Monsieur,

SAVEZ-VOUS qu'il eſt temps & plus que temps que le 3 de Juin arrive pour voir la fin du Papier Périodique. De quoi vous aviſez-vous ? d'imprimer les défauts des autres, & de quoi s'aiſe votre Spectateur tranquille ? de vouloir les rendre publics. Avez-vous pu ne pas concevoir que vous vous atriez des ennemis, & vous dis-je des ennemis puiſſans ; il n'eſt aucun de ceux que l'ambition ou l'intérêt dirige, qui ne mauditſe votre Gazete & vous auſſi. Croyez-vous qu'il eſt gracieux de voir ſes Bevues, ſes foibleſſes, ſes ignorances, ſon avidité, ſon ambition, &c. Croyez-vous, dis-je, qu'il ſoit gracieux de lire & d'entendre lire publiquement toutes *ces Machines* ; un ou plusieurs s'en offenſent, & inſenſiblement vous ſerez tant, que ſur le nombre de cent Citoyens on n trouvera trois ou quatre qui vous hairont, vous mpriſeront même..... Il faudroit pour achever *de vous pindre* que vous..... arrêtons là, je vous crois trop pudent pour toucher cette corde. Mais, ſérieuſement, vous devriez laiſſer jouir chacun de ce qui lui plait ou de ce qu'il croit lui être avantageux. Je crois que otre caractere n'eſt point diſpoſé à la critique, mais vous êtes guidé par le ſoi-diſant Tranquille ; c'eſt un cractere qui s'attache à connoître les défauts de tous, & ſon plaiſir eſt de les corriger en les rendant publics : mis il a bien de l'ouvrage avant de parvenir *à* ſon but. Croyez-moi, Monſieur, refuſez-lui vos ſecours, nimprimez aucun de ſes ouvrages ; car ſans lui nous euſions ignoré bien des choſes que vous avez mis dans la feuille, tout ſe feroit paſſé ſous ſilence : la publicité de beaucoup d'affaires eſt ; j'en conviens, avantageuſe à la Société, mais nuiſible à quelques particuliers. le Public vous ſaura bon gré de vos travaux ; vous avez des ennemis en petit nombre à la vérité ; mais q'importe, cette eſpece d'hommes eſt toujours à craidre.

Je ne ſais ſi le Spectateur receva mon conſeil favorablement, mais je vous prie de engager à le ſuivre ; qu'il ferme les yeux ſur les vexations, prévarications, enfin ſur tout le mal qui ſe fait trop fréquemment, ou s'il n'eſt pas poſſible qu'il ne voit, qu'il ſe taiſe

& conserve en lui-même une juste indignation : il est dommage que la jalousie l'ait reduit à ne travailler que pour se distraire, je crois que c'est cette raison qui l'engage à cette critique ; il se vange en apparence du mal qu'on lui a fait, mais quel avantage peut-il en resulter ? Je desirerois qu'il fut moins, ou que sachant autant il crut moins savoir ; il s'en suivroit de là un peu moins d'amour-propre, par conséquent plus d'humilité, peut-être ce sentiment lui feroit plus profitable. Suivant moi cette Philosophie & cette tranquillité ne conviennent qu'à des hommes dont la fortune est assez brillante pour ne pas leur faire craindre l'indigence ; qu'il soit donc moins Philosophe, plus ou moins tranquille, & qu'il ne dévoile plus les défauts des autres. Je desire que vous & lui profitiez de mon conseil.

L'AMI DES HOMES.

MES ADIEUX.

ADIEU Papier Périodique :
Je vais bientôt de l'Amérique
Abandoner le bord charmant.
L'Europe à la fin me rapelle,
Et loin d'être à ses Loix rebelle
Je m'y soumets dès ce moment.

Enivré de l'erreur commune
J'ai cru long-temps que la fortune
Fixoit son séjour dans ces lieux ;
Mais en cherchant cette abondance
Je n'en ai vu que l'apparence
Qui veut en imposer aux ieux.

D'un amour tendre & légitime,
Qui ne s'accroit que par l'estime,
Je voulois resserrer le lien,
Lorsque ma parjure Maîtresse
Sans nul égard à sa promesse
S'est soumise au Dieu de l'Hymen.

Toujours en bute au noir caprice
D'une femme, dont l'injustice
Cause peut-être mon malheur.
Je me flatois que mon silence
mettroit un terme *à* sa vengeance,
Mais rien n'a pu changer son cœur.

Enfin ce qui me désespere
C'est d'avoir perdu m... c... F..,
De qui dépendent mes succès ;
Mais quoique ce coup soit funeste
Je suis heureux, car il me reste
Plusieurs amis, & c'est assez.

L'INGENU.

LE NOUVEAU LAQUAIS.

CONTE.

Curieux de briller certain cadet Gascon,
Se meubla d'un laquais surnommé *l'Aventure*,
Honnête & fidelle garçon,
Mais novice en tout point, hormis l'agriculture.
Pour gages, lui dit-il, outre ta nourriture,
Mon ami, je te donnerai
Dix huit livres tournois, & je t'habillerai.
Le magnifique & noble maître
Le lendemain chez lui jusqu'à midi sonné,
regarde & ne voit rien paroître ;
Pas ombre de laquais. Oh, dit-il étonné,
Le garçon que j'ai pris, est-il mort ou malade ?
Ruminant sur ce cas, par avance affligé,
Il monte au galetas, trouve le camarade
Dans la plume mollete à son aise plongé.
Eh bien, dit le cadet, d'un air de gentillesse,
Monsieur, sans interruption
A-t-il bien reposé ? son lit étoit-il bon ?
Les draps blancs n'ont ils pas quelque pli qui le blesse,
Veut-il qu'on lui porte un bouillon ?
Pardon, lui répond *l'Aventure*,
Allongeant son museau hors de la couverture,
Comme dans son étui fait un Colimaçon ;
Ici depuis long-temps je me tourne & me lasse,
Avant l'aube du jour, les coqs m'ont réveillé.
Mais m'ayant dit par votre grace
Que vous même, Monsieur vous m'eussiez habillé,
Je languissois d'impatience
Attendant pour cela qu'il vous plût d'arriver,
De peur d'être repris de désobéissance,
Si, sans vous, j'osois me lever.

LOGOGRIPHE.

Si certain proverbe ne ment
Chez les Peintres, chez les Poétes
(Auxquels joignez par supplément
Maint Jaloux, maint Porte Lunettes
Maint Petit-Maître, maint Pédant)
On me rencontre rarement
Dans mes six pieds, Lecteur, tu trouve la Princesse
Qui du Bélier doré causa l'enlévement ;
Le volage mari de cette Enchantereſſe
Qui du bon home Æson rappella la jeunesse
Ce dont un seul instant tu ne peux te passer.
Ce Chantre renommé qu'une troupe effrenée,
Par l'appas d'un trésor contre lui mutinée,
Osa de son vaisseau cruellement chasser ;
Certain grain dont l'odeur te flatte ;
Un home qui se rit des écrits d'Hypocrate ;
Le merveilleux berceau de la premiere loi :
Le séjour tant vanté d'un saint & puissant Roi ;
Ce qu'on ne vit jamais dans une République.
Mais déja tu me tiens, & mon début te pique.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

N°. XXI. (83) 1779.

GAZETE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 26 MAI.

A Mon Ami, ou celui qui ſe dit tel.

JE ſuis ſensible autant qu'on doit l'être, Monsieur, *à* l'intérêt que vous daignez prendre à ce qui me regarde ; mais comme je n'ai pas l'honeur de vous connoître, & que même j'ignore le propre nom de la perſone *à* qui je m'adreſſe, vous ne trouverez pas étrange si je n'obſerve point au pied de la lettre le judicieux conſeil que vous me donez ſur la réponſe, &c. ..... D'ailleurs je ſuis bien loin de croire que l'on puiſſe me faire un crime (en eût-on même le deſſein) d'une plaiſanterie, dans laquelle je n'avoue ma façon de penſer que pour faire allusion à la Fable du loup qui prêche à ſon fils l'abſtinence. Je conviens qu'il eſt *à* point nomé des homes qui trouvent toujours dans quelques écrits un ſens contraire *à* celui de l'Auteur ; mais faut-il les en croire ? ..... Tel qui ne me connoît point me juge peut-être ſur des ſentimens la plupart arbitraires, & auxquels on ne peut faire aucune application juſte : mais ſans vouloir réfuter les raiſons de qui que ce ſoit, je citerai ſeulement ces Vers :

A la Religion diſcrétement fidele
Sois doux ; compatiſſant, ſage, indulgent comme elle :
Et ſans noyer autrui ſonge à gagner le port.

Ne croiroit-on pas par votre mot *fanatique*, que nous ſommes au Japon, où le Peuple eſt aussi ſuperſtitieux qu'ennemi des étrangers ? Détrompez-vous, Monsieur, & convenez avec moi que la Philoſophie fait diſparoître de jour en jour (même ici) cet eſpece d'homes que vous dites à craindre, quoiqu'elle ne ſoit rien moins que dangereuſe ; d'autant plus que nous ſomes ſous un Gouvernement éclairé, dont le vaſte & profond génie du Chef répond à nos vœux, & nous aſſure ce que nous avons de plus précieux, *la Liberté* de *Conſcience*.

Qui conduit des Soldats peut gouverner des Prêtres.

Quant aux mauvais Critiques, je ſuis d'accord avec vous : il s'en trouve toujours, & s'ils ne ſont pas à craindre, ils ſont du moins ennuieux. N'écrivant que pour mon plaiſir, ou pour mieux dire pour diſtraire des triſtes ſouvenirs qui m'affligent trop quand je m'y livre entiérement, & n'ayant nulle envie de m'ériger en Auteur & bien moins encore en Poete ; je me paſſerois volontiers de répondre *à* de pareils Cenſeurs, à moins que leur critique ne fût à propos ; car je ſuivrai toujours cet excellent principe de Boileau :

..... *Aimez qu'on vous cenſure,*
Et ſouple à la raiſon corrigez ſans murmure.

Toutefois il faut que je vous confeſſe que j'ai un goût (qui me domine pour ainsi dire) pour la Poéſie : & peut-être me laiſſerois-je entrainer à ce penchant, si je ne prevoyois pas les ſuites fâcheuſes qui l'acompagnent ordinairement ; mais la plus forte raiſon que je pourois vous en doner ſeroit l'indigence, que je n'aime du tout, & à laquelle les Poetes ſont très-ſouvent expoſés, témoin le pauvre Diable quand il dit :

Je célébrois les faveurs de Glicere,
De qui jamais n'approcha ma miſere !

Vous ſentez bien que cette ſituation eſt preſque aussi cruele que celle de Tentale, toujours dévoré par la ſoif *à* la vue d'un ruiſſeau qui coule ſans ceſſe devant ſes ieux ! ..... D'ailleurs de quoi me ſerviroit-il de courir après la Science ? ... en ſerois-je plus heureux ? ... pouroit-elle m'aider à porter le fardeau d'une vie pénible, & ſouvent à charge, par la raiſon qu'elle eſt paſſagere ? .... Non, mais j'aurois peut-être la ſatisfaction de connoître par là ce que je ſuis & ce que je ſerois à l'avenir ; mais n'aurois-je pas aussi plus de ſujet de me plaindre de mon exiſtence ? ..... Je n'en ſai rien ..... mais :

Il eſt des vérités qui pouroient m'affliger
Si le ſort à mes ieux aloit les révéler.

Je ſuis charmé, Monsieur, de voir dans votre charmante Adreſſe que vous approuvez que je ſois Iconolâtre &c. & je vous remercie du profond de mon cœur de votre indulgence à mon égard. Tout ce que je puis faire pour m'acquitter envers vous, c'eſt de vous inviter à ſuivre mon exemple ..... c'eſt le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, ſur-tout quand on eſt accablé d'ennuis

Car souvent auprès d'une belle
Aimable, & sur-tout point cruele,
J'oublie alors entre ses bras
Et les soucis & les ingrats.
Je mets aussi de la partie
Bacchus qui m'inspire ces vers,
Et dont l'agréable folie
Fait parfois rimer de travers.

Au reste je vous promets que je ne me vanterai plus d'aimer les portraits, &c. & que dorénavant je répondrai à tous ceux qui me demanderont ce que je suis, *Rien*; à condition cependant que je me reserverai l'avantage de dire que je suis aussi,

Monsieur,

Votre très-humble
Serviteur, & votre ami,
L'INGENU.

A L'IMPRIMEUR.

DANS un Cabinet où je me trouvai l'autre jour par hazard, sans que persone pût s'en douter, j'entendis la conversation suivante, *entre le Sr. S. P. T. & V. J*, que je vous envois telle que je puis m'en rapeller. Te voilà donc mon cher rendu au point que je t'avois prédit, & que tu as si bien mérité par tant de sottises; tu reçois des affronts sans même paroître en être affecté, tu dis que quand ils sont mal apliqués ils retombent sur ceux qui les font; avec tout ton prétendu esprit tu ne connois, ni les homes, ni le siécle où tu vis, & tu t'obstine à vouloir désiller les ieux à des *aveugles incurables*; en vérité ta manie me passe, sais-tu bien que si tu continue que je ne veux plus te voir, te parler, t'écrire, & que tous ceux qui se disent être ou sont tes amis en feront autant, parce qu'il seroit dangereux même de passer pour tel, & que ceux qui ont les bras longs le font toujours sentir, & *que s'ils ne peuvent étrangler Michau ils étrangleront son chien*, ... Mais, mon cher, je ne te conçois pas, tu dis que j'ai si bien mérité..... Oui, sans doute, qu'on te fisse lever. Tu t'assis sans honte sur un même Banc qu'un home qui sans aucune considération humaine s'aproprie publiquement le bien qui appartient à des héritiers légitimes, ou au Roi, en vertu de son droit d'Aubaine; c'est s'abaisser & se méconnoître au dernier point. D'acord sur cet article; mais..... Point de mais, puisque je suis à même de te dire tes vérités, quoique toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, je veux aller jusqu'au bout, & t'apprendre à te connoître toi-même, toi qui prétend si bien connoître les autres, & te mettre dans le cas de te faire aimer & estimer par ceux qui te veulent du mal: *tes Ecrits sont tes plus grands ennemis*; tu as la simplicité de laisser voir que tu as un peu plus d'esprit que le commun, y a-t-il rien de plus choquant, tu ne veux pas souffrir qu'on fasse des sottises par erreur, à dessein, pour son avantage, & que ceux qui pouroient & devroient y remédier les passent sous silence quand ils ont des amis, *& qu'ils se servent de la patte du chat pour tirer les marrons du feu.* Les talens supérieurs attirent presque toujours des ennemis, les gens ordinaires peuvent seuls compter sur la bienveillance de tout le monde: ignores-tu que les maladies *d'opinions* sont les plus incurables; il seroit plus aisé de guérir un épileptique & un gouteux qu'un *ambitieux & un jaloux.* Comment veux-tu qu'on ne se revolte pas contre toi, tu n'es pas content de voir ce qui est sur la table tu voudrois voir ce qui se passe dessous, sonder & dévoiler les iniquités cachées, est-ce que cela te regarde? Laisse faire à chacun son profit comme il l'entend. Tu dis que tu n'écris que pour t'amuser; que ne t'amuse-tu à boire, à jouer, à chanter, à faire tes voisins C . . . , tu seras chéri, aimé, protégé, & tes affaires *prendront couleur.* En un mot, aie pour principe qu'il faut aimer les homes avec leurs défauts, & ne jamais s'appercevoir, ni de leurs *manigances*, ni de leur *ambition*, ni de leur *malice*, ni de leur *rapine*, ni de leur manque *de jugement réel ou affecté*, ni de *leur injustice*; *les homes n'aiment que ceux qui leur ressemblent.* En un mot, si tu veux vivre en paix, sois aveugle sourd & muet, étouffe tous les sentimens dont tu fais tant de cas, & alors tu passeras pour un fort galant home.

LE SINCERE moderne.

AUX HONETES CITOYENS.

J'AI hésité long-temps à mettre sous la Presse le *prétendu* affront qui m'a été fait Jeudi dernier dans la *Chambre d'Audience.* Je vous assure avant d'entrer en détail que je n'en ai point été affecté, l'air indifférent avec lequel je l'ai reçu ne me dément pas; aussi je ne me suis décidé d'en parler que par les différens *propos* qui se tiennent, & je vais en doner un détail exact.

La Cour n'étant point ouverte, je m'assis dans une place où j'ai droit en vertu des Commissions de son Excellence Guy Carleton; cependant je n'allois en Cour que pour voir ce qui se passeroit dans quelques affaires de conséquence qui m'étoient confiées. A peine fus-je assis qu'un des Juges, qui ne l'étoit pas alors, puisque comme j'ai dit, *la Cour n'étoit pas ouverte*, m'adressa la parole, & me dit suivant l'interprétation faite par son Confrere " qu'il avoit été fait une Motion „ tendante à ce que je n'occupe aucune des places pro- „ pres aux Avocats." Je repondis qu'à la vérité je n'avois pas ma Commission dans ma poche ... Il me fut répondu que quand je l'aurois ce seroit égal. Je demandai qui avoit fait cette Motion, il me fut répondu qu'on n'avoit pas de compte *à* me rendre; j'ajoutai que c'étoit sans doute quelqu'ennemi; la réponse fut: *vous n'avez de plus grands ennemis que vos Ecrits.* Je repliquai que ma signature seule devoit prouver ma Production; il fut répondu que je n'avois pas besoin de signer, & que mon style étoit connu. Vous êtes suspect au Gouvernement, fut-il *ajouté.*

Je previs alors d'où partoit le coup; mais comme la blessure me faisoit honeur, je dis: une place ou l'autre m'est indifférente, & dans l'instant on substitua au même lieu un CANTINIER.

Il faut suivre ces démarches de point en point pour en tirer des conséquences justes.

Un Juge a-t-il droit dans la Chambre de l'Audience avant l'ouverture de la Cour? Non, nous y sommes confondus pêle mêle, & chacun ne connoît son rang qu'après cette formalité; donc il a agi incivilement & même puérilement.

Doit-on annoncer une Motion faite à huis clos, & sans en doner communication *à* la Partie, décider qu'elle

est juste, & le condamner ? Non, c'est contre la Loi & l'équité.

Doit on condamner qui que ce soit sans lui faire connoître son Adversaire ? non ; il falloit donc le nomer afin que l'accusé puisse se pourvoir contre lui pour dommage si la Motion est obreptice ou subreptice.

Pouvoit on faire une Motion hors de la Cour ? Non ? les Juges n'étoient pas compétent n'étant pas *Despotiques*.

A-t-on pu avancer que j'étois suspect au Gouvernement sans que le Gouvernement même ne l'ait avancé ? N'ayant jamais aucune raison de me proscrire, le Gouvernement s'est tû, mes ennemis ont profité de son silence & de ses occupations, ayant concentré en eux toute l'autorité ; ils ont fait tout leur possible pour me nuire, & ont réussi en partie. Mais j'ai vécu, je vis encore, & quelques efforts qu'ils fassent, quelques injustices qu'ils commettent à mon égard, *à* quel point qu'ils poussent l'envie & la jalousie, tel que soit leur crédit ; il est encore en ma possession, plume, encre, papier, ma tête, ma main & des amis. Oui, mes Ecrits m'ont fait honeur, il est vrai qu'ils m'ont fait des ennemis, mais que m'importe ; je préfére la gloire à l'intérêt, l'honête médiocrité *à* l'abondance que la cupidité ou l'ambition démésurée procure. Je dirai vrai ; je dechireray, ou du moins ferai-je tous mes efforts pour dechirer le voile épais qui couvre les injustices, les prévarications &c.

VALENTIN JAUTARD, Avocat.

AU SPECTATEUR TRANQUILLE.

J'AI appris ce qui vous étoit arrivé Jeudi dernier, dans la Chambre d'Audience avant l'ouverture de la Cour, j'en suis charmé ; ne vous avois-je pas prévenu que vous recevriez quelque désagrément, combien de fois vous ai-je reproché votre naiveté ? Ne vous ai je pas démontré la nécessité de la politique, de la fourberie même *bien dirigée* ; jamais vous n'avez voulu suivre mes conseils, votre amour-propre, votre suffisance vous ont fait mépriser mes avis ; combien de fautes n'avez-vous pas fait contre vous-même en démontrant les vices des autres. Vous avez commencé par décrier la jeunesse Canadienne, vous avez parlé de faire imprimer le traité des Bénéfices de *Frapaolo*, vous avez traité sur la matérialité de l'ame, ne trouvant pas le champ assez fertile vous avez parcouru la vaste carriere des défauts de l'humanité. Je vous ai vu, sans doute pour vous récréer, vous amuser à des parures, cet amusement ne vous occupoit pas, ou du moins ne contentoit pas votre esprit solide, mais turbulent vous pénétrâtes jusques dans le sanctuaire de la Justice, vous vous appliquâtes à en connoître toutes les avenues, vous en fouillâtes tous les recoins, vous osâtes plus, vous portâtes les ieux sur les Ministres de cette Déesse, vous ne craignîtes pas de leur reprocher leur indévotion. Ce n'étoit pas encore assez pour vous, les actions publiques & particulieres vous ont occupé ; qu'attendiez-vous de cet examen scrupuleux des actions des autres, ou du moins que deviez-vous attendre ? Vous vous êtes fait estimer à la vérité, mais en même temps vous vous êtes fait craindre & hair.

Convenez avec moi que vous n'avez pas réfléchi quand vous vous êtes assis sur ce *banc*, ne deviez-vous pas avoir plus d'égard pour vous-même ; vous mon ami assis sur le même banc à quatre pas de distance d'un home que vous avez prouvé s'être attribué illégitimement une Succession, vous vous oubliez assez pour vous mettre en parallelle. J'avoue que vous méritez, ou que vous méritâtes alors une telle disgrace, & par cette raison seule elle vous déshonore.

Je ne vous blâmerai pas (ainsi que quelqu'un) d'avoir été modéré dans vos réponses ; faites comme l'Imprimeur, répondez sur la Gazete, & ne craignez pas ce petit nombre d'ennemis aussi impuissant qu'ignorant, parce que je crois que leur intention étoit de vous engager dans quelques propos qui leur auroit fourni une occasion pour vous nuire.

Vous devez être flatté qu'on ait fait mettre cet autre (*Cantinier*) à votre place, vous devez décider par là combien elle étoit honorable. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail, je vous dirai seulement en résumant le tout, que dans le principe vous avez été hai par la Jeunesse Canadienne, que vous vous êtes attiré l'indignation des....., que les Dames vous ont détesté ; que vous vous êtes fait craindre par plusieurs particuliers, & que tous vos Ouvrages n'ont attiré sur vous qu'une espece de malédiction.

Il ne vous reste plus qu'une ressource ; allez courez, & après vous être reposé dites. *Victime des jaloux j'ai vécu dans une indifférence parfaite, ma conduite est irréprochable, mes mœurs ne peuvent nuire à la Societé ; en écrivant je me suis rendu utile, puisque démontrant les défauts de quelques-uns j'engage les autres à les éviter, & j'ai procuré le bien public : je suis craint, parce que je ne ménage aucun âge, ni qualité, ni prérogatives, parce que je désire que chacun se maintienne dans les devoirs de son état, & que perſone ne souffre des passions de quelqu'autre.* Ne craignez pas de dire que la Succession Simonnet appartient au Roi, que son Procureur ou Avocat soit instruit : ajoutez qu'un Notable Citoyen a disparu depuis le 30 Avril, sans qu'il ait été possible de découvrir ce dont il étoit devenu, & que la Police est telle qu'on n'a fait aucune démarche que Mardi dernier 18 Mai ; ou si vous ne pouvez vous resoudre à développer le mistere de l'administration de la Justice, retirez-vous dans quelque lieu où vous ne puissiez, voir, ni entendre ; alors ne connoissant aucune des brigues qui se pratiquent, n'entendant aucun propos vous serez obligé de vous taire ; enfin faites encore mieux, *faites le mort.*

Je suis en lice MOI.

JE viens d'apprendre le différent, mu Samedi au soir, entre M. Meziere, Ecuyer, Notaire & Avocat & Pierre Foretier, au sujet de la Succession de Joseph Duplessis. J'ai su en même-temps, avec une joie sincere, la ferme résolution de M. Meziere ; sa prudence que la probité guidoit, lui a fait éviter l'écueil contre lequel Pierre Foretier vouloit le briser : tous les honêtes Citoyens approuvent sa conduite.

LE SPECTATEUR *tranquille.*

Montréal, le 22 Mai 1779.

A V. JAUTARD, Ecuyer, Avocat ès Cours.

MONSIEUR,

J'AI appris le compliment déplacé qui vous a été fait Jeudi dernier par les Juges de la Cour des Plaidoyers Communs ; j'en fus plus affecté que vous-même, puisque dans l'instant il me fut rapporté que vous l'aviez reçu avec votre tranquillité ordinaire, que vous aviez assaisoné d'un phlegme *irritant*. Je vous ai trouvé, j'ai reconnu l'home, mais non l'home foible, mais celui qui se devant tout entier à lui-même, rend à chacun la justice qui lui est dûe, sans acception de personne. Plusieurs Citoyens sensés sont indignés, on vous reproche de n'avoir pas répondu *ironiquement* sans toutefois manquer aux égards *dûs* ; mais tout consideré je crois que vous avez pris le parti le plus sage, puisque vous n'eussiez pû trouver un FRAZER sur le Siége de Montréal : on trouvoit en ce Gentilhome une source inépuisable de savoir, de probité & de dignité ; de telle nature que soient les différens que j'ai eu avec lui, je ne peux me dispenser de rendre à ses rares qualités l'hommage qui leur est dû. Il est, & vous devez vous en être apperçu, tant de confusion dans les affaires, ou pour mieux m'expliquer, tant *d'indolence* dans les mouvemens qui tendent à leur définition que je n'y comprends rien.

Il m'a été dit qu'aucun n'avoit paru applaudir à la conduite des Juges, que les Sieurs Sanguinet, Gray & Foretier ; cela ne m'a point surpris, & j'en dirai les raisons en son temps.

Je sais très-bien, Monsieur Jautard, que connoissant parfaitement mes affaires, la maniere négligeante & même préjudiciable dont on les traitoient, vous engagea par bienveillance pour moi, à vous trouver en Cour pour connoître tout ce qui se passeroit à ce sujet ; mais je n'ai pas prévu, ainsi que vous, que vous entriez dans le lieu où vos enemis s'attribuent une autorité suprême. Quelle figure deviez-vous esperer faire dans ce cercle ? vous deviez savoir être parfaitement connu sous le nom du *Spectateur tranquille*, & que sous cette dénomination vous avez attaqué *l'honorable Foretier & le vénérable Sanguinet*, qu'en dépouillant l'un & l'autre vous brisiez un nuage qui couvroit bien des irrégularités & quelque chose de plus ; joignez à cela la liaison intime de tous, que deviez-vous esperer ? vous qui seul osez dire la vérité, vous qui luttez opiniâtrement contre les abus ; vous qui seul êtes l'écueil contre lequel se brisent toutes les passions des individus : ils ont un intérêt de vous anéantir, s'il étoit possible, afin de dérober aux ieux des personnes éclairées leur conduite.

Dans l'instant le Sieur Sanguinet sort de chez *son Ami*, sans doute pour lui faire ses remercîmens ; il n'oublia pas de rendre la même visite à son Confrere. Je crois que le sujet de l'intimité est de nous nuire également : en vous empêchant de travailler ils m'empêchent de me défendre ; ils plaident eux-mêmes contre moi, & démontrent leur partialité.

Je vous avoue ingénûment que cette démarche ne m'a point surpris. Ignoriez-vous que les Juges se sont attribué le pouvoir de changer la Salle de l'Audience en une Salle de Compagnie, où il est permis de faire complimens, insultes, ou enfin tout ce qui est seulement suivant leur goût ou leur caprice, être poli envers quelques uns & insulter les autres. J'ai été moi-même exposé à ce désagrement, à cette différence près, que m'étant retiré on n'a pas fait mettre *à* ma place un Cantinier, ainsi que l'on a fait à votre égard.

Je sais l'origine de ce projet, je connois ceux qui ont ourdi la trame, & avec autant de patience que moi nous trouverons le nœud. Cependant il est temps que je fasse savoir que je ne suis pas dupe de la maniere de plaider à mon égard, aussi, Monsieur, je vous assure que je leur ai écrit en conséquence, & vous verrez ma Lettre publique ci-dessous. Je vous offre (sans rien diminuer des autres services que je pourai vous rendre) le meilleur papier, plume & encre pour vous défendre. Cette offre est conforme à mon caractere, & vous ne devez attribuer mes sentimens qu'à votre conduite, vos mœurs, votre impartialité qui ont excité en moi, *à* votre égard, une vraie estime ; je suis persuadé que quoique ce soit un bien à vous acquis, vous voudrez recevoir les offres de service que je vous présente, & que vous ne dédaignerez pas l'estime réelle que conservera toujours pour vous,

Monsieur,

Votre très-humble Serviteur.
PIERRE DUCALVET.

Copie d'une Lettre de Pierre Ducalvet, à Messieurs Hertel de Rouville & Edwt. Southouse, Ecuyers, Juges, &c.

JE me resous difficilement à vous écrire, mais vous me contraignez à le faire par votre acharnement à me nuire. Je croyois, pendant un temps, qu'un peu de réflexion vous rameneroit à vous même, mais j'ai attendu inutilement ce retour ; ainsi je suis obligé d'en venir à ce point. Si vous trouvez dans ma Lettre quelques verités désobligeantes, ne vous en prenez qu'à vous-même.

Suivant votre maniere d'agir, vous démontrez si clairement votre indisposition, que je ne peux en douter ; je sais que dans les causes pendantes en Cour vous vous comportez, non comme des Juges, mais comme les Avocats de mes Parties Adverses. M'étant présenté moi-même en Cour pour défendre mes Causes, vous m'avez contraint pour ainsi dire de me retirer, parce que ayant voulu parler pour leur défense, vous m'imposâtes silence, & pour ne pas manquer à la Cour je sortis ; vous m'avez distingué des autres individus en me privant du droit général, naturel & conforme aux Ordonances de la Province. Votre dessein de m'expulser de la Cour, ainsi que vous avez fait, ou de m'exposer à être compromis par quelques propos un peu vifs : mais je sais trop bien le respect dû à la Cour.....

Vous avez obligé de rayer dans mon Mémoire ces mots tissu de mensonges, & vous avez souffert depuis qu'il fut lu devant vous, un Libelle diffamatoire auquel vous avez applaudi par un souris.

Ne voulant m'exposer à de nouveaux désagrément, en conformité à l'Ordonance, je constituai Mr. Jautard

pour défendre, en vertu d'une Procuration; vous le reçutes, il suivit mes Causes dans deux Audiences, mais il étoit trop bien instruit; vous trouvâtes à propos de l'exclure sous des prétextes frivoles, puisque vous n'avez pas daigné les rendre publics.

J'ai été obligé d'arrêter un autre Avocat, mais j'avois besoin qu'il fût instruit, ce qui ne pouvoit être si vite. Je priai Mr. Jautard de le faire & de se trouver *à* la Cour; mais vous n'êtiez pas encore satisfait, il étoit trop clair-voyant; pour le rebuter vous lui fites la *politesse* de lui dire de sortir du Banc, & substituâtes en sa place un Marchand Cantinier: vous n'aviez pas réflechi que vous insultiez le Barreau par cette préférence, & que vous manquiez au respect que vous vous devez à vous-même. Votre familiarité avec Simon Sanguinet est connue, puisque *à* la Cour même vous ne l'appellez que mon ami: ou mon bon ami. Rien ne me surprend, mais il est des choses qui revoltent; cet home se vante même que Mr. de Rouville & lui ont expulsé Mr. Jautard du Barreau..... &c.

Je suis avec les sentimens que je dois *à* votre conduite;

Messieurs,

Montréal, Mardi matin,
25 Mai 1779.

Votre très-humble
& très-obeissant Serviteur.
PIERRE DUCALVET.

A L'IMPRIMEUR.

LA Proclamation de son EXCELLENCE concernant l'Exportation des Bleds, Farine & Biscuits, les recherches qu'elle ordone être faites pour découvrir ceux qui ont monopolé sur ces articles, & ceux qui pouroient dorénavant exercer les mêmes concussions, mérite à tous égards les remercîment publics; le riche supportoit avec peine le prix exorbitant du Bled qui valoit deja dix shellings anciens le minot. Que pouvoit donc faire un pauvre Journalier chargé de famille, qui gagne seulement 40 ou 50 sols par jour, paye un loyer, achete le bois, &c. aussi plusieurs Notables Citoyens, & beaucoup plus de pauvres, prient SON EXCELLENCE de vouloir bien recevoir, par ma voix, le témoignage certain de leur gratitude. L'attention de SON EXCELLENCE à procurer le bien être des Sujets dont Sa très-gracieuse Majesté lui a confié le Gouvernement, fourniroit matiere à un juste Eloge; mais ceci passe mes forces, & je me suis, dès le commencement, douté que j'entreprenois trop: aussi je me renferme dans mes sentimens respectueux, & dans ceux du Public reconnoissant.

LE SPECTATEUR *tranquille.*

A L'AMI DES HOMES.

SAVEZ-vous au contraire qu'il étoit plus que temps que le Papier Périodique éclose, & qu'il est très-avantageux pour la Société en général qu'il continue. Il m'est onéreux à la vérité & me fait tous les jours de nouveaux ennemis, tant mieux, des ennemis tels que les miens, causés par une si noble Cause ne peuvent que me faire honeur par la suite & m'attirer l'estime des honêtes gens. Pourquoi a-t-on des défauts, & même des vices? Ci-devant l'obscurité assuroit l'impunité, mais aujourd'hui les hommes de toute qualité seront plus reservés dans leur conduite, leurs actions seront reglées suivant l'esprit social. Je n'ignore pas que plusieurs en murmurent, mais quels sont-ils? ceux sans doute qui craignent que leurs actions deviennent publiques; mais cette espece d'home est-elle à ménager? non, leur malédiction ne m'importe pas; qu'ils me maudissent ou qu'ils me bénissent, cela m'est indifférent. Le Spectateur tranquille rit des efforts impuissans de ses ennemis, qui, suivant vous, sont *des homes que l'ambition ou l'intérêt dirige*, & par conséquent qui ne sont *à* craindre que par leurs intrigues secretes. Je crois bien que beaucoup de ces personnes regardent la Gazete avec indignation, que s'ils osoient & pouvoient ils anéantiroient, Presse, Auteurs & Imprimeur. J'ai parlé au Spectateur, il m'a dit qu'il ne daignoit pas vous répondre, que votre conseil étoit nuisible, qu'il n'ignore pas les propos ridicules que ses jaloux tenoient contre lui pour le rendre odieux; mais que tant qu'il ne verra pas imprimer ces prétendus griefs il n'en démordra pas: que ces grands parleurs diseurs de rien écrivent, il ne craindra pas de leur répondre; que ne le font-ils, ce seroit le moyen de le convaincre, s'il se taisoit il se rendroit coupable, & que son intention étoit seulement de s'amuser & amuser les autres; qu'il observeroit exactement de ne dire que la vérité. Quant au conseil d'être plus ou moins Philosophe, je n'ai pu tirer de lui qu'un souris moqueur: *moraliser un Auteur c'est laver la tête à un Maure.*

L'IMPRIMEUR.

AVERTISSEMENTS.

LE Sr. Antoine Foucher, Notaire & Avocat à Montréal, chargé des pouvoirs de M. Charles de Lanaudiere, Ecuyer, Seigneur de la Paroisse de Ste. Anne, Gouvernement des Trois Rivieres, Isle St. Laurent, devant Varenne & autres lieux, done avis au Public, qu'il a ordre de poursuivre à la rigueur des Loix, toutes personnes quelconques, qui sans permission signée de sa main, oseront se transporter en ladite Isle Saint Laurent pour en enlever des Bois, Aires, Foins ou autres choses dépendantes de ladite Isle, ou pour y mettre des animaux.

Il promet de payer exactement une portugaise à tous Dénonciateurs qui lui feront connoître ceux qui ont osé jusqu'à présent, ou qui oseront à l'avenir contrevenir au présent Avertissement.

Doné à Montréal, le 11 Mai 1779. *Ainsi signé.*
LANAUDIÈRE.
FOUCHER, Avocat.

PIERRE Fortin ayant acquis de Pierre Hahi, une Terre de douze arpens de frond, sur quarante arpens de profondeur, sise & située à la Grosse Chaussée, Seigneurie de Terrebonne, bornée d'un côté au Sud-Ouest à Antoine Huot, d'autre au chemin de Saint Antoine; s'il y a quelqu'un qui aie quelques prétentions par hipothéques ou autrement, doivent se pourvoir avant le 30 Octobre de la présente année, auquel temps écheoira le terme préfix & dernier payement, passé lequel temps ils seront déchus de leur droit faute de ce faire. A Montréal, le 21 Mai 1779. FORTIN.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.

GAZETE LITTERAIRE,

Pour la Ville & Diſtrict de MONTREAL.

MERCREDI, 2 JUIN.

A L'INGENU.

JE n'entends pas m'ériger en Cenſeur de vos Ecrits, en général ils ſont très-bien ; quel eſt l'Auteur qui ne ſe trompe pas ? ainsi vous euſſiez manqué je n'en ſerois pas ſurpris : je ſuis si accoutumé à manquer moi-même, & ſouvent j'ai beſoin de l'indulgence des Lecteurs. Cependant je ne vous pardone pas aiſément d'avoir défiguré ce vers de l'Illuſtre Voltaire ;

Qui commande aux Soldats peut gouverner des Prêtres.

Vous auriez dû ſentir que l'idée étoit rendue dans toute ſa force, & que vous l'avez affoiblie en écrivant ; *qui conduit des Soldats.*

Mais vous avez peut-être penſé que je ne connoiſſois pas combien le Gouvernement étoit éclairé, que j'ignorois les rares qualités du Chef, vous vous êtes trompé; & vous devez vous être aperçu que je ne crains pas l'effet du fanatiſme : combien d'Auteurs ont été auſſi fermes ; vous ſuivez leurs traces, vous faites bien. Le fanatiſme & même l'objet du fanatiſme n'eſt qu'une chimere, un fantôme que la ſaine raiſon jointe, *à* l'expérience, fait évanouir.

Beaucoup d'Auteurs ont ſuivi leur penchant pour la Poeſie, & pour ce noble amuſement ont négligé des talens qui pouvoient les conduire aux honeurs & aux richeſſes ; ils ont eu la plupart en partage abondamment les faveurs de l'indigence : quelques-uns dans la fin du dernier ſiécle & dans le Cours de celui-ci, ont été plus heureux, mais ils ſont rares ; auſſi il faut dans tous les pays avoir des rentes ſolides pour s'occuper à un ou plusieurs genres de Sciences. Vous feriez une belle figure, ſi n'ayant pas d'argent vous oſiez demander un dîner pour une Epigramme ou autres ouvrages. On n'achete pas dans ce pays-ci du papier écrit, ou bien peu. Ainſi, ne pouvant de vos ouvrages faire le plus ſimple déjeuné, croyez-moi, attachez-vous au ſolide ; ne dédaignez-pas la fortune ; c'eſt ce que ſe propoſe de faire

VOTRE AMI.

AU SINCERE MODERNE.

VOTRE Adreſſe m'a flatté par la connoiſſance que vous me donez d'une converſation aſſez ſinguliere ; mais comme je ne me mêle pas d'écrire, je ne ferai aucune réflexion : c'eſt déja trop pour moi d'être obligé d'imprimer les *ſotiſes* des autres, dont quelques unes me font rougir. En outre ſi je n'avois pas aſſez d'étoffe pour mon Papier, je pourois aiſément le remplir des differens propos (*tant bons que mauvais*) dont j'ai ſouvent la tête caſſée. Que ceux que votre Ecrit intéreſſe vous répondent. Mais je trouve extraordinaire que vous vous teniez au guet pour entendre d'auſſi fades propos ; il en eſt aſſez de public.

L'IMPRIMEUR.

A VALENTIN JAUTARD, *Ecuyer, Avocat.*

J'Etois préſent en Cour quand il vous fut fait cet affront, j'y fus très-ſenſible, j'en fis part à pluſieurs de nos Citoyens qui furent pénétrés des mêmes ſentimens, mais, Monſieur, ſoyez tranquille, une telle démarche ne peut procurer d'autre effet que celui d'augmenter l'eſtime générale, & les égards dûs à vos talens & votre conduite.

B. P. *Citoyen de Montréal.*

A JE SUIS EN LICE MOI.

JE ne m'oppoſerai jamais aux plaiſirs des autres pourvu que ce ne ſoit, ni aux dépens de la Société, ni aux miens ; vous vous égayez dans la derniere Gazete, & vous faites tomber ironiquement ſur moi les fruits de votre amuſement : ma tranquillité plus que *ſérieuſe* a battu aux champs dès la premiere lecture de votre Adreſſe, mais la ſeconde & la troiſieme m'ont rapellé à moi-même. Vous penſiez d'abord que je ſerois offenſé du reproche que vous me faites d'avoir négligé vos avis ; négligence ou dedain qui ſuivant vous étoit l'effet de mon amour-propre ou de ma ſuffiſance. Non, la vérité ſeule me pique, aucun ne ſouffre patiemment de voir dévoiler ſes défauts ; mais l'home ſenſé rit de ceux qui lui en imputent fauſſement. A quoi peut donc tendre votre longue Adreſſe ? *à* me faire prendre la plume, & à vous répondre.

J'ai commencé, dites-vous, à décrier la Jeuneſſe Canadienne, pourquoi ne réfléchiſſez-vous pas avant d'avancer ? dites plutôt, Monſieur, qu'elle s'eſt décriée

elle même par ſes Productions ; liſez-les, & vous conviendrez avec moi que cela eſt vrai.

Vous dites que j'ai voulu faire imprimer le Traité des Bénéfices par Frapaolo, j'en conviens, & si je trouvois aſſez de Souſcripteurs (n'étant point en état de faire ſeul les frais de l'impression) je rendrois bientôt cet Ouvrage public ; il ſeroit avantageux que plusieurs Bibliothéques en fuſſent munies, & encore plus que la ſaine Doctrine qui y eſt écrite fût gravée profondement dans le cœur de ceux qui..... C'eſt un tréſor dont je profite ſeul, je ne ſuis cependant pas avare ; mais faute de moyen je ne peux en faire part.

Vous m'accuſez d'avoir traité ſur la matérialité de l'ame. Cet ouvrage n'eſt pas de moi. De plus, l'Auteur n'a point décidé, il a propoſé la Queſtion, il l'a enveloppée dans un ſophiſme ; il étoit pourtant bien aiſé d'y répondre.

Vous me reprochez de m'être amuſé aux parures. Ce que vous apellez une récréation étoit une vraie occupation ; je ne pouvois m'accoutumer à voir un luxe auſſi faſtueux, mais je me ſuis inſenſiblement décidé à ne plus contrequarrer les fantaiſies d'un Sexe que j'ai ſouvent eſtimé & toujours aimé ; de plus j'ai fait un ſacrifice en gardant le ſilence, parce que ayant ſujet de parler, il m'en a beaucoup couté de me taire.

Quant à l'audace que j'ai de pénétrer dans le Sanctuaire de la Juſtice, je conviens avec vous qu'il n'eſt pas permis *à tous les homes d'aller à Corinthe*, que la promptitude avec laquelle je m'y ſuis rendu a étoné pluſieurs qui ne ſavoient pas que la route de ce Sanctuaire m'étoit familiere, que j'en connoiſſois parfaitement les avenues, que les ieux fermés, pour ainſi dire, je pouvois fouiller tous les recoins, & ſonder ſans craindre l'affreux & profond abime de la chicane, que je nageois dans l'océan des Loix, que je connoiſſois le Labirinthe de la Coutume, & que je pouvois en trouver l'iſſue malgré les différens détours dont elle eſt embarraſſée. La principale queſtion eſt de ſavoir si j'ai dit vrai ; & pour le prouver, le ſilence de ceux que j'ai attaqué me ſuffit. Croyez-vous ſérieuſement que si j'eus avancé quelque faux ils ne m'euſſent pas repris ? deux raiſons les euſſent engagé à le faire ; 1°. ils ſont mes ennemis, par conſequent je ne devois m'attendre à aucun ménagement ; 2°. leur ambition ou leur intérêt ſouffrent, auſſi leur caractere ne leur eut pas permis de ſe taire, ajoutons à cela si vous voulez leur honeur ébranlé pour ne pas dire anéanti. Croyez-vous, dis je, qu'ils n'euſſent pas profité d'une occaſion auſſi favorable pour me perdre ? mais ne pouvant nier ils ſe ſont tus. N'ont-ils pas comme moi la liberté d'écrire ? que ne le font-ils. Pourquoi ne démontrent-ils pas que j'ai menti dans une Feuille où j'ai démontré la mauvaiſe Juriſprudence de la Cour opoſée à elle même ? Pourquoi les Juges ne prouvent-ils pas que j'ai erré ? Pourquoi Simon Sanguinet ſe tait-il quand j'ai prouvé qu'il avoit réellement uſurpé la Succeſſion Simonnet ? Pourquoi ce même Sanguinet ne forme-t-il pas une action contre moi qui tende à détruire mes avancés, & à me faire retracter publiquement ? Pourquoi les Juges ſe trouvant offenſés de mes écrits ne ſuivent-ils pas la même route pour m'obliger à me retracter ? Pourquoi enfin ces mêmes Juges ne démontrent-ils pas eux mêmes mon erreur ou comme ils diſent ma malice ? Pourquoi le Vénérable Foretier ne parle-t-il pas ouvertement ? Pourquoi enfin ſe taiſent-ils ? c'eſt parce que j'ai dit vrai, qu'ils ne peuvent en aucune maniere nier après tant de preuves, & qu'ils connoiſſent que le ſilence leur eſt plus avantageux. Auſſi Jeudi dernier, un d'eux, le ſuſdit Vénérable a été actioné en Cour en ſa qualité d'Exécuteur teſtamentaire, pour vuider ſes mains dans celles d'Amable Duplessi, du montant de la Succeſſion de Joſeph Duplessi, ſans que le Teſtament fût ouvert en Cour, ſans que la Cour connût si Amable Duplessi étoit réellement Légataire univerſel, puiſque lecture du Teſtament ne fut pas faite. La Cour, du conſentement de l'Exécuteur teſtamentaire (& ſans égard à l'oposition de Mr. Foucher) ordone que ledit Exécuteur vuidera ſes mains dans celles du Légataire, en par ledit Légataire *donant bonne & ſuffiſante caution.*

Quand je réfléchirois ſur cette maniere de diſpoſer de la fortune des Citoyens, & que je dirai à des perſones éclairées.

Joſeph Duplessi a fait un teſtament & a preteri ſon héritiere naturelle *ſa mere* ; il a nommé Pierre Foretier Exécuteur teſtamentaire. La mere voulant s'opoſer à l'exécution du teſtament comme inofficieux ; conſtitue deux Procureurs conjointement ou ſéparement : cet Acte eſt notifié audit Exécuteur, & pour plus de régularité ſignifié juridiquement ; ce nonobſtant, l'Exécuteur, ſans autre forme & ſans apeller un ou les deux Procureurs conſtitués, ſe tranſporte dans la maiſon dudit Duplessi, enleve or, argent & argenterie, les fait tranſporter chez lui ; cette façon d'agir a cauſé le différent entre lui & Mr. Meziere, Ecuyer, Notaire & Avocat. Pierre Foretier, pour ſe mettre à l'abri des coups, a engagé le Légataire à l'actioner pour la remiſe du legs. Foretier a conſenti, par ce moyen il eſt déchargé de toutes les pourſuites, & tous les coups de l'héritiere retomberont ſur le Légataire. Amable Duplessi eſt inſtitué Légataire univerſel, le Teſtament de Joſeph en ſa faveur eſt conteſté, comme apert par les opositions qui ſont commencement d'action, l'Exécuteur ne devoit opérer ſans la préſence d'un des Conſtitués ; la Cour devoit exiger la lecture du Teſtament, & requérir si quelqu'un étoit opoſant : tout ceci n'a point été obſervé. Mais je finis par ce peu de mots, ou Amable Duplessis étoit Légataire ſans oposition, ou non ; s'il n'y avoit point d'oposition la délivrance du legs devoit être faite ſans le ſoumettre à doner caution ; si au contraire il y avoit oposition, la Cour ne pouvoit ordoner la délivrance juſqu'à ce que le Teſtament fût diſcuté : cet argument eſt simple. Quand, dis-je j'aurois doné des raiſons ſolides pour apuyer toutes ces propositions, que diront-ils ? & que pouront-ils dire ? . . . . Mais ils vous feront taire . . . . . Outre que je ne leur connois pas aſſez d'autorité, n'ai-je pas dit que j'avois du papier ; j'écrirai, & tôt ou tard je trouverai les moyens de rendre mes idées publiques.

J'avoue que j'ai agi ſans réflexion quand je me ſuis aſsis ſur ce *banc* ainsi que vous dites ; il eſt des temps où nous ne ſommes pas tout entier à nous-mêmes, mais cela n'arrivera plus. Pourquoi blâmeroit-on ma modération ? j'avois un beau champ, mais auſſi je ne voulois pas mortifier perſone devant un public attentif, & les réflexions que j'aurois fait auroient peut être inſpiré des ſentimens déſagréables. J'ai forcé mon tempérament en ſuivant mon caractere. Je ne vous parle pas du Cantinier, cela m'ennuie. Je ne crains pas les malédictions, & je n'aſpire pas aux bénédictions, le tout m'eſt indifférent.

Le conseil que vous me donez dans le premier paragraphe de votre Adresse est très bon à suivre : j'ai longtemps réflechi, & je me resous enfin à tout, pourvu toutefois que vous vouliez me tracer une route qui me conduise sûrement au port. Brisez les barrieres que mes ennemis m'ont oposé & qu'ils fortifient tous les jours, & vous connoîtrez que je vis.

LE SPECTATEUR tranquille.

A PIERRE DUCALVET, Ecuyer.

J'AI déja annoncé mon indifférence au sujet du compliment déplacé, dont vous me parlez dans votre Adresse. Votre sensibilité me flatte, j'eus manqué à moi-même si j'eusse été moins phlegmatique ; il faut dans beaucoup de circonstances savoir dominer ses sens, & se posséder tout entier ; il est des occasions où l'home peut se livrer, mais celle-ci exigeoit beaucoup de prudence & de reserve .... Je ne suis point surpris de l'aplaudissement de deux que vous nommez, mais je doute que le troisieme ait aplaudi, n'ayant aucun sujet de le faire. S'il eût été un Frazer sur le Siége, je suis certain que cela n'eût pas arrivé ; je l'ai connu assez particuliérement pour en décider, l'homage que vous rendez à son mérite vous fait honeur.

Je n'ai jamais douté que mes Ecrits me suscitoient pour ennemis ceux qu'ils attaquent; mais que m'importe, ce n'est pas de ma faute : Pourquoi donent-ils matiere *à* mes réflexions ?

Oui, Monsieur, j'espere que nous découvrirons le nœud, & que nous le trancherons ; je travaille pour le découvrir. J'aurois désiré pouvoir continuer en Cour de vous rendre mes services, j'y étois incliné, ou pour mieux dire entraîné par une parfaite reconnoissance. Je vous remercie (sans refuser) des offres gracieuses que vous me faites. J'accepte votre estime, & j'userai de tous les moyens pour la conserver ; j'ai l'honeur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble
& très-obeissant serviteur.
VALENTIN JAUTARD.

TANT PIS, TANT MIEUX.

LE Papier Périodique est sur le point d'être interrompu, *tant pis*. Plusieurs disent au contraire, qu'étant aplaudi généralement il sera continué, *tant mieux*.

On emploie tout pour anéantir l'Imprimeur & la Presse, pour priver par ce moyen, le Public de s'éclairer & de s'instruire, *tant pis*. Les personnes de bon sens disent à cela, le bon droit de l'Imprimeur, l'utilité de la Presse & l'équité d'un Gouvernement éclairé, empêcheront l'effet, *tant mieux*.

On se plaint qu'il regne trop de liberté, dans les écrits, & que les Auteurs ne ménagent personne, *tant pis*. Mais aussi dit-on que cette naiveté est absolument nécessaire, & qu'il est à propos de chatier les mœurs en riant, *tant mieux*.

Dans l'Imprimerie on met les homes à la Presse, on les y écorche tous vifs, *tant pis*. Mais c'est pour les rendre meilleurs, *tant mieux*.

Le Spectateur tranquille est hai, & tous les Ouvrages dans lesquels il critique trop ouvertement lui font bien des ennemis, *tant pis*. Mais tous les honêtes gens que la bone conduite a mis à couvert de ses coups l'estiment tout plein, *tant mieux*.

La derniere Production de l'Ingénu a fait murmurer contre l'Auteur & l'Imprimeur, *tant pis*. Mais l'un & l'autre dédaignent tous ces propos sourds, & n'y font pas la moindre attention, *tant mieux*.

On dit que le Spectateur tranquille auroit dû ménager un peu plus Simon Sanguinet comme son Confrere, & qu'il devoit se taire, puisqu'ils ne lui en revenoit rien de plus, & on l'accuse même d'avoir agi par un esprit de vengeance, *tant pis*. Mais le Spectateur, dit-on, avoit raison de se venger d'un home qui ne mérite pas même le moindre coup d'œil d'un honête home, & les observations du Spectateur l'on fait connoître, par conséquent mépriser, *tant mieux*.

Il est prouvé qu'il a usurpé une Succession, *tant pis*. Mais aussi il paroît clair qu'il restituera honteusement au centuple, *tant mieux*.

Plusieurs n'aprouvent pas que Pierre Ducalvet, Ecuyer ait mis au jour tant de vérités qui n'étoient pas connues, & il est blâmé d'avoir tout dit, *tant pis*. Mais ses intérêts particuliers & le bien public l'ont obligé de le faire, & toutes ses demarches ont procuré l'avantage qu'il en attendoit, *tant mieux*.

On n'a pas été dupe du Sincere moderne, son Adresse est ironique, & s'il étoit connu on pouroit le rembarrer, & je crois qu'il s'en repentiroit, *tant pis*. Mais ne pouroit-il pas faire encore pis, & si cela arrivoit que diroit-on, *tant mieux*.

Tous les petits Saints se sont ligués contre le Papier Périodique, les Auteurs & Imprimeur, *tant pis*. Mais les grands Saints les couvrent de leurs aîles; *sub umbra alarum eorum ambulant*, *tant mieux*.

Aussi, tout bien considéré, on trouvera du *tant pis* & du *tant mieux*. *Tant pis* pour les uns & *tant mieux* pour les autres.

A L'IMPRIMEUR & aux AUTEURS.

IL est temps que je fasse finir ces querelles elles deviendroient plus noires que l'encre qui sert pour noircir les caracteres : donc, pour prevenir une plus grande dissension, usant de mon plein pouvoir & autorité, j'ai ordoné ce qui suit, & enjoint à toutes les personnes d'observer ou faire observer un & chacun des Articles de l'Ordonance ci-dessous, sous les peines que je jugerai à propos suivant l'exigeance des cas ; car tel est ma volonté.

ARTICLE PREMIER.

J'ordone que l'Imprimeur ne mettra sous la Presse que les Ecrits qui tendent *à* l'édification & non *à* l'instruction ; qu'il lui sera seulement permis de tirer des Ouvrages indifférens ou de dévotion.

ARTICLE II.

Je défens à aucun des Auteurs, & spécialement au Spectateur, soi-disant Tranquille, d'épier les actions des individus, soit de ceux qui ne tiennent qu'un rang ordinaire, que de ceux qui occupent les premieres

Places ; & afin de le priver de la critique qu'il aime tant, il eſt défendu à tout Marchand, en gros ou en détail, de vendre audit Spectateur, plumes, encre ou papier, ſoit directement ou par interpoſition de quelqu'autre perſone.

ARTICLE III.

Si à l'avenir quelqu'un ou quelqu'une contrevenoit à la préſente Ordonance, la peine principale retombera ſur l'Imprimeur, & ſi le point de la contravention eſt aſſez conſéquent, après lui avoir interdit l'uſage des bras afin qu'il ne commette pas nouveaux délits : il eſt Ordoné, que pour éviter qu'il crie à l'injuſtice, ſa *langue ſera percée* avec les plus gros poinçons qui ſe trouveront dans ſon Imprimerie, & *enſuite ſera interrogé pour dire* le nom & ſur nom des Auteurs, pour iceux être punis ſuivant mes Loix.

Doné à l'ombre d'un Noyer, ce jour ſous mon bon plaiſir.

L'ABSOLU ſans revenu.

A Mademoiſelle B.....

NON, Lilique jamais l'Ingénu n'a pu croire
Que ton cœur ait ourdi cette trame ſi noire.
Loin de te ſoupçoner j'ai cru même toujours
Te voir intéreſſer ſans ceſſe à mes amours :
C'eſt toi, je m'en ſouviens, dont l'amitié ſincere
Condamnoit de Nonam le cœur trop arbitraire.
Tu prétendois fixer cet objet inhumain ;
. . . . . .
Et je la dévorois dès lors en eſpérance.
Dès l'inſtant que l'amour dans mon cœur prit naiſſance,
Je ne cherchois d'abord qu'à rompre de tels nœuds ;
Mais ta cruele Sœur ſoufloit toujours les feux
Que le Dieu de Paphos dans nos ames alume.
Tantôt pour conſerver ce feu qui me conſume,
Ses yeux cherchoient les miens, & ſembloient dire alors :
De ta naiſſante ardeur j'approuve les tranſports.
Tantôt mes mains étoient par les ſienes preſſées,
Et par là je ſavois ſes ſecretes penſées ;
Un langage amoureux, fût-il même parfait,
Eſt bien moins éloquent qu'un langage muet.
Cependant j'aurois pu m'éloigner de ma Prude
Sans me plaindre jamais de ſon ingratitude ;
Mais ſon cœur au moment que je devois partir
S'engagea tout entier..... quel triſte ſouvenir ;
Faut-il que je retrace encore à ma mémoire !....
Qû'il eſt dur (à tel point qu'on ne ſauroit le croire)
De la voir dans les bras d'un indigne Rival !
Mais d'où vient qu'un ami, peut-être déloyal ?
Ne m'a point fait ſavoir que bientôt l'Hymenée
M'alloit ravir Nonam qui m'étoit deſtinée ?
Car Lilique tu ſais que ta perfide Sœur
Dépoſoit dans ton ſein les ſecrets de ſon cœur ;
Tu ſais que je l'aimois de l'amour le plus tendre,
Qu'elle étoit toute à moi.... que je pouvois prétendre
A ſa main : d'autant plus que d'un Pere mourant
J'eus, lors de mon départ, ſon aveu pour garant.
Sermens, jadis ſacrés, vous me tendiez le piége
Où m'entraîna toujours une ame ſacrilége !
Je croyois que ſon cœur étoit ſimple & ſans fard,
Quelle erreur.... mais hélas je l'aperçois trop tard !....
Ciel ! que n'ai-je plutôt adopté le ſyſtême,
Qu'une femme n'aima jamais rien qu'elle-même ;
On la voit ſe parer de ſenſibilité,
Mais c'eſt pour abuſer notre crédulité.
Toutefois c'eſt de Dieu le plus parfait ouvrage,
Et de le croire ainſi c'eſt lui faire un outrage :
J'aurois tort en effet. Quoi ? parce que *Manon*
M'a trahi, dois-je avoir une telle opinion
De ce Sexe enchanteur que je révére encore,
Que j'aime d'autant plus que tout mortel l'adore ?
Non. Je n'admis jamais de ſentimens ſi bas
Dans des cœurs que le Ciel orna de tant d'apas.
Le vôtre ſuffiroit pour prouver le contraire ;
Il eſt fait pour aimer, & plus encor pour plaire :
Et pour tout dire enfin, il mérite un époux
De tout point accompli, digne en un mot de vous.

L'INGENU.

AVERTISSEMENTS.

A VENDRE Gré à Gré.

LA Seigneurie d'Aillebout, enſemble les Iſles Iſlettes, dites Carillon, & battures adjacentes, laquelle Seigneurie a 2 lieues de frond ſur 4 de profondeur, à prendre du bas du long Sault de la grande Riviere, en deſcendant le lac des deux Montagnes ; il y a dans les Iſles Carillon quantité de foin, une place ſur la riviere du Nord, des plus avantageuſes pour un moulin à ſcie qui a déjà été fait avec la plus grande réuſſite, une exploitation très facile de bois de chêne ; s'adreſſer pour ample information à Monſieur de CUISY Pere, à Montréal.

LE Sr. Antoine Foucher, Notaire & Avocat à Montréal, chargé des pouvoirs de M. Charles de Lanaudiere, Ecuyer, Seigneur de la Paroiſſe de Ste. Anne, Gouvernement des Trois Rivieres, Iſle St. Laurent, devant Varenne & autres lieux, done avis au Public, qu'il a ordre de pourſuivre à la rigueur des Loix, toutes perſones quelconques, qui ſans permiſſion ſignée de ſa main, oſeront ſe tranſporter en ladite Iſle Saint Laurent pour en enlever des Bois, Aires, Foins ou autres choſes dépendantes de ladite Iſle, ou pour y mettre des animaux.

Il promet de payer exactement une portugaiſe à tous Dénonciateurs qui lui feront connoître ceux qui ont oſé juſqu'à préſent, ou qui oſeront à l'avenir contrevenir au préſent Avertiſſement.

Doné à Montréal, le 11 Mai 1779. *Ainſi ſigné.*

LANAUDIERE. FOUCHER, Avocat.

PIERRE Fortin ayant acquis de Pierre Hahi, une Terre de douze arpens de frond, ſur quarante arpens de profondeur, ſiſe & ſituée à la Groſſe Chauſſée, Seigneurie de Terrebonne, bornée d'un côté au Sud-Oueſt à Antoine Huot, d'autre au chemin de Saint Antoine ; s'il y a quelqu'un qui aie quelques prétentions par hipothéques ou autrement, doivent ſe pourvoir avant le 30 Octobre de la préſente année, auquel temps échoira le terme préfix & dernier payement, paſſé lequel temps ils ſeront déchus de leur droit faute de ce faire. A Montréal, le 21 Mai 1779. FORTIN.

MONTREAL, Chez F. MESPLET, Imprimeur & Libraire.